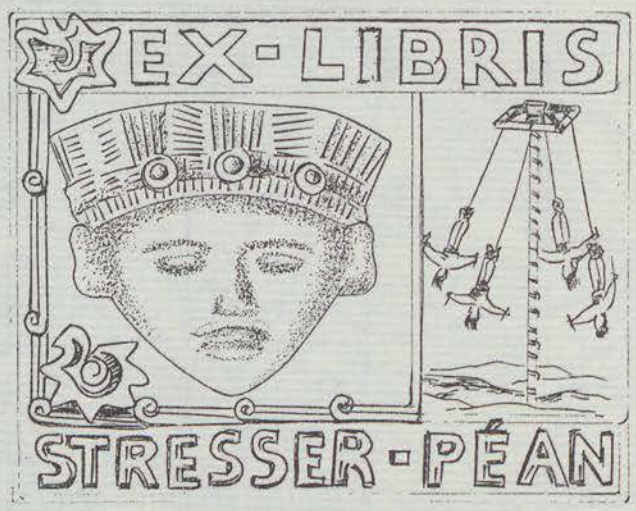

EX-LIBRIS
STRESSER-PÉAN

Bibliothèque Centrale Muséum
33001004386914

SBG

DOCTEUR J. CREVAUX

VOYAGES

DANS

L'AMÉRIQUE DU SUD

Sur les 253 gravures qui illustrent cet ouvrage

189 ont été exécutées d'après les dessins de RIOU

et les 64 autres d'après les dessins de

H. de Bérard, — A. Faguet, — P. Fritel, — H. Gobin, — D. Maillart, — Mesnel, — A. Rixens

E. Ronjat, — P. Sellier, — H. Thiriat, — Tofani, — E. Tournois, — R. Valette.

Les dessins des cartes et des fac-simile ont été faits par J. HANSEN

SP 5451
F

DOCTEUR J. CREVAUX

VOYAGES

DANS

L'AMÉRIQUE DU SUD

CONTENANT

I. VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES (1876-1877)
EXPLORATION DU MARONI ET DU YARY.

II. DE CAYENNE AUX ANDES (1878-1879)
EXPLORATION DE L'OYAPOCK, DU PAROU, DE L'IÇA ET DU YAPURA.

III. A TRAVERS LA NOUVELLE-GRENADE ET LE VENEZUELA (1880-1881)
EXPLORATION, EN COMPAGNIE DE M. E. LE JANNE, DU MAGDALENA, DU GUAVIARE ET DE L'ORÉNOQUE.

IV. EXCURSION CHEZ LES GUARAOUNOS (1881).

AVEC

253 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES OU DES CROQUIS PRIS PAR LES VOYAGEURS

4 CARTES ET 6 FAC-SIMILE DES RELEVÉS DU Dr CREVAUX

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1883

Droits de propriété et de traduction réservés

Bibliothèque centrale
DON STRESSER-PEAN
Muséum nat. hist. nat.

AVIS DES ÉDITEURS

On a réuni dans ce volume tous les journaux de voyage du Dr Jules Crevaux, déjà publiés dans le *Tour du Monde*. L'impression allait en être terminée lorsqu'on apprit en Europe la mort tragique de l'explorateur.

Nous avons cru devoir y ajouter une notice biographique de l'intrépide et malheureux voyageur, qui est due à Monsieur E. Le Janne, le compagnon de son troisième voyage, ainsi que les deux dernières lettres qu'il a écrites.

Ces documents étaient le complément nécessaire de l'ouvrage. Ils seront accueillis par le public avec le douloureux intérêt qu'ils méritent.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

LE DOCTEUR J. CREVAUX

Né à Lorquin (département de la Meurthe), le 1er avril 1847, Crevaux était, à sa mort, à peine âgé de trente-cinq ans. Lorrain par sa mère et Breton par son grand-père, originaire des environs de Guingamp, il avait hérité des qualités des deux races.

Son père, aubergiste et boucher à Lorquin, lui avait laissé en mourant un petit avoir qu'il dépensa tout entier pour faire ses études.

De l'école communale de son village, il alla faire ses humanités au lycée de Nancy.

Après avoir passé avec succès ses examens de baccalauréat, il étudia pendant une année à la Faculté de médecine de Strasbourg, puis il vint continuer ses études à l'École de médecine navale de Brest.

C'est là que je le connus en 1867, et que nous devînmes camarades d'étude.

Ce qui l'attirait dans notre école, c'était le désir de courir le monde, c'étaient les périls et les émotions de la vie de marin; car le danger, il l'aimait : on peut dire que c'était son élément.

Il était petit, trapu, d'une vigueur peu commune. Il avait le front élevé et une flamme dans les yeux.

Questionneur plutôt que conteur, on devinait en lui l'homme avide de savoir.

Il était doué d'une grande sagacité. Je me rappelle encore diverses communications écrites qu'il fit à notre professeur de physique et que nous accueillîmes avec un grand intérêt.

Si les théories qu'il nous présentait n'étaient pas toujours acceptables, elles étaient du moins séduisantes par leur ingéniosité.

Il était excellent camarade, indulgent à tous, dévoué à ses amis. Je ne sais si jamais il a refusé un service à personne. Voici un fait qui donnera une idée de ses grandes qualités de cœur :

A la suite de notre voyage, il fit son possible pour me faire accorder une récompense.

Il alla jusqu'à proposer à M. le Ministre de l'instruction publique l'abandon de celle qui lui était décernée pour faire aboutir la demande qu'il avait faite en ma faveur. Il ne m'en avertit qu'après coup, sûr, du reste, que je n'aurais pas accepté un si généreux mais si injuste renoncement.

Son tour d'esprit était vif, enjoué ; mais ses mots, justes, spirituels, n'étaient jamais méchants.

Nommé aide-médecin le 24 octobre 1868, grade correspondant à celui d'aspirant de première classe ou de sous-lieutenant, il fit ses débuts dans la carrière maritime sur le transport *la Cérès* et put jeter, en passant, un coup d'œil sur nos colonies du Sénégal et des Antilles.

C'est à bord de ce navire qu'il observa un cas d'hématurie chyleuse qui devint le point de départ de sa thèse inaugurale.

La fatale guerre de 1870 vint à éclater. La marine ne joua dans la première partie de la campagne qu'un rôle assez effacé. Les membres du gouvernement de la Défense Nationale surent comprendre le parti qu'on pourrait tirer, sur terre, du dévouement, du savoir et du courage de nos valeureux marins. En même temps que les canonniers se dirigeaient sur Paris, des bataillons de fusiliers-marins tirés de tous les ports venaient les soutenir ou se dirigeaient sur les armées de province. Crevaux, désespéré des premiers événements, était dévoré d'impatience et depuis longtemps cherchait à faire utiliser le grand courage et l'ardent patriotisme qui se révoltaient en lui à l'idée de l'inactivité forcée. Il put enfin obtenir un emploi dans le quatrième bataillon de marins de Cherbourg. A la journée de Fréteval, ce bataillon fut décimé, son commandant tué, son médecin fait prisonnier en soignant ses blessés. Crevaux parvint à s'échapper et se rendit à Bourges, où il se mit à la disposition du Ministre de la guerre. Celui-ci lui confia plusieurs missions, et le jeune médecin porta divers ordres, d'abord dans Orléans occupé, puis dans Salins investi par l'ennemi. Blessé à Chaffois, le 24 janvier 1871, d'une balle à l'avant-bras, il vint reprendre son poste dans les bataillons de marins, qu'il ne quitta qu'en avril pour rentrer à Brest.

Le 28 octobre 1873, il fut nommé médecin de deuxième classe, grade correspondant à celui d'enseigne de vaisseau ou de lieutenant.

Embarqué sur le *Lamothe-Piquet*, il fit la campagne de l'Atlantique sud et se rendit à la Plata, qu'il ne devait revoir que pour y mourir.

Déjà il avait découvert dans les urines chyleuses le ver de Wucherer ; ici, il se distingua de nouveau par sa sagacité : une doctrine établie à cette époque considérait les énormes pierres polies et striées des pampas de la Plata comme des blocs erratiques transportés par un glacier. Il n'eut pas de peine à démontrer à la Société de géologie que ces roches sont les mêmes que celles sur lesquelles elles reposent, et qu'elles ont dû

LE DOCTEUR JULES CREVAUX

être polies et striées sur place par d'immenses nappes d'eau animées d'une prodigieuse vitesse et transportant de nombreux débris. Un argument sans réplique est que certaines d'entre elles sont encore attachées à la roche-mère, et le docteur Crevaux eut soin d'en prendre des photographies.

En 1876, enfin, il conquit au concours son troisième galon.

Depuis longtemps il avait tourné ses pensées vers la Guyane. Il savait que, depuis deux cents ans, de nombreux voyageurs avaient vainement tenté de pénétrer jusqu'aux monts Tumuc-Humac, où l'on plaçait le fameux Eldorado, dont les eaux détachaient quelques bribes convoitées par les mineurs.

Ce que nul n'avait pu faire jusque-là, pourquoi ne le ferait-il pas ? Personne n'avait eu plus d'enthousiasme, plus de feu sacré qu'il en avait. Il était jeune, vigoureux, aussi fortement trempé au moral qu'au physique, toutes conditions favorables.

Que fallait-il de plus ? Un peu d'argent.

La colonie vint à son aide. Ses ressources étaient minimes, mais, en se faisant petit, il avait plus de chance de passer.

Il allait se mettre en route lorsqu'une épidémie de fièvre jaune éclata aux îles du Salut et rendit sa présence indispensable. Son dévouement à ses malades, son sang-froid devant le fléau redoutable, lui valurent la croix de la Légion d'honneur. Un des derniers, il subit les atteintes de la maladie.

Sitôt guéri, il reprit ses projets. Il remonta le Maroni jusqu'au pays des Bonis, où il eut la bonne fortune de rencontrer le nègre Apatou qui devint son constant et dévoué compagnon.

Ils atteignirent les Tumuc-Humac et descendirent le Yary jusqu'à l'Amazone. Ce voyage est un des plus beaux qui aient été faits depuis longtemps. Il présentait tellement de difficultés que beaucoup d'anciens Guyanais refusèrent d'abord de croire à sa réussite.

Mais Crevaux ne se reposa pas longtemps. L'Oyapock, autre rivière de notre colonie, l'attirait à son tour. Il remonta ce fleuve, traversa encore les Tumuc-Humac et descendit le Parou jusqu'à l'Amazone. Un autre se fût contenté de ce nouveau et brillant succès ; Crevaux se dit : Je me porte bien et l'Amazone a encore bien des affluents inexplorés.

Un vapeur partait pour remonter le rio Içа. Le plan d'un nouveau voyage fut bientôt fait : profiter du vapeur pour remonter l'Içа qui est navigable jusqu'au pied des Andes, puis gagner au nord les sources du Yapura et descendre cette rivière, alors inexplorée. Accompagné de son fidèle Apatou et d'un pirate des Andes nommé Santa-Cruz, bandit redoutable dont, faute de mieux, il fit son compagnon de voyage, il descendit cette immense rivière après avoir couru mille dangers et traversé le territoire d'Indiens anthropophages, armés de fusils, les Ouitotos.

Il revint en France, où la Société de géographie l'accueillit avec enthousiasme et lui décerna la première médaille d'or. Apatou l'accompagna jusqu'à Paris, car il n'avait suivi le docteur Crevaux qu'à la condition expresse qu'il visiterait la France avec lui.

Au mois de juin 1880, nous nous trouvâmes à Paris. Je revenais de Cochinchine et j'achevais de me remettre des fatigues de cinq années passées dans ce pays insalubre.

Le démon des voyages venait de le reprendre. Il me communiqua ses nouveaux projets et me dit qu'il désirait un compagnon. Il trouva sans doute que je remplissais les conditions nécessaires, car il accepta sur-le-champ la proposition que je lui fis de l'accompagner.

C'est pendant notre voyage sur le Guaviare (rio de Lesseps) et l'Orénoque qu'il m'a surtout été donné d'apprécier les merveilleuses qualités de Crevaux, son sang-froid sans égal, son énergie, son activité extraordinaire, son mépris du danger, sa promptitude de décision. Avec de tels chefs d'expédition, on ferait des merveilles.

Sa bonté égalait ses autres qualités. Au cours de notre voyage, je n'ai jamais surpris dans sa bouche un mot amer à l'égard de qui que ce fût.

Ce qu'il a dû supporter de privations, de misères de toute nature pendant les années qu'il a passées dans les grands bois, il faut avoir affronté les mêmes épreuves pour s'en faire une idée exacte. Toute fierté à part, il n'est pas de mendiant plus malheureux.

Sa méthode était toujours la même et la seule praticable dans les régions qu'il a parcourues : remonter un fleuve jusqu'à sa source, franchir la ligne de partage des eaux et suivre celles du bassin opposé ; se diriger toujours selon les circonstances, puisqu'il est bien clair qu'on ne peut se faire de plan pour voyager dans l'inconnu ; s'embarrasser du moins de bagages possible afin de faciliter les trajets qu'on pourrait être obligé de faire par terre pour éviter des chutes ou des rapides infranchissables. Deux chemises, un hamac, une moustiquaire pour chacun, des vivres pour quelques jours et les instruments indispensables, tels étaient les bagages au départ.

On peut dire qu'il brûlait ses vaisseaux, car les difficultés pour revenir sur ses pas eussent été insurmontables, sur le Guaviare du moins, avec les ressources dont il disposait. Il avait d'ailleurs pour devise : « Tiens bon ! » — « Vaincre ou mourir » eût été plus juste.

Après son voyage en Colombie et en Venezuela, il était resté souffrant, et, au mois de septembre dernier, deux mois à peine avant son départ pour la Plata, il avait encore un accès de coliques hépatiques accompagné d'ictère.

Son nom était connu en Europe comme en Amérique ; il avait été fait officier de la Légion d'honneur ; de nouveaux voyages n'auraient plus ajouté à sa gloire.

Il aurait donc pu songer à se reposer, s'il n'avait voyagé pour satisfaire une immense soif d'inconnu ; mais l'attrait des pays nouveaux, des dangers à courir, fut

plus fort que les avertissements de la maladie. Il se remit en route au mois de novembre 1881, huit mois après son retour de l'Orénoque.

Son but était de remonter le Paraguay et de descendre à l'Amazone par le Tapajos ou le Xingu. La saison n'étant pas favorable pour pénétrer au cœur du Brésil, il se décida, pour attendre le moment propice, à explorer le Pilcomayo, grand affluent de droite du Paraguay.

Il venait de se lancer sur les eaux du Pilcomayo qu'il voulait descendre jusqu'à son confluent, lorsqu'on apprit par les dépêches venues de Tarija (Bolivie) qu'il était tombé, avec ses compagnons, sous les coups des Indiens Tobas (fin d'avril 1882) [1].

Espérons que les émotions de la lutte suprême lui auront épargné l'horrible douleur de songer à ses projets brisés, à sa tâche inachevée, à l'impunité assurée de ses lâches assassins, et surtout au chagrin que sa mort devait causer à ceux qui l'aimaient.

Je n'ai pas besoin de dire les regrets que le docteur Crevaux laisse dans le corps de santé de la marine, qu'il a si vaillamment honoré.

Que le lecteur sache seulement que les médecins et les pharmaciens de la marine, unis dans un pieux souvenir, ont souscrit la somme nécessaire pour faire élever à l'hôpital maritime de Brest un monument destiné à perpétuer parmi eux la mémoire de leur aimé et honoré collègue.

De son côté, la Société de géographie de l'Est, dont le siège est à Nancy, a pris l'initiative d'une souscription pour faire exécuter un buste en marbre du docteur Crevaux.

Le Conseil municipal de la ville de Paris, dans sa séance du 2 août 1882, a décidé que le nom de Crevaux serait donné à une rue nouvelle, ouverte dans le seizième arrondissement entre l'avenue Bugeaud et l'avenue du Bois-de-Boulogne.

Enfin, le gouvernement de la République Argentine a organisé une expédition scientifique et militaire qui remonte en ce moment le Pilcomayo à la recherche des restes de la mission du docteur Crevaux.

E. Le Janne.

1. D'après le rapport du sous-préfet de Caiza (province bolivienne du Gran Chaco) au préfet de Tarija, en date du 6 mai 1882, c'est en un point appelé Teyo qu'aurait eu lieu ce tragique événement. Teyo, village des tribus d'Indiens Tobas, est situé à environ 30 lieues castillanes en aval de la mission de San Francisco. « La répartition des présents faits par le voyageur aux Indiens donna lieu à un tumulte, pendant lequel les Tobas se jetèrent subitement sur M. Crevaux et sur ses compagnons et les assassinèrent à coups de poignards. » D'après des informations postérieures, c'est près de Caballo Repoli, à deux jours de marche en aval de Teyo, qu'a eu lieu le massacre. On trouvera ces deux localités marquées sur un croquis du cours du rio Pilcomayo, extrait du *Boletin del Instituto geográfico argentino* par la Société de Géographie de Paris (*Compte rendu des séances*, 20 octobre 1882, n° 17, page 416).

DERNIÈRES LETTRES DU DOCTEUR J. CREVAUX

I. — Lettre a M. le ministre de l'instruction publique, a Paris.

Tarija (Bolivie), 13 mars 1882.

Monsieur le Ministre,

Après un voyage de trois mois à travers la République Argentine et la Bolivie, nous sommes à la veille d'entreprendre l'exploration du rio Pilcomayo. Nous avons été admirablement accueillis par les Boliviens, particulièrement par les habitants des villages de Tupiza et de Tarija. Le préfet de cette dernière ville, M. Samuel Campero, a bien voulu nous prêter son appui, non seulement moral mais encore pécuniaire, en se chargeant de nos transports (dix journées par mule) jusqu'à la rivière, et de l'entretien complet d'une escorte composée de onze volontaires.

L'exploration du Pilcomayo est une entreprise beaucoup plus difficile et plus onéreuse que nous ne nous y attendions. Mais le gouvernement de Bolivie, qui porte un intérêt particulier aux résultats de ma mission, prendra à sa charge nos frais extraordinaires. Avant de partir, ce qui se fera dans une heure, je vous prie de vouloir bien récompenser le *señor* Campero pour les nombreux services qu'il nous a rendus, en lui conférant le titre d'officier d'académie.

Nous partons pleins de confiance dans les résultats de notre voyage; nous sommes persuadés que nous atteindrons le but que nous nous sommes proposé. Nous ne manquons de rien et nous sommes tous en parfaite santé. Les Révérends Pères franciscains du couvent de Tarija, qui sont Italiens, nous ont fourni les renseignements les plus précieux sur les indigènes du Grand Chaco, et nous ont offert leur concours pour la construction de nos pirogues. J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien leur donner un témoignage de reconnaissance pour ces services.

J. Crevaux.

II. — Lettre au ministre des finances et de l'industrie de Bolivie.

San Francisco de Pilcomayo, 17 avril 1882.

Excellence,

J'ai l'honneur de vous remercier sincèrement pour le concours si actif que vous avez bien voulu prêter à notre exploration du rio Pilcomayo. Nos préparatifs sont terminés ; demain nous prenons possession de nos embarcations, pour partir après-demain [1].

Nous sommes dix-sept : cinq Français [2], deux marins argentins, huit jeunes Boliviens, un garçon de quinze ans également bolivien, et un Indien Chiriqui qui nous accompagne en qualité d'interprète.

Nous disposons de quatre embarcations que j'ai fait construire ici. Elles sont très simples, en bois de cèdre, d'un tirant d'eau d'à peine 10 à 15 centimètres quand elles sont chargées. Deux d'entre elles sont si légères, qu'au besoin on pourra les transporter à bras d'hommes.

Nos provisions alimentaires se composent de *charque* (viande en lanières desséchée), de trois moutons vivants, de dix poules, et de farineux, tels que haricots, maïs, riz, biscuits; en outre, deux petits barils d'eau-de-vie; de quoi, en somme, suffire à l'entretien de quarante-cinq jours de voyage.

Comme armement, nous disposons de douze fusils Remington (modèle d'infanterie) et de quinze cents cartouches fournies par le gouvernement de Bolivie. Nous avons encore deux fusils Lefaucheux et les munitions nécessaires pour la chasse.

M. le préfet de Tarija m'a remis une bonne quantité de menus objets pour échanger avec les Indiens que nous aurons à rencontrer.

Ma mission me donne le meilleur espoir; cependant je ne me dissimule point les difficultés sérieuses qu'il faudra vaincre.

Tout d'abord, nous ne devons pas nous attendre à un bon accueil de la part des Indiens, très animés par une sortie récente des habitants de Caiza qui ont tué plusieurs Indiens Matacos. Il est probable que ces Indiens ne croiront pas à la bonne foi de nos assurances pacifiques.

1. D'après le rapport du sous-préfet bolivien que nous avons déjà cité, Crevaux « partit de l'embarcadère d'Omiste, le 19 avril, à huit heures et demie du matin. »

2. Les quatre compatriotes de Crevaux étaient : Louis Billet, astronome ; Ringel, peintre ; Ernest Haurat, timonier de la marine, et Jean Dumigron.

D'un autre côté, à en croire les Indiens, nous aurons à franchir un rapide haut de plusieurs mètres. Mais j'espère, avec l'habitude que j'ai acquise de naviguer sur les rivières, pouvoir surmonter cet obstacle sans avaries notables. Ce qui me préoccupe bien davantage, ce sont les grandes lagunes dont parlent les anciens voyageurs. Si l'on considère le peu d'altitude de notre point de départ qui atteint à peine 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, si l'on tient compte de la nature des terrains, et si l'on s'en rapporte aux renseignements vagues des Indiens, je crois que nous aurons à traverser quelques régions marécageuses où notre navigation sera difficile, sinon impossible. C'est en prévision de ces difficultés que j'ai fait construire des canots très légers.

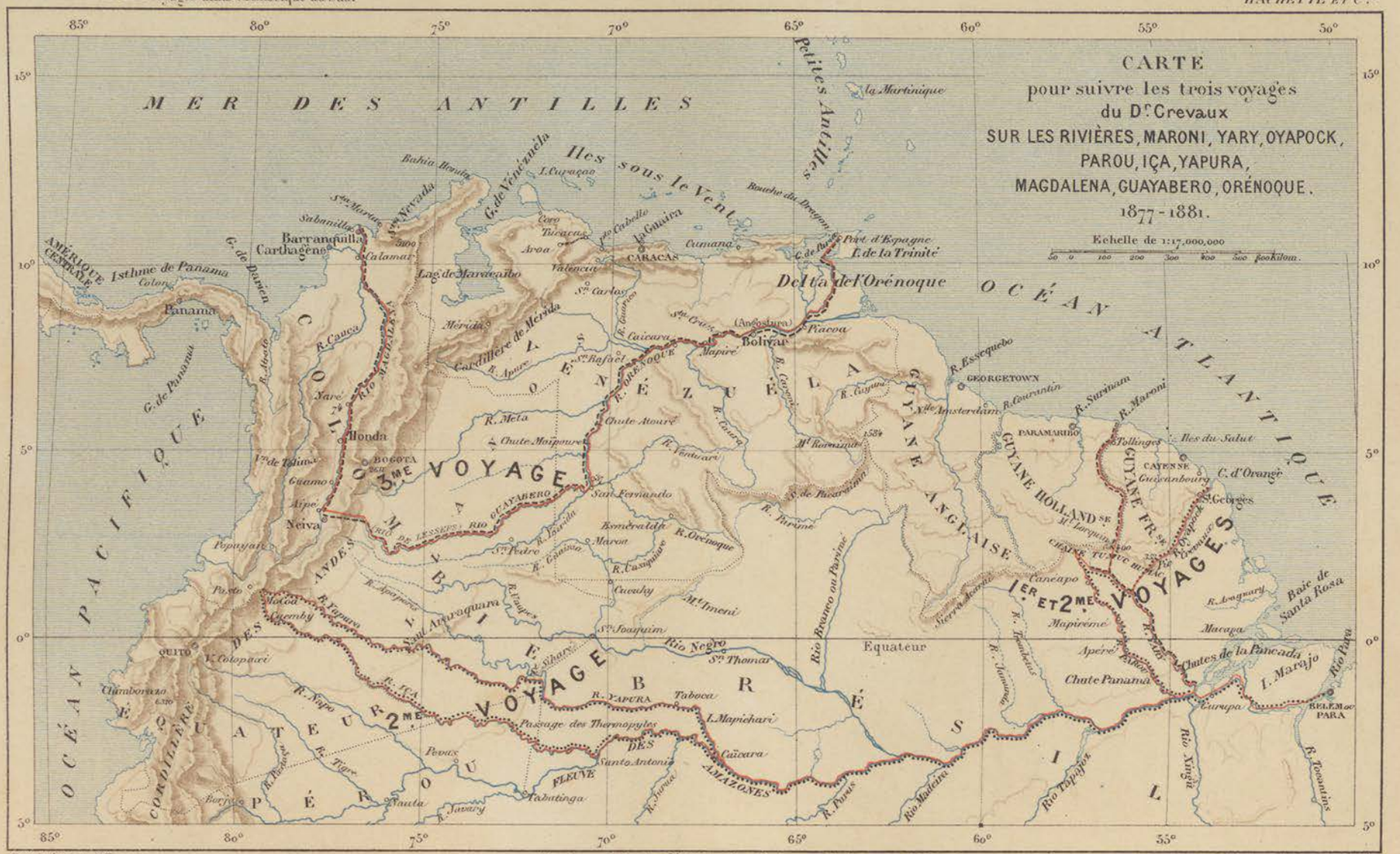
Je pense que nous atteindrons l'Assomption du Paraguay dans vingt à trente jours. J'aurai l'honneur de vous adresser ma correspondance officielle par l'intermédiaire de M. le préfet de Tupiza[1].

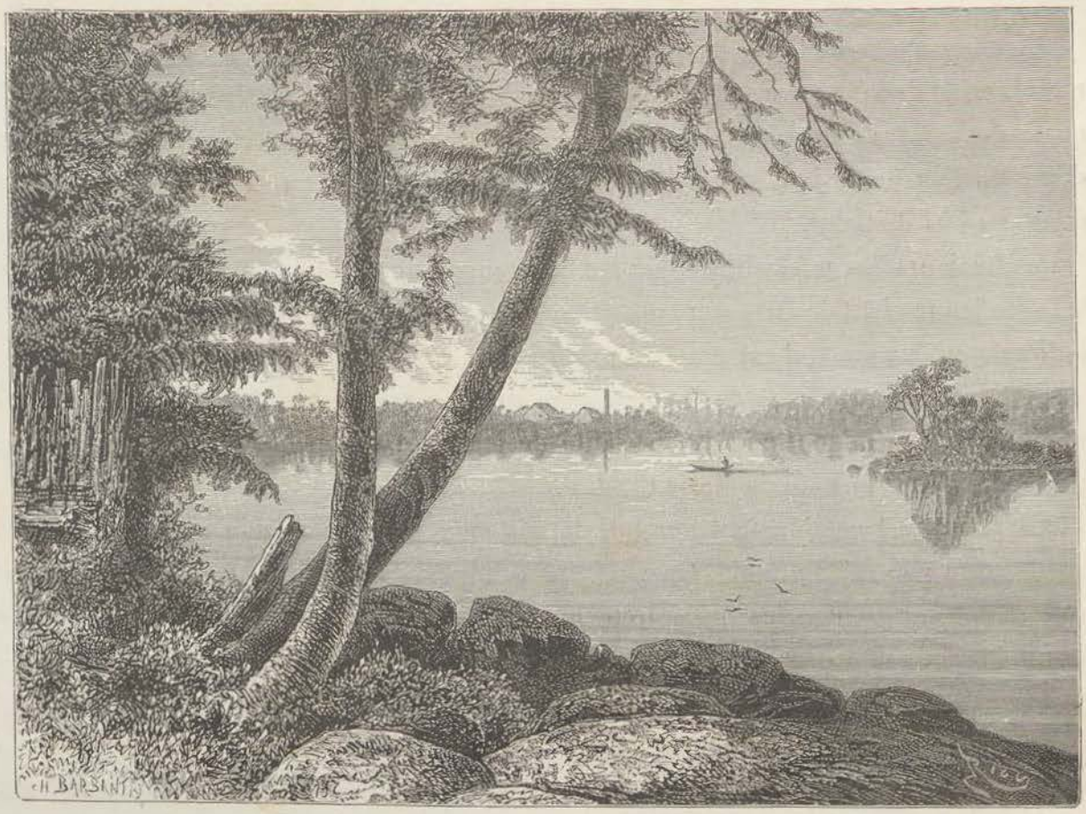
J'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, l'obéissant et fidèle serviteur.

J. Crevaux.

P. S. — Les RR. PP. Fransciscains, et particulièrement le Préfet des missions du Chaco, le P. Doroteo Diamichini, nous ont rendu les plus grands services. Je prends la liberté de prier Votre Excellence de vouloir bien les remercier officiellement pour leur concours efficace. Les services rendus par ces modestes religieux sont beaucoup plus considérables qu'on ne le croit généralement; ils ont rendu un grand service à la Bolivie en conquérant 10 000 sauvages à la civilisation.

1. Sans doute Tupiza est mis ici par erreur pour Tarija.


CARTE
pour suivre les trois voyages
du Dr Crevaux
SUR LES RIVIÈRES, MARONI, YARY, OYAPOCK,
PAROU, IÇA, YAPURA,
MAGDALENA, GUAYABERO, ORÉNOQUE.
1877-1881.
Echelle de 1:17,000,000
MER DES ANTILLES
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
Petites Antilles
Iles sous le Vent
la Martinique
Bahia Honda
G. de Venezuela
Sierra Nevada
Sabanilla
Barranquilla
Carthagène
Calamar
Coro
Tucacas
Aroa
La Guaira
CARACAS
Cumana
Port d'Espagne
I. de la Trinité
Bouche du Dragon
Delta de l'Orénoque
AMÉRIQUE CENTRALE
Isthme de Panama
Colon
Panama
G. de Panama
G. de Darien
R. Atrato
R. Cauca
COLOMBIE
Rio Magdalena
Lac de Maracaibo
Valencia
Ste Carlos
Mérida
Cordillère de Mérida
R. Apure
R. Caicara
Ste Cruz
(Angostura)
Bolivar
Piacoa
Mapire
R. Orénoque
VENEZUELA
R. Essequebo
GEORGETOWN
R. Courantin
R. Surinam
R. Maroni
GUYANE HOLLANDSE
GUYANE ANGLAISE
GUYANE FRSE
PARAMARIBO
Follinges
Iles du Salut
CAYENNE
Cascanbourg
C. d'Orange
St Georges
Yare
Honda
Ire de Tolima
BOGOTA
Guamo
Neiva
R. Meta
Chute Atoure
Chute Maipure
R. Venturari
R. Caroni
Mt Roraima
C. de Pacaraima
R. Parime
Rio Branco ou Parime
Rio Negro
Rio Yary
Rio Putumayo
Rio de Iça
Rio de Japura
Rio de Solimoes
Rio de Guayabero
Rio Caqueta
Rio Putumayo
Rio Napo
Rio Tigre
Rio Pastaza
Rio Huallaga
Rio Ucayale
Rio Javary
Rio Jurua
Rio Purus
Rio Madeira
Rio Tapajos
Rio Xingu
Rio Tocantins
Rio Para
Popayan
Pasto
Mocoa
Caqueta
Caguan
Caguan
Caguan



EMBOUCHURE DU MARONI, PRÈS DU PÉNITENCIER DE SAINT-LAURENT

VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

CHAPITRE I

CAYENNE. — LES ILES DU SALUT

Départ. — But du voyage. — Mauvaise nouvelle. — Marie Clo-Clo. — Aspect de Cayenne. — Séjour à l'Ilet de la Mère. — Maigre ordinaire : repas de sarigues. — Sababodi. — Retour à Cayenne. — Mgr Emonet. — La montagne de Bourda. — Les Iles du Salut. — Plantes. — Oiseaux. — Polissoirs des Indiens. — Le R. P. Krœnner.

Chargé, par les ministres de l'Instruction publique et de la Marine, d'une mission ayant pour but l'exploration de l'intérieur de la Guyane française, je quitte Saint-Nazaire le 7 décembre 1876, à bord du *Saint-Germain*. Mon projet est de remonter le fleuve Maroni [1] jusqu'à sa source pour arriver à une chaîne de montagnes, les monts Tumuc-Humac, où les anciens négriers plaçaient le pays légendaire de l'Eldorado.

1. Le fleuve Maroni sépare la Guyane française de la Guyane hollandaise.

Nous essuyons d'abord quelques jours de mauvais temps sur les côtes de France, mais le reste de la traversée est des plus agréables. Le 29, au lever du soleil, l'officier de quart me montre une échancrure dans la côte du continent américain : c'est l'embouchure du fleuve que je viens explorer, le Maroni. Quelques heures plus tard nous abordons aux Iles du Salut.

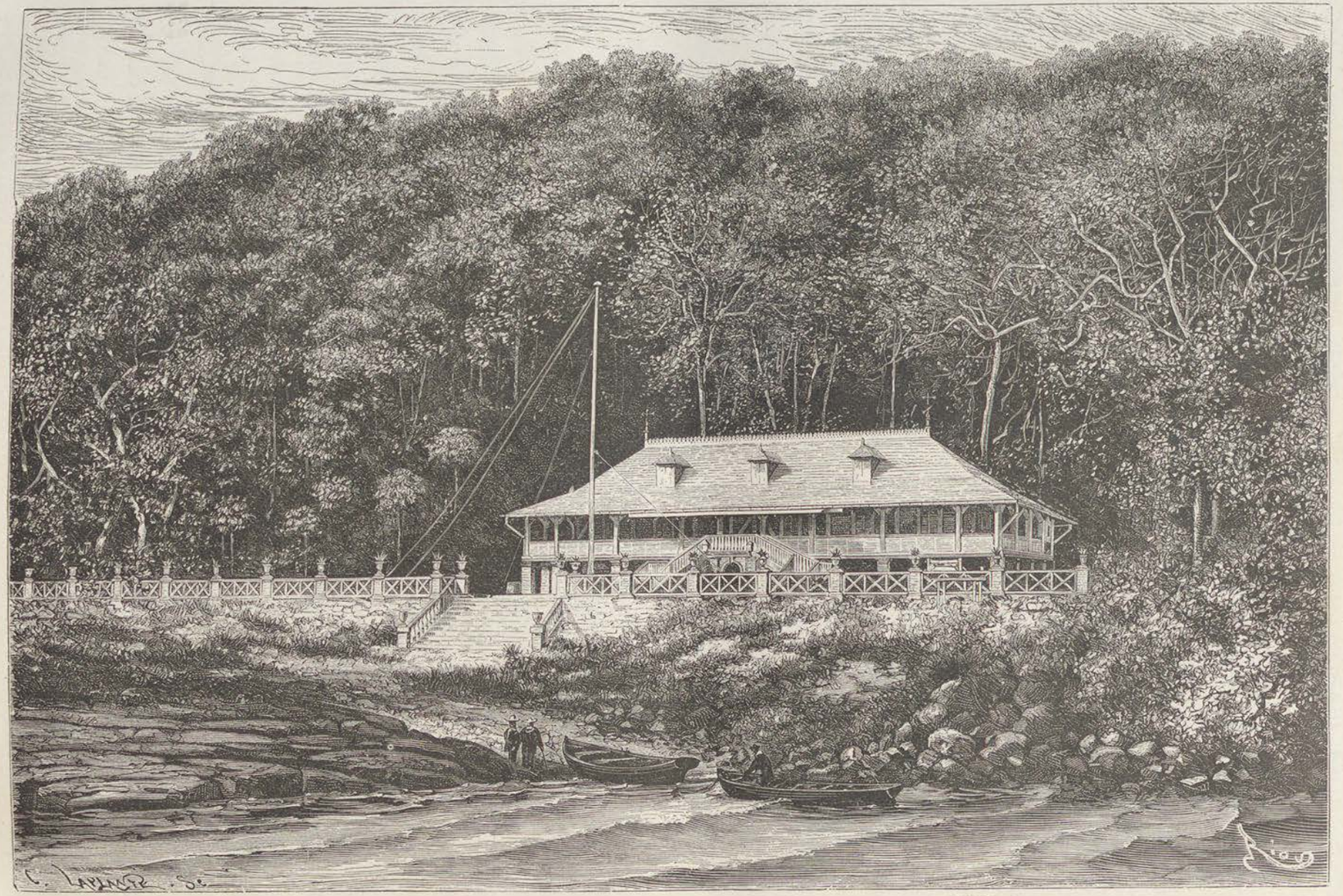
« Messieurs les médecins, soyez les bienvenus, nous dit le commandant des îles, la fièvre jaune vient de faire son apparition à Cayenne. Depuis le dernier courrier, c'est-à-dire depuis un mois, il est mort un médecin, un magistrat et deux ingénieurs. »

Nous atteignons la rade de Cayenne vers cinq heures du soir. Je m'installe chez une créole de la Martinique qui a la spécialité de loger les médecins : c'est Marie-Clotilde, plus connue sous le nom de Marie Clo-Clo.

Cayenne s'est notablement agrandi depuis mon premier voyage en 1869 et 1870. L'animation y est plus grande. On y respire un air de fête continuel ; et la raison en est bien simple : c'est que les noirs trop impatients ne peuvent pas attendre jusqu'au dimanche pour dépenser les grosses pièces de cinq francs qu'ils gagnent depuis quelques années à l'exploitation des gisements aurifères.

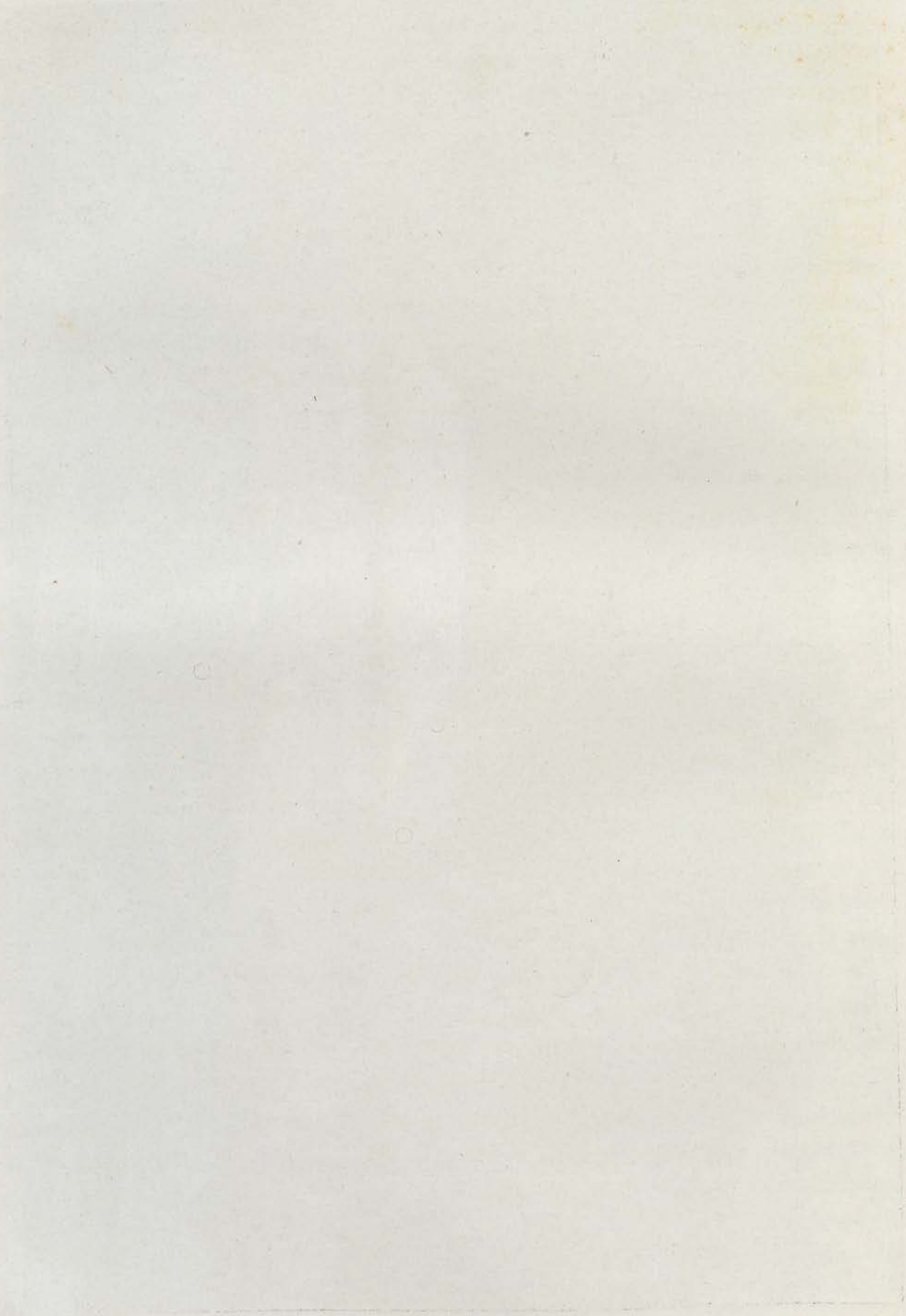
Le surlendemain, à sept heures du matin, on me donne l'ordre de faire partie d'une commission chargée de visiter un convoi de coulies, c'est-à-dire de travailleurs arrivant des Indes sur un navire anglais. Un vapeur de la station, l'*Alecton*, est chargé de nous transporter au large, en dehors de la barre qui empêche les navires d'entrer en rade. On nous apprend qu'une épidémie de typhus sévit à bord, ce qui me détermine à renvoyer sur l'*Alecton*, de ma propre initiative, les membres de la commission dont je fais partie, et à rester seul sur le navire étranger pour donner mes soins aux malades. Je fais ensuite débarquer le plus grand nombre des passagers à l'Ilet de la Mère, dans les bâtiments de l'ancien pénitencier. Cette petite île, que j'avais remarquée lors de mon premier voyage à la Guyane, est d'un aspect fort pittoresque et d'un séjour assez enchanteur pour qu'un de mes collègues y soit resté pendant deux ans, sans demander son rappel à la capitale. Aujourd'hui l'Ilet de la Mère n'est plus habité que par un surveillant et quatre transportés invalides chargés de l'entretien des bâtiments abandonnés.

Mon devoir me prescrivait de séjourner dans l'Ilet ; je m'y établis chez un capitaine anglais, qui consentit à me nourrir, mais fort mal, à raison de dix francs par jour. Heureusement la brave femme du surveillant, qui avait servi autrefois au buffet de la gare de Dijon, trouva moyen de relever ce maigre ordinaire par quelques plats de sa façon, composés de bulimes, espèce de gros escargots assez communs dans le pays, et d'iguanes que mon petit coulie allait chercher sur les roches de l'île. Ce futur compagnon de voyage, inscrit sur la liste des immigrants sous le nom de Sababodi ou Saba, avait un goût très prononcé pour la chasse. Il prit en quelques jours, au moyen de trappes, une dizaine de sarigues, qui pouvaient au besoin servir à notre alimentation. On sait que ces petits mammifères, qui ont une certaine ressemblance avec le rat, se font remarquer par



LE CHALET DU GOUVERNEUR, A LA MONTAGNE DE BOURDA

BIBL. MUSEUM PARIS



la poche dans laquelle la femelle porte ses petits. Le sac est soutenu par deux os que les naturalistes désignent sous le nom de marsupiaux.

Après douze jours, l'épidémie s'étant complètement arrêtée par le simple effet du transbordement des passagers, le médecin de la santé vint m'annoncer que j'avais la « libre pratique ». Ce n'est pas sans plaisir que je reviens à Cayenne.

Le lendemain, les coulies transportés à terre sont groupés par lots de trois ou quatre personnes et adjugés aux agriculteurs et industriels de la colonie. J'obtiens des autorités que le jeune Sababodi ne soit pas compris dans cette répartition. Cet enfant m'est délivré contre la somme de cent trente-sept francs pour une période de cinq années. Les conditions de l'administration portent en outre que j'aurai à le nourrir et à lui donner cinq francs par mois jusqu'au moment où il sera adulte.

En fréquentant les salons du gouvernement, où je reçois un accueil des plus sympathiques [1], j'apprends que le préfet apostolique de la Guyane française, Mgr Emonet, est un voyageur intrépide. Ce missionnaire a fait, l'année précédente, un voyage de quarante-trois jours dans l'Oyapock pour prêcher la foi aux sauvages de l'intérieur. Il sait déjà que je me dispose à faire un voyage d'exploration, et il me dit simplement :

« Voulez-vous un compagnon ?

— J'accepte, lui répondis-je ; quand partirons-nous ?

— Quand vous voudrez, » me dit-il.

En attendant le départ, je fais quelques excursions aux environs de Cayenne. Je loue un nègre, et me munis d'un fusil de quinze francs acheté pour la circonstance. Je reconnais les endroits où me sont arrivées quelques aventures. C'est ici que j'ai failli périr dans la vase en poursuivant une aigrette « au panache de colonel ». C'est là que, près des cocotiers, ayant voulu tirer un perroquet, mon fusil éclata, sans me faire heureusement plus de mal qu'une minime blessure à l'œil. Je revois surtout avec plaisir la petite montagne de Bourda, au pied de laquelle s'élève un superbe chalet, maison de plaisance du gouverneur.

J'allai ensuite aux Iles du Salut, situées à trois heures de Cayenne, et qui sont au nombre de trois : l'île Royale, l'île du Diable et l'île Saint-Joseph. Mon séjour dans ces îles ne fut pas de moins de six mois : la fièvre jaune s'y déclara, et je faillis moi-même en être une victime [2]. Je note qu'il faut à peine le temps de fumer un petit cigare pour faire le tour de l'île Royale, qui est la plus considérable des trois.

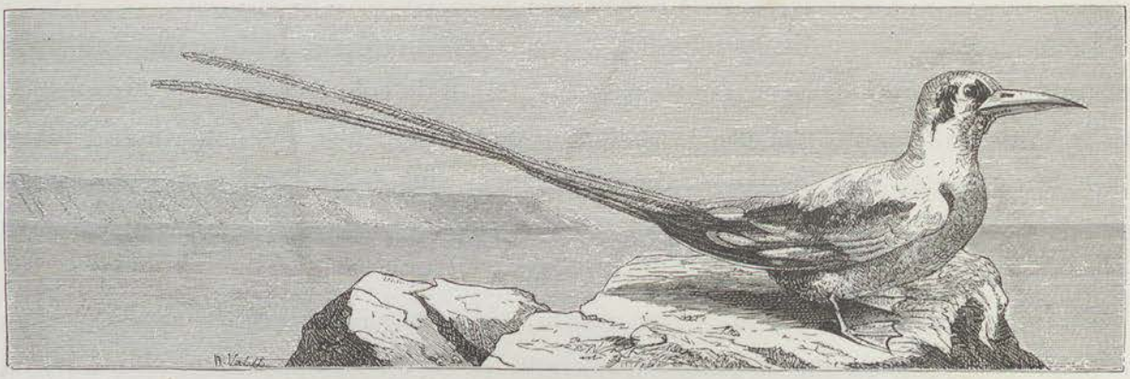
Pendant les quelques jours où l'état sanitaire des officiers et des soldats fut satisfaisant, je pus explorer la rivière de Kourou sur le vapeur *le Serpent*, chargé du service

1. M. le colonel Loubère a secondé ma mission avec un empressement qui lui donne droit à toute ma gratitude.

2. *Note de l'éditeur.* — Nous passons à regret sous silence toute la partie du récit qui, relative au service médical du docteur, ferait apprécier son admirable dévouement pendant l'épidémie dont il eut à combattre les ravages aux Iles du Salut comme à Cayenne.

hydrographique. J'ai récolté cinq cents espèces de plantes sur les bords de cette rivière et dans des excursions sur la montagne des Pères et sur le mont Pelé.

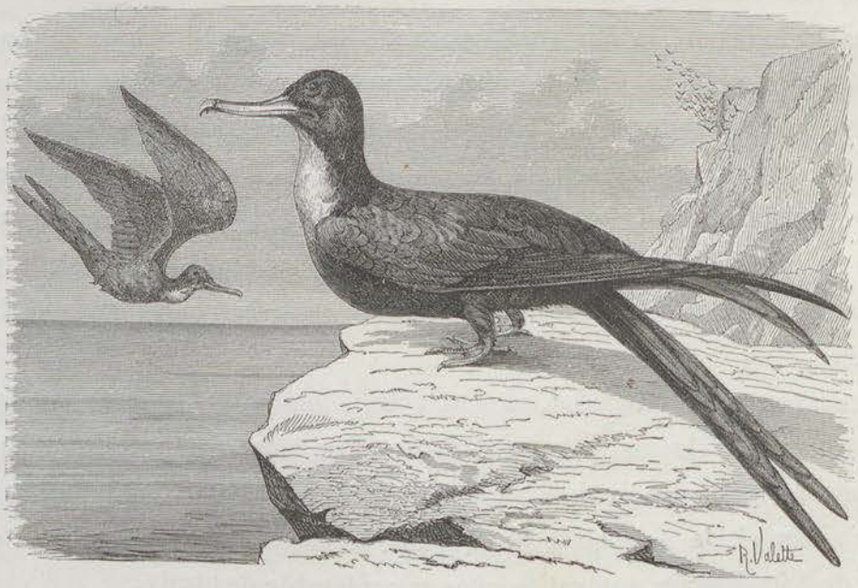
La pêche n'est pas très productive aux Iles du Salut. Je prenais quelquefois des lan-



PAILLE-EN-QUEUE

goustes et des glands de mer, quand j'allais recueillir des algues marines au chenal qui sépare l'île Saint-Joseph de l'île du Diable.

On voit parfois voltiger autour des îles un oiseau appelé paille-en-queue[1]. Je me rap-



FRÉGATES

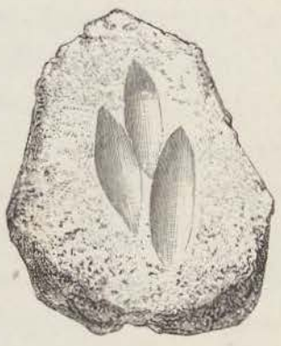
pelle avoir lu une lettre fort originale, où un capitaine en cabotage déclarait qu'on avait grand tort d'appeler paille-en-queue cet oiseau, qui n'est pas rare à l'île du Connétable,

1. On nomme aussi *phaéton* cet oiseau de mer, qui a la taille d'un gros pigeon de volière. Deux des plumes de sa queue forment des brins très longs, qui de loin ressemblent à des pailles.

voisine de l'Ilet de la Mère. Pour lui, qui en avait tué plus d'un, il pouvait affirmer, disait-il, que les deux longs appendices que cet oiseau porte à la queue ne sont pas des pailles, mais bien des plumes. Peu de jours avant mon arrivée on avait tué deux frégates. Ces oiseaux, aux longues ailes, volent toujours très haut : on ne peut les atteindre qu'en tirant de points élevés. Le plateau du Mont à Ravets est favorable pour cette chasse. On tue quelques rares iguanes qui viennent se chauffer sur les roches de l'île du Diable. Aux jours de pleine lune, lorsque la marée inonde les parties basses de la terre ferme, un grand nombre d'alouettes de mer viennent des Iles du Salut et se posent sur les rochers qui bordent la mer, et si près les unes des autres qu'on peut en tuer une centaine (nous les avons comptées) d'un seul coup de fusil.

Dans une de nos promenades, je remarque des rainures polies dans les roches de la partie basse de l'île, et je reconnais qu'il s'agit de polissoirs présentant la plus grande analogie avec ceux que l'on a trouvés dans les fouilles faites aux environs d'Amiens et qui datent de l'âge de pierre. Les rainures ont été produites par l'usure des pointes de flèches et des tranchants de haches en pierre dont se servaient les Indiens qui peuplaient ces îles avant l'invasion de l'Amérique par les Européens. On voit, à côté de ces rainures, des surfaces planes polies et des excavations en forme d'assiette, qui proviennent sans doute de l'usure des faces de leurs armes tranchantes et particulièrement des haches. Le capitaine d'un « charbonnier » qui retourne au Havre veut bien se charger de transporter en France deux énormes polissoirs que je lui remets à l'adresse du ministère de l'Instruction publique.

Lorsque je revins à Cayenne, on était près de la fin de la saison des pluies, et je n'avais que peu de temps pour préparer mon départ. Un curé de Mana, le R. P. Krœnner, offrit de m'accompagner : il avait déjà remonté le fleuve Maroni jusqu'à l'Itany, dans la région habitée par les Indiens Roucouyennes. Saba se hâta d'apprendre un peu de cuisine au restaurant où j'avais pris pension avec plusieurs officiers.



POLISSOIRS

L'EMBARCADÈRE DE SAINT-LOUIS

CHAPITRE II

DE CAYENNE A COTICA

I

Les Indiens engagés nous font faux bond. — Industrie. — Quelques étymologies. — M. Littré et le mot *hamac*. — L'illustre capitaine Bastien. — Une visite au champ des morts. — Discussion médicale. — En route. — Le saut Hermina. — Les haches en pierre, détails de fabrication. — Difficultés de la navigation dans les sauts. — Hydrographie. — Acodi en révolte. — La forêt des Guyanes. — La forêt vierge. — Les Paramakas. — Invasion des fourmis. — Le saut de Manbari. — L'Aoua et le Tapanahoni. — La saison des pluies. — Les rapides et les sauts. — Les Poligoudoux, les Bosch, les Youcas.

9 *juillet* 1877. Le *Serpent* est chargé de nous transporter jusqu'au pénitencier de Saint-Laurent, situé près de l'embouchure du fleuve Maroni.

Le départ est fixé à deux heures. En arrivant à bord, je trouve Mgr Emonet et Sababodi, mais je m'aperçois que deux noirs que j'ai engagés ne sont pas encore rendus à bord du vapeur. Ces hommes, sur lesquels je comptais, s'étant attardés à faire leurs adieux, arrivent à l'embarcadère au moment où le capitaine commande : « Machine en avant ! » C'est en vain qu'ils nous font des signes de détresse et s'efforcent de nous atteindre dans une pirogue : le *Serpent* ne s'arrête pas. Ce contre-temps m'impressionne péniblement : une minute de retard me fait perdre un homme habile et très robuste qui aurait pu me rendre de grands services.

Le bateau devant faire du charbon aux Iles du Salut, nous avons l'occasion de passer une partie de la soirée à l'île Royale. L'aide-pharmacien Bourdon et le capitaine Daussat,

mes ex-compagnons d'infortune dans cette île, me reconduisent jusqu'à bord. Ces braves garçons me quittent sans partager mes espérances ; ils n'ont pas confiance dans le succès de mon entreprise.

Partis à dix heures du soir, nous arrivons le lendemain à midi à l'embouchure du Maroni. Ce n'est pas sans émotion que je contemple ce fleuve superbe, dont l'embouchure n'a pas moins d'un kilomètre et demi de largeur et que je dois remonter jusqu'à ses sources. Deux heures après, le *Serpent* jetait l'ancre devant le pénitencier de Saint-Laurent. Avant de descendre à terre, nous sommes obligés d'attendre la visite du médecin sanitaire. Le médecin-major, qui vient lui-même le long du bord, nous met en quarantaine pour six jours, ayant appris la mort récente d'un matelot à l'hôpital de Cayenne. Cette mesure gêne beaucoup nos combinaisons. Par bonheur, le fondateur et commandant des pénitenciers du Maroni, M. Mélinon, vient nous faire une visite le long du bord et met à notre disposition deux de ses embarcations pour nous conduire le lendemain à l'ancien établissement de Saint-Louis. C'est lui qui nous apprend que le R. P. Krœnner, mis également en quarantaine à son arrivée à Mana, est parti aussitôt pour l'intérieur du fleuve, afin de recruter des Indiens Galibis et de louer des canots pour notre expédition.

Je profite de notre séjour à Saint-Louis pour faire l'inventaire des bagages. L'aumônier de l'hôpital de Saint-Laurent, le R. P. Lecomte, se charge de nous procurer les quelques provisions qui nous manquent. Ce missionnaire se met à ma disposition pour conserver et expédier les collections que je lui enverrai ; il vient nous visiter plusieurs fois durant notre captivité. Arrivant à cheval sur le bord d'une petite rivière qui limite d'un côté notre prison, il s'entretient avec nous d'une rive à l'autre et nous fait passer par un batelier quelques douceurs culinaires que nous adresse la supérieure des Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

Le 11, vers cinq heures du soir, au moment où la chaleur devient moins forte, nous allons faire une promenade sur le bord du fleuve. Pendant que j'examine dans le lointain l'établissement de M. Kœppler, situé en face et sur la rive opposée, Mgr Emonet aperçoit une embarcation qui descend le courant : c'est celle du R. P. Krœnner. Je suis heureux d'avoir un bon dîner à offrir à mon nouveau compagnon ; nous vidons une bouteille de champagne en l'honneur de son arrivée.

Le lendemain, nous chargions tous nos bagages sur un canot et une grande pirogue. Le canot est monté par des noirs de Mana et des Chinois, la pirogue par des Indiens Portugais, de ceux désignés sous le nom de Tapouyes, qui de la côte de Para sont venus se réfugier sur le bas Maroni. Nous devions quitter l'embarcadère de Saint-Louis à trois heures du soir, au commencement de la marée montante, mais une pluie torrentielle nous empêche de partir avant quatre heures. Un parapluie dit d'exploration, qui m'a été envoyé par le ministère de l'Instruction publique, se laisse complètement traverser ; en revanche, un vêtement complet en toile de campement résiste admirablement à ce véri-

table déluge. En effet, une poche que j'ai négligé de fermer se remplit d'eau sans en perdre une seule goutte.

C'est de l'embarcadère de Saint-Louis qu'est partie, le 9 septembre 1861, la Commission franco-hollandaise chargée de l'exploration du Maroni. M. Vidal, président de cette commission qui se composait de sept membres, raconte son départ dans les termes suivants :

« Après avoir reçu les témoignages de l'intérêt qui allait nous accompagner durant notre excursion, nous nous mîmes en route vers trois heures de l'après-midi. Le temps était très beau; une foule nombreuse, réunie sur le warf du Pénitencier, nous adressait ses derniers signaux d'adieu, pendant que la modeste artillerie de Saint-Louis signalait notre départ par des détonations réitérées. Notre flottille, composée de onze pirogues avec pavillons arborés, s'éloigna ainsi avec un entrain qui faisait bien présager du succès de notre entreprise. »

Notre départ est moins solennel; les canons de Saint-Louis sont muets; la foule nombreuse qui agitait ses mouchoirs sur l'embarcadère n'est représentée que par un surveillant et sa femme, qui nous servaient pour ainsi dire de geôliers durant notre reclusion.

Le P. Krœnner a engagé trois Indiens Galibis qui nous ont promis de nous accompagner jusqu'à Paramaka. Nous sommes obligés de traverser le fleuve pour aller prendre ces habitants de la rive hollandaise. L'eau est clapoteuse, nos embarcations sont chargées à couler bas, et ce n'est pas sans danger que nous gagnons la rive opposée, distante d'environ quinze cents mètres. Nous voyons un grain nous prendre par le travers, et je propose d'abandonner le projet de traversée; mais le R. P. Krœnner, qui pourtant ne sait pas nager, nous engage à continuer.

Nous arrivons à un endroit où se trouvent accostées plusieurs pirogues; c'est un *dégrad* [1] auquel aboutit un petit chemin frayé qui nous mène aux carbets des Indiens. Personne ne vient au-devant de nous. Où sont les hommes engagés? Une femme répond qu'ils sont partis pour la chasse depuis le matin. Nous remontons plus haut pour prendre un autre Indien; un sentier sous tonnelle nous conduit à une clairière occupée par des carbets, où des femmes, des enfants, des vieillards se balancent mollement dans leurs hamacs. On nous dit comme plus bas que les hommes valides sont à la chasse. Cela veut dire en bon français que ces trois Galibis ne veulent pas nous accompagner. Tant pis et tant mieux : il est préférable d'avoir peu d'hommes bien résolus qu'une bande de gens indécis.

Ces Indiens sont petits, ils ont les membres grêles, les pieds parallèles, les cheveux longs. L'absence de barbe, outre ces caractères, leur donne un aspect féminin. Leur état sanitaire ne paraît pas florissant; nous trouvons l'un d'eux couché : il souffre d'un

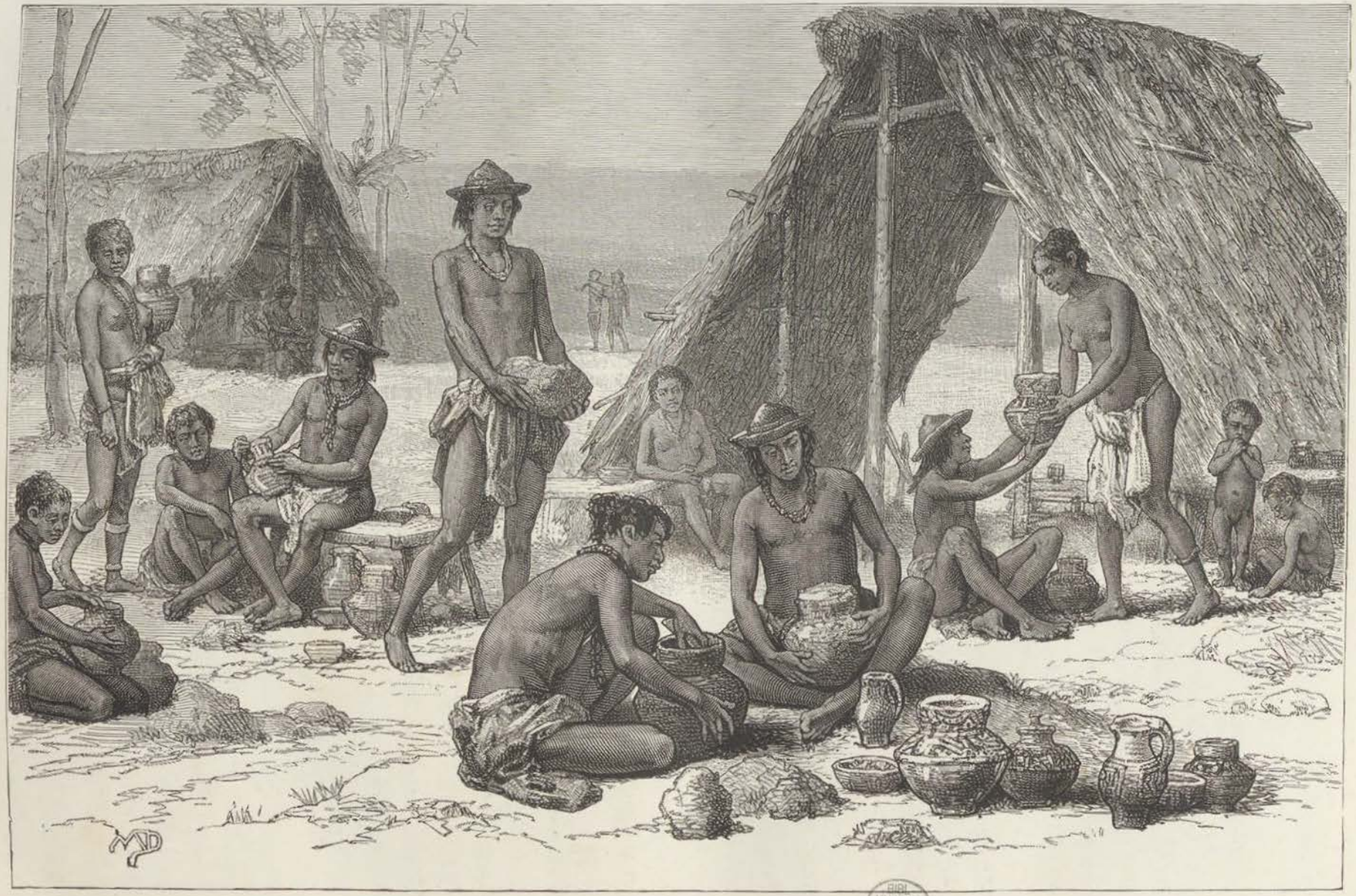
1. En langage créole, *dégrad* est synonyme de débarcadère.

ulcère grave du pied; un autre est atteint d'une fièvre paludéenne qui a profondément détérioré sa constitution. Ces malheureux sauvages n'empruntent à notre civilisation que ses vices, entre autres l'abus de l'alcool.

Leur principale industrie est la fabrication de vases en terre qui ne manquent pas d'une certaine originalité. Ils les font de toute pièce, à la main, avec des argiles qu'ils trouvent sur la berge, sous une couche de sable. Leurs gargoulettes ont l'inconvénient d'être en partie vernissées, ce qui empêche l'eau de se refroidir par l'évaporation.

POTERIES, HAMAC, ARMES ET USTENSILES DES GALIBIS

J'ai profité de mes loisirs aux Iles du Salut pour me livrer à des recherches sur la langue des Galibis. Il est à remarquer qu'un certain nombre de mots français tirent leur origine du langage des anciens habitants de la côte des Guyanes : ainsi caïman se dit, en galibi, *caïman;* pirogue, *pirogue;* ananas, *nana.* Notons en passant que les ananas sont des fruits indigènes des Guyanes; j'en ai trouvé à l'état sauvage dans la chaîne des monts Tumuc-Humac et sur les rives de l'Apaouani au niveau d'un grand saut. Tapir, en galibi, se dit *tapïir;* ara, *ouara;* macaque, *macaque;* toucan, *toucan.* Si M. Littré avait eu connaissance de ce langage, il n'aurait peut-être pas fait dériver le mot *hamac* de l'allemand *hangenmatte* (*hangen*, suspendre, et *matte*, natte); car aujourd'hui, comme



BIBL. MUSEUM PARIS

INDIENS GALIBIS FABRIQUANT DES POTERIES

du temps de P. Biet en 1652, les Galibis appellent hamac le lit dont se servent nos matelots.

Les Galibis se teignent en rouge. Ils ont pour tout vêtement un calimbé, un collier, et deux paires de jarretières, l'une au-dessus, l'autre au-dessous du mollet.

Nous avons une grande route à faire pour arriver chez le capitaine Bastien. Ne pouvant profiter de la marée que pendant cinq heures, nous ne nous arrêtons pas à l'île Portal. Mes compagnons de voyage disent que cette île est admirablement cultivée : on y trouve des plantations de café, de canne à sucre, et des prairies artificielles pour l'élevage du bétail. Ce grand établissement d'agriculture est l'œuvre de trois Français, les frères Bar, qui se sont fixés dans le Maroni depuis une vingtaine d'années.

Vers neuf heures le courant devient contraire ; il faut toute la vigueur de nos canotiers pour faire avancer nos lourdes embarcations. Les noirs de Mana se distinguent par leur entrain ; ils s'excitent en chantant des airs créoles et en battant la mesure à coups de pagaye.

Vers onze heures du soir, nous arrivons au but de notre course. Un nègre, petit, vieux, presque édenté, marchant en équerre, vient à notre rencontre. C'est Bastien, l'illustre capitaine Bastien, le chef de la colonie portugaise établie sur le fleuve Maroni. Cet homme, qui s'est assis à la table de plusieurs généraux et amiraux, se croit obligé de porter une casquette d'officier de marine et une canne de tambour-major. Il est pourtant de manières très simples, ce grand capitaine ; il boit volontiers les coups de *rak*[1] que je lui présente pour entrer en matière ; il met sa case à notre disposition et s'en va pendre son hamac aux arbres de la forêt.

Nous sommes obligés de rester deux jours dans la colonie portugaise en attendant que Bastien et quatre de ses hommes décidés à nous suivre aient terminé leurs préparatifs.

Le dimanche matin, je pars en avant pendant que Mgr Emonet et le R. P. Krœnner baptisent des enfants et célèbrent deux mariages. En route je rencontre un malheureux jeune homme revenant des mines d'or et que M. Tollinche ramène presque mourant à l'hôpital de Saint-Laurent. Après lui avoir donné les soins qu'exige son état, je continue ma route en compagnie de M. Tollinche, qui retourne à son établissement. Sans instruction, mais plein d'énergie, M. Tollinche a déjà rendu de grands services à l'expédition franco-hollandaise ; il se met à ma disposition pour me procurer des pirogues et enrôler sept nègres Youcas venus pour faire des échanges dans le bas du fleuve.

Je passe la nuit dans un établissement de M. Lalanne, sur l'emplacement de l'ancien pénitencier de Sparwine. M. Cazale, ancien sous-officier d'infanterie de marine, qui s'occupe de l'exploitation aurifère, m'y offre une hospitalité des plus cordiales. Saba m'accompagne à terre, revêtu d'un splendide vêtement rouge qu'il s'est confectionné

1. Terme de marine pour désigner le tafia du bord. Cette expression provient sans doute du mot caraïbe *arak* (vin de palmier).

lui-même avec de l'étoffe que j'aurais mieux employée pour les échanges. Cet enfant marche derrière moi avec l'air sérieux d'un aide de camp accompagnant son général.

En attendant l'arrivée de mes compagnons, je vais visiter les tombes de mes collègues qui ont laissé leur vie dans les luttes obscures, mais glorieuses, qu'ils ont livrées en ces lieux pendant les grandes épidémies de fièvre jaune. Beaucoup de médecins prétendent que cette maladie ne sévit que dans les ports de mer. Cependant de violentes épidémies ont fait de nombreuses victimes, non seulement à Saint-Laurent, qui est à trente kilomètres dans l'intérieur du Maroni, mais à l'ancien pénitencier de Sparwine, qui est à soixante kilomètres de l'embouchure du fleuve. Nous savons bien que l'épidémie de Sparwine a été qualifiée de fièvre rémittente bilieuse ; mais M. Moysan, qui servait sous nos ordres aux Iles du Salut pendant l'épidémie de fièvre jaune, a reconnu l'identité complète de la maladie des îles avec celle de Sparwine. Déjà un chef de bataillon faisant partie d'une commission chargée de remédier à l'état sanitaire de ce pénitencier avait déclaré que la maladie désignée sous le nom de rémittente bilieuse était connue dans son pays natal, à la Havane, dans l'île de Cuba, sous le nom de *vomito negro*. L'expression « rémittente bilieuse » qu'on emploie journellement dans les Antilles, les Guyanes et toute la côte du Brésil, n'est qu'un nom trompeur, un masque jeté sur le fléau pour soustraire le pays aux mesures quarantenaires.

Mgr Emonet arrive le lendemain, vers dix heures, avec le R. P. Krœnner; nous nous mettons en route aussitôt après le déjeuner, que nous a offert M. Cazale. Nos quatre pirogues sont montées par vingt hommes d'équipage, tant Indiens Portugais que noirs de Mana, et nègres de la tribu des Youcas.

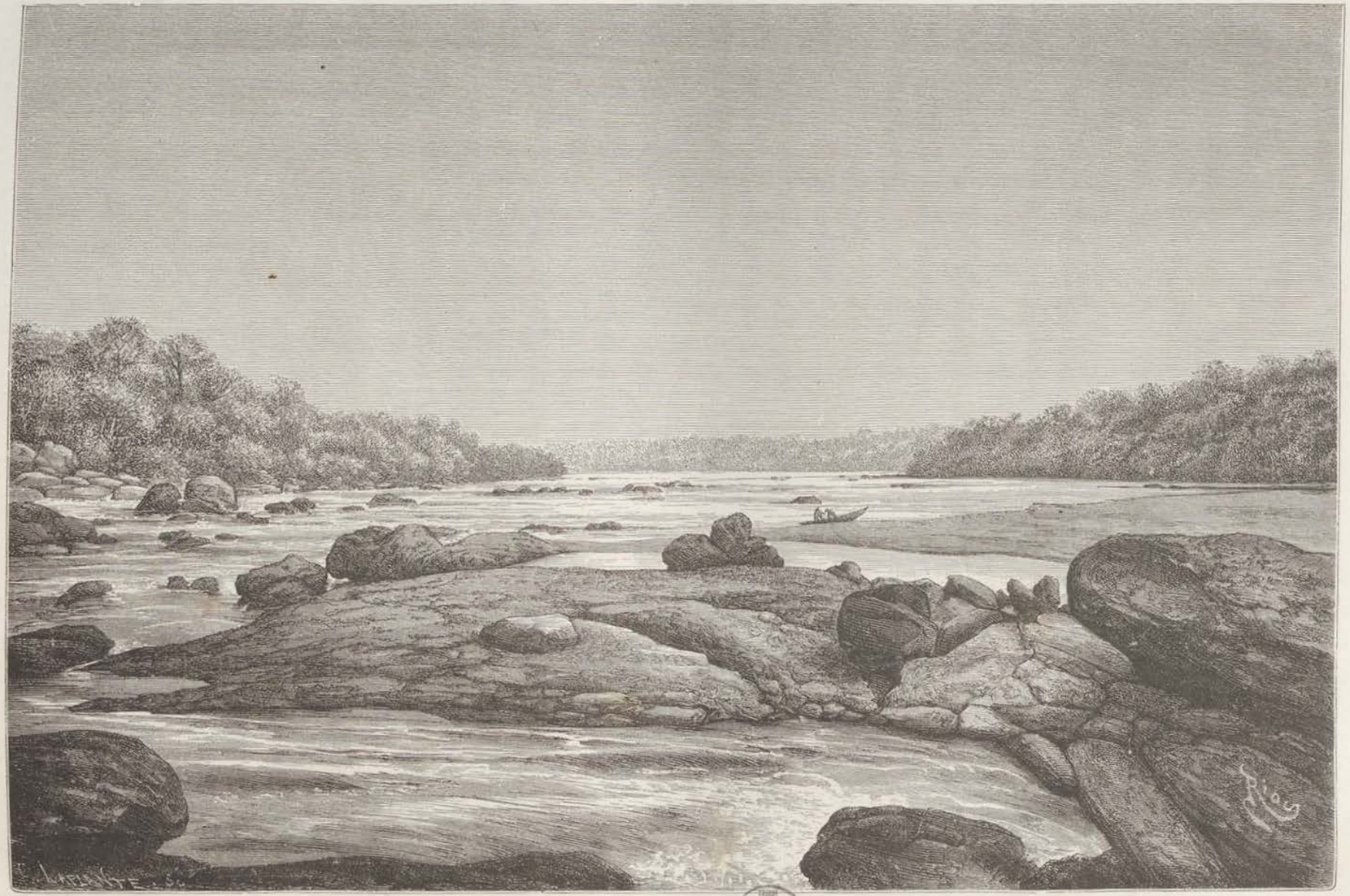
Mes deux compagnons et moi prenons chacun la direction d'une pirogue. Saba s'assied à côté de ma boussole sur un petit banc placé devant moi. Nous sommes abrités contre l'ardeur du soleil par des feuilles de palmier disposées en voûte au-dessus de nos têtes. Nous arrivons au saut Hermina vers cinq heures du soir.

On a donné le nom d'Hermina à une série de sauts et de rapides qui s'étendent sur une longueur d'environ huit cents mètres.

On trouve une petite île du nom de Sointi-Cassaba, située à trois cents mètres en amont des premières roches qu'on rencontre dans le cours du fleuve. Les noirs et les Indiens qui descendent le fleuve passent quelques jours dans cette île, pour y faire provision de coumarou, excellent poisson qui ne se tient que dans les eaux vives.

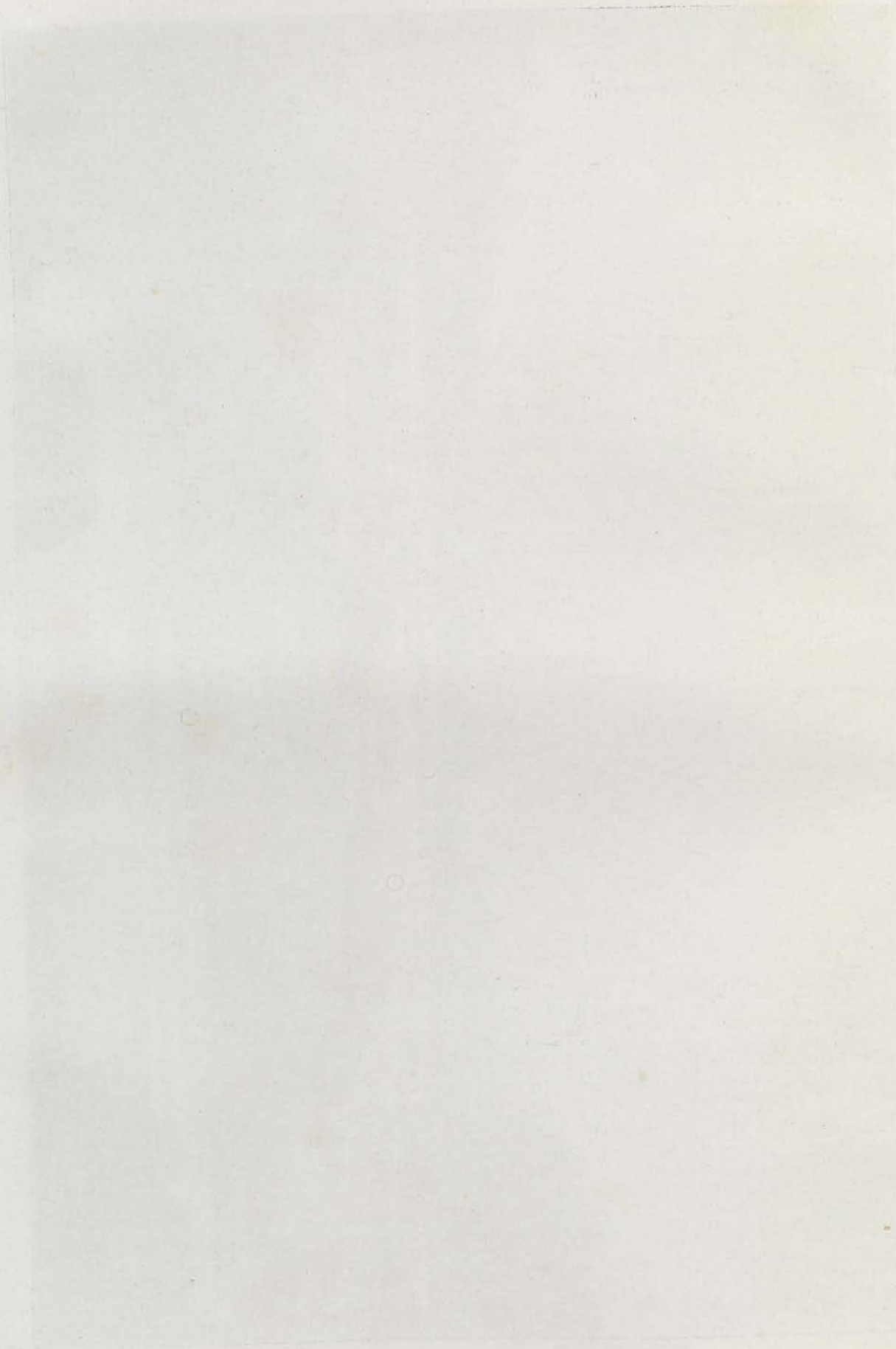
Les anciens Indiens ont laissé des traces de leur passage dans l'île : on remarque en effet sur les roches de nombreuses excavations lisses, produites par le frottement d'instruments en pierre. Ces polissoirs n'ont pas la forme de rainures, comme ceux des Iles du Salut. Ils sont larges et profonds vers la partie médiane, et terminés en forme de lances aux deux extrémités. Depuis longtemps déjà l'introduction des instruments en fer a naturellement fait abandonner l'usage des haches de pierre à la plupart des sauvages.

Voici la manière dont procédaient les indigènes de la Guyane pour adapter un manche



BIBL. MUSEUM PARIS

RAPIDES DE LA GUYANE



à la pierre : une incision longitudinale était pratiquée à travers le tronc d'un jeune arbre ; on plaçait le bord de la pierre opposé au tranchant dans cette espèce de boutonnière, et quelque temps après, la cicatrice s'étant effectuée, l'instrument était solidement fixé.

Le saut Hermina est facile à franchir, car il n'a que quatre à cinq mètres de hauteur, sur une largeur de huit cents mètres, comme il est dit plus haut. Il est téméraire de s'engager dans un saut sans avoir à l'avant et à l'arrière de la pirogue un homme habitué dès l'enfance à franchir ces passages périlleux. Les noirs de la côte ne valent rien pour la navigation dans les sauts ; leur impéritie a déjà causé la mort d'un grand nombre de mineurs. Nous faisons ici une recommandation capitale, qui s'adresse particulièrement aux chercheurs d'or remontant les fleuves des Guyanes : c'est d'abandonner à jamais l'usage des canots avec quille et gouvernail ; seules, les pirogues des nègres Bosch et des Indiens, creusées dans un tronc d'arbre, sont capables de manœuvrer au milieu de torrents impétueux ou de gouffres tourbillonnants.

Un vieux nègre Boni et sa femme, établis sur la petite île, nous procurent des morceaux de *maïpouri* (tapir) boucané.

Partis le lendemain matin de très bonne heure, nous éprouvons une certaine appréhension en franchissant les rapides et les petites chutes situées en amont de cette île Sointi-Cassaba.

Tous ces fleuves de la Guyane française ne sont navigables, pour les bateaux a vapeur, que sur une étendue de douze à quinze lieues au-dessus de leur embouchure. Plus haut, ces fleuves sont obligés de déchirer, pour ainsi dire, des collines et des montagnes, afin de se frayer un passage. Des blocs durs, souvent granitiques, opposent, dans le lit même, mille obstacles à l'écoulement des eaux. Puis, des roches disposées dans le sens longitudinal rétrécissent le cours de la rivière, et forcent la masse liquide à couler d'autant plus vite que l'espace est plus restreint : c'est ce qui constitue un rapide; et dans ce rapide, les roches transversales forment un barrage, une digue par-dessus laquelle l'eau se précipite pour tomber en cascade. Tels sont les sauts de la Guyane française et les *cachoeiras* du Brésil.

« Les sauts, dit M. Vidal, établissent une série de bassins dont ils constituent eux-mêmes les digues de retenue. Le courant, d'une rapidité vertigineuse dans les sauts, est faible et quelquefois presque nul entre deux de ces obstacles. C'est grâce à ce régime, tout à fait spécial aux rivières de la Guyane, que le Maroni peut retenir ses eaux malgré la pente sensible et disproportionnelle qu'offre le profil de son lit. »

Un fait à signaler, c'est que le cours des fleuves change généralement après un saut ou un rapide. En examinant les rives, on voit que l'eau, après avoir détruit une partie de la colline sur les débris de laquelle elle s'est frayé un chemin, a rencontré des obstacles plus forts qui ont résisté à sa violence. C'est son impuissance qui se traduit par une déviation dans la direction de son lit.

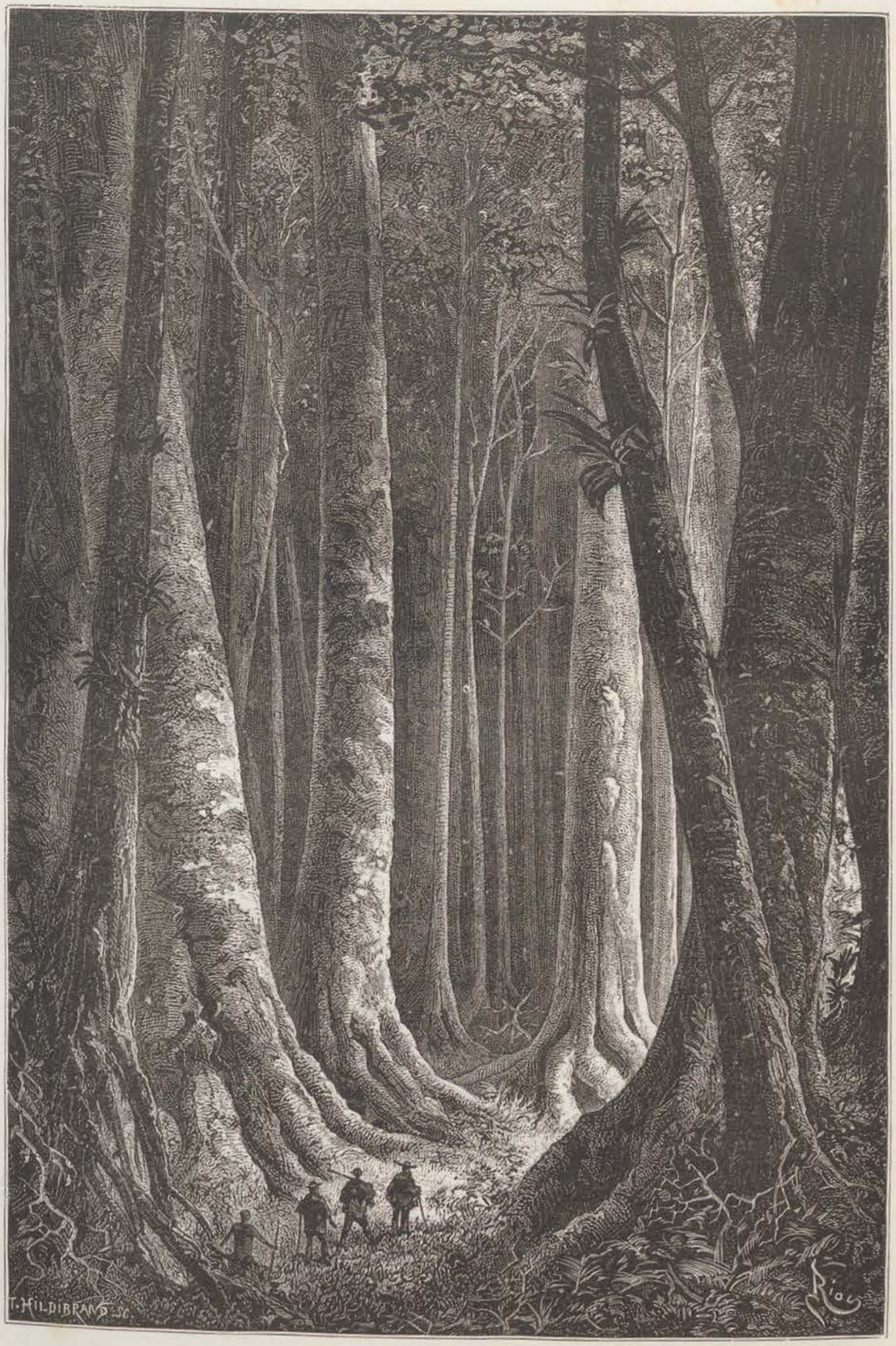
Le 16 juillet, les Youcas, excités par un des leurs, veulent nous laisser en route. Un

vieux Youca refuse de remonter dans ma pirogue sous prétexte que j'y ai dépouillé un singe hurleur, animal qu'ils considèrent comme sacré. Acodi, mon patron de canot, qui est un grand enfant capricieux, s'est mis à la tête de cette mutinerie. Ce sauvage à la taille élevée, aux muscles puissants, est au fond un garçon très doux, qui n'est pas sans me porter quelque intérêt. Au moment où il paraît le plus irrité, je lui dis d'un ton calme : « Va chercher mon hamac, et pends-le; je suis fatigué! » Acodi hésite une seconde, et part en courant exécuter mon ordre. Voyant qu'il sourit au retour, je lui offre un bon coup de tafia, et tout est oublié.

L'absence d'habitants pendant plusieurs jours rend la navigation des plus monotones. Afin de nous distraire nous faisons de petites excursions pendant nos haltes, pour examiner le pays.

La Guyane est recouverte d'une immense forêt, qui généralement n'est interrompue que par des cours d'eau et de rares éclaircies dans les endroits où le sol n'est pas assez fertile pour nourrir des arbres. Les terrains qu'on appelle savanes sont recouverts de graminées, et servent à l'alimentation du bétail, qu'on y laisse paître en toute liberté. Les savanes occupent le bas des Guyanes, près du littoral ; nous n'en avons rencontré qu'une seule dans l'intérieur : c'est près du village de Cotica, dans le pays des Bonis.

Peu de personnes se font une idée exacte de la forêt équatoriale. Les dessinateurs et les romanciers ont habitué le public à voir dans ces forêts des palmiers sans nombre, des arbres aux formes bizarres, recouverts de parasites et entremêlés de lianes courant de branche en branche comme des cordages aux mâts d'un navire. Cette description n'est guère vraie que pour les petites îles de la côte des Guyanes et pour le bord des rivières près de leur embouchure. La forêt vierge, le grand bois, comme on l'appelle en Guyane, se présente sous un aspect froid et sévère. Mille colonnades ayant trente-cinq ou quarante mètres de haut s'élèvent au-dessus de vos têtes pour supporter un massif de verdure qui intercepte presque complètement les rayons du soleil. A vos pieds, vous ne voyez pas un brin d'herbe, à peine quelques arbres grêles et élancés, pressés d'atteindre la hauteur de leurs voisins pour partager l'air et la lumière qui leur manquent. Souvent ces colonnades, trop faibles pour résister aux tempêtes, sont soutenues par des espèces d'arcs-boutants ou béquilles, comparables à celles des monuments gothiques et qu'on désigne sous le nom d'*arcabas*. Sur le sol, à part quelques fougères et d'autres plantes sans fleurs, gisent des feuilles et des branches mortes recouvertes de moisissure. L'air manque. « On y sent la fièvre, » me disait un de mes compagnons. La vie paraît avoir quitté la terre pour se transporter dans les hauteurs, sur le massif de verdure qui forme le dôme de cette immense cathédrale. C'est à cette hauteur de quarante mètres que l'on voit courir les singes ; c'est de là que partent les chants de milliers d'oiseaux aux plumages les plus riches et les plus variés. Au niveau des cours d'eau, la végétation perd sa sévérité pour gagner en élégance et en pittoresque. Ici, le soleil est le privilège des plus grands arbres, qui s'élancent au-devant de lui ; mais les plus petits trouvent aussi leur part de chaleur



LES GRANDS BOIS DE LA GUYANE

et de lumière. Les herbes, les arbrisseaux, prenant tout leur développement, sont couverts de fleurs et de fruits aux couleurs éclatantes. Le hideux champignon, l'obscure fougère font place à des plantes aux feuilles riches en couleurs, aux fleurs élégantes. Des lianes s'élèvent du sol jusqu'au sommet des plus grands arbres, en prenant des points d'appui sur les arbrisseaux qu'elles rencontrent. Ce sont des traits d'union entre les grands et les petits. La lumière, également partagée, engendre l'harmonie, non seulement dans le règne végétal, mais encore dans le règne animal. Là-bas, c'est la bête fauve et le hideux crapaud ; ici, ce sont des animaux de toute espèce qui viennent partager, tous ensemble, les bienfaits de la nature.

Le 18 juillet, une heure après notre départ, nous voyons sortir d'une anse creusée dans une petite île une pirogue portant sept personnes, toutes du sexe féminin. Elles sont placées les unes derrière les autres, à la file indienne. La seule personne âgée est au milieu ; mon nègre Bosch me dit que c'est une « maman ». Nous leur faisons quelques petits présents, et elles s'en vont, vers la rive gauche, récolter leur riz. Quelques instants après, nous arrivons au village de Paramaka.

Les nègres Paramakas, au nombre d'une centaine, sont d'anciens esclaves de la Guyane hollandaise, qui ont échappé aux poursuites de leurs maîtres vers 1826. Le R. P. Krœnner, qui a fait un long séjour chez ces noirs redevenus sauvages, me dit que le nom de Paramaka vient de deux mots galibis : *para*, rivière, et *maka*, nom du fruit d'un grand arbre qu'ils ont trouvé en abondance dans l'endroit où ils se sont établis.

En arrivant, je fais un présent au chef de la tribu ; je lui remets un manteau en velours vert, provenant d'un assortiment de costumes de théâtre que le ministre de l'Instruction publique m'a expédié sur ma demande. Cet homme, qui paraît d'abord enchanté, se montre ensuite fort désappointé, en apprenant que nous possédons de plus jolis vêtements dans nos bagages.

Craignant un coup de main pendant la nuit, car ces nègres ont la réputation de dévaliser les chercheurs d'or, je couche dans un carbet près du village, et je place des hommes de garde dans mes canots. Acodi propose de garder ma pirogue, disant qu'il serait bien aise de trouver une occasion de tuer un nègre Paramaka.

Pendant la nuit nous sommes tous réveillés par des piqûres douloureuses dans toutes les parties du corps. C'est une invasion de fourmis qui s'abat sur le village. Les indigènes font un grand feu en cercle pour se protéger contre ces animaux. Je trouve plus simple d'aller rejoindre Acodi dans ma pirogue, où je puis dormir quelques heures.

Le lendemain, les deux missionnaires demandèrent à baptiser les enfants du village, mais le chef de la tribu s'y opposa. Nous partîmes à huit heures du matin, après que Mgr Emonet eut dit une messe à laquelle assistaient tous les sauvages de la tribu. Après sept jours de marche, pendant lesquels nous n'avons rien à signaler, nous arrivons, au pied du grand saut de Manbari, à un autre établissement de M. Lalanne. Son inten-

dant nous fait visiter un chantier d'exploration aurifère, sur la rive droite du fleuve. Mgr Emonet tue deux singes hurleurs et des marailles.

Nous ne sommes plus séparés que par quelques lieues du confluent de l'Aoua et du Tapanahoni, mais le fleuve est ici parsemé de chutes épouvantables. Ce sont principalement les sauts de Singa-Tetey (doublez l'amarre), de Man-Bari (l'homme crie), et de Man-Caba (l'homme finit).

La navigation des rivières des Guyanes est moins périlleuse pendant la saison sèche (de juillet à novembre) que pendant les grandes pluies. Vers la fin de décembre, le courant est tellement rapide qu'il est presque impossible de diriger une embarcation : aussi les indigènes ne sortent-ils à cette époque qu'autant qu'ils sont pressés par la faim. A l'exemple des Indiens, le voyageur ne doit entreprendre un long voyage que pendant la saison sèche. Malheureusement les fièvres sont plus fréquentes et plus graves pendant cette saison, dans l'intérieur du pays aussi bien que sur les côtes. Elles ont leur maximum d'intensité vers la fin de juillet, c'est-à-dire au moment où les terres commencent à se découvrir.

Nous pensons qu'il serait prudent de ne pas se mettre en route avant le 10 ou le 15 août, c'est-à-dire un mois après la fin des pluies. La Commission franco-hollandaise qui remonta le Maroni en 1861, partie de l'embouchure du fleuve le 9 septembre seulement, n'eut pour ainsi dire pas à souffrir de la fièvre. Sur sept officiers, un seul fut atteint de la maladie. La navigation des fleuves est beaucoup moins périlleuse en montant qu'en descendant. Le danger le plus redoutable lorsqu'on descend un cours d'eau, c'est de se laisser entraîner inopinément dans une chute. Nous devons rassurer les voyageurs en leur apprenant que le courant, du moins dans la saison sèche, n'est généralement pas violent au-dessus des plus grands sauts. Nous savons par expérience qu'une embarcation mal manœuvrée ou abandonnée au courant éprouve un mouvement d'arrêt avant de franchir une cascade. Cela tient à un remous des eaux qui luttent contre les roches formant barrage. D'ailleurs, on est généralement prévenu par un grondement qui s'entend parfois jusqu'à la distance de deux kilomètres. L'attention du voyageur devra redoubler lorsque, en descendant un cours d'eau, il le verra parsemé d'un grand nombre d'îles : c'est un indice presque constant de l'existence de sauts et de rapides. Pour franchir un rapide ou une chute, il faut que les hommes pagayent de toute leur force, car on ne peut diriger une embarcation qu'autant que sa vitesse est plus grande que celle du courant. L'homme qui est à l'avant doit être aussi habile que le patron qui est à l'arrière. Chez les nègres Bosch, c'est lui qui, à l'aide d'une longue perche appelée *tacari*, dirige l'embarcation et lui fait éviter les écueils qu'il aperçoit, ou plutôt qu'il devine à l'aspect des ondulations de l'eau qui se produisent au niveau des roches. En remontant les sauts, on est souvent obligé de tirer sur les pirogues au moyen d'une liane ou d'une corde amarrée à l'avant. Il faut avoir bien soin de maintenir l'embarcation dans le sens du courant, autrement il serait absolument impossible de

résister à la puissance de l'eau. Lorsqu'on navigue avec plusieurs embarcations, on emploie tous ses canotiers pour remonter chacune d'elles successivement.

Le 23, nous arrivons à la bifurcation du Maroni en Aoua et Tapanahoni. Nous remontons cette dernière branche pendant un mille, et nous trouvons une petite agglomération de carbets pouvant contenir environ cinquante personnes. Le chef de cette bourgade, le Gran-man des Poligoudoux, et la plupart des habitants sont allés danser au village de Malobi, chez les Youcas. Partis depuis quatre jours, ils ne reviendront que demain soir. Je demande au chef qui remplace le Gran-man de me louer

UN SAUT EN GUYANE

une petite pirogue pour aller jusqu'à Malobi. Il me répond par un refus catégorique : tout ce que je puis obtenir de lui, c'est l'envoi d'un messager pour prévenir le Gran-man.

Les Poligoudoux tiennent à montrer qu'ils sont les gardiens de la tête du Maroni. Le chef nous fait attendre deux jours.

Nous avons une soirée superbe : Mgr Emonet et moi nous nous promenons en long et en large sur une grande place qui occupe le centre du village. Le sol argileux est parfaitement tassé et soigneusement nettoyé ; on en arrache jusqu'aux herbes. C'est une belle promenade. Nous éprouvons un vrai plaisir à mettre en mouvement nos jambes ankylosées à la suite de neuf jours de canotage, à raison de huit heures par jour en

moyenne. Nous sommes enchantés de la première partie du voyage. Nous avons par couru cent milles marins [1] en peu de temps et sans nous trouver incommodés le moins du monde. Nous nous sentons tous les trois aussi bien portants qu'à notre départ de Cayenne, et cela nous fait bien augurer de l'avenir. Nous nous proposons même de modifier notre plan de voyage. Je soumets à mes compagnons le projet suivant :

Le P. Krœnner irait rejoindre ses paroissiens à Mana, par un affluent du Maroni, la crique Inini, par exemple; je traverserais les montagnes Tumuc-Humac avec Mgr Emonet; et nous nous séparerions une fois arrivés au delà, pour revenir, lui par l'Oyapock, et moi par le Yary et l'Amazone.

Pendant que nous nous livrons à ces combinaisons, l'équipage ayant fait connaissance avec les indigènes se livre avec eux aux danses les plus frénétiques. C'est à qui surpassera l'autre par l'agilité des mouvements et par le bruit qu'il produira en frappant le sol de la plante de ses pieds. Les noirs de Mana entonnent un de leurs chants favoris; les Bosch et les Poligoudoux ne tardent pas à saisir l'air et les derniers mots du refrain; tous répètent en chœur : *Aya maman, aya maman !*

En attendant le Gran-man, je fais une excursion en rivière avec une pirogue montée par deux nègres Poligoudoux; mon but est de juger de l'importance relative des deux grands affluents du Maroni, l'Aoua et le Tapanahoni. Nous considérons l'Aoua comme la continuation du Maroni. En effet, un examen attentif de la largeur et de la profondeur des eaux ainsi que de la vitesse du courant nous fait estimer que le Tapanahoni est d'environ un tiers moins important que l'Aoua. D'après M. Vidal, au mois de septembre, c'est-à-dire au milieu de la saison sèche, le débit de l'Aoua est de trente-cinq mille neuf cent soixante mètres cubes par minute, tandis que celui du Tapanahoni est de vingt mille deux cent quatre-vingt-onze mètres. Les nègres Poligoudoux qui vivent au confluent de ces deux rivières nous ont déclaré dans leur langage simple que l'Aoua est la maman du Maroni.

La Commission franco-hollandaise, qui a remonté le Tapanahoni pendant cent soixante-douze kilomètres, pensait avoir atteint un point très rapproché des sources. Mais au dire du Boni Apatou, qui est allé chez les Indiens Trios, le Tapanahoni s'étend à une distance considérable du saut d'Hingui-Foutou, au pied duquel la Commission s'est arrêtée.

D'après les relations des Roucouyennes, le Tapanahoni aurait ses sources dans la chaîne de Tumuc-Humac, en face de la rivière Parou.

Les nègres Poligoudoux sont des soldats noirs de la Hollande qui ont déserté pendant les guerres soutenues par cette colonie contre les nègres Bonis.

Les Youcas, qui ont plusieurs villages sur le Tapanahoni, sont d'anciens esclaves marrons fugitifs de la Guyane hollandaise; dans cette dernière colonie on les désigne

1. Le mille marin vaut 1,852 mètres.

généralement sous le nom de nègres Bosch, ce qui veut dire nègres des bois. L'évasion de ces noirs marrons a commencé en 1712, après la prise de Surinam par l'amiral français Cassar. La capitale de la Guyane hollandaise ayant été imposée pour une somme d'un million et demi de francs, les autorités eurent la malheureuse idée de répartir cette contribution de guerre d'après le nombre des esclaves. De grands propriétaires juifs qui voulaient se soustraire à cet impôt engagèrent une partie de leurs nègres à se réfugier dans la forêt. Beaucoup de ces malheureux préférèrent la vie misérable du grand bois à l'esclavage dans une colonie prospère. Ces bandes de nègres marrons, dont le nombre augmentait tous les jours, finirent par compromettre la sécurité des habitants isolés. Plusieurs plantations furent complètement saccagées. Les Hollandais leur déclarèrent la guerre ; mais la maladie d'un côté, de l'autre les balles et les flèches d'ennemis acharnés jetèrent le désarroi dans la petite colonne d'expédition, qui dut renoncer à tenir campagne. Devant des hostilités sans cesse renouvelées, les propriétaires de plantations se virent obligés de traiter avec leurs anciens esclaves. Les conditions furent discutées et signées en 1761 à l'habitation d'Auka. Les esclaves obtinrent la liberté complète, à la condition qu'ils rendraient à leurs maîtres, à partir de cette époque, les esclaves fugitifs qui viendraient leur demander asile. A la suite de ce traité, les nègres Youcas cessèrent leurs incursions guerrières pour s'établir sur les bords du Tapanahoni.

II

Le Gran-man consulte le ciel, qui se montre propice, mais à des conditions inacceptables. — Une panique. — Encore la fièvre. — Saba malade. — Une toilette qui m'horripile. — Cotica. — Réception. — L'état-major du Gran-man. — Toujours la fièvre ! — Le R. P. Krœnner et Mgr Emonet tombent malades : je les renvoie au pénitencier de Saint-Laurent. — Seul ! — Josepi. — Une pluie diluvienne. — La tribu des Bonis et son histoire. — Conséquences désastreuses d'une promesse non remplie : guerre entre les Hollandais et les Bonis. — Guerre des Bonis avec les Oyampis. — Un brillant fait d'armes. — Guerre avec les Oyacoulets. — Reprise des relations entre les Bonis, les Hollandais et les Français.

Le Gran-man des Poligoudoux, au retour de ses fêtes et de ses danses chez les Youcas, ne consent à nous donner des hommes qu'après avoir consulté le ciel ou le dieu (Gadou). Pour faire ces invocations, il se barbouille le front avec une argile blanche, et paraît ensuite à la fenêtre d'une case, où il entonne une chanson lugubre qui ne dure pas moins de deux heures. Ce noir, se livrant à des contorsions d'épileptique et roulant ses grands yeux dans leur orbite en regardant le ciel, nous fait songer involontairement à un damné demandant une place au Paradis.

Le Gadou, nous dit-il, autorise le Gran-man à nous fournir des hommes, en remplacement de deux de nos noirs malades et de tous nos Youcas qui nous abandonnent. Mais les conditions qu'on veut nous imposer nous semblent tellement onéreuses, que nous ne pouvons les accepter. Mgr Emonet, le R. P. Krœnner et moi, après avoir pris

conseil, nous nous décidons à nous mettre en route avec les huit hommes d'équipage qui nous restent.

Mes deux compagnons partent en avant avec le patron Bastien et ses Indiens Tapouyes. Je monte le deuxième canot, qui est le plus lourd, avec quatre noirs de Mana.

Arrivés à deux kilomètres du village, nous rencontrons un petit saut que la première embarcation franchit sans beaucoup de peine. Cependant, au moment où nous touchons l'obstacle, mes hommes sont pris tout à coup d'une véritable panique en voyant que l'embarcation recule, et que la force du courant menace de nous entraîner dans une grande chute. L'un d'entre eux s'étant jeté à l'eau, l'autre ayant perdu sa pagaye, je me trouve dans une situation très embarrassante et dont j'ai beaucoup de peine à sortir. Le découragement de ces hommes, qui m'accusent de vouloir les faire noyer tout exprès, m'oblige à revenir sur mes pas pour demander des secours aux Poligoudoux. Bon gré mal gré, il faut que je passe par toutes les conditions que m'impose le chef de la tribu. L'excédent de mes bagages est déposé en toute hâte sur un deuxième canot, et je m'empresse de rejoindre mes compagnons, qui commencent à s'inquiéter de moi.

Nous mettons six jours pour aller du village des Poligoudoux au pays des Bonis; on pourrait facilement faire ce voyage en quatre jours; mais nos guides montrent beaucoup de mauvaise volonté, et s'attardent à pêcher dans les sauts, me faisant perdre ainsi un temps précieux. D'un autre côté, ces arrêts intempestifs, en plein midi, nous exposent aux ardeurs d'un soleil torride qui commence à altérer ma santé. Le quatrième jour, je suis pris d'un accès de fièvre, au moment où nous arrivons au terme de notre étape, c'est-à-dire à l'endroit où nous allons passer la nuit.

Impatient d'arriver au plus vite chez les Bonis, je veux partir en avant avec une petite pirogue que nous rencontrons sur notre route, mais les deux indigènes qui la montent refusent de me prendre avec eux, sous prétexte que leur embarcation, trop légère, pourrait chavirer dans les sauts qui nous séparent de leur village. Je suis obligé de m'incliner devant cette observation, et il nous faut deux jours pour faire un trajet de quelques heures avec mon misérable patron de canot, qui se fait toujours un malin plaisir de nous exposer à l'ardeur du soleil.

Mon petit Saba, pris d'une fièvre intense, est obligé de se coucher dans mon canot. Quant à moi, je ne parviens pas à digérer le modeste repas composé de sardines et de biscuit que je prends avec mes compagnons sur une roche nue, par une température excessivement élevée; je rejette tout, aliments et boissons.

Cependant je me console en voyant que nous approchons du terme de cette pénible excursion. Je supplie le patron de l'embarcation d'accélérer la marche; mais, au lieu de me répondre, ce vieillard sans pitié, me laissant en plein soleil, perd deux grandes heures à faire sa toilette, c'est-à-dire à arranger son calimbé et à se badigeonner le front avec de l'argile blanche. Enfin nous arrivons, à la grande satisfaction de tout le monde, près du petit village de Cotica, où est établi le Gran-man des Bonis.

Pour annoncer notre arrivée, j'ordonne à mes hommes de tirer quelques coups de fusil en l'honneur de mes nouveaux hôtes. Cette manière de les saluer a le don de leur plaire. Le cérémonial de l'arrivée terminé, je fais distribuer un litre de tafia à tout l'état-major, et me hâte de gagner mon hamac, que j'ai fait suspendre à l'écart. Depuis une heure, en effet, je sens ma tête tourner, et je fléchis sur mes jambes comme un homme ivre. Sababodi se couche près de moi ; nous sommes tous les deux en proie à une fièvre violente.

Dans la soirée, malgré mon état pitoyable, je suis obligé de me lever pour apaiser

INCANTATION A L'ENTRÉE D'UNE CASE, DANS UN VILLAGE DES POLIGOUDOUX (p. 27)

une querelle qui s'est élevée entre les Bonis et le capitaine Bastien sur un sujet de peu d'importance, mais qui, blessant les coutumes de ces sauvages, aurait pu avoir des conséquences graves. On entourait déjà le pauvre capitaine avec des hurlements. Je parvins heureusement à faire cesser le malentendu.

Le mal empira jusqu'au troisième jour, à la fin duquel mon état s'améliora subitement ; mais ce fut alors le tour du R. P. Krœnner de tomber malade, et plus gravement que moi, car la fièvre me laissait de courts moments de repos, tandis que, chez mon compagnon, elle était absolument continue. Pendant que je me rétablis assez

rapidement et que la fièvre persiste chez le R. P. Krœnner, Mgr Emonet est pris d'un léger mal de tête, un soir, en revenant de la chasse ; le lendemain, une violente crise se déclare dans la matinée. Le surlendemain, il est sous le coup d'une fièvre comateuse qui, pendant deux jours, ne nous laisse aucun espoir. La constitution des deux missionnaires apostoliques est profondément altérée par ces maladies de quelques jours. Je les fais descendre au plus vite, pour les diriger sur l'hôpital du pénitencier de Saint-Laurent.

Mes compagnons ainsi partis avec un Boni et trois de nos hommes, je fais venir le Gran-man pour lui demander une escorte et des vivres, afin de pouvoir continuer ma route. Il me répond qu'il ne peut accéder à ma demande sans l'assentiment du grand conseil, qui ne se réunira que dans deux jours. Pendant ce temps, j'enrôle un mulâtre de la côte nommé Josepi, qui a passé sa vie au milieu de ces sauvages. C'est, me dit-on, un habile patron de canot qui, entre autres qualités précieuses, possède celle de pouvoir me servir en même temps d'interprète. Je m'engage à lui payer dix francs par jour et une gratification de cinq cents francs, s'il m'accompagne jusqu'au terme de mon voyage, c'est-à-dire jusqu'à l'Amazone. Cet homme m'ayant été chaleureusement recommandé par un de mes collègues, je lui donne en toute confiance la direction de mon équipage.

Cependant le conseil s'est réuni et a décidé, après de grandes délibérations, que mon départ ne pourra avoir lieu que dans dix-sept jours, après la fin des fêtes données en l'honneur du Gran-man défunt. Ce délai n'est en réalité qu'un prétexte fallacieux pour me décourager et me forcer à abandonner mon projet d'exploration. Ils pensent que, après cette attente, je n'aurai plus de vivres, et que ma santé, déjà profondément altérée, ne me permettra pas d'aller plus loin.

Les accès de fièvre me reprennent, et je passe trois jours étendu dans mon hamac. Pendant la nuit du troisième jour, je manque d'être écrasé par mon carbet, qui s'effondre sous le poids de l'eau, à la suite d'une pluie diluvienne comme il n'en tombe que sous les Tropiques. En vain je supplie le Gran-man de me donner des hommes, rien ne peut faire changer la décision du conseil. Je voudrais partir avec mon équipage, mais Josepi ne consent à m'accompagner qu'autant que j'aurai avec moi quelques Bonis choisis parmi les plus vigoureux et les plus habiles. Pendant ce séjour forcé d'un mois au milieu de ces sauvages, j'ai recueilli de nombreuses notes sur l'histoire des Bonis, sur leurs mœurs, sur leur religion et leur langage, notes que je transcris ici textuellement.

La tribu des Bonis. — *Son histoire.* — En 1772, un nègre intelligent, audacieux, nommé Boni[1], donna le signal de la révolte contre la Hollande, à la suite d'une injustice dont il avait été victime. Accompagnant son maître dans un voyage en Europe, il avait reçu la promesse qu'il aurait sa liberté dès son retour à Surinam. La non-exécution de cet engagement fut la cause des plus grands désastres pour la colonie. Non content de

1. Nous donnons cette histoire de Boni telle qu'elle nous a été racontée par les anciens du pays.

s'échapper en entraînant à sa suite un grand nombre de ses compagnons d'esclavage, Boni voulut tirer vengeance de cet acte de mauvaise foi.

L'habitation de son ancien maître fut complètement saccagée, les noirs mis en liberté, et tous les blancs massacrés, à l'exception de l'intendant qui fut chargé d'annoncer à son patron la perte de sa fortune. Des troupes furent envoyées dans toutes les directions pour s'emparer de ce chef d'insurgés si dangereux. Mais on avait affaire à forte partie. Boni, traqué de tous côtés et sachant sa tête mise à prix, ne songea même pas à prendre la fuite. Il persista à errer autour des habitations pour semer la révolte au milieu des esclaves.

Entre autres exploits de cet aventurier, on raconte que, se trouvant un jour à la pêche avec sa femme, dans une petite crique aboutissant à la Cotica, il vit passer une embarca-

PLUIE DILUVIENNE

tion chargée de soldats hollandais envoyés à sa poursuite. A la vue des soldats sa femme, effrayée du danger qui menaçait son mari, allait jeter les hauts cris, lorsque, l'arrêtant d'un geste et lui montrant son sabre, il la menaça de l'égorger au premier mouvement. Il s'avança en rampant le long de la rivière, et, arrivé à la hauteur de l'embarcation, il bondit comme une panthère au milieu de ses ennemis, puis, à coups redoublés, il tua plusieurs soldats et fit chavirer l'embarcation avant que l'équipage, surpris de la soudaineté de l'attaque, eût pu songer à se défendre. Ayant ensuite regagné la rive, il tua à coups de sabre ceux qui tentaient de se sauver à la nage. Seul, l'officier qui commandait cette escouade fut respecté, afin qu'un homme annonçât à la colonie la nouvelle de la défaite [1]. Vingt-trois habitations furent détruites en quelques jours. Les esclaves

1. C'est en l'honneur de cet exploit que les descendants de Boni ont désigné leur village principal sous le nom de Cotica.

délivrés formèrent une escorte dévouée à ce chef intrépide[1], auquel ils devaient la liberté.

Boni emmena sa bande dans le Maroni, et vint se fixer un peu en aval de la crique Paramaka, sur des terrains qui sont connus sous le nom de Bonidoro. Il y établit une plantation de manioc et de bananiers, dont il reste encore quelques vestiges.

Les Hollandais auraient laissé ce chef vivre en paix dans cet endroit éloigné, s'il n'avait fait de fréquentes incursions aux environs de Surinam. Chaque fois quelques habitations étaient saccagées, leurs noirs mis en liberté, et le représentant du maître avait seul la vie sauve pour annoncer le désastre. Quelques escouades isolées étaient incapables de tenir tête à ce chef habile, la colonie se vit obligée de demander des secours à la métropole.

Le prince d'Orange lui envoya douze cents hommes, sous les ordres du colonel Fourgaud, d'origine française. Boni, familiarisé avec toutes les ressources que lui offrait la topographie des lieux, remporta d'abord quelques avantages sur cette petite armée, qui avait été renforcée par un grand nombre de nègres enrôlés pour la circonstance. Une compagnie attaquée par sa bande à Feti-tabiki (ce qui veut dire « l'île de la bataille ») fut presque complètement anéantie. Les vainqueurs se livrèrent sur les blessés et les morts à des actes de sauvagerie que l'on n'ose pas mentionner.

Les Hollandais crurent un jour pouvoir surprendre Boni dans son campement à Bonidoro. Mais celui-ci, prévenu de l'arrivée de l'ennemi par ses éclaireurs qui sillonnaient la rivière dans tous les sens, avait transformé sa résidence en une véritable forteresse. Des milliers de bananiers, coupés à la hâte et entassés autour du village, formaient un rempart qui abritait les assiégés contre le feu des Hollandais. Les troupes, arrivant en colonnes serrées, furent reçues par une nuée de flèches et de balles tirées à bout portant. Une centaine de soldats trouvèrent la mort dans cette expédition ; les autres furent obligés de déloger sans tambour ni trompette.

Quelque temps après, les Hollandais tentèrent une nouvelle attaque avec toutes leurs forces. Boni, obligé de battre en retraite, se retira dans la rivière Aoua, où il fit un abatis connu sous le nom de Pampou-groon (*pampou*, melon d'eau, citrouille ; *groon*, terrain).

L'armée hollandaise, entraînée par un chef dont l'opiniâtreté était devenue proverbiale, poursuivit les Bonis jusqu'à cette dernière résidence. Les Youcas, qui avaient reçu de nombreux présents, marchaient en avant de la colonne hollandaise. Une bataille terrible s'engagea dans l'abatis de Pampou-groon entre les Bonis et les Youcas. Ces derniers furent complètement battus ; mais les Bonis ayant épuisé leurs balles et leurs flèches pendant une lutte de toute une journée, ne purent résister à l'attaque des troupes disciplinées du colonel Fourgaud. Ils battirent donc prudemment en retraite et profitèrent

1. Les villages de la Paix, de Providence (Pobianchi) et de Coromontibo ont tiré leurs noms des exploits de Boni près des habitations de la Paix, de Providence et de la rivière de Coromontibo.

de leur connaissance du terrain pour éviter les surprises d'un ennemi trop puissant. Ils se retirèrent près de l'embouchure de la crique Inini, sur la rive droite de l'Aoua.

Les Youcas, à l'instigation des Hollandais, poursuivirent les Bonis jusque dans cette dernière retraite ; mais après un combat qu'ils durent livrer à leurs ennemis près de la crique Innii, les Youcas demandèrent et conclurent la paix. Leur chef, pour témoigner de la sincérité de son engagement et de son amitié, offrit à Boni la plus jolie de ses femmes. Une paix heureuse durait depuis plus d'une année. La guerre avait été remplacée par des danses auxquelles assistaient tous les noirs du haut Maroni.

Un jour, plusieurs embarcations montées par des Youcas arrivèrent près de la crique Inini, au lieu désigné sous le nom de Feti-campan, qui veut dire « champ de bataille ». Boni, voyant arriver des amis, descendit sur la plage pour les recevoir. C'est au moment où il allait tendre la main à ses hôtes qu'il reçut une balle en fer qui lui traversa la poitrine. Ce brave guerrier fit encore quelques pas pour aller prendre un sabre, mais il expira au moment de se jeter sur ses adversaires. Atopa, le fils aîné de ce malheureux chef, fit battre aussitôt le tambour d'alarme et courut à la poursuite des assassins de son père. Mais les Youcas avaient gagné du terrain. Voyant qu'il ne peut les atteindre, Atopa change de tactique ; il laisse ses pirogues à l'embouchure de la crique Gonini et gagne par terre le village de Piquet, qu'occupaient les Youcas. Il atteint ce village au moment même où les anciens de la tribu délibéraient en place publique sur le moyen d'aller saisir la tête de Boni, que les Hollandais avaient mise à prix. Embusqués dans les bananiers qui entourent les habitations, les Bonis font une décharge sur le conseil assemblé et se précipitent dans le village, où ils tuent bon nombre de leurs ennemis avant que ceux-ci aient le temps de se préparer à la défense. Atopa, n'étant pas en force suffisante pour engager un combat régulier, regagne ses canots au plus vite et remonte l'Aoua jusqu'à la crique Inini.

Les Bonis ont à peine terminé les funérailles de leur chef qu'ils sont de nouveau assaillis par les Youcas.

Plusieurs embarcations à la pêche sont surprises par les Youcas arrivés à l'improviste. Ces derniers, maîtres du terrain, réclament la tête du chef assassiné. Les Bonis, sachant le prix que les Hollandais attribuent à ce trophée, ont eu soin d'enterrer leur chef au milieu de la forêt, dans un endroit inaccessible, et de mettre le cadavre d'un autre guerrier dans le lieu destiné à sa sépulture. C'est à ce cadavre que les Youcas enlèvent la tête pour la présenter au gouvernement hollandais.

Le Gran-man des Youcas reçut en récompense de ses services une rente viagère pour lui et ses successeurs, ainsi qu'un hausse-col et une canne de tambour-major.

Ainsi se termina cette guerre acharnée de la Hollande contre ses esclaves fugitifs. Sur les douze cents soldats envoyés par le prince d'Orange pour mettre fin aux incursions des esclaves révoltés, une centaine à peine revirent leur pays. La colonie perdit en outre un grand nombre de soldats noirs qui s'enfuirent dans la forêt. Ces déserteurs,

qui ont formé la tribu des Poligoudoux, reçurent plus tard leur grâce à la condition qu'ils s'uniraient aux Youcas pour empêcher une nouvelle invasion des Bonis. On leur assigna comme établissement la contrée qui confine à l'embouchure de l'Aoua, avec mission d'empêcher l'ennemi de descendre le cours du fleuve.

Ces exploits du chef Boni sont encore vivants dans la mémoire de toutes les tribus du haut Maroni.

J'ai remarqué un grand nombre d'invalides parmi les vieillards. Plusieurs étaient couverts de cicatrices ; l'un d'eux portait des traces d'une grande plaie qui lui divisait le cuir chevelu, l'autre n'avait plus qu'une oreille. C'étaient les survivants des combats que les Bonis ont dû livrer après la mort de leur grand chef, non plus aux Hollandais, mais aux Oyampis, aux Français et aux Oyacoulets.

Les Bonis, ne pouvant plus avoir de communications par le bas du Maroni, essayèrent d'établir des relations avec les Indiens de l'intérieur. Dans ce but plusieurs d'entre eux se rendirent par la crique Inini et le Camopi jusqu'à la tribu des Oyampis, établie dans le haut Oyapock. Ceux-ci les reçurent d'abord très amicalement ; mais craignant que les Bonis ne vinssent s'emparer de leurs possessions, ils se tournèrent bientôt contre eux. Vingt-cinq Bonis revenant faire leur trafic et leurs échanges furent reçus à coup de flèches et tous massacrés. Les Bonis, ne voyant pas revenir leurs compagnons, se mirent à leur recherche ; mais ils reçurent à leur tour le même accueil, et cinq d'entre eux, seuls, échappèrent au massacre et revinrent sur le Maroni. Escortés d'une troupe bien décidée et animés de l'espoir d'une revanche éclatante suivie de pillage, les derniers survivants revinrent à la charge contre les Oyampis ; une nouvelle et terrible bataille s'engagea, dans laquelle les Bonis perdirent beaucoup de monde, mais qui leur valut du moins la liberté de navigation dans l'Oyapock.

Mais un autre danger menaçait les Bonis. Les colons français établis dans le bas de l'Oyapock craignirent pour la sûreté de leurs habitations et demandèrent qu'un poste militaire fût établi sur le fleuve, dans la petite île de Casfésoca, qui est située un peu au-dessous du premier saut.

Le poste leur fut accordé. Les Bonis, après avoir parlementé avec le commandant du poste, s'avançaient en toute sécurité pour échanger contre leurs produits quelques objets de l'industrie européenne, lorsque, au moment de franchir avec leurs femmes le passage de Casfésoca, ils furent accueillis par une grêle de balles, qui tua la moitié d'entre eux. Les malheureux qui tentèrent de s'échapper à la nage furent tués à coups de sabre. Un petit nombre de prisonniers, en grande partie des femmes et des vieillards, furent envoyés à Cayenne. Ce fait d'armes, qui fut annoncé comme un combat glorieux, ne coûta pas grand'peine aux vainqueurs. De tous les soldats blancs et noirs qui occupaient la petite forteresse de Casfésoca, pas un seul ne reçut la moindre égratignure. La vérité est que les Bonis, pleins de confiance dans l'hospitalité et dans la parole d'un chef blanc, se laissèrent égorger sans tirer une flèche, sans donner un coup de sabre.

Pourchassés par les Hollandais et traqués sans merci par les Français, les Bonis firent une incursion dans le haut Maroni. En remontant l'Itany, ils rencontrèrent une tribu d'Indiens qui amassaient des œufs d'iguanes dans les bancs de sable mis à découvert pendant la saison sèche. Ils furent surpris de la taille élevée de ces hommes, de leur teint pâle, de leurs cheveux blonds et de leur barbe blonde, qui les faisaient ressembler à des Hollandais, sauf le costume.

Les Bonis crièrent de loin *Firi* (ami) ; les Oyacoulets répondirent d'un ton pacifique : *Coulé-Coulé*. Les Bonis s'approchèrent et firent connaissance avec ces sauvages, qu'ils voyaient pour la première fois. Ils restèrent huit jours avec eux, pour aller à la pêche, à la chasse, boire du cachiri, et danser des nuits entières. Des cadeaux furent échangés entre les deux partis. Plusieurs Oyacoulets, qui descendirent jusque dans le pays des Bonis, reçurent le meilleur accueil. L'année suivante, à la belle saison, une douzaine de Bonis remontèrent avec leurs femmes jusque dans le pays de leurs amis, qu'ils avaient désignés sous le nom d'Oyacoulets. Ils les trouvèrent dans le grand bois, à une certaine distance de la crique Oyacoulet. La réception fut sympathique : les femmes apportèrent des escabeaux aux nouveaux arrivés, leur servirent du poisson bouilli avec du piment, et firent circuler des calebasses contenant une liqueur fermentée faite avec de la farine de manioc.

Au moment où les Bonis terminaient leur repas, le chef des Oyacoulets frappa sur un tronc d'arbre de son gigantesque tomahawk : c'était un signal convenu pour l'extermination des visiteurs. Une centaine d'Indiens tombèrent sur eux à coups de haches en pierre. Hommes et femmes, les Bonis prirent la fuite dans toutes les directions ; trois seulement d'entre eux purent regagner leurs canots. Les autres, dans leur fuite, buttant contre des lianes invisibles que les Oyacoulets avaient tendues en travers au pied des arbres, furent massacrés par ces ennemis impitoyables.

C'est dans cette circonstance que le capitaine Yagui, qui nous a raconté lui-même ses impressions, reçut l'énorme balafre qu'il porte sur le cuir chevelu.

Quelques années après, les Bonis surprirent à leur tour une famille d'Oyacoulets qui amassait des œufs d'iguanes dans l'Itany. Six hommes furent tués, et trois jeunes filles amenées prisonnières à Cotica.

Il y a une vingtaine d'années, les Bonis firent une nouvelle tentative pour établir des relations avec les colons de la Guyane française. Ils se rendirent, par la crique Inini, dans la rivière de l'Approuague, qu'ils descendirent jusqu'à son embouchure. Cette fois ils furent parfaitement reçus par un honorable colon qui exploite un placer dans cette rivière : M. Couy, non content de leur donner une hospitalité généreuse, leur procura le moyen de se rendre à Cayenne, où on les présenta au gouvernement.

Depuis cette époque, les gouverneurs de la Guyane française et de la Guyane hollandaise essayent d'établir des relations avec ces noirs de l'intérieur. Les commissions

envoyées par les deux gouvernements ont éprouvé de grandes difficultés à cause de la défiance bien naturelle des indigènes envers les blancs.

Les Bonis reprochent aux Hollandais l'assassinat de leur chef, et aux Français le guet-apens de Casfésoca. Tous les efforts qui ont été faits pour assurer la navigation du fleuve ont été presque sans résultat. Les Youcas arrêtent les embarcations des Indiens Trios qui veulent descendre le Tapanahoni. Les Poligoudoux, qui sont les alliés des Youcas, empêchent souvent les Bonis de descendre le fleuve. D'autre part, les Bonis se vengent des Poligoudoux et des Youcas en arrêtant les embarcations qui remontent l'Aoua. Enfin les Bonis interdisent aux Roucouyennes, aux Emerillons et aux Oyacoulets de descendre l'Aoua.

III

Constitution physique. — État moral. — Maladies et remèdes. — Costumes. — Ornements. — Habitation. — Religion. Magie. — Place du Conseil.

Tous ces sauvages se ressemblent au physique et au moral. Cela tient sans doute à ce qu'ils ont tous une origine commune, et qu'ils ont vécu dans les mêmes milieux.

Ce sont des noirs de la côte d'Afrique, qui ont été esclaves plus ou moins longtemps dans la Guyane hollandaise, et qui sont redevenus sauvages après un court séjour dans la forêt vierge.

Quelques femmes portent une jolie rosace autour de l'ombilic. Cette espèce de tatouage se pratique en faisant de petites incisions sur la peau. La cicatrice n'étant pas assez saillante après une première opération, on est obligé de refaire quatre ou cinq fois des incisions sur les cicatrices.

Il est à noter que, chez les nègres, les plaies n'attaquant que le derme produisent des cicatrices couleur de jais, tandis que les plaies profondes sont complètement blanches après la guérison.

Ces sauvages ne se peignent pas la peau comme tous les indigènes de l'Amérique. Ils se barbouillent le front avec une argile blanche lorsqu'ils font des invocations à leur divinité.

Les hommes et les femmes se font des tresses en forme de couronne, et quelquefois leur coiffure affecte une forme pyramidale. Pour donner à leur chevelure la forme qu'ils désirent, ils enduisent leurs cheveux d'un corps gras, tel que l'huile de carapa. Les hommes ne portent jamais la barbe, qui est d'ailleurs peu développée. Ils se rasent avec des tessons de bouteilles ou avec des couteaux plus ou moins bien affilés.

Leurs peignes sont faits de bois. Les dents en sont très volumineuses et très longues. Les jeunes gens se donnent beaucoup de peine pour faire de ces instruments un véritable objet d'art, qu'ils offrent en signe d'amitié à la beauté de leur choix.

BIBL. MUSEUM PARIS

VILLAGE D'INDIENS BONIS

Tous ces noirs ont des dents magnifiques et d'une blancheur remarquable. Le premier soin d'un Boni ou d'un Youca en se levant est de se laver la bouche avec de l'eau tiède, que sa femme est chargée de préparer. Jamais ils ne finissent un repas sans se rincer la bouche, mais cette fois avec de l'eau froide. Les hommes et les femmes, ainsi que les plus petits, ne passent jamais un jour sans se plonger dans la rivière. Le plus souvent ils prennent leur bain quand ils ont très chaud. Ils trouvent qu'il n'y a pas le moindre danger à se plonger dans l'eau au milieu de la plus forte transpiration.

Leur état sanitaire est généralement satisfaisant. Les maladies les plus fréquentes chez eux sont les maladies de la peau. Nous avons remarqué plusieurs cas d'éléphantiasis. Les ulcères des membres inférieurs sont assez fréquents.

Ces sauvages ont généralement la vue bonne. Le strabisme et les affections de la conjonctive et de la cornée sont rares. Celles du cristallin sont plus communes; nous avons rencontré un assez grand nombre de vieillards atteints de cataracte. Les maladies des nerfs, de la moelle et du cerveau sont beaucoup moins communes que dans la race blanche ; cela tient sans doute à ce que les noirs ont le système nerveux beaucoup plus apathique que les blancs. La scrofulose est peu fréquente. Nous n'avons pas rencontré d'individus porteurs de cicatrices provenant d'abcès ganglionnaires, mais nous avons vu une jeune fille et un enfant atteints de coxalgie. Les infirmes, ne connaissant pas l'usage des béquilles, se traînent péniblement en s'appuyant sur un grand bâton. L'anémie et la chlorose se traduisent par une décoloration de la peau.

On peut établir, en fait général, que ces sauvages se portent d'autant mieux et paraissent d'autant plus beaux, que leur tégument cutané est d'un noir plus brillant et plus foncé.

Beaucoup d'enfants ont le ventre très volumineux. Les hernies ombilicales sont extrêmement fréquentes, mais peu volumineuses. Cette infirmité provient peut-être de ce qu'ils coupent le cordon au ras de l'ombilic.

Parmi les plantes usitées par ces sauvages pour le traitement des maladies, nous n'en avons remarqué qu'une seule présentant un intérêt réel. C'est le bamba, qui donne un liquide limpide et aromatique (*ouata bamba*, eau de bamba) dont ils se servent pour la destruction de leurs parasites. Ils obtiennent ce liquide en faisant des incisions profondes dans le tronc de l'arbre désigné sous le nom de bamba, et qui appartient à la famille des laurinées.

Ces noirs, redevenus sauvages, n'ont pas tardé à réduire leur costume à sa plus simple expression. La plupart des femmes ne portent, pour tout vêtement, qu'un morceau d'étoffe de dix centimètres carrés, suspendu, comme un linge qu'on fait sécher, à une ficelle fixée autour de la ceinture. Dans les grandes circonstances seulement, elles s'enveloppent d'un morceau d'étoffe, qui va de la ceinture jusqu'à mi-cuisses (*camisa*). Les hommes portent un linge passé entre les cuisses et fixé à une ceinture à l'avant et à l'arrière (*calimbé*). Les hommes et les femmes ont de nombreux

colliers et des anneaux au cou, aux poignets et aux jarrets. Ces sauvages tiennent beaucoup à leurs ornements. Les nègres Poligoudoux, qui m'accompagnent jusque chez les Bonis, n'ont jamais voulu se présenter à leurs voisins sans avoir revêtu toutes leurs parures.

Ces colliers ont généralement une signification religieuse. Le vieux chef Yagui, dont j'ai déjà parlé, porte au cou un morceau d'argile dans lequel se trouve englobée la tête d'un aiglon, de façon que le bec seul paraisse à l'extérieur. Ce bonhomme m'ayant prêté son collier pour le dessiner, me demanda un peu de rhum en récompense de ce petit service. J'ai constaté qu'il avait insufflé ce liquide sur son morceau de terre sans en avaler une goutte. C'était une offrande qu'il faisait à son Dieu ou Gadou.

Les Bonis vivent généralement sous des huttes carrées, recouvertes de feuilles de palmier. Quelques-unes de ces habitations sont ouvertes à tous les vents. La plupart sont fermées de tous les côtés, et l'on ne peut y entrer que par un orifice étroit et très bas, qui est quelquefois fermé par une porte munie d'une serrure en bois. Nous avons vu une seule maison ayant un étage, où l'on ne pouvait d'ailleurs monter que par une échelle appuyée contre la fenêtre. C'est dans cette espèce de réduit, qui sert en même temps de poste, que le Gran-man des Poligoudoux fait des invocations au Gadou.

On trouve généralement, à côté des maisons, des calebasses coupées en deux et placées sur un trépied en bois, élevé à un mètre du sol. Ces calebasses contiennent des herbes cuites à l'eau, qu'on pourrait prendre pour une soupe à l'oseille. Cette décoction possède toutes sortes de propriétés magiques. Une jeune fille buvait de ce breuvage pour se faire aimer, disait-elle, par un de nos canotiers.

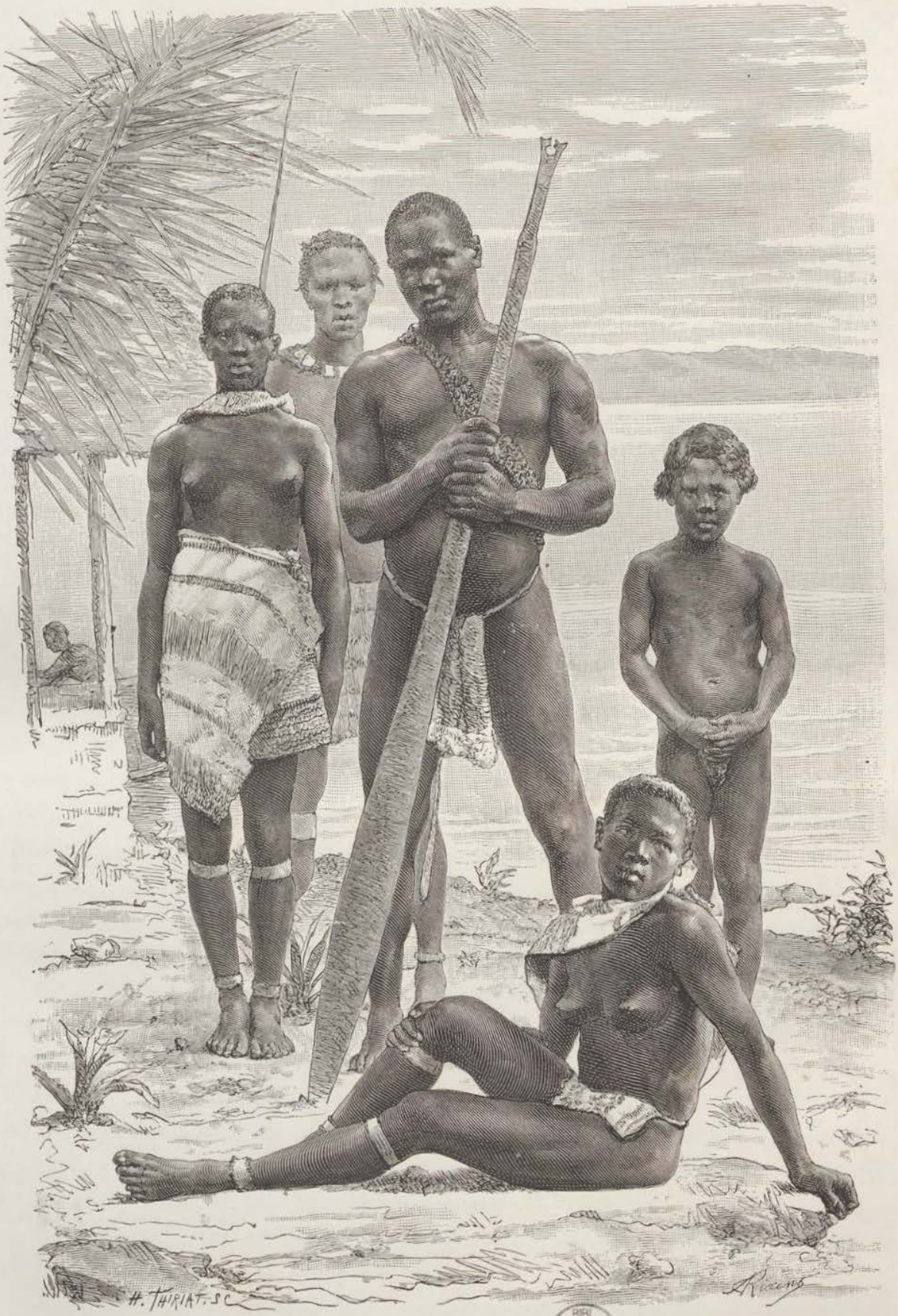
Sur le seuil de la maison, on remarque un bâton auquel est suspendu un petit linge provenant du calimbé d'un des ancêtres. Ce chiffon, qu'ils arrosent fréquemment, en manière de sacrifice, est chargé d'empêcher l'introduction des voleurs. C'est une image des dieux lares des Romains.

Les maisons qui constituent un village sont disposées en une circonférence plus ou moins régulière ; l'espace libre qui se trouve au milieu sert de place publique. Les femmes y font sécher le riz ou préparent les racines de manioc pour faire de la cassave et du cachiri [1].

C'est sur cette place que les anciens, assis sur des escabeaux, délibèrent gravement sur toutes les questions qui intéressent la tribu. Cette place est balayée tous les matins au lever du soleil. Les plus petits brins d'herbe sont soigneusement arrachés par les femmes, afin de débusquer les serpents, les araignées-crabes, les scorpions, enfin les milliers de bêtes venimeuses qui mettent à chaque instant la vie des enfants en péril.

Dans tous les villages j'ai remarqué une petite habitation soigneusement fermée, située en un endroit un peu écarté. En passant chez les nègres Paramakas, j'avais eu l'idée de

1. *Cachiri*, boisson fermentée faite avec le manioc.



BIBL. MUSEUM PARIS

INDIENS BONIS

m'établir dans cette habitation, afin de reposer plus tranquillement. Personne n'est venu me déranger pour voir mes bagages. Ces sauvages ne pénétraient pas dans cette case, même lorsque je les appelais pour leur faire des cadeaux.

La réserve de ces populations, qui ennuient si souvent le voyageur par leur indiscrète curiosité, m'étonna fortement; j'ai su plus tard que cette maison est un temple exclusivement réservé aux femmes pendant certaines périodes.

Chez les Bonis, j'ai trouvé une petite case au milieu de laquelle se dresse une grossière statue en argile, remarquable par ses immenses mamelles. Cette espèce de divinité s'appelle *maman-groon* (mère de la terre). Ayant demandé aux Bonis si ce n'est pas cette déesse qui fait pousser le manioc et le riz, ils me répondirent en riant que maman-groon ne fait rien autre chose que de s'amuser. En voyant à ses pieds un tambourin et divers instruments de musique, j'ai pensé que c'est la déesse de la danse et des plaisirs.

IV

Productions naturelles. — Pirogues. — Pêche et chasse. — Poissons. — Mammifères. — Les singes. — Un duo par un seul singe hurleur. — Macaque et abeilles. — Oiseaux : le hoco, la maraille, l'agami. — Sauriens. — Serpents.

Les voyageurs qui remontent le Maroni ne doivent pas compter sur les produits agricoles des populations noires. Ils doivent se procurer, dans le bas des rivières, la quantité de couac et de riz indispensable pour arriver chez les Roucouyennes de l'Itany. Depuis Sparwine jusqu'au village des Roucouyennes, on doit se considérer comme traversant un désert de plus de cent lieues de largeur, nécessitant trente jours de navigation à raison de huit heures par jour. Les nègres des grands bois cultivent quelques plantes : le riz, les ignames, les patates, le maïs, les cannes à sucre; mais ils s'occupent si peu de ces diverses plantations qu'il est à peine utile de les mentionner.

Riz. — Le riz est remarquable par la grosseur de ses grains. Il se conserve bien moins que le riz acheté à Cayenne et venant de Chine, sans doute parce que sa dessiccation n'est pas aussi complète.

Pistaches. — Nous avons mangé quelques pistaches qui nous ont paru plus belles que celles du Sénégal; il est à regretter que cette culture soit à peu près abandonnée.

Café. — Le café est d'un grain très gros et très aromatique; mais on a beaucoup de mal à s'en procurer plus de quelques poignées.

Coton. — Le coton est également de bonne qualité, mais excessivement rare; la plupart des hamacs sont de fabrication indienne.

Tabac. — Le tabac est bon, mais rare. Les nègres Bosch des deux sexes fument la pipe et la cigarette. Les pipes sont faites avec de l'argile qu'ils font cuire comme les vases de terre. Les Bonis connaissent l'usage du tabac. Les personnes des deux sexes fument.

Ils remplacent le papier à cigarette par l'écorce de divers arbres qui se divise, après dessiccation, en lamelles minces ; leurs cigarettes sont longues d'environ quinze centimètres; elles renferment une feuille de tabac non découpée. Pour les empêcher de se dérouler, ils les entourent avec une ou deux petites lanières de la même écorce.

Les Bonis ont une manière particulière de priser : ils se servent, non pas de la poudre de tabac, mais du produit d'une macération concentrée de cette plante. A les voir aspirer par le nez ce liquide noir, qui retombe ensuite sur leurs lèvres, on ne se sent guère de velléité de les imiter.

Légumes. — La culture des légumes est insignifiante; les abatis ne contiennent que du piment, quelques calalous et des melons d'eau. Ce dernier fruit était autrefois cultivé en très grande quantité. J'ai déjà dit que le village de Pampou-groon, qui a été occupé par les Bonis fuyant les Hollandais, tirait son nom de *pampou*, melon d'eau, et de *groon*, qui veut dire terrain.

Arbres fruitiers. — On trouve également quelques arbres fruitiers aux alentours des villages. Ce sont des manguiers, des bananiers, des orangers, des papayers et quelques ananas. On rencontre plusieurs manguiers d'une taille gigantesque près de Cotica, à l'endroit où s'élevait le village de Pobianchi (Providence), qui était jadis habité par le chef de la tribu.

Sucre. — On cultive quelques cannes à sucre, pour les manger au fur et à mesure qu'elles mûrissent, sans aucune préparation. On en fait aussi une boisson légèrement fermentée, qui est des plus agréables. Nous l'avons toujours trouvée de beaucoup supérieure au cachiri, qui est, ainsi que nous l'avons expliqué déjà, un produit de la farine de manioc fermentée.

La forêt vierge, qui couvre presque toute l'étendue des Guyanes, ne permet pas l'usage des bêtes de somme : on est obligé ou bien d'aller à pied, ou bien de naviguer sur les nombreux cours d'eau qui sillonnent le pays.

Les nègres Bosch passent une grande partie de leur existence à courir les rivières. Les embarcations dont ils se servent sont faites d'un tronc d'arbre creusé à coups de hache ; elles sont très longues, mais très étroites, l'avant et l'arrière fortement relevés. Les bois dont ils se servent sont souvent le grignon et le bamba. Ce dernier est préféré à cause de sa légèreté et de sa résistance à la putréfaction.

Les Bonis évitent surtout de se servir du bois d'un arbre qui possède la propriété de conduire l'électricité. Plusieurs d'entre eux naviguant dans une crique où il y avait des gymnotes électriques, avec des canots faits du bois bon conducteur, ressentirent des secousses qui les firent tomber à la renverse.

Leurs pagayes, étroites et très allongées, ont la forme d'une lance.

Pour calfater leurs pirogues, ils se servent de l'aubier, préalablement écrasé à coups de massue, d'un grand arbre (*Bertholetia excelsa*) qui donne une amande enveloppée d'une coque trigone : coque que les habitants du bas Yary expédient en Europe sous le

nom de *castaña*. En guise de goudron, ils imprègnent cette étoupe d'une substance dure, noirâtre, appelée *manil*. Cette résine est employée par les indigènes des Guyanes pour enduire les fils des arcs et des flèches.

Pêche. — La pêche et la chasse sont les occupations favorites de ces sauvages. La pêche ne se fait guère que de deux façons. On prend les petits poissons avec des plantes enivrantes, telles que le conami, le sinapou et la liane du robinia nicou. Les deux premières sont cultivées dans tous les abatis, tandis que le nicou se récolte dans la forêt vierge, sur le bord des rivières. On chasse plutôt qu'on ne pêche le gros poisson au moyen de flèches en roseau terminées par un harpon. Les principaux poissons qu'on prend de cette façon sont le coumarou, l'aymara et le comata. Le *coumarou* est

AU PREMIER PLAN : PIROGUE DES BONIS; AU SECOND PLAN : PIROGUE DES GALIBIS

un poisson qui se tient dans les eaux vives et limpides des sauts. Il pèse trois ou quatre livres; sa chair blanche et ferme est excellente, rôtie ou bouillie avec du piment. La partie la plus recherchée est celle qui est voisine de la tête; les sujets les plus gras sont les plus estimés. Lorsque la pêche est abondante, on voit les Bonis ouvrir le ventre aux poissons et les rejeter aussitôt s'ils ne trouvent pas assez de graisse autour des intestins.

Le coumarou, très musclé, a une vivacité extraordinaire; on l'attaque généralement au moment où il remonte les rapides. On le trouve en telle quantité dans certains sauts de l'Aoua et du Yary, qu'on peut en prendre deux ou trois en l'espace de quelques minutes. Le coumarou atteint par une flèche munie d'un harpon continue sa course, mais il nage beaucoup moins vite, non seulement à cause de sa blessure, mais parce que le poids de la flèche tend à le renverser de côté. Lorsque ces poissons sont en grand nombre, les Bonis lancent quatre ou cinq harpons à la suite, sans

s'inquiéter du résultat de leurs coups. Ce n'est qu'après avoir épuisé tous leurs engins qu'ils se mettent à la poursuite des poissons blessés.

En retirant le poisson de l'eau, il faut avoir soin de tenir un sabre d'abatis dans la main droite, afin d'assommer l'animal quand sa tête paraît à fleur d'eau.

La pêche du coumarou est une véritable passion, non seulement pour les noirs, mais pour tous les Indiens des hautes Guyanes ; les nègres Bosch ne passent jamais un saut sans s'arrêter pendant des heures entières à cette occupation récréative. Pendant ce temps, le voyageur est abandonné en plein soleil, et n'a d'autre ressource pour se délasser que de se promener sans abri sur des rochers qui brûlent les pieds.

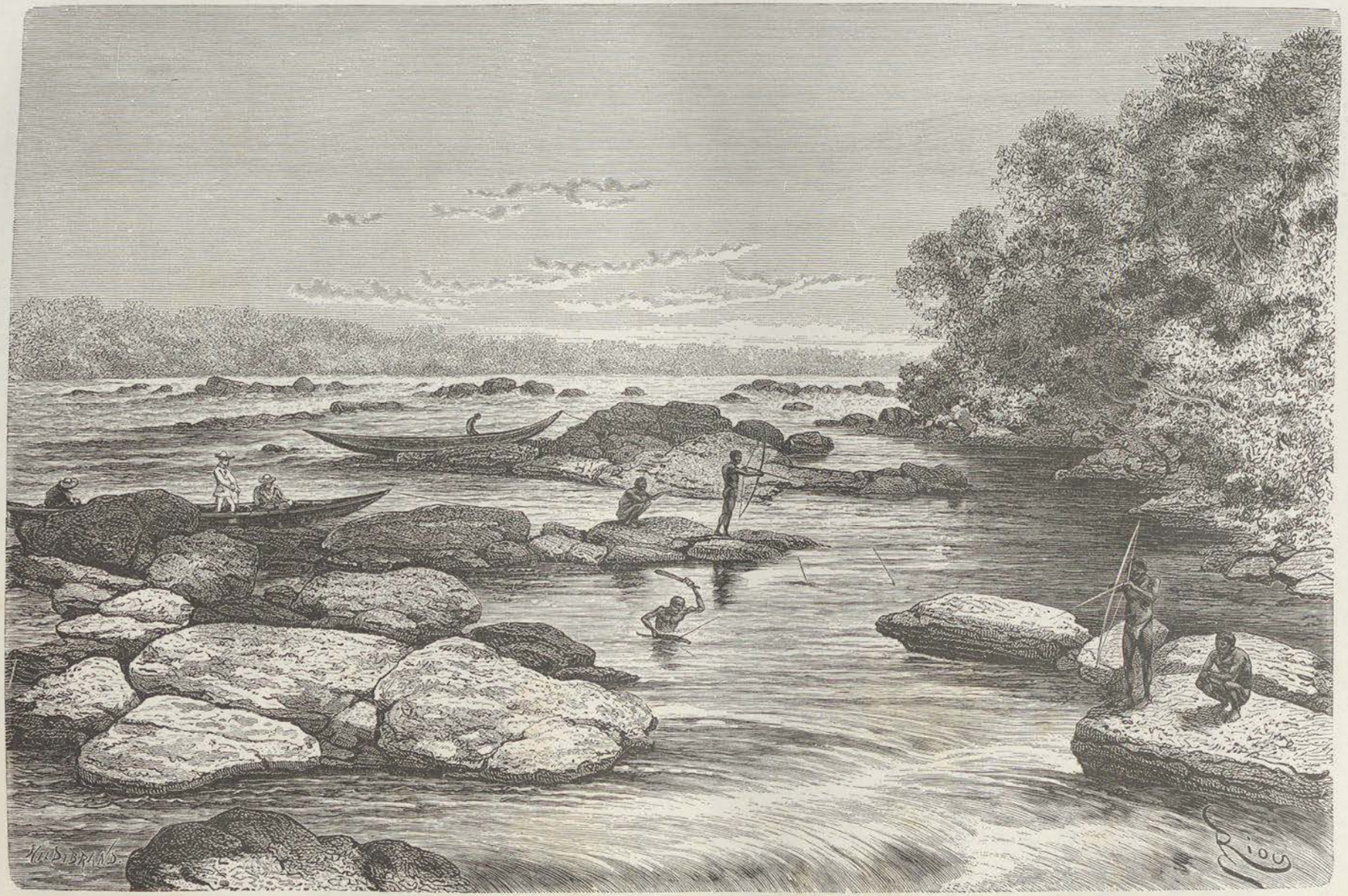
Ce sont ces arrêts intempestifs qui ont failli causer la mort des deux missionnaires qui nous accompagnaient, et du pauvre petit Indien qui me servait de domestique.

Ce qui exaspère surtout le voyageur, c'est de voir ses canotiers s'amuser à pêcher lorsqu'ils ont déjà du poisson en quantité plus que suffisante. Cependant malheur à lui s'il s'impatiente et se laisse aller jusqu'à adresser des reproches à ses hommes pour les rappeler à leur devoir. Plus il s'emportera, plus ceux-ci s'obstineront à le laisser cuire aux ardeurs du soleil.

L'*aymara*, plus gros que le coumarou, pèse quatre ou cinq kilogrammes ; il présente une certaine analogie de forme avec la carpe de nos rivières ; sa chair tendre et grasse est meilleure bouillie avec du piment que rôtie. La meilleure partie est la queue. Ce poisson a l'inconvénient de se conserver très peu de temps par le boucanage ; la graisse qui continue à suinter, même après cette opération, amène très rapidement la putréfaction.

L'aymara ne vit que dans les eaux calmes ; on le rencontre surtout près de l'embouchure des petites criques, où on le voit dormir sur la vase. Pour le surprendre au gîte, il faut avoir soin de marcher très doucement avec une légère pirogue. Un jour, un de nos hommes a tué à coups de fusil un gros aymara qu'il avait aperçu dormant dans le tronc d'un arbre pourri, tombé au milieu de la rivière. Il est impossible de tirer un second coup sur un poisson manqué, car en fuyant il trouble tellement la vase qu'il n'est plus visible. L'aymara blessé se réfugie souvent dans des racines ou des broussailles, et il parvient quelquefois à se dégager de la flèche qui le blesse. Si l'on voit qu'il est sur le point de s'échapper, il faut s'empresser de lui décocher un nouveau harpon.

L'aymara et le coumarou se nourrissent de graines, d'herbes, ainsi que de petits poissons. On les trouve en grand nombre sous les copayers (*copahiva Guyanensis*) qui laissent tomber leurs graines dans la rivière. Nous avons vu souvent le coumarou manger les herbes qui couvrent les roches des rapides et qui sont alternativement baignées et desséchées dans les diverses saisons de l'année. Le *mourera fluviatilis*, remarquable par ses jolies fleurs violettes et ses feuilles qui ressemblent beaucoup à celles de l'acanthe, est désigné par les noirs du Maroni sous le nom de *coumarou nianian* (nourriture des coumarous).



PÊCHE AU COUMAROU

BIBL. MUSEUM PARIS

Le *comata* (langue bosch), *alamachi* (langue roucouyenne), est un poisson moins volumineux que le coumarou, et remarquable par la singulière conformation de sa bouche, qui a la forme d'un véritable suçoir. Cet animal aspire, avec cet organe, le limon qui se trouve sur les roches. C'est un véritable géophage : nous n'avons jamais ouvert les entrailles de ce singulier poisson sans les trouver remplies d'une grande quantité de boue. Il est probable que la terre dont il se nourrit contient en abondance des animaux et des plantes microscopiques.

Les Bonis s'amusent quelquefois à lancer des flèches sur un poisson désigné sous le nom de *piraï*. Cet animal, un peu plus gros que le coumarou, est très redouté de tous les indigènes des Guyanes. Deux Bonis, que nous avons eus à notre service, ont été attaqués par ce poisson pendant qu'ils traînaient des pirogues dans les chutes. L'un d'eux a eu deux doigts de pied enlevés, l'autre a perdu un gros morceau des chairs du talon.

Ces poissons suivent quelquefois les embarcations, comme les bonites et les requins qui nagent dans les eaux du navire ; il est très dangereux de mettre ses mains dans la rivière pour les rafraîchir.

Un jour, un de nos hommes ayant éprouvé de la résistance en relevant sa pagaye, nous a dit que ce devait être quelque piraï qui s'y était attaché. En effet, nous avons pu nous convaincre de la puissance des mâchoires de ce poisson, en voyant l'empreinte profonde de ses dents à l'extrémité de la rame.

Il ne faut pas supposer que ces sauvages sont tous d'une grande habileté à frapper le poisson de leurs flèches. Quelques-uns d'entre eux sont même d'une insigne maladresse. Durant mon séjour chez les Bonis, je fus une fois réveillé par une dispute très vive entre l'homme et la femme d'une case voisine de la nôtre. La cause de cette querelle de ménage était la maladresse du mari, auquel sa femme reprochait d'en être réduite à ne manger que des queues de coumarou et des têtes d'aymara, c'est-à-dire les plus mauvais morceaux de ces poissons, que lui distribuaient les voisins.

Chasse. — Les noirs du Maroni ont une passion extrême pour la chasse. Ils ne naviguent jamais sans avoir des chiens dans leurs embarcations ; et quand ceux-ci, apercevant ou flairant un gibier sur la berge, donnent de la voix, les canotiers abordent au plus vite, et poursuivent le gibier pendant des heures entières. Il arrive souvent au voyageur de se trouver inopinément abandonné dans une pirogue, qu'il est obligé de garder jusqu'au retour de son équipage. Il ne faut pas lutter contre leur entraînement pour la chasse : ce serait un infaillible moyen de les amener à la désertion.

Nous avons remarqué un grand luxe de chiens chez les Bonis, qui font tous les ans des voyages de plus de cent lieues pour se les procurer chez les Indiens Roucouyennes de l'Itany et du Yary.

Les armes dont ils se servent pour la chasse sont, outre les flèches, quelques mauvais fusils qu'ils échangent dans le bas du fleuve.

Les gibiers principaux sont, parmi les mammifères : le tapir, le paca, le cabiai, l'agouti, le singe rouge, le couata, le macaque, l'aï ou paresseux et le tigre ; parmi les oiseaux : le hoco, la maraille, le paracoi, le canard sauvage, l'ara, le toucan ; parmi les sauriens et les reptiles : l'iguane, le caïman, le boa et autres serpents.

Mammifères. — *Tapir.* — Ce pachyderme, très commun dans les Guyanes, est connu par les noirs de la côte sous le nom de *maïpouri*, tandis que tous les Indiens (Emerillons, Roucouyennos, Galibis) l'appellent tapir. De la grosseur d'un petit cheval, il a beaucoup de ressemblance avec l'éléphant. Il a le dos très large, les jambes courtes, le nez terminé par une espèce de trompe. Cet organe, qui se raccourcit à volonté, sert au toucher et non à la préhension : le tapir prend les objets avec ses dents.

Durant notre voyage nous avons trouvé très souvent des empreintes de cet animal, et aussi bien dans le haut des rivières que près de leur embouchure. Le tapir se tient généralement aux environs des cours d'eau. On s'assure facilement de sa présence par les profondes empreintes qu'il laisse dans l'argile. Ses membres antérieurs sont terminés par quatre doigts recouverts de sabots, et les postérieurs par trois seulement. Les déjections de cet animal, qu'on rencontre à chaque instant sur les bords du Maroni et du Yary, ont la plus grande ressemblance avec celles du cheval. Le tapir se nourrit exclusivement de plantes herbacées.

Le tapir circule surtout pendant la nuit ; nous avons été réveillés quelquefois par son passage à quelques pas de nos hamacs. On l'entend, dans l'obscurité, brouter l'herbe et les jeunes pousses qui se trouvent sur les bords de la rivière.

On pourrait croire que cet animal, qui n'a pour toute défense que l'épaisseur de sa peau, souffre beaucoup des tigres ; mais un Boni nous a dit avoir achevé un grand tigre qui avait été blessé dans une lutte avec un maïpouri. Celui-ci, attaqué par derrière au moment où il dormait paisiblement, s'était précipité tête baissée au milieu d'un fourré très épais, et y avait assommé son adversaire.

La tête du tapir, comprimée latéralement, agit comme l'éperon d'un navire pour ouvrir un passage à travers les fourrés les plus épais.

Cet animal est assez facile à tuer lorsqu'on le surprend au moment où il traverse les rivières ; sur neuf tapirs que nous avons poursuivis, nos hommes n'en ont tué que deux, parce qu'ils n'employaient que des chevrotines. En examinant les victimes de nos chasseurs, nous avons vu que les chevrotines glissent sur la peau en n'y produisant qu'une simple contusion ; il n'y a que les balles tirées à une faible distance qui soient capables de produire des plaies pénétrantes.

Le tapir n'est dangereux que lorsqu'il est blessé : il lui arrive alors de se retourner même contre une pirogue qui le poursuit et de la faire chavirer d'un coup de tête.

La chair du tapir est excellente ; lorsque l'animal est gras et jeune, elle a tout à fait le goût du bœuf ; la partie la plus recherchée est une bosse de graisse très ferme, ayant la consistance de la couenne de lard, et qui se trouve au niveau de la crinière.

Le tapir, d'un naturel timide, n'attaque pas l'homme, même pour ses jeunes.

Ayant poursuivi un jour un tapir femelle et son petit, dans un endroit où le Yary est large, mais peu profond, nous avons vu celle-ci prendre la fuite toute seule. Il est vrai qu'elle n'a point quitté le rivage avant que nous ayons relâché sa progéniture qu'un de nos nègres tenait enlacée dans ses bras vigoureux. Le petit animal poussait des sons aigus, comparables aux sifflements de certains singes.

On a dit que le tapir ne sortait dans la journée que par les temps de pluie : c'est une erreur. Nous avons vu neuf tapirs se promener près des bords de la rivière et la traverser pendant la saison des fortes sécheresses, en plein midi.

Au dire des habitants du haut Maroni, il arrive quelquefois que le tapir, broutant l'herbe de la rivière, est assailli par un serpent boa qui l'enlace rapidement de ses anneaux. Il ne succombe généralement pas dans cette lutte avec le géant des reptiles. Ceux qui ont observé un de ces combats disent qu'une fois saisi il fait un mouvement d'expiration pour diminuer le diamètre de sa poitrine ; le boa profite de ce mouvement pour resserrer ses anneaux autour de sa proie ; alors le tapir, d'un mouvement d'inspiration qui est d'autant plus grand que l'expiration a été plus forte, dilate subitement son thorax et détend les anneaux du reptile.

Les Bonis racontent qu'un homme vigoureux de leur tribu est parvenu à se dégager ainsi de l'étreinte d'un boa, en dilatant fortement sa poitrine.

Paca. Agouti. Cabiaï. — Ces trois gibiers appartiennent à la famille des rongeurs. Les mots *agouti* et *cabiai* ont été empruntés à la langue des indigènes des Guyanes. *Agouti* se prononce en galibi et en roucouyenne comme en français, mais *cabiai* se dit *capiaï* et quelquefois *capiouar*.

L'agouti et le paca ont une chair ferme et excellente.

Le cabiai est le plus gros des rongeurs connus ; il présente la particularité d'avoir des pattes à moitié palmées ; c'est ce qui lui permet de passer une partie de son existence à courir les rivières. S'il est poursuivi par les chasseurs, il plonge comme un canard.

Nous avons rencontré un grand nombre de cabiais sur le bord de toutes les rivières des Guyanes. Dans les chutes du Yary nous avons vu quelquefois de petites familles de ces bêtes, composées du père, de la mère et d'un petit, regarder passer notre pirogue sans manifester la moindre crainte.

Pécari. — Au sujet de cet animal nous transcrivons textuellement les notes suivantes que nous avons écrites le 5 août dans le village de Cotica :

« Je suis allé aujourd'hui au village de Pobianchi, voir un sauvage nommé Apatou, qui paraît décidé à remonter le fleuve. Au retour, nous entendons un cri d'alarme qui part du village : « Pingo ! Pingo ! »

« Mon compagnon court ventre à terre et disparaît en un clin d'œil. Ne sachant de quoi il s'agit et voyant les femmes et les enfants se précipiter vers la rivière, je cours

moi-même dans cette direction, pensant qu'un grand malheur est arrivé, et que mes connaissances médicales pourront servir.

« Pingo ! pingo ! Gadou ! » s'écrie une femme qui me montre plusieurs points noirs dans la rivière. Quinze pirogues sillonnent le fleuve dans tous les sens ; on entend des coups de fusil, et l'on voit les pagayeurs se lever à chaque minute pour frapper à coups redoublés sur les corps noirs en question.

« Quel est donc l'animal qui donne lieu à cette chasse effrénée ? Est-ce un poisson, ou bien un mammifère amphibie ? Enfin le champ de bataille se rapproche, on distingue les combattants. Les points noirs sont des têtes qui ressemblent à celle du sanglier ; la lutte va finir ; les derniers survivants reçoivent sur le nez de grands coups qui les assomment. Une petite tête dépassant à peine le niveau de l'eau a échappé aux re-

PÉCARI

gards des chasseurs ; je reconnais un petit pécari que je recueille dans mes bras au moment où il atteint la rive.

« Les pirogues chargées à couler bas reviennent au plus vite. On pousse des cris de joie. Une légère embarcation montée par un homme et sa femme rapporte sept pécaris d'un poids moyen de vingt kilogrammes. Notre équipage, n'ayant plus de canots et s'étant embarqué à bord de différentes pirogues montées par des Bonis, reçoit trois pécaris et demi pour sa part de prise.

« Le soir, après dîner, je vais fumer un cigare dans la case d'un voisin. Ces braves gens sont radieux et bénissent le Gadou (bon Dieu) de leur avoir donné trente-huit pingos. Hommes et femmes travaillent avec la plus grande activité à préparer la viande. Tous ne procèdent pas de la même façon pour enlever les poils, qui ressemblent aux soies de sanglier : les uns passent le corps tout entier sur une flamme vive et râclent la

peau avec un couteau ; les autres coupent la viande par quartier et la plongent dans l'eau bouillante pour arracher ensuite les poils à la main.

« Je remarque qu'on rejette au loin un morceau de peau de la région lombaire ; elle renferme une glande sécrétant une matière blanche qui a l'odeur du musc. Cette glande, se trouvant immédiatement sous le derme, a une longueur de six centimètres sur trois de largeur et sept ou huit millimètres d'épaisseur ; à l'œil nu, elle présente les plus grandes analogies de structure avec les glandes salivaires de l'homme ; son canal excréteur débouche dans un petit mamelon qui est recouvert de poils.

CHASSE AUX PÉCARIS

« La viande est disposée sur des espèces de treillis élevés à un mètre du sol et soutenus par trois ou quatre piquets. Au-dessous, on allume un grand feu qu'on entretiendra pendant toute la nuit. Demain, on aura une viande qui se conservera pendant quatre ou cinq jours ; elle sera boucanée. Le boucanage est le seul procédé employé par les indigènes des Guyanes pour la conservation du gibier et du poisson. La viande boucanée est réellement bonne : la surface, devenue un peu croustillante à la flamme, a une légère odeur qui flatte le palais.

« En voyage, on peut conserver le gibier pendant longtemps si l'on a soin de le

placer chaque nuit sur un boucan. La chair ainsi conservée se mange généralement bouillie, mais on peut la consommer sans aucune préparation. Il est à noter que les noirs du Maroni, aussi bien que tous les Indiens, n'enlèvent pas la peau du gibier, mais se contentent seulement d'arracher les poils.

« Nous avons été quelquefois effrayés par des beuglements épouvantables qui partaient de la rivière : c'était une bande de loutres qui remontaient le courant à la poursuite du poisson. Les Bonis ne chassent la loutre que pour se divertir, car ils ne font aucun cas de sa viande qui a mauvaise odeur, ni de sa peau, parce qu'ils n'ont pas besoin de fourrures.

« En descendant le Yary, un de nos hommes a été assez habile pour envoyer sa flèche dans la bouche d'une loutre au moment où elle arrivait à la surface de l'eau pour respirer. »

Singes. — Les Bonis chassent trois espèces de singes; ce sont : le singe rouge ou hurleur, que les anciens habitants des Guyanes désignaient sous le nom d'*alouata ;* le singe noir ou *couata*, et le singe blanc, que les Bonis et les noirs de la côte appellent macaque.

Le singe rouge est très commun dans tout le pays ; il n'est pas de nuit où nous n'ayons été réveillés par ses hurlements, qui, bien que plus forts que les beuglements d'un bœuf qu'on égorge, ont une certaine ressemblance avec eux. Cet animal se fait entendre surtout le matin, à l'heure où les coqs réveillent les habitants du village.

Une particularité intéressante, c'est que le singe hurleur est capable de donner en même temps des sons aigus et des sons graves, de manière à faire croire que deux individus s'accompagnent. L'examen attentif de l'appareil vocal du singe hurleur nous rend compte de ce phénomène. Chez lui, l'air sortant des poumons par la trachée peut suivre en même temps deux directions différentes : ou sortir directement par la glotte, ou passer par une énorme cavité creusée dans l'os hyoïde, et qui forme un véritable résonateur. L'air qui sort directement donne les sons aigus, tandis que celui qui passe dans la caisse de l'os hyoïde produit les sons graves et sonores.

En examinant à plusieurs reprises des bandes de singes hurleurs, nous avons remarqué que, lorsque l'un de ces animaux se livre à ces exercices de chant plus ou moins harmonieux, il se promène seul tout le temps que dure ce concert peu récréatif, tandis que ses compagnons restent dans une immobilité complète. Il est à noter que c'est toujours le plus gros mâle qui lance, en se promenant, ces véritables duos à travers l'espace. Le singe hurleur a le cerveau petit relativement à la grosseur de son corps, et encore ses circonvolutions cérébrales sont-elles peu développées.

Le couata ou singe noir est beaucoup plus intelligent et plus habile que le singe hurleur. Il a le cerveau relativement volumineux et les circonvolutions cérébrales nombreuses. Nous avons vu un couata de taille moyenne poursuivre un gros singe rouge, qu'il frappait à coups de bâton. Les mains du couata sont remarquables par leur peu de largeur et leur longueur démesurée. La chair de ce singe constitue un excellent ali-

ment, de beaucoup préférable à celle du singe rouge et du macaque. La graisse du couata, liquide à la température de la zone torride, est excellente pour graisser les fusils et pour faire la cuisine.

Le macaque ou singe blanc est l'espèce la plus commune dans les Guyanes. Cet animal donne des preuves manifestes d'intelligence.

Pendant que nos hommes couraient le bois, nous avons assisté un jour à un curieux spectacle : Un gros macaque se tenait posté devant un essaim de mouches à miel :

SINGE HURLEUR ET MACAQUE

l'index gauche, placé devant l'ouverture du nid, se relevait de temps en temps comme le clapet d'une soupape. La mouche qui se présentait à cette porte entr'ouverte était habilement saisie entre le pouce et l'index de la main droite et placée sous la dent. Un tout petit singe, qui se trouvait à côté, manifestait un air d'envie à chaque capture. Enfin, furieux de ne pas prendre part à ce festin, dont l'éloignait impitoyablement la menace d'une calotte bien appliquée par le gros singe, il se précipite d'un bond sur le nid, le met en morceaux, et s'enfuit au galop. Le gros macaque, auquel sa gloutonnerie n'avait pas permis de prévoir ce tour machiavélique, est assailli par des milliers de mouches qui lui font payer cher son égoïsme.

Oiseaux. — Les meilleurs oiseaux sont ceux qui appartiennent à la famille des gallinacés, principalement le hoco et la maraille.

Le hoco, qui est du volume d'une petite dinde, est très facile à tuer ; son bréchet est recouvert d'une couche musculaire épaisse, que l'on peut faire griller comme de véritables filets de bœuf.

Le mâle se fait entendre assez souvent pendant la nuit, et de grand matin, comme le coq. Il se distingue de la femelle en ce que le panache qu'il porte en guise de crête est complètement noir, tandis que celui de la femelle est tacheté de blanc. Cet oiseau, très facile à apprivoiser, se promène comme les poules autour des habitations ; nous en avons vu une paire apprivoisée qui faisait son nid sur un arbre. Les hocos se servent de petites branches qu'ils cassent avec leur bec et qu'ils disposent avec les pattes d'une façon très ingénieuse.

La maraille se tient sur les arbres ; elle donne une chair excellente lorsqu'elle est grasse.

L'agami est très commun sur le bord des rivières ; on ne le mange qu'à défaut d'autre gibier. Cet oiseau attaque les serpents les plus dangereux pour en faire sa pâture.

Sauriens. — Dans l'ordre des sauriens, nous trouvons le caïman. Le mot *caïman*, qui sert à désigner les crocodiles d'Amérique, est usité chez les indigènes des Guyanes, qui n'ont jamais eu de rapports avec la civilisation. La chair de ce saurien a une forte odeur musquée, et n'est jamais mangée par les nègres Bosch.

Il nous est arrivé de mettre pied à terre à côté d'un caïman que son immobilité nous faisait prendre pour un morceau de bois mort. Cet animal féroce n'avait qu'à ouvrir la gueule pour nous saisir par une jambe ; mais, loin de nous attaquer, il se laissa choir à l'eau et se sauva.

Un Boni qui m'accompagnait ayant voulu prendre des œufs de caïman fut poursuivi avec une telle célérité qu'il ne trouva d'autre moyen d'échapper à son adversaire qu'en grimpant au plus vite sur un arbre. Notre compagnon serait resté de longues heures dans cette position s'il n'avait frappé d'une balle le caïman, qui l'assiégeait avec l'opiniâtreté d'une mère défendant sa progéniture.

Le caïman attaque avec avantage tous les mammifères qui traversent la rivière ; mais, à terre, le tigre lui livre des combats desquels le puissant représentant de la race féline sort généralement vainqueur. Nous avons vu un caïman sans queue que des piraïs dévoraient tout vivant. Nos compagnons nous ont dit que ce malheureux avait dû se battre avec un tigre qui lui avait arraché cet appendice. Le tigre, n'osant affronter la mâchoire formidable de son ennemi, saute sur son dos et lui arrache la queue, qu'il dévore à son aise. Le caïman mutilé regagne au plus vite la rivière pour se mettre en sûreté, mais il est aussitôt attaqué par les piraïs, qui déchirent sa plaie pour se repaître de son sang.

Iguanes. — On trouve un grand nombre d'iguanes sur le bord des cours d'eau; on peut les tuer avec un fusil ou une flèche lorsqu'on les voit sur des arbres qui surplombent la rivière. Souvent ces animaux se précipitent dans l'eau dès qu'ils voient une pirogue. Nous avons saisi un iguane qui s'était assommé en tombant sur le bord de notre

IGUANES

embarcation. Lorsque la rivière n'est pas profonde, les Bonis flèchent l'animal ou bien vont le prendre à la main, ce qui est très facile.

Serpents. — Les reptiles sont représentés par un grand nombre d'espèces dans les Guyanes. Ces animaux se tiennent de préférence sur les lianes qui bordent les rives; nous avons manqué de nous faire piquer en cueillant les fruits parfumés d'une passiflore que les gens de la côte appellent Marie-tambour, et dont les serpents sont très friands. Une espèce de serpent aquatique, que les Bonis appellent *ouatra*

yacouca, est particulièrement dangereuse pour les voyageurs qui suivent les rivières.

Le serpent boa est assez commun dans les cours d'eau ou sur leurs rives. Ce serpent se nourrit d'animaux inoffensifs qu'il surprend lorsqu'ils viennent s'abreuver sur le bord des rivières ou bien lorsqu'ils les traversent. Mon fidèle Apatou, voyant un jour son chien saisi par un boa gigantesque, n'hésita pas à se porter à son secours, et ce ne fut pas sans une grande émotion que j'assistai à la lutte de mon compagnon de route contre le redoutable habitant de ces contrées peu hospitalières. Les anneaux du reptile gigantesque entouraient le pauvre animal, le pressaient, l'étouffaient et semblaient devoir faire déjà craquer ses os ; mais bientôt ils furent tranchés par le sabre d'Apatou, qui ramena triomphant son chien vivant sur le rivage.

Les nègres Youcas mangent volontiers la chair du boa, ainsi que celle des serpents venimeux. Une répugnance invincible m'a empêché de goûter e ce mets peu engageant.

V

Les danses. — Le mariage. — La religion. — Les funérailles. — Le gouvernement et la justice. — Le langage.

Danses. — Les nègres du Maroni, aussi bien que tous les noirs d'Afrique, dansent avec frénésie. Des chants et une musique infernale, composée de tam-tam et quelquefois de vieilles casseroles, donnent au danseur un entrain indescriptible. Les femmes laissent échapper par intervalles de petits cris perçants ; parfois leurs jambes ne se déplacent pas : elles font seulement quelques mouvements qui rappellent, jusqu'à un certain point, les Espagnoles dansant la bandera. Ces sauvagesses ont une manière particulière de saluer : elles abaissent légèrement le corps par une flexion des genoux, sans incliner le buste, et se relèvent brusquement. C'est ainsi qu'elles remercient le voyageur qui leur fait cadeau de quelques aiguilles ou autres menus objets.

Mariages. — Les nègres Bosch n'ont généralement qu'une femme ; il n'y a guère que les chefs qui en possèdent deux ou trois. Le Gran-man n'accorde une femme aux jeunes gens qu'autant que ceux-ci ont montré leurs dispositions pour le travail en plantant un champ de manioc et en construisant une petite maison.

Un jeune homme paresseux ou incapable est condamné au célibat. Les unions entre cousins germains sont assez fréquentes, mais elles sont rares entre frère et sœur. Les enfants nés de ces derniers mariages ne m'ont pas paru moins forts que les autres. Nous devons pourtant signaler que cette sorte d'union est un acte réprouvé par les sauvages. Un nègre Youca qui vit dans de semblables conditions est obligé de se tenir dans l'isolement, ses voisins refusant la fréquentation de sa maison.

Ces noirs ont généralement trois ou quatre enfants, et quelquefois huit ou dix ; les

jumeaux ne sont pas rares ; on nous a montré une femme qui avait eu trois enfants de la même couche. La poitrine de ces négresses est d'un volume ordinaire et n'a rien de répugnant. Je donne textuellement mes impressions telles que je les ai écrites au village de Cotica, le 12 août 1877.

Religion. — Un chef (le Gran-man) m'apporte une poule domestique qu'il vient de tuer avec une flèche. Je l'invite à s'asseoir dans mon carbet, et, pendant que nous prenons du café, je l'interroge sur ses croyances religieuses. Il me dit que tous les nègres du haut Maroni ont un bon Dieu qu'ils appellent Gadou. C'est lui qui a fait les hommes, les singes rouges, le riz, les pingos, le manioc (*sic*). Le Gadou a une femme connue sous le nom de Maria et un fils nommé Jest Kisti.

J'étonne beaucoup mon sauvage en lui disant que nous appelons le fils de Dieu Jésus-Christ, et sa mère Marie.

Il n'a aucune notion sur le Saint-Esprit.

Je lui demande ce que les nègres Bonis deviennent après la mort : il me répond qu'il n'a pas d'opinion bien arrêtée sur cette question, mais il pense que les bons vont avec le Gadou et les mauvais avec le Didibi ou diable.

D'où viennent ces idées religieuses, qui ont une si grande analogie avec le christianisme? Il est hors de doute qu'elles leur ont été transmises par leurs ancêtres qui furent captifs chez les blancs.

Les Bosch adorent certains animaux, mais pas tous les mêmes ; telle famille respecte le singe rouge, telle autre, la tortue, telle autre, le caïman, etc. Beaucoup ne mangent pas la viande de capiaï sous prétexte qu'elle donnerait la lèpre. Remarquons que cet animal présente beaucoup d'analogie avec le cochon. N'y aurait-il pas chez ces sauvages une notion vague de la loi de Moïse, qui, par mesure hygiénique, défendait à son peuple de manger la viande de porc?

Ces noirs sont très superstitieux : ainsi jamais ils ne diront le nom d'un saut au moment où ils le passent. Le voyageur fera bien de se renseigner avant le départ sur les chutes qu'il doit successivement franchir dans la journée. Lorsque l'obstacle est dangereux, ils recommandent aux canotiers étrangers de garder le plus profond silence, ou au moins de ne parler que très bas afin de ne pas éveiller la colère de la Divinité. Quelquefois ils me demandaient un peu de tafia pour faire une offrande au Gadou vers le milieu de la chute. Il est vrai que le sacrificateur prélève généralement une forte part sur ces libations.

Funérailles. — Les morts sont conservés huit jours, pendant lesquels on se livre à des danses et à des chants lugubres. Le cercueil est transporté matin et soir dans tout le village par des hommes qui l'inclinent à droite et à gauche pour imiter des mouvements de salutation. On considère comme un bon augure ces politesses que le défunt semble adresser en passant devant les carbets. Ledit cercueil fait de longues haltes au milieu du conseil, réuni sur la place pour le Lrecevoir. es plus anciens lui font chacun des questions auxquelles il répond en s'inclinant à droite, à gauche, en avant, en arrière.

Tous les matins, un vieillard dont la voix n'est pas moins désagréable que celle du singe rouge, pleure en chantant jusqu'à ce que ce roi des forêts vienne s'associer à la douleur de la nation.

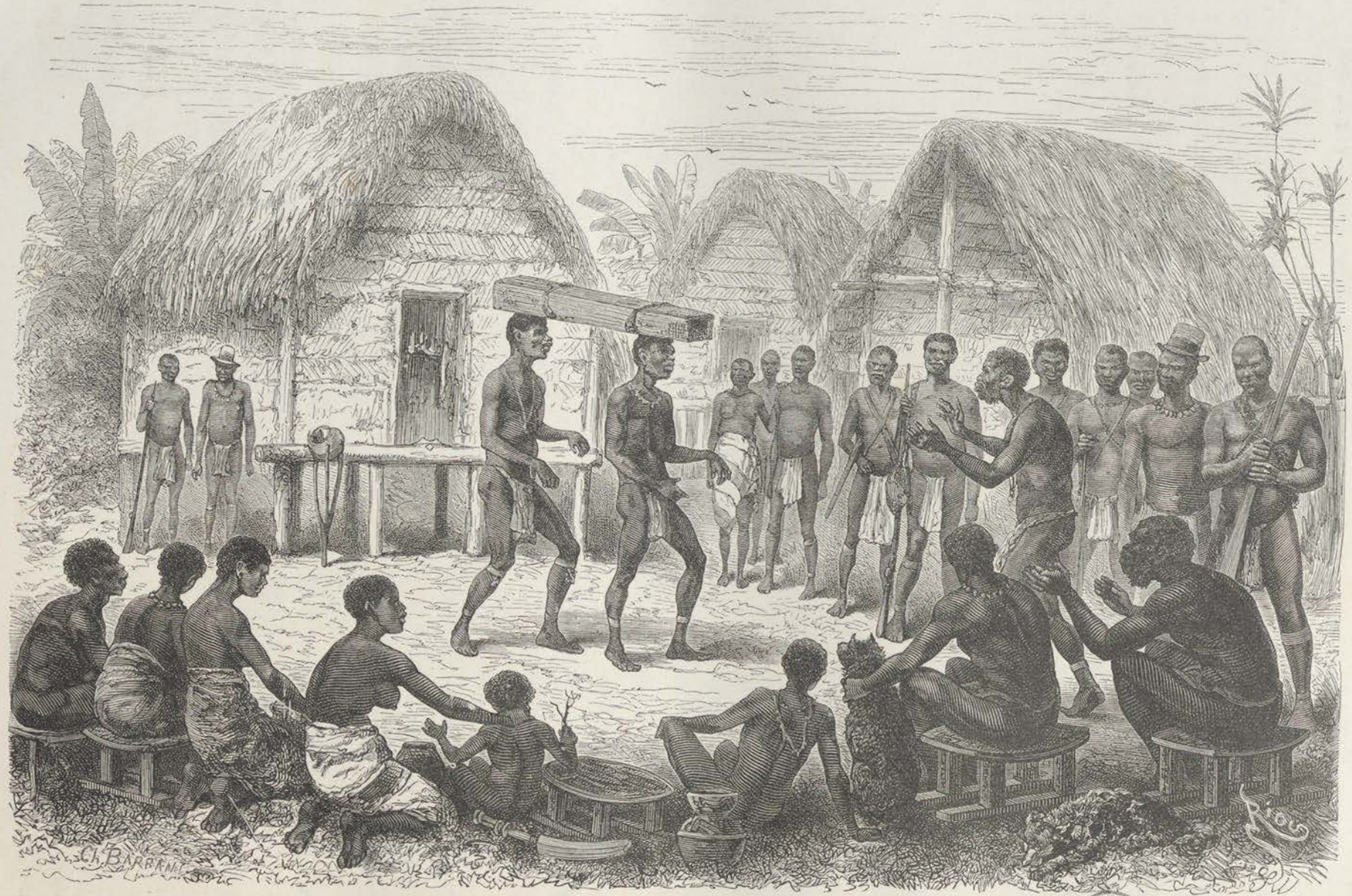
Les cadavres ne sont inhumés qu'en état de putréfaction avancée. J'ai été assez heureux pour ne pas rencontrer le Gran-man et sa femme défunts en chair et en os. Ceux-ci, étant morts dans le bas de la rivière, n'ont pu être transportés tout entiers : on s'est contenté de rapporter leurs cheveux et leurs ongles. La fosse, qui avait six pieds, était garnie au fond de madriers disposés en long et en travers. De nombreux objets ayant appartenu aux défunts furent déposés dans la terre avec leurs restes.

Gouvernement. Justice. Épreuves. — Les diverses tribus noires du Maroni sont gouvernées par un chef qui porte le titre de Gran-man. Le pouvoir est héréditaire. Le Gran-man actuel des Bonis est, par les hommes, un descendant du fameux chef qui a donné son nom à la tribu. Mais nous devons signaler que le droit d'aînesse n'existe pas ; le Gran-man désigne pendant sa vie celui de ses enfants ou de ses frères qui doit lui succéder. Le Gran-man, aidé de plusieurs lieutenants, est surtout chargé du pouvoir exécutif. A lui doit s'adresser le voyageur pour obtenir des canotiers.

Toutes les affaires générales sont discutées par un conseil composé des notables de la tribu. Les jeunes gens en sont exclus jusque vers l'âge de trente ans, tandis que les vieillards en font partie de droit. Ce conseil est également chargé de régler les différends qui existent entre personnes d'une même tribu. Lorsqu'il y a une affaire entre des sujets de deux tribus, le conseil de justice est mixte. Les assemblées se tiennent en plein vent ; tous les membres sont assis sur des escabeaux, à l'exception de l'orateur, qui se tient debout. J'ai remarqué que presque tous parlent avec une facilité qui ne le cède en rien à la faconde des races latines. La plaisanterie n'est pas interdite à l'orateur, et l'on voit souvent l'auditoire éclater de rire.

Les affaires criminelles sont réglées par le Gran-man et ses lieutenants. Tout individu soupçonné de meurtre est obligé de boire le poison d'épreuve. Nous savons par expérience que l'écorce servant à faire l'infusion présentée au criminel, et quelquefois au voyageur qu'on veut effrayer, ne possède aucune propriété toxique. Quand les accusés tombent en syncope, ce qui arrive, c'est qu'ils se sentent coupables. Les innocents n'éprouvant aucun malaise après la prise de ce breuvage, ne sont-ils pas convaincus qu'il est toujours sans action sur ceux qui n'ont pas commis de crime ? J'engage les voyageurs à demander à boire le poison d'épreuve ; c'est la manière de prouver à ces sauvages qu'on vient les voir sans mauvaise intention. Ce n'est qu'après avoir bu ce prétendu poison qu'on peut circuler librement chez les Bonis et les Youcas.

L'arbre qui fournit le poison d'épreuve n'est connu que par le Gran-man et ses lieutenants. D'après la légende, cet arbre merveilleux, capable de tuer les criminels et de guérir les maux les plus incurables, a été indiqué par le Gadou lui-même au premier chef de la nation des Bonis.



ENTERREMENT DES CHEVEUX ET DES ONGLES D'UN GRAN-MAN ET DE SA FEMME CHEZ LES BONIS

BIBL. MUSEUM PARIS

Les assassins sont condamnés à la peine de mort : on les brûle vivants sur la place publique.

Langage. — Le langage des noirs du Maroni est surtout composé de mots hollandais et anglais plus ou moins altérés. On trouve en outre des expressions empruntées à l'espagnol, au français et aux divers langages des indigènes américains. A part les mots empruntés aux sauvages, la langue bosch est identique au créole qui se parle actuellement dans toute la Guyane hollandaise.

Noms de nombre.

ouan	un (*one* en anglais)
tou	deux (*two* en anglais)
dili	trois (*drie* en hollandais)
fo	quatre (*four* en anglais)
feivi	cinq (*five* en anglais)
siguisi	six
seibi	sept (*seven* en anglais, *zeven* en hollandais)
eiti	huit (*eight* en anglais)
neigui	neuf (*negen* en hollandais)
tini	dix (*ten* en anglais, *tien* en hollandais)
tina ouan	onze
toualoufou	douze (*twelve* en anglais, *twaalf* en hollandais)
tina dili	treize
tina neigui	dix-neuf
tiventi	vingt (*twenty* en anglais, *twintig* en hollandais)
tiventi-neigui	vingt-neuf
di tenti	trente
fortenti	quarante
feivitenti	cinquante
siguisitenti	soixante
seibitenti	soixante-dix
ouan hondro	cent (*hundred* en anglais, *hondred* en hollandais)
ouan douzound	mille (*duizend* en hollandais)

Chaque individu n'a qu'un seul nom pour le distinguer de ses semblables : ce n'est pas un nom de famille : c'est simplement un prénom, ce qu'est chez nous le nom de baptême, et il est donné, tantôt suivant le caprice des parents, tantôt d'après un véritable calendrier qui ne diffère du nôtre que par sa simplicité.

Chez nous on a le choix entre autant et plus de prénoms pour chacun des deux sexes qu'il n'y a de jours dans l'année ; tandis que chez les noirs du Maroni il n'y a que sept noms pour les garçons et sept noms pour les filles; ils correspondent aux jours de la semaine.

Calendrier des nègres Bosch.

	Noms d'hommes.	Noms de femmes.
Dimanche	Couachi	Couachiba
Lundi	Codio	Adiouba
Mardi	Couami	Abéniba
Mercredi	Couacou	Acouba
Jeudi	Yao	Yaba
Vendredi	Cofi	Afiba
Samedi	Couamina	Amba

Ces gens naïfs croient que le jour de la naissance et, par suite, le nom qu'il impose au nouveau-né influent sur le caractère des individus. Ainsi les femmes qui sont nées le dimanche et s'appellent Couachiba ont la réputation d'être frivoles ; les Codio sont rancuniers, les Couacou ivrognes, etc.

Faisons observer que, sans être superstitieux à cet égard, nous aussi nous nous laissons souvent influencer pour ou contre les individus rien qu'en entendant prononcer leur nom. Ces préjugés sont quelquefois une cause d'ennuis, et même de malheurs, pour toute une existence.

Jours de la semaine.

Monday	Lundi	Fo day ouoko	Jeudi (4e jour de la semaine)
Tou day ouoko	Mardi (2e jour de la semaine)	Feda	Vendredi
Dili day ouoko	Mercredi (3e jour de la semaine)	Sata	Samedi
		Sunday	Dimanche

Monday et *sunday* sont anglais ; *sata* est la corruption de l'anglais *saturday ; ouoko* est la corruption de l'anglais et du hollandais *week*, qui veut dire semaine.

Noms des mois.

Ouan moun	Janvier (1ère lune)	Seibi moun	Juillet (7e lune)
Tou moun	Février (2e lune)	Eiti moun	Août (8e lune)
Dili moun	Mars (3e lune)	Neigui moun	Septembre (9e lune)
Fo moun	Avril (4e lune)	Tini moun	Octobre (10e lune)
Feivi moun	Mai (5e lune)	Tina ouan	Novembre (onzième)
Siguisi moun	Juin (6e lune)	Toualoufou	Décembre (douzième)

Quelques autres noms d'hommes.

Cofi, Acodi, Lomi, Acoman, Diamoli, Apatou, Alamo, Dogue-Mofou.

Noms de femmes.

Yaca, Sankina.

Substantifs.

sopi	eau-de-vie	bata	bouteille
glasi	verre (*glas* en hollandais)	beley	ventre (*belly* en anglais)
banki	banc	coumba	ombilic
siki	malade (*ziek* en hollandais, *sick* en anglais)	aï	œil
		cocoti	tatouage en relief

nosou	nez (*nose* en anglais)
bolo	bec
foo	oiseau
mapapi	aile
tè	queue (*steel* en hollandais, *tail* en anglais)
saca	sac
nefi	couteau (*knife* en anglais)
yemba	coton
hamaca	hamac
soula	saut
çan	soleil (*zon* en hollandais, *sun* en anglais)
moun	lune (*moon* en anglais)
smoko	fumée (*smoke* en anglais)
folo	poule
cacafolo	coq
sebita	pléiades
linga	pendant d'oreille
oui	poil
mongo	montagne
rataman	serpent
pecina	orange
eggi	œuf (*egg* en anglais)
oudou	bois (*wood* en anglais, *woud* en hollandais)
faya	feu
faya oudou	bois à brûler
osou	carbet
chiton	roche
data	père
maman	mère
piquin eigué	petit garçon
piquin ouman	petite fille (petit : *pequeño* en èspagnol ; femme : *woman* en anglais)
patata	pomme de terre
planca	planche
saoutou	sel (*zout* en hollandais)
mofou	bouche (*mouth* en anglais)
Gadou	bon Dieu et Ciel
kini	genou (*knie* en hollandais, *knee* en anglais)
tapa-bali	tonnerre (bruit en haut)
groon	terrain (*grond* en hollandais, *ground* en anglais)
yesi	oreille
neki	cou (*nek* en hollandais, *neck* en anglais)
coyïpi	mollet
finga	doigt (*finger* en anglais, *vinger* en hollandais)
cepou	jarretière
tetey	corde
boui	anneau
tikifoutou	jarret
manga	ongle
boto	pirogue ou canot
pali	pagaye
hamaca tetey	corde de hamac
bototetey	corde pour haler les pirogues dans les sauts
ouatra	eau (*water* en hollandais et en anglais)
ouatramofou	salive (eau de la bouche)
apouana	bras
ibaca	dos (*back* en anglais)
knopou	bouton (*knoop* en hollandais)
hempi knopou	bouton de chemise (*hemd* en hollandais)
casaba	cassave
tabaka	tabac
bouschi	grand bois (*bosch* en hollandais)
doti	terre
cofi	café
nengré	nègre
Youca nengré	nègre Youca

niamichi	igname	Poligoudou nengré	nègre Poligoudou
tatamela	fourmi	coco	poitrine
alichi	riz (*rijst* en holl. et *areci* en créole de Surinam)	cocosiki	malade de la poitrine
		tabiki	île
tifi	dent (*teeth* au pluriel en anglais)	feti	bataille (*fight* en anglais)

Verbes, adverbes et autres parties du discours.

meignan	manger	gui	donner (*give* en anglais)
cognan	viens manger	gui mi piquin casaba	donnez-moi un peu de cassave
deday	mourir (*die* en anglais)		
singui	chanter (*zingen* en hollandais, *sing* en anglais.	ïa	oui (*ja* en hollandais)
		adey	rien
slibi	dormir (*sleep* en anglais)	aïpi	beaucoup

Adjectifs.

amoï	joli (*mooi* en holland.)	odio	bon
knopoyamoï	joli bouton	broco	cassé (*broken* en anglais)

CABIAI

UN ABATIS CHEZ LES ROUCOUYENNES

CHAPITRE III

DE COTICA AU PIED DES MONTS TUMUC-HUMAC

Excursion au placer d'Aoura. — L'établissement de M. Labourdette désolé par la famine. — Saba et moi nous gagnons la fièvre. — Sans nouvelles de Cotica. — Trahison de Joseph. — Heureuse intervention de M. Labourdette. — Je suis obligé de renvoyer des hommes et de me séparer de Saba — Joseph Foto. — Dogue-Mofou, Alamo et Apatou. — Leur passion pour la pêche et la chasse. — Agréments d'une station de plusieurs heures sous un soleil torride. — Avantages de la résignation. — Une observation importante pour un voyageur. — Un accès de fièvre persistant. — Le programme d'une journée de voyage. — Heureux contre-temps. — Les histoires d'Apatou et de Dogue-Mofou. — Influence de la fumée de mon cigare sur le moral d'Apatou. — Nous arrivons chez les Roucouyennes. — La maladie me quitte la veille du départ. — En route pour les Tumuc-Humac. — Trente Indiens m'accompagnent. — Joseph et ses querelles. — Nègres et Indiens. — Quelques détails de mœurs. — Le Knopoyamoï. — Le Maroni. — Préparatifs de départ.

Joseph s'étant chargé de faire mes provisions et de recruter un équipage, j'eus l'idée de remonter le fleuve pour aller faire des études géologiques au placer d'Aoura-Soula, situé à quatre jours de marche en amont. Je trouve l'établissement de M. Labourdette désolé par la famine ; les Bonis, occupés de leurs danses, ont négligé de transporter les vivres qu'on attendait depuis plus d'un mois. A mon arrivée, tout l'établissement est en

émoi ; la moitié du personnel est en proie à des accès de fièvre violents ; les coulies et les Arabes ne sont pas plus épargnés que les Européens. Sababodi et moi, nous retombons malades le lendemain de notre arrivée.

Après cinq jours de fièvre continue, je me rétablis rapidement ; mais ce qui me désole, c'est que le délai de dix-sept jours s'est écoulé, et je ne reçois pas de nouvelles de Cotica. Après quatre longs jours d'attente on vient m'annoncer l'arrivée des canots, au moment où je me décidais à partir à la recherche des retardataires.

Joseph a manqué doublement à sa parole, d'abord en ne venant pas, ensuite en ne m'envoyant point de vivres. Les Bonis, après avoir tenté de m'arrêter par la maladie, essayent sur moi d'un autre petit jeu cent fois plus terrible : la famine. M. Labourdette, auquel je suis heureux de témoigner ici toute ma reconnaissance, me sauve de cette situation en m'offrant un baril de coac qu'il vient de recevoir ; mais ce n'est pas assez pour nourrir dix hommes pendant une traversée de quinze jours. Je me vois, à mon grand regret, obligé de renvoyer quatre noirs de Mana et de me séparer de mon pauvre petit Sababodi, qui est d'ailleurs gravement malade.

Le lendemain, je me mets en route avec un seul canot et quatre hommes. Saba, que j'ai fait porter à la plage sur le dos d'un Indien Émerillon qui chassait près de là, verse des torrents de larmes en me quittant. Forcé par les circonstances de me séparer de lui, je lui donne des lettres pour mes collègues, le recommandant à leurs bons soins ; ils se chargeront de le remettre sur pied, et il restera à leur service jusqu'à mon retour.

Mon équipage se compose d'un homme de Mana, nommé Joseph Foto, et de trois Bonis. Deux de ces sauvages sont des vieillards de soixante-cinq à soixante-dix ans. L'un d'eux, nommé Dogue-Mofou, très grand et très gros, fait enfoncer par son poids mon canot au point de le faire submerger. L'autre, qui répond au nom d'Alamo et frère du précédent, est tout petit, malingre et incapable de marcher, par suite de nombreuses blessures qui lui ont occasionné la perte de tous les doigts du pied droit. Le troisième Boni se nomme Apatou. C'est un homme d'environ trente à trente-cinq ans, qui présente des qualités physiques parfaites. C'est lui que je choisis comme patron de notre embarcation. Joseph Foto, mon cuisinier, est un sujet rempli, j'allais dire pétri, de bonnes intentions ; mais c'est un canotier des plus médiocres. D'un autre côté, mes hommes ne témoignent pas d'un bien vif enthousiasme ; ce n'est qu'en doublant leur solde que je parviens à les entraîner.

Nous marchons bien le premier jour ; mais, à peine arrivés dans les grands sauts à la bifurcation de l'Aoua, les Bonis, à l'exemple des Poligoudoux, passent de longues heures à flécher le coumarou, pendant que je me morfonds au soleil en les attendant. La chasse a pour eux encore beaucoup plus d'attraits que la pêche. S'ils aperçoivent la queue d'un gibier minuscule sur la rive, vite mes scélérats sautent à terre et courent le grand bois pendant des heures entières. Force est aux voyageurs de se résigner à les attendre avec la patience d'un autre Job : ce que je me résous à faire d'autant plus

LE DOCTEUR CREVAUX ET SABABODI

facilement que j'ai la triste expérience de ce qu'il en coûte de contrarier les passions de ces faces de café au lait. Après avoir passé les grands sauts qui se trouvent près de l'embouchure de la crique Maroni, nous entrons dans les eaux calmes de l'Itany.

En remontant l'Itany on est frappé de la monotonie du paysage. La rivière présente souvent l'aspect d'une longue avenue masquée au fond par une colline au pied de laquelle on aperçoit des roches dénudées par les eaux. Devant ce tableau qui se renouvelle à chaque pas, le voyageur se demande souvent de quel côté va tourner la rivière. Rien n'est cependant plus facile que la solution de ce problème. La rivière tourne toujours à droite si les rochers qui sont au pied de la colline se trouvent près de la rive gauche ; elle tourne à gauche si les roches sont situées près de la rive droite.

Le pourquoi, le voici, et il s'applique également aux sauts. Les rochers forment comme le squelette d'une partie de la colline ravagée par les eaux. Le courant n'ayant pu traverser le noyau de cette masse, a dû, pour se frayer un passage, subir une déviation du côté opposé à la résistance. Cette remarque, sur laquelle j'ai insisté, est des plus importantes pour le voyageur ; elle m'a permis de prendre un grand ascendant sur mon escorte, lorsque à une distance très éloignée encore, sur la nappe d'eau qu'on aurait pu croire sans fin, j'indiquais à mes hommes, qui d'abord refusaient d'y croire, même après expérience, si la rivière tournerait à droite ou à gauche. Ces hommes naïfs, surpris de me voir deviner ainsi le cours de la rivière, ne tardèrent pas à partager ma confiance sur l'issue d'une expédition que le Gadou protégeait si visiblement.

Les rives basses et marécageuses de la rivière me plaisent d'autant moins que je prévois des accès de fièvre. En effet, après le cinquième jour de voyage, je sens mon appétit diminuer et finalement disparaître complètement. Je passe une nuit agitée, et le matin je vomis le café à la quinine que j'avais pris à mon lever. Je sens qu'un repos de quelques jours me serait indispensable, mais il faut marcher ; nous avons encore six jours de canotage pour arriver au pays des Roucouyennes.

Ce qui me fait le plus souffrir, c'est de ne pouvoir confier à personne le secret de ma maladie. Je trompe Joseph en jetant aux poissons le repas qu'il continue à me servir régulièrement. Nous marchons pendant six jours, et pendant tout ce temps la fièvre ne cesse de me tourmenter. Je n'ai d'autre soulagement que de m'arrêter pendant un instant au moment de la forte chaleur, qui coïncide généralement avec le maximum d'intensité de ma fièvre.

Voici à peu près le programme d'une de ces journées, dont le souvenir restera éternellement gravé dans ma mémoire :

Je me lève à cinq heures avec un léger mal de tête. Je vais me laver le front au bord de la rivière, mais la fraîcheur de l'eau ne produit aucun effet. Joseph me prépare mon café, que je prends avec un morceau de biscuit, dont j'ai emporté une petite provision ; mais les insectes s'y sont mis, et je ne le mange qu'avec beaucoup de répugnance. Pendant ce temps, mes hommes mangent quelques gros poissons, aymaras ou couma-

rous, qu'ils ont fait bouillir avec du piment. Nous nous mettons en route vers sept heures ; je m'installe sur mon petit banc, ma boussole d'embarcation en face de moi, mon cahier de notes sur les genoux. J'inscris le tracé de la route au fur et à mesure que nous avançons ; ce travail ne me laisse de répit que lorsque la rivière suit un long trajet en ligne droite. Vers huit heures, la soif me prend. Je puise un peu d'eau le long du bord, avec une calebasse, et j'en bois une gorgée. Mais, cinq minutes après, le supplice recommence, ma soif devient aussi vive qu'auparavant, et malgré les pressantes recommandations du brave Apatou, qui paraît me témoigner beaucoup d'intérêt, je bois en une heure environ un litre d'eau ; et cela, en me retenant le plus possible.

Vers neuf heures, je suis pris de nausées suivies de vomissements. A ce moment, généralement, j'éprouve un peu de tranquillité. La soif disparaît peu à peu, mais j'ai plus chaud, et je suis obligé de changer mon gros veston de laine contre un autre plus léger. A la fraîcheur du matin succède un soleil torride. Je mets une serviette sous mon chapeau de feutre pour me garantir contre les insolations, qui sont toujours très graves. Quelquefois cependant il s'élève un peu de vent vers dix heures ; j'éprouve alors une sensation de froid telle, que je serais tenté de croire à un abaissement subit de la température de l'air ; cependant mes thermomètres n'indiquent qu'une variation minime, quelquefois nulle.

Vers midi, le soleil commence à devenir chaud ; l'attention que je suis obligé de donner à mon tracé me fatigue beaucoup. C'est le moment de prendre quelques instants de repos ; malheureusement, le feuillage n'est jamais assez fourni pour m'abriter complètement contre l'ardeur du soleil, qui, je l'ai déjà dit, est d'autant plus dangereux qu'on est inactif. Je remédie autant que possible à cet inconvénient en disposant tant bien que mal ma couverture au-dessus de ma tête. Vers une heure, je commence à transpirer, et, à deux heures au plus tard, nous reprenons notre marche en avant. Parfois je me trouve tout à fait bien à partir de ce moment ; d'autres fois j'éprouve une peine indicible à abandonner mon hamac, et il me faut un grand bain dans la rivière pour réveiller mon organisme. La température de l'air atteint son maximum vers le moment du départ ; je mouille alors la serviette qui est placée sous mon chapeau. L'évaporation de l'eau me procure une légère fraîcheur qui n'est pas désagréable.

A partir de quatre heures, le soleil est généralement masqué par un rideau de grands arbres qui bordent la rive. Mais lorsque les bords sont marécageux comme dans l'Itany, le soleil nous incommode jusqu'à cinq heures.

Cinq heures, c'est la fin de notre étape ; nous avons marché pendant huit heures en tout. Il nous arrive quelquefois de ne pas trouver un endroit convenable pour y établir notre campement ; nous continuons alors jusqu'à six et même sept heures. Ces contre-temps, dont je suis loin de me plaindre, me font gagner beaucoup de chemin. Mes canotiers, que presse le besoin de se réconforter par un bon et solide repas, marchent deux fois plus vite que pendant la journée.

Arrivé au lieu du campement, je crayonne rapidement le croquis d'un gibier ou d'un poisson que je rencontre pour la première fois, je calcule la distance parcourue, qui varie entre quinze et vingt-cinq kilomètres, suivant les obstacles que nous avons eu à franchir; je prends ensuite mon bain, et j'attends l'heure du repas sur mon hamac ou sur un rocher. J'écris quelques notes sur les montagnes, les îles, les cimes et les sauts que nous avons rencontrés.

Apatou et Dogue-Mofou éprouvent un vrai plaisir à me raconter, à propos de chaque accident de terrain, les faits historiques qui s'y rattachent. C'est par ce chemin que le fils de Boni vint surprendre les Youcas réunis en conseil, pour venger la mort de son père; c'est là, près de la crique Inini, que les Youcas ont assassiné Boni.

En passant près de la crique Oyacoulet, ils me racontent le massacre de leurs ancêtres par les farouches Indiens qui ont donné leur nom à la crique. Actuellement les ennemis les plus redoutables des Bonis sont encore les Oyacoulets; c'est précisément pendant cette saison que ces sauvages viennent dans l'Itany à la recherche des œufs de lézard dans les bancs de sable mis à sec. Mes hommes font le quart à courir avec leurs fusils.

Entre six et sept heures du soir, Joseph ayant préparé le dîner pour tout le monde, Alamo et Dogue-Mofou ayant boucané le poisson et le gibier, nous mangeons à la lueur d'un morceau d'encens fixé dans un piquet planté en terre. Après le dîner, je m'assieds près du feu en fumant un cigare avec un plaisir qui est toujours en rapport direct avec mon état sanitaire. Apatou est content de me voir fumer: non point parce que je lui donne habituellement la moitié de mon cigare, mais parce qu'il voit dans ces dispositions un signe de santé chez moi. Avant de me coucher, je partage avec lui, et quelquefois avec tout l'équipage lorsque la journée a été bonne, quelques gouttes de rhum fabriqué par les Sœurs de Mana. Apatou pend son hamac à côté du mien, et, quand je suis bien disposé, je lui fais raconter ses exploits de chasse. Je remarque que cet homme est très observateur; il me donne, sur les mœurs des animaux du pays, des détails pleins d'intérêt. Pendant la nuit mes hommes entretiennent un grand feu qui sert à boucaner le gibier et à chasser les animaux dangereux.

Après seize jours d'une marche non interrompue, nous arrivons enfin au village des Roucouyennes. Je fais un peu de toilette pour me présenter devant les chefs de ces sauvages et je fais tirer quelques coups de fusil en leur honneur. Personne ne vient au *dégrad*, les aboiements des chiens indiquent seuls la présence d'habitants dans ces parages. Apatou me dit que les Indiens n'ont pas l'habitude de se déranger; il faut aller les trouver. A notre arrivée à la plus grande case, les hommes, nonchalamment étendus dans leurs hamacs, ne bougent pas, mais les femmes nous apportent deux escabeaux et deux vases en terre contenant du poisson bouilli avec du piment.

Quelques oiseaux apprivoisés, des toucans, des aras et des agamis, paraissent seuls impressionnés par notre arrivée. Les agamis tournent autour de nous en faisant des bonds singuliers. Après une légère collation, je me couche dans mon hamac au milieu de quelques Indiens qui se reposent; leurs femmes travaillent aux abatis.

Pendant mon séjour au milieu de ces peuplades sauvages, je suis pris d'un nouvel accès de fièvre que je suis obligé de leur cacher. Devant leur surveillance incessante, il faut que je me donne les apparences d'un homme en bonne santé qui éprouve seulement une fatigue excessive et un pressant besoin de repos et de sommeil.

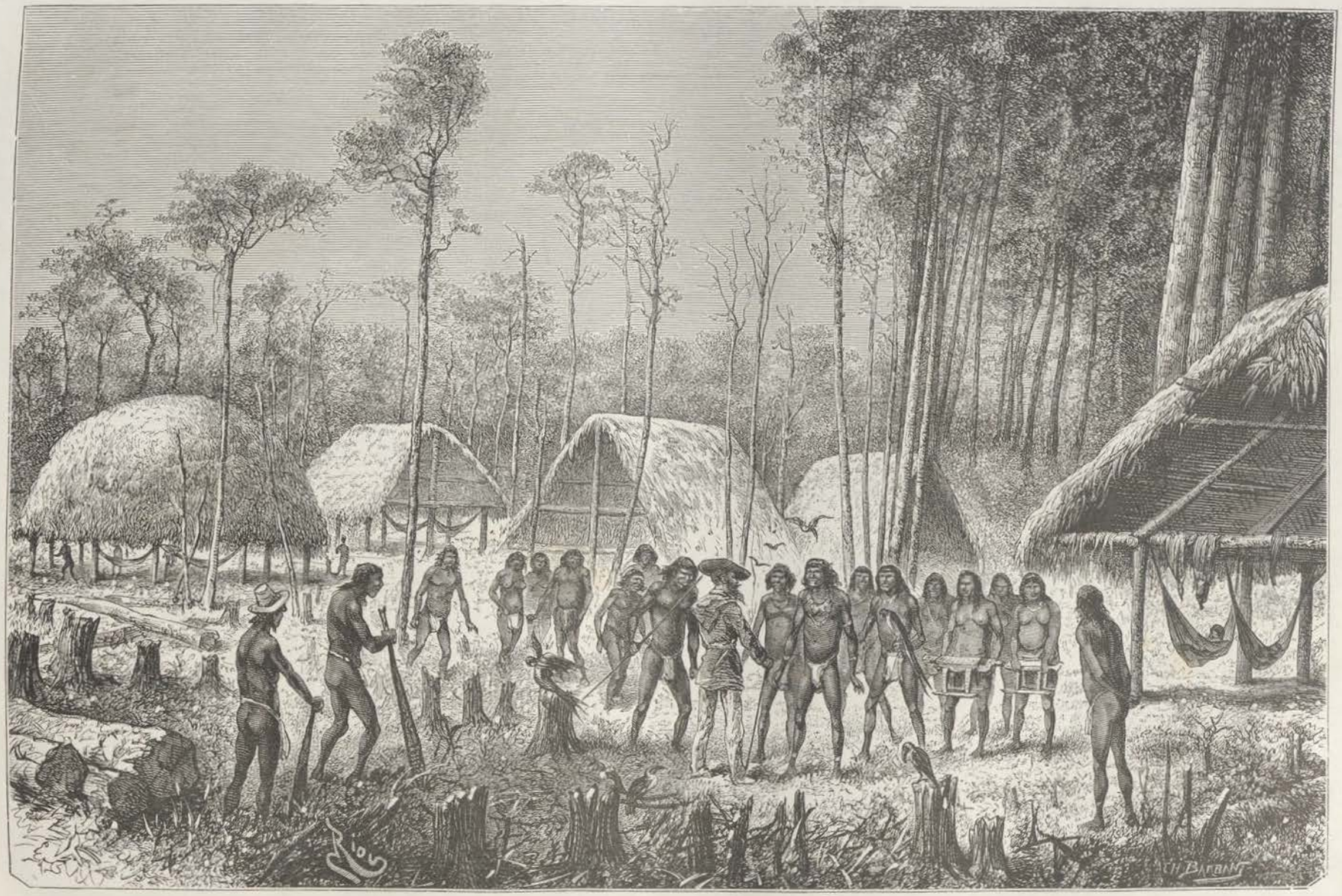
Une nuit, me trouvant un peu mieux, je m'entretiens avec les chefs que j'invite à un repas somptueux préparé par Joseph. Trois boîtes de conserve, une bouteille de vin, un litre de tafia sont absorbés dans ce festin. Je ne me retire que lorsque mes invités me disent, dans leur langage fort réaliste, qu'ils sont satisfaits et que « leur ventre est plein ».

Je ne puis dormir une seconde : nous sommes littéralement dévorés par les moustiques.

La fièvre me reprend dans la journée; je fais accrocher mon hamac sous un carbet, dans le grand bois, où les Indiens passent la nuit pour éviter les moustiques. Un peu remis dans la soirée, j'offre un nouveau festin au *tamouchi* (chef) et aux deux membres les plus notables de la tribu. Je trouve mes hôtes plus communicatifs que la veille: c'est sans doute parce qu'ils ont vu tous mes bagages étalés au soleil; ces beaux couteaux, ces glaces, ces étoffes aux couleurs brillantes ont excité leur convoitise. Le tamouchi consent à me donner tous les hommes valides de la tribu pour m'accompagner jusqu'au Yary. Il enverra le lendemain une embarcation pour prévenir tous les gens qui se trouvent dans leurs abatis. En attendant, les femmes nous préparent des galettes de conserve pour le voyage.

Le lendemain, me sentant encore indisposé, je prends un purgatif et de la quinine, dans mon carbet où je me traite sans être vu par personne. Malgré ces précautions, il est évident que les Indiens et les Bonis commencent à avoir des craintes sur ma santé. Parfois ils s'approchent de mon hamac pendant la nuit pour m'épier. La vérité est que je me trouve dans un état de faiblesse extrême, et, en essayant mes forces, je constate que je ne puis faire cent pas sans m'asseoir.

Comment ferai-je donc pour franchir toute la chaîne des monts Tumuc-Humac? Ma situation est déplorable : je n'ai plus qu'une minime confiance dans le résultat de mon exploration. D'ailleurs l'insuccès de mes prédécesseurs n'est pas fait pour m'encourager: c'est dans ces parages que s'est arrêtée la Commission franco-hollandaise qui avait l'intention d'aller au Yary. Mon collègue Chevalier a tenté deux fois le passage des montagnes, et deux fois la maladie a trahi son énergie et sa ténacité. Il est arrivé une première fois jusqu'à Cotica, et une deuxième au *dégrad* des Roucouyennes, à la tête du sentier de l'Apaouani. Joseph, qui l'accompagnait, m'a dit que l'état de faiblesse dans



ARRIVÉE CHEZ LES BOUCOUYENNES

BIBL. MUSEUM PARIS

lequel il se trouvait lui fit perdre l'équilibre en traversant le premier ruisseau qu'on rencontre sur la route. Une chute violente acheva de l'épuiser et le contraignit d'abandonner son projet. Le R. P. Krœnner n'a pas été plus heureux : la maladie l'a arrêté une première fois chez les Indiens Roucouyennes, et cette fois-ci chez les Bonis. Dernièrement un chercheur d'or audacieux, M. Labourdette, est venu tenter fortune jusque dans cette région. Ce jeune homme a été obligé de se retirer devant les pluies, qui l'ont empêché de faire aucune observation.

Par un bonheur extrême la fièvre me quitte la veille du jour que j'avais fixé pour le départ. Le lundi 17 septembre, je me mets en route avec trente Indiens Roucouyennes, hommes et femmes. Nous arrivons au point de campement vers cinq heures du soir.

Pressés d'avancer, mes Bonis et mes Indiens n'ont pris que deux aymaras et un petit couata. Le chef de mon escorte indienne, Apoïké, qui se montre très flatté des égards que j'ai pour lui, m'apporte un gros morceau du poisson qu'il a préparé lui-même. Il se montre fort étonné, presque humilié, en voyant que je consomme à peine la dixième partie de son plat. La vérité est que, ne jouissant pas encore d'une santé très florissante, bien que la fièvre ait cessé, je dois prendre beaucoup de ménagements. Mon système nerveux n'est pas remis des secousses violentes qu'il a éprouvées.

Joseph, dont l'unique souci est de me bourrer de poisson bouilli ou de gibier, ne s'occupe en rien de mon état sanitaire ; il passe des heures entières à me remplir les oreilles de ses histoires, qui, par malheur, ne sont ni instructives ni intéressantes. Ensuite surviennent des discussions stupides à propos de rien entre cet irascible cuisinier et Dogue-Mofou. Ce sont à tout moment des disputes animées, qui finiraient par des coups de poings si je n'étais constamment là pour m'interposer. Leur ignorance leur suggère incessamment les questions les plus absurdes du monde, ce que je ne parviens pas à leur persuader. Ces affreux nègres passent le reste de leur temps à gémir et à se plaindre du défaut de nourriture et de l'excès de travail.

Les Indiens, au contraire, ont marché toute la journée sans se plaindre et presque sans parler. Quand ils se sentaient fatigués, je les ai vus prendre leurs flûtes, qui sont faites de tibias de biche, et donner le change à leur fatigue en jouant de petits airs pendant que les autres continuaient à pagayer. Arrivés au lieu du campement, ils se mettent à rire et à causer entre eux, avec une modération qui me frappe beaucoup et qui contraste singulièrement avec la grossièreté de mes noirs.

L'Indien des grands bois, sobre dans son langage comme dans ses amusements, se rapproche plus de la civilisation que les noirs qui ont été élevés ou qui ont vécu parmi les blancs. L'esclavage ou le mépris dont ils ont eu à souffrir ont sans doute contribué à dégrader ces derniers. Les voyageurs en Afrique, tels que Livingstone, ont trouvé plus de qualités intellectuelles et morales chez beaucoup d'indigènes.

Me trouvant assez dispos au réveil, je me mets en route après le lever du soleil, dans une toute petite pirogue montée par deux Indiens de bonne volonté. Le jeune Yaouchi, le meilleur joueur de flûte de sa tribu, me sert de patron de canot. Le beau Tartaicu, qui a eu l'originale idée de se peindre en noir des pieds à la tête, pour paraître plus beau, se tient à l'avant de ma pirogue. L'embarcation n'étant pas chargée de bagages, nous marchons avec une rapidité prodigieuse. Mais si notre vitesse est considérable, notre attention doit être bien grande pour nous tenir en équilibre, car le moindre mouvement de travers peut faire chavirer notre fragile esquif et nous envoyer prendre un bain dans les eaux profondes de l'Itany, ce qui, par parenthèse, ne nous eût souri que tout juste.

Vers dix heures, nous abordons enfin à un abatis des Indiens Roucouyennes, situé dans le bois à une distance d'un kilomètre environ de la rive gauche. Nous récoltons quelques bananes et des cannes à sucre; je fais suspendre mon hamac entre deux arbres et me repose en attendant l'arrivée de mes canots.

Alamo étant tombé subitement malade dans la matinée, je le fais redescendre. Je regrette beaucoup la perte de cet homme qui se montrait très serviable et dont la belle humeur égalait la bonne volonté.

Nous nous remettons en route vers une heure pour arriver à cinq heures à notre lieu de campement. Notre navigation sur le fleuve Maroni est terminée. Enfin ! Après trente-trois jours de marche, avec une moyenne de huit heures par jour, nous arrivons au *dégrad* où les Indiens laissent leurs canots dans leurs voyages à travers la chaîne des Tumuc-Humac. La largeur de l'Itany à ce point varie entre douze et quinze mètres. Les Indiens nous apprennent que la rivière cesse d'être navigable à une demi-journée de marche de notre station, un peu au-dessus de l'embouchure des criques Saranaou et Coulé-Coulé. Nous pourrions aller visiter une énorme roche de quartz blanc, réputée dans le pays et désignée par les Bonis sous le nom de Knopoyamoï. Ce nom barbare est composé de *knop* ou *knopou*, qui en boni veut dire bouton (c'est le hollandais *knoop*), et de *moï* ou *amoï*, qui veut dire joli (c'est le hollandais *mooi*). C'est à ce mamelon célèbre que s'est arrêtée la Commission franco-hollandaise dans son exploration du Maroni. En raison de ce souvenir nous lui avons donné le nom de M. Vidal, président de cette commission, qui est encore aujourd'hui au service de la marine française.

La direction générale du Maroni est sud un quart sud-ouest, en considérant l'Aoua et l'Itany comme la continuation du fleuve.

Les affluents dignes d'être signalés sont :

Sur la rive gauche, les criques Ana, Paramaka, Tapanahoni, Gonini, les Trois Iles, Oyacoulet, Aroué, Oueï-Foutou.

Sur la rive droite, les criques Sparwine, Abounami, Inini, Araoua, Maroni, Alama, Saranaou, Coulé-Coulé et Ouaremapan.

PASSAGE SUR DES TRONCS D'ARBRES (PAGE 82)

BIBL. MUSEUM PARIS

Le Maroni est un beau fleuve qui n'a pas moins de douze à quinze cents mètres de largeur jusqu'à une distance de vingt lieues au-dessus de l'embouchure, et quatre à cinq cents mètres à quatre-vingt-dix lieues dans l'intérieur. Sa longueur n'est pas en proportion avec le débit des eaux; en comptant les détours, il n'y a que six cent quatre-vingts kilomètres depuis sa source dans les monts Tumuc-Humac jusqu'à son embouchure. La hauteur du Maroni au-dessus du niveau de la mer est d'environ cent dix mètres au point où nous l'avons quitté près de la crique Saranaou. Son cours est entravé par des barrages formant une série de bassins; il présente plutôt l'image d'un escalier que d'un plan incliné.

Dans la soirée, mes hommes descendent tous les bagages et font leurs derniers préparatifs de départ pour le lendemain matin. Après une bonne nuit de repos, je vais prendre un bain dans la rivière et faire une petite promenade pour essayer mes forces. Je m'aperçois avec plaisir que je suis plus solide sur mes jambes que les jours précédents. Joseph, avec sa franchise brutale, m'avait annoncé, il y a quelques jours, que mes yeux devenaient jaunes. Je trouve par hasard, en défaisant mes bagages, une petite glace qui faisait partie des objets que je destinais aux sauvages ; je constate effectivement que mon domestique avait raison; mais peu m'importe la teinte de ma peau et la couleur de mes yeux, je suis trop heureux de pouvoir me tenir sur mes jambes. Si mes forces ne viennent pas à me trahir, dans une heure j'aurai dépassé tous mes devanciers.

Du reste, si je voulais me laisser aller à mes réflexions sur ma situation présente, je la trouverais aussi mauvaise, sinon plus, que celle de tous les explorateurs qui sont arrivés jusque dans cette région. N'est-ce pas, en somme, une véritable folie que de s'engager dans ces forêts désertes, avec des accès de fièvre presque journaliers, et une maladie de foie qui a déjà profondément altéré ma constitution et qui peut devenir très grave ? Que vais-je devenir si le mal vient à empirer dans ces solitudes ? J'ai la triste perspective de me voir abandonné par mes hommes aux premiers symptômes du mal.

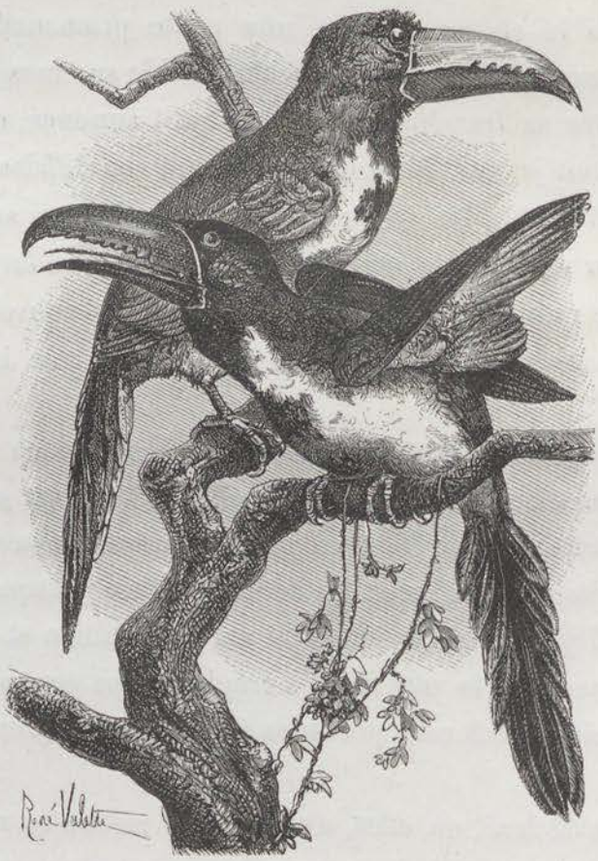
Les Indiens m'ont déclaré, en effet, avant de se mettre en route, qu'ils seraient obligés de me quitter en cas de maladie, pour ne pas succomber eux-mêmes à la famine. Mais, en vue du résultat, je ne veux pas arrêter ma pensée sur ce que je puis craindre. Le sort en est jeté. En avant !

Le 29 septembre, à huit heures et demie, mes trois Indiens ont fini de charger mes bagages et mes provisions sur des hottes qu'ils ont fabriquées avec des feuilles de palmier. Pour les mettre en train, je leur distribue trois litres de tafia ; au fond, je dois avouer que ma générosité n'est pas aussi grande qu'ils pouvaient le supposer : je ne saurais emporter ce liquide.

A trois heures nous nous mettons en route. J'éprouve un moment de défaillance au départ ; je crains que mes jambes ne se refusent à un trajet aussi fatigant. Il me

faut un grand effort de volonté pour me mettre au pas ordinaire sans que mes compagnons s'aperçoivent de ma faiblesse. J'y réussis mieux que je ne l'avais espéré.

Nous sommes obligés de traverser sur des rochers et des troncs d'arbres les nombreux cours d'eau qui sillonnent notre route.



TOUCANS

LA FILE INDIENNE

CHAPITRE IV

A TRAVERS LES TUMUC-HUMAC

La file indienne et le sentier des Indiens. — Espoir. — La crique Saranaou. — En avant! — La crique Coulé-Coulé. — Un peu d'hydrographie. — Les Crocrou. — Les monts Foubou et Yombé-Caï. — Le mont Casaba-Tiki. — Une bouteille de champagne et le baptême du mont Lorquin. — Le Polioudoux. — Manière de découvrir un horizon par Apoïké. — La crique Apaouani et le mont Chiton-Mongo. — Les garde-manger des Indiens. — Encore la fièvre. — — Apoïké et Dogue-Mofou charrons. — Leur ardeur au travail. — Deday, deday! — Arrivée d'Indiens Roucouyennes. Échanges en faveur d'un musée ethnographique. — *Calina* et *papa*. — Détails techniques sur les Tumuc-Humac.

Peu à peu mes idées tristes se dissipent. Les Indiens, mis en gaieté par le tafia, me communiquent leur entrain. Je laisse mes nègres au loin derrière moi et vais prendre le deuxième rang de la file indienne, derrière mon ami Yaouchi, qui, malgré sa charge, marche d'un pas accéléré et trouve même le moyen de jouer quelques petits airs sur la flûte pour entretenir ma bonne humeur.

Je marche ainsi comme un automate, pendant quatre heures consécutives, sans avoir conscience du chemin que je parcours; mon esprit est occupé ailleurs; je suis

plein d'enthousiasme à l'idée que dans trois jours j'arriverai au sommet d'une chaîne de montagnes que nul n'aura traversé avant moi. Il faut que j'atteigne ce but, dussé-je succomber en y arrivant. Une chose surtout me frappe dans le cours de cette excursion, c'est de voir comment mon guide parvient à reconnaître sa route. Depuis que je marche dans le sentier des Indiens (c'est ainsi qu'on l'appelle), je n'ai pas encore vu la moindre trace de pas, ni le moindre indice qui puisse nous diriger.

Vers une heure, nous arrivons à un carbet en ruine, où mes compagnons se sont arrêtés pendant la dernière saison sèche, en allant visiter leurs amis du Yary. Pendant que le gros de mon escorte prend un moment de repos, je pars avec Apoïké et Apatou.

A la cinquième heure de marche, je vois avec plaisir que nous avons laissé loin derrière nous les terrains marécageux pour gravir les collines. Pendant notre marche à travers la plaine, nous avons rencontré la petite crique Saranaou, que nous avons pu traverser sur des troncs d'arbres.

Le lendemain nous arrivons, au bout d'une heure et demie de marche, à une roche granitique où les Indiens aiguisent les sabres d'abatis et les couteaux que je leur ai donnés. Un peu plus loin, nous trouvons une montagne que les Bonis désignent sous le nom d'Adidonbogo-Goni, ce qui veut dire : *Adidon a cassé son fusil.* Nous en faisons l'ascension presque à pic. Je consulte mes instruments, et je constate que de 752^{mm} qu'il marquait au pied de la montagne; le baromètre s'est abaissé à 743^{mm},5 à notre arrivée sur le long plateau qui la surmonte.

Nous suivons la crête et nous arrivons près de la crique Coulé-Coulé, où nous établissons nos hamacs. Notons que, au point de vue hygiénique, il vaudrait mieux coucher sur les hauteurs que dans les vallées, mais le besoin d'eau pour faire la cuisine nous oblige à toujours camper sur le bord des criques.

Le troisième jour, nous suivons la rive droite de la crique Coulé-Coulé. Cette rivière, un des principaux tributaires du fleuve Maroni, mesure de dix à douze mètres de large; l'eau n'atteint pas plus d'un mètre pendant cette saison; mais la hauteur de l'escarpement des rives, qui ont jusqu'à huit ou dix mètres, me fait penser que le Coulé-Coulé charrie un volume d'eau considérable pendant la saison des pluies. En suivant cette rivière nous sommes obligés de nous tenir à distance, à mi-côte des montagnes, de peur de nous laisser entraîner dans son lit qui est un véritable précipice.

Chaque colline est séparée de sa voisine par une petite vallée marécageuse, où l'on ne rencontre que des palmiers. Il serait absolument impossible de faire ce trajet pendant la saison pluvieuse, car, même au plus fort de la sécheresse, on enfonce quelquefois dans la boue jusqu'au-dessus des genoux. Aussi les Indiens ne font-ils leurs voyages à travers la montagne qu'au milieu de la saison sèche, dans les mois de septembre et d'octobre. Nous franchissons en quatre heures les quatorze collines

que les nègres Bonis désignent sous le nom de *Crocrou-Crocrou*. Je n'ai pu savoir l'étymologie de ce mot. *Crocrou*, en langue roucouyenne et en galibi, sert à désigner un panier à jour en *arouma*, dans lequel on met des fruits.

Nous traversons successivement les montagnes de Foubou et de Yombé-Caï. Cette dernière a tiré son nom d'un Indien nommé Yombé, qui est tombé là dans un précipice : *caï* veut dire *tomber*.

En descendant la montagne, nous entendons un grand bruit vers l'ouest : c'est une chute de la crique Culéo-Coulé qui ne mesure pas moins de quinze mètres d'élévation sur une étendue de vingt mètres. La roche principale qui forme le saut est taillée à pic sur une hauteur de plus de dix mètres. Apatou et moi nous nous asseyons un instant pour admirer cette cascade aux eaux limpides, qui offre un aspect des plus majestueux. La rivière, à cet endroit, a quatre mètres de largeur, et l'eau coule en nappe sur une épaisseur qui ne dépasse pas dix à quinze centimètres. La température de l'eau n'est que de 23°,2.

Cependant nous approchons rapidement du but de cette excursion. Encore une heure de marche, et je serai au sommet des monts Tumuc-Humac.

La montagne Casaba-Tiki, qui est en face de nous, n'est que la continuation de la montagne Yombé-Caï, dont nous venons de parler, et dont elle est séparée par une échancrure peu profonde, où la crique Coulé-Coulé prend sa source. En faisant l'ascension de cette montagne, Apatou me fait remarquer une éclaircie dans les arbres, d'où nous pouvons contempler, à une distance d'environ quatre lieues, dans une direction nord-est-quart-est, un mamelon surplombé d'une grosse roche blanche. On dirait les ruines d'un gros château féodal.

Arrivé au sommet, je constate que le baromètre s'est abaissé à 728^{mm},5. De ce plateau, Apoïké me montre une autre montagne, également mamelonnée, dans la direction du nord-est-quart-est, et à une distance qui ne dépasse pas dix kilomètres, car je distingue facilement les arbres à l'œil nu.

Je suis enfin arrivé à mon but. Advienne maintenant que voudra, je suis sûr de ne plus être abandonné par mon escorte ; on ne pourra plus revenir sur ses pas. Poussés par la faim, car l'extrême sécheresse a fait descendre tout le gibier dans la plaine, mes hommes, afin de pourvoir à leur nourriture par la chasse, sont obligés forcément de se diriger sur l'Apaouani, qui n'est distant que de deux petites journées de marche, tandis qu'il en faudrait au moins trois pour retourner à l'Itany.

Je voudrais bien séjourner un peu sur la crête des Tumuc-Humac, mais les Indiens me font observer que nous manquons d'un indispensable élément, l'eau. Cependant je ne veux pas quitter ce point important, qui sépare le bassin du Maroni de celui de l'Amazone, sans y laisser quelque vestige de mon voyage. Je partage avec mon escorte une bouteille de champagne, la dernière, que j'avais soigneusement emballée et mise de côté pour le baptême de la montagne, à laquelle, en souvenir de mon pays natal, je donne le nom

de mont Lorquin. La bouteille vide servira de monument pour attester le passage d'un Français dans ce pays inconnu jusqu'à ce jour.

Nous reprenons notre marche à la suite de cette importante cérémonie. Le baromètre, après une demi-heure, ne descend pas au-dessous de 734 millimètres. Plus loin, en arrivant à un point où le baromètre marque 737 millimètres, nous rencontrons une petite crique, ou plutôt un torrent, qui est une branche du Coulé-Coulé.

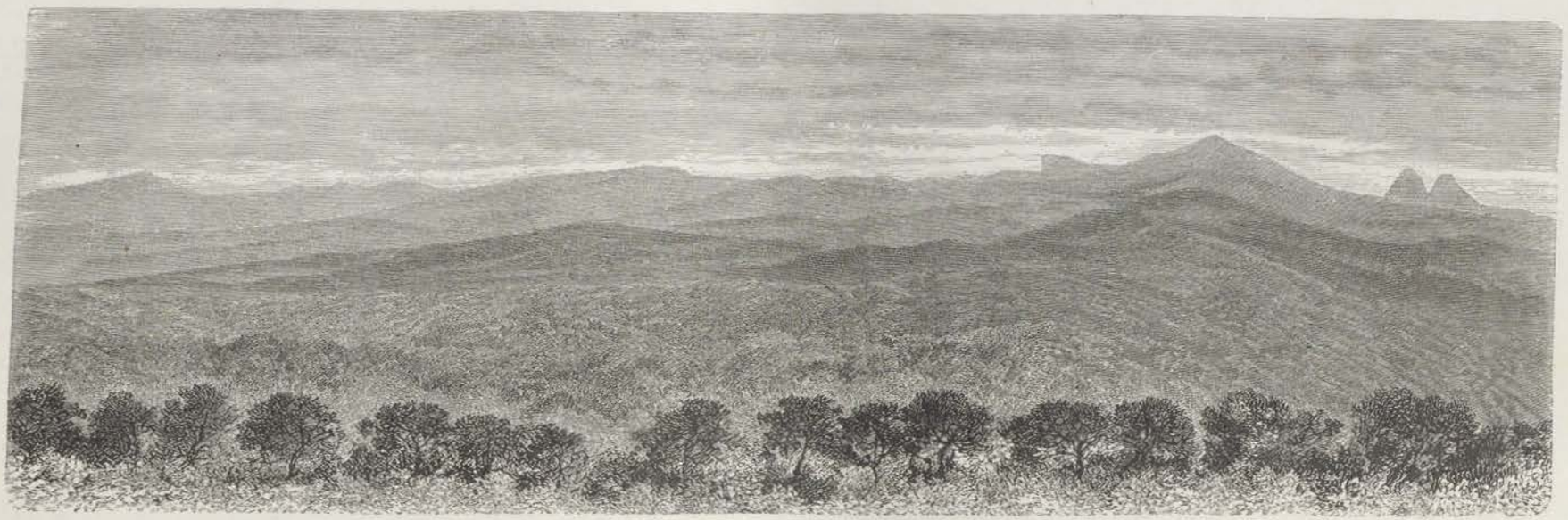
La montagne qui s'élève sur la rive opposée de cette crique est désignée sous le nom de Polioudoux, du nom d'un arbre dont se servent les Indiens pour faire leurs pagayes. Nous arrivons au couchage vers quatre heures, après une marche effective de huit heures.

Quatrième jour, 22 septembre. — Avant de partir, je note la température de l'air, qui est de 20°,7 ; le baromètre marque 738^{mm},3 à six heures et demie du matin. En route à sept heures, nous arrivons au sommet du mont Polioudoux après une demi-heure de marche. La température est de 24 degrés, et la pression barométrique de 730^{mm},5. A peine arrivés sur le plateau de la montagne, Apoïké, qui devine mes moindres intentions, a l'idée de faire un abatis pour me découvrir l'horizon. Pour cela, il choisit un gros arbre situé tout au sommet de la colline et qu'il sabre à tour de bras. En moins de dix minutes, ce géant s'abat sur un des versants, et, entraînant dans sa chute tout ce qui se trouve sur son passage, il fait une immense trouée qui dégage l'horizon comme par enchantement. Je distingue nettement une montagne dénudée à deux sommets, qui me paraît distante de cinq à six lieues environ, et sur les flancs de laquelle on aperçoit d'énormes roches de quartz blanc. A côté, dans le lointain, s'élève un petit mamelon à peu près à la même distance.

Vers dix heures, nous traversons la crique Apaouani ou plutôt un de ses affluents, qui a un mètre cinquante de largeur et huit ou dix centimètres de profondeur. Le courant est très faible, sa direction est ouest-est, la pression atmosphérique est de 738 millimètres. Nous arrivons vers la fin de la journée à la montagne Chiton-Mongo, qui veut dire *montagne rocheuse*. Nous trouvons près du sentier un grand espace dénudé d'où nous apercevons une série de montagnes dans la direction du soleil couchant.

Quelques-uns de mes Indiens me quittent à cet endroit pour gagner le Yary par terre, tandis que je continue à me diriger vers l'Apaouani. Apatou me conduit à une distance d'un kilomètre de notre halte, sur le sentier du Yary, pour me montrer une grosse roche granitique qui a fait donner son nom à la montagne. Il me fait remarquer une grande fissure qui se trouve dans la roche à une certaine hauteur. C'est dans cette excavation, que ne peuvent atteindre ni les singes ni les bêtes fauves, que les Indiens allant du Yary vers l'Itany déposent des provisions de réserve pour leur retour.

Le cinquième jour (23 septembre), dans la matinée, nous continuons notre route par le sommet de la montagne. Après quatre heures de marche, nous nous retrouvons une



LES MONTS TUMUC-HUMAC, VUE PRISE DU PITON VIDAL

BIBL MUSEUM PARIS

LES MONTS TUMUC-HUMAC

seconde fois en face de l'Apaouani. Cependant les eaux de cette rivière ne sont pas assez profondes pour que nous puissions la descendre en canot. Nous avons encore trois montagnes peu importantes à traverser pour atteindre le point où elle devient navigable. Deux heures après, nous arrivons au terme de notre exploration à travers les Tumuc-Humac. Mon brave Apatou est radieux de me voir arriver sain et sauf au but de mon voyage. Il remercie son gadou par une salve de coups de fusil. La crique où nous nous trouvons a dix mètres de largeur moyenne. Les eaux ont une teinte noirâtre. Le cours est intercepté par quelques roches granitiques et de nombreux arbres tombés en travers.

Je me déshabille en toute hâte et me plonge avec délices dans ces eaux tant convoitées : c'est, je crois, un des meilleurs bains que j'aie pris de ma vie. Apoïké, lui, ne perd pas de temps. Pendant que les jeunes gens pêchent l'aymara, il choisit un grand arbre sur la colline, à quatre cents mètres de la rive droite, et l'abat séance tenante pour en faire un canot.

Le lendemain 24, il se met à le creuser à coups de hache avec Dogue-Mofou, qui, dans cette circonstance, se montre beaucoup plus vigoureux et plus habile que ne pouvait le faire supposer son obèse personne. Mes ouvriers travaillent avec un entrain indescriptible; je leur adresse des compliments et les engage à se presser le plus possible.

Je relève la température de l'eau de l'Apaouani, qui est de 23°,2; celle de l'air est de 27 degrés dans la forêt, à une heure de l'après-midi. La pression atmosphérique varie dans la journée entre 738 et 740 millimètres. En rentrant de ma promenade, je trouve Joseph, que je croyais parti à la chasse, en proie à un accès de fièvre. La fièvre me reprend également vers neuf heures du matin.

Le 26, Apatou, qui a essayé de travailler, revient du chantier dans un état de bouleversement complet. « Deday, deday ! » me dit-il; ce qui veut dire : *Je vais mourir*. Je le console de mon mieux et je lui remonte un peu le moral, qui est très affecté. Mes paroles lui donnent un peu d'espoir; il est plus calme. Joseph n'a pas encore bougé de son hamac depuis notre arrivée dans l'Apaouani.

On m'annonce l'arrivée d'une file indienne de vingt hommes. Ce sont des Roucouyennes du Yary qui viennent rendre visite à leurs amis de l'Apaouani. Ces sauvages, ayant rencontré une partie de mon escorte qui se dirigeait vers le Yary, ont fait un détour pour venir me voir. En arrivant, ils frappent sur l'épaule d'Apatou et d'Apoïké, auxquels ils prodiguent les marques d'une grande sympathie, en appelant Apatou : *Calina*, ce qui veut dire « ami ». Le mot de *papa* dont ils saluent Apoïké me surprend beaucoup.

Ces gens, qui n'ont jamais vu de visages pâles, loin de manifester la moindre curiosité, témoignent au contraire la plus profonde indifférence. Ils passent devant moi sans faire un geste, sans m'adresser une parole. Cependant, remarquant qu'ils sont porteurs de

nombreux objets qui ne seraient pas sans intérêt pour un musée ethnographique, je charge Apatou de me les procurer.

« Je voudrais, dis-je à mon homme, cette ceinture en peau de tigre que porte cette jeune femme roucouyenne. »

Apatou l'échange contre quatre aiguilles. Il m'achète un joli hamac en coton contre un mouchoir. J'en demande plusieurs, que j'acquiers pour un couteau ou quelque autre menu objet. Je fais l'acquisition d'un collier en coquillages moyennant une petite glace de vingt centimes. Je désire aussi quelques ceintures noires en poil de couata, qu'on me délivre contre un petit couteau d'un sou. De plus, moyennant trois de ces petits couteaux, ils offrent de me transporter toutes mes acquisitions à travers les montagnes jusqu'au domicile d'Apoïké. J'ajoute à ce chargement un échantillon de cailloux provenant du Chiton-Mongo.

Tous ces Indiens prennent leur repas en commun avec nous. Après dîner, ils deviennent plus communicatifs et plus familiers, en quoi ils ne diffèrent pas des Européens. Ils me laissent examiner tout à loisir leurs yeux, mesurer le diamètre de leur tête et décalquer leurs mains et leurs pieds ; ils me regardent dessiner avec beaucoup de plaisir. Je les récompense en leur donnant à chacun quelques aiguilles et un bout de ruban qu'ils nouent aussitôt autour de leurs longs cheveux d'ébène. Après quoi, ils prennent congé de nous pour aller se reposer en attendant le lever du soleil. Ils s'en vont en effet de grand matin.

Avant d'aller plus loin, il ne sera pas hors de propos de mettre sous les yeux des lecteurs quelques-unes de mes notes sur les monts Tumuc-Humac.

La chaîne des Tumuc-Humac, qui sépare les bassins du Maroni et du Yary, est moins importante qu'on ne le croyait généralement. Le baromètre ne nous a pas indiqué de hauteurs dépassant quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. L'altitude de ces montagnes est si faible, que la température que nous y avons observée n'est que de deux ou trois degrés au-dessus de celle de la plaine. La végétation des points les plus élevés est celle de la zone torride. L'ananas, que les Roucouyennes désignent sous le nom de *nana*, croît spontanément au sommet de ces montagnes.

Les populations de la Guyane française considèrent généralement la chaîne des Tumuc-Humac comme la source unique des dépôts aurifères que l'on trouve actuellement dans toutes les rivières du pays.

L'examen des deux placers établis sur le cours du Maroni nous a permis de constater les faits suivants :

1° Les roches qu'on trouve dans les criques aurifères sont identiques à celles des montagnes voisines.

2° Les montagnes avoisinant les criques sont constituées par des roches qui renferment de l'or.

3° Des criques chargées d'or, et dont le lit est déjà obstrué, remontent à une période

toute moderne. Les preuves en sont nombreuses; la première, c'est que des arbres, aujourd'hui vivants, ont assisté au dépôt de l'or. En effet, on trouve une quantité beaucoup plus considérable de ce métal autour de leurs racines. D'autre part, M. Cazale a trouvé une hache en pierre des Indiens modernes immédiatement au-dessous de la couche aurifère, dans le lit obstrué d'un petit cours d'eau aboutissant à la crique Sparwine. En définitive, ces observations sont en contradiction complète avec la théorie qui fait provenir tout l'or des Guyanes de la chaîne des monts Tumuc-Humac. L'or des criques ne provient absolument que de la désagrégation des montagnes qui forment leur bassin.

L'hypothèse d'un déluge est absolument inutile pour expliquer les dépôts aurifères, puisqu'on voit le phénomène se produire chaque jour par la simple intervention de la pluie. Nous admettons que chaque montagne qui contient de l'or est une source isolée et indépendante qui déverse ce métal dans le cours d'eau le plus voisin. La désagrégation incessante des roches par les pluies et aussi par les racines des grands arbres, qui portent dans le sol l'oxygène, c'est-à-dire l'agent destructeur des roches par excellence, forme chaque jour de nouveaux dépôts aurifères qui empêchent les mineurs d'épuiser à jamais la production de l'or des alluvions des Guyanes.

Les monts Tumuc-Humac sont constitués par des terrains primitifs absolument identiques à ceux qui fournissent l'or de la basse Guyane; il y a tout lieu de croire qu'ils sont riches en productions aurifères.

L'exploitation des alluvions qui se trouvent au pied de ces montagnes ne présente qu'une difficulté: c'est la longueur du trajet pour le transport des ouvriers et des vivres. Il faut trente-trois jours de marche, à huit heures par jour, pour remonter le fleuve Maroni jusqu'au débarcadère situé à la tête du sentier des Indiens. Ce qu'il y a de pénible dans cette longue traversée, c'est que le pays est presque désert. Les populations indigènes, nègres, Paramakas, Poligoudoux, Bonis et Indiens Roucouyennes sont peu nombreuses et groupées sur des espaces très restreints. On fait jusqu'à quinze jours de canotage sans rencontrer la moindre habitation. Toutefois les mineurs guyanais franchiront un jour les terres d'alluvions pour aller exploiter l'or en filons de cette chaîne de montagnes, comme on le fait actuellement dans le haut Orénoque. Un mineur qui a travaillé dans ces exploitations nous a assuré que les roches de l'intérieur de la Guyane anglaise sont identiques à celles des Guyanes française et hollandaise.

La nature des terrains étant semblable, il y a tout lieu de croire qu'on y trouvera également des filons de métaux précieux; mais nous engagerons le chercheur d'or à ne pas se laisser illusionner par les Indiens, qui dans leurs récits fantastiques confondent les paillettes de mica avec l'or. C'est sans doute l'existence de grottes formées par des roches micacées qui a servi de base à la légende de l'Eldorado. « L'homme doré » (en espagnol : *El dorado*) s'enduisait les cheveux et le corps, non pas de paillettes d'or, mais de cette poussière que tout le monde connaît sous le nom de sable d'or, ou d'or des

singes. Des Indiens, pressés sans doute de questions par des voyageurs avides du métal précieux, ont raconté que l'homme doré vivait dans un palais dont les murailles étaient en or massif. Les explorateurs trouveront un de ces temples sur les bords de la crique Courouapi, affluent de la rivière Yary, et leur illusion s'évanouira lorsqu'ils verront qu'il s'agit seulement d'une grande excavation, une véritable grotte dont les parois sont formées par des roches micacées. Lorsque le soleil pénètre dans cet antre obscur, on voit les parois extérieures briller d'un vif éclat, par suite de la réflexion du soleil sur les milliers de paillettes de mica qui reluisent comme de l'or. De nombreuses tentatives ont été faites pour explorer la Guyane, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Presque tous nos devanciers, lord Raleigh en tête, n'avaient d'autre but que de chercher fortune dans le pays de l'homme doré, Eldorado.

Les géographes du dix-septième siècle, Simon d'Abbeville entre autres dans une carte que l'on peut voir à la Société de géographie, ont représenté la contrée de l'Eldorado vers les sources du Maroni. C'est sur un plateau de la chaîne des Tumuc-Humac que, sur la foi des anciens géographes, nous devions trouver un grand lac, une véritable mer intérieure désignée sous le nom de Parimé. Sur les bords de cette nappe d'eau s'élevait, disait-on, la superbe ville de Menoa, au milieu de laquelle resplendissait ce prétendu palais de l'Eldorado gardé par des milliers d'animaux terribles aux formes les plus fantastiques. On vient de voir ce que devait être le palais. Quant au fameux lac Parimé, c'était simplement une inondation qui se renouvelle chaque année dans les terrains alluvionnaires s'étendant au pied de la chaîne des montagnes.

PANIER, SOUFFLE-FEU, HOTTE DES ROUCOUYENNES.

INCENDIE PRÈS DE LA CRIQUE OUAPOUPAN (PAGE 109)

CHAPITRE V

DES TUMUC-HUMAC A L'AMAZONE

I

Par-dessus les arbres. — La crique Carapi. — Le saut de l'Apaouani. — Chasse et pêche. — Le saut de Caramaraka. — Ne pas se presser en voyage. — Roucouyennes. — Les chiens du village de Namaoli. — Poule bouillie. — Habitations. — Danses des Indiens du Yary. — Le Parou. — Pierre. — Roches brillantes. — Un nouveau compagnon. — Une peinture indienne. — *Où qu'à aller?* — La crique Ouapoupan. — Difficultés. — Détresse. — Incendie. — La crique Courouapi. — Chez Yeleumeu.

Notre canot a été flambé la veille au soir avec des feuilles mortes et du petit bois pour achever le travail de la hache. A six heures du matin, je procède au lancement, et, à sept heures, tous nos préparatifs terminés, nous commençons notre navigation dans les eaux de l'Apaouani.

Le premier jour, en descendant l'Apaouani, nous trouvons des arbres à chaque vingt ou trente mètres ; il faut couper les uns et les autres. Apatou, quoique malade, tient le

gouvernail de son canot. A force de franchir des obstacles qui surpassent la rivière de cinquante centimètres au moins, notre pirogue se fend après deux heures de marche. Apoïké est superbe d'énergie ; il nous précède avec deux Indiens dans une vieille pirogue qu'il a trouvée abandonnée dans la rivière un peu au-dessous de notre carbet. Les deux Indiens qui sont avec lui ne font rien ; lui seul abat les troncs d'arbres sous les coups de la hache qu'il manie avec une habileté extraordinaire. Dogue-Mofou abat aussi en moins d'un quart d'heure des arbres qui ont un mètre de diamètre.

Nous marchons jusqu'à cinq heures du soir sans discontinuer. Malgré tant de difficultés, la navigation de l'Apaouani ne manque pas de charmes, la nature est superbe. Ce petit ruisseau traversant la forêt vierge me paraît plus majestueux que le fleuve le plus large. Malheureusement il n'y a pas beaucoup de gibier sur les rives. Je n'ai pour mon dîner qu'un mauvais oiseau, ce qui m'oblige à attaquer ma dernière boîte de conserves. Pendant que mes compagnons mangent de l'endoubage, je déguste un petit poisson que m'apporte l'Indien qui accompagnait Apoïké, en l'arrosant d'un petit verre de rhum de Mana que je conserve en cas de fièvre. L'unique fourchette qui me restait a été égarée par Joseph.

En causant après dîner, Apoïké me dit que l'Apaouani est très long et que la rivière Yary n'est pas des plus faciles. Je ne doute pas qu'il y ait des chutes très élevées à franchir, puisque mon baromètre est toujours à 740 millimètres. Pour les guides, il m'a été impossible d'en trouver qui connussent les sauts, et je n'ai pas une seule carte, pour la bonne raison qu'elle est à faire.

Le 28 septembre, après avoir déjeuné à la hâte, nous embarquons nos provisions, et, à six heures et demie, nous mettons le pied dans nos pirogues. La rivière s'est un peu élargie. C'est déjà un cours d'eau respectable, puisqu'il a douze mètres de largeur et un mètre soixante-dix de profondeur. La teinte des eaux s'accentue ; elle est brune dans les endroits où il y a peu de fond et beaucoup moins dans les parties profondes ou ombragées.

Le 29 septembre, nous trouvons sur la rive droite une crique importante appelée Carapi, qui a six mètres de largeur. Ce n'est qu'après avoir reçu ce cours d'eau que l'Apaouani devient réellement navigable. Dès lors on cesse de compter avec les nombreux troncs d'arbres qui barrent la rivière et nécessitent la hache. En revanche, voici les sauts qui vont commencer. Vers la fin de la journée, nous en rencontrons un de six à sept mètres sur une longueur de cent mètres. A la première cascade, notre canot se fendille à la partie inférieure, et reste pourtant en état de naviguer après avoir reçu un pansement temporaire. En passant, nous admirons au milieu de la rivière quelques roches surmontées de superbes plantes de la famille des aroïdées. Nous avons franchi vingt-six kilomètres en six heures de canotage.

Je fais un bon dîner que me prépare Joseph ; le plat principal se compose d'un potage fait à l'ara ; ce bel oiseau aux plumes rouges et bleues, ainsi désigné à cause de

SAUT DE L'APAOUANI

BIBL. MUSEUM PARIS

son cri : *ra-ra*, me paraît aussi dur et coriace qu'un perroquet de cent ans ; mais la soupe est excellente. Je renonce à ce morceau étique pour attaquer une magnifique perdrix rôtie dont je dissèque avec plaisir les succulents morceaux. Je me montre difficile aujourd'hui, parce que nous avons le choix, et voici par suite de quelle bonne fortune.

A midi, il faisait très chaud ; j'eus l'idée de me mettre un peu à l'ombre et je dis à Apoïké d'aller faire un tour de chasse. Bientôt un coup de fusil d'Apoïké réveilla Apatou.

« Il y a du gibier par là, » me dit-il.

En effet, j'entendis la voix gémissante d'un couata blessé. Pendant que je mettais mes observations en ordre, tous mes canotiers coururent le grand bois à la poursuite des singes. Au bout d'une demi-heure, Apatou en rapporte deux qui pèsent au moins vingt livres chacun. Joseph, suivant son habitude, revient bredouille. Apoïké n'est pas encore rentré. Nous tuons un agami qui passe la rivière emportant une grosse perdrix dans son bec. Dogue-Mofou tue l'oiseau de proie au vol et ramasse la perdrix qui est déplumée et en partie mangée. Un quart d'heure après, Joseph tue un honoré qui pêchait dans la crique. Ce n'est pas un bien fameux gibier, mais il peut servir à faire de la soupe. Cent mètres plus loin, deux aras font entendre leurs *ra-ra* au sommet d'un arbre qui surplombe la rivière. Apatou en abat un : voilà de quoi faire une bonne soupe, préférable encore à celle de l'honoré. Pour que le festin soit complet, il ne manque plus qu'un rôti. C'est Apoïké qui me l'apporte ; il a tué une belle perdrix, puis un grand couata, et en ramène de plus un tout petit en vie. Je donne la liberté à ce pauvre orphelin qui fait peine. Je n'ai rien vu de plus triste que ce petit singe qui pleurait sur le corps de sa mère.

Mes hommes ont chacun plus de deux livres de viande de singe. Pendant que j'achève mon festin, j'entends un grand bruit du côté de la rivière : « Vite de la lumière. » Apoïké allume un morceau d'encens et revient une minute après avec un aymara pesant dix livres. Les Indiens, avant de se coucher, coupent les couatas par quartiers, les mettent sur le feu et râclent les poils avec un couteau. Apatou, qui est content de sa journée se met à raconter des histoires de chasse. Apoïké se montrant plus communicatif que d'ordinaire, je l'interroge sur ses croyances religieuses. « Les Roucouyennes ont un bon Dieu, me dit-il ; c'est lui qui a fait toutes choses ; il habite là-haut, bien haut au-dessus des nuages. Ce bon Dieu a beaucoup de femmes pour les bonnes gens qui vont le voir après la mort ; il laisse les méchants à la porte. »

Le 30 septembre, à six heures du matin, le baromètre marque 743 millimètres, le thermomètre 21 degrés. Après une bonne nuit de repos ; je me réveille gai et dispos ; je déjeune d'un morceau d'aymara. Dogue-Mofou consolide notre pirogue avec une racine adventive ayant juste la courbure de l'intérieur. Apoïké recueille de la graisse de couata pour entretenir son feu. Cette graisse, dont je me sers pour mes rôtis, est jaune, et ne se fige pas à la température du pays. Les Indiens retirent les quartiers

de couata du boucan. Cette viande, que la flamme a rendu croustillante, est très appétissante.

Vers neuf heures, nous trouvons un saut de quatre mètres formé par une chute unique : c'est le saut de Mapi. Nous sommes obligés de décharger les bagages et de traîner le canot ; nous remarquons dans les roches des excavations polies en forme de bassins. Je demande à Apoïké qui a fait ces espèces de chaudières ; il me répond que c'est le bon Dieu. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elles se trouvent là où l'eau coule en nappes. Ne pouvant expliquer ce phénomène par la chute de l'eau, je cherche une explication ailleurs ; je la trouve en remarquant qu'au milieu de ces chaudières il y a souvent une masse plus dure que le reste de la roche. L'eau contenant du gravier, et rencontrant ce noyau, tourbillonne autour et y fait peu à peu une excavation. L'excavation augmentant et le noyau se détachant, il reste finalement un bassin poli qui a quelque peu la forme d'une chaudière.

A midi, nous arrivons au saut de Caramaraka ; il a six mètres. Le canot, déchargé, est traîné sur une grande roche qui se trouve à gauche du saut ; on trouve de jolis îlots au milieu de la rivière. C'est le site le plus pittoresque que j'aie vu jusqu'à présent ; je m'arrête pour l'admirer sur une roche située près de la rive gauche.

Je continue mon voyage sans me trop presser. Un voyage à toute vitesse est du temps perdu parce qu'on ne peut rien voir ; je suis ici par la grâce de Dieu ; il faut que j'en profite pour étudier la nature, car je ne retournerai plus jamais dans ces parages. L'instinct me dit de me laisser aller au rapide courant des eaux. La raison m'arrête : descendre en toute hâte dans un pays inconnu est pour un explorateur une fuite devant l'ennemi.

L'Apaouani est une belle rivière qui ferait honneur à un de nos chefs-lieux de département. Basse comme elle est, elle a encore un débit qui dépasse celui de la Moselle à Frouard et même à Metz. On ne peut du reste établir de comparaison entre les cours d'eau de l'Amérique équatoriale et ceux de l'Europe. Ce qu'on appelle une grande rivière en France est une crique inconnue dans l'Amérique du Sud.

Le canotage de l'Apaouani est bien long ; il faut beaucoup d'efforts pour y avancer de quelques lieues ; je ne m'en plains pas : cette rivière a pour moi un attrait particulier. Je l'ai vue naître ; je la vois grandir ; je m'y attache comme à un enfant que j'aurais élevé. Je trouve plus de plaisir à descendre un fleuve qu'à le remonter. Observer un fleuve en le remontant, c'est étudier un homme en commençant à sa mort. L'intérêt, loin de grandir, ne fait que décroître.

Le 2 octobre, nous apercevons dans le lointain une pirogue qui remonte la rivière. Ce sont des Roucouyennes du Yary qui vont sans doute à la pêche. Joseph a peur, il regrette vivement que nous ne puissions retourner en arrière. Mais au moment où il glisse une balle dans son fusil, je vois nos ennemis accoster la rive au plus vite et s'enfuir dans le grand bois, abandonnant leur pirogue. J'attends l'arrivée d'Apoïké qui protège

notre retraite, et je lui propose d'aller prévenir les Indiens que nous sommes amis.

Il se met à leur poursuite dans le grand bois et les ramène sur le rivage où je les attends. Notre entrevue est singulière. Le doigt sur la gâchette de son fusil, Joseph tremble de tous ses membres et pâlit autant qu'un nègre peut pâlir.

Namaoli, c'est le nom du chef indien, tient son arc à la main, prêt à nous décocher une flèche au premier mouvement suspect à son égard. Je saute à terre sans armes et vais lui serrer la main. Je m'aperçois qu'il a peur, et j'ai ressenti un léger tressaillement de ses muscles, mais son visage s'épanouit lorsque je l'approche en disant : « Calina ! »

La reconnaissance et la présentation faites, nous prenons notre repas en commun sur une roche abritée contre le vent du nord. Nous partageons nos provisions ; je donne aux Indiens du couata et ils m'offrent en retour de petits poissons boucanés que je trouve excellents. Namaoli me raconte qu'il venait avec ses hommes chercher du bois dur pour en faire des flèches. Je lui demande à quel usage il destine ces engins, et il m'apprend que la guerre vient d'éclater dans le bas du Yary et qu'il veut se tenir sur ses gardes. Je le surprends beaucoup lorsque je lui annonce mon intention de descendre le Yary jusqu'à l'Amazone.

« C'est impossible, me dit-il, il faudrait franchir des chutes plus élevées que les plus grands arbres de la forêt ; en outre, il y a par là des Indiens très méchants qui ne font la guerre que pour avoir des prisonniers qu'ils engraissent pour les manger. »

Nous descendons avec nos nouveaux amis jusqu'à l'embouchure de l'Apaouani. A une heure et demie, nous arrivons au confluent de cette rivière avec le Yary. Nous descendons à cinq cents mètres plus bas pour nous arrêter à l'habitation du capitaine Namaoli.

Le village de Namaoli est élevé de dix mètres au-dessus de la rivière. Pour y arriver, nous sommes obligés de monter un escalier très escarpé, creusé dans la rive argileuse, taillée à pic.

A mon arrivée sur le plateau, une bande de chiens s'élance sur moi ; j'ai beaucoup de peine à tenir tête à ces animaux féroces. Pendant que j'en assomme un avec une canne ferrée, un autre m'empoigne le mollet. D'autre part, deux enfants qui m'aperçoivent poussent des cris de frayeur épouvantables. Le plus petit, étant tombé en se sauvant, se roule par terre et se cache les yeux avec les mains. Des agamis, des hocos, des aras, viennent voltiger autour de moi ; un petit jaguar privé s'élance d'un bond sur mon dos et déchire ma vareuse. Namaoli fait un geste, et tous ces animaux battent en retraite.

En arrivant au grand carbet, situé au milieu du village, les deux femmes du chef m'apportent, l'une un escabeau, l'autre une écuelle en terre contenant les restes du déjeuner : c'est un peu de poisson bouilli avec force piment. Ayant trempé un morceau de galette de cassave, j'éprouve une véritable sensation de brûlure en le portant à ma bouche. Après ce modeste repas, nous sentant tous très fatigués, nous nous étendons dans nos hamacs et dormons jusqu'à cinq heures du soir.

BIBL. DU MUSÉUM PARIS

A six heures, nous mangeons une petite poule bouillie. Ce volatile, qui n'est pas mauvais, a été acheté par Apatou au prix d'un couteau d'un sou. Après souper, je m'étends sur une natte, près d'un grand feu, et fume une cigarette que me présente Namaoli. Apatou s'entretient longuement avec ce chef au sujet de mon projet de voyage.

Vers huit heures et demie, les femmes allument des torches résineuses, et nous nous mettons en route pour aller nous coucher. C'est que les Indiens ont deux habitations, l'une pour le jour, et l'autre pour la nuit; cette dernière, qui ressemble à une meule de foin, n'a pour toute ouverture qu'une petite porte tressée en feuilles de palmier. On la ferme avec soin aussitôt qu'on est entré. Cette habitation pour la nuit est faite dans le but de se protéger contre les moustiques que le feu attire autour des villages. Pour se débarrasser de ces insectes, qui ne se laissent pas tromper par ces émigrations, une femme apporte dans le carbet un vase en terre contenant des charbons allumés. Ce n'est qu'en s'exposant à l'asphyxie qu'on se débarrasse des atteintes de ces horribles petits ennemis.

Les huttes qui servent pour la nuit sont si bien fermées, qu'on ne s'aperçoit du lever du soleil qu'en entendant les oiseaux chanter le réveil de la nature. A ce moment, l'Indien, sans mot dire, détache son hamac, l'enroule et le jette sur son dos en le retenant par une des cordes. Une femme place un nouveau-né dans un filet qu'elle porte en bandoulière, une autre ramasse le vase qui contenait des charbons allumés, et tout le monde se met en route, à la file indienne, dans le sentier qui conduit au village. Nous sommes obligés de traverser un abatis récemment fait pour la prochaine plantation de manioc. Pendant que les femmes préparent le déjeuner, les Indiens se chauffent près du feu. Je remarque qu'aucun d'eux ne tourne sa face du côté du foyer; l'un lui présente le côté, l'autre le dos.

Apoïké et Dogue-Mofou nous ont quittés pour aller faire des échanges avec les Indiens établis sur les bords du Yary, en aval. Apatou se décide à m'accompagner dans le haut Yary. Il n'est pas fâché de faire ce voyage, parce qu'il verra un ami, le nommé Yacouman, qui pourra nous guider pour descendre le Yary. Namaoli nous octroie deux jeunes gens qui s'offrent de bonne volonté pour nous conduire chez Yacouman. Le départ est fixé au lendemain matin.

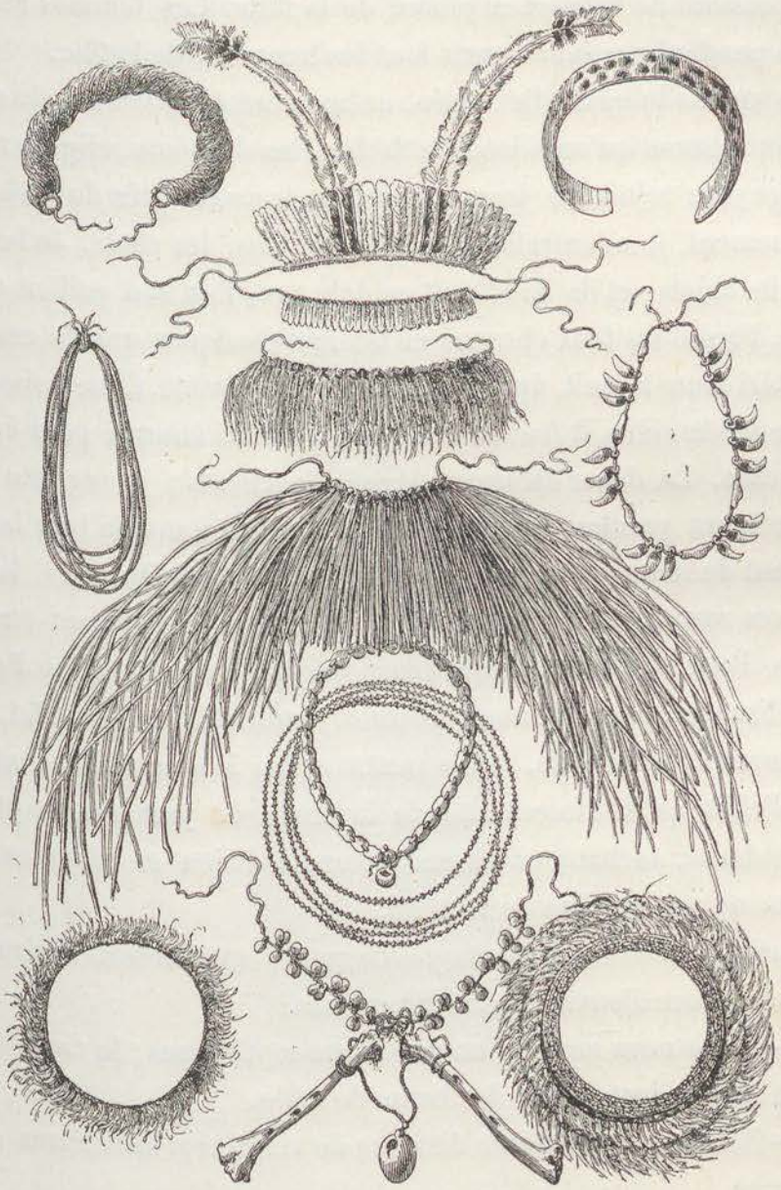
Vers six heures du soir, moment où le soleil disparaît à l'horizon, je suis stupéfait en voyant arriver sur la place une bande d'Indiens revêtus de leur costume de guerre. Apatou, rentrant de la chasse, me dit que ces hommes, qui paraissent si terribles, ne sont que des danseurs.

Rien de plus pittoresque que le tableau qui se présente à mes yeux. Ces individus sont chargés de plumes, de colliers et de ceintures en coton et en poil de couata. Ils ont presque tous une espèce de perruque faite avec des lanières en écorce peintes en noir. Quelques-uns portent suspendu au cou une espèce de manteau en lanières flottantes, qui

DANSE DES ROUCOUYENNES

BIBL MUSEUM PARIS

tombe jusqu'à terre. Le noir dont ils se servent est obtenu en plongeant certaines écorces dans des eaux croupies qui contiennent du fer. La couleur se développe par l'action du tanin et de l'écorce sur les sels de fer. L'action chimique est la même que dans la fabrication de notre encre noire.



COIFFURES ET BIJOUX DES ROUCOUYENNES.

Les danseurs les plus passionnés suspendent au haut de la jambe un collier fait avec des graines qui produisent en s'entre-choquant le bruit des castagnettes espagnoles. A la main droite, chacun porte un rameau ou plutôt un petit arbre à tronc bien droit et bien élancé qui se termine par un bouquet de verdure. Cette bande d'Indiens, que l'on pourrait prendre un instant pour une forêt en marche, passe à côté de nous en défilant à petit trot. En voyant ces hommes à une courte distance, je croyais que c'étaient tous des

géants, et je m'aperçois que les plus grands d'entre eux ne dépassent guère la taille de nos fantassins.

La danse dure toute la nuit sans interruption ; les plus fatigués se reposent quelques instants pour boire une calebasse de cachiri que leur présentent leurs hôtes. Ces derniers ne prennent aucune part à la danse, mais ils s'évertuent à donner de l'entrain à leurs visiteurs en les pressant de boire et en jouant de la flûte. Les femmes restent couchées dans les hamacs pendant que leurs maris font les honneurs de la fête.

A six heures moins le quart du matin, au moment où le voile de la nuit va se lever presque aussi rapidement qu'un rideau de théâtre, les danseurs, alignés sur deux rangs, sortent du village pour rejoindre leurs canots. Me trouvant près du rivage au moment de leur embarquement, je m'entretiens un moment avec les chefs. Je leur fais cadeau de quelques petits objets, et ils m'offrent en échange, l'un son collier de coquillages, l'autre une flûte, l'autre ses faux cheveux en écorce. Quelques-uns de ces sauvages, qui ont bu force cachiri toute la nuit, éprouvent une légère ébriété. Cette boisson étant moitié moins alcoolique que le cidre, il faut en boire une quantité énorme pour éprouver un peu d'excitation mentale. La danse est accompagnée de chants ; je regrette de n'avoir pu saisir le sens de leurs paroles. Apatou, qui comprenait à moitié leur langage, m'a dit qu'ils se vantaient de leurs guerres avec les Oyacoulets et les Oyampis. En tous cas, j'ai remarqué que ces sauvages recherchent le décorum autant et peut-être plus que les peuples civilisés. Pour se présenter chez leurs voisins, ils font autant d'apparat que les anciens rois de France traversant une ville du royaume. J'ai su, en effet, qu'ils s'étaient arrêtés deux heures dans une île, pour mettre ordre à leur toilette, et c'est afin de produire plus d'effet qu'ils avaient attendu la chute du jour pour se présenter. Après douze heures de danse, sachant que leurs costumes étaient en désordre, ils sont partis avant le jour pour ne pas paraître en négligé.

Avant de partir, je relève une montagne de quatre cents mètres environ, à l'ouest un quart sud, à une distance d'environ trois kilomètres.

5 octobre. — Nous nous mettons en route vers sept heures ; la rivière est très basse ; nous échouons à chaque instant sur des bancs de sable.

6 octobre. — Nous parcourons une distance de vingt-sept kilomètres en neuf heures et demie de marche.

Le lendemain, nous remontons le rapide d'Aloucouéni, que nous franchissons facilement. Je remarque plusieurs étangs situés à une faible distance de la rivière. Les quelques roches qu'on trouve dans le cours d'eau et sur ses rives sont formées par des schistes fendillés en lames épaisses presque parallèles. De temps à autre, on rencontre des blocs granitiques entremêlés de filons de quartz qui ont traversé la couche des schistes. Ces roches sont de même nature que celles de l'Itany et de l'Aoua, au grand saut que nous avons trouvé un peu au-dessous de Cotica. Les rives sont basses et marécageuses comme dans l'Itany.

Le 7, nous trouvons des arbres tombés en travers et qui gênent la navigation ; cependant nous marchons plus vite que dans l'Apaouani, parce que beaucoup de ces obstacles ont été détruits par les Indiens, qui naviguent incessamment dans cette partie de la rivière.

Le 8, nous rencontrons de petits sauts qui nous arrêtent quelque temps. Ma pirogue étant échouée, je suis obligé de descendre à l'eau pour regagner la rive. Apatou me fait signe de m'arrêter court, et je vois passer, à un mètre de moi, un petit serpent d'eau dont la piqûre est très dangereuse. C'est la deuxième fois que ce brave Apatou détourne de moi un pareil danger. Vers midi, nous rencontrons une pirogue chargée d'Indiens

COSTUME DE CÉRÉMONIE CHEZ LES ROUCOUYENNES

Roucouyennes et d'un couple étranger qui navigue avec eux. Ces Indiens viennent du Parou, où ils ont leurs habitations. Les deux personnes qui les accompagnent sont un mulâtre et une Indienne croisée de blanc. Ils parlent un peu portugais, de sorte que je puis converser avec eux. Ces individus me disent qu'ils sont dans le Parou depuis une vingtaine d'années ; ils ne savent rien sur le Yary, si ce n'est qu'aucun voyageur n'a pu le remonter ; la navigation du Parou, qui est plus facile, est pourtant très périlleuse. Deux de leurs compagnons ont été noyés pendant le voyage, et eux-mêmes ont eu si peur de revenir sur leurs pas, qu'ils préfèrent la vie sauvage aux agréments de la

civilisation. C'est à tort que les Roucouyennes du Yary considèrent le Parou comme un affluent de cette rivière, car, en remontant, ils n'ont rencontré aucune branche aussi large que le Yary. Le Parou coule parallèlement au Yary, dont il n'est séparé près des sources que par deux jours de marche à pied. Les montagnes qui déterminent les deux versants ne présentent qu'une très faible élevation.

Apatou trouve que les deux sujets brésiliens devenus sauvages ont très mauvaise mine. Que sont-ils venus faire dans ces régions qu'il est si difficile d'aborder?

Ayant repris notre route vers deux heures, nous arrivons au but de notre course vers quatre heures. Le village commandé par Yacouman est à quatre kilomètres de la rive droite du Yary, sur un petit cours d'eau qui n'est navigable que pendant la saison des pluies. Comme nous étions obligés de faire ce trajet à pied, on ne débarque que mes objets les plus indispensables. J'apprends que Yacouman a quitté son habitation le matin pour aller dans le Parou. J'envoie immédiatement deux jeunes gens pour le prévenir de mon airrvée.

Je passe une nuit très agitée, et le lendemain 10, je suis pris d'une fièvre si forte que je perds connaissance. Ce n'est que le 11, vers quatre heures du soir, que je reprends possession de mes facultés. Apatou et Joseph, qui paraissent fort tristes, sont accroupis sur une natte à côté de mon hamac. Une bande d'Indiens venus pour voir le blanc dansent autour de mon carbet en chantant des airs lugubres. Il paraît que je suis bien malade; j'essaye pourtant de me lever pour rassurer cet entourage qui célèbre mes funérailles avant ma mort. Je ne puis faire un pas même en m'appuyant sur mon bâton de voyage. Ma situation n'est pas rose. Une idée me console, c'est que je suis arrivé au but de mon expédition.

Le 12, je suis incapable de faire plus de dix pas; je voudrais aller m'asseoir près d'un ruisseau qui est à cent mètres, mais je n'en ai pas la force.

Le 13, je vais prendre des bains dans le petit cours d'eau en question. Apatou me jette de l'eau sur la tête et me frictionne vigoureusement tout le corps; cela me fait grand bien. En rentrant au carbet, Apatou me dit que je ne dois pas rester plus longtemps dans ce pays malsain. Si Yacouman n'arrive pas ce soir, nous devons nous mettre en route demain matin.

14 octobre. — Nous quittons le village à six heures et demie. Un des Indiens avec qui nous avons remonté le Yary se cache dans la forêt au moment du départ; un seul Roucouyenne consent à nous accompagner jusqu'à l'embouchure de l'Apaouani, qui est à trente lieues en aval. Je suis obligé d'abandonner une embarcation. J'insiste près d'Apoïké pour qu'il nous accompagne jusqu'à l'Amazone, mais toutes mes offres sont inutiles. Cet Indien, qui m'a rendu de grands services, vient seulement jusqu'au dégrad et m'exprime son amitié en me passant la main sur l'épaule. Je lui fais présent d'une jolie sacoche de voyage et d'une loupe qu'il convoitait pour faire du feu.

Apatou voudrait descendre au plus vite, mais je lui dis que ce serait une honte pour

nous de ne pas remonter la rivière jusqu'à ses sources. Ce brave compagnon m'obéit sans faire de réflexions. La rivière se rétrécit à chaque pas ; elle n'a pas plus de dix mètres de largeur sur une profondeur de trente à quarante centimètres. Notre légère pirogue échoue à chaque instant, et au bout de deux heures de marche, nous sommes obligés de nous arrêter. Si les eaux avaient été moins basses, nous aurions pu gagner en quatre heures la grande chute Macayélé. La rivière cesse d'être navigable au-dessous de ce saut taillé à pic, qui, au dire des Indiens, ne mesure pas moins de quinze à vingt mètres. Mon Indien me dit qu'en remontant le Yary à pied nous aurions le soleil couchant un peu à notre droite, c'est-à-dire à l'ouest-nord-ouest du point que nous avons atteint. Je vois la figure d'Apatou s'épanouir quand je donne le signal de la retraite.

Le 15, à six heures du matin, je constate la température la plus basse que j'aie observée dans le cours de mon voyage. Le thermomètre me donne 18 degrés pendant que le baromètre est à 745 millimètres. Vers dix heures, le ciel est d'une pureté parfaite ; je trouve le paysage ravissant. Pourquoi donc la nature me paraît-elle plus belle en descendant qu'en remontant? C'est que, en venant, j'étais sous l'impression d'idées tristes, inspirées par les prodromes d'une grave maladie. Maintenant que je me sens renaître à la vie, je trouve tout beau.

Le 16 au matin, je vais recueillir quelques échantillons de roches noires, brillantes comme un fourneau de fonte qu'on a frotté avec de la mine de plomb. Ces roches sont fendillées en long et quelquefois en travers. Ce sont des schistes semblables à ceux que nous avons rencontrés dans l'Itany. Leur coloration noire provient d'un dépôt qui se forme pendant la saison des grandes eaux. Le célèbre de Humboldt et d'autres voyageurs ont été intrigués par la coloration des roches et des eaux de certaines rivières de l'Amérique équatoriale. J'ai pu constater que cette coloration est produite par des matières végétales décomposées. Le dépôt noir et brillant se trouve dans l'Itany et le Yary, non seulement sur les roches, mais aussi sur les branches qui sont immergées pendant la saison des pluies. Il est formé par du carbonate de chaux contenant un peu de fer, de silice et beaucoup de matières organiques ayant la couleur du charbon.

Nous rencontrons un Indien qui descend la rivière dans une pirogue à demi brisée. La navigation du haut Yary est si facile qu'on peut s'y aventurer avec les plus mauvaises embarcations. Cet Indien nous a prévenus de son arrivée en jouant un petit air de flûte ; il a comme bagage son arc, quelques flèches pour chasser le poisson, un vase en terre pour faire sa cuisine, une calebasse pour puiser de l'eau et quelques galettes de cassave. En fait de vêtements de rechange, il a quelques plumes et des colliers qu'il s'empresse de revêtir pour se présenter à nous.

Nous arrivons le soir à l'habitation de Namaoli. Nous ne faisons qu'y passer la nuit. Nous remplaçons notre Indien par un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux cheveux légèrement bouclés, jouant de la flûte avec passion. Pompi, c'est son nom, n'est pas vigoureux, mais il est assez adroit et poussé par un vif désir de voir les blancs.

La rivière devient superbe au-dessous de l'embouchure de l'Apaouani et présente une largeur qui varie entre cent et cent vingt mètres sur un mètre de profondeur. Pendant la saison des pluies, les eaux s'élèvent à quatre mètres environ, d'après le dire des indigènes, et surtout d'après les dépôts noirs qu'elle laisse sur les roches et sur les arbres.

Nous arrivons vers une heure près du village d'un chef redouté, Macouipy. A une distance de cinq cents mètres, je fais tirer deux coups de fusil pour prévenir mes hôtes. Macouipy, en guerrier intelligent, devine mes intentions pacifiques. Il sait bien qu'on n'informe pas à l'avance les villages qu'on attaque. Sa réception est cordiale. Il me fait boire une boisson fermentée faite avec de la canne à sucre et qui rappelle un peu le vin de Champagne. Il s'assied sur un escabeau à côté de mon hamac.

Au sommet du carbet où je fais la sieste, j'aperçois une couronne sur laquelle on

UNE PEINTURE ALLÉGORIQUE CHEZ LES ROUCOUYENNES

distingue des images coloriées en blanc, en jaune et en rouge. De loin on croirait voir une mosaïque. C'est une véritable peinture sur bois faite avec de l'argile de diverses couleurs délayées dans de l'eau.

Après une longue conversation avec notre hôte, Apatou m'explique le sujet de cette peinture : c'est une allusion à la difficulté de la navigation du bas Yary. Une grenouille voulant prendre ses ébats est arrêtée par des monstres fantastiques qui ont quelque ressemblance avec les dragons de la mythologie. La grenouille représente le Roucouyenne qui veut s'aventurer dans les chutes du Yary pour aller voir les blancs; des monstres impitoyables l'empêchent de satisfaire son désir.

Je voudrais des hommes à tout prix pour m'accompagner : personne ne veut venir. Macouipy raconte qu'il y a une vingtaine d'années, une grande pirogue roucouyenne s'est perdue avec quatre hommes en descendant à l'improviste une chute taillée à pic, aussi élevée que les plus grands arbres de la forêt. Tout ce que je puis obtenir de ce chef, c'est qu'il me donne sa peinture en échange d'un grand couteau. Désirant avoir un

collier pour sa femme, il me donne en outre un collier de petites calebasses contenant diverses couleurs.

18 octobre. — Nous rencontrons vers midi une bande d'Indiens prenant un bain dans la rivière à côté de leurs pirogues. L'un d'entre eux vient au devant de nous à la nage, et me crie en langage créole :

« Où qu'à allez?

— Amazone, lui répondis-je. Toi venir, couteaux, camisas, beaucoup. »

Sans autres explications, ce sauvage, qui me stupéfie en parlant le créole de Cayenne, prend son hamac, ses flèches, sa flûte et monte dans ma pirogue. Il nous raconte que, quand il était jeune, il a rencontré un blanc dans le bas de l'Oyapock, et est allé avec lui à Cayenne; il était tout petit à ce moment. Il resta environ douze lunes chez les blancs; mais voyant que ceux-ci se moquaient de lui, il préféra la vie des grands bois à la civilisation.

Le 18 octobre au soir, nous couchons dans l'habitation d'un chef qui nous fait un très bon accueil et regrette de ne pouvoir nous donner de la cassave pour faire le reste de notre voyage. Je fais quelques cadeaux à ses femmes, qui me donnent en échange des colliers de dents de tigre et des couronnes de plumes.

Le chef nous informe que nous ne trouverons plus qu'une seule habitation de Roucouyennes avant d'arriver aux grandes chutes du Yary; encore faudra-t-il remonter une crique pendant deux jours pour arriver au village qui pourra nous fournir des provisions en quantité suffisante. Son ami Yeleumeu habite les rives de la crique Courouapi, à deux jours de marche de son confluent avec le Yary.

Le 19 octobre, nous arrivons à la crique Ouapoupan. Pompi connaît un chemin qui va en quatre heures de l'embouchure de cette crique au village commandé par Yeleumeu. Apatou et lui vont aller à pied commander des provisions de cassave, tandis que moi avec Joseph et le nouveau venu nous gagnerons le village en descendant le fleuve et remontant la crique Courouapi. Je suis obligé de m'arrêter à midi pour me reposer un moment : j'oublie mon baromètre à l'endroit où je me suis couché, je ne m'aperçois de cette perte qu'après deux heures de marche. J'aime mieux débarquer sur la rive que de remonter la rivière avec mes hommes, que j'envoie à la recherche de mon instrument. Ce contre-temps m'ennuie, parce qu'il nous retarde.

La sécheresse a réduit le Yary au minimum de sa hauteur. Il en est de même de mes provisions : plus de vin, plus de café, pas de sucre, et du sel pour quatre ou cinq jours au plus. Cet inventaire fini, je me mets à réfléchir. Hélas! j'ai perdu les douces illusions que j'avais les premiers jours de marche en descendant le Yary. Point de courant, nous marchons moins vite que dans le haut de la rivière. Hier encore j'avais une retraite assurée du côté de l'Oyapock, mais j'ai appris que les eaux de la crique Kou qui conduit à ce fleuve sont tellement basses que la navigation y est impossible. A une faible distance au-dessus de l'embouchure, il faudrait faire une longue route à pied, et je

n'ai plus de souliers. Les fils de mes chaussures s'étant pourris par suite d'un séjour prolongé dans l'eau, les semelles se sont séparées spontanément de l'empeigne. Il n'y a pas à hésiter : il faudra nous aventurer à travers les grandes chutes du Yary, ces petits Niagaras qui nous séparent de l'Amazone.

Mes hommes reviennent à la tombée de la nuit et me rapportent non seulement mon baromètre, mais un hoco superbe et une grande perdrix qu'ils ont tués au retour. Après un bon dîner, dont ce gibier fait tous les frais, nous allumons un grand feu autour duquel nous pendons nos hamacs. Les Roucouyennes, couchant tout nus dans ces filets à mailles très écartées, sont souvent indisposés par la fraîcheur de la nuit ; c'est la raison pour laquelle ces sauvages ne négligent jamais d'entretenir leurs feux jusqu'au lendemain.

Un de nos hommes, ennuyé par les moustiques qui le dévorent, malgré la teinture de roucou dont tout son corps est enduit, fait un feu énorme tout près de son hamac. Au milieu de la nuit le feu prend à une liane voisine et se communique à un nid de fourmis formé de matières dont les Indiens se servent au lieu de notre amadou. En un instant un grand feu flambe au-dessus de nos têtes; un nid de termites (poux de bois) enflammé tombe en faisant des fusées et éclate en arrivant à terre.

Je saute aux cordes de mon hamac.

« Vite, ramassons nos bagages et gagnons le milieu de la rivière. »

Il était temps ! Quelques instants après, plusieurs arbres, dévorés par le feu, tombaient avec fracas à l'endroit même que nous venions de quitter.

Je passe une nuit déplorable. La rive opposée est si marécageuse que je ne puis mettre pied à terre. Nous sommes obligés de suspendre nos hamacs à des arbres surplombant la rivière.

Nous arrivons vers dix heures à l'embouchure de la crique Courouapi. Après avoir fait une centaine de mètres pour la remonter, nous trouvons des bancs de sable où nous échouons à chaque instant. Je fais décharger tous les bagages pour remonter plus facilement. Nous les mettons dans la forêt, où nous les laissons à la garde de Dieu. Je voudrais bien me reposer dans cet endroit et y attendre le retour d'Apatou; mais il importe que je me rende à l'habitation de Yeleumeu. En outre des provisions à faire, il nous faut des hommes et des canots pour nous engager dans les chutes du Yary. Peut-être obtiendrai-je moi-même ce qu'on refuserait à mes canotiers.

Ce n'est qu'après deux jours de traversée pénible, qui me rappellent les difficultés du haut de l'Apaouani, que nous arrivons chez Yeleumeu. Je profite de mon séjour chez ce chef pour compléter mes notes sur les Indiens du Yary. Mon manuscrit, copié presque textuellement, donnera aux lecteurs une idée de ces sauvages, qui n'avaient jamais eu de relations avec les blancs.

II

Étude sur les Indiens des Guyanes. — Funérailles. — Crémation. — Pêche à coups de sabre. — Le Yary. — Chasse. — Un tapir tué. — La crique Couyary. — Les roches du « Mauvais Esprit ». — Bruit singulier. — Rencontre de gens de la tribu de Yeleumeu. — Les Calayonas accusés d'anthropophagie. — La crique Kou. — On s'habitue au piment. — Effets de la peur. — Rapides. — Chute du Yary. — Vaillance d'Apatou. — Cascade. — Rencontre d'une famille brésilienne. — Chute de la Pancada. — Arrivée à Porto Grande. — Gurupa. — Sainte-Marie-de-Belem. — Fin du voyage.

Caractères physiques. — Les Indiens des Guyanes sont généralement de taille peu élevée. Ceux de l'intérieur paraissent toutefois un peu plus grands que ceux du bas des rivières, qui ont sans doute été abâtardis par la misère, la difficulté de se procurer des vivres et aussi l'abus de liqueurs spiritueuses. C'est à tort que la Commission franco-hollandaise a dit des Roucouyennes qu'ils sont de haute stature. Si, en effet, au premier coup d'œil, ces hommes paraissent plus grands qu'ils ne le sont en réalité, cela tient sans doute à la longueur et à la largeur de leur buste qui fait contraste avec le faible développement de leurs membres. Il est difficile d'indiquer la couleur exacte de ces sauvages. L'idée la plus juste que je puisse en donner est de la comparer à celle d'un Européen fortement bronzé par le soleil.

Après un séjour prolongé dans l'intérieur du pays, nos mains étaient devenues presque aussi brunes que celles des Roucouyennes. Un de ces sauvages me fit même remarquer, en voyant des différences de teint à diverses places de ma peau, que, si je vivais plus longtemps avec eux, je ne tarderais pas à leur ressembler.

Les enfants sont d'un blanc presque pur au moment de la naissance. Lorsque ces Indiens sont malades, leur peau devient terne et sensiblement plus pâle. La teinte de leur peau jaune brunâtre, un peu de la couleur des feuilles mortes, n'est pas agréable à l'œil. Peut-être ont-ils eu une idée heureuse en se peignant tout le corps avec une couleur d'un beau rouge appelée roucou. Ce produit, employé dans l'industrie européenne pour la coloration des étoffes, provient de la pulpe qui entoure les petites graines d'un arbuste indigène de l'Amérique équatoriale. Les Indiens ajoutent généralement un peu d'huile à leur peinture, ce qui permet de l'étendre plus facilement et lui donne plus de fixité. Aussi les voit-on rester des heures entières dans l'eau sans que la couleur s'efface. Cette couleur ne sert pas seulement d'ornement: elle a aussi l'avantage de défendre la peau contre les piqûres des moustiques. Il est vrai que cette substance n'est pas toujours d'une efficacité absolue, car j'ai vu des Indiens qui souffraient des piqûres de ces insectes presque autant que moi.

Les différents animaux ont une odeur propre qui peut les faire reconnaître à distance. Il en est de même des différentes races humaines. Je trouve que les indigènes de l'Amérique du Sud se distinguent des noirs et des blancs par une odeur de cuir neuf. Ce

fait provient sans doute de l'action du tanin du roucou, qui est une substance très astringente, sur les matières sécrétées par la peau (graisse, etc.).

Les jours de fête, les Indiens agrémentent leur peinture rouge de quelques arabesques noires. Ces dernières sont faites avec le suc qui découle du fruit de différentes espèces de genipa et qui est sans couleur lorsqu'on ouvre le fruit, mais qui noircit au contact de l'air. Quelques Indiens, voulant paraître plus beaux que leurs compagnons, ont eu l'idée bizarre de se présenter à moi peints en noir des pieds à la tête.

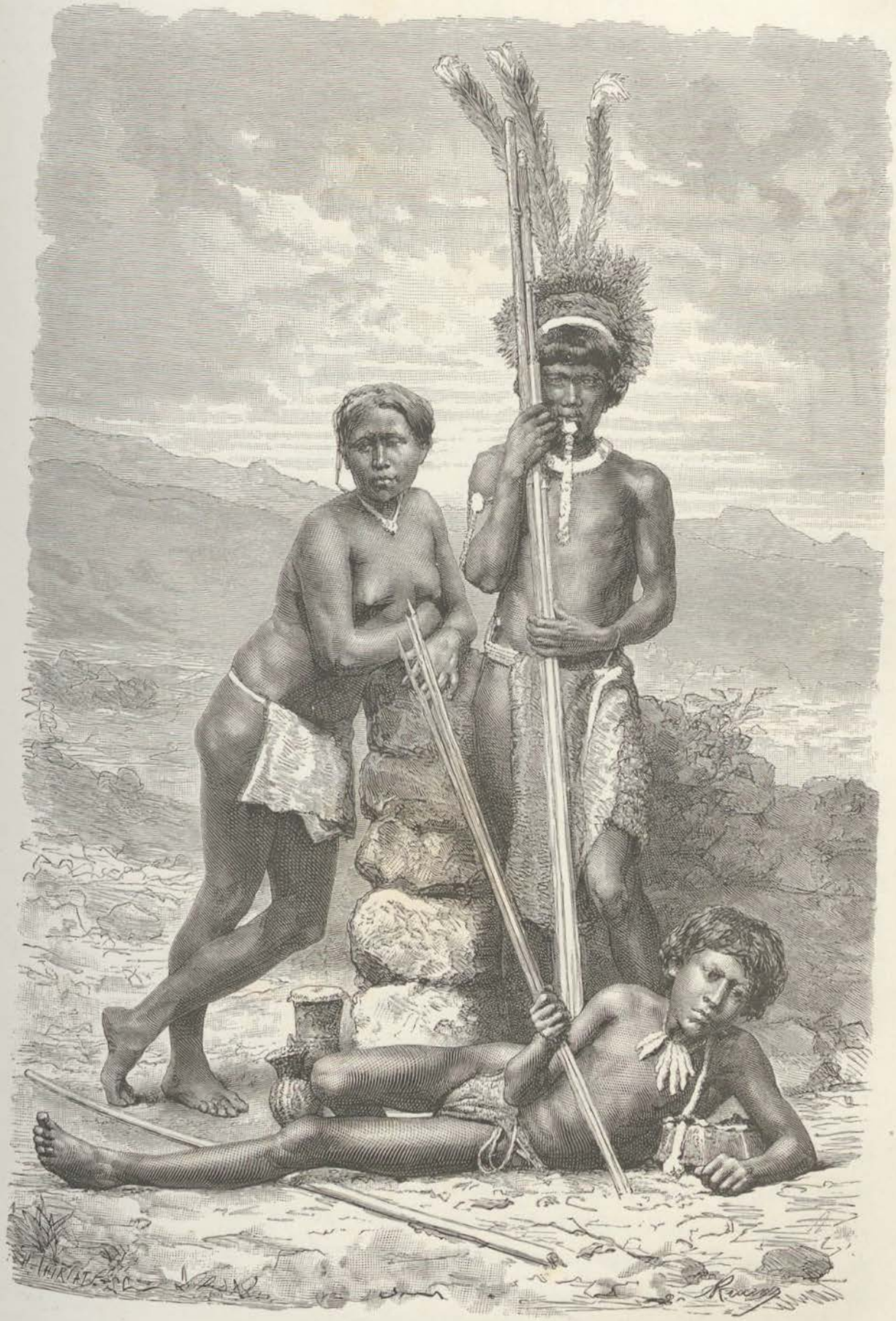
Très peu d'Indiens ont l'habitude de se tatouer. Ceux qui veulent s'orner de cette manière opèrent simplement en s'enfonçant dans l'épiderme une arête de poisson trempée dans le suc du genipa.

Jamais les Roucouyennes ne se mettent en voyage sans s'être fait teindre la veille du départ. Ce soin est dévolu aux femmes. Ils emportent avec eux du roucou et du genipa dans de très petites calebasses qu'ils suspendent autour de leur cou en guise de colliers. La peinture rouge déteint sur les objets dont ils se servent; leurs hamacs, faits d'un coton d'une blancheur remarquable, ne tardent pas, par l'usage, à devenir tout à fait rouges. Un Roucouyenne ayant mis une de mes chemises, il me fut impossible de la blanchir. Ces Indiens ont généralement les cheveux d'un noir très foncé ; nous n'avons trouvé que deux individus ayant les cheveux roux. Ces derniers avaient la peau moins pigmentée que leurs compagnons. Ils étaient d'une constitution lymphatique ; l'un d'eux portait même la cicatrice d'un abcès des ganglions du cou.

Les Bonis, qui ont eu autrefois des relations avec les Oyacoulets, nous disent que ceux-ci ont la barbe et les cheveux blonds comme les Hollandais ; n'ayant pas vu ces sauvages, je me contenterai de mentionner cette assertion.

La chevelure des Indiens de la Guyane n'est pas crépue comme dans la race nègre ; elle est moins ondulée que chez les blancs. Ils se taillent un peu les cheveux sur l'avant de la tête et portent le reste d'une longueur démesurée. Les hommes et les femmes ont identiquement la même coiffure. La barbe est très peu fournie. Ils ont du reste une médiocre estime pour cet ornement, et ils ont bien soin de l'épiler, ainsi que leurs sourcils et même leurs cils, au fur et à mesure de la croissance. Ils arrachent leurs cils, disent-ils, pour « mieux voir ». Les sourcils sont moins fournis que dans la race blanche ; leur insertion, moins nette que chez nous, ne se fait pas seulement au niveau de l'arcade sourcilière, mais elle s'étend, d'une manière diffuse, jusque sur les tempes et sur le front. Ils regardent la longue barbe des blancs comme une chose des plus étranges. Un chef roucouyenne, qui n'avait jamais vu de blancs, ne consentit à me donner un guide qu'autant que je lui ferais cadeau de quelques poils de mes favoris. Tout le reste du corps est épilé avec le même soin chez les femmes aussi bien que chez les hommes.

Tête. — Ces Indiens ont la tête assez volumineuse et bien proportionnée à leur buste énorme. Le diamètre antéro-postérieur de leur crâne est toujours plus considé-



INDIENS BOUCOUYENNES

BIBL. MUSEUM PARIS

rable que le diamètre transversal. Je n'ai trouvé chez aucun d'eux ces crânes en forme de mitres et de pains de sucre que l'on rencontre chez différentes tribus des rives de l'Amazone. Le front des Indiens est manifestement moins élevé et plus fuyant que chez les blancs.

La Commission franco-hollandaise rapporte que les Roucouyennes vus par elle dans le Maroni ont les yeux bleus. Ce qu'il y a de vrai dans cette assertion, c'est que le blanc de l'œil, qui, dans toutes les races, est légèrement nuancé de bleu par les veines rampant sous la conjonctive, paraît plus bleu que chez nous, parce qu'il ressort davantage sur le fond rouge dont la face est peinte. Mais l'iris, qui donne à l'œil sa véritable couleur, suivant les anthropologistes, n'est jamais bleu. Je l'ai toujours trouvé d'un brun plus ou moins foncé sur plus de deux cents individus que j'ai eu l'occasion d'examiner.

Le globe de l'œil paraît plus petit que dans la race blanche, parce qu'il est légèrement bridé à son angle externe. Les paupières s'ouvrent, non pas sur un axe transversal comme chez nous, mais elles sont légèrement obliques de haut en bas et d'arrière en avant, comme chez les Chinois. Les arcades sourcilières sont plus saillantes que dans la race blanche, ce qui contribue à faire paraître le front plus fuyant. La bouche est généralement petite; mais les lèvres, quoique beaucoup moins épaisses que celles des noirs, le sont beaucoup plus que chez les blancs.

Plusieurs tribus d'Indiens des Guyanes, entre autres les Galibis et les Émerillons, se perforent la base de la lèvre inférieure, pour y passer un petit os ou une épingle, qu'ils remuent constamment avec la langue. Cette particularité n'existe pas chez les Roucouyennes. Pour compléter l'ensemble de la physionomie de ces sauvages, il me suffira d'ajouter qu'ils ont les pommettes saillantes comme dans la race mongolique.

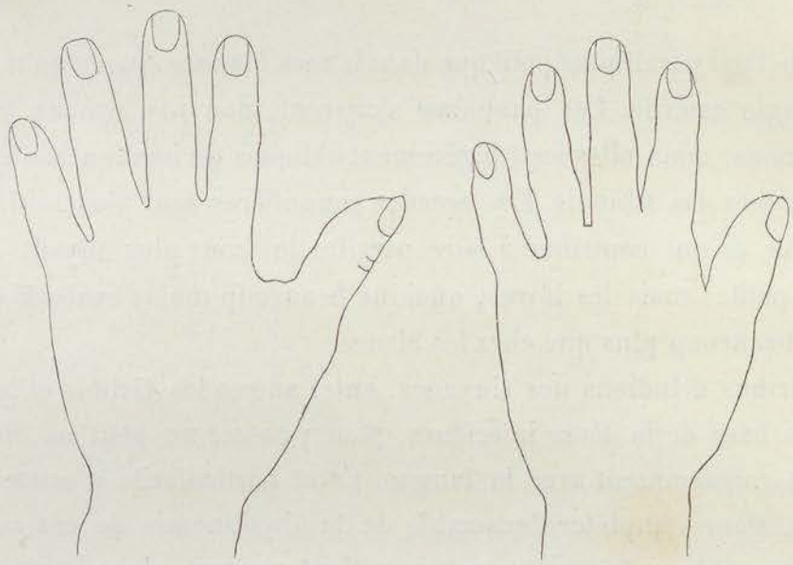
Ceinture. — Les jeunes gens des deux sexes, loin de se serrer la taille, cherchent à la faire paraître plus grosse en s'entourant l'abdomen avec de grosses ceintures. Chez eux, une légère proéminence du ventre, loin d'être regardée comme une infirmité, est considérée comme un trait de beauté.

Pieds. — On distingue facilement l'empreinte d'un Indien sur le sol ; les pieds sont très courts, larges et plats. La cambrure en est plus faible que dans toutes les autres races ; on pourrait croire que cette disposition doit gêner considérablement la marche, et cependant j'ai pu juger par moi-même que les indigènes de l'Amérique du Sud sont les premiers marcheurs du monde. Les Roucouyennes du Yary font quarante et cinquante lieues à travers les montagnes pour aller danser chez leurs amis de l'Itany et de la crique Maroni. Les hommes et les femmes font des étapes de six et sept heures sans s'arrêter. Dans leurs excursions à travers les montagnes, ils se mettent toujours sur une seule ligne : c'est ce qui constitue la file indienne. Cet ordre de marche leur est si naturel qu'ils le conservent en allant d'une habitation à une autre à travers la place du village, qui est pourtant toujours vaste et en général bien dégagée.

Mains. — Ce qui caractérise la main de l'Indien, c'est le développement des muscles du pouce et le peu de longueur des doigts. Les hommes les plus grands, quoique ayant le poignet assez fort, ont des doigts qui ne sont guère plus longs que ceux d'une fille de douze ans de la race blanche.

Maladies. — Un de mes amis, le docteur Hemeury, qui a habité la Guyane pendant six ans, m'a dit en plaisantant que les Indiens ne sont jamais malades qu'une fois, au moment de mourir : dans toute la haute Guyane je n'ai en effet rencontré que fort peu de malades ; et, je dois le reconnaître, tous étaient dans un état si désespéré que tous mes soins eussent été superflus.

Nous n'avons trouvé aucun Roucouyenne atteint de calvitie, même chez les gens les



MAINS D'UN ROUCOUYENNE

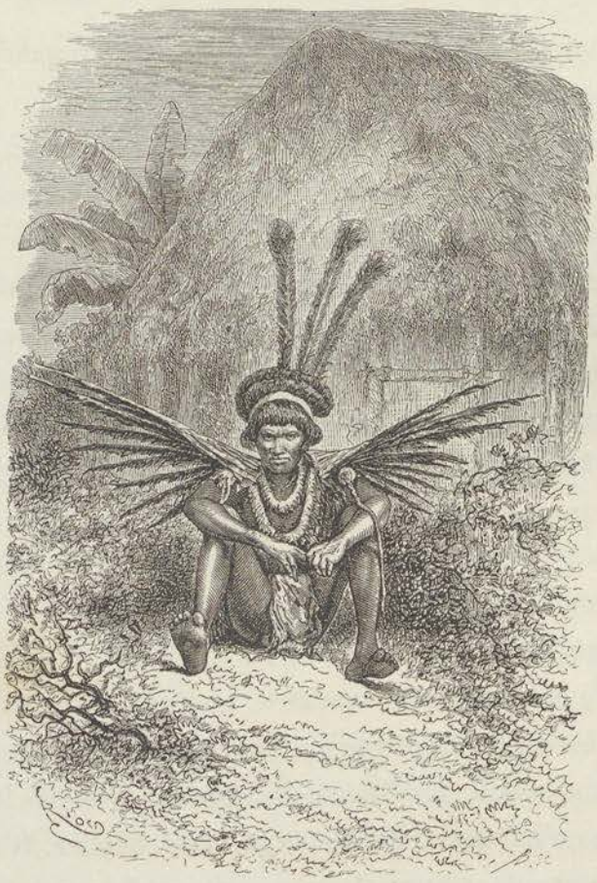
plus âgés. Les vieillards des deux sexes conservent généralement leurs cheveux noirs jusqu'à la mort.

Les affections de la peau sont rares.

Médecins et remèdes. — Tous ces sauvages ont des médecins qu'ils appellent *piays*. Un piay accompagnait les Indiens qui portaient mes bagages à travers les montagnes, de sorte que j'ai pu voir la manière dont il traitait ses malades.

Notre compagnon Apatou ayant eu mal à la tête, le piay Paniakiki s'assit sur un hamac en face du malade, puis se mit à regarder le ciel pendant quelques instants, en ayant l'air de l'invoquer mentalement. C'était une prière tacite qu'il adressait au diable pour qu'il fît cesser le mal de son client. Il pratiquait cette espèce d'exorcisme tout en fumant sa cigarette, dont il rejetait la fumée par le nez avec autant d'élégance qu'un gamin de Paris. Puis, plaçant sa longue cigarette entre le gros orteil et le deuxième doigt de pied, sans adresser à son malade aucune question sur le mal qu'il éprouvait, ainsi

que cela se pratique chez nous, il se mit à souffler avec force sur le point douloureux. Prenant ensuite un éclat de roche très pointu, il fit cinq ou six incisions sur le front du patient, et se mit à aspirer le sang avec sa bouche en guise de ventouse. Après cinq minutes de succion, les insufflations recommencèrent; le piay ralluma sa cigarette qui s'était éteinte pendant l'opération, en envoya deux ou trois bouffées dans la bouche et les yeux de son malade, et se retira sans mot dire. Apatou, qui avait d'ailleurs plus de confiance dans les pratiques de ces espèces de sorciers que dans mes connaissances



UN PIAY, MON CONFRÈRE

médicales, se trouva si bien rétabli, qu'il put manger aussitôt après un coumarou qui ne pesait pas moins de trois livres.

Dans toutes les maladies fébriles le piay prescrit la diète la plus absolue ; la seule licence qu'il accorde à son malade, c'est de se jeter dans la rivière lorsque la fièvre est trop forte.

Les piays sont fort respectés dans leurs tribus : cela tient sans doute à la difficulté des examens qu'ils sont obligés de subir pour arriver à cette position. Plus d'un candidat succombe, dit-on, aux terribles épreuves qu'il doit subir pendant plusieurs années de noviciat.

Tempérament et constitution. — Ces Indiens ont presque tous le tempérament bilieux : cela vient probablement de ce que dans la zone tropicale le foie est l'organe qui fonctionne le plus. L'appareil biliaire souffre beaucoup plus dans un voyage sous l'équateur que le poumon dans une expédition au pôle nord. Le système nerveux est celui qui est le moins impressionnable chez ces Indiens.

Quant à l'adresse des Roucouyennes et à la finesse de leurs sens, nous ne trouvons pas qu'elles aient rien d'extraordinaire. Les Gauchos de la Pampa, qui sont des blancs devenus presque sauvages, sont beaucoup plus habiles et adroits que tous les Indiens des Guyanes.

Nourriture. — Elle consiste le plus souvent chez les Roucouyennes en poisson ou gibier, bouilli avec une forte dose de piment. Si ces Indiens ne se servent généralement pas de sel, au moins connaissent-ils le moyen de s'en procurer, en brûlant certains palmiers appelés pinots par les habitants de la côte, et qu'on trouve le long des petits cours d'eau. Les cendres placées dans une grosse marmite en terre se déposent au fond, tandis que les différents sels qui y sont contenus se dissolvent dans l'eau chaude. En évaporant le liquide séparé des cendres, on voit se déposer au fond de la marmite une matière blanche, cristalline, composée de différents sels de soude et de potasse. Ce résidu remplace le sel sans aucun inconvénient.

Les cuisinières ne laissent généralement rien à désirer au point de vue de la propreté. Je ne leur reproche qu'un détail, qui m'a choqué la première fois que je m'en suis aperçu. Pour empêcher le bouillon de s'échaper pendant l'ébullition, elles projettent de l'eau dans la marmite au moyen de la bouche.

Lorsque le voyageur arrive dans une tribu d'Indiens, le premier soin de son hôte est de lui faire servir à manger. Sans mot dire, les femmes apportent des escabeaux, et l'étranger s'assied à côté du chef de la tribu, pour manger, par exemple, le poisson froid qui est resté du dernier repas. Les Indiens ne connaissent pas les fourchettes, mais ils font de petites cuillers qu'ils taillent dans le fruit du calebassier. Il faut dire qu'il sont soin de se laver les mains avant et après les repas. Pour s'essuyer les mains et la bouche, on trouve dans les cases une espèce de torchon fait avec une écorce qui se divise en lanières.

Chaque jour les hommes mangent en commun; ils sont servis par les femmes, qui apportent l'une du poisson, l'autre du gibier. Après ce repas, qui se fait généralement dans la grande hutte située au milieu du village, les hommes retournent chez eux, et on les voit souvent se remettre à table avec leurs femmes et leurs enfants. Ils absorbent des quantités considérables d'aliments. Ils font au moins quatre repas dans la journée, et je les ai vus plus d'une fois se lever la nuit pour manger. Il n'est pas rare qu'un Indien mange un poisson de trois livres à son repas du soir. Ajoutons qu'ils sont capables, à un moment donné, de supporter de grandes privations. Les Roucouyennes ne boivent jamais en mangeant.

En traversant la chaîne des Tumuc-Humac, il nous est arrivé à plusieurs reprises de n'avoir qu'un singe à partager entre les trente hommes qui composaient notre escorte; ils se contentaient de cette maigre pitance avec une résignation qu'on ne rencontre pas chez les noirs.

Dans le grand bois on ne trouve que quelques bourgeons de palmier et des fruits qui seraient insuffisants pour la nourriture. Les transportés de la Guyane française qui se sont évadés dans la forêt vierge sont morts de faim; quelques-uns n'ont survécu qu'en mangeant leurs compagnons.

La cassave que préparent les Roucouyennes est beaucoup moins savoureuse que celle que l'on consomme dans les pays plus civilisés : non pas à cause de la qualité du manioc, qui est au contraire plus beau que dans la basse Guyane, mais à cause de la grossièreté de la préparation. On ne se donne pas la peine d'éplucher les tubercules de manioc; on les râpe tout simplement sur des morceaux de bois dans lesquels on introduit des éclats de roches dures. Avant de se servir de ces instruments qu'on appelle *grages* en langage créole, on a soin de les mouiller pour faire gonfler le bois, qui tient ainsi les pierres plus fortement enchâssées. Pour la cuisson des galettes de farine, on se sert simplement de pierres plates ou de larges plateaux en argile. Le manioc ne fait pas seulement le fond de la nourriture; on en tire aussi la principale boisson, le cachiri. Ce liquide s'obtient en mettant de la farine de manioc en contact avec l'eau et en y ajoutant un ferment.

Les physiologistes ont démontré qu'il existe dans la salive une substance qui a la propriété de transformer l'amidon en sucre. C'est ce ferment que les Roucouyennes emploient pour fabriquer leur cachiri. Ils panachent une partie de la farine et développent ainsi une fermentation qui transforme l'amidon en sucre, puis en alcool. Cette liqueur, n'étant pas filtrée, reste blanche à cause de la farine qu'elle renferme en excès.

J'ai d'abord éprouvé une certaine répugnance à boire le cachiri, mais, la nécessité faisant loi, mon palais s'habitua bientôt à cette boisson plus rafraîchissante qu'alcoolique, et, à la fin, je la trouvais même assez agréable. Les Indiens font quelquefois une liqueur beaucoup meilleure que le cachiri avec le jus de la canne à sucre, qu'ils cultivent malheureusement en quantité trop insuffisante. Dans leurs voyages, ils emportent toujours quelques-uns de ces roseaux qu'ils jettent au fond de leurs canots et qu'ils sucent quand ils ont soif.

Religion. — Les Roucouyennes de l'Itany et du Yary admettent un esprit du Bien et un esprit du Mal. Celui qui représente Dieu, étant incapable de leur nuire, doit être laissé en repos. On se garde bien de lui adresser des prières, cela pourrait l'irriter. L'esprit malin, qui représente le diable dans la croyance des blancs, est seul l'objet de tout le culte; c'est à lui qu'on offre des sacrifices et qu'on fait des libations afin d'apaiser son courroux.

Funérailles. — Il y a trente-six heures que nous sommes dans le village de Yeleumeu.

Un Indien est dans un état désespéré depuis deux jours; je désire assister à ses funérailles. Je suis touché de l'attachement que les enfants témoignent à leur père. Ce malheureux, étant couché depuis plusieurs mois, éprouve le besoin de prendre l'air : ses enfants, empressés à ses moindres volontés, le transportent dans le village, couché dans son hamac qu'ils suspendent à une perche et portent sur leurs épaules. Les amis du patient ont une manière étrange de lui témoigner leur affection : c'est à qui apportera dans son carbet la plus grosse charge d'un bois résineux qui devra servir à brûler son corps. Le pauvre homme paraît très flatté de la prévenance de ses camarades qui ont accumulé plusieurs stères de bois à côté de son hamac. Pensant que le malade succombera pendant la nuit, je charge Apatou de rester dans le village pendant que j'irai dormir dans le grand bois avec la plupart des Indiens.

Le 23 octobre, vers quatre heures du matin, je suis réveillé par un coup de feu tiré par Apatou : c'est le signal convenu avec lui pour annoncer les funérailles, qui se font aussitôt après la mort. En toute hâte, avec tous les Indiens de mon carbet, je me dirige avec empressement vers le village. Nous sommes obligés de traverser un petit cours d'eau sur un tronc d'arbre, mais les femmes éclairent notre marche au moyen de morceaux d'encens enclavés dans des bouts de bois. Le défunt était un brave homme : c'est à qui fera son éloge; hommes et femmes parlent tous ensemble, racontant ses qualités, sa bonté, son courage à la guerre, son adresse à la chasse, à la pêche. Au fur et à mesure que les Indiens arrivent au carbet du défunt, ils se mettent à entonner des airs lugubres, entremêlés de pleurs et de gémissements. Tous les animaux qui vivent à l'état privé dans le village se réveillent, viennent se joindre à la foule et mêlent leurs cris divers aux gémissements du public.

Cette cérémonie funèbre est anticipée. Je constate en prenant la main du prétendu cadavre que le pouls n'a pas cessé de battre. Un piay de la tribu, c'est-à-dire mon confrère, s'est laissé tromper par une syncope. Le moribond, se ranimant assez pour me reconnaître, murmura quelques paroles que je ne compris pas, mais qu'Apatou me traduisit. Le malheureux ne se sentait pas assez fort de ses vertus pour comparaître dans l'autre monde. Il me priait de le recommander, en ma qualité de piay des blancs, à notre Divinité. Désireux de satisfaire au vœu d'un mourant, je lui jetai quelques gouttes d'eau sur la tête et le baptisai suivant la formule de la religion catholique.

Il ne valait pas la peine de retourner dans le grand bois pour se coucher; je fis tendre mon hamac à deux arbres en attendant le jour. Ce ne fut qu'à neuf heures du matin que le pouls du moribond cessa définitivement de battre.

Les jeunes gens s'empressent aussitôt de sortir le bois. Ils font une espèce de plancher sur la place publique. A l'arrière de ces poutres disposées les unes à côté des autres, ils plantent en terre un piquet: c'est pour appuyer le cadavre que l'on assied sur le bûcher. Le défunt est revêtu de ses plus jolies parures; il porte sur la tête une couronne de plumes aux couleurs éclatantes; à son cou sont attachés ses colliers, son peigne en bois

et ses flûtes en tibias de biche; les bras et les jambes sont recouverts de bracelets. Pendant qu'on s'occupe de cette exhibition, la veuve éplorée jette par terre toutes les poteries dont se servait son mari. Son désespoir n'épargne rien. Tout ce qui appartenait à celui qu'elle aimait est immédiatement détruit.

Le bûcher est allumé. Une flamme vive entoure le cadavre et le rend méconnaissable en un instant. Je n'aurais pas éprouvé la moindre émotion s'il n'était pas survenu un accident pendant cette opération. Un ouragan, s'étant élevé subitement, porta les flammes

FEMMES ROUCOUYENNES ÉCLAIRANT LA MARCHE DU VOYAGEUR

jusqu'à une case voisine du bûcher; il fallut que les spectateurs en étouffassent le feu pour empêcher l'incendie du village. Ce contre temps fit voir le cadavre que jusqu'alors les flammes avaient dissimulé à nos regards. La graisse fondue sur les joues, les articulations des genoux ouverts par l'action du feu nous offrirent un spectacle repoussant. Les jeunes gens furent obligés de rallumer le foyer. La crémation ne fut terminée qu'après une demi-heure. Les cendres recueillies dans un vase de terre furent placées sur le carbet de la veuve. C'est dans un an seulement qu'elles seront déposées en terre.

Cette scène achevée, les habitants font le nettoyage complet, non seulement de la

case mortuaire, mais aussi de tous les carbets du village. C'est une mesure hygiénique pour éviter les maladies contagieuses.

Midi. Aucun Indien ne veut nous accompagner, mais nous obtenons un canot en échange d'un petit couteau qu'Apatou présente au tamouchi. Nous nous mettons en route avec nos deux embarcations pour regagner le Yary. Lorsque nous avons des troncs d'arbres à franchir, mes deux équipages (si je puis appeler ainsi les deux noirs et les deux Indiens qui m'accompagnent) réunissent leurs efforts pour faire passer les pirogues l'une après l'autre.

« *Séné oua ?* » (Vois-tu ?) dit un des Indiens qui est debout à l'avant de ma pirogue.

Il décharge son fusil dans l'eau et tue un aymara qui était caché sous un vieux tronc d'arbre. Quelques pas plus loin, Pompi saute à la rivière pour aller barrer une rigole où l'on voit sauter un grand nombre de petits poissons. Il frappe sur la bande à coups de sabre d'abatis, et en cinq minutes nous avons une belle friture.

En route je manifeste quelque inquiétude au sujet des bagages que nous avons laissés à l'embouchure. Yeleumeu m'a dit que les deux individus bizarres que j'ai rencontrés dans le Yary sont des malfaiteurs. Ces misérables ayant tué, l'un sa femme et l'autre son mari, ont évité la justice en se réfugiant dans le grand bois.

« Ne crains rien, me dit-il, ceux qui tuent et volent chez les blancs sont sages chez les Roucouyennes, parce qu'ils ont peur d'être brûlés tout vifs. »

En effet, je retrouve mon argent (un sac de pièces de cinq francs), mes couteaux et autres objets d'échange. Mais des singes ont dévoré les cannes à sucre et quelques morceaux de cassave que nous avions pourtant recouverts de grosses pierres. Heureusement, nous avons des vivres pour cinq personnes pendant douze jours.

Les sauts de la crique Courouapi sont insignifiants ; cela provient sans doute de ce que le terrain, qui est schisteux, se laisse facilement désagréger par la force du courant.

24 octobre. — Nous débouchons dans le Yary à dix heures du matin, quatre jours après l'avoir quitté. En sortant de la petite crique Courouapi, nous trouvons la rivière grandiose. Sa largeur permet à la brise de s'y faire sentir ; un léger vent de sud-est ride ses eaux. Les rivières sont de véritables bouches d'air qui ventilent l'immense voûte de verdure étendue sur toutes les Guyanes. On éprouve une sensation des plus agréables en quittant l'air confiné du grand bois pour respirer à pleins poumons au niveau d'un large cours d'eau.

Vers midi, nous apercevons une grosse masse noire qui se dirige vers nous. C'est un tapir, qui veut passer d'une rive à l'autre ; mes deux embarcations se mettent à sa poursuite à toute vitesse ; Apatou, debout sur l'avant, se prépare à tirer dès que l'animal sera à bout portant. Il lui envoie deux décharges de chevrotines à une distance de quatre ou cinq pas ; un flot de sang rougit l'eau, mais la bête continue sa course et disparaît dans la forêt. Apatou s'irrite ; c'est le cinquième qu'il blesse depuis notre séjour sur le Yary.

Mes hommes courent la forêt dans toutes les directions pendant que, assis au pied

CRÉMATION D'UN BOUCOUYENNE

BIBL. MUSEUM PARIS

d'un arbre, je mets mon cahier de notes au courant. Tout à coup j'entends du bruit, et, levant les yeux, j'aperçois un énorme animal qui se dirige sur moi à fond de train. Je m'abrite derrière un tronc d'arbre, et le tapir furieux passe sans se détourner. Apatou, que j'ai prévenu par mes cris, accourt sur son passage et lui envoie une balle à la distance de quelques mètres. Cela nous fait un gibier aussi lourd qu'une petite vache.

25 octobre. — La rivière est toujours très large, mais peu profonde et de courant faible, parce que le lit n'est entravé que par de rares blocs de granit. Les rives sont basses, et les arbres, qui sont rabougris, sont noyés de plus d'un mètre pendant la saison des pluies.

Pendant que j'examine des amas de cailloux englobés dans une gangue assez dure, Apatou m'appelle doucement pour me faire assister à une scène charmante. Ce sont des capiaïs, le père, la mère et trois petits, alignés sur la rivière à trente pas de nous. Ces bêtes innocentes qui n'ont jamais vu d'êtres humains, car la région est déserte à une très grande distance, nous regardent d'un air si naïf qu'Apatou ne songe même pas à décharger son fusil. Un peu plus loin, nous rencontrons une biche qui boit sur le bord de la rivière. Pompi voudrait la tuer pour faire des flûtes avec ses tibias, mais je le prie de réserver ses flèches pour les moments de disette.

Vers onze heures, nous arrivons à l'embouchure de la crique Couyary. Au dire des Roucouyennes, ce cours d'eau assez important a ses sources voisines de la crique Maroni. Il paraît que des Indiens du Yary, s'étant avancés dans la crique Couyary, ont rencontré les Roucouyennes de la crique Maroni qui venaient chasser dans ce cours d'eau. Il n'y aurait donc que quelques jours de marche entre les sources de la crique Maroni et celles de la crique Couyary.

Midi. Mon équipage est indécis, je vois qu'il redoute de s'aventurer sans pilote au milieu d'obstacles que personne n'a encore tenté de franchir.

Le baromètre indique 745 millimètres, tandis qu'à Cotica, lieu déjà élevé, il était à 755. Ces dix millimètres de différence indiquent que je suis à cent mètres plus haut que dans le pays des Bonis.

D'ici à l'Amazone la distance ne doit pas être plus grande que de Cotica à la mer. L'élévation de la rivière étant presque double, j'aurai à franchir deux fois plus d'obstacles sur un même parcours. Une chute de deux mètres est capable de briser mon embarcation, et il en faut beaucoup pour descendre une hauteur que j'estime à cent quatre-vingts ou deux cents mètres. Je prévois des dangers beaucoup plus grands que tous ceux que nous avons affrontés, et ce qui m'inquiète ce sont les conditions déplorables dans lesquelles je me trouve pour les aborder. Mes provsisions ont épuisées, mes forces physiques sont à bout, il ne me reste plus que la volonté. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux éviter le combat que de s'exposer à un échec presque certain. La route de l'Oyapock n'est pas loin, et mes Indiens se chargent de m'y conduire. C'est un chemin plus long, mais beaucoup plus sûr, puisque je suis certain d'y trouver des vivres. Je demande l'avis de mon

fidèle Apatou ; sa résolution est inébranlable, il faut aller « au grand fleuve ». Nous ne prendrons la route de l'Oyapock qu'autant que nous reconnaîtrons l'impossibilité absolue de franchir les grandes chutes du Yary.

Vers deux heures, nous rencontrons des roches que les Indiens redoutent parce qu'elles sont fréquentées par le « mauvais esprit ». Je voudrais visiter ces roches de Talangman (c'est ainsi qu'ils les désignent), mais Pompi dit qu'il se sauvera si je veux m'approcher de ces lieux sacrés.

« Es-tu sûr que le diable est là ? lui demandai-je.

— Je l'entends, » me dit-il d'une voix craintive. Puis il ajoute : « Sauvons-nous ! »

Je distingue un bruit plaintif, une espèce de sifflement qui rappelle la bise quand elle s'engage dans les grandes cheminées de mon pays natal. C'est sans doute l'effet de l'eau traversant un espace rétréci par des roches.

A quatre heures, nous atteignons une grande île de sable, recouverte de quelques arbres où l'on peut suspendre ses hamacs. C'est un endroit fort agréable pour y passer la nuit. A peine ai-je fait attacher mon hamac que j'aperçois trois grandes pirogues : ce sont des gens de la tribu de Yeleumeu qui viennent de la crique Kou. Ils sont plus de vingt, hommes, femmes et enfants. Ils paraissent épuisés de fatigue, plusieurs sont blessés et quelques-uns malades. Pompi me dit à l'oreille de ne pas leur parler des funérailles auxquelles nous avons assisté : ils se mettraient à pleurer toute la soirée, et ce serait fort ennuyeux pour nous.

C'est en vain que j'essaye d'entraîner quelques-uns de ces sauvages avec moi. Ils disent tous qu'ils craignent trop les Calayonas pour s'aventurer dans le bas Yary. D'après leurs récits il y aurait deux espèces de Calayonas : les bons, qui habitent la crique Kou, à deux jours de canotage de l'embouchure, et les méchants, qui vivent entre les grandes chutes du Yary. Ces derniers font la guerre pour manger leurs prisonniers. Apatou ne croit pas à ces mauvais propos ; il me déclare d'ailleurs franchement qu'il aime encore mieux tirer des coups de fusil sur les Calayonas que d'aller s'exposer à la dyssenterie en prenant la route de l'Oyapock.

Nous partons à neuf heures. Vers midi, nous apercevons au fond de la rivière un petit mamelon bleu qui paraît distant de quelques kilomètres. Nous ne sommes pas loin de la crique Kou. Nous arrivons à son embouchure vers deux heures.

En remontant cette rivière à la distance de quelques centaines de mètres, je constate que le volume de ses eaux est quatre ou cinq fois moindre que celui du Yary. Le mamelon que nous avons aperçu de loin se trouve à l'embouchure, à une petite distance de la rive droite. Son altitude est de deux cent cinquante à trois cents mètres. C'est la crique Kou que les Roucouyennes du Yary et du Parou remontent jusqu'aux sources pour aller faire des échanges avec les Oyampis. Il faut, me dit-on, huit à dix jours de marche par terre pour aller du point où la crique Kou cesse d'être navigable jusqu'à l'Oyapock en un endroit où l'on rencontre des pirogues.

Joseph et Pompi, qui sont en avant, pagayent avec ardeur comme s'ils voulaient m'entraîner de force dans cette direction. Je suis obligé de courir à leur poursuite et de les obliger à redescendre vers le Yary. Pompi menace de m'abandonner. Arrivé au lieu de campement, je vois que tout mon équipage a perdu son entrain. Pompi s'est couché sans souper; il prétend avoir la fièvre, mais je constate que son pouls est normal. Joseph pense à sa femme, à son cher village de Mana, et laisse éteindre le feu qui fait cuire mon souper. Apatou lui-même paraît inquiet. Il se souvient que les Portugais nous ont dit qu'il y a dans le bas Yary une chute à pic où l'on est forcé d'abandonner les pirogues.

27 octobre. — Pressé d'arriver aux chutes, je réveille mon équipage avant le jour. Apatou fait réchauffer un aymara bouilli la veille, et nous nous mettons à table au lever du soleil. Je me trouve beaucoup mieux depuis que je me suis mis à la nourriture des indigènes, c'est-à-dire au poisson bouilli avec du piment.

La navigation est monotone, parce que la rivière ne présente ni chutes ni rapides. Les terres voisines sont généralement basses et marécageuses. Le courant est presque nul; le lit, très large, est si peu profond que nos pirogues touchent souvent.

28 octobre, sept heures du matin. — La rivière est entrecoupée de gros blocs de granit à forme mamelonnée. Une petite île à noyau granitique porte un seul arbre sur lequel sont vingt nids en forme de pierre suspendus aux branches par un pédicule très étroit.

A neuf heures, le paysage change subitement à un détour de la rivière. J'aperçois une chaîne de montagnes à la distance d'une lieue. A cette vue, Apatou, que la navigation trop calme rendait indolent, se réveille tout à coup.

« Ces montagnes, dit-il, ressemblent de loin à celles qui avoisinent les sauts de Manbari, de Singatetey et de Mancaba. Les grandes chutes du Yary vont commencer. »

Joseph et les Indiens sont muets, et si je tâtais leur pouls je constaterais qu'il est ralenti; car la peur, d'après ce que j'ai observé sur moi-même, diminue le nombre des pulsations [1].

Une demi-heure après, ma légère pirogue passe comme une flèche au milieu de blocs granitiques formant un rapide. Les montagnes que j'apercevais au fond de la rivière se montrent à droite et à gauche à une faible distance des rives. Leur hauteur est de deux cent cinquante à trois cents mètres; elles sont généralement allongées; la crête, plus ou moins sinueuse, se termine souvent par deux mamelons en dos de cheval. Leurs versants forment des pentes peu escarpées. La rivière, entrecoupée par des roches, est d'une largeur si considérable que le vent se fait sentir comme en pleine mer. Vers midi, notre route étant est-sud-est, nous avons une brise debout assez forte pour produire un clapotis qui ralentit notre marche. Quelques instants après, nous trouvons la rivière coupée par une grande île. Joseph et Pompi veulent aller à droite.

[1] Le danger passé, le cœur bat plus vite qu'à l'état normal.

« Allons à gauche, me dit Apatou ; la rivière est moins large, mais elle paraît plus profonde. »

En doublant l'extrémité de cette île, Apatou aperçoit, sur la rive, des roseaux qui servent à faire des flèches. C'est une preuve certaine du passage des Indiens dans ces parages, où ces plantes ne poussent pas naturellement.

Le paysage est admirable. Dorénavant nos deux pirogues devront se suivre de près ; la rivière forme des détours où l'on peut se perdre d'autant plus facilement que le courant est nul entre les chutes. Des roches et de petites îles entravent la rivière à perte de vue. Les rapides se succèdent sans interruption. Apatou devine les roches sous l'eau aux ondulations de la surface.

Nous avançons avec une vitesse prodigieuse.

Nous nous arrêtons à six heures sur des roches situées près de la rive gauche. En dix heures nous avons parcouru vingt-cinq kilomètres, dont dix dans les rapides et les sauts. Apatou est radieux. « Tous les Indiens, dit-il, sont des lâches. Ces chutes terribles du Yary ne sont pas plus dangereuses que celles du Maroni. Nous avons déjà fait un bon parcours à travers les roches, et au train dont nous allons, nous ne serons pas longtemps à franchir tous ces obstacles. » Joseph et mes Indiens reprennent courage ; un babillage sans fin remplace le mutisme qu'ils ont gardé toute la journée. Je m'endors content.

29 octobre. — Réveillé par les moustiques au milieu de la nuit, j'entends un bruit sourd dans le lointain. Apatou, qui vient de se lever pour tisonner le feu, entend le même grondement. Nous nous mettons en route à six heures. Le bruit que nous avons perçu la nuit ne tarde pas à se faire entendre plus distinctement. Apatou tourne la pirogue de façon à se trouver à l'avant, et se tient debout. Nous glissons comme l'éclair.

« Prends garde, dis-je à Apatou, ma petite bête (c'est ainsi qu'il appelle mon baromètre) indique que nous sommes en pays très élevé.

— Ne crains rien, » me réplique-t-il, du ton assuré d'un homme qui voit le danger, mais qui se sent capable de le surmonter.

Tout à coup, nous nous arrêtons si brusquement que ma grosse boussole, placée sur un petit banc devant moi, tombe avec fracas dans le fond de la pirogue. Apatou a lancé notre embarcation sur une roche, pour l'arrêter court. Pourquoi cette manœuvre qui pouvait faire briser notre pirogue ? C'est que, de l'avant du canot, Apatou a vu tout à coup un précipice de vingt à trente mètres devant nous. Notre embarcation lancée à toute vitesse allait tomber dans la chute. Mon compagnon ne dit mot ; et pour ma part je suis si frappé par le spectacle de la chute à pic que je fais quelques pas en arrière pour ne pas être pris de vertige. Comment faire pour descendre cette chute ? Il ne faut pas songer à traîner nos pirogues sur les rives puisque la montagne s'élève à pic à droite et à gauche. La rivière, coupée par des îles, forme deux autres branches que nous allons reconnaître. Mais elles sont comme la première ; il n'est possible de franchir la

CHUTE DU YARY

BIBL. MUSEUM PARIS

véritable cascade qu'en jetant la pirogue dans le précipice et en descendant avec des lianes. Nos embarcations, tombant d'une pareille hauteur, se briseraient infailliblement, et alors il nous serait impossible de continuer notre route.

Apatou et moi courons sur les roches dans toutes les directions pour trouver un passage ; après une heure de recherche, nous regagnons nos pirogues sans avoir trouvé la solution du problème.

Notre situation est si critique, je dois le dire, que je désespère complètement de mon salut. Ce n'est pas sans raison que les Indiens du Parou et du Yary traversent la montagne pour faire leurs échanges dans l'Oyapock plutôt que de descendre leurs rivières.

Pour mettre le comble à mon malheur, je m'aperçois que Pompi vient de fuir avec une pirogue.

Apatou part à la recherche d'un passage. Il faut le trouver ou rester en route. Une heure après, je le vois qui revient. Il a trouvé un passage dans une île rocheuse qui sépare la branche droite de la rivière de la branche du milieu. Ma pirogue est aussitôt hissée sur le sommet de cette île : elle descend lentement sur le versant qui forme le bord de la rivière. L'inclinaison est si rapide que mon embarcation pourrait se briser si nous l'abandonnions à elle-même ; mais Apatou, qui sait que cette perte serait notre condamnation à mort, ne craint pas de se faire meurtrir les épaules pour éviter un choc contre les roches. A une heure, ma pirogue est au pied de la cascade, il ne reste plus qu'à y transporter les bagages.

Apatou s'est montré si habile et si courageux que je voudrais lui attacher une médaille d'honneur sur la poitrine. N'ayant rien de mieux à lui offrir, je lui donne une grosse pièce d'or. C'est pour lui un fétiche qu'il portera au cou comme une véritable décoration.

Mon baromètre me dit que nous avons encore beaucoup à descendre : nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Le courant nous entraîne avec une vitesse prodigieuse au milieu de canaux creusés dans des roches noires qui ressemblent à des blocs de charbon de terre. Ce sont des conglomérats dont la gangue est presque exclusivement formée par un riche minerai de fer. Çà et là le lit est entravé par de gros blocs de granit.

Nous continuons à avancer, ce jour-là et les suivants, au milieu de rapides et de petits sauts qui se succèdent à peu près sans interruption, en suivant presque constamment la direction sud-est un quart est.

En descendant un canal étroit nous sommes arrêtés par une chute de quatre mètres taillée à pic. Apatou coupe un petit arbre avec son sabre d'abatis, le place comme une poutre en travers des berges, et lance notre pirogue par-dessus. L'embarcation descendant sur ce plan incliné ne s'enfonce qu'un peu de l'avant et n'éprouve pas la moindre avarie. Parfois nous trouvons un courant si rapide qu'il serait impossible d'y diriger

l'embarcation. Alors Apatou décharge les bagages, attache une liane à l'avant et à l'arrière de la pirogue et la conduit le long de la berge.

4 novembre. — Au départ je vois une chaîne de montagnes à l'horizon. Nous devons nous attendre à rencontrer de nouvelles chutes. Mon baromètre est à 756 millimètres. La rivière, qui s'étend entre deux montagnes situées à la distance l'une de l'autre d'environ quatre kilomètres, se divise en plus de vingt branches. Laquelle suivre ?

Nous allons à la grâce de Dieu. Trois fois nous sommes obligés de revenir sur nos

PASSAGE D'UN RAPIDE

pas. Enfin nous trouvons une route. Nous nous arrêtons à cinq heures sur des arches ombragées par quelques arbres assez solides pour supporter nos hamacs.

5 novembre. — Nous sommes dans un véritable bassin elliptique circonscrit par des collines de deux cent cinquante à trois cents mètres d'élévation.

A huit heures, nous arrivons à une belle montagne à pic formée par un grès blanc (pierre de sable). Cette roche fendillée en gros blocs a l'aspect d'une ruine. Plus loin nous rencontrons une cascade majestueuse, qui tombe sur de larges gradins semblables à ceux d'un grand escalier.

A quatre heures, je distingue avec ma lorgnette un carbet situé près de la rive droite. Je saute à terre ; je gravis la berge élevée sur laquelle le carbet est établi. J'appelle ; personne ne répond ; je fais le tour de la case sans trouver d'habitants. Un fait m'intrigue. Qu'est-ce donc que ces masses brunes, ayant la forme d'une miche de pain, qui sont empilées dans un coin ? Mon doigt enfoncé dans cette substance est repoussé par la matière qui tend à reprendre sa première forme. Je reconnais du caoutchouc.

Nous sommes sauvés. En effet, il n'y a que des blancs ou des commerçants qui puissent exploiter ce produit en aussi grande quantité.

Le 6, je remarque des incisions pratiquées dans les arbres pour faire écouler un liquide blanc laiteux qui tombe dans des godets en argile. Ces arbres, que je vois pour la première fois, sont les syringas qui produisent le caoutchouc. En effet, l'exploitation du caoutchouc a une extension considérable dans le Yary et le Parou inférieurs. Les anciens Indiens du bas de ces rivières ont inventé bien avant nous les poires en caoutchouc.

Vers neuf heures, nous apercevons une embarcation qui débouche à un coude de la rivière.

« N'ayez pas de crainte, dis-je à mon équipage, je reconnais une embarcation de blancs. »

En effet, ce n'est pas une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, mais un large canot fait avec des bordages assemblés. Elle appartient sans doute au propriétaire du carbet. Quelques instants après, nous saluons une charmante famille brésilienne composée de deux jeunes gens et deux petits enfants. « D'où venez-vous, grand Dieu ! s'écrient-ils dans un langage que j'ai le bonheur de comprendre. Où avez-vous donc passé ? Personne ne vous a vus remonter la rivière ? »

Ces braves gens sont stupéfaits en apprenant notre itinéraire. « Vous êtes, nous disent-ils, les premiers blancs qui aient descendu les chutes (*las cachoeiras*) du Yary. »

Ils nous apprennent qu'un Français est venu autrefois de l'Oyapock dans le Yary, mais il a évité les Grandes Chutes en prenant le cours de l'Yratapourou. Cette voie est de moitié moins longue que celle que nous avons parcourue. Nous restons une heure à causer ensemble.

Vers midi, nous nous arrêtons à une petite habitation qui se trouve sur la rive droite. Les habitants sont également très surpris à notre vue.

Joseph fait bouillir un coumarou boucané. C'est le dernier que nous mangeons. Une jeune mulâtresse nous apporte de belles assiettes en faïence et des cuillers en fer battu. La vue de ces ustensiles nous fait un vif plaisir : ils nous annoncent la civilisation. Je prends deux tasses de café délicieux et je fume la cigarette, étendu dans un joli hamac.

Ne nous arrêtons pas trop dans ce pays de délices. Il paraît que la dernière chute du Yary, la Pancada, est très élevée.

Au moment où nous montons dans notre pirogue, un associé de notre hôte nous

propose de nous conduire jusqu'à l'habitation de São Antonio, qui est au sommet de cette grande chute de la Pancada. Nous acceptons. Manuel Carlos (c'est le nom du propriétaire de la maison de São Antonio) et sa femme, tous deux de race blanche pure, sont les premières personnes réellement civilisées que nous rencontrons.

Après un souper modeste, mais offert de grand cœur, nous causons sur les moyens de franchir la dernière chute.

« Ne vous inquiétez pas, me dit Carlos, je me charge de vous la faire passer.

Le lendemain, mes bagages sont transportés à travers les montagnes dans un endroit appelé Porto Grande, situé au pied des chutes. Mon embarcation descend un rapide de deux kilomètres, dont la direction est presque constante.

Je marche à pied avec mon hôte. Dix hommes vigoureux descendent ma légère pirogue sur le versant très escarpé d'une île qui sépare deux bras de la rivière. Cette manœuvre nous fait éviter les chutes de la Pancada. Ces cascades à pic offrent un coup d'œil majestueux; au milieu de la plus élevée, deux roches gigantesques isolées par les eaux ressemblent aux colonnes d'un temple antique.

Arrivés à Porto Grande, nous jetons un coup d'œil sur la dernière chute du Yary et nous nous mettons en route. Manuel Carlos me donne une lettre pour don Urbano Numès, maître d'une habitation située à deux jours plus bas.

Apatou, déjà indisposé depuis quelques jours, tombe malade et reste couché dans la pirogue.

Nous rencontrons çà et là des habitations isolées où nous nous arrêtons pour passer la nuit. Partout ces pauvres gens font des frais pour nous recevoir. Le soir, nous arrivons chez don Urbano Numès, qui fait le commerce de caoutchouc. C'est en outre l'agent du vapeur qui remonte la rivière le premier jour de chaque mois.

Il nous faudrait attendre vingt-deux jours dans ces endroits malsains pour profiter du vapeur. Urbano voyant que mon état de santé est déplorable s'offre à nous transporter jusqu'à Gurupa. Cette bourgade, sur la rive droite de l'Amazone, est un point de relâche pour les soixante-quinze vapeurs qui sillonnent le grand fleuve.

Nous quittons l'habitation de don Urbano le 9 au soir, dans une large embarcation à fond plat qui sert à transporter des bœufs. Vers trois heures du matin, je suis réveillé par un sifflement perçant; un vapeur passe si près de nous que nous craignons un abordage.

L'Amazone ne produit pas sur moi l'impression que j'en attendais ; cette grande masse d'eau grise me paraît moins grandiose que les petites rivières aux eaux noires semées de roches aux formes pittoresques. Je préfère la sévérité du grand bois au luxe de cette végétation dans des terrains fangeux et insalubres.

Nous débarquons à Gurupa. A défaut d'hôtels, nous logeons dans la maison vide d'un ami de notre pilote. Le juge de paix, dont je regrette d'avoir oublié le nom, et l'instituteur don Marquez me font un accueil très cordial. La vie matérielle coûte très cher à

Gurupa, où l'on ne trouve ni légumes ni fruits. Je paye dix francs une poule étique : aussi je ne tarde pas à épuiser mes dernières ressources.

Six jours se passent sans qu'un vapeur s'arrête au port de Gurupa. La fièvre me reprend. Enfin, un soir, vers onze heures, j'entends des sifflements aigus : c'est un vapeur. Nous montons à bord et partons pour Sainte-Marie-de-Belem.

J'espérais être bien reçu par les autorités. Mon état de maladie devait au moins exciter la compassion de ces messieurs, mais le vice-consul représentant la France me reçut d'un air glacial ; le gouverneur du Para me dit que « la géographie de l'intérieur de sa province lui importait peu » (*sic*). L'évêque me prit pour un transporté évadé de Cayenne.

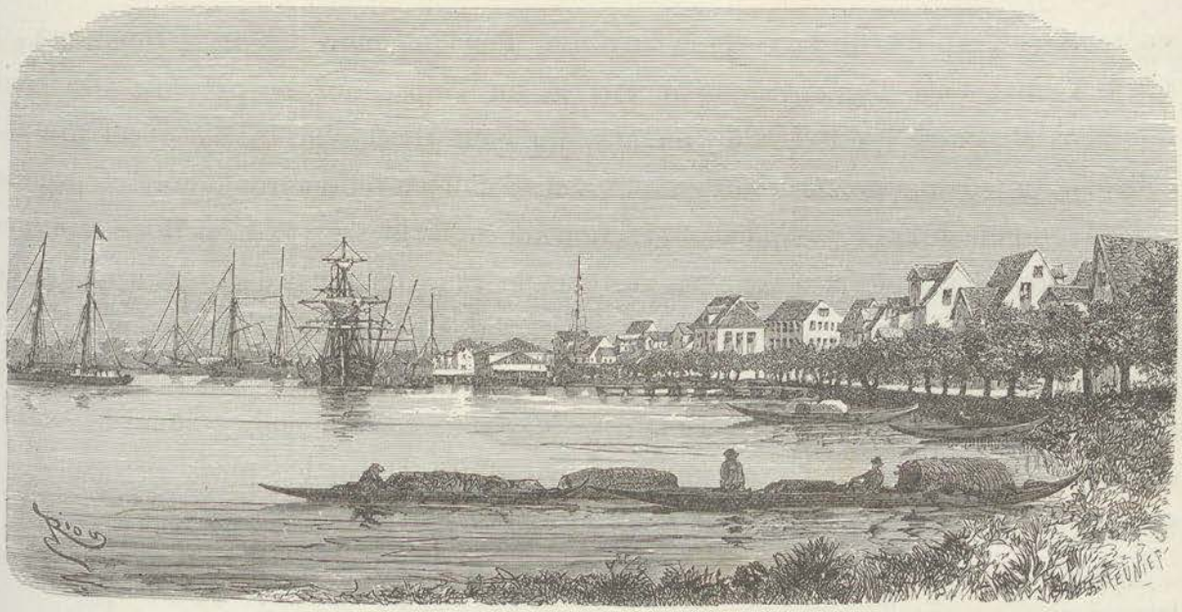
En proie à la fièvre, j'étais décidé à m'enrôler comme matelot à bord du premier voilier qui sortirait de cette ville insalubre et inhospitalière. Heureusement un capitaine au long cours, un Français, M. Barrau, président de la chambre de commerce de Belem, offrit de me prêter deux mille cinq cents francs, somme nécessaire pour rapatrier mes hommes et payer mon passage pour l'Europe. Cet homme généreux a déjà rendu des services de ce genre à plusieurs voyageurs français.

Je quittai l'embouchure de l'Amazone le 1^er^ décembre.

SAINTE-MARIE-DE-BELEM

II

DE CAYENNE AUX ANDES



VUE DE SURINAM

DE CAYENNE AUX ANDES

PREMIÈRE PARTIE. — EXPLORATION DE L'OYAPOCK ET DU PAROU

I

Je n'ai pas fini que je veux recommencer. — J'écris mon premier voyage en commençant le second. — Demerara; sauvages en ville. — Cayenne; personne au rendez-vous. — Promenade à Surinam à la recherche d'un équipage. — Ville sous l'eau. — Le pied d'éléphant. — Gymnote électrique. — Retour dans le Maroni. — Apatou retrouvé. — Doutes sur la fameuse lanterne du fulgor. — Au clair de la lune. — Vieilles gravures et vieilles poteries. — Grenouilles représentant des hommes. — Départ pour l'Oyapock.

Je ne suis pas arrivé au terme de mon premier voyage que j'ai déjà conçu le projet d'une deuxième exploration. Après avoir parcouru le Maroni et le Yary, il faut, pour compléter ma carte, explorer la chaîne de partage des eaux entre l'Oyapock et l'Amazone, et descendre le Parou, un des plus grands cours d'eau de la Guyane, absolument inconnu des géographes.

Arrivé en France à la fin de décembre 1877, j'obtiens un congé de convalescence de six mois pour *anémie profonde*. Après trois mois de malaise, ma constitution se relève rapidement, et, sans avoir pris de quinine, les accès de fièvre deviennent très rares.

Je rédige rapidement mes rapports, fais dresser mes cartes, et, le 7 juillet 1878, je m'embarque à Saint-Nazaire, à bord d'un vapeur de la Compagnie transatlantique. La relation de mon voyage destinée au *Tour du Monde* n'étant pas terminée, je l'achève

en route et l'expédie de la Guyane anglaise. Pendant mon séjour à Demerara, je fais la connaissance d'un voyageur anglais, E. im Thurn, qui me présente une bande d'Indiens Macoussis qu'il vient de ramener du haut Essequibo. Grâce à cet aimable collègue, je puis me procurer un grand nombre d'objets ethnographiques et prendre la photographie de ces types qui sont absolument semblables aux Indiens Roucouyennes. Entre autres objets que je n'avais pas vus dans le Yary, je trouve des sarbacanes et des souliers. Les sarbacanes, qui sont absolument semblables à celles des Indiens du haut Amazone, servent à projeter de petites flèches empoisonnées par une espèce de curare que Schomburgk a vu fabriquer avec le *strychnos toxifera*. Les souliers, dont la semelle a été taillée dans une spathe de miritis, servent à protéger les pieds à travers des savanes où le sol est principalement composé de minerai de fer.

Le 28 juillet 1878, je débarque pour la quatrième fois sur le sol de la Guyane française.

Mes deux noirs, le brave Apatou aussi bien que le peureux Joseph, qui m'avaient accompagné au premier voyage, ne sont pas au rendez-vous. Je ne trouve que mon petit domestique hindou, Sababodi, que j'avais renvoyé pour cause de maladie. Mgr Emonet et le P. Krœnner, revenus mourants du pays des Bonis, ont définitivement renoncé aux voyages.

Devant l'impossibilité de recruter un seul homme d'équipage à Cayenne, je pars le 3 août pour Surinam ou Paramaribo, chef-lieu de la Guyane hollandaise. Je ne suis pas tout à fait seul dans ce voyage; Sababodi, revêtu d'un turban et d'une ceinture rouge qu'il a choisis dans ma pacotille, me sert d'escorte. En route, je fais la connaissance de deux Français qui ont abandonné le boulevard parisien pour le métier de chercheurs d'or. Nous descendons tous trois à l'unique hôtel de la capitale de la Guyane hollandaise. Nous devons partager la seule chambre et le seul lit qui sont réservés aux voyageurs. Ayant eu l'heureuse idée d'apporter chacun notre hamac, nous laissons le lit à la disposition des puces que nous ne voulons pas déranger.

Paramaribo est une petite ville proprette (je ne parle pas de l'hôtellerie), remarquable par ses maisons blanches et pointues, alignées dans un terrain plat, sur la rive gauche de la rivière de Surinam. On se demande pourquoi on a bâti cette ville sur un sol qui est au-dessous du niveau des grandes eaux; les Hollandais ont sans doute choisi ce terrain pour montrer leur talent à faire des digues, des jetées, à creuser des canaux d'irrigation. Paramaribo, malgré sa mauvaise situation, jouit d'une salubrité qui ne le cède en rien à celle de Cayenne, située pourtant sur un sol plus élevé, avec l'avantage d'être ventilée par la brise de mer.

Les créoles de la colonie hollandaise sont très aimables pour les voyageurs; je ne leur fais qu'un reproche, c'est d'avoir conservé, sous un soleil riant et une folle végétation, le caractère froid et mélancolique des peuples du Nord.

Une grande partie de la population blanche est composée de Juifs. On dit qu'ils

OCÉAN ATLANTIQUE
PARAMARIBO
Nassau
Amsterdam
Clevia
Gr. Cottica
Ornamibo
Mana
St Pierre
St Laurent
Albina
Barseba
Savane des Juifs
St Louis
Mgne d'Iracoubo
Iles du Salut
Maripastoenne
Tollinges
Mt la Condamine
Berg en Dal
Broko Pondo
Saut Hermina
Mt Coulmuire
CAYENNE
R. MARONI
R. Sparmanoca
Saut Peter Soungou
Gingee
Paramecas
Saut Fracas
R. MAYA
Pte Behague
Cr. Courbige
R. Sinnamary
R. de la Comté
Mgne d'Argent
C. d'Orange
Sauts de l'Embouchure
R. Approuague
Youcas
Cr. Aoua
Gopjuba
Saut des Aigrettes
R. DE SURINAM
Providence
St Georges
C. Cachipour
Saut d'Abani Singui
Bonis
Oyacoulets
Emerillons
Saut Robinson
R. OYAPOCK
Saut Hingui Poutai
Jean Pierre
Saut Tapucco
Mgne Maggénique
vill. Emerillon
Mgne Lebland
Tavoua
Cr. Tapanahoni
Cr. Tamouri
Saut Paconchiri
Mt Loubère
Mayés
Cr. Haury
Pon. Vidal
230
Roucouyennes
Oyampys
MUCHUMAC
Pelicours
Mt LOKOUIX
Saut Manoa
les Trois Sauts
Saut Caranamaraka
Pic Crevaux
Mamaické
Palimapo
Yacouman
Saut de l'Obélisque
Cr. Kou
Oyampys
Pirious
Canéapo
Tiouté
Macouipi
Yelemen
Paléouman
Aragua
R. Citaré
Tiaripo
Coussaris
Chute du Désespoir
Malaripa
Eritiman
Axaouri
Mapirémé
Chute Toulé
Apalaï
R. PAROU
Eraté
Equateur
Macapa
Sauts Pacoulé
R. YARY
Apéré
Mts Maracanaï
Barrage de Taouraoapa
Chute du Gd Escalier
S. Antonio
CHUTES DE LA PANCADA
Rapides
CHUTE PANAMA
Zebrao
Villa Vega
Gurupa
Xingu
Xingurin
Boa Vista
Melgaço
Obidos
Porto de Moz
FLEUVE DES AMAZONES
Ilha Grande de Gurupa
Pte de Pedreira
Mazagao
Ilha dos Porcos
Cr. Paracouri
Cr. Inini
Cr. Arouani
Cr. Maroni
Cr. Onnary
Cr. Lawa
Cr. Inini
R. Camopi
R. Yary
R. Tapanahoni
R. Inini
R. Itany
R. Oyapock
R. Cachipour
R. Conani
R. Oriouini
R. Calcoene
R. Amapa d'Or
R. Macacari
R. Araguary
L. Oriouini
L. Real
Nazareth
R. Manage
Cr. Lawa
Cr. Inini
Cr. Tamouri
Cr. Arouani
Cr. Maroni
Cr. Onnary
Cr. Lawa
Cr. Inini
Cr. Tapanahoni
Cr. Haury
Cr. Coulé Coulé
Cr. Inini
R. Yary
R. Tapanahoni
R. Inini
R. Itany
R. Oyapock
R. Camopi
R. Yary
R. Cachipour
R. Conani
R. Oriouini
R. Calcoene
R. Amapa d'Or
R. Macacari
R. Araguary
R. Manage
R. Citaré
R. PAROU
R. YARY
R. Iratapuru
R. Curuapanatuba
Cr. Paracouri
Cr. Onnary
Cr. Lawa
Cr. Inini
Cr. Kou

se sont portés en masse sur cette colonie plutôt que sur d'autres à cause du peu d'aptitude qu'ils ont pour la navigation. C'est que la Guyane est la moins éloignée des possessions hollandaises. Les descendants hébreux paraissent supporter assez bien les climats chauds. Un médecin juif qui nous a fait les honneurs de sa ville natale nous a présenté cinq frères ou sœurs et ses parents qui jouissaient d'une parfaite santé.

Secondé par l'obligeance de M. le gouverneur Van Suypesteyn, j'espérais recruter un équipage de nègres Bosch ou Youcas provenant de la rivière Tapanahoni. Ces sauvages sont plus difficiles à conduire que les noirs élégants, aux souliers vernis, à la cravate rouge, qui se promènent sur le quai ; mais au moins ont-ils l'avantage d'être très habiles à diriger les canots au milieu des chutes sans nombre des rivières de la Guyane. A défaut de nègres des bois, je choisis quatre noirs de la ville, non pas parmi les plus vertueux, car je n'ai pas de renseignements sur leur moralité, mais parmi les plus solides. Je les enrôle à raison de cinq francs par jour, tous frais payés.

En passant la revue de mon équipage, je remarque que les noirs civilisés marchent les pieds en dehors, tandis que les nègres Youcas et Bonis ont les pieds presque parallèles comme les sauvages de l'Amérique du Sud. Cette différence provient sans doute de la difficulté de progression dans la forêt : l'étroitesse des passages force souvent le marcheur à mettre le pied gauche sur la piste qu'il a frayée du pied droit. Les maîtres de danse et d'escrime, qui marchent affreusement en dehors, pourraient redresser leurs pieds en faisant des excursions dans les forêts vierges d'Amérique.

J'attends avec impatience une occasion pour retourner à la Guyane française. Je suis désolé d'apprendre que la goëlette qui fait le service de la poste entre Paramaribo et le Maroni vient de se perdre corps et biens près de l'embouchure de la rivière de Surinam ; heureusement le gouverneur a l'idée de remplacer ce voilier par un vapeur de guerre qui partira dans quelques jours. J'occupe mes loisirs à visiter l'hôpital, la petite ménagerie du gouvernement, et à causer avec un ingénieur, M. Van Rosenvelt, qui faisait partie de la commission franco-hollandaise qui a remonté le Maroni en 1861. Cet aimable vieillard a supporté vaillamment près de trente années de séjour à la Guyane : il me donne des indications intéressantes sur le pays. Entre autres choses, il me communique des reproductions de gravures qu'il a trouvées sur des roches de la rivière Corentyne qui sert de limite entre les Guyanes anglaise et hollandaise. Une de ces gravures représente la tête d'un chef recouverte d'une couronne de plumes.

A l'hôpital, je suis frappé du grand nombre d'éléphantiasis que l'on remarque chez les noirs, les mulâtres et quelquefois chez les blancs. On sait que cette maladie est caractérisée par un développement prodigieux du tissu cellulaire qui donne au pied la forme et l'aspect d'un pied d'éléphant. De là son nom. Cette infirmité étant incurable, les personnes jeunes préfèrent l'amputation à la conservation d'un membre hideux et presque inutile à la marche.

En visitant l'hôpital, je vois une jeune et jolie mulâtresse qui sollicite une amputation

de la cuisse. Je lui fais observer que l'opération est très dangereuse; elle nous montre alors un grand linge blanc qu'elle apporte sous le bras. C'est un linceul pour l'ensevelir en cas d'insuccès. Il est à noter que le mal s'arrête court après l'ablation, et que la plaie souvent pratiquée au milieu de tissus déjà malades guérit fréquemment par première intention. Nous avons su depuis que cette malheureuse jeune fille avait pu marcher avec un appareil de prothèse dix jours après l'amputation.

J'ai beaucoup de plaisir à observer la petite ménagerie que M. Van Suypesteyn entretient dans le jardin du gouvernement. Le jeune Sababodi passe son temps à imiter le cri du hoco, de l'agami qui se promènent en liberté dans un petit parc. Un jour, le gardien nous montre un poisson noir ayant la forme d'une anguille qui serpente dans un vivier. Je reconnais un gymnote électrique, mais Sababodi qui n'en a jamais vu se laisse prendre au piège que le cicerone hollandais présente aux visiteurs; ayant touché l'animal avec une baguette de fusil en fer, il éprouve une secousse qui le fait tomber à la renverse.

Le 10 août, j'embarque à bord de l'aviso de guerre qui se dirige sur le Maroni. Le trajet entre Paramaribo et Saint-Laurent du Maroni pourrait s'effectuer en douze heures; mais, le navire devant faire de l'hydrographie, nous restons quatre jours en route. Il est inutile de dire que, malgré l'accueil sympathique des officiers, je ne m'amuse pas beaucoup à voir faire des sondages pendant trois jours en vue de la bouche du Maroni.

Les Hollandais ont intérêt à bien connaître cette partie de la côte parce que les navires arrivant d'Europe pour Surinam sont obligés d'atterrir en cette région. C'est que toute la côte des Guyanes anglaise et hollandaise est si basse que le navigateur n'y trouve pas un seul point de repère pour reconnaître sa position depuis la haute mer.

En débarquant au pénitencier de Saint-Laurent, j'apprends qu'Apatou est arrivé depuis quelques jours, mais il est malade à l'hôpital pour une maladie interne et une plaie du pied qu'il a contractée en descendant le Maroni. Il est découragé et ne manifeste pas grande envie de s'aventurer dans une nouvelle expédition. Par contre, sa sœur, une belle enfant du plus beau noir, veut m'accompagner à tout prix.

Enfin l'amour des voyages revient chez mon ancien compagnon en même temps que la santé; il se décide, mais à une condition, c'est que je le conduirai en France après mon voyage: « Tu as vu mon pays, me dit-il, je veux voir le tien. »

Malheureusement je ne puis emmener sa sœur, de peur de jeter une pomme de discorde dans mon camp. Je console la belle Ayouba en lui offrant un joli collier de corail que je m'étais procuré à son intention à l'Exposition universelle de 1878.

Pendant qu'Apatou achève de se guérir, je vais faire une excursion à la recherche d'une roche granitique qu'on dit couverte de gravures faites par les anciens habitants du Maroni. Je fais cette excursion avec deux collègues de la marine française et un négociant, M. Tollinche, qui habite le Maroni depuis de très longues années, et veut

bien nous servir de guide pour rechercher une roche que de nombreux officiers sont allés voir sans jamais la trouver.

Partis vers trois heures de l'après-midi, nous arrivons vers sept heures du soir à l'île Portal, qui est habitée par les quatre frères Bard depuis une vingtaine d'années. Après un repas copieux, nous restons à causer et à fumer jusque vers onze heures du soir en attendant la marée descendante. La conversation de l'aîné des frères Bard est particulièrement intéressante, parce qu'en outre de l'agriculture il s'occupe de faire des collections scientifiques qu'il s'empresse de nous montrer. Il nous fait voir une belle collection de papillons et quelques autres insectes curieux parmi lesquels je cite le fulgor porte-lanterne, trouvé pour la première fois dans l'Oyapock par une intrépide

LES ROCHES GRAVÉES

Hollandaise, M^lle de Mérian, qui a payé de la vie son amour pour la science. Elle a raconté que cet insecte donne une lumière suffisante pour permettre de dessiner. Ce fait a été mis en doute pendant ces dernières années par un certain nombre de voyageurs. Les frères Bard, pas plus que nous-même, n'ont jamais eu l'occasion de vérifier l'assertion de M^lle de Mérian [1].

Nous nous mettons en route vers onze heures du soir. La lune est pleine, le ciel est d'une sérénité parfaite, un de mes collègues entonne une chanson et nous voguons gaiement sur les eaux calmes de ce beau fleuve. A minuit, nous apercevons à la hauteur de l'île Portal, et tout près de la rive hollandaise, une roche granitique mamelonnée qui émerge d'une hauteur d'environ un mètre cinquante. Sautant à terre le premier, je mets la main sur une excavation qui n'est autre qu'un polissoir où les anciens aiguisaient

1. Apatou, interrogé sur les propriétés lumineuses du *fulgor laternaria* qu'il a reconnu au Muséum de Paris, dit que lui et les gens de sa tribu ne lui ont jamais vu donner la moindre clarté.

leurs haches de pierre. Au même moment, Saba, joyeux, reconnaît des traits gravés dans la roche. Nous apercevons bientôt deux autres gravures qui représentent l'une un homme, l'autre un animal fantastique. Ces dessins, ou plutôt ces ébauches enfantines, sont creusés dans la roche à une profondeur d'un centimètre sur une longueur de plus d'un mètre.

Nous mettant tous à l'œuvre, nous prenons rapidement le moulage de ces empreintes, et, satisfaits de notre résultat, nous soupons sur cette roche que les Galibis appellent Tinéri ou Timéri. Nous arrivons à midi très fatigués, mais enchantés de cette promenade nocturne qui n'avait pas été sans résultat pour la science.

M. Mélinon, directeur du pénitencier de Saint-Laurent, m'offre un débris de poterie sur lequel on reconnaît l'image grossière d'un saurien. Cet objet, trouvé à une profondeur de plus d'un mètre dans un petit affluent de la crique Siparini, à côté d'une

URNE FUNÉRAIRE ET POTERIE DE L'OYAPOCK

hache en pierre qui m'est également donnée par un collègue, est peut-être aussi ancien que les gravures que nous venons d'examiner.

Le géologue Brown, qui a trouvé un grand nombre de gravures sur les roches de l'Essequibo et du Corentyne, les considère comme les vestiges d'une civilisation beaucoup plus avancée que celle des Indiens actuels. Nous ne partageons pas cette manière de voir, puisque une étude comparative entre les dessins anciens et modernes des indigènes de la Guyane ne nous permet pas de constater de différence. Les dessins de grenouilles que Brown a trouvés dans l'Essequibo ne sont autres que des images humaines telles que les Galibis, les Roucouyennes et les Oyampis en représentent journellement sur leurs pagaras, leurs poteries ou sur leur peau. Nous avons cru nous-même, en examinant ces figures aux jambes et aux bras écartés, qu'il s'agissait de grenouilles, mais les Indiens nous ont tous dit que c'était leur manière de représenter l'homme.

On se demande quels ont été les instruments qui ont servi à l'exécution de ces gravures. Brewn pense qu'ils ont employé des stylets de fer ou la pointe d'un bâton trempée dans le sable mouillé. Nous croyons que ces dessins ont été exécutés de la même façon que les polissoirs qui se trouvent à côté. C'est simplement par le frottement de pierre contre pierre.

On doit se faire une autre question : Quelle est la signification de ces dessins? Il y a lieu de supposer qu'ils ont été exécutés avec une intention religieuse. Les Indiens actuels ne partent jamais en voyage ou en guerre sans se couvrir le corps de peintures qui ont pour but, disent-ils, de chasser les diables qui pourraient les faire mourir. Ces peintures étant absolument semblables à ces anciennes gravures, on peut croire que les unes et les autres ont la même signification.

Avant de partir pour Cayenne, je fais encore une excursion chez les Indiens Galibis, dans le but de faire des études anthropologiques et ethnographiques. Je remarque que ces indigènes de la côte ressemblent à s'y méprendre à tous les Indiens que nous avons rencontrés dans les Guyanes française, hollandaise, anglaise et brésilienne.

Je m'embarque le 15 avril à bord d'un aviso français qui me conduit à Cayenne avec mon équipage et deux jolies pirogues fabriquées par les nègres Bonis. Arrivé à Cayenne, j'apprends que le gouverneur va faire une excursion dans l'Oyapock dans cinq ou six jours ; c'est juste le temps nécessaire pour faire mes préparatifs de départ et permettre à Apatou d'achever sa guérison. Sur ces entrefaites, je vois arriver le noir Joseph et son beau-frère qui viennent m'offrir leurs services, mais je suis obligé de les refuser parce qu'ils ont l'audace de me demander une solde de cinq cents francs par mois.

Je m'occupe de mes derniers achats, je fais calfater mes pirogues et je m'embarque le 21 avec M. le gouverneur Huart, M. le directeur de l'intérieur Quintrie et plusieurs autorités du pays qui se montrent très sympathiques au succès de ma mission.

II

Nom trompeur d'une montagne. — Hiéroglyphes indiens pris pour un monument de la conquête. — Salut de la nature. Pas d'entrain. — Loin du faste et des grandeurs. — Dieu au milieu de ses œuvres. — En route ! — Le malheur de l'un sert à l'autre. — Première nuit en campagne. — Raies dans les cours d'eau de la Guyane. — Les avant-coureurs des chutes. — Une ruine historique. — Jacques ou le Robinson français. — Le pataoua des Indiens Oyampis. — Un astre qui nous persécute.

Le 22 au matin, nous apercevons la montagne d'Argent, ainsi nommée parce qu'on y voit en abondance un arbre à tige fistuleuse appelé bois canon, dont l'écorce et les feuilles ont des reflets blanc argenté. Cette éminence, connue de tous les navigateurs français parce qu'elle est un point de repère excellent pour atterrir, était naguère occupée par une colonie pénitentiaire qui produisait un café très réputé.

Une sœur de Cayenne, à qui j'ai montré les gravures des anciens Indiens du Maroni, m'a dit avoir trouvé des dessins semblables sur des roches de la montagne d'Argent. C'est sans doute une de ces pierres qui a si fort intrigué les Portugais lorsqu'ils cherchaient des arguments pour faire valoir leurs droits sur le territoire compris entre l'Amazone et l'Oyapock. Nos voisins prétendaient avoir trouvé une pierre gravée, une

ancienne borne de limites sur laquelle ils avaient reconnu les armes de Charles V.

Une commission franco-portugaise appelée à examiner ce monument ne trouva que des figures bizarres qui ne ressemblaient en rien aux gravures d'un peuple civilisé. Nous pouvons croire que les dessins de cette pierre n'avaient pas d'autre signification que celles que nous avons trouvées dans le Maroni.

Nous doublons bientôt la terre basse du cap d'Orange et nous entrons dans l'Oyapock. La nature semble avoir fait des frais pour nous recevoir. Des milliers d'aigrettes au plumage blanc et au panache de colonel, des ibis rouge de feu, se déplacent devant le navire. Plus loin, ce sont des compagnies de ravissantes perruches vertes qui traversent la rivière.

Nous échouons en remontant le fleuve, et pourtant le capitaine du navire, M. Couy,

EMBOUCHURE DE L'OYAPOCK

est l'auteur d'un travail hydrographique depuis la bouche jusqu'au pénitencier de Saint-Georges ; c'est que le pilote nous fait passer en dehors du chenal sous prétexte qu'un banc de sable s'est déplacé depuis les derniers sondages.

Cette erreur, qui nous fait perdre un jour, donne aux officiers l'occasion d'aller tirer des perruches posées sur des arbres le long des rives. Je reste à bord ainsi qu'Apatou. Mon compagnon, qui n'est pas encore complètement guéri, ne montre pas beaucoup d'entrain ; il est inquiet, non seulement sur sa santé, mais sur l'attitude que vont prendre avec nous les Indiens Oyampis qui ont fait longtemps la guerre avec les gens de sa tribu. Pour ma part, je ne suis pas sans inquiétude sur le succès de ma mission : un de mes collègues que je viens de voir à Cayenne m'a raconté que ce fleuve était très malsain en ce moment ; huit jours d'excursion dans le bas de la rivière l'ont rendu si malade, lui et deux gendarmes qui l'accompagnaient, qu'ils sont arrivés à

Cayenne dans un état d'anémie profonde après une absence qui n'avait pas duré plus de quinze jours. Je ne saurais prendre assez de précautions pour éviter cette affreuse fièvre qui menace de renverser tous mes projets. La connaissance du danger me rend beaucoup moins audacieux qu'à mon premier voyage.

Nous arrivons devant le pénitencier de Saint-Georges le 24 août dans l'après-midi. Le navire à peine mouillé, nous recevons une visite du R. P. Ledhui. C'est un missionnaire simple, modeste, qu'on trouve dans tous les postes dangereux. J'ai fait sa connaissance dans l'épidémie de fièvre jaune des îles du Salut, et nous le retrouvons ici parce que le curé vient de succomber à la fièvre. Le *Père Dur-à-cuire*, c'est ainsi que l'appellent les soldats, n'a ni vin ni pain dans son presbytère, ou plutôt dans la hutte qui lui sert d'abri : il vit de couac, de poisson et de gibier comme ses humbles paroissiens.

Le lendemain, nous assistons à une messe militaire dans une église en chaume ouverte aux oiseaux qui viennent gazouiller autour de l'autel. Ce temple au milieu des bois paraît plus imposant que la plus somptueuse cathédrale.

Dans l'après-midi, je fais débarquer les bagages et les pirogues, et je tâche de compléter mon équipage, mais je me heurte à un contre-temps désagréable : un chercheur d'or de Cayenne vient d'enrôler tous les hommes valides pour établir un placer dans la crique Sikini.

Pendant qu'Apatou arrange les pirogues, je descends la rivière pour aller m'entendre avec ce mineur. Je le trouve occupé à réparer un canot qu'il a brisé quelques jours auparavant en essayant de franchir la première chute. M. Bugeat ne peut me céder aucun de ses hommes, parce qu'il a besoin d'un grand nombre de bras pour lutter contre la violence du courant. Enfin, après avoir couru toute la journée, allant de case en case à la recherche de pagayeurs, je trouve un vieillard et deux jeunes Indiens que j'engage séance tenante et ramène à Saint-Georges avec moi.

Je fais un dîner d'adieu avec les officiers de l'aviso qui ont été pour moi d'une amabilité parfaite. Nous buvons ensemble quelques bouteilles d'un vin généreux qui m'ont été gracieusement envoyées par M. Guido Cora, directeur du *Cosmos* de Turin.

Je dois partir le 26 au matin, mais voilà que tous mes hommes, Indiens et noirs, à l'exception des fidèles Apatou et Sababodi, sont dans un tel état d'ivresse qu'il m'est impossible d'en rien faire. Les deux jeunes Indiens ayant reçu quelques avances viennent de se sauver. Afin de ne pas perdre le troisième, je me décide à me mettre en route à quatre heures du soir. Pour entraîner mes hommes, je fais tirer plusieurs coups de fusil en quittant la jetée, et Apatou se met à chanter.

A quatre heures et demie, nous rencontrons une pirogue qui navigue vent arrière. La mâture et la voilure sont composées de feuilles de palmier disposées en éventail. Une heure après, le patron nous indique près de la rive gauche, dans un coude de la rivière, des roches, cachées sous l'eau, sur lesquelles s'est perdu le vapeur *Eridan*. Ce navire de

guerre construit en fer, s'étant ouvert la coque contre ces roches, a coulé à fond dans l'espace de quelques minutes. Ce naufrage, qui a causé la disgrâce d'un gouverneur, a été une bonne fortune pour les Indiens Oyampis; ils se sont servis de la carcasse pour faire des harpons. Auparavant ils étaient obligés, comme les Roucouyennes, de se servir d'un os taillé en pointe (généralement un éclat de radius de couata), qu'ils attachaient

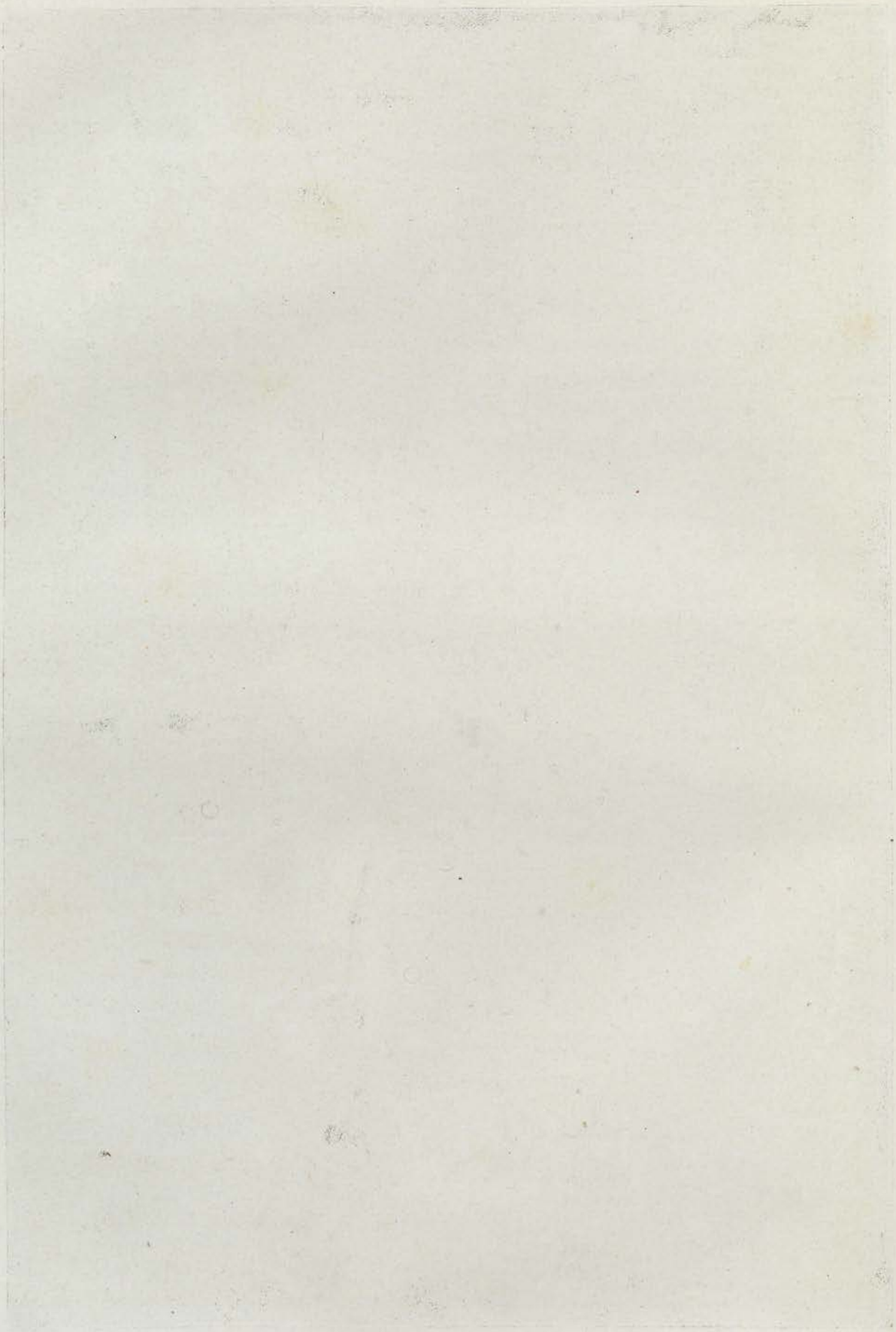
L'ANSE DE L'« ERIDAN »

avec une ficelle goudronnée à l'extrémité d'un bois dur de manière à former un crochet.

A la tombée de la nuit, nous arrivons à une petite île appelée Platnaré, où nous nous arrêtons pour coucher. Là se trouve une petite hutte où vivent quelques Indiens civilisés. Ces gens n'ayant aucune nourriture à nous procurer, nous commençons à attaquer nos

LA NUIT DANS L'ILE PLATNARÉ

BIBL MUSEUM PARIS



conserves. Après un repas de bœuf salé arrosé d'un coup de tafia, nous allons nous étendre dans nos hamacs, accrochés au poteau qui supporte la toiture. Je me console des ennuis de la journée en fumant quelques cigarettes.

Le 27, je fais distribuer une ration de café à tout mon équipage et nous nous mettons en route au lever du soleil. Laissant le grand canot voguer tout seul, je vais reconnaître l'embouchure de la crique Platnaré, qui est un affluent de droite de l'Oyapock, navigable, dit-on, à deux jours de canotage. Une demi-heure après, je découvre sur la même rive une crique appelée Siparini, navigable à une demi-journée. Nous devons remarquer que ce nom désigne un grand nombre de cours d'eau de la Guyane. Il y a une crique Siparini dans le bas Maroni, une autre dans l'Essequibo. Dans la langue de tous les indigènes *sipari* signifie « raie ». Ce poisson, qui est un objet de terreur pour les canotiers à cause des piqûres qu'il fait, est commun dans tous les cours d'eau appelés Siparini.

L'explorateur doit s'attacher à conserver les noms géographiques des indigènes, puisqu'ils ont toujours une signification.

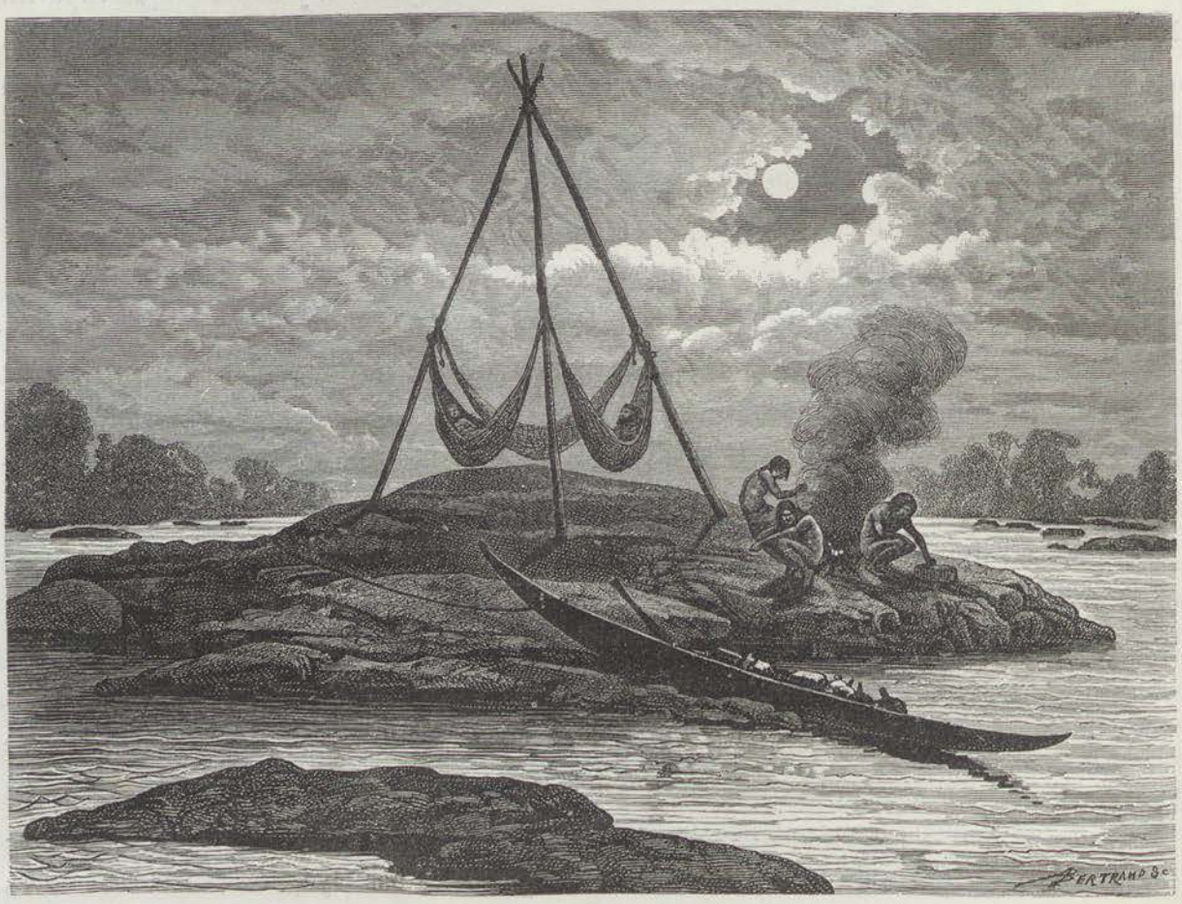
Nous avançons lentement, parce que nos canots sont trop chargés et que mes noirs de Surinam savent à peine l'usage de la pagaye. Apatou commande la grande pirogue, ayant avec lui trois nègres et Saba. L'embarcation que je monte, faite d'un petit tronc d'arbre ayant cinq mètres de long sur soixante-quinze centimètres de large, devrait marcher très vite ; mais le vieil Indien qui me sert de patron n'a pas de force, et le nègre Stuart qui est à l'avant fait son apprentissage de canotier. Ne sachant pas mesurer ses coups de pagaye, il m'envoie à chaque instant de l'eau à la figure et sur mes cahiers de notes. Depuis le départ de Saint-Georges, nous voyons les rives s'élever graduellement. D'autre part, des îles nombreuses interceptent la rivière ; c'est autant de signes qui prouvent que nous allons rencontrer des chutes.

Vers huit heures, nous passons devant la petite île de Casfésoca, sur laquelle s'élève une vieille tourelle qui serait effondrée depuis longtemps si elle n'était soutenue par des arbres et des lianes qui masquent complètement les pierres. Ce fort était occupé autrefois par un petit poste de soldats chargés de défendre le bas Oyapock contre les nègres Bonis, que l'on redoutait beaucoup à cause de la réputation guerrière qu'ils avaient acquise dans leurs luttes avec le pays de Surinam. C'est là qu'un officier français a fait massacrer des hommes sans armes et des femmes de la tribu des Bonis qui venaient avec des intentions pacifiques. Je console le fidèle Apatou, qui éprouve un sentiment de rage à la vue de cette tourelle, en lui disant que l'officier qui commandait le poste a été mis en disgrâce.

A la hauteur de cette île, les rives forment des montagnes élevées de cent cinquante mètres. C'est une petite chaîne parallèle à la côte que l'Oyapock a dû déchirer pour se frayer un passage. Le noyau de la montagne étant formé de granit, le fleuve n'a pu le détruire complètement, et son lit reste parsemé de grandes roches sur lesquelles l'eau court en formant des rapides et des sauts.

C'est au milieu de la première chute de l'Oyapock, le saut Robinson, que se trouve une petite île qui a été habitée pendant de longues années par un soldat du maréchal de Villars blessé à Malplaquet : il y menait la vie solitaire d'un Robinson et était centenaire lorsqu'il fut rencontré par le célèbre Malouët, gouverneur de la colonie.

L'île qu'habitait Jacques est appelée par les indigènes actuels île Acajou, du nom d'un fruit jaune acide (*anacardium occidentale*), qui est certainement originaire de l'Amérique du Sud, puisque les navigateurs de l'époque de la conquête et les explorateurs modernes l'ont trouvé chez tous les sauvages.



CAMPEMENT SUR DES ROCHES GRANITIQUES. — PATAOUA DES OYAMPIS

L'île Acajou est un point délicieux, où les indigènes avaient l'habitude de passer la nuit. On trouve sur les roches des rainures et des cavités ovalaires qui ne sont autres que des polissoirs où les Oyampis aiguisaient leurs haches de pierre. Je conseille aux amateurs de belle nature de venir passer une nuit dans cette île.

Le saut Robinson est l'équivalent du saut d'Hermina qui commence la série des chutes et des rapides du Maroni. Il est à remarquer que toutes les rivières des Guyanes française, hollandaise et anglaise ne sont pas navigables en vapeur au delà de quatre-vingts à cent kilomètres. Elles sont interceptées par des roches granitiques qui ne permettent la navigation qu'en embarcations légères sans quille ni gouvernail.

LE SAUT ROBINSON

BIBL. MUSEUM PARIS

Un peu en amont du saut, nous trouvons sur la rive gauche un petit affluent appelé Courmouri, ce qui signifie « bambou ». Les Indiens, prenant la partie pour le tout, désignent également par ce nom leurs flèches, terminées par un morceau de bambou taillé en lame de couteau, et avec lesquelles ils tuent le jaguar, le cabiai et même le tapir qui est pourtant un pachyderme.

Mes hommes éprouvent quelques difficultés à monter le grand canot, mais M. Bugeat, que nous avons la chance de rencontrer, met son équipage à ma disposition. Dix hommes halant de toutes leurs forces sur une corde amarrée à l'avant le font glisser

HOPOU SAUVÉ DES EAUX

avec rapidité sur les grandes roches mamelonnées qui barrent le passage. Un petit accident donne un peu de gaieté à mon équipage. Le noir Hopou, qui ne sait pas nager, ayant glissé sur une roche, est tombé au milieu du courant. Apatou qui l'aperçoit lui jette une corde et le retire comme un gros poisson suspendu à une ligne. Il a un air si piteux que tout mon équipage est pris d'un fou rire.

Nous déjeunons à l'île Acajou et continuons à passer les sauts. Le soir nous campons sur des roches granitiques mamelonnées attenant à la rive droite. Les noirs de Surinam, qui sont fort irascibles, se plaignent amèrement de ce que je les fais coucher sur une

roche où il est impossible de suspendre les hamacs, mais Apatou et le vieil Indien arrivent bientôt avec trois arbres qu'ils ont ébranchés. Ils les amarrent par le sommet et les dressent en faisceaux. Ces trois pieux forment une pyramide dont chaque côté peut être occupé par un hamac. Cet appareil employé journellement par les Oyampis s'appelle *pataoua*. Les Indiens, qui sont pourtant fort paresseux, ne manquent jamais de le disposer tous les soirs. C'est un surcroît de travail en arrivant au campement, mais on évite ainsi toutes les bêtes qui sont capables d'incommoder le voyageur.

Après avoir fait mes observations astronomiques, je prends un bain délicieux et partage mon dîner avec M. Bugeat. Ne manquant de rien, nous buvons d'excellent vin, nous prenons d'excellent café, voire même des liqueurs. Après ce repas, nous allons fumer de bons cigares dans nos hamacs suspendus au pataoua. Nous avons bien soin de tourner le dos à la lune dont les reflets argentés fatiguent la vue.

Les créoles de la Guyane, M. Bugeat est du nombre, redoutent autant les effets de la lune que ceux du soleil; c'est pour cela que les bonnes d'enfants ne circulent jamais le soir dans les rues de Cayenne sans tenir un large parapluie au-dessus de la tête du nourrisson.

Je me réveille de mauvaise humeur au milieu de la nuit; c'est que cette affreuse lune, qui a marché quelques heures, vient nous agacer la vue. Nous sommes obligés de nous lever pour lui tourner le dos.

UNE PIROGUE VENT ARRIÈRE (p. 147)

III

Une prouesse de chasse. — Divers modes de sépulture. — Une terrible épreuve des jeunes piays. — Bacoves. — Ancienne mission de Saint-Paul. — Un bal d'oiseaux. — Encore le singe hurleur. — Son incapacité de faire des duos à lui tout seul. — Guérison du bégayement. — Quelques mots sur les plantes à l'ordre du jour, le conguérecou et le carapa. — La saison des pluies se prolonge. — Un tamouchi de la tribu des Oyampis. — Costumes. — *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.* — Le bois des arcs et la côte du Paria.

28 août. — Dans la journée, nous passons devant un affluent de droite assez important appelé Kéricour.

Les rapides et les chutes se succèdent sans interruption ; je suis forcé de descendre souvent sur les roches pour alléger mon embarcation. C'est une occasion pour délasser mes jambes engourdies et prendre des hauteurs de soleil avec mon théodolite; malheureusement la saison des pluies n'est pas complètement finie, et, comme l'astre n'apparaît que par intervalles, il m'arrive des contre-temps très désagréables. Souvent il disparaît sous un gros nuage juste au moment où je mets l'œil dans la lunette. C'est une perte de travail d'un quart d'heure pour sortir mon instrument, le niveler et le rentrer.

Nous campons sur une île située au milieu du saut Nourououaca, célèbre par la mort d'un colon français, le comte de Bagotte, qui s'y est noyé en descendant le fleuve. Nous sommes en face de la crique Aramontabo, affluent de rive gauche qui est navigable à plusieurs jours.

En arrivant à terre, Sababodi me montre un animal qui est presque de la grosseur de la tête d'un enfant. C'est le fameux crapaud géant, que je vais tuer pour l'examiner à mon aise. M'approchant pour ramasser ma proie, je sens une odeur qui me fait quitter la place au plus vite. Mon gibier qui paraissait prêt à sauter à l'eau à la moindre alerte est mort depuis quelques jours. Plusieurs trous à la peau ont laissé sortir les gaz qui gonflaient son abdomen et le faisaient paraître encore plus gros qu'il n'était en réalité.

Telle est ma première impression de chasse. A mon voyage de 1877, je n'avais pas même emporté de fusil, mais cette fois j'ai l'intention de chasser, sinon pour mon plaisir, au moins pour subvenir à l'alimentation.

Vers neuf heures, nous arrivons à une île pittoresque occupée par deux huttes d'Indiens Oyampis. J'apprends qu'elles viennent d'être abandonnées à la suite d'une épidémie qui a détruit les habitants. Mon patron, redoutant une maladie contagieuse, ne veut pas descendre à terre, mais le reste de l'équipage saute sur la rive. Les Indiens Oyampis ne brûlent pas leurs morts comme les Roucouyennes, ils les enterrent dans un trou très profond, mais n'ayant pas plus d'un mètre de longueur. Le cadavre est placé verticalement, les jambes, les bras et la tête fléchis comme le fœtus dans le sein maternel.

Quelquefois ils le laissent se décomposer dans le bois, et ce n'est qu'au bout d'une

année qu'ils ensevelissent les os dans un grand pot d'argile. Mgr Emonet m'a fait présent d'un de ces vases funéraires. La sépulture est toujours tardive chez les Indiens non civilisés ; les Galibis conservent leurs morts pendant une semaine. Le cadavre est couché dans un hamac, au-dessous duquel se trouve un grand vase servant à recueillir le liquide qui s'écoule des chairs en décomposition ; et, chose horrible à dire, qui pourtant a été vue par des nègres Bonis, les futurs piays, c'est-à-dire les étudiants en médecine, sont obligés de prouver leur force de caractère en buvant une macération de feuilles de

HUTTES OYAMPIS ABANDONNÉES

tabac et d'une plante appelée quinquina, à laquelle on ajoute quelques gouttes de sanie cadavérique.

Mes hommes cueillent dans l'abatis des fruits d'acajou et des papays qu'une bande de macaques était en train de dévorer. Ils trouvent également un régime de petites bananes que les Oyampis appellent *baco*, et que l'on désigne à Cayenne sous le nom de *bacoves*. Beaucoup de mots usités non seulement dans les divers langages des créoles de l'Amérique du Sud, mais dans toutes les langues européennes, n'ont pas d'autre origine que la langue des sauvages de la Guyane et du Brésil.

Un peu plus loin nous trouvons un saut appelé Yacarécin. Le *yacaré* des Oyampis

n'est autre chose que le crocodile d'Amérique que d'autres Indiens appellent caïman.

Vers quatre heures nous arrivons à un long canal sans roches dirigé vers le sud-ouest, où le courant devient imperceptible, et nous ne tardons pas à gagner la crique Mouchiri à l'embouchure de laquelle nous passons la nuit.

Le 30, je fais une petite reconnaissance dans la crique Mouchiri, et je prends une hauteur de soleil à l'embouchure.

Vers neuf heures nous arrivons à une petite colline située sur la rive gauche. Les Jésuites y avaient établi la mission de Saint-Paul au siècle dernier. On n'y voit plus de traces de culture ni de vestiges de construction. Une croix vermoulue est seule restée debout pour attester le passage de la civilisation. Je remarque un assez grand nombre d'excavations allongées et disposées parallèlement. C'est l'ancien cimetière qui, d'après mon guide, aurait été saccagé par des Indiens venus des sources du Camopi; les misérables ont violé les tombes pour arracher aux squelettes quelques médailles et des crucifix oxydés.

A quatre cents mètres en amont du même côté, mon Indien me fait visiter une grande roche granitique située à une faible distance de la rivière. On y trouve des excavations qui servent de repaire aux bêtes fauves. C'est pour cette raison qu'elle est appelée *Yaouara-quara*, ce qui veut dire « antre du jaguar. » Inutile de faire remarquer que le mot français jaguar vient du mot oyampis *yaouar*.

Nous dormons sur les roches Tacouenda, ainsi nommées à cause d'un banc de sable situé en aval qui sert de place de danse aux aigrettes.

Les Indiens, qui prêtent de l'esprit aux bêtes puisqu'ils admettent qu'elles ont des piays aussi bien qu'eux, reconnaissent des jours de fête pour les oiseaux.

Il pleut toute la nuit ; il nous est impossible de fermer l'œil, étant incommodés non seulement par l'eau, mais par des nuées de moustiques et les beuglements des alouates ou singes hurleurs. Je me suis trop avancé en disant que le bruit épouvantable que l'on entend journellement dans les forêts des Guyanes était produit par un seul hurleur, qui chantait en se promenant pendant que les autres restaient immobiles et muets. Apatou prétend que, sur une bande de dix singes, il y en a toujours deux qui se promènent en chantant; ce sont deux mâles, le plus gros et le plus petit de la troupe. Il soutient que le gros fait la basse et le petit le chant. Ce dernier se distingue non seulement par sa voix flûtée, mais par son pelage qui est plus foncé. Un fait qui étonne les Bonis, c'est que le petit chanteur a souvent la chair aussi coriace que le chef de la bande. Nous ne sommes pas loin de croire qu'il s'agit d'une espèce différente [1].

Les nègres marrons du Maroni ne tuent jamais un singe hurleur sans lui enlever le larynx. Ils font avec la grande cavité qui est creusée dans l'os hyoïde une coupe destinée à la guérison du bégayement. Au dire d'Apatou, à qui je laisse la responsabilité de la

1. En examinant le Muséum de Paris, nous avons reconnu que le gros hurleur que les Bonis appellent *baboun* est le *mycetes seniculus*, tandis que le petit qu'ils qualifient de *couacou* est le *mycetes ursinus*.

recette, les enfants bègues ne manquent pas d'être guéris après avoir bu quelques mois dans l'appareil vocal du singe rouge.

31 août. — Nous arrivons à huit heures devant la crique Ouaracoucin, qui porte le nom d'un petit poisson. A trois kilomètres plus haut, nous rencontrons sur la rive droite la crique Anotaye, qui, dit-on, est navigable à une assez grande distance. A l'embouchure, près de la rive droite, est une petite île qui peut la faire reconnaître; elle se dirige vers l'est, puis vers le sud-est. Au tournant se trouve une montagne granitique. Il est à noter qu'on trouve des montagnes à l'embouchure de presque toutes les criques importantes des rivières de la Guyane.

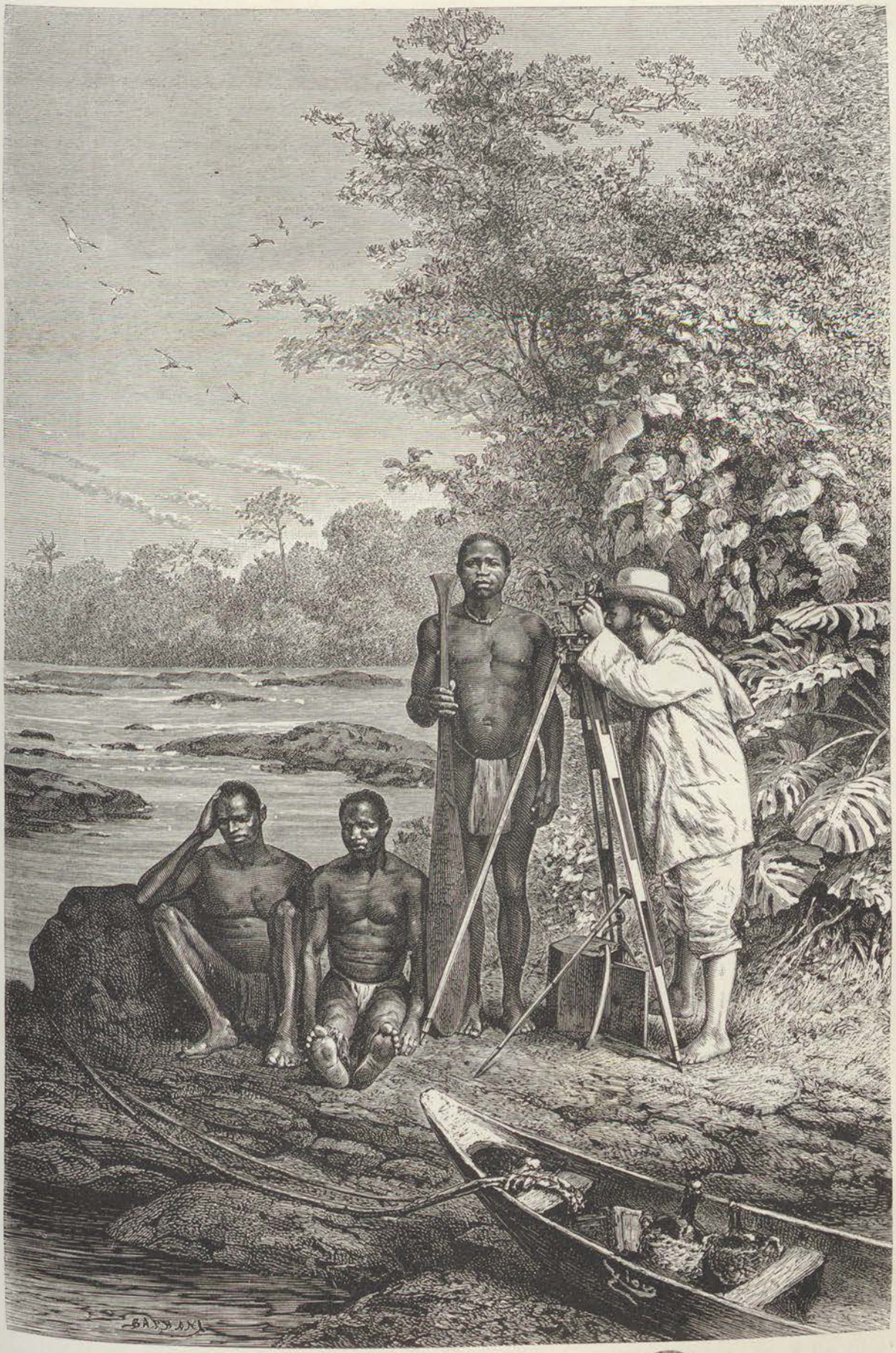
Depuis le matin le courant est très rapide ; cela tient non seulement à un rétrécissement du fleuve, mais aux pluies des jours précédents; nous en avons une preuve puisque des pataouas qui naguère étaient à sec sont immergés sur une hauteur d'un mètre. Les pagayes ne suffisant pas pour avancer, nous sommes obligés de nous servir de longues perches que les Indiens appellent *tacaris*. Lorsque le lit est trop profond, nous ne pouvons remonter qu'en nous accrochant aux branches qui bordent la rivière.

Parmi les arbres que nous voyons en passant nous reconnaissons le conguérecou (*xylopia frutescens*) et le carapa. Le premier, dont la taille n'est pas élevée, forme des buissons aux feuilles fixes ayant une forte odeur de poivre. Cette plante n'est pas nouvelle pour nous, puisque nous l'avons rapportée en France en 1869. M. Oury, qui la cultivait, lui attribuait une action analogue au poivre de copahu. C'est ce que nous avons pu constater nous-même en expérimentant les graines desséchées et moulues comme du poivre. Le conguérecou est actuellement employé dans la thérapeutique française.

Le carapa donne un gros fruit rond rempli de graines qui fournissent une huile dont les Indiens se servent pour se peindre avec le roucou, et pour chasser les chiques et les tiques. Cet arbre, que l'industrie recherche pour faire de l'huile, ne paraît pas assez abondant dans l'Oyapock pour une grande exploitation. Apatou me dit que le carapa, qui existe par toute la Guyane, est plus commun dans les terrains marécageux. Il l'a vu dans l'île qui se trouve en face de l'ancien pénitencier de Saint-Louis et dans l'île Portal. Il est particulièrement très abondant dans un affluent de droite de la rivière de Surinam, la crique Caouina, dont les eaux sont aussi noires que celles de l'Ana, affluent du bas Maroni, et du rio Negro lui-même.

Les sources de la Caouina sont voisines de la rivière Paramaka. Les noirs du même nom, fuyant les Hollandais, ont remonté la Caouina et ont atteint les sources de la rivière Paramaka, qu'ils ont ainsi nommée du nom d'un petit palmier dont le fruit leur a sauvé la vie.

Les graines de carapa commencent à tomber au commencement de la saison sèche, c'est-à-dire vers la fin de juillet. Les Indiens se les disputent avec les pakiras et les agoutis qui en sont très friands. Les Roucouyennes gardent ces graines pendant une année en



OBSERVATIONS AU THÉODOLITE (P. 163)

BIBL MUSEUM PARIS

les enterrant dans la terre, c'est-à-dire en faisant de véritables silos comparables à ceux des Arabes. Si l'on ne prend pas cette précaution, elles ne se conservent pas au delà de trois semaines à un mois. Pour obtenir l'huile de carapa, les Oyampis font cuire les graines et les abandonnent pendant quelques semaines dans un tronc d'arbre évidé. Ensuite on les écrase avec les pieds et on verse la pulpe sur une spathe de palmier qu'on expose au soleil et qu'on incline légèrement pour que l'huile s'égoutte dans un autre récipient. On obtient moins d'huile qu'en exprimant, mais elle est d'une limpidité parfaite et presque blanche.

Nous dormons dans le bois un peu au-dessus de la crique Yacaréitapoucan, mot qui signifie « front de caïman ». Le grand canot restant en arrière, je serais obligé de dormir sans souper si je n'étais rejoint par M. Bugeat qui vient de tuer un magnifique tapir. N'ayant pas de hamac, je dors sur la terre avec une petite couverture que je partage avec un de mes noirs. Nous sommes abrités de la pluie par un *ajoupa*, c'est-à-dire une tente fabriquée en feuilles de palmier.

1er septembre. — Arrivé un peu avant midi à une petite île granitique, je m'efforce en vain de sortir mon théodolite de sa boîte gonflée par l'humidité. Je suis furieux de ne pouvoir prendre la méridienne, lorsque j'aperçois plusieurs embarcations à l'horizon. C'est, me dit le patron, le tamouchi Jean-Pierre et son frère Alicolé.

Ces Indiens, qui sont pourtant nos frères en Jésus-Christ, puisqu'ils ont été baptisés par Mgr Emonet, n'ont pour vêtement d'étoffe qu'un *couyou*, c'est-à-dire un petit morceau de linge. Le reste de leur costume consiste en une couche de peinture rouge entremêlée d'arabesques noires, qui les recouvre comme un maillot d'arlequin des pieds à la tête.

C'est une splendide occasion pour inviter M. Bugeat à dîner. J'ouvre une boîte de bœuf salé (*corned beef*), j'en prends une part, et je distribue le reste à l'équipage. M. Bugeat me fait remarquer que Jean-Pierre ne mange pas et paraît faire la moue. C'est qu'il est froissé de ne pas s'asseoir à côté du chef blanc. M'étant empressé de l'inviter, je vois sa figure aux joues larges, aux pommettes saillantes et au nez aquilin s'épanouir subitement. Ce rayon d'orgueil que je viens de voir transpirer chez ce sauvage est une lueur d'espérance pour le succès de mon entreprise. Sachant que la vanité est la corde sensible de Jean-Pierre, je suis sûr d'arriver à mes fins : je conduirai le chef des Oyampis comme un enfant; il faudra qu'il me donne un équipage, il faudra qu'il m'accompagne lui-même jusqu'aux sources de l'Oyapock.

Au dessert, qui se compose d'une galette de biscuit, j'invite le capitaine Jean-Pierre — c'est ainsi que je l'appelle — à s'en retourner jusqu'à son village. C'est là que je lui montrerai les cadeaux que je lui destine s'il veut m'accompagner jusqu'aux sources de l'Oyapock.

Quelques instants après, nous passons devant une petite crique appelée Païrapiki. Le mot *païra* désigne l'arc des sauvages et le bois très dur dont il est composé. Cet affluent

est ainsi nommé parce qu'on y trouve du bois d'arc que les créoles de Cayenne appellent bois de lètre, et les naturalistes *Amanoa guianensis*.

La côte du Paria, la première terre du continent américain qui fut découverte par Christophe Colomb, doit son nom à ce que les indigènes y trouvaient le bois qui sert à la fabrication des arcs.

Nous campons dans la forêt en face de la crique Ménoura, en amont d'un saut qui est près de l'embouchure de ce petit affluent de droite.

IV

La roche Emonet. — Réception chez le chef des Oyampis. — Le bâton du commandement. — Les mangeurs d'œufs deviennent stériles. — Arrivée d'Indiens Émerillons. — Apatou géographe. — Solution d'un problème important. — Il faut diminuer la longueur de la Mana d'un tiers. — Fabrication des arcs et des flèches. — Émerillons mangeurs de tigres et amateurs de pain frais. — De l'utilité des hôpitaux. — Un musicien voguant sur les eaux de l'Oyapock. — Je montre la lune aux Oyampis. — Les indigènes de la Guyane n'adorent pas les astres.

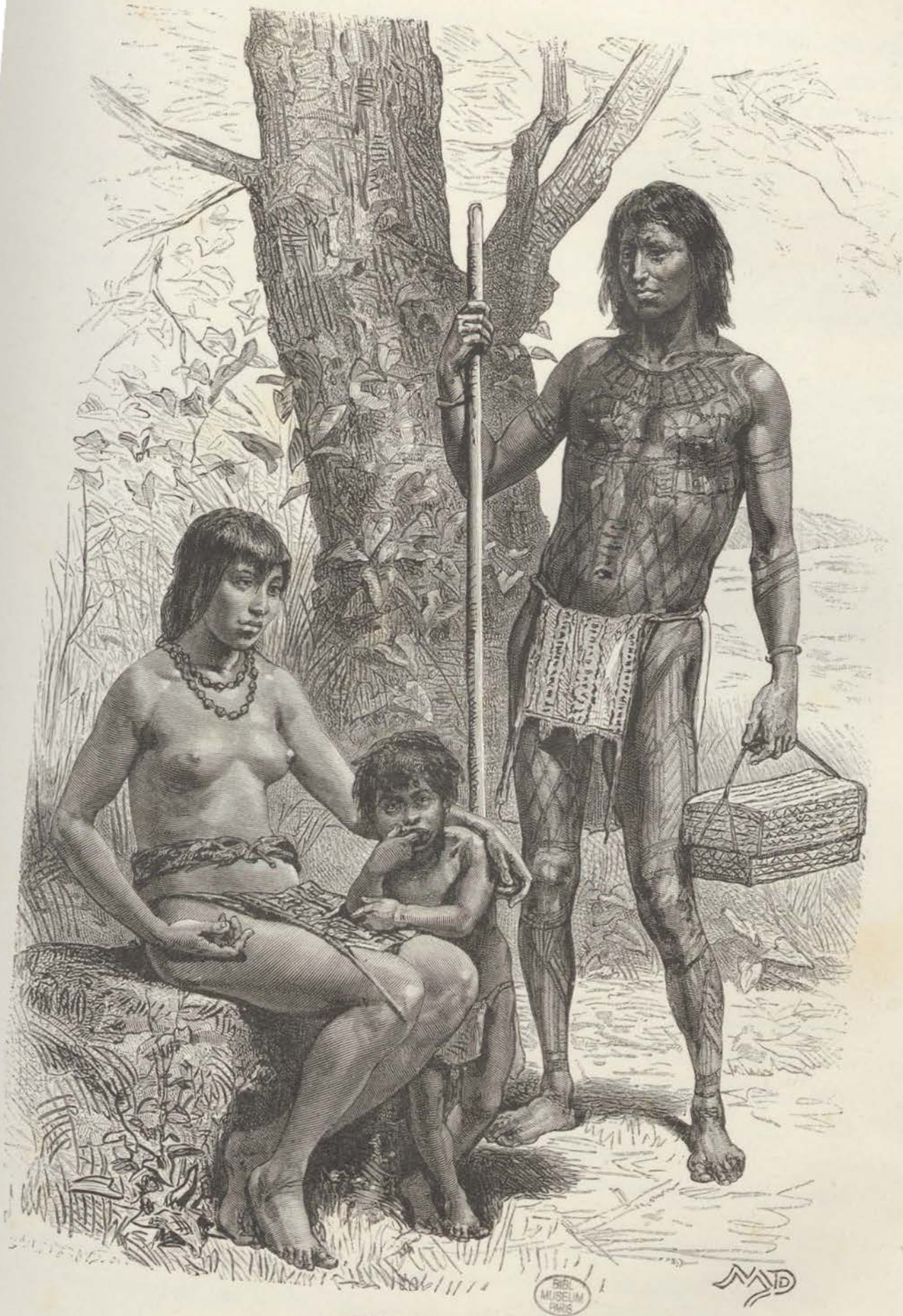
2 septembre. — Le tamouchi, voulant nous précéder à son village pour nous en faire les honneurs, part avant le lever du soleil. J'arrive vers dix heures à la hauteur de son habitation ; mais, pour donner à mon hôte le loisir de faire ses préparatifs de réception, je vais visiter une grande roche granitique noire située près de la rive droite, que les Oyampis appellent *Roche mon Père*, parce que les anciens missionnaires avaient l'habitude de s'y arrêter. Je la parcours dans tous les sens, à la recherche de polissoirs ou d'anciennes gravures, mais je ne trouve absolument aucune trace des anciens indigènes. Je la baptise du nom du R. P. Emonet, en souvenir de mon ancien compagnon de voyage.

Nous arrivons vers onze heures devant l'habitation de Jean-Pierre qui est située derrière une grande île sur la rive gauche. Après une décharge de tous nos fusils, je descends à terre escorté de mon équipage qui suit à la file indienne. J'ai bien soin de marcher la canne à la main, car je sais que chez les Oyampis, comme chez tous les indigènes de la Guyane, le bâton est le signe du commandement.

Le chef des Oyampis, revêtu d'une couche fraîche de peinture rouge, portant à la main une canne de tambour-major, ayant au cou une pièce de cinq francs à l'effigie de Louis XVIII, paraît radieux et fier comme le grand roi Louis XIV recevant les ambassadeurs chinois.

Apatou distribue une ration de tafia à tout le monde, tandis que je fais boire le tamouchi dans ma gourde. Ayant donné un peigne et quelques épingles à sa femme, elle s'empresse de m'apporter en échange une poule et quelques œufs.

Je remarque que les Oyampis, pas plus que les Roucouyennes, ne mangent ni les poules ni leurs produits. Demandant à mon hôte la raison de sa répulsion pour les œufs,



INDIENS OYAMPIS

il me répond que, malgré son âge avancé, il veut encore avoir des enfants. Les œufs de toutes les espèces d'oiseaux sont réservés aux vieillards des deux sexes. Quant aux poules, elles ne servent qu'à fournir des plumes pour les ornements de tête destinés aux jours de fête.

Après dîner, je décide Jean-Pierre à m'accompagner jusque chez les Indiens Roucouyennes du Yary. Je le paye d'avance avec un fusil, des haches, des sabres et des verroteries.

3 septembre. — Le matin, pendant que nous observions le soleil sur une roche, nous voyons arriver deux pirogues portant des Indiens Émerillons qui viennent d'un

ARRIVÉE DE CANOTS ÉMERILLONS

village nommé Macoucaoua, connu par Apatou, et situé entre les sources de la crique Inini, affluent du Maroni, et l'Approuague. Leurs embarcations sont recouvertes d'un *pamacari*, c'est-à-dire d'une couverture en feuilles de palmier, qui sert d'abri à des macaques, des hocos, des aras et principalement à de minuscules perroquets verts très recherchés à Cayenne sous le nom de perruches de l'Oyapock.

Mon compagnon est très heureux de retrouver des connaissances qu'il a visitées pendant mon voyage en France.

En compulsant les renseignements fournis par Apatou et ces Indiens Émerillons, je puis résoudre une question géographique assez importante. Je vois que la rivière Mana, relevée à la boussole par Gatier, est d'un tiers trop longue; la carte dressée par ce

voyageur fait passer le cours supérieur de la Mana entre la crique Inini et l'Approuague. C'est évidemment une erreur, puisque Apatou est allé de l'Inini à l'Approuague sans rencontrer de rivière. On met deux jours pour aller de l'Inini à l'Approuague en passant par Macoucaoua, situé sur la chaîne de partage des eaux. Je recueille un autre renseignement géographique important : c'est que l'Inini et l'Approuague sont très rapprochés vers leurs sources. Le capitaine Cofi, de la tribu des Bonis, prétend que dans les grandes eaux on peut passer en canot d'une rivière à l'autre. Pour se rendre à l'Oyapock, les Émerillons remontent l'Approuague, font une traversée de deux jours à pied, et atteignent un grand affluent de l'Oyapock, le Camopi.

Je profite de la présence de quelques Émerillons pour me livrer à des études anthropologiques et ethnographiques. A ce premier point de vue, je constate qu'ils ne diffèrent par aucun caractère physique du reste des Indiens que j'ai eu l'occasion de voir. Ils ne se distinguent des autres tribus que par des détails de mœurs et d'usages. Ainsi, chez les Galibis, ce sont les femmes qui se serrent le mollet en haut et en bas pour le faire proéminer, tandis que, chez les Émerillons, les hommes seuls portent des liens en coton non seulement à la jambe, mais au poignet et au niveau du biceps. Les ligatures du bras usitées chez presque tous les indigènes de l'Amérique du Sud servent à renforcer les gaînes de leurs muscles pendant qu'ils tirent de l'arc. Leurs arcs sont très longs, comme ceux des Roucouyennes et des Oyampis qui ne mesurent pas moins d'un mètre soixante-quinze à deux mètres ; ils en diffèrent un peu parce qu'une des faces, au lieu d'être plane, est légèrement excavée ; autrement dit, la section de ces instruments, au lieu d'être plan-convexe, est concavo-convexe. Comme tous les Indiens, ils les fabriquent avec le cœur du bois de lètre, qui est d'une belle couleur brunâtre souvent tachetée de jaune et qui, dans ce cas, est très estimé des ébénistes de Cayenne sous le nom de lètre moucheté. Le cœur de cet arbre est entouré d'un aubier très épais que les Indiens n'ont pas la peine d'enlever puisqu'ils ne choisissent que des arbres tombés de vétusté et dont le bois tendre a été détruit par les termites.

Le bois de paria, lourd et dur comme le bois de fer des sauvages africains, se divise facilement dans le sens longitudinal. L'Indien le fend à coups de hache, puis achève son œuvre avec les défenses d'un animal appelé *pakira* qui présente de la ressemblance avec nos sangliers d'Europe. On trouve dans toutes les huttes d'Indiens de l'Amérique du Sud des mâchoires inférieures de cet animal coupées au niveau de la branche montante ; ce sont de véritables rabots qui servent à la fabrication des arcs.

En examinant les *pagaras* de ces Indiens, je vois qu'ils renferment presque tous deux petits os fixés par le milieu à une ficelle d'un mètre de longueur. Cet objet, que j'ai retrouvé depuis chez tous les indigènes de l'Amérique équatoriale, est employé pour la construction des flèches. Il faut savoir que cette arme est composée généralement d'un roseau ayant un mètre vingt-cinq de longueur, sur lequel est adaptée une lamelle de bambou taillée en forme de lance. Cette lance ne pouvant s'adapter directe-

ment au roseau, on place entre les deux un bâton arrondi en bois dur qui, d'une part, est encastré dans une échancrure faite à la base de la lance, et de l'autre dans une cavité creusée dans le roseau. C'est pour le serrer sur le bâtonnet que l'Indien, entourant cette partie avec une ficelle fixée à deux os, fait des mouvements de va-et-vient en tirant aux extrémités tantôt avec le pied, tantôt avec la main. Lorsque l'extrémité du roseau est écrasée en forme de cône, le constructeur l'enduit d'une couche épaisse d'une espèce de goudron appelé *mani* qu'il égalise avec un os provenant de l'avant-bras de l'aï. Il achève la consolidation avec un fil enduit de cette résine.

Dans le récit de mon premier voyage j'ai dit que les Roucouyennes ont une passion pour la chair des grenouilles ; les Émerillons préfèrent la viande de jaguar, qu'ils

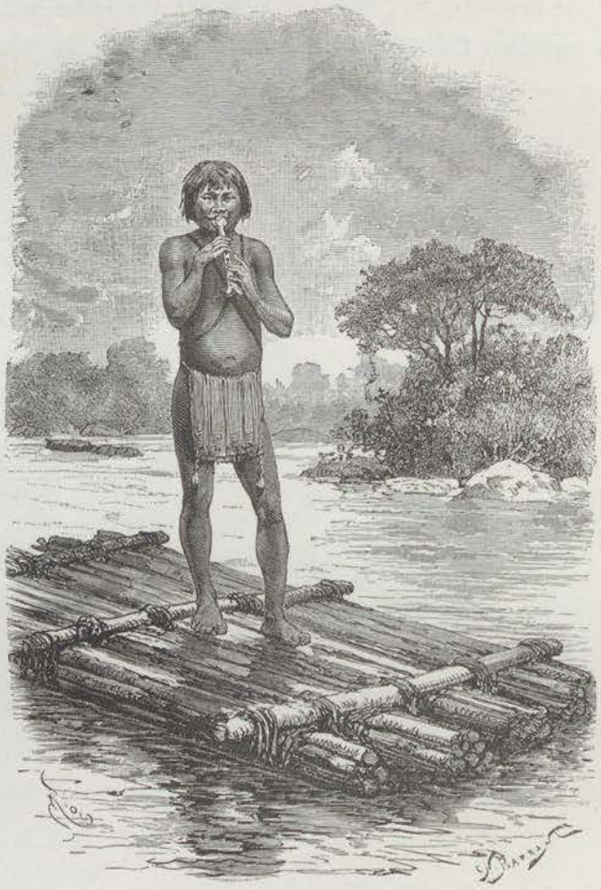
MANIÈRE DE RABOTER LES ARCS

appellent *caïcouchi*, à toute espèce de gibier. Apatou me raconte que, lorsque ces Indiens voyagent, ils ne font pas de provisions de cassave ou de couac, mais se contentent d'emporter des racines de manioc qu'ils râpent, expriment et font cuire à la hâte sur un plateau en terre. Leurs sentiments affectifs ne sont pas plus développés que chez les Galibis et les Roucouyennes. Apatou a trouvé, en descendant la crique Inini, une petite fille malade abandonnée dans un hamac sur le bord de la rivière.

Les voyageurs qui feront des excursions chez ces Indiens auront soin de mettre des souliers pour s'engager dans les sentiers qui conduisent aux abatis. En effet, Apatou me signale que l'on y trouve très souvent des pointes en bois dur (*maripa*), disposées dans la terre comme des chevaux de frise pour empêcher le passage.

Vers midi, Apatou m'appelle à la plage pour que je voie descendre un radeau formé de gros troncs d'arbres sur lequel se trouve un jeune Indien qui joue paisible-

ment de la flûte. Ce bois, que mon patron reconnaît pour du grignon et de l'acajou, doit être conduit jusqu'à Saint-Georges afin d'y être échangé contre une hache et quelques couteaux. Dans la soirée, j'installe une lunette astronomique au milieu du village pour observer une occultation d'étoiles, mais je ne puis rien voir parce que la lune se trouve masquée par de grands arbres au moment où l'étoile passe derrière cet astre. Les Indiens, qui paraissaient fort intrigués par cette opération, sont ravis lorsque je montre à chacun d'eux les montagnes de la lune et les satellites de Jupiter.



JOUEUR DE FLÛTE SUR UN RADEAU

Les traités de physiologie disent que certains sauvages distinguent à l'œil nu ces points qui ne sont visibles qu'avec une lunette. Sur beaucoup d'Indiens et de noirs que nous avons interrogés, nous n'en avons pas trouvé un seul jouissant de ce privilège. Les Oyampis, comme tous les Indiens de la Guyane, n'empêchent jamais les voyageurs d'observer les astres. C'est qu'ils ne les considèrent pas comme des divinités. Un Indien interrogé sur la lune me répond : *Yolock oua*, c'est-à-dire : « ce n'est pas un diable ».

V

Discorde. — Manière de tuer les parasites. — Un prodige d'éducation. — Le Camopi. — Leblond et Leprieur. — Les RR. PP. Grillet et Béchamel. — Glande à huile du hoco ; effets toxiques. — Campement pittoresque. — Rencontre d'un boa. — Légende du saut Massara. — Le péché originel raconté par Apatou.

Nous quittons le petit village de Jean-Pierre le lendemain vers dix heures, escortés d'un troisième canot monté par deux Indiens. Le capitaine embarque avec moi en qualité de patron, avec sa femme et trois petits enfants. Pour loger ce personnel, je suis obligé de décharger presque tous mes bagages sur le troisième canot.

Nous passons la journée à franchir des sauts. Après cinq heures de navigation dans des chutes qui se succèdent sans interruption, nous arrivons à l'embouchure de la crique Sikini, où M. Bugeat doit s'engager pour exploiter des alluvions aurifères. La nuit est déplorable à cause de la pluie et des moustiques, et le matin Apatou, qui vient d'avoir une nouvelle querelle avec mes noirs hollandais, demande à s'en aller. Ce n'est qu'après avoir parlementé pendant deux heures que je le décide à continuer la route. Ces dissensions m'inquiètent beaucoup parce que non seulement je suis menacé de perdre mon équipage, mais encore je suis exposé à me voir abandonné par les gens du pays qu'une guerre intestine ne manque pas d'effrayer.

La journée toutefois s'écoule sans incidents; j'occupe les loisirs que me laissent mes observations à la boussole, à étudier les mœurs de mes compagnons de voyage. La femme du chef est assise à côté de moi sur une planche mal rabotée, où je suis fort gêné à cause de l'étroitesse de ma pirogue. Elle porte sur le côté un hamac en miniature dans lequel est couché un garçon de deux ans appelé Michel, qui, depuis le jour de sa naissance, est tamouchi, autrement dit l'héritier présomptif de la couronne de plumes du royaume de Jean-Pierre. C'est lui qui portera l'écu d'argent, la canne de tambour-major et le ceinturon doré que j'ai promis à Jean-Pierre s'il restait fidèle à ses engagements. Le jeune tamouchi, épithète par laquelle son père ne manque jamais de l'appeler, pleure et donne des coups à sa mère. Celle-ci, supposant qu'il a soif, lui offre le sein, mais il refuse et continue de bouder. La mère, le voyant se passer souvent la main dans ses cheveux, le sort de son hamac et lui examine la tête qu'elle tient entre ses genoux. Un *pediculus* qui s'est laissé surprendre, tenu entre le pouce et l'index, est présenté à l'enfant. Michel le prend et s'empresse de le jeter à l'eau. La femme dit quelques paroles que je ne comprends pas, mais qui semblent des reproches.

Enfin l'enfant profite de la remontrance maternelle; un deuxième insecte capturé est placé sous ses petites dents, croqué et savouré. La mère paraît très satisfaite de ce résultat. Apatou me fait remarquer à cette occasion que le pou de l'Indien est bien

différent de celui des nègres. J'ai cru constater moi-même que ces deux espèces n'étaient pas semblables au *pediculus capitis* de la race blanche.

Devant moi sont assises sur une caisse deux petites filles de quatre à cinq ans. Ces enfants n'ont pas la peau plus foncée que celle des habitants du sud de l'Europe, et, malgré la largeur des joues et la saillie des pommettes, l'ensemble de la figure, rehaussé par des yeux bruns et des cheveux noirs bleuâtres, compose une physionomie douce et des plus agréables. Je constate également qu'elles sont bien gentilles. L'aînée, qui s'appelle Marie, m'aide à vider l'eau du canot un peu fendillé à la suite des secousses qu'il a reçues en franchissant les sauts. Ces enfants n'ont d'autre costume qu'un collier bleu,

MON EMBARCATION EN REMONTANT L'OYAPOCK

blanc, rouge, c'est-à-dire aux couleurs françaises, que je leur ai donné. La mère est revêtue d'un petit carré composé de verroteries enfilées qui forment des arabesques ressemblant non seulement à celles que les Indiens actuels dessinent sur leur peau, mais aux vieilles gravures dont nous avons parlé.

A midi, nous atteignons une île rocheuse à moitié couverte par un bouquet de *philodendron* aux feuilles larges et touffues que l'on rencontre dans toutes les rivières de la Guyane. C'est un endroit délicieux pour observer le soleil. Apatou, descendu à terre avec Hopou et Stuart, me fait remarquer des polissoirs, et, s'il faut en juger d'après les vestiges laissés par les anciens indigènes, on peut croire que l'Oyapock actuellement désert était occupé par une nombreuse population.

Dans l'après-midi, nous passons devant les collines Martini, ainsi désignées du nom

d'un mineur qui a trouvé de l'or en poudre dans ces parages. Vers quatre heures et demie, nous apercevons de petites montagnes qui sont au confluent du Camopi, et bientôt nous nous arrêtons à un îlot situé près de l'embouchure.

Cette rivière, dont le débit dépasse la moitié de celui du haut Oyapock, a ses sources peu éloignées des affluents du Maroni. Les nègres Bonis, quand ils venaient faire des incursions chez les Oyampis, remontaient l'Inini jusqu'à ses sources, et de là passaient dans le Camopi.

Deux voyageurs français, le médecin naturaliste Leblond, en 1787, et le pharmacien de la marine Leprieur (de Dieuze), en 1836, ont atteint le Maroni par le Camopi et la crique Araoua. Ce dernier avait l'intention d'atteindre les sources du Maroni où les anciens géographes plaçaient le pays légendaire de l'Eldorado. Ayant été bien accueilli par les nègres Bonis, ainsi qu'il résulte d'une lettre inédite que nous avons vue à Cayenne, sa tête fut mise à prix par les nègres Youcas qui voulaient avoir le monopole du commerce dans le Maroni. Il fut obligé de battre en retraite par l'Araoua et le Camopi. Cet intrépide voyageur, qui avait déjà fait en 1832, avec Adam de Bauve, une tentative pour atteindre les sources du Maroni par le haut Oyapock, dut renoncer définitivement à ses projets d'exploration.

Le Camopi, qui ne compte plus un seul habitant, était autrefois peuplé par les Indiens Acoquas, qu'ont visités en 1674 les RR. PP. Grillet et Béchamel.

5 septembre. — Nous passons dans la journée devant les collines Bagotte, situées sur la rive droite, et ainsi nommées parce que le comte Bagotte a fait des prospections aurifères dans ces terrains. Il avait trouvé de l'or, mais en trop faible proportion pour en faire une exploitation lucrative.

A une heure, nous passons devant la crique Morocoru. Le radical *moroco* ou *maraca* sert à désigner dans presque toutes les langues de l'Amérique du Sud un hochet que les piays font sonner lorsqu'ils veulent entrer en relation avec le diable. Pendant que j'observe le soleil vers quatre heures, Apatou fait une petite excursion dans le bois et revient avec un hoco. C'est le premier gibier convenable que nous ayons tué dans ce voyage; jusqu'alors nous n'avions pu nous occuper de chasse à cause du mauvais temps et des difficultés de la navigation avec un équipage sans expérience ni discipline.

En mangeant le croupion de cet oiseau qu'Apatou m'a réservé comme la meilleure portion, j'éprouve une sensation d'amertume très désagréable. Cette saveur provient d'une glande à huile à laquelle l'oiseau puise avec son bec pour lustrer ses plumes. Jean-Pierre dit qu'un de ses chiens qui avait dévoré le derrière d'un hoco récemment tué fut pris d'accidents nerveux qui durèrent un mois. L'animal avait les yeux hagards, il aboyait et courait dans tous les sens comme s'il eût été à la piste d'un gibier imaginaire.

Nous dormons à l'embouchure d'une crique minuscule située à gauche, dont le lit est formé de roches granitiques entièrement polies par l'aiguisage des instruments en pierre. C'est que les Indiens s'arrêtaient volontiers en cet endroit où il y a des pacous

(coumarous) dans les petits sauts des environs. Peut-être existait-il un village important dans ces parages, mais la végétation tropicale, qui triomphe facilement des œuvres de l'homme, n'a laissé d'autres vestiges que ceux qui ont été imprimés sur le granit. Les arbres des rives, n'étant plus tourmentés par les haches de pierre des Indiens, ont étendu leurs branches jusqu'à se donner la main. La terre ne suffit pas à cette végétation dévorante, il faut qu'elle empiète sur le lit des rivières pour accaparer l'air et la lumière. Cette tonnelle sous laquelle nous suspendons nos hamacs n'est pourtant pas assez touffue pour intercepter complètement la clarté de la lune, dont les rayons argentés font ressortir les silhouettes rouges de mes Indiens.

6 septembre. — Vers neuf heures, j'aperçois au milieu d'un buisson à moitié noyé un corps blanc recouvert d'écailles qui brille comme une cuirasse d'acier. Je sens une odeur désagréable analogue à celle du musc. C'est celle d'un serpent boa, ou plutôt d'une couleuvre, comme disent les créoles de Cayenne, qui, ayant reçu une décharge à une distance de deux pas, fait des contorsions effrayantes. L'animal passant à ranger ma pirogue, je puis voir sortir le sang d'une large blessure au ventre. Un instant après j'entends un coup de fusil : c'est Apatou, qui achève le serpent. Jean-Pierre, qui voulait m'empêcher de tirer, dit que le diable punira la mort du *matapi* en faisant tomber la pluie.

A trois heures, nous franchissons le petit saut Massara, où un Indien se fait une forte contusion au genou en glissant sur un bloc de quartz. Jean-Pierre considère cet accident comme une vengeance du mauvais esprit ; le matapi que nous avons tué ce matin est peut-être le fils d'une couleuvre légendaire que les Oyampis redoutent en passant dans ces parages. Cet animal est si gros, me dit le capitaine, qu'un jour il avala plusieurs Calinas (c'est ainsi qu'ils s'appellent entre eux) et la pirogue qu'ils montaient, en passant le grand saut Massara. Les malheureux ne sortirent des entrailles du monstre qu'à la hauteur du petit saut Massara, où ils furent déposés vivants sur une roche en même temps que leur embarcation.

Nous campons sur un îlot granitique près de la rive gauche. La soirée se montrant très belle malgré la prédiction du capitaine, je passe mon temps à fumer des cigarettes auprès du feu en écoutant la conversation de mon équipage.

Apatou trouve les Indiens stupides parce qu'ils ne veulent pas détruire les serpents ; il nous fait le récit suivant que je transcris mot à mot.

« Longtemps, mô grand'mère dit : Gadou (le bon Dieu) faire oun moun Adam, et oun femme Eva, et li commandé rester petit village où qu'y gagné beaucoup manioc, beaucoup poisson, beaucoup viande qui pouvez manger sans travailler.

« Gadou dit : Ou pouvez manger tout chose, mais pas oun graine appelée amanda, qui bon oun sô (seulement) pour serpent ; si graine là tomber, ou pas toucher.

« Un jour Adam vu Eva qui aller chercher de l'eau dans la rivière, trouvé serpent qui dit : Goûtez graine-là. — Adam dit : Non, bon Dieu pas voulé. — Serpent dit : Eva,

goûtez, pas gagné chose qui bon passé ça. — Eva qui mangé dit : Oh ! c'est bon, Adam, venez manger. — Adam dit : Non. — Goûtez oun sô. — Non. — Troisième fois, Adam mangé morceau.

« Après cela, Gadou dit : Adam, Eva, veni vite. — Adam qui gagné peur, pas savé pourquoi, metté oun feuille, et sa femme aussi.

« Bon Dieu dit : Adam, toi mangé graine-là. — Adam dit : Non. — Adam, toi mangé graine-là. — Troisième fois, Adam dit : Oui, pas moi qui ramassé, Eva qui donné.

« Bon Dieu pas content dit : Adam, Eva, ou pouvez aller ; toi, Adam, besoin travailler pour gagner manioc, et flécher pour gagner viande ; Eva, toi pouvé gagner mal au ventre pour faire petit moun ; serpent, toi plus gagner pieds pour marcher. »

La morale donnée par la grand'mère d'Apatou à ses enfants était de tuer tous les serpents qu'ils trouveraient sur leur chemin. C'est pour cela que les Bonis sont devenus très habiles à leur faire la guerre.

Il est à remarquer que les Bonis étaient restés un siècle et demi sans aucune communication avec les missionnaires de la Foi.

VI

Le baiser du sauvage. — La crique Yavé. — Pêche au pacou. — Variation de la végétation suivant la nature du terrain. — Le payement chez les Indiens. — Nous trouvons l'étymologie de trois noms de rivières. — Commerce et religion. — La crique Motoura. — Saba pris par la fièvre. — Effet de la chaleur sur les nouveaux débarqués. — Activité fébrile précédant la cachexie tropicale. — Espérances de succès. — Les difficultés de la navigation sur l'Oyapock sont exagérées. — Noirs récalcitrants, Indiens bons enfants. — Le succès d'une exploration dépend du choix de l'équipage. — Cheveux en voyage.

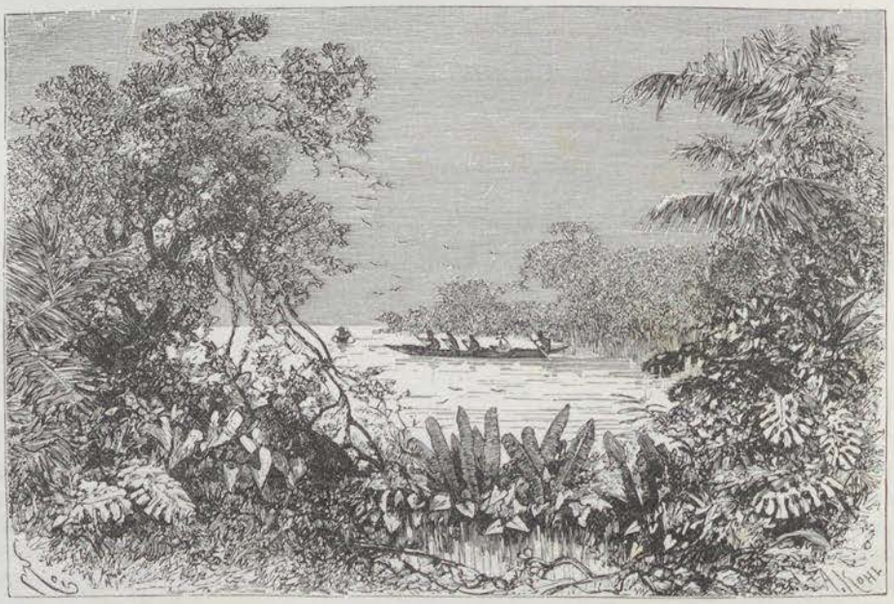
7 septembre. — Nous marchons lentement, de sorte que je puis observer à l'aise mon jeune ami Michel et ses petites sœurs. Je remarque que les enfants Calinas manifestent leur tendresse par des baisers, non pas sur les lèvres, mais sur toutes les parties du corps. Michel embrasse la petite Marie, qui est d'ailleurs toute nue, plutôt sur la poitrine que sur la figure. Le jeune tamouchi jouant à cache-cache se dérobe tantôt dans le sein de sa mère, tantôt derrière son dos. C'est en faisant ces évolutions que Michel étant tombé à l'eau la tête la première fut sauvé par son père qui le saisit au passage par le pied.

Nous arrivons avant midi à une crique assez importante appelée Yavé, que nous remontons à une petite distance pour trouver un joli saut qui a la réputation d'être très favorable à la pêche du pacou. En effet, en arrivant aux premières roches qui sont à fleur d'eau, j'aperçois deux gros poissons qui se battent. C'est un piraï, qui d'un coup de dents a dévoré le ventre et une partie de la queue d'un pacou. La section des chairs paraît aussi nette que si elle avait été pratiquée par un chirurgien.

Mes Indiens et Apatou, armés d'arcs et de flèches, courent au milieu des roches pour

assaillir de nombreux pacous qui sillonnent ces eaux limpides, très courantes, mais peu profondes. A chaque minute, on voit décocher une flèche qui disparaît une seconde, puis, émergeant d'un mètre, court en vibrant dans toutes les directions. C'est que le dard a pénétré dans le dos d'un pacou qui fait de vains efforts pour s'en débarrasser. Saba, armé d'un bâton, poursuit la flèche, la relève doucement et achève d'un bon coup le poisson qui pourrait encore le mordre.

Les pacous blessés vont quelquefois se réfugier sous des buissons où on les perd de vue ; c'est pour cela que certains Roucouyennes du Maroni mettent de petits grelots à l'extrémité du roseau. Trente et un poissons pesant chacun plus d'un kilogramme sont pris dans l'espace de deux heures. Nous continuons le canotage, mais nous nous arrêtons



ASPECT DES RIVES MARÉCAGEUSES

bien avant la nuit à l'embouchure de la crique Crouatou, afin de laisser le temps à l'équipage de faire la cuisine et de préparer les boucans pour faire fumer les pacous.

8 septembre. — A partir de la crique Crouatou le fleuve se dirige en ligne droite vers le sud-ouest un quart sud sur un parcours de plus de six kilomètres. Cette direction rectiligne que nous rencontrons pour la première fois n'a pas d'autre cause que l'absence de roches dures capables de changer le cours des eaux. En effet les rives sont basses, marécageuses comme celles que nous avons trouvées dans le haut Maroni. Les arbres rabougris présentent entre eux des lacunes qui sont comblées par des bambous, des palmiers et des lianes sans nombre.

Quelle différence entre la végétation des terrains marécageux et celle des terres fermes ! Ici, rien que des feuilles ; c'est un manteau de verdure impénétrable, tandis que là on ne voit que des troncs d'arbres bien droits, s'élevant à perte de vue, entre lesquels la circulation est presque aussi libre que sur une promenade publique.

Vers deux heures, nous revoyons les rives se relever au niveau de la petite crique Yaroupi. Quelques instants après, nous franchissons un saut appelé Pacouchiri, qui peut avoir un mètre de hauteur en deux chutes. Enfin à cinq heures nous apercevons un dégrad près duquel se trouvent deux petits carbets d'Indiens Oyampis. J'arrive éreinté par treize jours de marche sans relâche, mourant de faim. Je bois un bon coup de sec, comme on dit en terme de marine, c'est-à-dire une ration de tafia que je partage avec l'équipage. L'alcool est l'aliment de la misère.

Le chef des habitations étant un ami de Jean-Pierre, je lui propose de garder chez lui la femme et les enfants du capitaine. Ces malheureux petits êtres, obligés de rester dix heures par jour dans ma pirogue la tête au soleil, les pieds dans l'eau, sont tous trois indisposés. Je dois également abandonner l'Indien qui s'est contusionné le genou et dont l'état ne fait que s'aggraver malgré les scarifications qu'il s'est faites lui-même sur la partie malade. Je remplace ces bouches inutiles par deux jeunes Indiens qui sont contents de m'accompagner au prix d'une hache, d'un couteau, de quelques mètres de calicot.

Les Oyampis, comme tous les Indiens de l'intérieur des Guyanes, demandent à être payés d'avance, et, une fois qu'ils ont reçu les objets demandés, il est très rare qu'ils abandonnent le voyageur sans avoir accompli au moins une partie de leurs engagements. Un homme que j'avais enrôlé et qui a changé d'avis pendant la nuit, sans doute sur le conseil de sa femme, a eu l'honnêteté de me rapporter les bagages que je lui avais donnés en payement.

9 septembre. — Je passe la matinée à faire quelques observations, tandis que mes hommes lavent leur linge et leurs hamacs sur de belles roches granitiques qui sont en face du village. Nous ne partons qu'après avoir pris la méridienne et nous allons camper au saut Couyary qui est fort peu distant, mais difficile à atteindre à cause de la rapidité du courant. En route un Indien qui était debout, manœuvrant un tacari, tombe à l'eau : heureusement il est ramassé aussitôt par le canot d'Apatou qui nous suivait de près. Le mot Couyary, que nous avons déjà vu employer pour désigner un affluent important du Yary, signifie « soleil » dans la langue des Oyampis. Le mot Yary lui-même signifie « lune » dans l'idiome de ces Indiens.

A propos de ces étymologies, je fais quelques interrogations à mes compagnons de voyage sur le nom du fleuve que nous parcourons. Si le terme Oyapock n'a aucun sens, nous trouvons le substantif Couyapock, qui, en oyampis comme en roucouyenne, sert à désigner une espèce de toucan connu des naturalistes sous le nom de *Ramphastus toco*.

10 septembre. — A neuf heures, nous arrivons devant le saut Grand-Massara que les Indiens continuent à redouter, bien que le monstre qui l'habitait ait été exorcisé par le R. P. Leroy qui accompagnait Mgr Emonet. Ce courageux missionnaire s'était pourtant donné la peine de traverser le saut à la nage pour prouver que le diable avait déserté ces parages.

L'histoire de ce monstre a probablement été inventée par un de leurs piays qui voulait empêcher les hommes de sa tribu d'accompagner des voyageurs ou des trafiquants dans le haut Oyapock. Beaucoup de croyances religieuses des peuples barbares n'ont d'autre origine qu'un intérêt commercial.

Nous passons la journée à franchir de petites chutes qu'encadrent des montagnes granitiques hautes de cent cinquante à deux cents mètres au-dessus du niveau de la rivière. Nous arrivons vers deux heures à l'embouchure de la crique Motoura, qui est assez importante puisqu'elle présente cinquante-cinq mètres de largeur à son embouchure, tandis que l'Oyapock n'en a plus que cent dix (mensuration à la ficelle) au-dessus de cet affluent. Nous remontons la rivière Motoura, qui se dirige vers le sud-est, jusqu'à une distance d'un kilomètre pour trouver une habitation d'Indiens Oyampis.

Un jeune homme que je rencontre au dégrad consent volontiers à m'accompagner moyennant quelques objets qu'il choisit lui-même dans ma pacotille ; mais son père, qui est un vieil Indien corrompu par un séjour prolongé dans le bas Oyapock, demande en outre quatre bouteilles de tafia et une quantité d'objets.

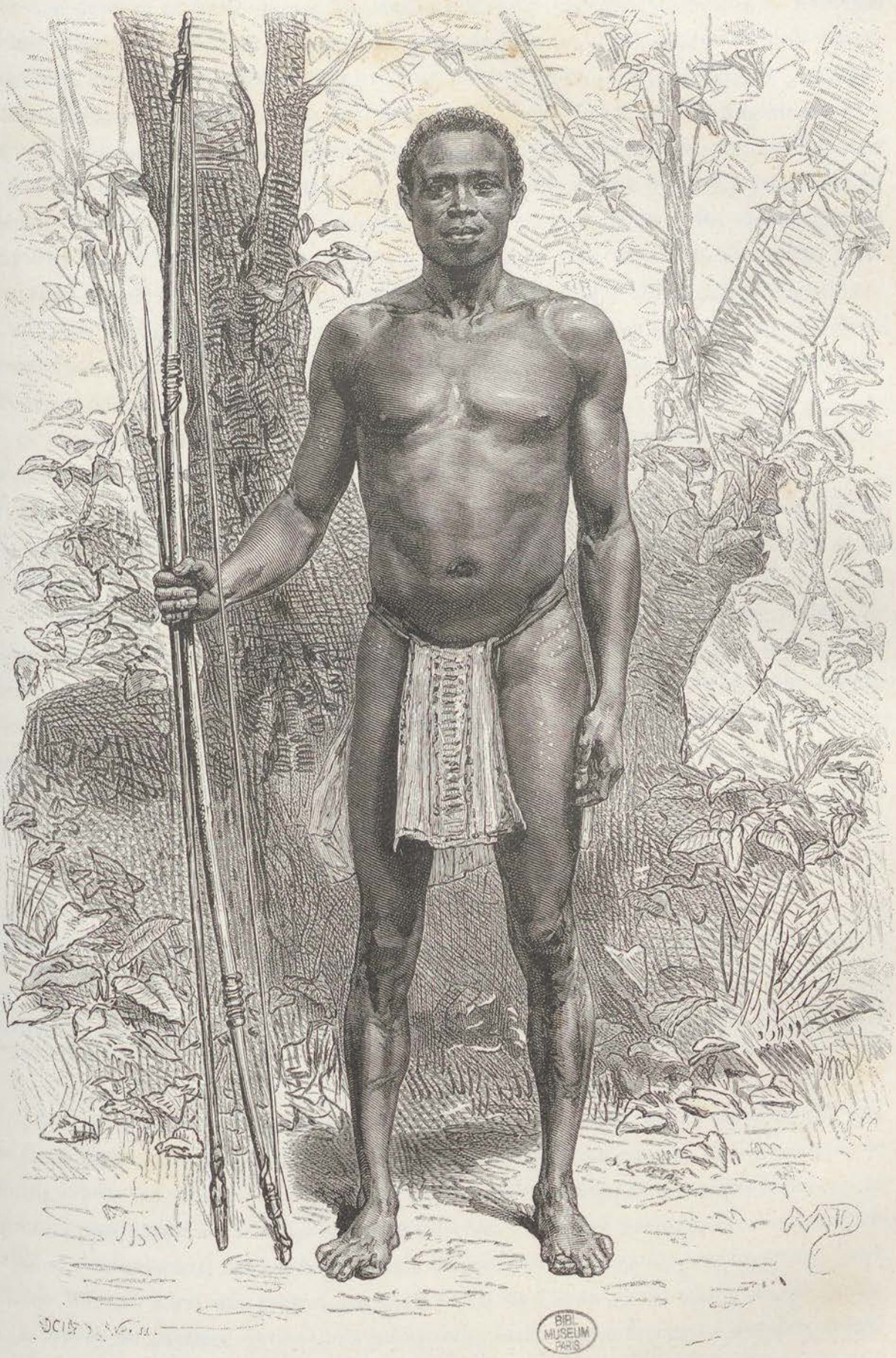
En remontant cette crique, à un jour de marche plus loin, on trouve un petit village d'Indiens Oyampis qui ont été visités par Mgr Emonet.

11 septembre. — A huit heures, nous franchissons un petit saut au-dessus duquel je vois quelques arbres arrêtés dans la rivière ; c'est que le volume des eaux diminue considérablement au-dessus de la crique Motoura. Nous entrons bientôt dans des terrains bas et marécageux où le courant est très faible.

Dans la journée, Saba est pris d'un accès de fièvre. C'est le premier qui se déclare depuis que nous sommes en route. Quant à moi, je me trouve plus alerte qu'au départ de France. Je suis sans doute sous l'influence de cette excitation qui s'empare de tous les Européens dans les premiers mois de leur résidence aux colonies. Le voyageur doit profiter de cette période pour s'avancer résolument, car bientôt cette force qui est toute factice va disparaître, pour laisser derrière elle un état d'anémie qui l'entravera dans l'exécution de ses projets.

Nous nous arrêtons sur des roches granitiques situées au milieu de la rivière, dans un endroit bien découvert où je voudrais observer une occultation d'étoile qui doit avoir lieu vers minuit. Ne voulant pas m'endormir de peur de manquer le moment favorable, je passe mon temps à prendre du café et à fumer des cigarettes, tantôt me promenant sur les roches, tantôt m'asseyant dans mon hamac qui est suspendu au pataoua. Je me trouve de belle humeur parce que j'entrevois de beaux résultats pour mon voyage. Le moral d'Apatou se relève depuis qu'il voit que nous sommes presque certains d'arriver aux sources de l'Oyapock sans le moindre péril. Les gens auxquels il avait demandé des renseignements lui avaient tous exagéré les difficultés de la navigation de ce fleuve, qui, en réalité, sont beaucoup moins grandes que celles du Maroni.

Les indigènes, s'il faut en juger d'après ceux que nous avons rencontrés, sont d'un



BIBL. MUSEUM PARIS

APATOU

moral si doux et si facile que je les trouve beaucoup plus maniables que les hommes de mon équipage, qui sont pourtant des gens civilisés ou ayant la prétention de l'être. Ces noirs, qui sont incapables de prendre un poisson ou de tuer un gibier, se plaignent continuellement de la nourriture, tandis que les Indiens, qui d'ailleurs appartiennent à une race plus intelligente, ne laissent pas échapper la moindre plainte. Aujourd'hui mes nègres ont voulu se révolter sous prétexte qu'ils n'avaient d'autre chose à manger que du bacallao (morue) et des pois. Je n'ai pas eu d'autre argument pour les calmer que de leur dire que, s'ils n'étaient pas contents, je partirais sans eux. Mais l'impéritie et la couardise font de ces mauvais garnements les êtres les plus fidèles qu'on puisse rencontrer ; je suis sûr qu'ils ne m'abandonneront pas ; ils auraient trop peur de se noyer en descendant l'Oyapock, et d'ailleurs ils seraient fort en peine de traverser la mer pour retourner dans leur pays.

Si j'avais eu affaire à des noirs de la Guyane française, j'aurais été à leur merci parce qu'ils auraient connu la route pour s'en retourner chez eux.

En règle générale, il est donc préférable pour les voyages d'exploration d'avoir un équipage principalement composé de gens étrangers au pays qui sert de point de départ.

N'ayant pu observer mon occultation, je prends une hauteur de lune, aidé par Saba : il m'éclaire avec une bougie qu'il est obligé d'approcher très près pour que je puisse lire les divisions très fines de mon instrument. Deux fois il met le feu à ma longue chevelure qui me préserve des insolations en regardant le soleil, mais qui me gêne considérablement pour les observations nocturnes.

VII

Moucou-moucou des régions marécageuses. — Élégance stérile de la végétation. — Domination du règne animal par le règne végétal. — Nom de la capitale de l'Eldorado. — Véritable cause du succès de mon premier voyage. — Un seul mot pour désigner le piment dans des tribus éloignées de plus de mille lieues. — Saut de l'Indigestion. — Crique de la Fièvre. — Le premier gué de l'Oyapock. — Éboulement de la rive. — Les Trois Sauts. — Les gens distraits doivent savoir nager. — Une amazone. — Étymologie du mot *canot*. — Soleil à pic. — Une mission de jésuites dont il ne reste pas de vestiges.

12 septembre. — Le courant étant faible, nous avançons beaucoup plus vite que les jours précédents. Dans la matinée, je trouve pour la première fois la rive dénudée de grands arbres sur un espace de quelques centaines de mètres. Je remarque beaucoup de légumineuses parmi les arbustes qui la recouvrent. On trouve quelques moucou-moucou (*caladium arborescens*) sur les bords, mais ils sont beaucoup moins nombreux que dans le haut Maroni. C'est une preuve que cette partie de l'Oyapock est moins marécageuse.

L'aspect du paysage devient très monotone ; le lit forme des anses qui deviennent d'autant plus courtes que le débit des eaux est moins considérable. D'un côté, c'est une

rive argileuse, blanche teintée de rouge, taillée à pic sur une hauteur d'un mètre cinquante ; de l'autre, c'est un terrain bas, formé de limon récemment déposé, couvert de plantes aquatiques. Bien que la végétation ne manque pas d'élégance et de pittoresque, nous reprochons à cette nature d'être prodigue en feuilles tandis qu'elle est parcimonieuse en fleurs et en fruits.

A côté de cette folle végétation, — on peut l'appeler ainsi puisqu'elle sacrifie tout à l'élégance, — le règne animal fait une piteuse figure. Je vois peu de papillons, et voilà huit jours que je n'ai pas remarqué un colibri. Le gibier est rare et l'espèce humaine n'est pas représentée même par un habitant par kilomètre carré.

L'Oyapock, comme le Maroni et le Yary, présente trois parties distinctes. La région la plus pittoresque, la plus saine, la plus facile pour l'alimentation est celle des chutes, où l'on trouve des poissons exquis à profusion. C'est dans cette portion du Maroni que les nègres marrons hollandais sont venus se réfugier. Les régions situées en amont et en aval, c'est-à-dire les sources et l'embouchure, sont marécageuses.

Dans l'après-midi, nous franchissons le petit saut Yénourou, dont le nom signifie « œil ». Nous passons devant une crique assez importante appelée Inguérarou ; enfin nous dormons sur une petite roche appelée Manoa, du nom d'une vieille Indienne qui s'y est noyée. Ne sachant pas le sens du mot Manoa, nous ferons remarquer seulement qu'il nous paraît le même que le nom de Menoa, qui servait à désigner cette ville légendaire aux maisons couvertes d'or, située, disait-on, sur les bords du lac Parimé, dans le pays de l'Eldorado.

13 septembre. — La rivière, qui devient de plus en plus étroite, ne forme pas d'îles. C'est à peine si elle est entrecoupée de temps à autre par quelques roches granitiques qui font des rapides où mes hommes s'amusent à flécher des pacous.

Vers quatre heures, nous voyons une petite colline située sur la rive gauche, que Jean-Pierre appelle Yauar parce que Mgr Emonet qu'il accompagnait y a tué un gros jaguar. A cette occasion, Apatou me fait remarquer que jusqu'ici nous n'avons pas rencontré un seul tigre, ce qui est de bon augure pour le succès de notre expédition. Il déclare qu'une des raisons qui l'ont déterminé à me suivre en toute confiance jusque dans le Yary, est que nous avons remonté tout le Maroni sans voir un de ces animaux. Il croit comme les Roucouyennes que le diable des bois se montre sous les traits du tigre pour dévorer les gens mal intentionnés.

A quatre heures et demie, nous passons devant une petite crique appelée Ouarapouroutou, en aval de laquelle se trouve un grand nombre de roches mamelonnées qui ressemblent à des tas de foin. Nous étant arrêtés un peu en aval, je m'amuse à mesurer la rivière avec Apatou au moyen d'une corde. Elle n'a pas plus de cinquante mètres, sur une profondeur qui varie d'un à deux mètres, avec un courant qui est de moins d'un mille. Son lit est formé de gravier parmi lequel on remarque beaucoup de morceaux de quartz blanc.

Nous faisons un dîner très copieux avec d'excellent pacou bouilli avec l'*achi* ou piment rouge des Indiens. Les Oyampis, comme les Roucouyennes, les Galibis, les Émerillons, désignent ainsi le poivre de Cayenne. D'autre part, le fils de Christophe Colomb, qui a écrit la vie de son père, nous raconte que les Espagnols trouvèrent dans une île des Antilles « un certain poivre nommé *achi*, beaucoup plus fort que le poivre ordinaire ». Nous verrons plus loin que le piment, très usité par tous les Indiens de l'Amérique intertropicale, s'appelle également *achi* chez des populations qui vivent au pied des Andes.

M'étant couché vers neuf heures, j'ai de la peine à m'endormir parce qu'il a fait très chaud dans la journée. Je me réveille plusieurs fois au milieu de la nuit pour aller boire l'eau de la rivière qui me paraît très fraîche, bien que sa température soit de vingt-quatre degrés centigrades. Chaque fois je rencontre Jean-Pierre ou un de mes hommes se promenant sur la roche, et je suppose qu'ils se trouvent indisposés.

14 septembre. — L'équipage a beaucoup de peine à se mettre en route, et, quelques instants après le départ, Jean-Pierre, épuisé, se couche au fond de ma pirogue. Un profond désespoir paraît s'emparer de lui. « Il faudra, me dit-il, que je te quitte au dégrad des Banarés, car les Oyampis, qui ont peur de la maladie, se sauveraient voyant que nous sommes tous malades. » Je serais désolé moi-même si je ne m'étais donné la peine d'étudier la cause de cette épidémie qui s'est abattue, comme la foudre, sur tous les Indiens aussi bien que sur mes noirs. C'est que, sur vingt pacous qui ont été pris la veille, quinze ont été mangés dans la soirée ; il s'agit simplement d'une indigestion provoquée par plus d'un kilogramme de poisson absorbé par chacun des convives.

Les roches sur lesquelles nous avons passé la nuit pourraient s'appeler saut de l'Indigestion, puisque Jean-Pierre m'avoue qu'il ne l'a jamais traversé sans avoir la colique. Les Oyampis viennent quelquefois de très loin pour flécher des pacous dans ces parages.

Une heure après le départ, nous passons devant un petit affluent de gauche appelé Caraéguar, mot qui signifie « crique de la fièvre ». Mes hommes, quoique fatigués, effrayés par la réputation d'insalubrité de ces parages, marchent vite pour atteindre des régions moins basses et moins marécageuses. Vers dix heures, nous arrivons à la crique Eureupoucin, qui a vingt mètres de largeur sur un mètre quarante de profondeur, mais dont le courant est faible. Au-dessus de ce point l'Oyapock présente encore cinquante mètres de largeur, mais il n'a pas plus d'un mètre de profondeur.

Jean-Pierre me dit qu'il y a un peu plus haut un endroit où l'on peut traverser le fleuve sans se mouiller. En effet, nous rencontrons bientôt un barrage sur lequel un Indien s'amuse à traverser l'eau en sautant d'une roche à l'autre. A partir de ce point, je remarque que les eaux du fleuve, qui étaient absolument limpides, se troublent légè- et ont une coloration brune dans les endroits profonds.

A midi, je prends une hauteur de soleil sur une rive taillée à pic ayant deux mètres

d'élévation. Au moment où je finissais mon observation, un Indien qui était resté dans le canot s'aperçoit que la berge sur laquelle je me trouvais avec Apatou et Saba vient de se fendiller, et menace de tomber à la rivière. Nous n'avons que le temps de nous sauver pour ne pas tomber à l'eau avec deux grands arbres qui s'abattent avec fracas. Vers deux heures, nous voyons les rives s'élever et le courant devenir plus rapide. Bientôt après, nous arrivons devant une chute magnifique que l'on peut désigner sous le nom des Trois-Sauts ; elle est remarquable par trois gradins qui forment un escalier majestueux sur lequel l'eau bouillonne et tombe en cascade. Il est absolument impossible de franchir

ÉBOULEMENT DES BERGES

cet obstacle dans le courant. On transporte les bagages à dos d'homme et on hale les canots sur une grande roche granitique située sur la rive gauche.

Pendant que mes hommes font le transbordement, je prends un bain délicieux tout près de la berge en amont de la chute. Dans un moment de distraction je perds pied tout à coup et je me laisse entraîner par le courant. J'allais franchir le premier gradin, lorsque j'ai le bonheur de rencontrer une roche à fleur d'eau sur laquelle je me cramponne. Un Indien me jetant une longue liane me permet de sortir de là sans le moindre accident.

Ce bain, précédé de huit heures de canotage, me donne un très grand appétit. Je mange à moi seul la moitié d'un excellent coumarou qui a été pris dans la chute. Au dessert je débouche une vieille bouteille de bordeaux que je partage avec Apatou, Jean-Pierre et Saba. Pour exciter un peu le reste de l'équipage qui ne manque pas déjà

LES TROIS SAUTS (OYAPOCK)

BIBL. MUSEUM PARIS

d'être enthousiasmé par l'aspect ravissant de ces parages, je lui fais distribuer double ration de tafia et ordonne de faire cuire du riz pour le lendemain matin. Dans la soirée, Jean-Pierre raconte qu'il a conduit jusqu'ici un habitant de Cayenne, M. Voisin, qui venait chasser les *méou* ou coqs de roche, très rares dans nos collections d'histoire naturelle, mais assez communs aux environs des Trois Sauts.

Il y avait alors, près de la chute, une vieille Indienne, aux cheveux blancs, de la tribu des Ouyanas, qui vivait de pêche et de chasse sans avoir le moindre rapport avec les Indiens Oyampis. C'était une véritable amazone, qu'avec un peu d'imagination on

CAMPEMENT PRÈS DES TROIS SAUTS

pouvait considérer comme la dernière de ces femmes chasseresses qu'Orellana, traversant le premier l'Amérique équatoriale, a rencontrées près de l'embouchure du Trombette. On sait que c'est à la suite du récit fantastique de ce voyageur que le plus grand fleuve du monde, le Marañon, a reçu le nom élégant de fleuve des Amazones.

Nous dormons paisiblement au bruit de cette chute, la plus imposante que nous ayons rencontrée dans l'Oyapock et le Maroni.

15 septembre. — Au réveil, une partie des hommes s'occupent à charger les bagages pendant que les autres font bouillir le poisson. Nous nous mettons en route comme d'habitude à sept heures du matin.

Nous trouvons les eaux très calmes en amont du saut ; c'est que les roches sur lesquelles l'eau tombe en cascade forment un barrage, une véritable digue empêchant

les cours d'eau de la Guyane de se vider complètement pendant la saison sèche qui peut durer cinq mois sans la moindre pluie.

A huit heures, le patron du grand canot nous hèle de loin. Craignant un accident, je fais retourner ma pirogue pour aller au-devant de cette embarcation. C'est ce pauvre Saba qui claque des dents sous l'effet d'un nouvel accès de fièvre. Lui ayant donné une chemise de flanelle dans laquelle il s'enveloppe, il se blottit dans un petit coin au milieu des caisses et des dames-jeannes et attend sans murmurer la fin de l'accès.

En certains points l'Oyapock ne dépasse pas quarante mètres de largeur sur un mètre soixante de profondeur, le courant étant très faible. Les grands arbres s'inclinent vers la rivière à la recherche des rayons solaires et donnent un ombrage très agréable. Vêtu seulement d'un pantalon et d'une chemise, j'éprouve une sensation de froid qui me fait revêtir avec plaisir un paletot de flanelle.

A midi, j'observe le petit saut Canaoua, qui est difficile à monter. Les Indiens ne le passent jamais sans décharger leurs bagages, mais Apatou, trouvant le transbordement inutile, nous fait franchir ces obstacles sans le moindre accident. Le mot *canaoua*, qui est usité par tous les Indiens de l'Amérique équatoriale, sert à désigner une embarcation. Il est très probable que le mot français *canot* provient de la langue des sauvages de l'Amérique du Sud.

Il fait une chaleur épouvantable. La hauteur du soleil à midi est de 89° 23′. La température est presque aussi élevée que celle de la côte. C'est que les régions que nous atteignons n'ont pas une altitude de plus de quatre-vingt-dix mètres au-dessus du niveau de la mer.

Sababodi est dans la période de transpiration ; il reste couché sur une grosse roche granitique qui doit servir d'antre à un tigre, s'il faut en juger par les débris d'os que nous trouvons à côté.

Nous franchissons dans l'après-midi le saut Itouatin. A ce point, la rivière, divisée en un grand nombre de bras, forme une infinité d'îlots granitiques entre lesquels l'eau tombe en cascades pittoresques. Nous nous arrêtons pour coucher sur des roches situées un peu en amont d'une île où Jean-Pierre a vu, pendant son enfance, les débris d'une croix qui avait été érigée par les anciens missionnaires. Pendant que l'équipage flèche des coumarous, je prends un canot avec deux hommes pour aller reconnaître cette île où je ne trouve plus aucun vestige. En regagnant le campement, les deux noirs qui m'accompagnent manœuvrent si mal qu'ils ne peuvent diriger l'embarcation. Ils se montrent si maladroits que les Indiens qui les regardent ne peuvent s'empêcher de rire aux éclats ; il faut que je mette la main à l'œuvre pour les aider à sortir de ce passage qui ne présentait pas de difficulté.

16 septembre. — Vers neuf heures nous arrivons à la crique Moutaquère, affluent de droite assez important. Au-dessus, le fleuve, qui ne mesure plus guère que vingt-cinq

mètres, est environné de terres basses et marécageuses que nous traversons le plus rapidement possible pour éviter d'y contracter la fièvre.

Vers dix heures, nous atteignons un point du fleuve où l'Oyapock se divise en deux branches à peu près d'égale largeur. Après avoir pris un bain dans l'affluent de gauche que je traverse sans avoir de l'eau au-dessus de la ceinture, nous nous engageons dans l'affluent de droite que nous appellerons rivière Leblond en souvenir du voyageur français. Des arbres tombés en travers rendent la navigation si difficile que nous renonçons à aller plus loin en canots. Enfin, à dix heures du matin, après vingt-deux jours de canotage sans interruption, nous arrivons au dégrad des Banarés, ainsi nommé parce que les Oyampis répètent à chaque instant le mot *banaré* qui veut dire ami.

Depuis Saint-Georges nous avons fait cent soixante heures de canotage et parcouru une distance que j'estime à quatre cents kilomètres, ce qui fait à peu près deux kilomètres et demi à l'heure. L'Oyapock est d'un tiers moins long que le Maroni, qui nous a demandé trente-trois jours de navigation pour remonter de Saint-Louis au dégrad des Roucouyennes. L'altitude de l'Oyapock est de quatre-vingt-dix mètres au dégrad des Banarés, tandis que celle du Maroni est de cent dix mètres au point où nous avons cessé la navigation.

NOUS RENONÇONS A ALLER PLUS LOIN

VIII

A la recherche des indigènes. — Pas de porteurs pour franchir la montagne. — Je brûle mes vaisseaux. — Un repas homérique aux sources de l'Oyapock. — Légende d'Anancy. — Le coup de l'étrier. — Une heureuse rencontre : nous atteignons un village oyampis. — Une ménagerie. — Un détail de fabrication des poteries. — Pas de pays où l'on rencontre plus de ruisseaux. — Manière de franchir les arbres tombés. — La folie des voyages. — Adieu à mes souliers.

Je fais faire une hutte et décharger nos bagages, tandis que je vais avec Jean-Pierre à la recherche de quelques habitations d'Indiens Oyampis.

Nous trouvons un sentier assez bien frayé, mais une marche accélérée de deux heures ne nous fait pas découvrir d'habitation. Désespérant de trouver des porteurs, je prends la résolution suivante : Sababodi malade et deux noirs qui sont trop faibles pour continuer resteront au dégrad en attendant Jean-Pierre qui pourra me quitter une fois que j'aurai trouvé des Indiens. Je conserve un équipage de trois nègres : Apatou, Stuart et Hopou. Mes hommes font immédiatement des catouris et emballent les bagages. Nous ne pouvons transporter que nos hamacs, deux chemises, nos instruments, deux bouteilles de sel et des vivres pour cinq jours de marche. Que faire de mes provisions et des vins exquis que j'avais épargnés pour les jours de misère?

Je les livre au pillage dans la soirée.

Le vin de Marsala a coulé à flots aux sources de l'Oyapock.

Après le repas, Indiens et noirs, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, parlent avec volubilité. Apatou leur ayant dit que j'étais médecin des blancs, ils pensent que je dois être comme leurs piays très au courant des affaires de religion. Ils sont saisis d'admiration et d'enthousiasme lorsque je leur apprends qu'il n'y a qu'un seul bon Dieu pour les blancs, les noirs et les Indiens. Se donnant la main comme des frères, ils dansent autour d'une croix que Mgr Emonet a élevée il y a deux ans près du dégrad des Banarés. Après la danse, ils se mettent à raconter toutes sortes d'histoires ; Apatou intéresse vivement Jean-Pierre par le récit fantastique suivant que je vous donne textuellement :

« Oun année qui faire sec trop, tout bête dans bois mouri faim. Anancy (l'araignée), qui gagné esprit passé tout moun (a plus d'esprit que tout être), trouvé oun carbet où qui gagné ignames beaucoup. Ly faire oun gros catouri (panier) où qui meté tout plein ignames.

« Quand sorti maison rencontré oun serpent qui dit : « Si toi prendre mes ignames, « moi piqué toi. »

« Anancy dit : « Non, moi porter ignames et toi venir demain pou piqué moi. »

« Petit morceau (peu) après, li trouvé oun tapir qui gagné (avait) faim. Anancy dit : « Viens à mo maison, moi gagné beaucoup ignames qui partager avec toi. »

« Quand fini bien manger, Anancy dit : « Toi coucher à côté la porte ; et si quelqu'un « appeler, toi ouvrir vite. »

« Serpent qui veni bon matin, faire : « Toc... ! toc... ! » Tapir ouvri et serpent piqué ly et pi sauvé. Tapir mouri vite, Anancy faire bouilli morceau et pi boucaner reste.

« Quand li fini, li retourné à maison où qui gagné vivres. Serpent voulé toujours piqué. Anancy dit : « Non, pas besoin aujourd'hui, toi veni demain. »

« Anancy trouvé dans chemin oun petit tatou qui gagné faim. Ly allé ensemble à maison, mangé bien et tatou dormi à côté la porte.

« Bon matin, Anancy entendé faire : « Toc... ! toc... ! » Ly faire oun fois, deux fois. Ly appeler tatou qui pas répondre. Ly cherché partout et py li trouvé à côté la porte oun trou qui faire tatou pour sauver pendant la nuit.

« Serpent faire : « Toc... ! toc... ! » Anancy voulé sauvé, mais ly pas pouvé.

« Ly songé morceau et puis faire boum... ! Quand maison fini trembler, ly dit : « Qui « ça faire ça ? moi croyé serpent qui parlé avec so ventre. »

« Serpent dit : « Pas moi qui faire ça. »

« Anancy dit : « Si, vous-même qui faire boum, ça pas bien, moun qui gagné esprit « pas parlé avec so ventre, ly parlé avec so bouche. »

« Serpent dit : « Non, pas moi qui faire ça. »

« Anancy dit : « Si, vous qui faire ça. »

« Anancy parlé fort, serpent qui gagné peur beaucoup dit : « Ouvri morceau, moi « besoin parlé avec vous. »

« Serpent entré, Anancy dit : « Si pas menteur, vous pas gagné peur mo sabre, « moun qui pas méchant pas pouvé mouri. »

« Serpent metté so tête sur bois, Anancy tapé fort avec so sabre et ly couper. Quand serpent plus gagné tête, autres bêtes qui avant mouri faim, partagé ignames. »

Cette légende, qui se propage par tradition chez les nègres Bonis, n'est peut-être qu'une réminiscence d'un enseignement chrétien défiguré par l'imagination des conteurs.

17 septembre. — Au lever, nous faisons bouillir un pakira tué la veille et nous déjeunons à la hâte. Ayant voulu boire le coup de l'étrier, je suis obligé de me contenter d'eau, car on a suivi mes ordres à la lettre ; vins et liqueurs sont épuisés jusqu'à la dernière goutte. Je fais mes adieux à Saba, qui se met à pleurer ; puis nous nous engageons résolûment dans la piste que nous avons découverte la veille. Après quatre heures de marche sur un terrain plat entrecoupé par de nombreux cours d'eau qui se jettent dans la rivière Leblond, nous arrivons à une petite colline où nous trouvons une piste mieux frayée. Apatou qui marche derrière moi s'arrête subitement et prête l'oreille, disant qu'il vient d'entendre le bruit sourd d'une hache cognant un tronc d'arbre.

Nous étant portés dans cette direction, nous apercevons du haut de la colline un homme rouge qui est si préoccupé de son travail que nous approchons de lui à dix mètres sans qu'il nous aperçoive. Ce sauvage qui connaît Jean-Pierre ne manifeste aucune surprise en nous voyant. Il nous dit que son village n'est pas loin. Quelques instants après, nous traversons un abatis planté de manioc et apercevons quelques huttes d'Indiens. Ayant tiré un coup de fusil pour annoncer mon arrivée, les chiens se mettent à aboyer en courant au-devant de nous. Le chef de la tribu, que Mgr Emonet a baptisé sous

MARCHE DANS LA FORÊT A TRAVERS UN ABATIS

le nom de Jean-Louis, me fait asseoir sur un banc excavé comme ceux des Roucouyennes et s'entretient avec moi pendant que sa femme apporte un vase en terre contenant de petits poissons bouillis.

Après le repas, je propose au tamouchi de m'accompagner jusqu'au pays des Roucouyennes moyennant tels et tels objets que je lui donnerai en payement. Il se décide à venir avec ses deux femmes et deux jeunes gens. Je vois que les Oyampis comme les Roucouyennes ont une grande quantité d'animaux apprivoisés dans leurs habitations. Ce sont des agamis ou oiseaux trompette (*Trompet birds* des Anglais), des hocos, des marayes et des aras au plumage rouge et bleu.

Dans cette véritable collection zoologique je vois en cage un tout jeune aiglon qui a pourtant la taille d'une dinde. Cet oiseau terrible (*Harpia ferox*), qui attaque toute sorte de gibiers et les serpents les plus dangereux, est appelé *pia* par les Oyampis et les Roucouyennes, et *gonini* par les nègres Bonis. Ses plumes sont très recherchées par les Indiens pour garnir leurs flèches. C'est sans doute du nom de cet oiseau qu'un affluent important du Maroni, la crique Gonini, a tiré son nom. Regrettant de ne pouvoir envoyer ce magnifique échantillon tout vivant à Cayenne, je l'achète pour un petit couteau, et, Apatou l'ayant assommé d'un coup de bâton, nous le mettons en peau pour l'envoyer dans cet état par l'intermédiaire de Jean-Pierre.

Ayant l'occasion d'assister à la fabrication de poteries en terre, nous remarquons que, chez les Oyampis comme chez tous les Indiens de la Guyane, les femmes sont

HARPIA FEROX

exclusivement chargées de cette industrie. Pour les vases destinés à conserver de l'eau que les Espagnols appellent *alcarazas* et nos créoles *gargoulettes*, ils ont soin d'ajouter la cendre d'une écorce appelée *couépi*, qui, rendant l'argile plus poreuse, favorise le refroidissement par évaporation.

Nous prenons un jour de repos en attendant que les femmes préparent la cassave, et nous partons le 19 à huit heures du matin. A huit heures un quart, nous rencontrons la crique Leblond, qui mesure une largeur de huit mètres sur une profondeur d'un mètre cinquante. Mes baromètres anéroïdes indiquent 750 millimètres de pression, c'est-à-dire une hauteur d'environ cent mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le pays est tellement irrigué que nous ne passons pas cinq minutes, chiffre moyen, sans rencontrer de l'eau ; tantôt c'est une crique que nous franchissons sur un tronc d'arbre, tantôt c'est un *pripri*, c'est-à-dire un marécage où nous enfonçons jusqu'à la

ceinture. Nous pourrions disparaître si nous ne mettions le pied sur une spathe ou une palme de *ouapou* qui est très abondant dans les terres noyées.

En franchissant les petites collines qui séparent ces innombrables cours d'eau, nous rencontrons quantité de troncs d'arbres tombés de vétusté. Il est à noter que l'Indien ne courbe jamais l'échine pour passer sous un arbre qui barre la route ; il préfère escalader le pont que de passer dessous. C'est que les arbres pourris renferment une infinité d'insectes tels que des fourmis et surtout des termites, qui tomberaient au moindre choc. Je m'inquiète peu de ces obstacles que j'escalade machinalement. Tout en marchant je rêve au succès de mon entreprise et je fais les projets de voyage les plus insensés. Je suis sous l'influence d'une impulsion mentale que les missionnaires évangéliques appellent la foi, et les gens lettrés, le feu sacré.

Nous faisons une halte de dix heures et demie à onze heures. Quelques instants après nous traversons la rivière Leblond sur un mince tronc d'arbre. Apatou, qui marche derrière moi, vient à glisser et tombe à la rivière, qui n'est pas profonde, mais très rapide. S'étant relevé sans accident, il s'aperçoit qu'il a perdu son sabre, son couteau et un de mes souliers, que j'avais retirés pour avoir le pied plus sûr. Nous retrouvons le sabre et le couteau, mais il nous est impossible de mettre la main sur ma chaussure. Je serai obligé de marcher pieds nus pendant le reste du voyage.

Nous nous arrêtons à midi et demi après avoir fait quatorze mille cent pas. Ce chiffre m'est indiqué par l'instrument nouveau appelé podomètre que je porte suspendu au mollet. A chaque pas il se produit dans l'instrument une secousse qui fait avancer une aiguille sur le cadran. Jean-Louis me dit que l'endroit où nous nous arrêtons était autrefois le dégrad des Banarés. Il y avait près de là un village qu'on a abandonné à la suite d'une épidémie qui a détruit une partie de la population.

Nous n'avons marché que quatre heures ; je trouve que c'est une étape trop courte, mais les Indiens ne veulent pas aller plus loin sous prétexte que nous avons fort peu mangé la veille et qu'aujourd'hui nous n'avons absolument que de la cassave et un peu de riz. Pendant que mes hommes coupent du bois pour faire du feu et construisent des ajoupas pour nous abriter, un jeune Indien nommé Yami (ce qui signifie « tortue ») demande mon fusil pour aller à la chasse. Je n'hésite pas à le lui confier après lui avoir montré la manière de s'en servir.

J'ai faim. Apatou me fait cuire une poignée de riz à l'eau. N'ayant plus ni cuillers ni fourchettes, et n'étant pas assez habile pour me servir de bâtonnets comme les Chinois, je fais de grosses boulettes que j'ingurgite à la hâte.

Mon frugal repas est interrompu par l'arrivée du jeune Yami; le fusil en main, il porte sur le dos un catouri fait avec des feuilles fraîches de palmier et contenant un gros quartier de tapir que le chasseur a bien enveloppé pour éviter des taches de sang dont les Indiens Oyampis ont horreur.

Un tapir tué raide d'un seul coup de fusil et avec du petit plomb me paraît un fait

BOUCANAGE D'UN TAPIR (P. 197)

BIBL MUSEUM PARIS

merveilleux, puisque j'ai vu à mon dernier voyage des chevrotines envoyées à une distance de sept à huit mètres s'arrêter sur la peau. C'est que Yami, ayant trouvé l'animal endormi, s'est glissé avec la légèreté et la ruse d'un jaguar jusqu'à une distance de deux mètres de son gibier, et, ayant mis le genou à terre, il l'a ajusté au défaut de l'épaule. La charge a fait balle, et l'animal a succombé sur place.

Apatou découpe immédiatement un filet qu'il fait griller à la manière des Indiens, c'est-à-dire au bout d'un bâton recourbé dont l'autre extrémité est enfoncée en terre. Le gibier est coupé par quartiers et mis à boucaner pendant toute la nuit.

20 septembre. — A six heures du matin, c'est-à-dire au lever du soleil, je vois mes Indiens ayant le catouri sur le dos défiler à côté de mon hamac. Cette diligence à se mettre en route me fait plaisir, mais j'entends Apatou qui leur crie d'arrêter. C'est que, se trouvant trop chargés, ils ont laissé non seulement une partie de mes bagages, mais toute la viande boucanée. Pour la conserver jusqu'à leur retour, ils l'ont enfouie en terre en ayant soin de disposer des branchages au fond du trou, et d'entourer la viande de beaucoup de feuilles. Les jeunes gens sont loin; je suis obligé de donner un surcroît de bagages à Jean-Louis et à ses deux femmes.

Partis à sept heures et demie, nous traversons la rivière Leblond deux heures après. A cette hauteur, elle ne mesure déjà plus que huit mètres de largeur sur dix à quinze centimètres de profondeur. En suivant ce cours d'eau, nous voyons que son volume décroît rapidement, puisqu'à onze heures nous arrivons à un point où il n'a déjà plus que quatre mètres de largeur sur dix centimètres de profondeur. Un peu au-dessus, nous le voyons se diviser en deux branches qui ne sont plus que des ruisseaux insignifiants. Ayant remonté celui de droite, nous remarquons qu'il prend naissance au pied d'une grosse roche granitique sur laquelle sont quatre dépressions disposées de manière à représenter l'empreinte de la patte d'un gros tigre. Les indigènes prétendent que cette marque dans la roche a été produite par un tigre sorcier (*Yauar-piay*) qui garde les sources de l'Oyapock. Nous avons pu constater que ces excavations n'ont pas été creusées par l'homme; c'est par un pur hasard que ces cavités simulent grossièrement la piste du féroce animal.

Il y a douze heures de marche effective pour aller du dégrad actuel aux sources, tandis que l'ancien n'était qu'à une distance de quatre heures. L'Oyapock se termine comme le Maroni; il se divise en une infinité de criques qui se ramifient au pied des monts Tumuc-Humac. Son parcours est de quatre cent quatre-vingt-cinq kilomètres environ en comptant les détours, tandis que le Maroni en mesure six cent quatre-vingts. Le débit de l'Oyapock est plus considérable que celui du Rhône et de la Loire, qui mesurent pourtant mille kilomètres. L'importance des fleuves de la Guyane provient non seulement de l'abondance des pluies, mais de l'imperméabilité du sol. L'argile, si utile à l'Indien pour la fabrication de ses poteries, ne manque nulle part dans toute la région.

IX

Origine du mot Tumuc-Humac. — Perdus dans le bois. — Rectification cartographique. — Il faut réduire des deux tiers le cours de la rivière Anasurapucu. — Oyampis déguisé en jaguar. — Pourquoi l'agami est-il qualifié de trompette? — Collections ethnographiques, flûtes analogues à celles des Romains, couronnes, paniers. — L'arouma. — Comparaison de l'oyampis avec les autres langues de l'Amérique du Sud. — Mots français empruntés aux sauvages de l'Oyapock.

La fameuse roche Yauar est située au pied d'un pic sur la gauche duquel passe le sentier qui va des sources de l'Oyapock au Rouapir, un affluent de la crique Kou qui se jette dans le Yary. Je ne saurais passer près de cette montagne sans la visiter. Je m'empresse de l'escalader avec Apatou et Yami qui nous sert de guide.

Depuis le sommet qui, d'après l'indication de mes baromètres, n'est pas à plus de trois cent trente mètres au-dessus du niveau de la mer, nous trouvons une éclaircie qui nous permet de reconnaître des collines lointaines entre lesquelles on voit la naissance de l'Oyapock. Les éminences formées de roches granitiques sont la continuation de la chaîne de montagnes que les géographes appellent Tumuc-Humac ou Cumuc-Humac, tandis que les Indiens la qualifient quelquefois du nom de Coumou-Coumou. Ils l'appellent ainsi du nom du palmier coumou (*œnocarpus bacaba*) dont le fruit noir écrasé donne un suc de la couleur du café au lait, très recherché par les indigènes. On voit dans le Maroni, un peu en aval du village de Cotica, un saut qui porte le même nom. Nous trouvons également le nom de Coumou-Coumou servant à désigner une montagne qui se trouve dans la Guyane anglaise entre les sources de l'Essequibo et du rio Branco.

Nous revenons vers une heure à la roche Yauar pour nous remettre en route, mais voilà que Yami, entraîné à la poursuite d'un hoco, s'est séparé de nous. Les Oyampis, qui ne s'occupent pas des retardataires, ont tous défilé sans s'inquiéter du blanc. Ne voyant aucune trace de chemin, j'éprouve un moment d'inquiétude, mais Apatou, très habitué à la piste indienne, ne tarde pas à nous remettre en bonne direction. Mon meilleur baromètre, qui au sommet du pic indiquait 727 millimètres, en marque 733, ce qui ferait une différence de hauteur d'environ soixante mètres entre le sommet du pic et la roche Yauar.

A une heure douze minutes, nous voyons une fontaine qui coule vers le sud. Ses eaux dirigées en sens opposé de l'Oyapock sont nécessairement tributaires de l'Amazone; c'est la source d'un affluent du Yary, le Rouapir, qui se trouve à dix minutes de marche de celle de l'Oyapock. Ce fait est en contradiction avec les cartes qui représentent une grande rivière entre l'Oyapock et le Yary. A ce niveau le baromètre marque 734.

Nous faisons route vers le sud-ouest et ne tardons pas à voir sur notre gauche une colline où l'on vient de faire un abatis pour planter du manioc. Au pied coule le

LES SOURCES DE L'OYAPOCK VUES DU PIC CREVAUX

BIBL. MUSEUM PARIS

Rouapir qui grossit à vue d'œil, grâce à la convergence d'une infinité de ruisseaux. Nous arrivons à deux heures cinquante à un village d'Indiens Oyampis qui renferme environ trente habitants. Nous avons fait dans la journée vingt-quatre mille quatre cents pas, dont deux mille en fausse direction, pour visiter le pic qui sépare le bassin de l'Oyapock de celui de l'Amazone.

Le Rouapir, qui coule près du village, est déjà assez large pour nous donner la satisfaction de prendre un bain délicieux. Il n'a pas moins de six mètres de largeur sur quarante centimètres de profondeur, et il serait navigable pour une petite pirogue si on se donnait la peine de couper les arbres qui interceptent son cours. On voit ainsi que, depuis l'ancien dégrad des Banarés dans la crique Leblond jusqu'au point où le Rouapir pourrait être navigable, il n'y a pas plus de quinze kilomètres en comptant les détours et de dix environ en ligne droite.

Les Indiens Oyampis, qui ont été prévenus de notre arrivée et qui par conséquent ont eu le temps de mettre ordre à leur toilette, ont autant de goût pour la peinture que les Indiens Roucouyennes ; je ne trouve pas un homme ou une femme qui ne soit bariolé de rouge et de noir des pieds à la tête. Celui qui se croit le plus beau de tous est le chef de la tribu, qui a tout le corps recouvert de taches noires sur un fond rouge. Il a voulu sans doute ressembler au yauar qui, chez tous les Indiens, est considéré comme le roi des animaux.

Mon équipage ayant abandonné la viande du tapir, nous n'avons à manger qu'un *massacara*, c'est-à-dire un coq que le tamouchi me donne en échange d'une petite glace dans laquelle il est très heureux d'admirer les moustaches que sa femme lui a dessinées avec du genipa. Heureusement Yami revient bientôt avec deux agamis qu'il a tués en route.

L'oiseau-trompette est ainsi nommé parce que son cri ressemble non pas à une trompette de cuivre, mais à une corne de berger. Un médecin hollandais du siècle dernier, Fermin, a cru longtemps que l'appareil musical de l'oiseau-trompette n'était autre que l'extrémité inférieure du tube digestif. Les Oyampis partagent complètement cette opinion, parce qu'en appuyant sur le croupion d'un agami mort ils déterminent un bruit sourd semblable à celui que produit l'animal pendant la vie. Jamais ils ne tuent un *mamhali* sans répéter cette expérience qui fait toujours rire l'assistance.

Jean-Pierre, qui s'était engagé à m'accompagner jusqu'aux pays des Roucouyennes, dit qu'il est trop vieux et trop fatigué pour marcher davantage. Je consens à le laisser retourner parce que Saba et les deux noirs que j'ai laissés au dégrad des Banarés doivent attendre son retour avec impatience ; mais il faut que je recrute d'autres porteurs.

Je passe donc la soirée à causer avec le tamouchi et à aller de case en case pour enrôler des hommes. Comme la pacotille que j'ai apportée plaît beaucoup à ces Indiens, je puis non seulement me procurer des porteurs à discrétion, mais toutes sortes d'objets

de curiosité que Jean-Pierre conduira dans le bas Oyapock. Entre autres choses, je collectionne des flûtes en tibia de biche, qui portent trois trous et une petite encoche sur la face postérieure, et de jolies petites couronnes qui servent à maintenir les cheveux. Elles sont de trois couleurs ; les unes, noires, sont faites avec les plumes du sommet de la tête de l'agami ; d'autres, qui sont blanches, sont composées de plumes provenant du poitrail d'une espèce de toucan appelé *Couyapock* (*Rhamphastus toco*), qui se distingue par son large poitrail blanc portant un liséré rouge à la partie inférieure ; enfin une troisième espèce, qui est la plus jolie, est formée de quatre segments égaux, dont deux rouges et deux jaunes. Ces plumes qui présentent des couleurs très vives proviennent du poitrail d'une autre espèce de toucan appelé *Cui-cui* par les indigènes (*Rhamphastus Vitellinus*) et dont la partie supérieure est rouge et la partie inférieure jaune ; à l'arrière pend à un fil le petit poitrail rouge de feu d'un oiseau-mouche.

Pour faire leurs couronnes, les Oyampis comme les Roucouyennes montrent une habileté et une patience admirables ; les plumes sont fixées avec un fil de coton enroulé sur un cercle fait d'une liane fendue appelée *mamie* qui jouit d'une grande flexibilité, de sorte qu'on peut la retourner à volonté. Par suite de ce renversement, les plumes qui étaient en dehors passent en dedans et ne sont pas exposées à être froissées quand l'Indien rentre la parure dans son pagara. Leurs paniers appelés *pagaras* sont composés, comme tous ceux des Galibis et des Roucouyennes, de deux parties qui s'emboîtent comme les doubles caisses dont se servent actuellement nos commis-voyageurs pour y mettre leurs échantillons. Ils les suspendent au moyen d'une corde fixée par les deux extrémités à la caisse inférieure qui est destinée à rentrer dans l'autre. La corde glisse sur les deux côtés de la caisse extérieure où elle est maintenue par un anneau en ficelle. Au moyen de cette disposition, on peut enfoncer les deux parties l'une dans l'autre en tirant sur l'anse qu'on porte à la main.

Le pagara des Oyampis est fait avec l'écorce d'arouma (*Stromanthe sanguinea*), employée par tous les indigènes de la Guyane comme l'osier en Europe pour faire des objets de vannerie. Les baguettes disposées à angle droit sont fixées à chaque intersection par des fils de coton croisés en X, qui forment une espèce de broderie composée de petits losanges.

Apatou achète un chien qu'il a la prétention de vouloir conduire jusque dans le haut Yary, où son frère et sa jeune sœur, la belle Ayouba, doivent venir à notre rencontre.

Je m'arrête un jour en attendant les préparatifs de mes nouveaux porteurs. Je profite de ce délai pour apprendre l'oyampis. Le tamouchi me sert volontiers de professeur à condition que je lui apprenne ma langue. Je suis étonné de la facilité avec laquelle il prononce le français ; il suffit que je lui dise une fois un mot pour qu'il le répète correctement. Il prononce les *r* aussi nettement qu'un Français de la métropole.

Un certain nombre de mots oyampis sont communs à différents idiomes de l'Amérique du Sud : par exemple, les mots : *baco*, bananes ; *païra*, arc ; *coui*, calebasse ;

couyou, vêtement ; *yaman*, tête ; *banaré*, ami, sont employés par les Galibis aussi bien que par les Indiens des sources de l'Oyapock.

D'autre part, les mots : *toupan*, tonnerre ; *oka*, carbet ; *aouassi*, maïs ; *yauar*, tigre ; *uh*, eau ; *aï*, paresseux (*Bradypus*) ; *petum*, tabac, trouvent des analogues dans la langue que parlaient les Toupinambas de la baie de Janeiro visités par Jean de Léry en l'année 1557.

L'AROUMA QUI SERT D'OSIER AUX INDIENS

La plupart de ces mots se trouvent dans la *lingoa geral* ou langue *tupi*, usitée actuellement chez les Indiens habitant les rives de l'Amazone.

Les Oyampis appellent leurs hamacs, qu'ils font en coton, *ini*. Nous pensons que c'est ce mot qui a servi à désigner la rivière Inini dont nous avons parlé.

Un certain nombre de mots français tirent leur origine de l'oyampis. Nous citerons entre autres les mots *pirogue*, qui signifie petit canot, et *aï*, qui dans les deux langues sert à désigner l'animal que les créoles de Cayenne appellent « mouton paresseux » à cause de son poil touffu et de sa lenteur.

X

Jean-Pierre dans les honneurs. — Une rivière à chaque pas. — Vernis noir sur les roches. — La cigarette des Oyampis. — Chasse à l'agouti. — Mœurs des Indiens. — L'art culinaire en déshonneur chez les hommes. — Manières spéciales de manger et de s'asseoir. — Arrivée chez Acara. — Un heureux mortel. — Une situation lamentable. — Manière d'éloigner les serpents. — Un Indien qui a quelque ressemblance avec les Chinois. — Les Oyampis savent dessiner. — Vêtement appelé *couyou*. — Les Pléiades servent à indiquer les saisons. — Un singe qui casse des noix. — Indications géographiques. — Absence d'embarcation au dégrad. — Nous construisons une pirogue d'écorce.

22 septembre. — A sept heures, nous buvons le cachiri qui a été fabriqué à l'occasion de notre arrivée. J'ai beaucoup de peine à faire partir mon équipage et mes porteurs. Apatou est désolé de ne pas retrouver son chien au moment du départ; il a beaucoup de mal à obtenir qu'on lui rende le couteau qu'il avait donné en payement. En faisant mes adieux à Jean-Pierre, je lui remets devant tous les Oyampis assemblés un ceinturon d'uniforme, qu'il met aussitôt autour de son gros ventre, et une vieille dragonne d'or qu'il se suspend au cou.

Il me dit à cette occasion que son père a toujours bien servi les Français depuis que son grand-père a reçu une canne de tambour-major et une médaille d'un chef blanc qui allait visiter les Oyampis. J'ai su depuis que l'auteur de ces cadeaux était l'ingénieur Bodin, qui en 1823 a remonté l'Oyapock jusqu'aux Trois-Sauts. Ce vogageur, qui était en nombreuse compagnie, a été obligé de battre en retraite à cause de la fièvre qui sévissait sur lui et son escorte. Il succomba, ainsi que plusieurs compagnons, quelque temps après son retour à Cayenne.

Nous nous mettons en route à huit heures avec nos trois noirs, des Indiens et deux femmes. Le jeune Yami est exempté de porter des bagages afin qu'il puisse chasser en route. Beaucoup de roches des ruisseaux que nous traversons sont couvertes d'un enduit noir luisant, que nous avons déjà trouvé dans le Maroni et le Yary, non seulement sur les roches, mais sur les troncs d'arbres émergés dans la saison des pluies. Ces dépôts, signalés dans presque tous les affluents de l'Amazone, ne sont autres que du carbonate de chaux englobant des matières organiques.

Je marche avec peu d'entrain parce que j'ai mal dormi et que depuis vingt-quatre heures je n'ai mangé que de la cassave. En voulant franchir un gros tronc d'arbre, je fais un effort insuffisant pour l'escalader et retombe en arrière. En me relevant, je sens ma jambe enlacée par un corps rond et froid qui me donne le frisson ; je crois être saisi par un serpent, mais c'est une liane qui dans la chute s'est enroulée autour de mon pied.

En arrivant au campement, Apatou m'invite à prendre un bain ; je refuse ; j'ai si faim que j'évite tout exercice qui ne ferait qu'augmenter mon appétit. Je m'étends dans mon hamac en attendant que chasseurs et pêcheurs apportent à manger. Mais le soir arrive

et nous n'avons ni poisson ni gibier; il faut nous contenter pour souper d'une espèce de panade faite avec de la cassave bouillie dans l'eau. Heureusement, je me suis procuré au dernier village une carotte de *petum*, c'est-à-dire de tabac, dont je fais de grandes cigarettes avec une écorce appelée *taouari* par les Oyampis. Je m'exerce à les rouler à la façon indienne en faisant des mouvements de va-et-vient avec la paume des mains.

Il n'y a rien de tel que la misère pour réveiller les souvenirs de pays natal. Aujourd'hui, dimanche, c'est la fête de mon village. A cette heure même on mange des pâtés, des tartes, des gâteaux, on boit des vins exquis, on prend du café délicieux, des liqueurs, du champagne, tandis que moi, qui n'ai pourtant commis aucun crime, je dois me coucher sans souper. Apatou, à qui je fais mes confidences, me trouve si triste qu'il se met à rire de bon cœur.

23 septembre. — N'étant pas retardés par le déjeuner, nous sommes en marche à

AGOUTI.

six heures et demie. Nous nous dirigeons au sud-ouest après avoir traversé plusieurs ruisseaux qui apportent leurs eaux au Rouapir. A neuf heures, Yami, en marche devant moi, s'arrête brusquement : il vient d'entendre un agouti. Il roule une feuille en cornet et se met à siffler avec cette espèce d'appeau en imitant le cri de l'agouti; quelques instants après je vois ce gibier défiler, mais je le manque. Yami me conduit à la requête, et bientôt nous entendons du bruit dans un tronc d'arbre creux. Yami coupe un bâton et l'enfonce dans l'arbre; l'animal fait un grognement effrayant, *brou...*, *brou...*, mais ne veut pas quitter son repaire. Apatou arrive, fend l'arbre à coups de hache, et le pauvre agouti est tué à coups de bâton.

Nous faisons halte pour le faire bouillir. Mes Indiens, bien que pressés par la faim, restent immobiles et regardent faire les femmes. Ce sont elles qui allument le feu et vont chercher de l'eau qu'elles font chauffer pour échauder l'animal; puis elles le râclent comme un petit cochon. Ensuite l'animal est ouvert à coups de couteau, et on en retire

les viscères. Un Indien prend le foie, et, l'enfilant au bout d'un bâton planté en terre, le fait rôtir à la flamme. Après quelques minutes, il le trempe dans l'eau bouillante, m'en donne un petit morceau et partage le reste avec plusieurs camarades. Chacun n'en a qu'une bien petite part, mais l'Indien la savoure avec de la cassave qu'il fait tremper dans la soupe. Je remarque que les Oyampis, comme tous les Indiens, ne mordent pas comme nous dans la viande à belles dents, mais la déchirent avec les doigts et la portent à la bouche par petits morceaux.

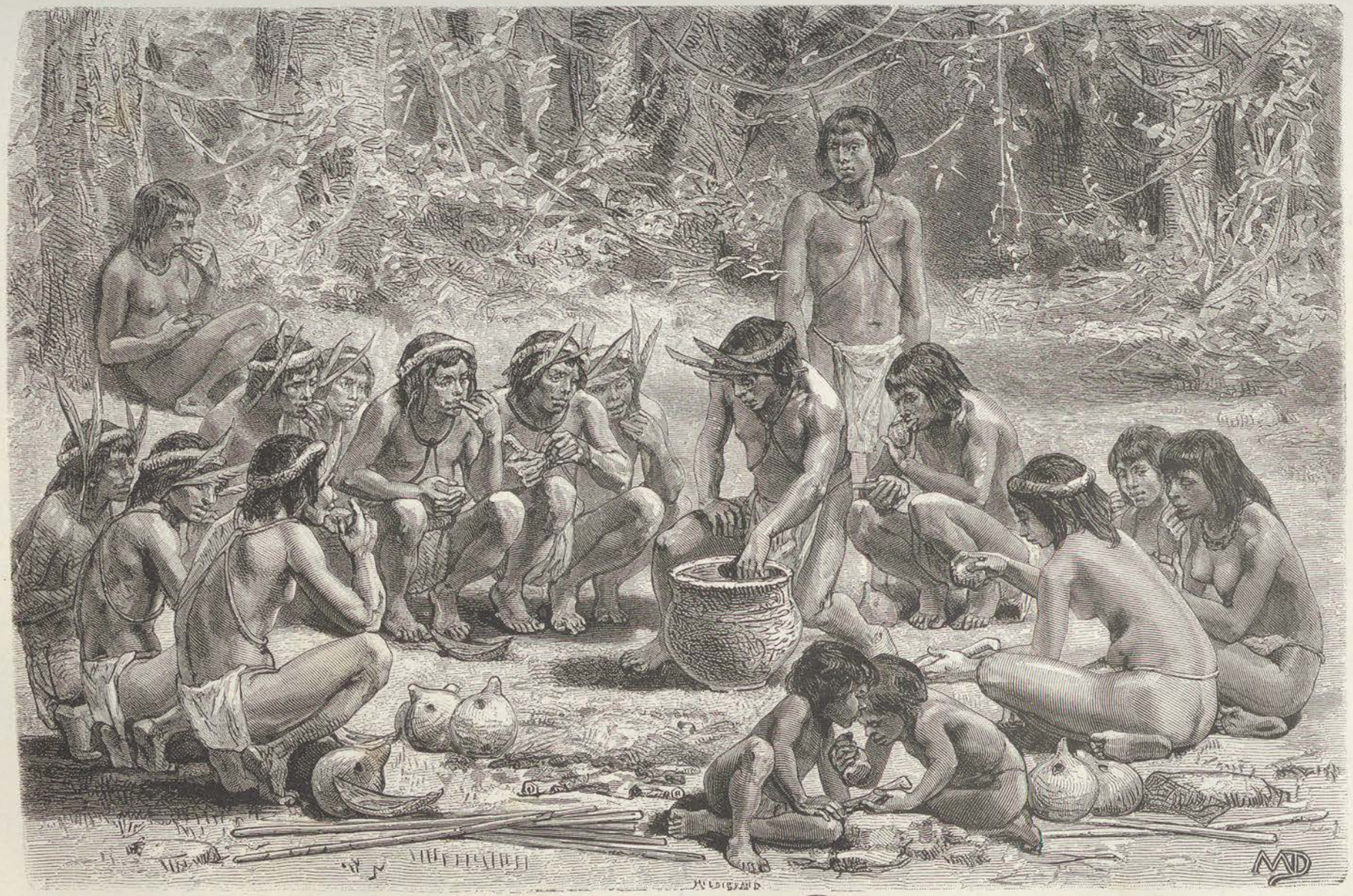
La main gauche leur servant d'assiette, ils tiennent le morceau de cassave qui remplace le pain entre l'auriculaire et l'annulaire de la main droite, tandis que le petit morceau de viande est maintenu entre le pouce et l'index. Ils économisent du travail en n'employant qu'une main pour porter la viande et le pain à la bouche. La cuisinière, la plus âgée des femmes, continue à faire cuire la viande, qu'elle remue de temps à autre avec une palette en bois. Elle active le feu avec une espèce d'éventail en feuilles de palmier tressées, sans craindre de m'envoyer des cendres dans les yeux, et lorsque le bouillon va s'échapper elle arrête l'ébullition en projetant avec la bouche une pluie d'eau dans la marmite. Après une demi-heure de cuisson, le gibier est partagé entre les seize convives. On fait cercle autour de la marmite, les hommes accroupis sur leurs pieds qui ne touchent le sol que par la plante, les femmes assises sur les jambes repliées sous le corps. On finit le repas en cassant les os avec une pierre pour en savourer la moelle.

Ensuite chacun allume une cigarette, et nous reprenons la route à onze heures et demie. Je marche gaillardement et pourtant mon caractère devient désagréable. Je réprimande Apatou qui a rencontré de magnifiques aras rouges et bleus, mais n'a pas pu les tirer, ayant donné son fusil à un Indien resté en arrière. Celui qui nous a montré les aras court au-devant du retardataire et apporte le fusil ; mais voilà qu'il n'est pas chargé. C'est toujours la faute d'Apatou. Je me sens sous le coup d'un accès de fièvre. Nous arrivons à une heure et demie à une crique assez large appelée Piraouiri.

Les Oyampis s'arrêtent pour prendre un bain et faire leur toilette. Pendant que mes élégants compagnons arrangent leurs colliers et se peignent les cheveux, j'entends un oiseau qui fait *coo-coo*. Aussitôt aperçu, je le tire et l'abats. Au moment où je ramassais mon gibier, un Indien furieux paraît et me dit toutes sortes de choses sans doute désagréables, bien que je ne comprenne que le mot *nicatou*, qui veut dire « pas bon ». C'est que je viens de tuer un beau hoco bien apprivoisé qui appartenait au tamouchi du village, où nous arrivons à deux heures.

Il est inutile de dire que nous sommes fort mal reçus, mais je me hâte de réparer ma maladresse en payant largement le propriétaire de l'oiseau.

Acara, c'est le nom du tamouchi de ce village qui n'est composé que de quatre maisons dont une abandonnée, est un jeune homme, grand, bien fait, un joli garçon qui vit paisiblement dans son petit coin de terre avec sa mère et deux jolies petites femmes qui paraissent l'aimer tendrement. Sa mère est grande et svelte, mais elle est affligée d'une

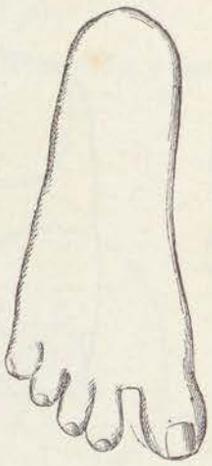


REPAS DANS LA FORÊT

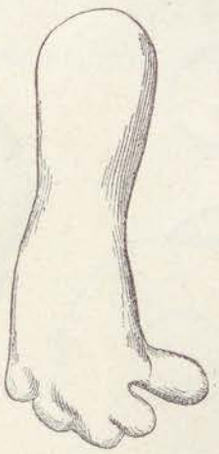
BIBL. MUSEUM PARIS

luxation interne des orteils : ce qui constitue une infirmité assez fréquente chez les Indiens et qu'on désigne sous le nom d'*ocopi*.

Je constate que les Indiens Oyampis, comme les Roucouyennes, ont à l'état normal une déviation constante des orteils. Le pouce fortement écarté regarde toujours en dedans, tandis que le troisième, le quatrième et le cinquième sont tournés en dehors. Un assez grand nombre d'entre eux ont également les jambes courbées en dedans.



PIED NORMAL DES INDIENS OYAMPIS



PIED DÉFORMÉ DES INDIENS OYAMPIS

Mes Indiens ne voulant pas toucher à mon hoco, parce qu'ils trouvent abominable de manger la chair d'un animal domestique, j'en fais un grand régal avec mes noirs qui paraissent très heureux de ce préjugé.

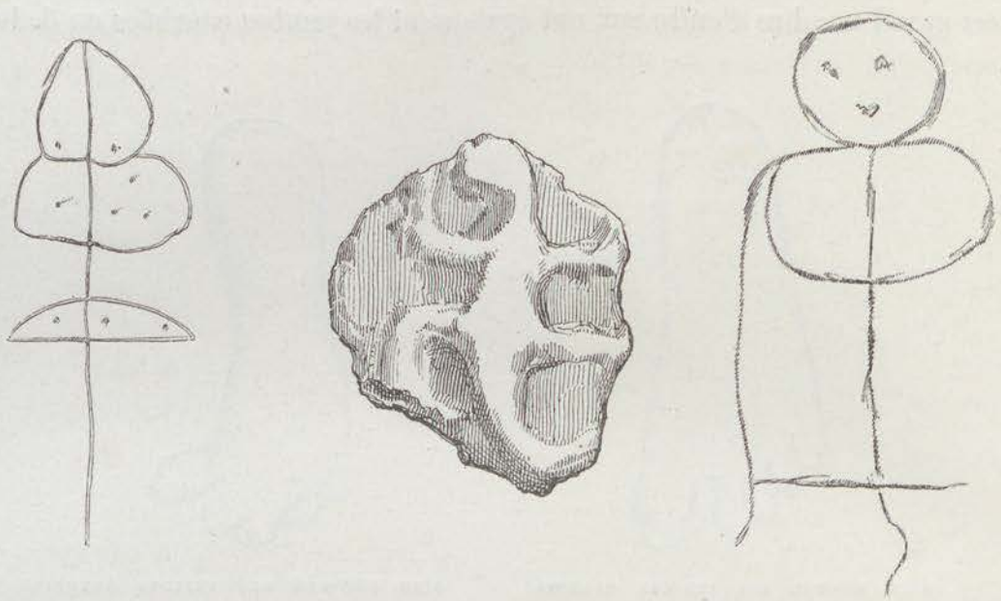
Le lendemain, Apatou est de mauvaise humeur parce qu'il a mal au pied ; ce n'est qu'une épine enfoncée dans le talon, qu'une femme arrache avec un os effilé comme une aiguille. Il me demande de passer un jour ici parce qu'il ne peut pas marcher ; je n'insiste pas pour partir, j'ai moi-même besoin de repos. Je me sens tout étourdi et ne tarde pas à éprouver une sensation de froid, bien que le soleil soit déjà haut. Sans rien dire, car je ne veux pas effrayer mes compagnons, je vais me coucher dans un hamac qui est au premier étage de la vieille maison. Quelques minutes après je tremble, mes dents claquent et j'éprouve une soif inextinguible. Au plus fort du frisson, une des cordes du hamac casse et je tombe assis sur le plancher pourri qui menace de s'effondrer. La secousse est telle que, n'ayant plus la force de me relever, je reste là jusqu'au retour d'Apatou qui vient par hasard chercher quelque chose dans la hutte. Il amarre mon hamac, et je me recouche pendant qu'il fait des fumigations sur des charbons ardents.

Je croyais qu'il voulait désinfecter l'air, mais il me dit avoir vu un serpent se réfugier dans les feuilles de la toiture. Il est certain, dit-il, de le mettre en fuite en brûlant des graines de coton.

Enfin vers quatre heures, l'accès passé, je vais prendre un bain et je dis à mes hôtes, inquiets de ma maladie, que mon malaise n'est que passager.

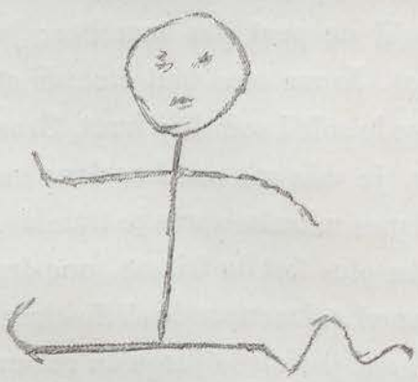
25 septembre. — Je croyais exagérer en les rassurant ainsi, mais après une bonne nuit je me trouve assez valide pour me mettre en route.

Départ à sept heures vingt-cinq, route au sud-ouest. Nous continuons à traverser une infinité de cours d'eau, parmi lesquels je citerai seulement la crique Yenouparaou,



GRAVURES SUR LA ROCHE TINÉRI

que nous longeons pendant quelque temps. Dans les premiers moments de la marche, j'éprouve de la sécheresse de peau et une soif assez vive que je ne puis tarir, bien que je boive à tous les cours d'eau. Enfin vers dix heures, ayant traversé une petite montagne d'un pas accéléré, je sens la sueur perler sur mon front et alors j'éprouve un sentiment de bien-être.



GRAVURE SUR LA ROCHE TINÉRI

En continuant notre marche, nous traversons les criques Timboraou et Ourouapi qui, comme la crique Yenouparaou, n'ont d'autre intérêt que leurs noms qui ont une signification dans la langue des Oyampis.

Yenoupa est le nom d'un fruit, le *genipa americana*, qui, lorsqu'on le coupe, noircit au contact de l'air et fournit cette couleur noir bleuâtre avec laquelle les Indiens Oyampis se bariolent tout le corps. Le mot *timbo* est le nom du Robinia Nicou qui sert à enivrer le poisson, et *ourou* signifie « cassave ».

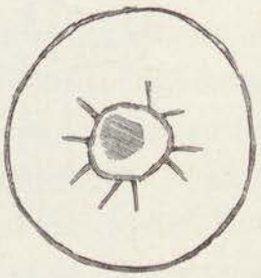
A onze heures cinquante-quatre, après avoir fait quatre heures de marche effective et vingt mille deux cents pas, nous nous arrêtons à une habitation dont le chef s'appelle Kinoro ; c'est le nom d'un ara rouge qui a des taches jaunes sur les ailes (*Ara Canga*).

Je passe l'après-midi à observer mes hôtes et à apprendre leur langue. Je remarque un vieillard qui par exception porte la barbe, c'est-à-dire quelques rares poils noirs et assez durs au-dessus de la lèvre supérieure et du menton. Cet homme, avec sa barbe tout à fait insérée comme celle de la race asiatique, avec ses pommettes saillantes, son teint jaune, ses yeux obliques et légèrement bridés en dehors, ressemble à un Chinois.

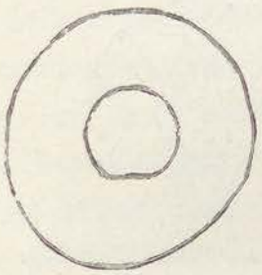
Les Indiens ont l'habitude de s'épiler de la manière suivante : ils saisissent le poil entre une lamelle de bambou et le pouce et l'arrachent ou le cassent en faisant un mouvement de bascule.

Les Oyampis portent les cheveux très longs et flottants, mais coupés carrément sur

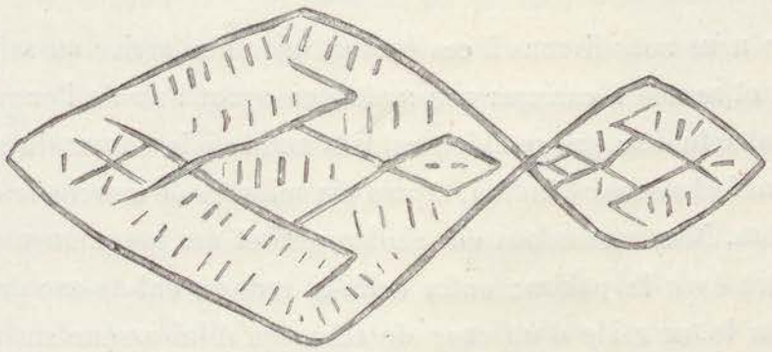
DESSINS DES OYAMPIS



LE SOLEIL



LA LUNE



MARTIN-PÊCHEUR

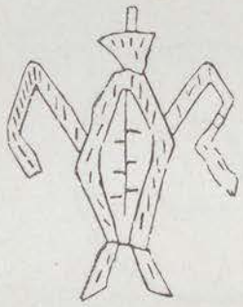
le front à la hauteur de l'arcade sourcilière. Les femmes se coiffent absolument de la même manière que les hommes, mais elles ne mettent jamais de couronnes pour maintenir leurs cheveux.

Je m'amuse à reproduire les figures et les arabesques dont sont couverts les gens du village. Elles présentent beaucoup d'analogie avec les gravures de la roche Tinéri du Maroni. Il me vient ensuite l'idée de tailler un morceau de charbon et de le donner au capitaine Jean-Louis en le priant de dessiner sur mon cahier, qu'il nomme *caréta*, tandis qu'il appelle les dessins qu'il exécute *coussiouar*. Jean-Louis ne sait guère dessiner. Au contraire le jeune Yami me fait rapidement, non plus avec du charbon, mais avec un crayon, des dessins d'homme, de chien, de tigre, enfin de tous les animaux et diables

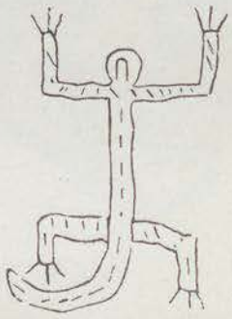
du pays. Un autre Indien reproduit toutes sortes d'arabesques qu'il a l'habitude de peindre avec le genipa.

Ayant donné quelques aiguilles à mes dessinateurs, c'est à qui me demandera un crayon pour noircir du papier. Je vois que ces sauvages qu'on accuse d'être absolument ignorants des beaux-arts dessinent tous avec une facilité extraordinaire; les femmes elles-mêmes, que les voyageurs ont l'habitude de décrire comme des bêtes de somme, me demandent également des crayons pour gagner quelques aiguilles en reproduisant les dessins qu'elles ont l'habitude d'exécuter sur leurs poteries.

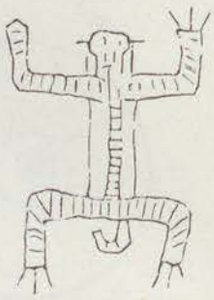
DESSINS DES OYAMPIS



OISEAU



SCORPION



TORTUE

Pendant que nous nous livrons à ces études, un chien arrive au milieu de nous. Il remue la queue et se met à caresser son maître en ayant l'air de l'engager à le suivre. Apatou, qui a entendu dire que ce chien est très habile à la chasse du pakira, me conseille d'aller dans le bois avec l'Indien. Après dix minutes de marche le chien entre dans un terrier de tatou. Nous entendons des aboiements et des grognements : c'est le chien qui est aux prises avec le pakira; enfin celui-ci sort du cul-de-sac dans lequel il est traqué, et Apatou le tue raide d'un coup de sabre qu'il lui assène sur la tête. Le chien paraît radieux de son exploit, bien qu'il ait reçu quelques coups de boutoir qui l'ont blessé au cou.

Le pakira (*Dicotyles torquatus*), appelé aussi pécari à collier, à cause d'une raie blanche qu'il porte au niveau des épaules, est un des gibiers les plus savoureux de l'Amérique du Sud. N'ayant pas d'odeur prononcée, il donne la meilleure soupe qu'on puisse faire en voyage. Je fais distribuer tout le corps pour le repas du soir et je garde la tête pour le lendemain matin. Stuart, qui est devenu mon cuisinier, allume du feu à deux heures du matin et fait bouillir cette tête jusqu'au jour dans une grande marmite de campement en fer battu qui constitue toute notre batterie de cuisine.

26 septembre. — Nous prenons notre repas au lever du soleil, suivant l'usage que nous avons adopté en nous conformant aux mœurs des indigènes. Les Oyampis en voyage font deux bons repas, un avant le départ, l'autre le soir. En route on grignote seulement

vers midi un morceau de cassave trempé dans l'eau fraîche d'une crique et un peu de viande boucanée, si par hasard il en reste du repas du matin.

Partis à six heures et demie du matin, nous arrivons à une habitation isolée. Nous trouvons un homme seul avec des femmes. Il nous informe que nous ne sommes pas éloignés d'un village plus important. Nous nous arrêtons quelque temps pour manger un melon très rafraîchissant et ramasser quelques haricots à graines très larges cultivés autour des habitations. Nous regrettons de ne pouvoir en recueillir que quelques poignées, car depuis notre départ nous n'avons pas mangé de légumes : notre nourriture a été exclusivement composée de cassave, de viande ou de poisson bouilli avec l'achi traditionnel. Je me procure aussi un hamac qu'une femme vient d'achever et m'offre d'échanger contre un couteau. Le lit portatif des Indiens Oyampis est tissé de coton comme celui des Roucouyennes, mais il est à mailles plus serrées.

J'ai le plaisir d'acheter un *couyou*, qui est une fort belle curiosité ethnographique. Ce vêtement est appliqué entre les cuisses par le milieu, tandis que les extrémités passées sur une petite ceinture en coton tombent en avant et en arrière. Il mesure un mètre quarante de long et sa largeur est de trente-quatre centimètres au milieu et de quarante-cinq aux extrémités. Fait de coton blanc, il est ornementé de raies noires formant des arabesques et de franges tombant aux quatre coins. La coloration noire est obtenue au moyen d'une infusion faite avec la feuille d'une liane dans laquelle on trempe les fils de coton avant de procéder au tissage. La perfection de ce tissu exécuté par des gens absolument sauvages ne le cède en rien aux travaux fabriqués dans nos ateliers.

A neuf heures, après avoir parcouru une distance totale de dix mille pas, nous arrivons à la résidence du tamouchi Tapiira, où il y a une vingtaine d'habitants. Le capitaine Jean-Louis nous avait dit que nous trouverions là des hommes pour nous montrer le dégrad du Rouapir et nous conduire jusqu'au pays des Roucouyennes, mais les Indiens que nous rencontrons nous disent qu'il n'y a pas de canots au dégrad, que par conséquent il est inutile d'aller jusque-là puisqu'il nous sera impossible de descendre cette rivière.

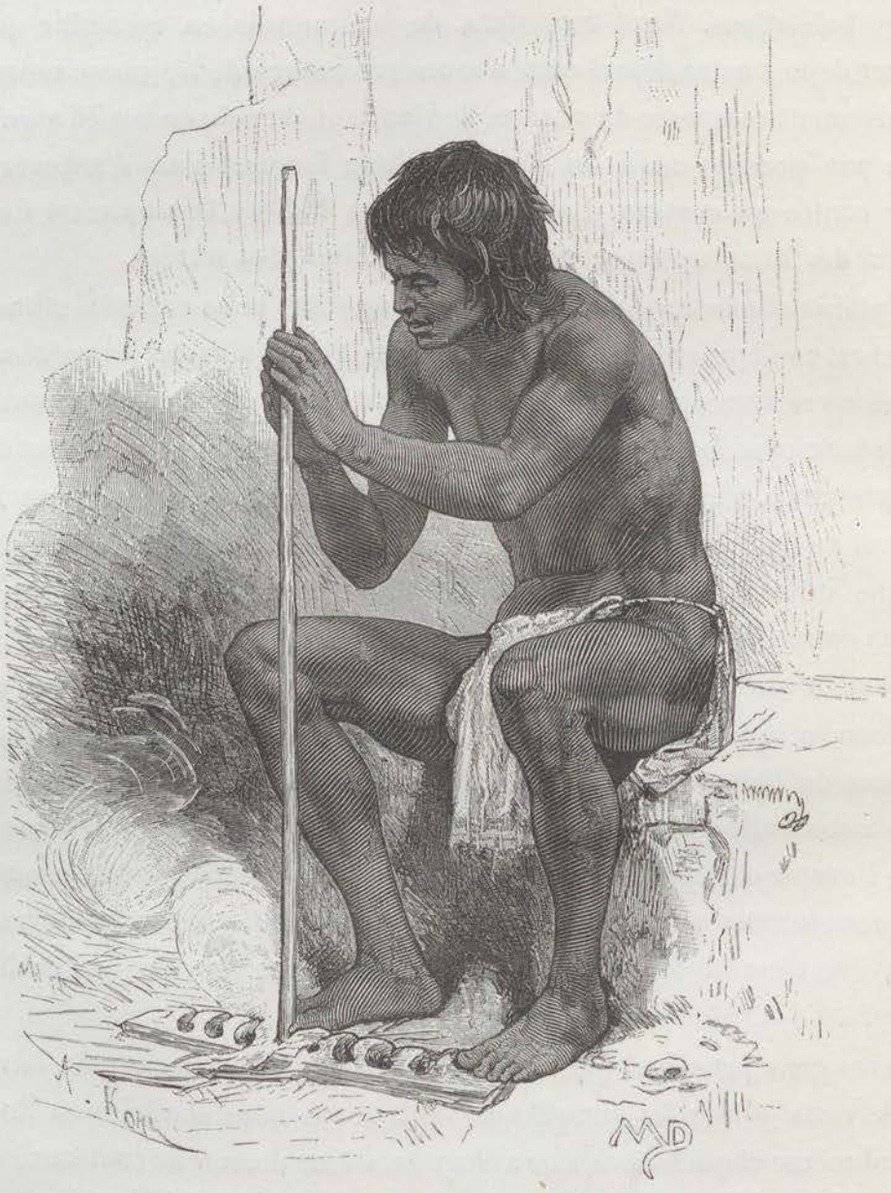
Les braves gens pensaient que ces arguments suffiraient pour nous faire retourner à l'Oyapock, mais je leur dis que s'ils ne veulent pas nous conduire au Rouapir, nous irions quand même et quitterions leur village sans leur donner de couteaux.

Enfin, après avoir délibéré longtemps, cinq d'entre eux se décident à m'accompagner à un dégrad où nous trouverons des arbres dont l'écorce se détache facilement ; l'un d'eux avoue connaître la fabrication des pirogues en écorce.

Je passe l'après-midi à monter dans les *oka*, c'est-à-dire les carbets, pour amasser des vivres. J'ai beaucoup de peine à recueillir un peu de cassave, des bacoves, du maïs et une portion de singe boucané. Je ne suis malheureusement pas secondé par mes noirs qui passent leur temps à se quereller au sujet de la cuisine. Stuart boude comme un enfant parce que nous n'avons à manger que de la viande d'une espèce de daim appelé

cariacou, qui à Surinam passe pour donner le *cocobé*, c'est-à-dire la lèpre. Je dors peu pendant la nuit à cause de la fièvre et de l'inquiétude de voir ma mission échouer par le mauvais vouloir des Oyampis, qui veulent nous empêcher de porter nos objets d'échange dans le pays des Roucouyennes.

Je vais m'asseoir à côté d'un Indien qui fait du feu en roulant vivement un roseau



INDIEN FAISANT DU FEU

dans une cavité creusée dans une tige de roucou. En cinq minutes il enflamme un morceau d'étoupe ou d'amadou placé dans une échancrure située sur le bord de l'excavation qu'un Indien a faite sous son hamac.

J'allume une cigarette et passe une heure à causer et à regarder les étoiles. Mon compagnon me montrant les Pléiades me demande comment elles s'appellent, et me dit que dans sa langue elles se nomment *Eïou*.

Les Pléiades sont connues de tous les indigènes de la Guyane française ; ils saluent avec joie leur retour à l'horizon parce qu'il coïncide avec le commencement de la saison sèche. Leur disparition, qui a lieu vers le mois de mai, est accompagnée d'une recrudescence de pluie qui rend les cours d'eau tellement impétueux que la navigation est absolument impossible. Les Bonis, qui appellent les Pléiades *Sebita*, prétendent que les serpents cessent d'être venimeux au moment de la disparition de ces étoiles.

M'étant couché à quatre heures du matin, j'ai beaucoup de peine à me réveiller, et pour me donner de l'entrain je suis obligé d'aller prendre un bain glacé dans la crique voisine.

Vers neuf heures, j'entends un bruit sourd qui ressemble au choc d'une hache contre un arbre. Nous étant portés dans cette direction, nous apercevons un gros singe noir, un couata, assis sur une branche, qui tient un fruit dur entre les deux mains, et essaye de le briser en frappant sur l'arbre. Cet animal étant très occupé à cette opération, nous pouvons l'observer à notre aise. Apatou me fait remarquer qu'il ne donne que deux coups de suite, tandis que les hommes frappent à coups redoublés. L'imperfection de ses mains ne lui permettant pas de maintenir le fruit avec solidité, il est obligé d'interrompre le choc pour ressaisir l'objet qui risque de s'échapper.

Ce fruit est connu de nos créoles sous le nom de *canari macaque*, c'est-à-dire « marmite de singe. » Il est produit par un arbre connu des naturalistes sous le nom de *lecythis grandiflora* (Aubl.). Ayant détaché le couvercle de la marmite, nous trouvons dans l'intérieur des amandes savoureuses, mais qui ne valent pas les fruits du *bertholetia*.

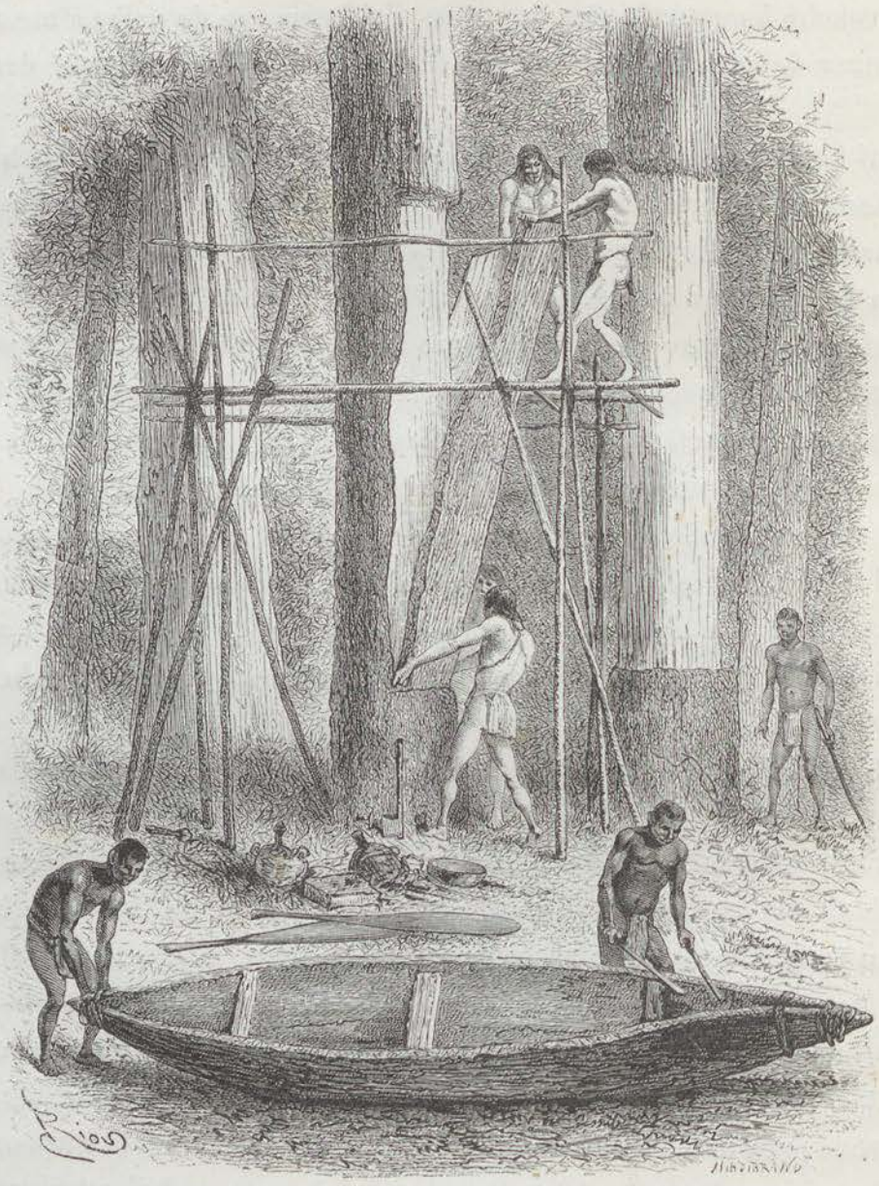
Nous atteignons le Rouapir vers onze heures.

Au total, de l'Oyapock au Rouapir, nous avons fait cent cinquante-six mille pas indiqués par les oscillations du podomètre. En estimant la longueur du pas moyen à soixante-dix centimètres [1], cela fait une distance de cent dix kilomètres que nous avons parcourue dans une marche effective de trente-cinq heures (environ trois kilomètres à l'heure). Sur cette distance nous avons perdu trois heures (neuf kilomètres), parce que nos guides nous ont fait faire des détours pour visiter des villages. A vol d'oiseau, il y a soixante-six kilomètres environ du dégrad des Banarés au point où nous embarquons sur le Rouapir. La direction générale est sud-ouest. Ce trajet est plus long que celui que nous avons parcouru à notre premier voyage entre le Maroni et l'Apaouani (vingt-sept heures et cinquante-quatre kilomètres à vol d'oiseau) ; mais il est plus facile parce que le terrain est beaucoup moins accidenté et qu'on n'y est pas exposé à mourir de faim.

En arrivant au dégrad, je vois deux Indiens que j'avais envoyés en avant occupés à manger. Ils paraissent très désolés en me disant qu'ils n'ont pas trouvé d'écorce pour faire un canot. Connaissant leur mauvaise volonté, je vais moi-même avec Apatou faire

1. La longueur du pas moyen n'égale pas soixante-dix centimètres. J'ai dû exagérer ce chiffre pour les pas mal accentués qui ne sont pas indiqués par le podomètre.

des recherches dans les terrains marécageux qui longent le Rouapir, et cinq minutes après nous trouvons un gros arbre bien droit et dont l'écorce paraît se détacher facilement. Les Indiens, obligés de s'exécuter, font autour de l'arbre un échafaudage élevé de cinq à six mètres et se mettent immédiatement à tailler un grand morceau d'écorce de forme ovalaire qui se détache d'une seule pièce et sans déchirure. Le



MANIÈRE DE FAIRE UN CANOT

tégument de cet arbre mis à terre et plié en forme de canot est cousu avec des morceaux de lianes aussi facilement que s'il s'agissait d'un cuir de bœuf. On termine le travail en fixant en travers des bâtons qui serviront de bancs. Enfin, en moins de quatre heures, nous avons une embarcation qui ne vaut certainement pas une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, mais qui est au moins suffisante pour atteindre un port peu éloigné où nous trouverons des canots.

XI

Une race qui s'éteint. — Piqué par un scorpion. — Suicide de cet insecte. — Un voyageur qui n'est malade que dans ses moments de loisir. — Fuite des porteurs. — Un canot au fond de l'eau ; un autre avarié. — Un passage à coups de hache. — Brûlés par le suc d'un arbre. — Pêche de l'aymara. — Une tonnelle. — Indien blessé. — Honoré. — Raccommodage des canots. — On trouve des cordages et de l'étoupe dans la forêt. — Terrains noyés pendant la saison des pluies. — Toujours la hache à la main. — Déception. — Nouvelle espérance. — Un nid de mouches à miel. — Oasis au milieu du grand bois. — Le repas des serpents. — Guêpes comestibles. — Nouvelles difficultés. — Découragement. — Murmures. — La dernière cigarette.

La population de l'Oyapock diminue d'une manière effrayante si nous devons comparer les faits que nous avons observés avec les récits des anciens voyageurs. Bodin, qui n'a remonté l'Oyapock que jusqu'aux Trois-Sauts, estime la population qu'il a vue à cinq mille âmes, tandis qu'en remontant le fleuve jusqu'à ses sources et en parcourant le pays qui sépare le bassin de l'Oyapock de celui de la rivière Kou, nous n'avons pas compté plus de deux cents Indiens. Si cette décroissance continue, il ne restera bientôt plus d'Indiens Oyampis. Déjà les Acoquas visités par les RR. PP. Grillet et Béchamel ont disparu complètement. D'autres tribus sont sur le point de s'éteindre : ainsi les Émerillons ne comptent pas aujourd'hui plus de cinquante personnes, et les Aramichaux, qui étaient assez nombreux dans la rivière Araoua pour soutenir la guerre avec les Roucouyennes, ne sont plus représentés aujourd'hui que par un seul individu qui s'est éloigné de sa rivière pour demander l'hospitalité aux Galibis du bas Maroni.

Un journal des Missions catholiques françaises estime que la population comprise entre l'Oyapock et l'Amazone, c'est-à-dire dans le territoire contesté entre la France et le Brésil, n'est pas de moins de deux cent mille habitants. Si l'on doit juger par analogie et d'après ce qu'a vu Apatou, qui au retour du Para a relâché en plusieurs points de cette contrée, nous ne croyons pas que la population soit supérieure à deux ou trois mille habitants.

28 septembre. — Nous passons la nuit dans un vieil ajoupa où j'ai fait placer tous mes bagages à l'abri. Le matin, en mettant la manche de mon paletot de laine, j'éprouve tout à coup une douleur atroce à l'extrémité de l'index. Quelle est la bête qui m'a piqué ? Est-ce un serpent ou une araignée-crabe ? En tout cas j'ai si mal que je pousse un cri aigu qui fait accourir Apatou. Ayant lavé la piqûre avec de l'acide phénique, je fais faire une enquête dans la manche de mon paletot où l'on trouve un gros scorpion noir. Mes hommes vont le tuer, mais j'intercède pour qu'on lui conserve la vie afin de faire une expérience physiologique. Les voyageurs ont dit et répété que le scorpion environné de feu ne manquait jamais de se suicider en se piquant lui-même avec ses dards venimeux. Apatou fait un cercle avec des charbons incandescents, saisit le scorpion près de la queue pour ne pas être piqué et le place au centre du foyer. Deux secondes après, l'animal

fait un mouvement convulsif et tombe comme foudroyé. Cette contraction violente qui précède la mort est bien accompagnée d'un relèvement de la queue, mais ce mouvement n'est pas assez étendu pour déterminer une piqûre à la tête.

Nous passons la journée à faire une deuxième pirogue et à charger nos bagages.

29 septembre. — J'ai eu la fièvre toute la journée d'hier; mais, après un bain pris dans les eaux noires du Rouapir, je me suis trouvé à mon aise et j'ai dormi comme un bienheureux. N'est-ce pas une chance extrême pour un voyageur de n'être malade que dans ses instants de loisir?

J'ai été indisposé pendant tout le temps qu'on préparait mes canots, et voilà qu'aujourd'hui, au moment de m'aventurer dans des régions inconnues, je jouis d'une santé parfaite. En me réveillant au jour, c'est-à-dire à six heures du matin, je vois mes porteurs s'en aller d'un pas accéléré. Je saute à terre et m'approche d'un Indien qui plie son hamac pour s'enfuir avec les autres. Le nommé Couassi, se sentant dans l'impossibilité de fuir, car il redoute le fusil que je porte sur l'épaule, s'exécute de bonne grâce pour remplir ses engagements. Nous distribuons les bagages dans les deux canots et nous nous mettons en route.

A une distance de quatre cents mètres, le Rouapir, qui paraissait navigable, est obstrué par de gros arbres qui barrent le passage. Le premier est si gros qu'il serait impossible de le couper. Hopou et Stuart, qui sont dans la première pirogue, descendent à l'eau et hissent leur embarcation en la poussant par derrière. Arrivée au milieu de l'obstacle elle bascule, et, tombant dans l'eau sous un angle trop grand, disparaît aussitôt avec tous les bagages. Heureusement que le courant est nul et que la profondeur ne dépasse pas un mètre cinquante. Nous ne tardons pas à retrouver tous les objets qui avaient disparu.

Mon embarcation manœuvrée habilement par Apatou, qui la reçoit sur ses épaules au moment où elle retombe, éprouve pourtant des avaries assez sérieuses; l'écorce écrasée en frottant sur le tronc d'arbre a subi une déchirure qui laisse pénétrer l'eau. Nous sommes obligés de nous arrêter une heure pour mettre une pièce d'écorce à notre canot qu'Apatou répare comme un vêtement déchiré. Les autres arbres doivent être coupés à la hache, ce qui demande de longues heures de travail et des efforts inouïs de mon équipage. Plus loin nous trouvons de petits arbres dont les branches fortement inclinées sur la rivière et se donnant la main d'une rive à l'autre empêchent la circulation. Elles tombent sous les sabres d'abatis de mes quatre vigoureux compagnons, mais elles laissent échapper un suc blanc laiteux qui nous brûle les bras et la figure au plus léger contact. Apatou déclare que le canotage de cette rivière est plus difficile qu'une navigation dans la forêt vierge lorsque les terres sont inondées.

A cinq heures du soir, il faut songer à choisir un lieu de campement, mais les rives sont si basses, si marécageuses que nous devons naviguer jusqu'à la nuit avant de trouver un endroit propice pour nous arrêter. Mes hommes entraînés dans la lutte n'ont pas

songé à leur nourriture, et n'ayant ni poisson, ni gibier, nous sommes obligés de nous coucher après avoir soupé d'un peu de cassave trempée dans l'eau. Je dormais déjà d'un profond sommeil lorsque j'entends un cri d'allégresse du noir Hopou. A la lueur d'un tison je vois notre Oyampis qui donne des coups de sabre sur un animal qui se débat à terre; il tue un aymara, excellent poisson pesant cinq kilogrammes, qu'il a ramené au bout d'un gros hameçon que je lui ai donné la veille. Tout le monde est bientôt debout. L'un va chercher de l'eau dans la marmite, l'autre écaille le poisson avec son sabre, le fend par gros quartiers, et nous attendons avec impatience le moment de la cuisson.

L'aymara, qui a beaucoup d'analogie avec nos carpes d'Europe, se tient volontiers

NAVIGATION SUR LE ROUAPIR

dans les eaux calmes. Il se promène la nuit, tandis que pendant la journée on le trouve couché au fond de l'eau, quelquefois sur un tronc d'arbre, le plus souvent sur des feuilles ou de la vase formant un petit banc près de l'embouchure d'une crique. Les Indiens ont l'habitude de le prendre avec une flèche, mais on peut le saisir avec un gros hameçon auquel on suspend de la viande ou une petite grenouille. A défaut de ce dernier appât qui est le meilleur, mon Indien s'est servi tout simplement d'un morceau d'écorce de taouari écrasée à coups de bâton. Le poisson stupide s'est laissé prendre en voyant traîner dans l'eau ces filaments rougeâtres qui ont à peu près l'apparence des fibres musculaires. J'oubliais de dire que mon Indien a employé également un stratagème connu en Europe. Il a eu soin de faire un feu sur la rive où il avait tendu ses

cordeaux. L'aymara se nourrit principalement de poissons, de grenouilles et de petites tortues. Quoique moins vorace que le piraï, il lui arrive parfois de donner un coup de dent à la main d'une femme qui lave du gibier à la rivière.

30 septembre. — Le canotage est encore plus difficile que la veille. Nous ne cessons de rencontrer ces arbres malfaisants aux arcades pittoresques et aux racines adventives qui se terminent par un chevelu inextricable. Apatou dit qu'il faut sortir au plus vite de ce mauvais pas, car il voit que les eaux baissent considérablement. En effet, ces radicelles qui devraient être immergées sont à un mètre au-dessus du niveau de l'eau. Occupé à relever le tracé de la rivière, je suis exposé à me heurter tantôt contre des branches,

IL FAUT REDOUBLER D'EFFORTS POUR FAIRE UNE TRANCHÉE

tantôt contre ces racines, qui laissent tomber du limon desséché et des milliers d'insectes désagréables.

Dans l'après-midi, le paysage change tout à fait. A ces arceaux pittoresques succède un fouillis formé par des lianes entremêlées au milieu desquelles le chemin disparaît complètement. Il faut redoubler d'efforts pour faire une tranchée.

Au premier coup de sabre, nous voyons un serpent réveillé en sursaut qui fuit comme un éclair. Sur une distance de cinquante mètres nous sommes obligés de creuser une véritable tonnelle que nous mettons deux heures et demie à franchir. Les hommes doivent se relayer dans ce travail difficile ; les embarcations se remplacent à tour de rôle pour frayer la route. Couassi, qui met beaucoup d'ardeur à la besogne, se fait

une profonde entaille sur le genou et est forcé d'abandonner la partie. Je récompense son zèle en lui faisant cadeau du sabre qui l'a blessé.

Après onze heures de lutte opiniâtre contre cette folle végétation, nous trouvons une éclaircie, où nous jugeons à propos de nous arrêter pour y passer la nuit.

Pendant que nous faisons bouillir un maigre honoré (*botorus tigrinus*) que j'ai tué dans la journée, Couassi, malgré sa blessure, se met à pêcher avec les viscères de cet oiseau qu'il emploie comme appât.

L'honoré, remarquable par sa maigreur, son air efflanqué, est très commun dans les rivières de la Guyane. Il se nourrit de petits poissons qu'il prend dans les endroits peu profonds; fuyant à l'approche d'un canot, il ne vole pas loin : on le voit se reposer tantôt sur une roche, tantôt sur un tronc d'arbre penché sur la rivière.

LE BUTOR HONORÉ

En moins d'une heure, Couassi a lancé sur la berge trois gros aymaras qu'il a tués à coups de sabre. Cette capture me fait un grand plaisir : elle nous donne des vivres pour trois repas. Demain je n'aurai pas l'esprit inquiet en songeant à l'alimentation de mon équipage.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que depuis notre embarquement nous avons parcouru une distance totale de neuf kilomètres en descendant le Rouapir. Ayant travaillé deux grandes journées pour parcourir ce trajet, nous n'avons pas fait en moyenne plus de cinq cents mètres à l'heure. Ce qui nous désole, c'est que plus nous allons, plus nous trouvons de difficulté, puisque le premier jour nous avons avancé de cinq kilomètres en huit heures, tandis que le deuxième il nous a fallu onze heures pour quatre kilomètres. Notons que le baromètre marque 739 millimètres.

1[er] octobre. — Au moment du départ, nous nous apercevons que nos canots d'écorce

font tellement eau qu'il est impossible d'aller plus loin sans de sérieuses réparations. C'est en vain qu'Apatou leur met des pièces qu'il coud avec des racines adventives que lui fournit une plante appelée *mami* par les Roucouyennes et *camina* par les nègres Bonis. Cette espèce de philodendron, que l'on rencontre dans toute l'Amérique équatoriale, est connue de tous les Indiens, qui s'en servent en guise de corde pour haler leurs canots à travers les chutes. Plus flexible que l'arouma, elle est également employée en vannerie par les Galibis et les Roucouyennes [1].

Nous regrettions de ne pas trouver d'étoupe pour obstruer les fissures, lorsque Couassi, qui marche un peu malgré sa blessure, nous apporte une grande bande d'écorce épaisse qu'il vient d'arracher à un grand arbre, le *Bertholetia excelsa*, que les Hollandais appellent *toca* et qui fournit une graine que les Brésiliens expédient en Europe sous le nom de *castaña*. Cette amande, qui est très prisée des singes et des Indiens, est employée par les confiseurs français et anglais sous le nom de noix du Brésil.

Couassi coupe un morceau de cette écorce, la dresse sur le sol, et, frappant sur l'extrémité libre à coups de bâton, il en dégage les fibres textiles qui servent admirablement à boucher les derniers trous de nos embarcations. Pendant que mes hommes font ces réparations, je pars le fusil sur le dos pour faire une reconnaissance. Je remarque que le terrain des alentours est très ondulé; il semble avoir été ravagé par les eaux qui ont levé la terre dans toutes les parties où elle n'était pas abritée par un arbre ou retenue par une racine. Nous voyons une infinité de petits canaux, se coupant dans tous les sens, qui sont remplis de limon à moitié desséché. C'est la région la plus malsaine que nous ayons jamais vue. Hâtons-nous de la quitter au plus vite.

Vers dix heures, la rivière se divisant en trois branches, nous nous engageons dans celle dont le débit paraît le plus considérable; mais bientôt nous trouvons des troncs d'arbres et une végétation si touffue que nous sommes obligés de revenir sur nos pas. Apatou est allé en reconnaissance et pense que le bras droit est le plus favorable à la navigation. Nous y étant engagés, nous ne tardons pas à trouver les mêmes difficultés; c'est toujours la hache ou le sabre à la main qu'il faut se créer un passage.

Vers midi, je remarque que la rive droite change d'aspect; elle est plus élevée et ne présente plus les sillons des terres noyées pendant la saison des pluies. Bientôt nous rencontrons quelques roches granitiques qui accélèrent le courant des eaux et nous apercevons sur la rive droite l'embouchure d'une petite crique appelée Rouassaour. La rivière est complètement dégagée, nous marchons très vite, entraînés par le courant et par les vigoureux coups de pagaye de mon équipage qui est radieux d'être sorti de ce pas difficile.

Notre allégresse n'est pas de longue durée. La rivière se divisant de rechef pour former des îles se laisse de nouveau envahir par cette végétation impitoyable qui semble vou-

1. Cette plante, qui forme de beaux massifs, est représentée page 161.

loir nous enfermer dans cette région pestilentielle. Mes hommes, révoltés contre cette nature ingrate, frappent et frappent à coups redoublés comme des guerriers dans la fureur du combat. Enfin nous revoyons une éclaircie. Apatou distingue un carbet abandonné sur la rive droite. C'est une nouvelle lueur d'espérance, puisque nous atteignons une région qui est accessible à l'homme.

2 octobre. — Pendant la nuit, j'ai remarqué un bourdonnement dans le voisinage. Je croyais que c'était une chute qui se trouvait en aval, mais Apatou me dit que ce sont des mouches à miel.

Au lever, Apatou prend sa hache et va couper l'arbre. Le nid étant tombé à terre, j'ai peur de me faire piquer en recueillant du miel; mais : « Ne crains rien, me dit mon guide, les mouches sont parties. »

En effet, l'essaim affolé par la chute de l'arbre s'est élevé à une grande hauteur où on le voit tournoyer.

La charpente du nid est composée d'une substance grise dont l'aspect et la consistance sont identiques à ceux du papier buvard. Nous avons le regret de ne pas y trouver de cire, ce qui nous serait utile pour calfater notre canot, mais les alvéoles contiennent un mets exquis qui est très recherché des Indiens. Ceux-ci ne se contentent pas de savourer le miel, ils mangent également les larves blanches qui sont dans les alvéoles. Hopou, voulant faire comme Couassi, mord à pleines dents dans un rayon; mais nous le voyons faire aussitôt une grimace épouvantable parce qu'il a été piqué à la langue; il n'a pas remarqué que l'Indien qui mange les larves a soin de les extraire délicatement avec le pouce et l'index et de les tuer avant de les introduire dans la bouche.

Quelques instants après le départ, j'aperçois un îlot recouvert de graminées. Ce petit pré me paraît charmant parce que, depuis le commencement du voyage, nous n'avons pas vu un seul point de la rive qui ne fût envahi par des arbres ou au moins des arbrisseaux entremêlés de lianes. Une pelouse au milieu des forêts vierges de la Guyane est aussi rare qu'un arbre dans les steppes de la Russie et les pampas de la Patagonie. Au moment où je reposais mon regard sur cette riante verdure, je découvre un serpent très effilé ayant plus de deux mètres de longueur, remarquable par des taches jaunes et noires (*spilotes variabilis*). Couassi m'ayant dit qu'il n'était pas venimeux, nous nous en approchons pour l'observer à notre aise. Il est en train d'avaler un rat dont la queue sortant de sa bouche fait des mouvements désespérés. Ce reptile, qui se nourrit d'oiseaux, de batraciens et de petits mammifères, n'enroule pas sa proie pour la tuer, comme les grandes couleuvres de la Guyane (*eunectes murinus*). Se jetant dessus avec la rapidité de l'éclair, il la saisit avec les dents et l'avale sans la tuer. La couleuvre arrête sa proie de la même manière, mais avant de l'ingurgiter elle ne manque jamais de la broyer entre ses anneaux constricteurs.

Neuf heures. La rivière reprend son aspect des jours précédents; ce sont les mêmes arbres recourbés, les mêmes tonnelles qu'un poète qualifierait de pittoresques, mais que

je trouve affreuses. Au premier coup de hache donné par Apatou j'éprouve une douleur vive sur la paupière ; je viens d'être piqué par une méchante guêpe dont j'aperçois le nid au-dessus de ma tête. Apatou s'empresse de couper l'arbre pour faire tomber le nid à la rivière. Cette ruche a plus d'un mètre de hauteur ; les rayons, qui ne renferment jamais de miel, sont occupés par des larves que Couassi s'empresse de dévorer avec de la cassave. Cette guêpe, commune dans toute la Guyane, est très appréciée par les Roucouyennes qui l'appellent *ocomo*.

A trois heures, nous sommes arrêtés par un gros tronc d'arbre que mes hommes épuisés mettent plus d'une heure à couper. Pendant ce temps je vais m'asseoir sur la rive où, fatigué par une chaleur torride et mourant de faim, je regarde l'eau couler

NID DE GUÊPES

sans penser à rien. Je ne songe même pas à maudire les insectes de toute sorte qui me dévorent les jambes et la figure : la misère m'a rendu insensible.

Vers la fin de la journée, nous retrouvons quelques roches granitiques au niveau desquelles la rivière n'est pas encombrée par la végétation. Le cours d'eau s'élargit un peu, mais est toujours intercepté par des troncs d'arbres.

En arrivant au campement mes hommes font du feu. Nous n'avons rien à faire bouillir. Nous n'aurons pour souper que les produits de la pêche de Couassi. J'attends avec anxiété le moment où le poisson mordra à l'amorce ; je le payerais à poids d'or si je pouvais l'acheter, car, en outre des fatigues physiques, je ne suis pas sans souffrir en voyant mes noirs qui ne cessent de bouder, de maugréer. Ces malheureux, qui sont à bout de force, sont profondément découragés. Dans la journée j'ai calmé un moment leurs récriminations en donnant un dollar à chacun pour boire un bon coup à notre

arrivée au Para. Ce soir je n'ai d'autres consolations à leur donner que de partager avec eux le peu de tabac qui me reste. Je ne fume jamais sans offrir une cigarette à Apatou, qui paraît très flatté de cette attention.

Quand donc arriverons-nous chez les Calayouas[1] ? Voilà quatre jours que mon guide dit demain (*cobi*). Mes bagages sont en très mauvais état, car mes pirogues font beaucoup d'eau. Je passe la moitié du temps à les réparer avec de l'étoupe et de la terre glaise. C'est que toutes les ouvertures se rouvrent au moindre choc. Une partie de mes cartouches sont mouillées ; la boîte de mon théodolite est dans un état déplorable ; je ne puis plus l'ouvrir et j'ai bien peur qu'elle n'éclate par suite du gonflement du bois. D'ailleurs je ne pourrais faire d'observation astronomique puisque nous n'avons jamais le soleil à découvert.

Après une heure d'attente, le pêcheur ramène un poisson sur la rive ; on le fait vite bouillir et on le mange avec voracité. Les estomacs pleins, la *barriga llena*, comme disent les Espagnols, la gaieté reparaît dans le camp. Nous nous étendons dans nos hamacs et savourons notre dernière cigarette.

XII

Bagages avariés. — Petit saut. — Enfin nous atteignons la crique Kou. — Pirogues coulant bas. — Des sauveurs. — Une lettre. — Une riche collection. — Arrivée chez les Calayouas. — Besoin de repos après une marche vertigineuse. — Apatou malade. — Privation de sel de cuisine. — Le Yary. — Plaisir de revoir un lieu de combat. — Faut-il battre en retraite ? — En avant !...

2 octobre. — Partis à huit heures, nous sommes bientôt obligés de nous arrêter pour faire des réparations sérieuses à nos canots. Par le plus grand des bonheurs, en descendant à terre Couassi reconnaît un nid de mouches à miel qui fournit de la cire. Cette espèce de mouche avait fait son nid dans un tronc d'arbre qui probablement avait été attaqué par des termites. Avec la cire, qui nous sert pour calfater nos pirogues, nous recueillons un miel noir qui a pourtant une saveur agréable. Nous remarquons avec satisfaction que ces insectes n'ont pas d'armes pour nous piquer.

Midi. La rivière s'élargit au niveau de roches granitiques qui forment un petit rapide ; nous sommes dans une éclaircie où le soleil à pic apparaît dans toute sa splendeur. Je note que, depuis mon retour à la Guyane, c'est la première fois que je vois le ciel dégagé de tous nuages ; c'est la belle saison complètement établie, nous n'aurons plus la moindre pluie d'ici trois ou quatre mois. A deux heures, nous rencontrons une chute qui a quarante centimètres d'élévation. Hopou et Stuart, qui s'y engagent à toute

[1] Dans le récit du premier voyage, le nom de ces Indiens a été écrit à tort, *Calayonas*. (*Note de l'éditeur.*)

vitesse, ont une chance extrême de ne pas déchirer leur pirogue contre les roches. Apatou, plus prudent, descend à l'eau et conduit mon embarcation à la main. Si nous évitons ainsi le danger de briser l'embarcation, nous voyons l'eau, qui court plus vite que le canot, entrer à flots à l'arrière qui n'est fermé que par de l'argile.

Une demi-heure après nous débouchons dans la crique *Kou*, que Couassi prononce *Ko-ou*. Cette crique est ici beaucoup plus large qu'à son embouchure dans le Yary. C'est qu'elle n'a pas une profondeur de plus d'un mètre cinquante et que le courant est faible. Couassi nous apprend qu'elle n'est pas loin de ses sources; en la remontant, à une heure de canotage, on la voit se diviser en plusieurs branches moins importantes que le Rouapir. Malgré la faible profondeur des eaux nous avons peur de submerger, ce qui nous ferait perdre nos bagages déjà profondément avariés.

Nous étions sur le point de nous arrêter pour aviser à un autre système de navigation, lorsqu'au tournant de la rivière j'aperçois des Indiens peints en rouge qui crient de loin : « Major ! Apatou ! »

Je reconnais le tamouchi Yelemeu[1] qu'à mon dernier voyage je suis allé visiter dans l'intérieur de la crique Courouapi. C'est ce brave chef qui m'a fait faire de la cassave, et m'a fourni une pirogue qui m'a permis de franchir toutes les chutes du Yary sans le moindre accident.

Je lui demande où il va.

« Oyapoko, » répond-il en montrant un papier.

Une lettre ici? cela m'intrigue vivement ; un autre voyageur serait-il venu dans ces régions ?

Mais je reconnais mon écriture ; c'est une missive de l'année dernière par laquelle j'annonce au Ministère de l'instruction publique que je vais lancer mon canot à travers les chutes du Yary. Je me souviens qu'elle fut écrite au milieu de la fumée d'un bûcher sur lequel on brûlait un chef roucouyenne.

« Envoie tes enfants porter la lettre, lui dis-je, et reste avec nous avec quelques *peïtos* (soldats) ; je t'ai apporté un fusil du pays des *Parachichi* » (c'est ainsi qu'ils appellent les Français).

L'affaire convenue, j'écris au commissaire de l'Oyapock en lui recommandant de livrer au fils de Yelemeu tant de couteaux, de sabres et de haches. J'insiste pour qu'on le traite bien, puisque c'est la première fois que les Roucouyennes vont jusqu'au pays des blancs.

Nous nous séparons dans l'après-midi. Douze Roucouyennes et le brave Couassi remontent vers l'Oyapock, tandis que je descends la Kou avec Yelemeu et trois de ses enfants.

Les voyageurs pour l'Oyapock emportent une grande quantité d'arcs et de flèches,

1. L'auteur, dans le récit de son premier voyage, écrit ce même nom *Yeleumeu*. (*Note de l'éditeur.*)

RENCONTRE DES ROUCOUYENNES SUR LE ROUAPIR. — UNE LETTRE

BIBL. MUSEUM PARIS

des pagaras, des hamacs, des poteries, des ornements en plumes, qui enrichiront les collections du musée ethnographique de Paris. J'ai profité également de cette occasion pour donner de mes nouvelles au monde civilisé.

Le 5 octobre, nous arrivons chez les Calayouas. Je croyais trouver là une tribu d'Indiens distincte, mais je m'aperçois que ce ne sont que des Oyampis qui ont eu quelques relations avec les Brésiliens que les indigènes de la Guyane appellent Calayouas. Ces sauvages ne procèdent pas autrement que les habitants de nos campagnes où l'on appelle Parisien tout individu qui est allé à Paris. Nous avons su depuis, par le voyageur anglais B. Brown, que les Indiens Ouapisiana qu'il a rencontrés dans le rio Cotinga,

HAMAC POUR PORTER LES ENFANTS

PAGARA (PANIER)

affluent du rio Branco, désignent sous le nom de *Carioua*s les soldats brésiliens de la petite forteresse de San Joachim.

J'apprends de ces indigènes que la partie du Yary comprise entre les chutes n'est pas déserte. On y trouve des Oyampis réfugiés sur le cours des petits affluents ou dans l'intérieur des terres. Je reste un jour et demi dans cette tribu pour donner un peu de repos à mes hommes, dont les bras sont recouverts de vésicules produites par le suc brûlant des arbres du Rouapir. Ils sont si fatigués qu'ils ne quittent leurs hamacs que pour manger ; il est vrai que, depuis quarante et un jours que nous avons laissé Saint-Georges, nous n'avons eu que cinq jours de relâche, dont deux employés à construire des pirogues.

Apatou vient d'être pris d'une arthrite du coude à la suite des coups de hache répétés qu'il a donnés dans cette affreuse rivière.

Je fais sécher mes bagages et je les compte. Ce n'est pas sans ennui que je constate

l'absence complète de sel de cuisine. Une bouteille a été gaspillée, l'autre s'est égarée en descendant le Rouapir.

Nous partons le 7, escortés par une pirogue de Calayouas. Dans la soirée je suis pris d'un nouvel accès de fièvre.

Le 10 octobre, nous débouchons dans le Yary.

Je ne retrouve pas sans émotion cette belle rivière que j'ai parcourue depuis sa naissance jusqu'à son embouchure. J'éprouve le plaisir d'un soldat qui revoit son champ de bataille. Il y aura un an, le 25 octobre, je passais devant l'embouchure de la crique Kou. J'étais à la veille d'une action décisive, puisque j'allais affronter les chutes, réputées infranchissables, avec une escorte de deux hommes.

Ma maladie s'aggrave chaque jour, mes hommes sont fatigués et découragés. Je pourrais être indécis sur le parti à prendre. En battant en retraite par le bas Yary je puis arriver au terme de mon voyage en dix jours, tandis que pour gagner les sources du Parou il faut un voyage de plus de trois mois. Sans la moindre hésitation je me décide à poursuivre mon itinéraire.

A cinq heures du soir, nous arrivons à une grande île de sable où, l'an dernier, presque à la même époque, nous avons rencontré une bande de Roucouyennes de la tribu de Yelemeu qui venait de faire des échanges dans l'Oyapock. Les Indiens nous avaient affirmé qu'il y avait une épidémie de dyssenterie dans l'Oyapock et des anthropophages dans le Yary. Nous avons parcouru les deux routes sans trouver ces obstacles. Apatou en conclut que tous les Indiens sont des menteurs.

XIII

Culture du manioc. — Vie facile des Roucouyennes. — Trois malades dans une armée de quatre hommes. — Défection des convoyeurs. — Un lever de soleil. — Le dernier des Apourouis. — Le vrai nom des Roucouyennes est *Ouayanas* — On en parle dans les vieux grimoires. — Gourmandise punie. — Petite guerre entre Bonis et Apourouis. — Une visite à feu Macouipy. — Sépulture d'un piay. — Législation du mariage chez les Ouayanas. — On épouse la mère pour épouser les filles. — Titre de noblesse et patrie sacrifiés à l'hyménée. — Après l'accouchement c'est l'homme qui se couche. — Aspersions à l'arrivée d'un voyageur.

11 octobre. — A dix heures, nous voyons un grand feu sur la rive droite. Ce sont des habitants du Courouapi qui préparent une plantation de manioc.

Suivant l'usage habituel, ils ont fait l'abatis un mois avant la fin des pluies et ils y mettent le feu lorsque le bois est desséché. Les Roucouyennes coupent les petits arbres avec le sabre et les gros avec la hache ; mais, pour plus de facilité, ils n'abattent les arbres qu'à une certaine hauteur.

La plantation du manioc est des plus simples.

Ils font avec un bâton un trou de huit à neuf centimètres dans la terre et ils y placent

une bouture longue de trente centimètres qu'ils inclinent sous un angle de quarante-cinq degrés. Les boutures proviennent des tiges, qu'ils coupent après avoir enlevé les racines. La plante est très vivace puisqu'une tige arrachée depuis un an et abandonnée sur le sol peut encore servir à la reproduction. Tous les abatis se font sur des terres élevées, parce qu'une trop grande humidité ne manque jamais de pourrir les racines. La plantation se fait vers le mois de décembre, au commencement de la saison des pluies ; six mois après, les racines pourraient déjà servir à faire de la cassave, mais ce n'est généralement qu'au bout d'un an et demi qu'on commence l'exploitation. Elles peuvent encore grossir, mais la pulpe devient dure et prend une teinte rougeâtre, et la farine obtenue n'est plus que d'une qualité médiocre. Les Indiens n'aiment pas à planter deux fois de suite du manioc dans le même terrain; ils préfèrent abattre la forêt pour planter dans un terrain vierge. Pourtant dans certains cas, lorsqu'ils manquent de haches, ils reviennent à une plantation qui était abandonnée depuis plusieurs années. Il suffit alors de couper la broussaille et d'y mettre le feu. Bien qu'on ait détruit toutes les plantes qui recouvraient le sol, on ne tarde pas à voir apparaître des tiges de manioc. Cette repoussée laisse des lacunes plus ou moins considérables que l'on comble en plantant quelques boutures.

Le manioc est la seule plante que les indigènes de la Guyane cultivent sur une grande échelle; c'est qu'elle suffit à presque tous leurs besoins, elle leur fournit le pain et l'alcool. Nous avons calculé avec Apatou qu'un travail d'une journée sur huit suffit largement pour l'alimentation d'une famille composée de deux ou trois femmes et cinq ou six enfants. Nos heureux Roucouyennes ont le reste du temps à consacrer à la chasse, à la pêche, à la danse et à de longues siestes dans leurs hamacs.

Vers midi nous arrivons à l'embouchure de la crique Couyary, habitée par des Indiens farouches (*bravos*) qui n'ont aucune relation avec leurs voisins. Apatou ayant fléché deux gros coumarous demande à les faire bouillir pendant que je fais des observations. Au moment où la fumée commence à s'élever, nous sommes assaillis par des guêpes qui piquent quelques-uns d'entre nous. Je reconnais les mouches dites *sans raison* de nos créoles de Cayenne ; elles sont ainsi nommées à cause de leur trop grande susceptibilité. Elles piquent, dit-on, avant même qu'on songe à les attaquer.

Ici elles ont un motif d'agression : c'est que nous les incommodons en leur envoyant de la fumée. Apatou me dit que ces mouches sont toujours en compagnie d'une petite fourmi noire qui fait un grand nid allongé suspendu à une branche. Souvent elles s'associent un oiseau que les Bonis appellent *tion-tion* à cause de son cri et que nos créoles qualifient de *cul jaune* à cause de la couleur des plumes de la queue. Cet oiseau vit toujours en famille ; nous n'avons vu qu'un nid de cassique isolé, et une fois nous en avons compté dix qui pendaient comme de grandes poires aux branches d'un seul arbre. Le tion-tion n'aime pas seulement la société des fourmis et des guêpes, il aime

la société des hommes. Il est très peu d'habitations de l'Amérique équatoriale qui n'aient un arbre couvert de nids de cassiques. S'il n'est pas près d'un village, au moins le trouve-t-on dans une île où les canots ont l'habitude de s'arrêter.

Ces oiseaux imitent avec la plus grande facilité la voix humaine et les cris de tous les animaux qu'ils fréquentent. Ils prononcent plus distinctement que les perroquets. Ils disent le mot Apatou avec tant de netteté que mon patron croit qu'on l'appelle. Nous les avons entendus imiter l'aboiement du chien, le chant du coq. Les Bonis voulant qualifier une femme bavarde l'appellent *tion-tion*. L'épithète n'est pas juste, puisque chez ces oiseaux c'est la femme qui travaille et l'homme qui jacasse. La femme va chercher la pâture des enfants tandis que le mari garde la maison. Pourtant le soir le couple quitte le domicile conjugal pour aller dormir dans le voisinage, généralement au milieu des touffes de bambous. Ils confient la garde des nourrissons aux fourmis et à ces affreuses guêpes, que je ne puis m'empêcher de maudire parce que ma main piquée gonfle et me fait mal.

On trouve une autre espèce de cul jaune plus grosse, faisant des nids plus grands et sur des arbres plus élevés, que les Roucouyennes appellent *coulimao*. Les plumes jaunes d'or qui parent son croupion sont très estimées des Indiens; elles leur servent à faire de superbes bandeaux dans lesquels ils associent du rouge et du noir pour parer les chapeaux des jours de danse. Plus tard j'ai trouvé également cet oiseau sur le Yapura.

Apatou donne le conseil suivant aux personnes qui peuvent avoir affaire aux mouches *sans raison ;* c'est de se jeter à terre et de faire le mort; en canot, il faut montrer le dos et cacher la tête entre les jambes sans remuer. On éprouve une douleur très vive si on fait un plongeon après la piqûre, et l'on reçoit de nouvelles piqûres dès qu'on met le nez à la surface.

12 octobre. — J'ai passé une nuit effroyable. Je me réveille avec un mal affreux dans le dos. Que je serais heureux de m'arrêter! mais il faut marcher, marcher toujours. A neuf heures je grelotte et mes dents claquent; je suis pris d'un fort accès de fièvre et il faut que je reste assis sur mon petit banc pour ne pas effrayer les Indiens qui m'accompagnent.

Une heure après, le patron du deuxième canot se met à crier pour nous faire arrêter. Hopou est si malade qu'il est obligé de descendre à terre afin de se coucher. Apatou lui-même a la fièvre. Ainsi voilà que, sur quatre hommes qui constituent mon expédition, trois sont obligés de se coucher en même temps. A peine nos hamacs sont-ils installés que les Calayouas qui nous accompagnent se mettent à prendre la fuite. Yelemeu lui-même a bien envie de s'en aller. Je vois que ses enfants le supplient de partir; je n'ai qu'un moyen de le retenir, c'est de menacer de lui reprendre le fusil que j'avais apporté.

Vers une heure les trois malades, ayant pris chacun une dose d'ipéca, se trouvent

un peu mieux, et chacun revient à son poste dans son canot. Le brave Hopou nous donne une preuve d'énergie en reprenant sa pagaye qu'il manœuvre jusqu'à quatre heures du soir. Pour ma part, je suis tellement fatigué que je ne puis me tenir sur mon banc. Je suis obligé de renoncer à la vérification de mon tracé du Yary.

13 octobre. — Le lendemain Hopou est presque guéri, tandis que je reste malade. Cet état n'est pas sans me donner des inquiétudes. Plus je vais, plus je m'éloigne des ports de sortie. Peut-être vais-je remonter le Yary jusqu'à ses sources, et arrivé là-haut, je serai si faible, si profondément anémié que je ne pourrai atteindre le Parou ! Je serai obligé de revenir par le Yary qui est déjà connu. Dans un moment de désespoir,

RÊVERIE A L'AUBE (P. 234)

je songe à abandonner bien vite cette marche ascendante, pour me laisser aller au courant de l'eau qui me porterait rapidement vers l'Amazone.

Nous passons, dans la journée, devant la crique Courouapi, que nous avons remontée à deux jours de navigation à notre dernier voyage. Yelemeu veut m'y entraîner, me disant que je serai fort bien reçu par ses *peïtos*. Apatou insiste beaucoup pour que je fasse cette excursion sous prétexte qu'il trouvera d'excellent cachiri à boire, des chiens et des hamacs qu'il voudrait acheter pour les envoyer dans son pays. Mais déjà mes canots sont chargés d'objets appartenant à mon patron ; je lui défends absolument de rien acheter de plus. Ce surcroît de bagages ralentit la marche des embarcations et provoque la dissension dans mon équipage. Hopou et Stuart se plaignent amèrement de ce

qu'Apatou, qui ne pagaye plus parce qu'il est malade, leur donne un surcroît de travail en leur faisant traîner ses bagages.

Nous campons sur une pointe exposée à un vent agréable venant du sud. Cette brise du soir semble calmer mon cerveau excité par la maladie. Je passe une nuit plus calme et, le matin au réveil, je suis tout surpris de me trouver en admiration devant cette nature que je maudissais la veille. Tout en sommeillant je ne puis m'empêcher de regarder le soleil qui se lève derrière les grands arbres de la rive opposée. On ne voit encore que la moitié de son disque, mais déjà il projette une vive lumière qui, en se décomposant sur les nuages, donne les couleurs brillantes de l'arc-en-ciel. Cette lumière éclatante fait contraste avec la couleur sombre des grands arbres éclairés par derrière et projetant leurs grandes ombres noires dans les eaux calmes du Yary.

En faisant une promenade autour du camp, Yelemeu donne un coup de sabre dans un arbre, et nous voyons couler un suc blanc qui a tout l'aspect du lait. Mon compagnon en recueille dans une calebasse, et, y ajoutant de l'eau, il le boit avec avidité. Cet arbre n'est autre que le *balata* (*mimosops balata*), qui forme une sorte de gutta-percha employée par tous les Indiens de l'Amérique équatoriale pour fixer les différentes parties d'une flèche. Cet arbre, qui certainement ne tardera pas à être exploité pour les besoins de la civilisation, n'existe pas seulement dans les affluents de l'Amazone, mais aussi dans l'Oyapock et le Maroni, où il est aussi commun que le *syringa* dans le Yary. Sa graine est très savoureuse. Les Indiens la disputent aux singes qui en sont très friands, et son bois est employé à Surinam sous le nom de *boteri* pour faire des constructions.

Un peu plus loin, on nous montre un arbre qui joue également un grand rôle dans l'existence de nos Indiens : c'est le *mani* (*moronobea coccinea* Aubl.); son suc est employé comme la poix des cordonniers pour consolider les fils des arcs et des flèches. Cette espèce de goudron (*breo* des Portugais) se recueille comme l'encens au pied des arbres. Pour le séparer des impuretés qu'il renferme, les Indiens y mettent le feu après l'avoir placé dans une vieille marmite trouée au fond; le mani entrant en fusion s'égoutte dans un récipient placé au-dessous qui renferme de l'eau. L'homme ne mange pas la graine du mani, mais le *cariacou* (biche) en est très friand; c'est ce que nous avons pu constater en dépeçant un de ces gibiers.

14 octobre. — Nous marchons vite pour arriver de bonne heure à l'habitation du tamouchi Alicolé, à l'embouchure de la crique *Chimi-Chimi*. Yelemeu me dit que ce chef, que j'avais pris pour un Roucouyenne, appartient à la tribu des *Apourouis*. C'est un des rares survivants d'une tribu qui habitait le bas Yary et que les anciens géographes indiquaient sous le nom de *Piriou*. J'apprends également que les Roucouyennes, que l'on appelle ainsi parce qu'ils se peignent avec le roucou, sont connus par les autres Indiens sous le nom de *Ouayanas*. Ce nom est très ancien puisque nous le trouvons mentionné par Thevet.

Ce voyageur rapporte qu'ayant eu l'occasion d'interroger un prisonnier qu'avaient fait les Indiens Tapouyes qui habitaient vers l'embouchure de l'Amazone, celui-ci lui parla de la province Ouyana comme d'un pays très riche, et lui dit que pour s'y rendre il fallait remonter la rivière de Kourou [1].

Alicolé, qui vit depuis longtemps au milieu des Roucouyennes, parle leur langue et a pris leurs habitudes. Tout ce qui pourrait le différencier de ces Indiens, c'est le mauvais accueil qu'il fait aux étrangers. Au premier voyage, il n'a pas voulu nous donner de farine sous prétexte que son manioc n'était pas assez grand. Cette fois, il nous fait perdre un jour pour nous fournir cinq galettes de cassave que j'ai payées d'avance au prix d'une hache. De plus, je ne suis pas satisfait de lui parce qu'il n'a pas commandé à ses femmes de faire du cachiri. Enfin j'ai une autre raison de mécontentement ; c'est

PAKIRA.

que, m'étant levé pendant la nuit, j'ai trouvé ce misérable, qui disait ne pas avoir de vivres, occupé à manger un pakira que ses femmes n'avaient mis sur le feu qu'au moment où nous étions partis nous coucher.

Le 15 au matin, n'ayant pas fermé l'œil non seulement à cause des moustiques, mais à cause des hurlements de gros chiens que le tamouchi a fait lâcher pour nous intimider, je veux donner une leçon à ce chef inhospitalier. D'abord je refuse sa cassave et lui fais me rendre la hache que je lui avais donnée en payement ; je le force ensuite à venir au milieu du village, où, en présence des rares *peïtos* qui lui sont restés fidèles, je lui enlève le bâton qu'il porte à la main.

Je remets ce signe du commandement ainsi que la hache à un jeune Roucouyenne qui m'avait rendu des services au dernier voyage. Je lui fais remettre aussi le bandeau fait d'écailles de caïman qui est l'emblème de la souveraineté.

Le nouveau tamouchi, voulant montrer sa fidélité au Parachichi, offre de m'accom-

1. Seizième siècle, manuscrits de la Bibliothèque nationale.

pagner jusqu'aux sources du Yary. Il entraîne avec lui les hommes les plus vigoureux de la tribu et le vieux Chicaca qui, au premier voyage, nous a suivis jusqu'à la première chute du Yary. Ce vieil Indien, qui a passé quelques années de son enfance chez les blancs, change de tribu presque toutes les années. J'apprends qu'il s'est fixé chez Alicolé parce que ce petit chef, qui n'avait que très peu de *peïtos*, lui a cédé sa plus vieille femme afin de l'attirer chez lui.

Pendant la route, Apatou me fait le récit d'un petit drame qui s'est passé, il y a cinquante ans, chez les Apourouis.

« Un Boni nommé Coffi, aujourd'hui capitaine, va un jour chez les Apourouis avec son père le grand man [1] Gongo [2] et un petit garçon nommé Alemé.

« Le soir, dit Apatou, Indiens qui dansé Toulé [3] boire beaucoup cachiri. Coffi dit à so papa : « Toi, pouvé boire seulement petit morceau ; gagné beaucoup Indiens qui « pouvé faire bêtises avec nous. »

« Petits moun allé coucher carbet ou qui mettez fusil grand man Gongo. Coffi, qui pas dormi, entendé Indien qui veni doucement, doucement pour prendre fusil. Ly crié, Indien sauvé. Petit capitaine dit à so camarade : « Gader fusil, moi appeler papa. »

« Coffi dit à grand man : « Indien veni pour voler fusil. »

« Grand man Gongo dit : « Io ! io ! pas vrai, Indiens la mo zamis, pas pouvez faire « méchants. »

« Coffi, qui couché dans so hamac, entendre Indien qui veni doucement, doucement. Lui couri dire à so papa : « Indiens vouler prendre fusil, veni vite. »

Au moment où Gongo s'abaisse pour saisir son arme, il reçoit une flèche qui lui traverse la joue. Une lutte s'engage dans l'obscurité, mais enfin il se retire avec son fusil à pierre, laissant son sac de munitions entre les mains de l'ennemi.

Les Indiens, connaissant la manière d'appeler du chef nègre, se mettent à parcourir les alentours du village en criant : *Cofficon !* (Coffi venez !) *Alemécon !...*

Le grand man apprend ainsi que les enfants n'ont pas été tués dans la bagarre, puisqu'il les entend héler par les Indiens.

Coffi et Alemé, blottis derrière un arbre, entendent également cet appel, mais ils ne répondent pas parce qu'ils s'aperçoivent du piège.

A la pointe du jour, le petit capitaine distingue un sifflement léger qu'il reconnaît pour ne pas être celui d'un serpent... Bientôt il entrevoit son père tout couvert de sang.

Les trois nègres se mettent en route au plus vite pour traverser la chaîne de montagnes qui sépare le Yary du Maroni. Ces malheureux marchent trois jours sans d'autre nourriture que le cœur tendre du palmier *ouapou* (chou palmiste). Enfin ils arrivent près d'un village ouayana situé sur le sentier qui va du Yary au mont Lorquin.

1. L'auteur, dans le récit de son premier voyage, écrit *Gram-man*. (*Note de l'éditeur.*)
2. Gongo était un fils du fameux chef boni dont nous avons raconté les aventures.
3. *Toulé*, grande fête pour célébrer l'anniversaire de la mort d'un homme.

Gongo, s'étant introduit dans l'abatis pendant la nuit, dérobe quelques racines de manioc, mais il n'a pas de feu pour les faire cuire. Ayant retiré le plomb et la moitié de la charge de poudre, il sacrifie le reste pour enflammer une bourre de coton.

Il retourne le lendemain à l'abatis, mais il est aperçu par un Indien qui, faisant semblant de ne pas le voir, se met à jouer un air de flûte. Ce signal fait accourir un grand nombre de Ouayanas et d'Apourouis qui sont à sa poursuite. Gongo veut se sauver, mais il est trop tard ; les Indiens le somment de se rendre.

Le grand man met en joue le tamouchi, en disant qu'il le tuera s'il ne veut pas le laisser passer. Celui-ci se moque bien du chef nègre, croyant qu'il a brûlé depuis longtemps son unique charge de poudre.

Mais voilà que le fusil part, et le tamouchi tombe à terre en criant : « Oké ! oké ! »

Gongo profite d'un mouvement de panique pour se sauver. Après trois jours de marche, en suivant la crique Coulé-Coulé, il arrive à un village ouayana, où il est obligé de s'arrêter pour prendre des vivres et un canot. Ayant caché les enfants dans les arcabas d'un gros cèdre, il entre résolument dans le village avec le fusil sur l'épaule. Arrivé au carbet des hommes, une femme lui apporte un *cololo* (petit banc), un autre le *touma* (bouillon) où il trempe de la cassave. Lorsqu'il a fini de manger, le tamouchi Araouata vient s'asseoir à côté de lui pour causer.

« *Nepo amolé pitani ?* » (Où sont vos enfants ?)

Gongo répond : « *Acominé* (Ils viennent derrière).

— *Nepo amolé peïto ?* (Où sont vos soldats ?)

— *Peïto oua eou.* » (Je n'ai pas de soldats), répond franchement le grand man en montrant son fusil.

Le tamouchi lui dit : « *Eou mecro malé totopock oua* » (Je ne suis pas en guerre avec les nègres). *Eou* (je) *mecro* (nègre) *malé* (avec) *totopock* (guerre) *oua* (non).

A cette déclaration, le grand man va chercher ses enfants et revient chez son hôte. On lui donne des vivres, des hamacs et un canot, et trois jours après il rentre dans son pays, le village de Cotica.

Nous arrivons quelques heures après à l'habitation de Marcouipy, avec qui j'ai fait connaissance à mon premier voyage.

Ayant appris sa mort, je m'empresse d'adresser des condoléances à sa veuve. Cette brave femme, nommée Sourouï, se met à pleurer en chantant. Je distingue les paroles suivantes : *Maria, eh, eh ; sapa, eh, eh ; ouioui, eh, eh ; cachourou eh, eh.* (*Maria*, couteau ; *sapa*, sabre ; *ouioui*, hache ; *cachourou*, collier.)

Ce qui peut se traduire librement de la façon suivante : « la pauvre vieille déplore la mort de son mari parce qu'elle ne pourra plus se procurer les objets indispensables à son ménage et à sa toilette. »

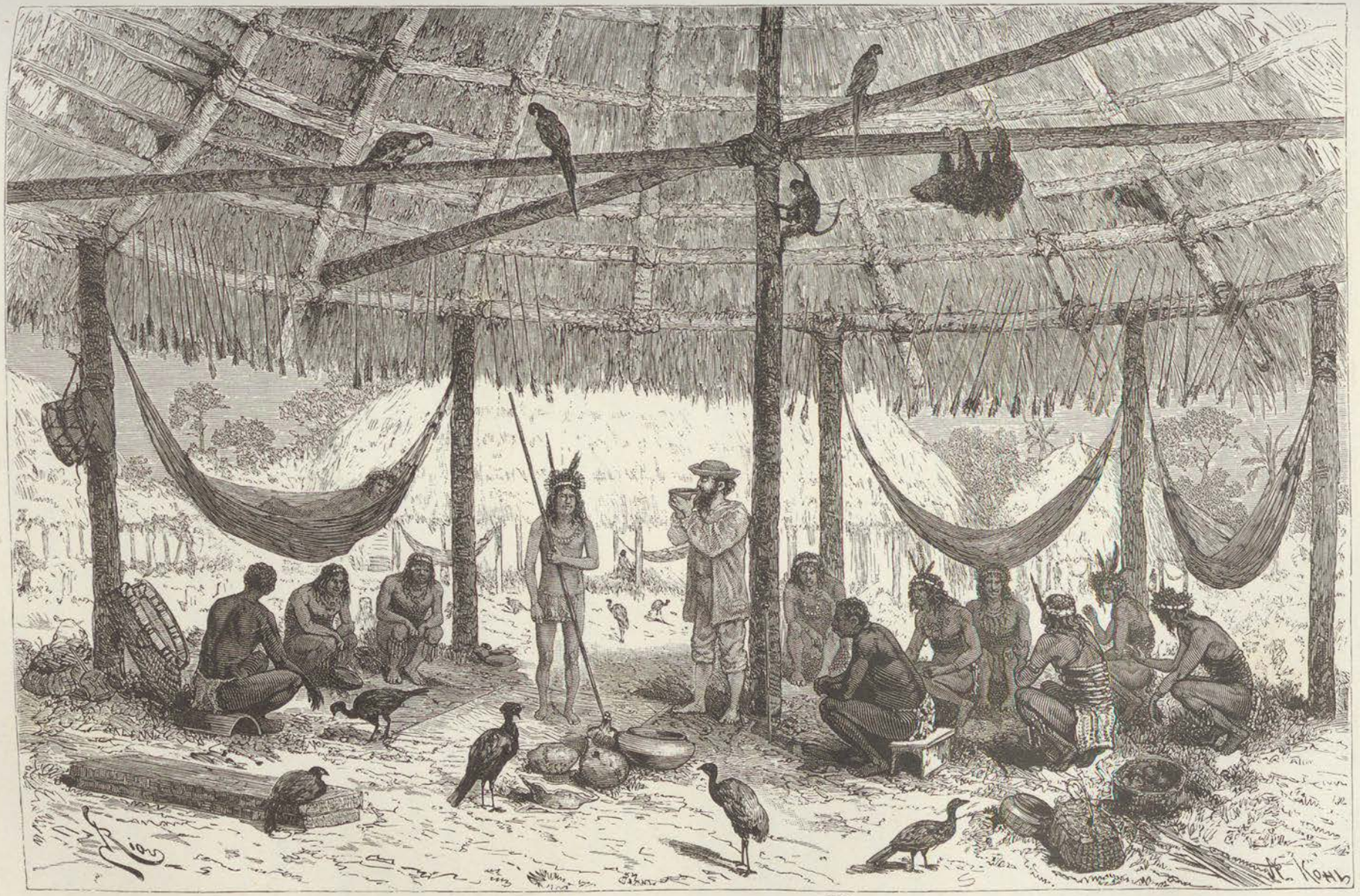
Yelemeu, qui m'a déclaré il y a quelques instants qu'il était très content d'être débarrassé de son voisin, pleure et chante en faisant chorus avec la veuve.

J'apprends que Macouipy, en sa qualité de piay, c'est-à-dire de médecin, n'a pas été brûlé comme le reste des mortels. Conduit sur le lieu de la sépulture, je vois une petite hutte au milieu de laquelle se trouve un large trou ayant deux mètres de profondeur ; au fond j'aperçois mon ancien hôte couché dans un hamac où il semble dormir. Le corps desséché, dur comme un parchemin, est complètement peint en rouge. La tête est parée de plumes aux couleurs les plus éclatantes, le front est ceint d'une couronne faite avec des écailles de caïman ; c'est l'emblème de la souveraineté. Au cou il porte une petite flûte en os et plusieurs sachets qui renferment des couleurs ; c'est le signe que Macouipy avait un talent particulier pour la peinture. Je vois près de

SÉPULTURE D'UN PIAY (MÉDECIN)

lui un grand vase, mais il est vide ; les Roucouyennes ne donnent pas à manger à leurs morts. D'ailleurs le cadavre a sous la main un arc, des flèches et une massue qui pourront lui servir au besoin pour se défendre contre ses ennemis et pourvoir à sa nourriture.

Après cette visite, nous allons nous reposer quelques instants dans une hutte ronde où sont accrochés un grand nombre de hamacs ; le nouveau tamouchi, fils aîné du défunt, nous apporte une calebasse pleine d'excellent cachiri. Je bois avec plaisir cette liqueur acide, légèrement alcoolique, qui m'avait d'abord répugné. Chacun vide trois ou quatre calebasses qui lui sont servies par le tamouchi. En pays roucouyenne, ainsi que chez les Oyampis, c'est le chef qui présente aux étrangers la coupe de l'amitié.



LA COUPE DE L'AMITIÉ

BIBL MUSEUM PARIS

Ensuite le jeune tamouchi s'écrie : « *Oli touma énepké* » (femmes, apportez le bouillon).

Le mot *touma* désigne généralement le suc exprimé du manioc bouilli avec du piment ; mais je remarque au fond de la marmite une tête de pakira boucanée qui constitue un bon plat de résistance.

Les tendresses de Yelemeu à la vieille femme de Macouipy me paraissent singulières. Toutefois je ne tarde pas à saisir la clef de l'intrigue : c'est que la vilaine Sourouï a deux jolies filles qui deviendront les femmes de celui qui contractera une alliance avec la mère. Ces deux fillettes, capables d'exciter la jalousie du voyageur, qualifieront Yelemeu non point de papa, mais d'*okiri*, c'est-à-dire d'homme ou d'époux légitime. En échange de ces avantages, Yelemeu abandonnera son titre de tamouchi pour venir se joindre à la tribu de ses femmes. Le jeune fils de Macouipy, qui n'est pourtant qu'un enfant, aura le droit de commander le mari de sa mère comme un sujet. Il cessera de l'appeler tamouchi pour le qualifier de *peïto*.

Il importe de remarquer que, chez les Ouayanas, c'est l'homme qui suit la femme. Une condition *sine quâ non* du mariage, c'est que le jeune homme viendra s'établir dans la tribu de sa future.

En nous promenant dans le village, nous remarquons une jeune femme qui a perdu la jambe à la suite d'une piqûre au talon que lui a faite un serpent à sonnettes. De même que dans beaucoup d'autres piqûres d'animaux venimeux, elle a été prise d'une inflammation des vaisseaux lymphatiques suivie d'un phlegmon diffus, et bientôt de gangrène.

Les crotales circulent plus dans la saison des pluies que pendant la sécheresse. Je n'ai pas eu l'occasion d'en rencontrer un seul. Il faut que je m'adresse à mon compagnon Apatou pour avoir des renseignements sur la manière d'attaquer de cet animal.

Le serpent est enroulé; vous passez près de lui, il agite sa sonnette, et gare à vous ! puisqu'il peut vous atteindre à une distance de six mètres. Comme tous les serpents, au moment où il a l'air le plus apathique, il bondit et décoche son dard avec la vitesse de l'éclair. C'est au commencement de la saison des pluies qu'on rencontre le plus de serpents ; il faut dire qu'ils sont beaucoup plus communs autour des habitations que dans la forêt vierge.

J'arrive, le lendemain, chez une autre connaissance, le chef Namaoli. Il n'est pas au débarcadère, mais je trouve à sa place le piay Panakiki. Celui-ci m'informe que le tamouchi ne peut pas sortir parce qu'il vient d'avoir un enfant.

« Si tu pénètres dans sa hutte, me dit-il, tes chiens mourront bien vite. »

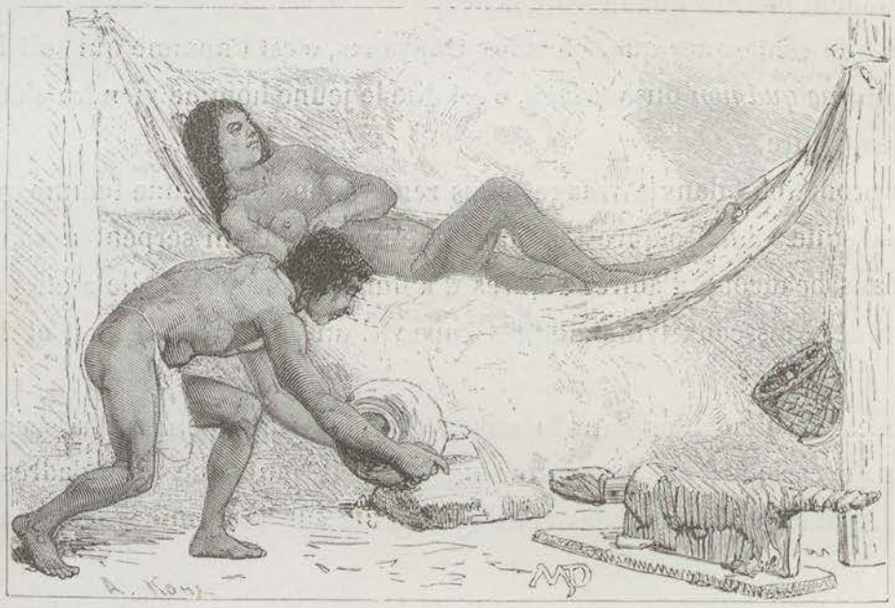
Cette menace n'a rien qui soit bien effrayant pour moi puisque je n'ai pas de chiens.

Je trouve Namaoli couché dans son hamac, tandis que sa femme circule dans l'intérieur de la maison. Il a un air si sérieux que je pourrais le croire malade, mais

il n'en est rien. Après l'accouchement, chez les Roucouyennes, c'est l'homme qui se couche tandis que la femme se promène.

Mon confrère Panakiki répète devant moi la prescription qu'il a déjà faite à son client. Il restera couché pendant une lune et ne mangera aucun poisson, aucun gibier tué avec la flèche. Il se contentera de cassave et de petits poissons pris avec une plante enivrante appelée *nicou*. S'il enfreint cette ordonnance, son enfant succombera ou bien deviendra vicieux.

Aussitôt après l'accouchement la femme prend un bain de vapeur de la manière suivante : elle s'étend dans un hamac au-dessous duquel on place un gros caillou rougi au feu : on jette sur ce caillou de l'eau qui se vaporise. La malade n'est pas astreinte à une nourriture spéciale. L'enfant, outre le lait maternel, boit de temps à autre un

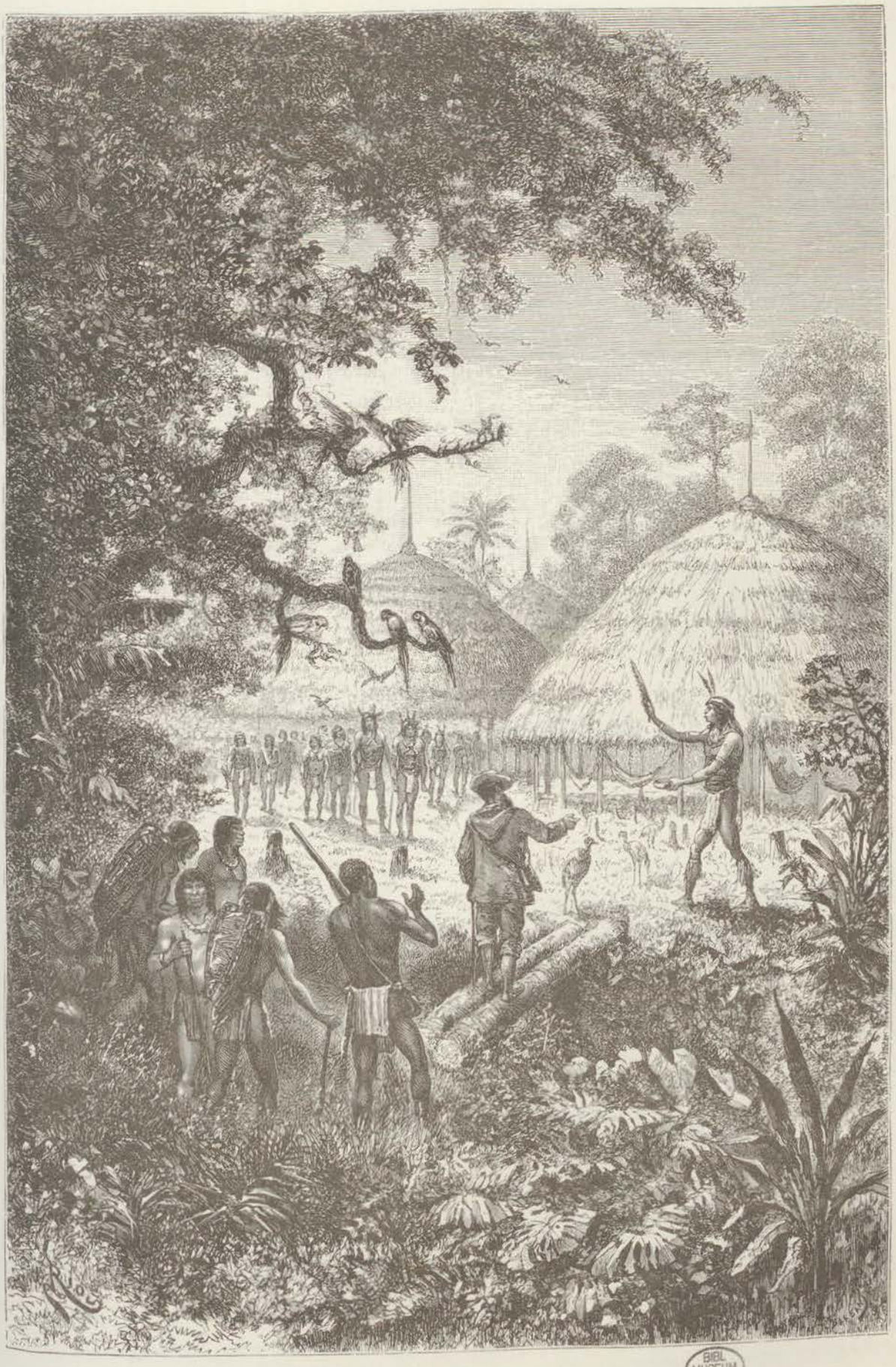


BAIN DE VAPEUR POUR UNE ROUCOUYENNE ACCOUCHÉE

breuvage composé avec le suc de bananes bien mûres et cuites, exprimé avec la main dans de l'eau chaude. La section du cordon ombilical est pratiquée avec une sorte de coupe-papier fait avec du bambou.

Nous mettons huit jours pour atteindre la tribu de Yacouman où j'ai failli mourir au premier voyage. A notre arrivée, nous voyons le chef se promener dans le village en faisant des aspersions. Il tient à la main un pinceau en plumes qu'il trempe dans une calebasse remplie d'un liquide blanc laiteux. C'est le suc d'un tubercule appelé *samboutou* (chou caraïbe) râpé dans l'eau.

Yacouman, en faisant ces aspersions, qui paraissent avoir pour but de chasser le diable, a l'air solennel d'un prêtre de nos pays bénissant la campagne le jour des Rogations.



YACOUMAN CHEF ROUCOUYENNE CHASSANT LE DIABLE

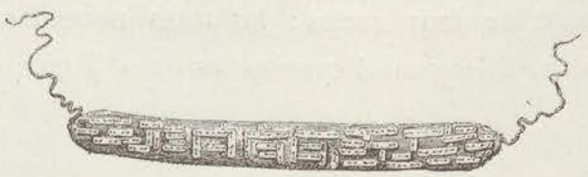
BIBL. MUSEUM PARIS

XIV

Le *maraké*. — Préparatifs de la fête. — Un chapeau monumental. — Ceinture en poil de couata. — Grelots. — Panache dans le dos. — Battant du tambour avec les pieds. — Le supplice des fourmis et des guêpes. — Un médecin qui se fait prier. — Les trois diables qui gardent les sources du Yary.

Les Roucouyennes n'ayant plus de secrets pour nous ne craignent pas de célébrer à leur aise une cérémonie appelée *maraké*. Il s'agit d'un supplice imposé à des enfants à l'âge de huit à douze ans et à des adultes qui sont candidats au mariage. Un grand nombre d'étrangers ont été invités à cette cérémonie, parmi lesquels je trouve mon confrère le vieux piay Panakiki.

On passe l'après-midi à ranger les costumes de danse et particulièrement des chapeaux couverts de plumes qui sont d'un effet ravissant. Les chapeaux des Roucouyennes



BANDEAU

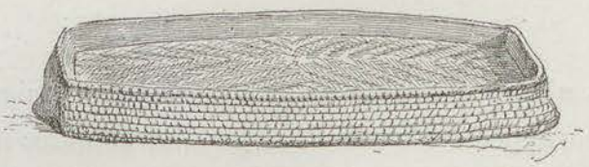
sont de véritables monuments qui n'atteignent pas moins d'un mètre cinquante centimètres. La carcasse du chapeau, largement ouverte au sommet, n'a rien de commun avec aucune espèce de coiffure connue. Elle est surmontée d'un arceau dirigé d'avant en arrière qui supporte une infinité de panaches rouges et bleus ornementés d'élytres de grands scarabées aux reflets métalliques. La trame disparaît sous vingt bandeaux ou couronnes imbriquées les unes au-dessus des autres, avec des couleurs rouge, jaune, noir, vert, blanc et bleu. A l'arrière tombe une espèce de plastron recouvert d'une mosaïque de plumes qui représente un homme aux jambes et aux bras écartés comme les grenouilles.

Il faut plus d'une année de travail pour confectionner cette parure de danse. J'ai déjà dit que le port des plumes est l'apanage des hommes; je dois ajouter que ce sont eux seuls qui font ces ouvrages, qui feraient envie aux femmes élégantes du monde civilisé.

Le tamouchi porte sur l'avant du chapeau un bandeau tressé en feuilles de palmier, sur lequel sont appliquées des écailles de caïman ou de petits rectangles taillés dans le

bec du toucan. Ces écailles, blanches et noires, sont arrangées de manière à représenter des arabesques.

Tous ces précieux ornements, que nous avons rapportés à Paris et fait dessiner d'après nature, sont renfermés dans de longs pagaras en feuilles de palmier, d'où les danseurs les sortent au fur et à mesure avec la plus grande délicatesse. Ils ont eu bien soin



PAGARA

d'enlever préalablement la peinture de roucou dont ils étaient recouverts, de peur de tacher leurs belles plumes.

Le chapeau n'est pas le seul vêtement de danse ; les Roucouyennes se recouvrent l'abdomen d'un grand nombre de ceintures qu'ils fixent avec un cordon sur la ligne médiane. Elles sont de deux sortes : les unes noires, en poil de couata; les autres blanches, en coton. Elles sont disposées les unes à côté des autres de manière

JARRETIÈRE

à brider le ventre jusqu'à la base de la poitrine. Quelques danseurs portent à la jambe droite une jarretière à laquelle sont suspendus des grelots qui font un bruit de castagnettes. Ce sont des graines ayant la forme d'un chapeau à deux cornes, qui sont attachées par leur sommet à des ficelles pendant à la partie antérieure de la jarretière.

Elles sont produites par un arbre appelé *couaï* (*thevetia neriifolia*) qui est cultivé par tous les Indiens de l'Amérique équinoxiale. Quelques-uns portent dans le dos un

PRÉPARATIFS DE LA DANSE DU MARAKÉ

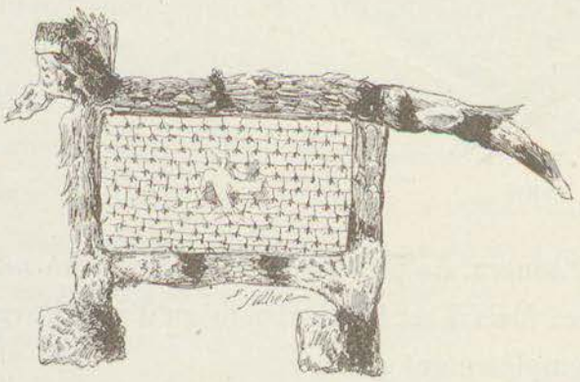
BIBL MUSEUM PARIS

ornement des plus grotesques ; c'est un poisson en bois avec des trous dans lesquels sont implantés de grands panaches en plumes qui retombent en imitant la queue d'un oiseau.

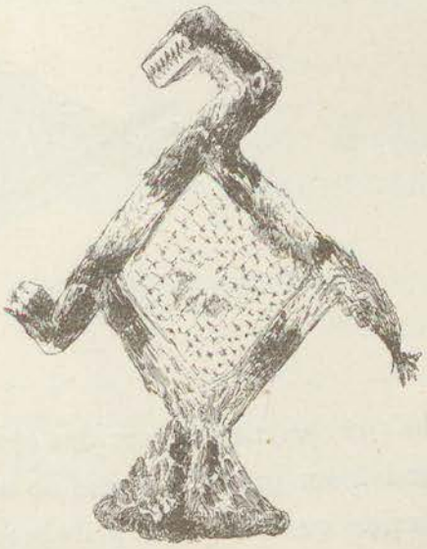
Les curieux s'assemblent pour examiner les chapeaux, qui sont placés sur de petites croix enfoncées en terre. Ceux qui s'approchent trop sont empoignés par les danseurs, qui leur serrent le mollet par deux ligatures et y appliquent deux coups de verge.

La danse commence au coucher du soleil. Les hommes et les femmes font des évolutions à la lueur de grands feux, en s'accompagnant de chants qui célèbrent leurs amours et leurs exploits guerriers. Les jeunes gens placés en rond autour d'un trou recouvert d'une grande écorce tapent tous en cadence avec la jambe droite sur cette espèce de caisse qu'ils raidissent avec le pied gauche, et à chaque mouvement ils tirent un son bref d'une trompette en bambou.

Au lever du soleil, les danseurs quittent leurs costumes, et aussitôt commence le



SUPPLICE DES GUÊPES



SUPPLICE DES FOURMIS

supplice du maraké. Le piay Panakiki fait saisir un des candidats au mariage par trois hommes; l'un tient les jambes, l'autre les bras, tandis que le troisième lui renverse fortement la tête en arrière. Il lui applique alors sur la poitrine les dards d'une centaine de fourmis qui sont prises dans des treillis par le milieu du corps. Ces instruments de supplice ont des formes bizarres, ils représentent un quadrupède ou un oiseau fantastique. Une même application est faite sur le front avec des guêpes ; tout le corps est ensuite piqué alternativement avec des fourmis et des guêpes. Le patient tombe infailliblement en syncope, il faut qu'on le porte dans son hamac comme un cadavre ; on l'y amarre solidement avec des tresses qui pendent de chaque côté et on fait un petit feu par-dessous. Le supplice continue sans interruption. Les malheureux patients sont apportés au fur et

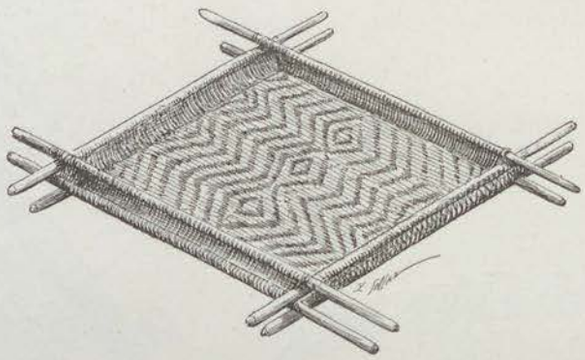
à mesure dans un carbet. La douleur fait faire à chacun des mouvements désordonnés, et les hamacs se balançant dans tous les sens déterminent des vibrations qui font remuer la hutte au point de croire qu'elle va s'écrouler.

Les jeunes gens qui ont reçu le maraké doivent rester dans le hamac pendant quinze jours et ne manger qu'un peu de cassave sèche et des petits poissons rôtis sur la braise.

Quelque temps après cette cérémonie, mon collègue Panakiki reçoit la visite de deux Indiens qui viennent d'un village situé en haut de la grande chute Macayelé, aux sources du Yary. L'un d'eux, qui paraît désolé, s'approche respectueusement du vieux piay et lui offre une cigarette. Après un moment d'hésitation, le piay accepte, et l'étranger paraît très content.

Que signifie cette pantomime?

C'est un individu qui vient appeler le médecin en consultation. Le piay ayant accepté la cigarette a pris l'engagement d'aller visiter le malade. On lui promet en payement



TAMIS

un joli petit peigne fait avec des épines d'aouara, un petit hamac d'enfant et un *manaré* ou tamis pour passer la farine de manioc. Mais il est bien entendu qu'il ne recevra ses honoraires que lorsque le malade sera complètement guéri.

Je demande des renseignements aux nouveaux arrivés sur l'itinéraire qu'ils ont suivi; ils me disent qu'ils sont venus par terre, parce que le saut Macayelé est gardé par trois diables : *Caïcoui* (tigre) *yolock*, *Aïmara yolock* et *Ticroké* (blanc) *yolock*. Ce dernier, le diable blanc, est remarquable par une chevelure blanche qui lui tombe jusqu'à la ceinture en voilant complètement sa figure. Ces trois rois des eaux font chavirer les canots et dévorent les audacieux qui osent violer leur sanctuaire.

PEIGNE

XV

Une lettre avant la bataille. — Au voleur ! — Pas de guides ni de porteurs. — Adieu va ! — Les Indiens se laissent entraîner. — Marche accélérée. — Soif insatiable. — Ligne de partage des eaux entre le Yary et le Parou. — Nous entrons dans une région nouvelle. — Étrange usage des chasseurs roucouyennes. — Dolmen élevés au diable. — Manière d'indiquer l'absence. — Grossiers personnages qualifiés de *maïpouri*. — J'engage une lutte contre la maladie. — Battu. — Je reviens à la charge. — Vainqueur.

Je ne tarde pas à être pris de nouveaux accès de fièvre qui détériorent profondément ma constitution. Les Indiens me trouvent une physionomie si piteuse qu'ils refusent de m'accompagner dans le Parou. Yacouman ne veut pas me conduire même au prix d'un fusil. Il objecte que je mourrai sûrement pendant la traversée qui est très difficile.

« *Nissa oua, ippoui colé* (Aller pas, montagne beaucoup).

— *Nissa, aptaü, omaïta natati* (Aller, dis-je, en chemin mort). »

C'est alors que j'écris la lettre suivante :

« Les voyages d'exploration sont des guerres livrées à la nature pour lui arracher ses secrets.

« Or, je suis à la veille d'une bataille décisive.

« Battu, je serai forcé de revenir par le Yary que j'ai déjà parcouru ; vainqueur, j'effectuerai mon retour par une rivière nouvelle, le Parou, qui est un bel affluent de rive gauche de l'Amazone.

« Mais la lutte se présente mal, les Indiens mes alliés m'abandonnent précisément parce que je suis faible. Mon patron Apatou est malade ; je n'ai que deux noirs vigoureux, mais incapables. Quant à moi, depuis dix jours je ne suis pas un seul instant dans un état normal : le matin je suis sous l'influence d'une excitation qui double mes forces physiques et ma volonté ; le reste du temps je frissonne, j'ai une soif intense ou je transpire. »

25 octobre. — Au réveil, je m'aperçois de la disparition d'une hache. Quel peut être l'auteur de ce larcin ? Sachant que les Indiens qui n'ont jamais eu de relations avec les blancs n'ont jamais touché à mes bagages, je n'hésite pas à accuser le vieux Chicaca qui a passé quelques années dans la basse Guyane. Je le fais saisir par deux de mes hommes et je le menace de le fusiller séance tenante s'il n'avoue pas sa faute. Cinq minutes après, la hache est retrouvée et je presse les préparatifs du départ.

A huit heures du matin, je m'engage dans le bois avec mes trois hommes d'équipage. N'ayant pas de guide, je me dirige avec la boussole et fais route vers l'ouest. La question capitale est de ne pas tomber malade en chemin, car nous ne portons de vivres que pour quatre jours. Mes hôtes me regardent partir en riant : c'est qu'ils sont persuadés que je retournerai sur mes pas avant la fin de la journée.

A dix heures quarante-cinq, mes nègres trop chargés demandent à faire une halte

près d'une petite crique nommée Yapotori. Au moment de nous remettre en route Apatou signale des Indiens derrière nous;... c'est Yacouman lui-même avec deux de ses fils et quatre hommes qui viennent se mettre à ma disposition. Ils portent des catouris chargés de vivres; nous sommes sauvés!

L'arrivée de guides et de porteurs stimule mon ardeur. Je marche d'un pas léger derrière un jeune Indien qui rivalise de vitesse avec ses compagnons. C'est un garçon de quinze ans, nommé Ouanica, destiné à remplacer son père, le tamouchi Yacouman. Je veux m'éloigner au plus vite du Yary, car je me sens sous le coup d'un prochain accès de fièvre. J'éprouve une soif si vive que je ne puis m'empêcher de boire aux nombreux ruisseaux que nous traversons.

Nous franchissons plusieurs montagnes sur lesquelles le baromètre indique 727 millimètres, et à midi et demi, après trois heures et demie de marche effective, nous arrivons à un petit cours d'eau dirigé vers l'ouest, affluent du Parou. Mon cœur palpite en atteignant cette région nouvelle, non seulement pour moi, mais pour tout le monde civilisé, puisque je suis certain que cette rivière est vierge de toute exploration.

A midi et demi, je remarque un fait singulier. Je vois dix boucans disposés sur une ligne le long du sentier. Ce qui m'intrigue, c'est qu'on n'ait pas fait de feu dessous. D'autre part, au lieu d'être chargés de viande fumée, ils sont recouverts de plusieurs couches de bois sec alternant avec des pierres. J'apprends que ces autels, qui ne manquent pas d'analogie avec les tables de pierre qu'on croyait naguère élevées par les druides, ont été faits par dix chasseurs d'un village voisin qui sont partis il y a quelques jours pour une grande chasse.

Chaque fois que les Roucouyennes vont flécher le couata, ils s'arrêtent à une heure de marche de leur village pour dresser ces boucans. Leur but est de calmer Yolock (le diable), qui peut les empêcher de tuer du gibier.

A une heure et demie, nous atteignons un *pati* (village) composé de deux grands carbets qui ne sont occupés que par des femmes. Nous apprenons que les hommes sont allés danser chez d'autres Ouayanas du Yary. Demandant depuis combien de temps ils sont partis, une femme me montre huit raies blanches sur un poteau qui indiquent autant de jours. Cette manière d'indiquer l'absence des voyageurs est usitée par la plupart des indigènes de la Guyane.

En faisant une promenade dans le jardin, j'aperçois un gros ananas qui paraît en pleine maturité. Apatou l'ayant échangé contre deux aiguilles, j'en savoure le jus avec d'autant plus de plaisir que je suis toujours atteint d'une soif insatiable.

M'étant couché sans souper, je ne puis m'endormir à cause d'une querelle entre les hommes de mon équipage. Cela m'agace d'autant plus que je crains la défection de mes guides qui sont effrayés par les gestes et les vociférations de ces noirs citadins dont la grossièreté fait rougir des sauvages.

Une jeune femme provoquée par l'un d'eux l'a qualifié de *maïpouri*. Cette expression,

qui littéralement signifie « tapir », a dans la langue indienne un sens que nous ne pouvons exprimer. Elle est plus forte que le qualificatif de *gros bœuf* appliqué par une délicate jeune fille à un amoureux inconvenant.

Je n'ai pas dormi et je me trouve si fatigué que je puis à peine remuer, mais pourtant il faut sauter de son hamac et se mettre en route. Ne pouvant pas manger, je bois un verre d'eau tandis que mes hommes déjeunent. Bientôt après, j'éprouve des nausées et des frissons qui sont les préludes d'un violent accès de fièvre. A sept heures, mes hommes ont chargé leurs catouris ; je me mets en marche d'un pas décidé, mais un quart d'heure après je sens mes jambes fléchir, et bientôt, trébuchant contre une racine, je tombe à terre sans avoir la force de me relever. J'éprouve un froid glacial, et mon tube digestif, dont les sphincters sont paralysés, expulse l'eau par les deux extrémités comme un vrai tube de caoutchouc.

On me couche dans mon hamac et, au bout d'une heure, une chaleur ardente fait place au frisson. Alors un Indien va chercher de l'eau dans une spathe de palmier et l'on me fait des ablutions générales et des frictions avec du sable fin. Ce traitement énergique provoque la transpiration, et bientôt, me trouvant soulagé, je saute à terre et poursuis mon chemin.

XVI

Monarques cantonniers. — Manière de se chauffer pour éviter une surprise. — Osiers de la Guyane. — Étymologie du nom de la crique Apaouani. — Les deux femmes du tamouchi ; il faut rechercher les bonnes grâces de la vieille. — Chasse à l'aï. — Il est ennuyeux d'être médecin pour voyager en Guyane. — Tuer et baptiser. — Apatou missionnaire évangélique.

Partis à midi, nous traversons à trois heures une montagne appelée Yaouarapata, ce qui signifie « village des tigres ».

A trois heures, nous rencontrons un Indien qui fait un sentier ; c'est le tamouchi d'un petit village voisin, qui nous fait bon accueil grâce à la recommandation de notre guide. Je croyais que les tamouchis ne se livraient à aucun exercice corporel ; mais, s'ils ne travaillent pas à l'abatis et ne chassent que rarement, au moins sont-ils chargés d'élaguer la piste qui va d'un village à un autre.

Ce rôle d'agent voyer est généralement une sinécure, car c'est la première fois que je vois un sentier où l'on s'est donné la peine de couper les branches qui entravaient la circulation.

27 octobre. — Ne m'étant levé qu'à six heures et demie, je trouve mes Indiens réunis autour d'un grand feu. Accroupis comme des singes autour du foyer, ils lui présentent tantôt le dos, tantôt le flanc, mais jamais la face. Leur demandant la raison de cette manière étrange de se chauffer, ils disent qu'ils ont ainsi l'avantage de ne jamais se laisser surprendre par l'ennemi. Yacouman s'occupe, en attendant le repas, à garnir la

poignée d'un sabre d'abatis avec une espèce d'osier très souple et très joli. Il se sert des racines adventives d'une plante grimpante que les Galibis appellent *bamba*, et qu'on cultive dans les serres du Jardin des Plantes de Paris sous le nom de *philodendron speciosum*.

On trouve en Guyane un grand nombre d'espèces végétales que l'on pourrait exploiter pour faire des objets de vannerie. Les pagaras que j'ai recueillis dans les différentes tribus sont bien supérieurs comme élégance et surtout comme solidité aux paniers fabriqués avec l'osier.

Partis à sept heures quarante-trois minutes, nous trouvons à huit heures quarante-quatre minutes une petite crique appelée Coucitenné, que nous pourrions descendre jusqu'au Parou si nous avions un canot à notre disposition.

Apatou tue un magnifique hoco qui était perché sur un arbre. Les Roucouyennes appellent cet oiseau *o-oc*, tandis que les indigènes de la Guyane anglaise l'appellent *pooui* et les Bonis *pouichi*. Le nom de la rivière Apaouani, que ces Indiens appellent également *Poouini*, n'a pas d'autre étymologie que le cri du hoco qui répond *pooui*, *pooui*, lorsque le chasseur le hèle en produisant un bruit sourd avec le nez, la bouche étant fermée.

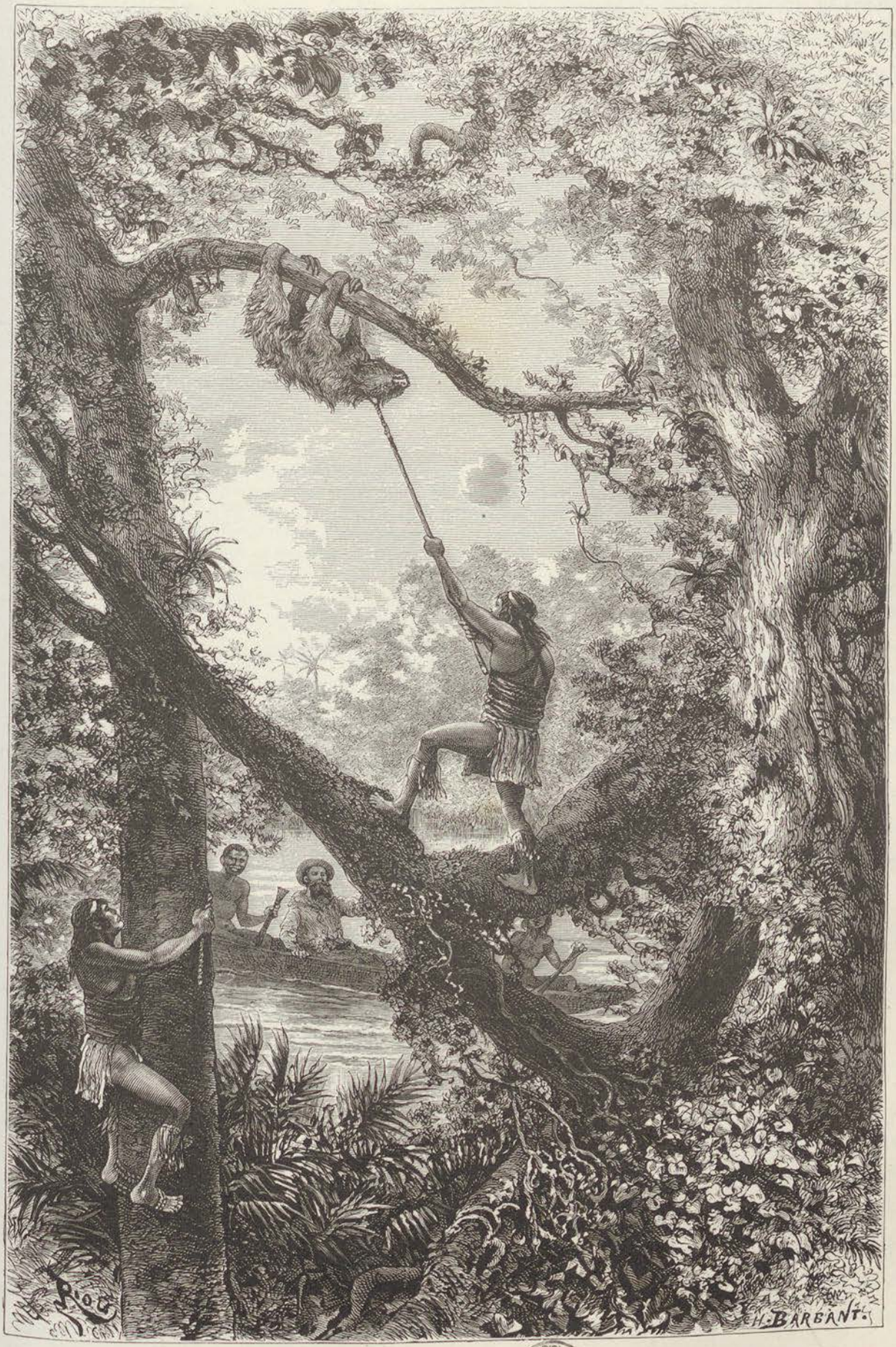
Vers onze heures, nous nous arrêtons quelques minutes pour chasser un alicolé (aï). Ouanica, craignant de recevoir des excréments sur la tête, monte sur un arbre voisin. Il tient à la main une gaule à laquelle il a fixé une corde formant une anse. Passant la corde dans le cou de l'animal, il fait quelques détours pour lui comprimer la gorge, et, lorsque l'animal est à demi asphyxié, il lui suffit d'une légère traction pour l'entraîner. Le malheureux aï, qui est assommé par la chute, est achevé à coups de bâton.

A douze heures quarante-cinq minutes, après quatre heures de marche effective, nous atteignons un village qui compte une population de quinze habitants. Suivant l'usage, le tamouchi, qui s'appelle Poumari, a deux femmes, une vieille et une jeune. Apatou me conseille de ne jamais m'adresser qu'à l'aînée des femmes. C'est avec elle que le voyageur doit traiter pour obtenir de la cassave et du cachiri, car c'est elle qui jouit de la plus grande autorité près de son mari. Ce vieux chef regarde d'un œil inquiet et peu bienveillant l'étranger qui offre des aiguilles et des *cachourous* (colliers en verroterie) à la plus jeune de ses épouses.

Comme j'ai eu l'occasion d'exercer la médecine sur une jeune fille malade, mes compagnons, qui ne connaissaient pas ma profession, cessent de m'appeler « major » pour me qualifier de piay. Cette révélation est une cause d'ennui, parce que ces braves Indiens, naguère si discrets, viennent m'accabler de demandes importunes. Poumari me dit : « *Piay*[1] *ice, amou Calina soueï ice eou.* » (J'ai besoin d'un piay, c'est-à-dire d'un remède pour tuer un autre Indien.)

1. Nous lisons dans Bouyer : « Le mot *piay*, que l'on donne actuellement en Guyane à tous les remèdes de commères, désignait jadis les médecins-prêtres-jongleurs des Indiens. Des débitants le nom a passé à la marchandise. »

Cette opinion n'est pas exacte : les Indiens de l'intérieur n'ont qu'un seul mot pour désigner remède et médecin. Cette simplification de langage ne doit pas paraître extraordinaire à un Français qui qualifie de *médecine* le remède donné par le *médecin*.



BIBL. MUSEUM PARIS

CHASSE A L'AÏ

D'autre part, Yacouman demande à ce que je lui mette de l'eau salée sur la tête sous prétexte d'acquérir plus de prestige chez les Ouayanas du haut Yary. Au lieu d'être un simple tamouchi qui commande à un village, il pourrait devenir *yapotari*, c'est-à-dire chef de toute la contrée. Apatou lui dit que ce n'est pas possible puisque nous n'avons plus de sel ; mais, au retour de son voyage dans mon pays, il rapportera de petites bouteilles avec lesquelles il le baptisera, lui et tous les gens de sa tribu. Yacouman se montre très égoïste en cette circonstance ; il recommande au fervent Apatou de n'apporter que deux bouteilles, une pour lui et l'autre pour son héritier. Le prestige disparaîtrait si tous ses *peïtos* avaient l'avantage d'être ses frères en Jésus-Christ.

XVII

Nous atteignons la rivière de nos rêves. — Le Parou ! — Un bain dans une eau vierge. — Récapitulation d'une course au clocher. — Danse du *pono*. — Canéapo. — Indiens déguisés en juges faisant claquer le fouet. — Roches mamelonnées formant un barrage. — Bon accueil. — Histoire d'un couteau. — Il est avantageux d'accomplir ses engagements. — Toujours la discorde dans nos rangs. — Combat des hercules noirs. — Désobéissance. — Je sauve la vie d'un colibri. — Site pittoresque. — Le berceau et les aiguilles des Roucouyennes. — Petit commerce des indigènes. — On paye d'avance.

28 octobre. — J'apprends avec plaisir que nous ne sommes pas éloignés du Parou ; c'est pour cela que mon guide me fait précéder de son fils et d'un peïto de Poumari qui partent avant le jour. Ne devant pas rencontrer d'embarcation au dégrad, ces jeunes gens traverseront la rivière à la nage pour prévenir le chef Canéa de notre arrivée. Partis à sept heures dix-huit minutes, nous atteignons la rive gauche du Parou à dix heures. En voyant cette belle rivière, inconnue jusqu'ici depuis sa source jusqu'à son embouchure, j'éprouve une vive satisfaction et je fais décharger mes deux fusils en signe d'allégresse.

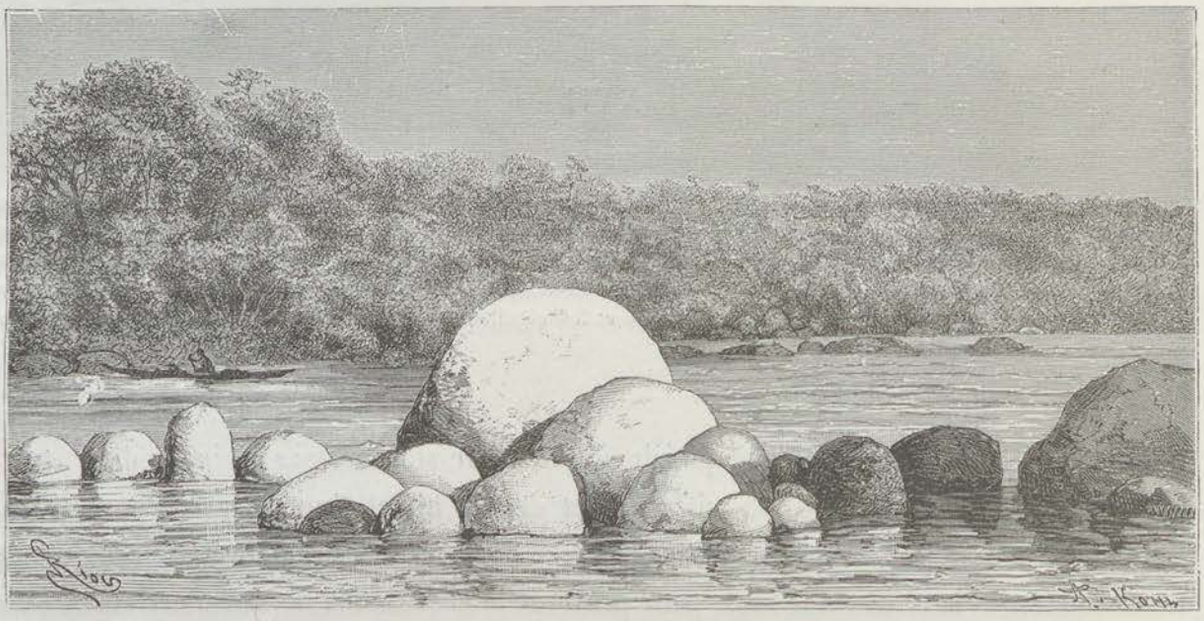
Aussitôt après je fais un plongeon dans les eaux limpides du Parou. Pourrais-je trouver au monde un plaisir plus grand que de prendre un bain dans cette eau que j'appellerai virginale, puisqu'elle n'a pas encore eu de contact avec les souillures de la civilisation ?

Je suis si heureux d'atteindre le but de mon voyage que je ne fais pas cas d'un léger accès de fièvre qui m'a pris au réveil. Au lieu de me reposer, je parcours mes cahiers de notes en cherchant à récapituler mon voyage. Je calcule que nous avons employé quatorze heures et demie pour passer du Yary au Parou. Nous avons parcouru une distance d'environ quarante-trois kilomètres en ligne droite ; mais, ayant fait quelques détours pour gagner des villages, je ne dois pas estimer à plus de trente kilomètres la distance directe qui sépare les deux rivières. Un fait à remarquer, c'est que la chaîne de partage des eaux est plus rapprochée du Yary que du Parou ; nous n'avons mis que trois heures et demie pour

atteindre les sources du premier affluent qui se jette dans cette dernière rivière. D'autre part, le bassin du Parou est plus élevé que celui du Yary, puisque dans le Yary le baromètre indiquait en moyenne 740 millimètres, tandis qu'il marque 730 sur le Parou.

Au total, voilà soixante-quatre jours que nous avons quitté Saint-Georges, et sur ce nombre nous comptons cinquante-cinq jours de marche, soit à pied, soit en pirogue.

Deux pirogues envoyées par Canéa viennent nous chercher, et après une demi-heure de navigation en descendant la rivière nous apercevons un petit village sur une colline qui a vingt mètres d'altitude. Au pied se trouvent de gros blocs granitiques, aux formes arrondies, qui barrent presque complètement le cours d'eau. C'est un endroit fort



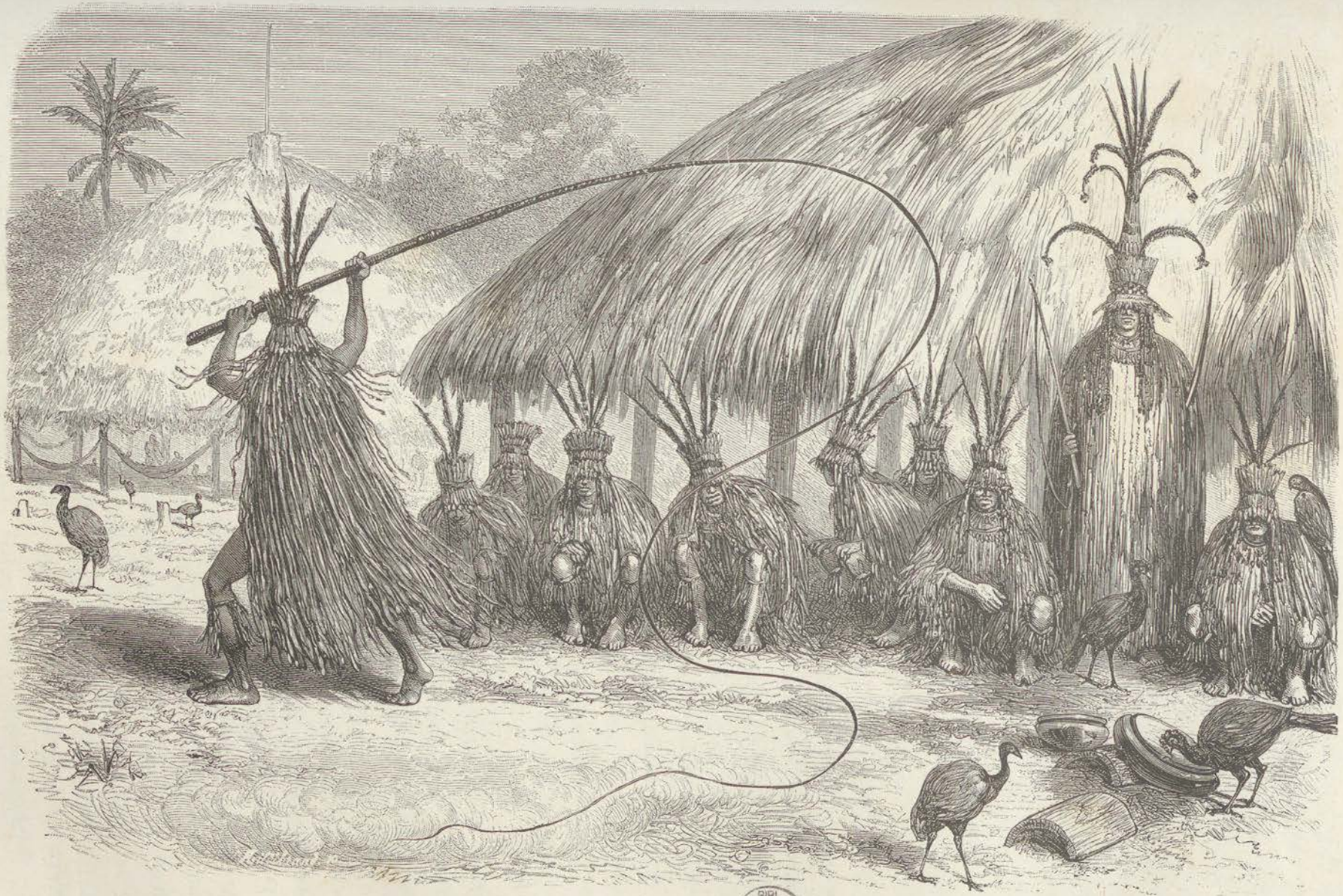
ROCHES GRANITIQUES DU PAROU

pittoresque où les Indiens flèchent des coumarous à leur passage dans les petits défilés qui séparent les roches.

C'est un jour de fête, il s'agit de célébrer la mort d'un tamouchi qui a succombé il y a un mois[1]. Tous les hommes sont recouverts de longues lanières noires en taouari qui partent du cou et d'une espèce de toque semblable à celle de nos magistrats. Un seul homme est debout, tenant à la main un fouet dont la corde a huit mètres de long ; il tourne sur lui-même en frappant la terre avec le pied droit ; puis, soulevant son fouet, il penche le corps en arrière, et, d'un mouvement brusque, projette la corde qui claque comme un coup de pistolet. A chacun son tour de produire ces détonations. Cette danse s'appelle la danse du *pono*. Les autres Indiens, assis sur leurs talons, applaudissent en criant : « Hé !... hé !... »

Les Indiens du Parou, qui connaissent tous les détails de mon premier voyage dans

1. Il y a deux fêtes en l'honneur des morts : la première est le *Pono*, et la deuxième le *Toulé*, que nous avons décrit.



DANSE DU PONO

BIBL MUSEUM PARIS

le Yary, ne manifestent aucune frayeur à mon arrivée. Je suis le bienvenu parce qu'ils savent que j'apporte des couteaux (*maria*), des haches (*ouioui*), des sabres (*sapa*), des hameçons. En fait d'instrument en fer, ils n'ont qu'un seul couteau de boucher sans gaîne, que le tamouchi a passé dans sa ceinture de poil de couata. On lit sur la lame : *Acier fondu, Paris*. C'est un objet qui provient de la pacotille que j'ai transportée dans le Yary à mon voyage de 1877. J'apprends que le tamouchi a obtenu ce couteau en échange d'un chien et d'un hamac qui avait demandé plusieurs mois de travail.

Ces Indiens sont disposés à m'accompagner partout, parce qu'ils savent que je n'ai jamais manqué à mes engagements avec leurs compagnons du Maroni et du Yary. Ces braves gens sont si complaisants qu'ils viennent au-devant de mes besoins. Un enfant me dit : « Donne-moi un hameçon et j'irai te chercher beaucoup de petits poissons. » Une femme me promet autant de cassave que j'en voudrai si je lui donne des perles bleues. Un chef étranger nommé Alamoïké, qui se trouve là par hasard, ayant appris que je désirais connaître la fabrication du curare, veut me l'enseigner au prix d'une hache et d'un couteau.

Tout irait à merveille sans une nouvelle querelle qui vient de s'élever entre Apatou et Stuart et qui dégénère bientôt en une prise de corps. C'est un spectacle effrayant que de voir ces deux athlètes couleur de bronze, aux corps sveltes, aux muscles puissants, s'enlacer, se dresser sur les pieds, se courber en avant, en arrière, puis s'arrêter court. La situation devient critique.... tandis que l'un comprime le bas-ventre de son adversaire, l'autre lui presse la gorge avec tant de force que ses yeux deviennent rouges de feu. Il faut que j'intervienne le couteau à la main pour terminer ce duel qui jette la terreur dans le camp des Ouayanas. Ces troubles ne m'empêchent pas de faire mes observations quotidiennes. La hauteur du soleil à midi et à quatre heures me permet d'établir la position du lieu. Canéapo, c'est ainsi qu'on appelle le village en question, est par 0°58′ latitude nord et 57°6′ longitude ouest de Paris.

Voulant explorer le Parou dans tout son parcours, j'engage Yacouman à me conduire jusque chez les Indiens Trios qui sont établis vers les sources. D'autre part, Alamoïké, qui devait descendre plus bas, consent à retourner sur ses pas pour me montrer la fabrication du curare, que les Ouayanas et les Trios appellent *ourari*.

Pour aller plus vite, je veux laisser la moitié de mes bagages aux soins de Canéa ; mais Hopou et Stuart, à qui j'ordonne de n'emporter absolument que les objets et les vêtements les plus indispensables, se mettent à murmurer et à menacer de ne pas partir. Je les calme en faisant l'inventaire de leurs sacs et leur remettant deux fois la valeur de chaque objet.

30 octobre. — Sept heures du matin. Je suis bien aise de me mettre en route, car je préfère les fatigues du canotage au séjour dans une habitation. Il faut marcher, marcher toujours pour empêcher ces misérables de s'entre-tuer. Le désœuvrement est non seulement la perte des armées, mais surtout des petits équipages qui servent aux voyages d'exploration. Au moment de mettre le pied dans mon canot, j'aperçois un oiseau-mouche qui vient tomber à mes pieds. L'ayant pris à la main, je vois qu'il est attaqué par deux

fourmis manioc qui l'ont déjà dépouillé d'une partie de ses plumes. Je le débarrasse de ces cruels ennemis et lui donne la liberté.

Cette partie de la rivière est entrecoupée à chaque instant par des roches granitiques ; c'est la carcasse des petites collines qui forment les rives. La végétation de ces terres élevées, avec ses arbres robustes sans palmiers aux feuilles déliées, sans lianes aux contorsions élégantes, ne manque pas de charmer la vue.

A dix heures et demie, nous apercevons un dégrad sur la rive droite. C'est la tête d'un sentier de traverse qui conduit à l'habitation d'Eoupara. On peut atteindre le village en dix minutes de marche, tandis qu'il faut une lieue de canotage à cause d'une courbe que fait la rivière. Je voudrais bien délasser mes jambes en marchant un peu, mais je suis retenu dans mon canot par l'obligation de faire un tracé à la boussole. Eoupara est bâti sur une petite colline en face d'un rapide appelé Kourokiri. C'est un site avantageux ; on voit de loin les canots qui montent, on jouit du murmure des eaux, on prend des bains délicieux, et on flèche les bandes de co marous qui sillonnent les eaux courantes.

La femme aînée du tamouchi brûle d'envie de posséder une petite bague d'argent semblable à celle qu'Apatou porte au doigt en guise de réclame. Elle veut me payer avec de la cassave, mais nous en avons tant et plus ; après réflexion elle offre de me faire un joli petit hamac semblable à celui qu'elle porte sur l'épaule gauche pour suspendre un gros bébé tout nu qui se cache la tête derrière le dos de sa maman. La jeune femme, qui était occupée à modeler un tapir avec de la cire noire, veut avoir à tout prix les boutons de mon paletot ; je lui en donne deux, à la condition qu'elle me fera de petites statuettes en cire ou en argile que je prendrai à mon retour. Avec une autre, j'échange des aiguilles d'acier contre des aiguilles faites d'une dent très effilée de poisson.

L'Indien ne connaît pas l'usage des cadeaux, et lorsque je donne un couteau on me dit toujours : *Etihé?* c'est-à-dire : Que veux-tu? Leur petit commerce se fait par des échanges ; l'acheteur doit toujours payer d'avance.

Les Bonis qui viennent faire du commerce en pays roucouyenne sont obligés de payer les hamacs qui ne leur seront livrés que l'été suivant.

XVIII

Maison sur un arbre. — La chute des feuilles en été. — Véritable rivière des Amazones. — Description de ces femmes qui ont fait rêver nos grands-pères. — Autant de galons que d'enfants mâles. — Comment on devient Amazone. — Un souper frugal dans ce pays légendaire. — Mangeur de termites. — Influence de la latitude et de l'altitude sur mon état sanitaire. — Le *kinoro*. — Un monolithe. — Les impressions de voyage d'un Indien dans le pays des blancs. — Ananas sauvages. — Sentier du Parou au Maroni. — Renseignements pour les chasseurs de coqs de roche. — Canot chaviré.

31 octobre. — Après deux heures de marche, nous rencontrons l'embouchure de la crique Coucitenné que nous avons traversée en allant du Yary au Parou. Un peu en

amont, je découvre un gros nid dans les branches d'un grand arbre qui est sur la lisière d'un abatis. En approchant, je reconnais qu'il s'agit d'une véritable hutte avec un plancher et un toit en feuillage où un Indien, blotti comme un singe, se prépare à flécher les oiseaux qui viennent savourer les graines mûres de cet arbre.

Vers quatre heures, nous passons devant une petite montagne appelée Manaou ; ce serait un bel endroit pour camper, mais il y a beaucoup de moustiques. Yacouman veut atteindre un petit village qui est éloigné de deux heures de canotage. Je fais remarquer

AFFÛT DANS UN ARBRE

à Apatou qu'il y a beaucoup de bois sec sur les collines, et il me répond : « Arbres-là, pas pourri, quand pluie veni gagné feuilles. » En Guyane, ce n'est que pendant l'été qu'on voit des arbres perdre leurs feuilles.

Nous arrivons au dégrad quelques minutes avant le coucher du soleil et il faut encore faire deux kilomètres à pied pour atteindre le village qui est au milieu de la forêt. Je suis étonné de ne pas voir un seul homme pour nous recevoir. Nous visitons deux, trois habitations, et nous n'y rencontrons que des femmes. Je demande à la plus vieille, c'est-à-dire à la moins farouche : « *Nepo amolé okiri* (Où sont vos hommes)? — *Okiri ova* » (homme pas), répond-elle dans son langage laconique.

Je suis fort intrigué. Ai-je donc enfin trouvé ces fameuses Amazones sur lesquelles nos savants, de la Condamine en tête, ont discuté pendant des siècles? Oui, ce sont des femmes qu'Orellana a trouvées près du Trombette et sur lesquelles un conquérant espagnol a brodé une histoire romanesque qui a fait qualifier le grand fleuve de *rio de las Amazonas*.

Je ne doute pas qu'Orellana n'ait rencontré des tribus de femmes, mais quelle imagination fantastique il a dû déployer pour les comparer aux guerrières chevaleresques les temps homériques! Je constate d'abord que les Amazones du Parou n'ont pas l'usage de se couper un sein pour se livrer sans inconvénient à l'exercice de l'arc.

« Combien avez-vous eu d'enfants? » demandai-je à l'une d'elles. Elle me répond en me montrant trois raies rouges sur le haut de la cuisse.

LA ROCHE DU DIABLE. PIERRE DANS LE RAPIDE MOCORI

Ces barres parallèles, qui ressemblent aux chevrons que portent nos vieux soldats pour marquer leur temps de service, servent à indiquer le nombre d'*okiri* (enfants mâles) que ces malheureuses ont engendrés. Une de ces femmes me reconnaît pour m'avoir vu dans le Yary; elle était alors l'épouse d'un peïto de Yacouman, le nommé Couloun, qui l'a renvoyée parce qu'elle ne pouvait pas s'accorder avec sa jeune femme. Apatou en reconnaît une autre qui a été congédiée parce qu'elle parlait trop, etc., etc. Les Amazones légendaires n'étaient que des femmes répudiées.

Il est inutile de dire que je ne trouve pas de gibier chez ces pauvres créatures qui, au lieu d'apprendre à flécher, ont passé leur jeunesse à nourrir des enfants que leurs maris cruels ont arrachés au sein maternel. Mon repas se compose de la moitié d'une banane cuite sous la cendre et de petits coquillages que les malheureuses ont ramassés sur la rive.

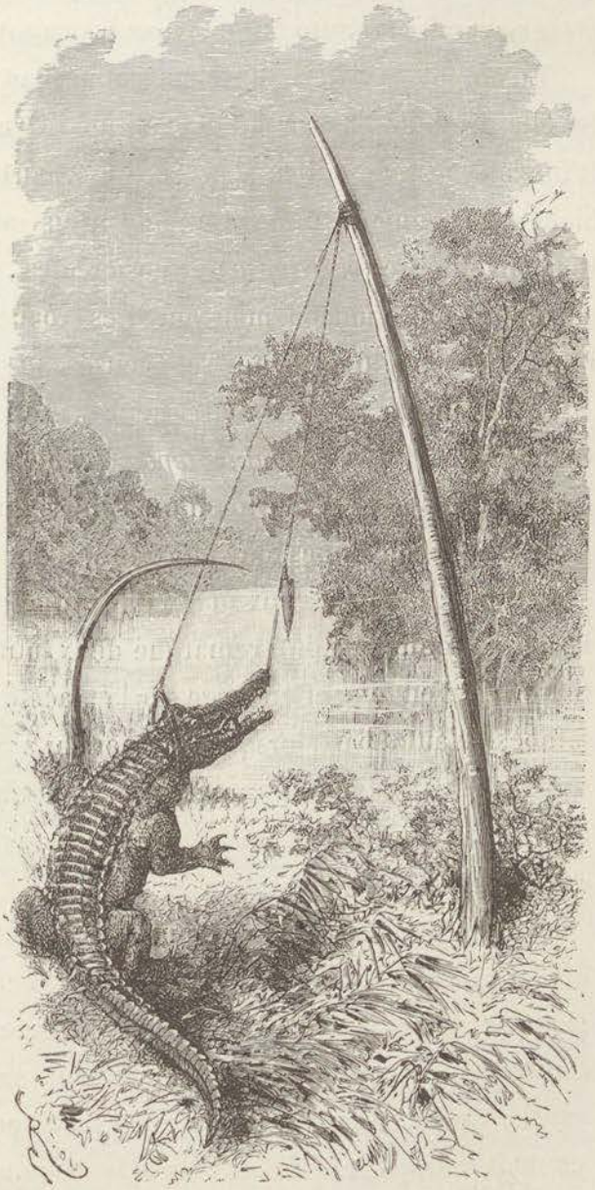
Je déroge à l'habitude indienne de ne pas faire de cadeau, en offrant un couteau et

quelques aiguilles à ces pauvres créatures, et au lever du soleil je m'empresse de quitter ce séjour qui n'est pas enchanteur. J'ai perdu mes dernières illusions sur la légende des belles Amazones.

En retournant au dégrad, je trouve le fils de Yacouman faisant un repas que je n'ai pas envie de partager. Assis devant un nid de termites qu'il vient de trouver, il plonge une feuille de *maripa* au milieu des insectes affolés. Ceux-ci se cramponnent au bord de la feuille comme à une planche de salut, et l'Indien les croque à belles dents, laissant les têtes adhérer par les mandibules.

1er novembre. — Je remarque que ma santé s'améliore chaque jour; c'est que la chaleur est moins accablante parce que nous nous écartons de l'équateur et que nous atteignons des régions plus élevées.

Dans l'après-midi, nous apercevons sur la rive un petit caïman suspendu au bout d'un bâton. Il se débat en faisant une mine des plus grotesques. Je fais approcher mon canot pour le voir de près. Le piège est composé d'un bois flexible, enfoncé dans la terre, à l'extrémité duquel sont attachées deux ficelles. L'une forme un nœud coulant et l'autre porte un bois effilé aux deux bouts. Notre caïman, alléché par un boyau entourant le bâton pointu, est venu se glisser sous une petite tonnelle arrangée avec des feuilles et a mordu dans l'appât qui lui était présenté. Cette traction sur la ficelle a fait lâcher un morceau de bois qui était fixé comme un crochet à un arceau, et il a été enlevé du sol par le piège qui s'est redressé comme un arc distendu avec force. D'une part, il est saisi par le cou au moyen du nœud coulant, et, de l'autre, il a les mâchoires écartées par une espèce de bâillon qui s'est implanté dans sa bouche.



PIÈGE DU CAÏMAN

Nous rencontrons fréquemment des aras rouge de feu (*kinoro*); ils viennent par bandes manger des baies qui se trouvent sur de hauts arbres bordant la rivière. J'en tue

deux d'un coup de fusil, et les Indiens en arrachent aussitôt les grandes plumes qu'ils se passent dans les oreilles.

Nous ne marchons pas vite, car le courant est assez fort à cause de nombreuses roches qu'on rencontre à chaque instant. Vers trois heures, nous remarquons une roche granitique qui s'élève à trois mètres cinquante au-dessus du niveau de l'eau. Cette pierre, qui se trouve au milieu d'un rapide appelé Mocori, est considérée comme un monument élevé par un *yolock* qui fait chavirer les canots.

En amont, la rivière, devenant calme, fait des sinuosités qui quadruplent son parcours. Ici elle présente l'aspect du Maroni, de l'Oyapock et du Yary dans leur cours supérieur. D'un côté, la rive, taillée à pic sur une hauteur de trois mètres, est formée d'une argile blanche où l'on voit une infinité de trous que pratique un poisson appelé *ya-ya* par les Roucouyennes et *cuirassier* par nos créoles. De l'autre côté, elle est basse, marécageuse, encombrée de moucou-moucou. Les roches granitiques, qui deviennent rares, sont remplacées par des roches schisteuses.

2 novembre. — A quatre heures nous rencontrons des roches schisteuses que les Ouayanas appellent *panakiri tepou* (roches des Hollandais), parce qu'elles sont alignées comme les soldats de Surinam qui sont venus jadis faire la guerre dans le Maroni.

Les Roucouyennes ont été frappés en voyant les soldats blancs s'aligner sur une seule ligne, tandis qu'eux marchent toujours les uns derrière les autres, c'est-à-dire à la file indienne. Ils ont remarqué deux autres particularités : c'est que les Hollandais marchaient en long et en large sur la place d'un village, sans autre but que de remuer les jambes. D'autre part, lorsqu'un tamouchi appelait un peïto, celui-ci courait pour répondre au chef. Les Indiens ne marchent jamais que pour se transporter d'un point à un autre ; et quant à courir, ils le font dans des circonstances si rares que je n'ai jamais eu l'occasion de les voir aller autrement qu'au pas.

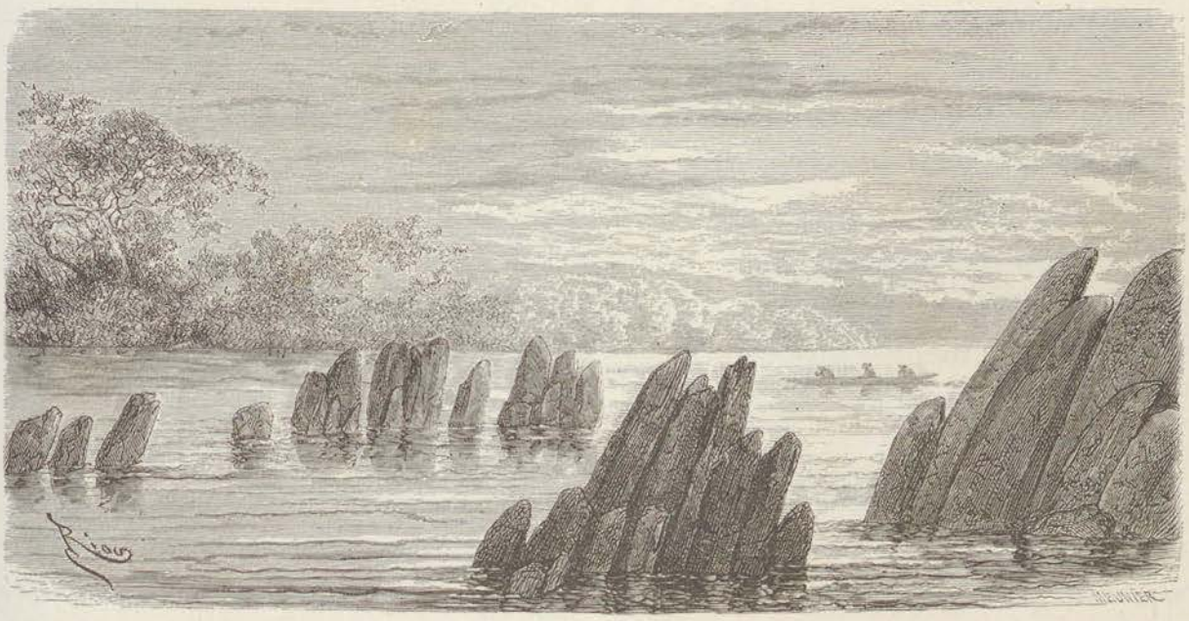
Le lendemain, à neuf heures, nous atteignons une habitation où nous prenons quelques heures de repos. Pendant que j'écris mes notes, Apatou fait une excursion avec Ouanica, fils de Yacouman. Je les vois revenir portant des catouris remplis d'ananas. Ils ont trouvé ces fruits en pleine maturité sur une grosse roche granitique au long d'un sentier qui conduit au dégrad de l'Itany en passant par le mont Lorquin. Apatou, qui connaît ce trajet, me dit qu'il faut douze jours pour aller du Parou à l'Itany, dont quatre jours pour atteindre le Yary, cinq pour aller du Yary au mont Lorquin, et trois de ce point à l'Itany. En estimant la journée moyenne à dix-huit kilomètres, cela ferait une distance totale de deux cent vingt-cinq kilomètres avec les accidents de terrain et cent quarante à vol d'oiseau (direction nord-est).

Le voyageur qui traverse cette région pittoresque est frappé par le cri d'oiseaux jaunes qui voltigent au nombre de cinq ou six d'un arbre à l'autre, comme des étourneaux, en criant *méou*, *méou*. Ces oiseaux sont connus des créoles sous le nom de *coqs de roche*, parce qu'ils font leurs nids dans des excavations creusées dans le granit.

Les Ouayanas recherchent les méous pour faire des parures et aussi des échanges avec les Oyampis qui les transportent dans le bas Oyapock. Le mâle se distingue de la femelle par sa crête qui est plus développée. Les jeunes ont les plumes jaune pâle, tandis que les vieux ont une teinte jaune ardent presque rouge.

Un peu à l'est de l'Apaouani, on traverse des collines rocheuses que les Indiens appellent Ténénépata, mot dont la traduction est : *ténéné*, montagne, *pata*, village. Il s'agit non pas d'un village dans la montagne comme je le croyais d'abord, mais d'une réunion de montagnes dont le groupement est comparable à celui des carbets qui constituent un village.

Je me remets en route à midi et demi, et bientôt nous rencontrons une petite chute assez difficile à franchir, parce que l'eau, resserrée entre des roches granitiques élevées, court



ROCHES SCHISTEUSES DES HOLLANDAIS

avec une rapidité effrayante. Une embarcation ayant été mise en travers reçoit par le côté une volute d'eau qui la remplit et la fait submerger en un clin d'œil. Heureusement que la rivière est peu profonde ; nous nous jetons à l'eau et recueillons tous les bagages, à l'exception d'objets insignifiants. Nous sommes obligés de nous arrêter pour faire sécher les bagages. Grâce à un soleil ardent et à la chaleur des pierres qui sont brûlantes au milieu du jour, notre cassave ne tarde pas à être aussi sèche que sortant du four, et nos cartouches, qui ne sont pourtant pas métalliques, ne sont pas altérées. Nous avons bien perdu un sac de plomb dans ce petit naufrage, mais cela nous importe peu, puisque, à défaut de munitions, Apatou peut subvenir à l'alimentation avec son arc et ses flèches.

Les cent cartouches qui nous restent sont bien suffisantes pour un voyage de trois mois, car nous ne tirons jamais que sur du gros gibier et au posé.

A cinq heures, nous arrivons à un village de quarante personnes appelé Taliman, du nom du tamouchi.

XIX

Un Indien véritablement grand ; d'autres qui le paraissent. — Œil trompé par un buste disproportionné. — Sans pitié pour l'orphelin. — Révélation achetée à bon compte. — Excursion botanique. — La plante de mes rêves, l'*ourari* ! — Cérémonial qui précède l'extraction de la précieuse racine. — J'ai les racines, la tige, les feuilles, les fleurs. — A la recherche de plantes accessoires du curare. — Plus sorcier qu'un piay. — La racine d'ourari est amère et colore les doigts en jaune. — Détails de la fabrication de l'ourari ou curare. — Le curare se prépare à froid. — Addition de piment. — Expérience. — Les petites flèches empoisonnées sont décochées au moyen de l'arc. — Une révolte à propos du curare. — Ils sont punis par où ils ont péché. — Un équipage timoré.

Le 4 novembre, vers dix heures, je vois la rivière se diviser en deux branches. La crique Ataouélé, qui tombe à gauche, a un débit qui est à peu près le quart de celui du Parou. Son cours est entrecoupé par de grosses roches granitiques qui en gênent la navigation. Enfin, dans l'après-midi, nous atteignons l'habitation du tamouchi Alamoïké qui doit nous enseigner la fabrication de l'*ourari*.

Le village n'est composé que de deux petites familles, de sorte que le tamouchi Alamoïké n'a qu'un seul peïto à commander. Ce dernier est un jeune homme très robuste qui ne mesure pas moins d'un mètre quatre-vingts centimètres. C'est un véritable géant pour le pays, car la taille des Roucouyennes est en général moins élevée que celle des Français. Ces Indiens vus de loin paraissent pourtant très grands ; cela tient sans doute à leur buste énorme qui fait contraste avec leurs membres courts et grêles. La femme d'Alamoïké est de la tribu des Trios; elle me raconte qu'ayant perdu ses parents quand elle était encore très jeune, elle a été recueillie par des Roucouyennes en voyage.

Les habitants des sources du Parou, comme tous les Indiens de la Guyane, ne font aucun cas des orphelins. Ces malheureux, obligés de travailler à outrance, n'ont à manger que les restes de la cuisine qu'ils partagent avec les chiens.

Dans la soirée, je fais mes arrangements avec mon hôte qui doit me montrer le secret de la fabrication du poison des flèches. Suivant l'usage, je le paye d'avance avec une hache, et lui promets en outre une pièce de cinq francs qu'il portera au cou en guise de médaille. Les Roucouyennes ne connaissent pas la fabrication du curare. Alamoïké n'en possède le secret que depuis mon premier voyage; il a pu en obtenir la révélation près d'un chef Trio, au prix d'un couteau d'un sou et d'une petite glace que lui a remise Apoïké, que j'avais envoyé, l'an dernier, à la recherche du fameux poison.

5 novembre. — Nous partons de bon matin avec le tamouchi, son peïto et Apatou. Nous descendons en canot au pied d'une petite colline située sur la rive droite. Après une course accélérée de deux heures, Alamoïké s'arrête devant une liane de la grosseur d'un serpent boa, qui forme une grande courbe en sortant de terre, puis

s'élève tout droit jusqu'à la cime d'un arbre de vingt-cinq à trente mètres avec lequel elle confond ses feuilles. Je brûle d'impatience de posséder cette plante qui est appelée *ourari* par tous les Indiens de la Guyane.

Avant de commencer son opération, Alamoïké donne à chacun des spectateurs un grain de piment que nos créoles qualifient d'*enragé*, et qu'il faut mordre à belles dents. Ce n'est qu'après s'être assuré que nous avions mâché et avalé la pilule, que

L'OURARI (STRYCHNOS CREVAUXI)

le piay se met à fouiller la terre avec un bâton pour dégager les racines. Une seconde après, il me présente un gros scorpion noir qu'il tient par la queue en disant : *Yolock* (diable), sans manifester ni crainte ni horreur. Se gardant de tuer cet animal qu'il considère comme un gardien du poison, il ajoute quelques mots au milieu desquels je saisis l'adjectif *iroupa*, qui signifie *bon* et que je crois pouvoir traduire par ces mots : *Tout va bien.*

Le piay continue à fouiller et ne tarde pas à mettre à nu de longues racines qui se dirigent horizontalement en rampant presque à fleur de terre. Pendant ce temps, je coupe des rejets recouverts de feuilles tendres qui poussent du tronc et montent verticalement à une hauteur de plus d'un mètre. Je suis déjà bien aise de posséder ces quelques feuilles, mais cela ne suffirait pas pour une détermination botanique; il faut avoir des feuilles complètement développées et des fleurs.

Un enfant grimpe sur le gros arbre et de là passe sur la liane, le long de laquelle il descend après m'avoir jeté une poignée de fleurs. Sans en perdre la moindre parcelle, je m'empresse de les ranger dans un cahier tandis qu'Apatou coupe un morceau de la tige. Alamoïké a ramassé une grande quantité de racines qu'il renferme dans deux catouris faits séance tenante avec des feuilles de palmiers, et nous nous mettons en route.

Enfin nous sommes devant la rivière, où nous avons grand plaisir à nous désaltérer. Le piment que nous avons mâché nous a donné une soif intense. Arrivés à l'habitation, Alamoïké met les deux catouris à la rivière. Je passe le restant de la journée et du soir à faire quelques observations astronomiques et à causer de choses et d'autres avec mes hôtes qui sont fort aimables et dont les récits et les réflexions, qui ne sont pas toujours à dédaigner, ajoutent à mes connaissances sur le pays.

Le lendemain, nous faisons une nouvelle excursion à la recherche des plantes accessoires qui entrent dans la composition du poison. La première espèce recueillie, appelée *potpeu*, ne m'est point inconnue; elle est très voisine d'un *faux Jaborandi* que j'ai rapporté du Brésil en 1874. Étant certain que ce n'est pas une plante toxique, je me mets à la mâcher devant Alamoïké, qui veut m'en empêcher en me criant : « *Natati*, » ce qui signifie « mourir ».

« *Natati oua*, lui dis-je, *piay eou.* » (Traduction : « Il n'y a pas de danger, je suis sorcier aussi bien que toi. »)

Alamoïké, me voyant avaler impunément une plante qu'il croyait toxique, n'a plus de secrets pour un collègue qu'il croit plus fort que lui. Il me fait cueillir moi-même toutes les plantes qu'il faut ajouter pour faire le poison.

Nous recueillons ainsi quatre espèces de la famille des pipéritées, l'*aracoupani*, l'*aliméré*, le *potpeu* et une autre dont j'ai oublié le nom.

Elles ont toutes une saveur piquante qui fait saliver.

Alamoïké ramasse également des feuilles d'un palmier appelé *parasa*.

Nous passons l'après-midi à racler les racines de l'ourari qui ont passé vingt-quatre heures dans l'eau. Je remarque que l'écorce présente quelques plis annulaires qui rappellent un peu certaines racines d'ipéca. En me livrant à ce travail je ne tarde pas à avoir les mains jaunes comme si j'avais touché de la teinture d'iode. Je goûte un peu de cette écorce, qui se détache par petites plaques, et je remarque qu'elle a une saveur amère très prononcée.

Ce n'est que le troisième jour, que j'assiste, non pas seulement comme témoin, mais comme aide-préparateur, à la fabrication du poison.

L'opération se fait dans la hutte du tamouchi. Nous commençons à préparer des ustensiles qui doivent servir à filtrer les liquides et à les recevoir. Pour faire un entonnoir, on roule une feuille de palmier en cornet et on l'attache avec de grandes épines. Cet instrument est placé à demeure fixe sur une anse formée par une baguette pliée. Les récipients, appelés *carana*, se composent d'une feuille de palmier pineau, repliée et relevée aux deux extrémités de manière à former une petite auge. Alamoïké prend quelques échantillons d'*aracoupani*, enlève les feuilles, qu'il rejette, et se met à battre la tige et la racine avec un bâton. Il les plonge quelques minutes dans un litre d'eau froide contenu dans un carana en les serrant entre ses larges mains. Il mouille et écrase de nouveau jusqu'à ce que les fibres déchirées n'aient plus la saveur piquante qui caractérise les pipéritées. Il opère identiquement de la même manière avec les racines des autres pipéritées. Le *potpeu* entre dans une proportion beaucoup plus grande que les autres espèces. La même eau sert à toutes ces préparations.

Pendant que mon collègue exprime le suc de ces plantes, je suis occupé de mon côté à exprimer des feuilles de *parasa* dans un autre carana contenant un demi-litre d'eau. Le liquide exprimé, qui n'a pas de saveur particulière, mousse comme du savon. Il contient sans doute une forte proportion de sels alcalins puisque les cendres de ce palmier servent à la préparation du sel de cuisine. Nous arrivons au troisième temps de l'opération qui est la plus importante. Il s'agit d'extraire le suc de l'*ourari*. Alamoïké mouille l'écorce avec le liquide alcalin provenant du *parasa*, et, en prenant une grosse poignée, il l'exprime de toutes ses forces. Le suc, qui ressemble à du jus de tabac, est mélangé aussi de pipéritées et filtré sur des feuilles qui ont été introduites dans le fond de l'entonnoir. Le liquide, qui mesure à peu près un demi-litre, est recueilli dans une marmite de terre et additionné d'une poignée de piment sec écrasé avec un pilon. Alamoïké met le pot sur le feu et va se laver les mains à la rivière. Étant resté dans la hutte pour garder la marmite, je suis bientôt pris d'un éternuement qui me force d'abandonner mon poste. Deux enfants couchés dans un hamac sont réveillés par les vapeurs de piment.

Cette action du piment sur l'appareil olfactif nous permet d'admettre un fait qui nous avait paru d'abord invraisemblable. Au dire du capitaine Jean-Pierre, les vieux Oyampis voulant arrêter l'ennemi, entouraient leur village d'un cercle de feu où ils jetaient des poignées de piment sec. Il est impossible de combattre quand on est pris d'un fol éternuement.

Le pot est retiré du feu après dix minutes, bien avant le commencement de l'ébullition. La femme du chef, étant entrée en ce moment, dit avec fierté en montrant sa préparation : « *Alimi oto couata*, » c'est-à-dire : voilà un engin qui nous procurera une grande quantité de gibier. Alamoïké coupe alors le stipe d'un maripa et se met à tailler des flèches qu'il trempe dans l'*ourari* et fait sécher au soleil. Il ajoute de nouvelles

couches au fur et à mesure de la dessiccation. Pour que le suc adhère mieux, il a eu soin de faire sur la flèche de petites incisions qui s'entre-croisent.

Un petit singe qui gambadait est frappé à l'épaule avec une de ces flèches ; il se met à courir pendant une minute, puis, s'arrêtant, je lui vois faire quelques grimaces ; il cligne de l'œil, et bientôt ses mains paralysées lâchent prise, et il tombe à la renverse. Six minutes après la blessure, il est dans un état d'inertie très voisin de la mort ; ses muscles ne répondent plus aux piqûres d'une aiguille. Après sept minutes, ce n'est plus qu'un cadavre.

Les dards empoisonnés ont la longueur et la forme d'une lame effilée de couteau ; la base est appliquée dans une taille faite à l'extrémité d'une flèche. On la projette au moyen d'un arc ordinaire. Lorsque le gibier est atteint, le roseau entraîné par son poids tombe à terre, tandis que la petite flèche reste dans la plaie.

Pendant que je me livre à ces études, Stuart et Hopou deviennent chaque jour plus récalcitrants et refusent de m'accompagner jusqu'aux sources du Parou. Me voyant faire des provisions de curare, ils prétendent que j'ai l'intention de livrer la guerre aux Indiens Trios. Stuart, qui est le plus fort et le plus méchant, m'a refusé l'obéissance dans la journée, et dans la soirée il ose venir à moi pour m'insulter devant le chef indien. Je saisis mon fusil et le couche en joue. Le bruit des batteries qui s'arment agit sur l'agresseur comme un coup de foudre ; sa loquacité furieuse fait place au silence.

Je pars le lendemain avec Apatou ; mes deux noirs révoltés assistent au départ et se flattent de me forcer à battre en retraite faute d'équipage. Je m'embarque avec Yacouman et Apatou dans une toute petite pirogue. Une heure après, j'aperçois un canot qui s'efforce de nous rejoindre : ce sont nos déserteurs qui viennent faire leur soumission en pleurant comme des enfants.

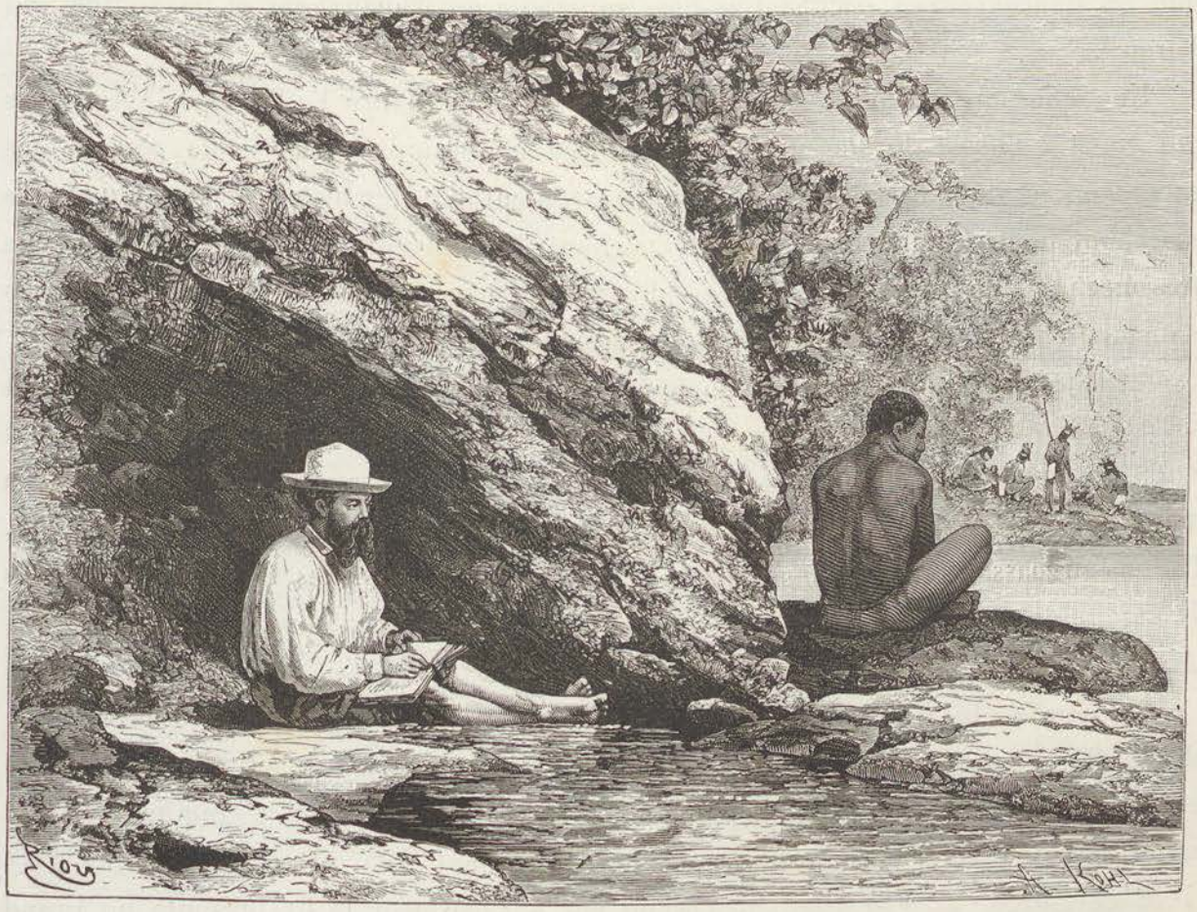
XX

Un équipage timoré. — Caïman bouilli. — De la proximité des sources du Tapanahoni et du Parou. — Deux rivières Parou. — Indiens amphibies. — Étymologie du mot *Parou*. — Roches moutonnées. — Saut du grand escalier.

8 novembre 1878 (sixième jour de navigation en remontant le Parou). — A onze heures, nous trouvons la rivière entrecoupée par des roches et des îles absolument identiques aux rapides et aux petites chutes du haut Oyapock. A un détour, un Indien me dit qu'il vient de sentir de la fumée. Nous étant arrêtés pour scruter les alentours, nous percevons le timbre d'une voix humaine. Hopou et Stuart, craignant un combat avec les Indiens Trios, veulent redescendre au plus vite ; mais Yacouman les rassure en disant qu'il vient de reconnaître le langage ouayana.

Quelques instants après, nous débarquons dans une petite île rocheuse où six Indiens, avec autant de femmes, s'occupent de la cuisson d'un petit caïman qu'ils viennent de prendre. Le chef de la bande m'informe qu'il revient d'une excursion au pays des Trios; mais il n'a rencontré personne dans les villages qu'il a visités. Une épidémie ayant ravagé le pays, les survivants ont quitté la rivière pour se réfugier dans la forêt. Il nous engage vivement à retourner sur nos pas, parce que là-haut nous ne trouverons que la famine et peut-être la guerre.

En attendant le repas auquel nous invitent ces braves Indiens, j'écris quelques



A L'OMBRE D'UNE GROSSE ROCHE

notes, les pieds dans l'eau, à l'ombre d'une grosse roche formant une véritable grotte. Ensuite, je délasse mes jambes en parcourant les nombreuses petites îles, qui offrent un aspect des plus pittoresques.

Dans un endroit reculé, je surprends une petite fille qui, comme l'autruche, se cache le visage dans un trou, laissant son corps complètement à découvert.

A midi, je prends place autour de la marmite des Indiens, qui renferme un gros morceau de caïman bouilli avec force piment. Apatou ne veut pas goûter à ce mets, pourtant très estimé par les Roucouyennes. J'éprouve aussi une certaine répugnance,

que je ne tarde pas à surmonter, en reconnaissant que cette chair blanche et tendre ne présente pas un fumet trop prononcé. La grosse espèce de caïman (*jacarès*) qu'on trouve à l'embouchure des fleuves de la Guyane et sur l'Amazone n'est pas comestible à cause d'une forte odeur de musc.

Après dîner, j'interroge mes hôtes sur les Trios et les indigènes des régions voisines. Entre autres indications intéressantes pour la géographie, j'apprends que les nègres Youcas établis sur le Tapanahoni viennent faire des échanges jusqu'aux sources du Parou. Il y a seulement trois jours de marche par terre pour passer du Tapanahoni à un point où le Parou devient navigable. Les Indiens Trios, qui seraient moins nombreux que les Roucouyennes, occupent le tiers supérieur du Tapanahoni et les sources du Parou [1].

Une question qui m'intéresse vivement, c'est de connaître l'affluent de l'Amazone qui court à l'ouest du Parou. Les Roucouyennes, craignant que je ne pousse mes excursions jusque dans ces parages, ne me racontent que des histoires fantastiques. En marchant quatre jours vers le soleil couchant, on rencontre, disent-ils, des Indiens très méchants qu'il est impossible de surprendre, parce qu'ils passent la nuit plongés dans une rivière qu'ils appellent Parou, comme le cours d'eau que nous parcourons.

Cette légende a la plus grande analogie avec les renseignements qui ont été fournis à Brown dans le haut Essequibo par les Indiens Tarouma. Ils lui ont dit qu'il y avait vers les sources du Trombette des Indiens appelés *Touna-hyannas*, qui se retiraient la nuit dans des étangs entourés de palissades, où ils dorment le corps plongé dans l'eau. Notons en passant que *touna* signifie eau, non seulement chez les Tarouma, mais dans la langue des Trios, des Roucouyennes, des Apalaï, des Carijonas. Les Caraïbes des Antilles désignaient l'eau par le mot *toné*.

Le nom de la rivière Parou n'a pas de sens ; mais il est probable que c'est un diminutif de *parourou*, qui signifie « balisier ». En amont de la dernière chute le courant est faible, et les rives sont si basses que nous devons marcher jusqu'à cinq heures vingt minutes pour trouver un endroit propice au campement.

9 novembre. — Les rives ne tardent pas à s'élever et le lit présente un grand nombre de roches à découvert. A dix heures, nous voyons la rivière entrecoupée par une infinité de blocs granitiques mamelonnés et de couleur grise qui, vus de loin, ont l'aspect d'un troupeau de moutons. Ils sont si rapprochés que mon étroite pirogue a de la peine à trouver un passage. A midi et demi, nous arrivons à une espèce de couloir au fond duquel on voit un grand escalier, une espèce d'estrade qui semble avoir été élevée par la main de l'homme. Les gradins sont à sec ; c'est que dans cette saison toute l'eau court en serpentant dans une rigole qui n'a pas plus de deux mètres de longueur.

1. En 1843, Schomburgk a trouvé un village d'Indiens Trios établi près des sources du fleuve Corentyne, mais les voyageurs qui ont parcouru depuis ces régions ne les ont pas rencontrés.

XXI

La rivière des tombeaux. — Les imprécations d'une femme Trio. — Malade abandonnée. — Huttes. — Manière d'arrêter la pluie. — Paragua. — Détails sur la composition des flèches. — La tête de la grosse perdrix est amère. — Le *nicou*. — Le langage des Trios a beaucoup de rapport avec le ouayana. — Sobriété de costume. — Coiffure des hommes et des femmes.

Vers quatre heures, nous arrivons à un village situé sur un petit affluent de droite appelé Aracoupina. Toutes les maisons sont désertes et au milieu on remarque un

ARACOUPINA

enfoncement dans la terre : ce sont les sépultures d'un grand nombre d'Indiens.

Apatou est parti en éclaireur avec Yacouman pour tâcher de trouver quelques habitants dans les alentours ; ils reviennent bientôt suivis d'un couple d'Indiens. La femme refuse mes présents, et, me montrant trois fosses fraîchement comblées, prononce d'un air sombre les paroles suivantes :

« *Panakiri ouani oua*, blancs besoin pas. *A la pikininialele*, là enfants morts. *Nono poti*, terre trou. *Echimeu ouaca*, vite pars. *Cassava mia oua*, cassave manger pas. »

A ces mots, elle se retire farouche et disparaît dans le bois avec l'Indien qui l'accompagnait.

Nous passons la nuit dans ces lieux sinistres, et le lendemain nous continuons à remonter le Parou. Bientôt nous trouvons le cours de cette rivière si difficile à la navigation, même avec une embarcation minuscule, que je me décide à ne pas aller plus loin.

Le succès de ma mission est assuré ; je n'ai plus qu'à effectuer mon retour en relevant le tracé de la rivière à la boussole, et en prenant des hauteurs de soleil dans les points principaux. Apatou ne veut pas quitter ces régions sans laisser une trace de notre passage. Il me demande d'inscrire mes initiales sur un gros arbre qui se trouve sur une pointe, à la rive gauche de la crique Aracoupina.

En redescendant, nous avons bien soin de regarder de tous côtés, pour découvrir des habitations. Nous apercevons deux villages, mais ils sont complètement abandonnés, et au milieu des maisons, qui pour la plupart sont brûlées, se trouvent des fosses récemment comblées. Près d'une de ces habitations, je vois une pauvre femme malade qui n'a plus de vivres. La malheureuse a été abandonnée par ses compagnons, fuyant la maladie. Le premier mouvement de cette femme est de m'insulter, mais la faim et l'instinct de conservation portent conseil : elle n'hésite plus à prendre passage dans un de mes canots pour gagner un village roucouyenne où je lui ferai donner l'hospitalité.

Cette femme me dit que le chef du village appelé Pacani et le piay Toutey, qui jouissaient d'une grande réputation parmi les Trios, ont été les premières victimes de cette épidémie, que je suppose être la variole.

Les maisons trios sont moins confortables que celles des Oyampis et des Ouayanas. Non seulement elles n'ont pas d'étage, mais quelques-unes d'entre elles ne sont couvertes que d'un côté ; ce sont de simples abris qui ne sont guère plus perfectionnés que les *ajoupas* que l'on fait en voyage.

11 novembre. — A six heures du matin, le temps est couvert et la température ne dépasse pas 22 degrés. Je grelotte comme si j'avais la fièvre. J'éprouve un vif plaisir à me chauffer près du feu qui fait bouillir un petit caïman et une grande perdrix que les Ouayanas appellent *sosorro*, à cause du bruit qu'elle fait en s'envolant.

Une averse est tombée pendant la nuit. Pour empêcher la pluie, Apatou recommande à Stuart de ne plus laver l'intérieur de la marmite. Cet usage singulier, pratiqué par les nègres marrons de la Guyane, a sans doute été emprunté aux Indiens. En effet, l'Anglais Brown, voyageant dans le Mazaroni, demanda un jour à ses canotiers pourquoi ils ne lavaient pas la marmite qui devait servir à cuire du riz. Ils lui répondirent que s'ils plongeaient leur pot dans l'eau, la pluie qui commençait à tomber redoublerait d'intensité.

Nous entendons près du camp un oiseau qui fait *paraqua.... paraqua!* C'est le paragua, que les Ouayanas appellent *araqua* et considèrent comme l'oiseau de la pluie.

Ouanica cherche à le tromper en imitant son chant, mais il s'envole au moment où le chasseur tend son arc pour lui décocher une flèche.

Disons en passant que les flèches qui servent pour la chasse en l'air portent des

APATOU DEMANDE QUE J'INSCRIVE MES INITIALES SUR UN GROS ARBRE

plumes près de la grosse extrémité, tandis que celles qui sont employées pour la chasse dans l'eau n'ont pas de garniture. Nous avons vu que ces dernières portent souvent un crochet fait avec un éclat de radius de couata ; celles qui sont destinées à la chasse des oiseaux et des singes sont terminées par un bois dur, armé de piquants tournés en arrière, de telle sorte qu'ils ne sortent pas de la plaie sous l'action de la pesanteur. Les plumes employées pour les flèches proviennent des ailes du hoco, de la maraye, du couioui, de l'ara et du pia. Pour la chasse des petits oiseaux, les Indiens de la Guyane terminent

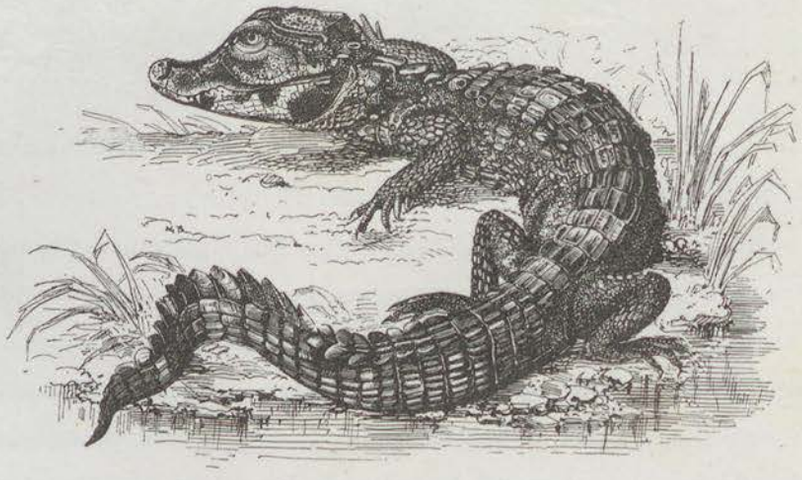
leurs flèches par une masse assez lourde taillée dans un os ou dans une graine d'aouara. Les hommes s'occupent seuls de la fabrication des arcs et des flèches.

La cuisine est faite : on sort le petit caïman de la marmite et on le dresse sur une spathe de palmier qui constitue un plat très commode. La perdrix est placée dans une écuelle en terre, fabriquée par une femme roucouyenne. Je veux prendre un peu de bouillon, mais je le trouve d'une amertume affreuse ; c'est que Stuart, qui ne connaît pas la cuisine des bois, a négligé de rejeter la tête de l'oiseau. Le caïman n'est pas meilleur, parce que nous n'avons plus de piment pour l'assaisonner. Nous sommes arrivés à nous passer de sel depuis plus d'un mois, mais la privation du piment nous paraît insupportable.

Pendant que j'observe le soleil, à midi, Apatou va faire une excursion et trouve une liane plus grosse que la cuisse, que les Roucouyennes appellent *salisali* (*Robinia nicou* Aublet). Elle est si lourde qu'elle a écrasé l'arbre sur lequel elle s'enlaçait. En sectionnant la tige noire, nous voyons couler un suc semblable à de l'eau de source, qu'Apatou me fait déguster. Quoique provenant d'une plante toxique, elle est absolument inoffensive. Les Indiens, lorsqu'ils traversent des montagnes, en boivent la sève, qui est plus fraîche que l'eau des claires fontaines. On ne doit boire que le premier jet du liquide, car ensuite il s'écoule un suc blanc laiteux qui a des propriétés toxiques.

Yacouman fait une grande provision de la tige du *nicou*, qui pourra nous être très utile pour prendre du poisson. La plante, desséchée, est presque aussi active qu'à l'état frais ; on peut la conserver et s'en servir pendant une année.

Les cheveux des femmes tombent à l'abandon sur les épaules, tandis que ceux des hommes sont réunis en une grande mèche qui tombe dans le dos. Ils sont retenus dans une espèce de cornet formé d'une liane enroulée en spirale. Chez les Trios, ce sont donc les hommes qui portent la queue, tandis que chez les Galibis ce sont les femmes.



XXII

A la recherche des fruits de l'*ourari*. — Un hercule indien. — Abatage d'un arbre dans le grand bois. — Je m'étais trompé. — Le cri de la maraye. — Manière de l'appeler. — L'autorité d'un tamouchi. — Manière de reconnaître le meilleur gouvernement. — Princesse héritière. — Privilèges des jeunes tamouchis. — Du rôle de la femme chez les Indiens. — A chacun ses attributions. — Dévoré par les chiques. — L'Indien ne pardonne pas. — Albinos. — Fleurs animées. — Exemple de loyauté. — Industrie des Indiens. — Fabrication des colliers *ouébé* et *chéri-chéri*.

Nous arrivons à neuf heures chez Alamoïké, qui, pendant mon absence, a récolté des racines d'ourari. Je pourrais me contenter de mes indications sur l'ourari ; je possède les éléments d'une description de la plante, puisque j'ai recueilli les racines, la tige, les feuilles et les fleurs; mais je voudrais avoir les fruits. Alamoïké et son peïto, désireux d'avoir quelques hameçons, consentent à venir à la recherche de nouvelles plantes d'ourari.

Nous trouvons une de ces lianes à une petite distance de l'habitation, mais elle s'élève si haut, que même avec ma lorgnette je ne puis distinguer les fruits. Il n'y a qu'un moyen de bien voir notre plante, c'est d'abattre le gros arbre sur lequel elle s'appuie. Celui-ci a au moins quarante mètres de haut sur un mètre de diamètre. La tâche sera difficile, mais le vigoureux Indien se charge de l'abattre, et, la hache à la main, il se met aussitôt à l'œuvre. Cet homme rouge de feu, aux muscles énormes, à la chevelure épaisse flottant sur les épaules, ressemble aux géants de la Fable forgeant les foudres de Jupiter.

Enfin nous entendons un petit craquement qui est suivi d'un grondement épouvantable. Je me prépare à saisir ma proie, mais voilà que l'arbre reste suspendu, béquillé pour ainsi dire par un robuste cèdre qui ne s'est pas laissé entraîner dans la chute. Il faut abattre celui-ci, puis un autre. Deux heures s'écoulent avant que notre liane soit à terre. Je grimpe au milieu du fouillis que forment des plantes parasitaires entremêlées avec l'ourari à des branches de plusieurs arbres. Je m'aperçois que les Indiens m'avaient induit en erreur. Les fleurs et les petits fruits que nous trouvons ne ressemblent pas à ceux qui nous avaient été présentés. Nous reconnaissons un *strychnos*, tandis que l'autre plante était étrangère à cette famille.

Malgré les instances d'Apatou pressé par la faim et encore plus par les moustiques qui nous dévorent, je ne me retire qu'après avoir suivi ma liane depuis les feuilles jusqu'à la racine.

Au retour de cette heureuse excursion nous entendons un oiseau. C'est une excellente maraye qui nous fournirait notre déjeuner. L'oiseau ayant disparu dans les branches d'un arbre élevé, un Indien se met à siffler comme un serpent en colère. Le gibier

affolé voltige au-dessus de la tête d'Apatou, qui pourrait le tuer au moment où il plane, mais qui attend qu'il se repose pour l'abattre à coup sûr.

14 novembre. — En arrivant à Talimapo (village de Taliman), je m'aperçois de la disparition d'une hache que je suppose avoir été dérobée par Alamoïké. Apatou en informe le vieux tamouchi Taliman. Celui-ci me dit : « Ne crains rien, tu auras ta hache demain. »

Il donne des ordres, et une légère pirogue montée par deux jeunes Indiens se met en route pendant la nuit. Avant le départ, ces jeunes gens se font faire des scarifications sur les deux bras. On serre le biceps en haut et en bas et on taille légèrement la peau avec une lame de bambou ayant la forme d'un coupe-papier. Les coupures qui se font suivant l'axe du bras sont très rapprochées les unes des autres. Ils prétendent que cette opération leur donnera plus de force pour pagayer.

Ils ne partent jamais pour une grande chasse sans se tirer un peu de sang des bras, ce qui les empêche, disent-ils, de trembler en tirant l'arc. De même, avant de faire un voyage par terre, ils ne manquent jamais de se faire des incisions au niveau des mollets.

Les Roucouyennes ne se tatouent généralement pas, mais les Trios se font quelques marques noires à la partie interne du bras, au niveau du biceps. A propos du tatouage, Apatou me donne des détails très intéressants sur les cicatrices en relief que lui et tous les gens de sa tribu portent sur toutes les parties du corps. J'avais signalé la teinte plus foncée des cicatrices. Cela tient à un détail d'opération qu'on m'avait caché. Après l'incision, on saupoudre la plaie avec du charbon en poudre impalpable, et on frotte pendant longtemps avec une tendre pousse de bananier. C'est à l'introduction du charbon dans le tissu cellulaire qu'il faut attribuer la belle couleur noire que présentent les tatouages en relief de tous les nègres marrons de la Guyane [1].

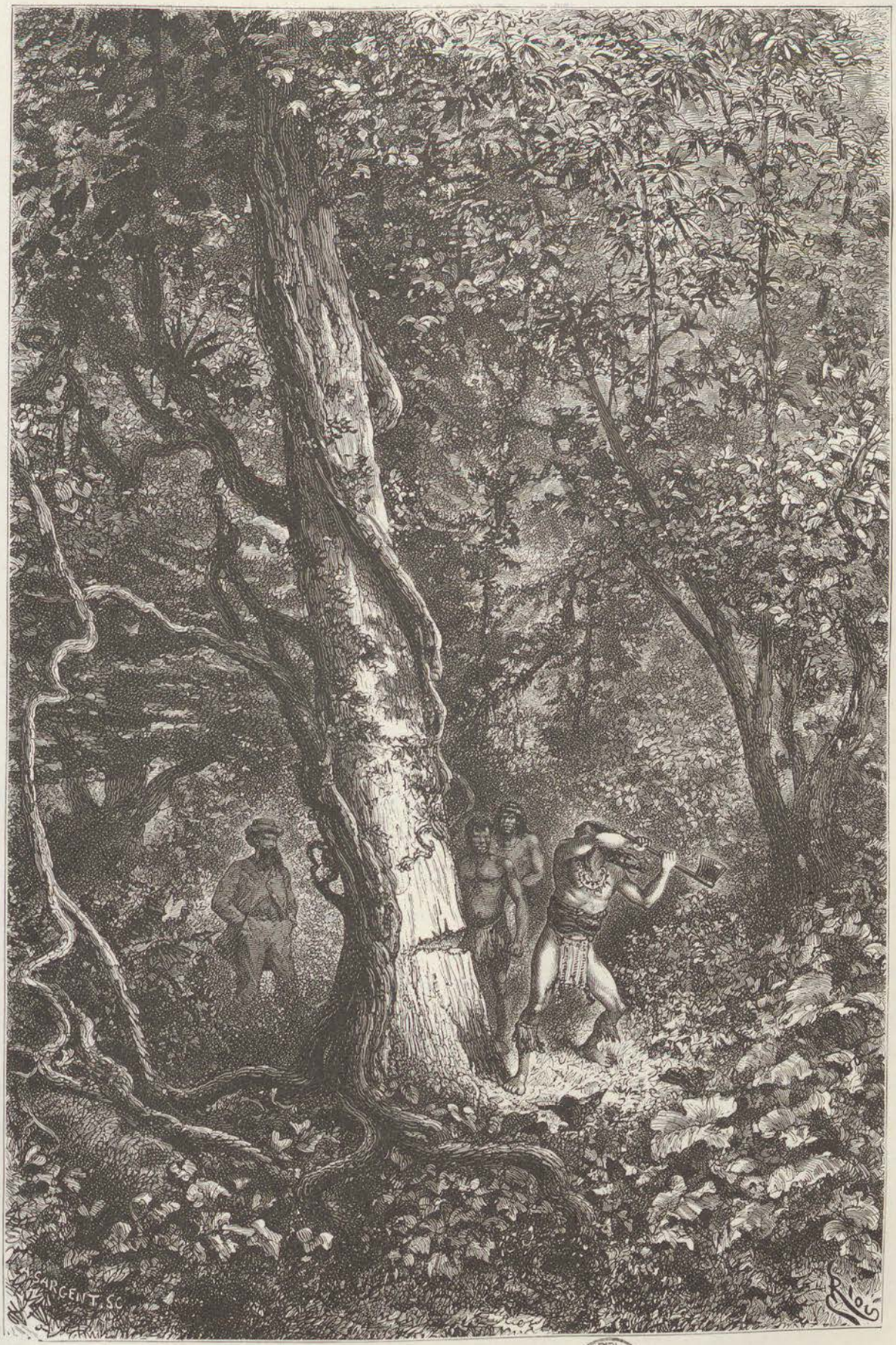
Taliman paraît jouir d'une grande autorité. Yacouman, qui est le chef le plus important du Yary, fait le plus grand éloge de ce petit potentat.

« *Sene oua inele peïto capsac?* » (Ne vois-tu pas, me dit-il, que ses soldats sont tous gras?)

Les qualités d'un chef ne sont pas seulement dans la guerre, il peut les montrer en temps de paix en donnant des ordres intelligents pour la pêche, la chasse et la culture du manioc. Taliman n'est pas le fils d'un tamouchi; autrement dit, ce n'est pas un prince héritier; il a obtenu le diadème d'écailles de caïman en épousant la fille du chef. Vous voyez que les femmes ne sont pas seulement considérées là comme des bêtes de somme, puisqu'elles héritent de la couronne, sinon pour elles, du moins pour un peïto de leur choix.

Le défunt avait pourtant laissé des enfants mâles plus âgés que sa fille, mais, ne les

1. Apatou, ayant passé un hiver rigoureux en France, a souffert quelquefois de ces cicatrices qui se gonflaient au moment de la recrudescence du froid. Le même phénomène se produit chaque fois qu'il a la fièvre.



BIBL. MUSEUM PARIS

ABATAGE D'UN ARBRE (P. 279)

ayant pas jugés capables de commander, il a donné la couronne à un de ses sujets en même temps que la main d'un enfant préféré. Son fils Couloun, étant obligé d'obéir à son beau-frère en qualité de simple peïto, a préféré quitter la tribu pour s'établir dans le Yary, où nous l'avons rencontré.

Les tamouchis héritiers, Ouanica est de ce nombre, ont certains privilèges sur les autres enfants. Lorsqu'ils mangent, ils ont le droit de s'asseoir sur un *cololo* comme le chef régnant, tandis que les sujets sont accroupis sur leurs talons. D'autre part, ils se distinguent des peïtos par les honneurs qu'on leur rend dans les tribus qu'ils traversent. La veille du départ, la jeune femme du chef du village prend le soin de peindre le beau Ouanica des pieds à la tête avec du roucou. Comme nous rencontrons des habitations presque tous les jours, il est continuellement peinturluré de frais.

Les voyageurs américains prétendent à tort que les hommes n'ont d'autres occupations que la pêche et la chasse, tandis que la femme fait tous les travaux. L'homme a le soin des arbres, coupe l'abatis, plante le manioc, les bananes, etc. Lorsque la famille se rend à l'abatis, ce sont les hommes qui pagayent; les femmes n'interviennent qu'autant que ces derniers ne sont pas en nombre suffisant. Ils arrachent le manioc ensemble; mais c'est toujours l'homme qui coupe les bananes, grimpe sur les arbres pour cueillir les papay, les graines de comou et de ouapou. Les femmes ramassent les fruits et les portent à la maison; quand les hommes reviennent de la chasse, ils apportent leur gibier jusqu'à la lisière de la forêt, où les femmes vont le prendre pour traverser le village. Les femmes font la cassave, le cachiri, enfin s'occupent de tous les détails de la cuisine et tissent les hamacs. En voyage, les femmes portent le catouri comme les hommes, mais il est beaucoup moins chargé ; il ne renferme généralement que la marmite et un hamac. Les hommes travaillent seuls à la construction des maisons. Le rôle de chacun est si bien défini que le voyageur est certain de ne rien obtenir s'il commande aux hommes un travail qui est l'attribut des femmes.

J'aurais besoin moi-même d'un badigeonnage au roucou, car je me sens dévoré par une infinité d'insectes que j'ai ramassés en faisant une excursion botanique; je fais enduire mes pieds d'huile de *carapa* au moment du coucher. Je pensais dormir comme un bienheureux, sachant que cette huile amère a la propriété de tuer les chiques et les tiques, mais voilà que pendant la nuit j'éprouve des démangeaisons insupportables. Les chiques empoisonnées font dans la peau de mes orteils des ravages diaboliques.

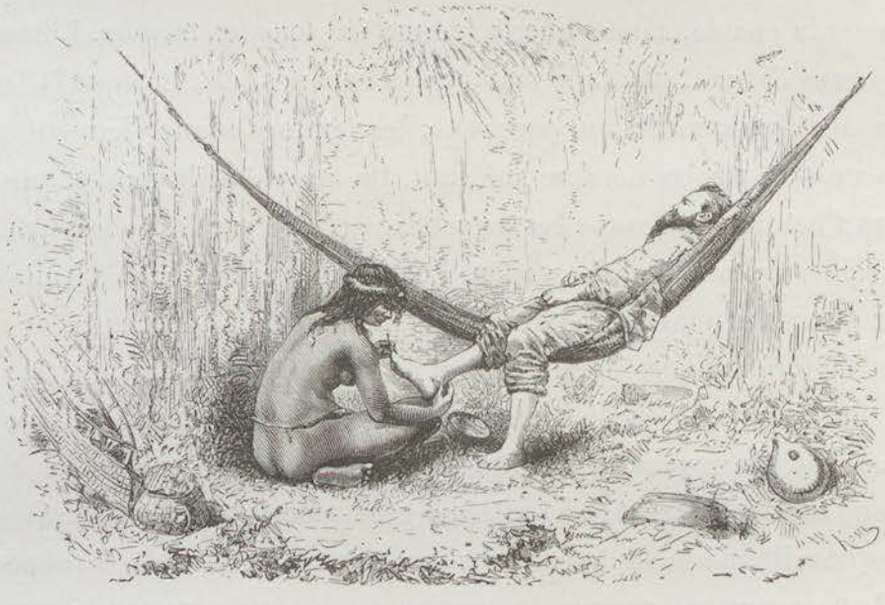
14 novembre. — Je n'ai pas fermé l'œil, et au réveil je vois sur l'extrémité des orteils de petites vésicules remplies d'eau. Une jeune femme se met à l'œuvre avec un os taillé en pointe et retire onze cadavres de cette affreuse puce pénétrante que les Roucouyennes appellent *chiqué*. L'opérateur m'offre les premiers parasites qu'elle retire pour les mettre sous ma dent. Je ne puis me résoudre à l'usage des Ouayanas, qui croquent leurs chiques au fur et à mesure de l'extraction.

Je demande à un Indien : « Pourquoi manges-tu tes chiques? »

Il me répond : « Parce qu'elles m'ont dévoré les pieds. »

Dans la matinée nous passons devant un petit affluent de gauche que les Ouayanas ne remontent jamais, à cause des singuliers habitants qui habiteraient près des sources. Yacouman raconte sur la foi du piay qu'on y rencontre des Indiens aux cheveux blonds qui dorment le jour et marchent toute la nuit.

Nous rencontrons à chaque pas des bandes de *kinoros* (*ara Canga*) qui mangent des graines. Les oiseaux en repos sur la haute cime des arbres simulent de belles fleurs d'un rouge flamboyant. Nous en tuons cinq ou six tous les jours, c'est-à-dire autant qu'il en faut pour notre alimentation. Je remarque que mes cuisiniers rejettent à la rivière



UNE JEUNE FEMME SE MIT A M'EXTRAIRE MES CHIQUES

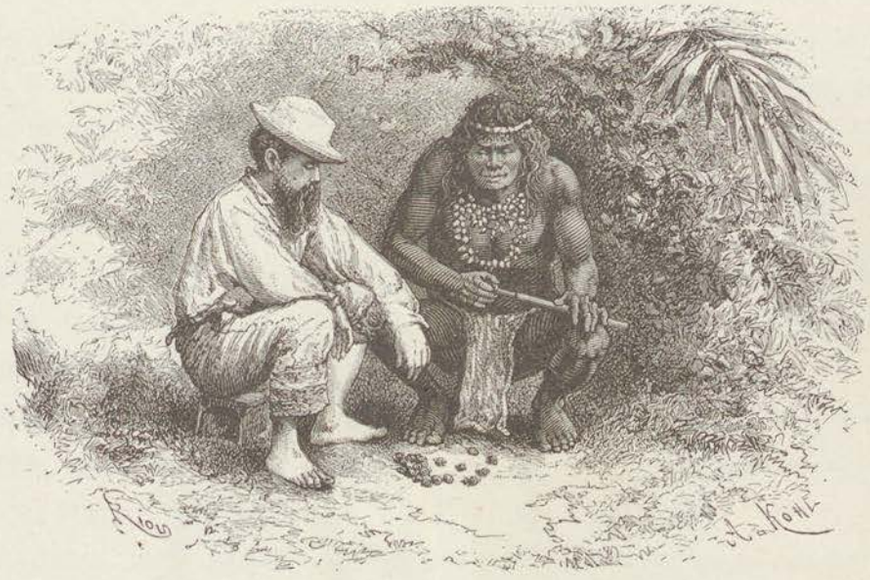
les becs d'ara : c'est qu'ils prétendent que les chiens qui les mangeraient pourraient s'empoisonner.

15 novembre. — Nous avons campé sur une île ravissante, où nous sommes réveillés par le bruit d'un canot qui descend la rivière. Ce sont les jeunes peïtos de Taliman qui ont marché toute la nuit pour nous apporter la hache qui était restée à l'habitation où nous avions étudié l'ourari. Je récompense ces braves gens en leur donnant un petit couteau; je fais également un cadeau à leur tamouchi : c'est un collier composé de petits grelots qu'il désirait vivement. Je les charge également de remettre au grand tamouchi du haut Parou une feuille de papier sur laquelle j'ai signalé cet acte de probité.

Les voyageurs qui suivront mon itinéraire trouveront cette pièce dans le fond d'un petit pagara où il sera conservé comme un fétiche.

16 novembre. — Nous dormons à l'habitation de Tacalé, où sont les objets que j'ai payés d'avance, c'est-à-dire un petit hamac de nourrice, des animaux en cire, un tapira en terre cuite et de petites courges enfilées en collier sur lesquelles des femmes ont dessiné des hommes, des diables et des animaux. La jeune femme qui me présente le petit hamac fort bien tissé me dit : *Amole oli amolita chiri*. Traduction : Tu le donneras à ta femme.

Nous assistons à la fabrication de colliers composés de petits cylindres juxtaposés que les Roucouyennes appellent *taïrou*, et que nos créoles connaissent sous le nom de *ouabé*. Ils emploient la coque d'une graine portée par une liane (*Omphalea diandra*) qui s'élève



FABRICATION D'UN COLLIER

jusqu'à la cime des grands arbres. L'amande, très savoureuse, donne une huile légèrement aromatique employée par les Bonis en cuisine pour faire rôtir les coumarous, et en parfumerie pour lustrer leurs cheveux crépus. L'Indien casse l'enveloppe avec les dents, et, saisissant un éclat de la main gauche, il le perfore au moyen d'une dent d'*aymara* ou de *sakané* (grands poissons) fixée à l'extrémité d'un petit bâton qu'il roule vivement sur la cuisse droite. Les morceaux perforés sont enfilés et polis à la main avec des débris de poteries pulvérisés et mouillés.

Le ouabé que les nègres font dans la basse Guyane à Kourou et à Iracoubo est plus fin que celui des Roucouyennes. C'est qu'on se sert d'instruments perfectionnés; on perfore la graine avec une vrille mise en mouvement au moyen d'un archet. Les Trios font des colliers absolument semblables et les appellent *avourou*. Ils emploient une graine ayant la coque beaucoup plus épaisse.

Les Roucouyennes font également devant nous une espèce de collier appelé *ouayary*,

que nos créoles désignent sous le nom de *chéri-chéri*. Ce sont des graines coniques que l'on enfile en les appuyant base contre base. Leur fabrication est plus simple que celle du ouabé ; on casse en deux une petite graine ovalaire appelée *ouayary ;* la grosse extrémité est rejetée, tandis que l'autre est appliquée dans une cavité creusée au bout d'un petit bâton. La base du cône est usée par le frottement sur une pierre plate.

FABRICATION DU COLLIER CHÉRI-CHÉRI

XXIII

Ma femme. — Mariage précoce. — Pêche miraculeuse. — Effets du nicou. — Apatou malade imaginaire. — Géophages. — Le couioui. — Vampires. — Une prison dans le grand bois. — Un coup de tête d'Apatou. — Sentier entre le Yary et le Parou. — Scènes de barbarie. — Une lacune dans le grand bois. — Prairies et forêts de l'Amérique du Sud. — Tortues. — Recherche des œufs d'iguane. — Fabrication de la ficelle. — Danse du *toulé*. — Manière d'offrir un présent.

17 novembre. — Je trouve dans mon hamac une fillette de cinq à six ans qui m'appelle *okiri*. Ce joli bébé, à qui j'avais fait des caresses en remontant le Parou, est destiné à devenir ma femme. J'avais dit au père : « Quel bel enfant! je voudrais bien l'avoir. » On a réfléchi pendant mon absence, et la pauvre petite, que les Ouayanas ont déjà qualifiée de *parachichi oli*, c'est-à-dire l'épouse du Français, est toute prête à voyager avec moi. Le vieux Tacalé ne m'impose qu'une condition : il faudra que je revienne dans la tribu, où je lui succéderai comme tamouchi.

18 novembre. — Nous arrivons à deux heures à Canéapo, l'habitation du tamouchi Canéa. Celui-ci, voyant que nous apportons du nicou, nous propose une grande pêche pour le lendemain matin.

Nous acceptons avec empressement, et pendant que mes hommes se reposent et que je fais des études de mœurs, les peïtos se mettent à écraser la liane enivrante sur les belles roches qui sont en face du village.

Au lever du soleil, on jette une grande quantité de nicou en amont du petit saut; des coumarous affolés courent avec la rapidité de la flèche et bondissent en faisant jaillir l'eau comme des pierres qu'on jette obliquement pour faire des ricochets. Ces mouvements désordonnés sont bientôt suivis d'un état de paralysie ; le poisson vacille un peu, puis se renverse sur le dos. Armés de bâtons, nous courons entre les roches, tantôt à la nage, tantôt ayant de l'eau jusqu'au cou, et nous ramassons les coumarous, qui ne tarderaient pas à reprendre leurs sens engourdis. Apatou n'assiste pas à cette pêche sous prétexte de malaise ; mais, en l'examinant au retour, je m'aperçois qu'il n'a pas la moindre fièvre ; sa maladie n'affecte que le moral.

En attendant la cuisson du poisson, je vois plusieurs Indiens manger de la terre.

Tous les Roucouyennes sont géophages. On trouve dans chaque maison, sur le boucan où l'on fume la viande, des boules d'argile qui se dessèchent à la fumée et qu'on mange en poudre. Dans la journée, à une heure toujours éloignée des repas, ils prennent une de ces boules, enlèvent la couche qui est noircie par la fumée, et raclent l'intérieur avec un couteau. Ils obtiennent une poudre impalpable dont ils avalent cinq ou six grammes en deux prises.

Il m'est impossible de recruter des hommes pour m'accompagner dans la descente du Parou. Les Indiens font tout ce qui leur est possible pour me détourner de mes projets; ils disent que nous trouverons des monstres fantastiques, des chutes insurmontables.

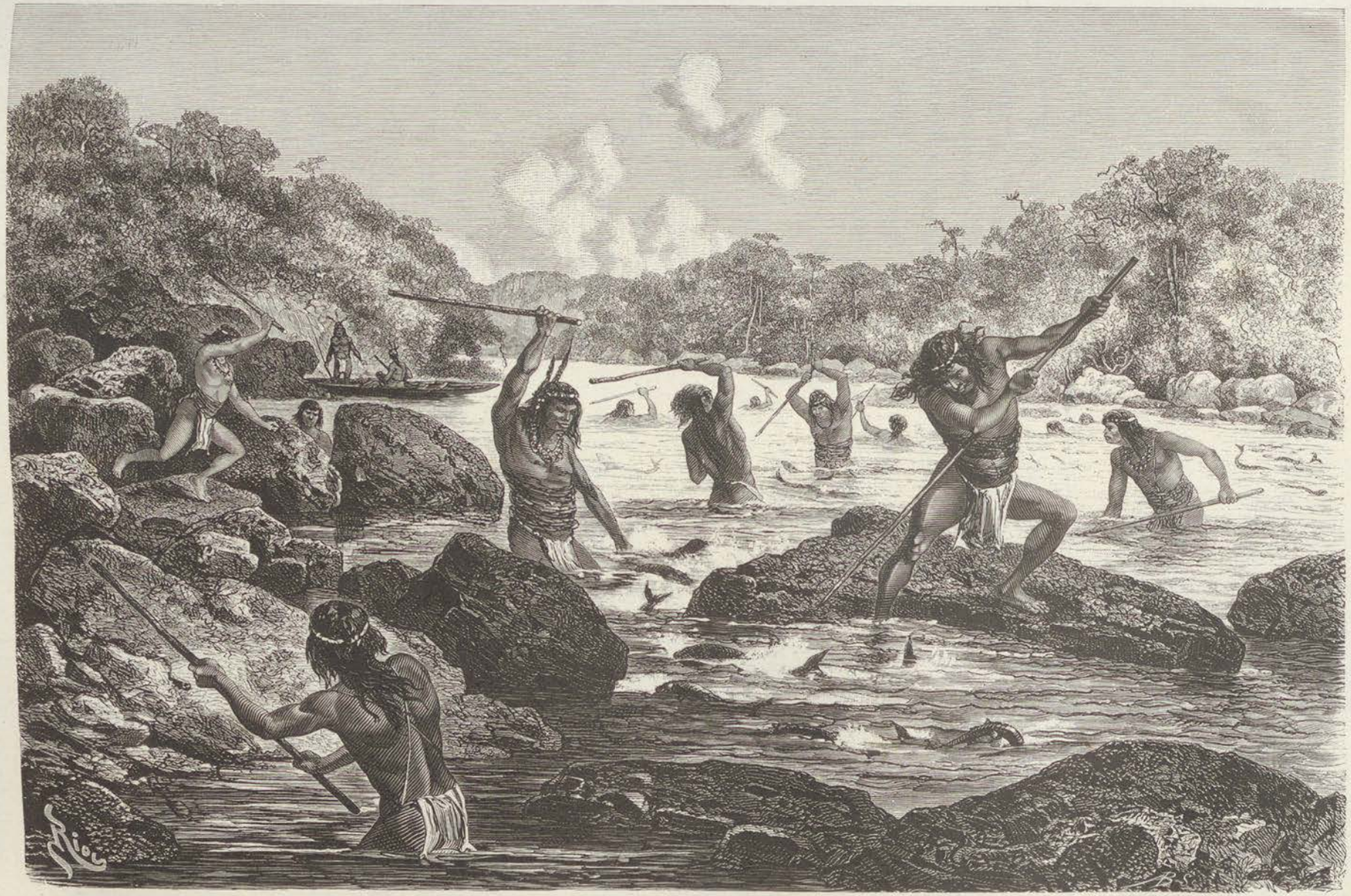
Nous partons quand même le 18 au matin. Mais, deux heures après, nous faisons une petite reconnaissance à l'embouchure d'une crique à la recherche de quelque gibier. Nous ne tardons pas à voir un couioui (*Penelope leucolophia*), qui s'éloigne d'abord, mais qu'Apatou fait retourner en criant *couioui*. Cet oiseau, qui est de la grosseur d'une poule, a le corps noir, la tête blanche et les ailes tachetées de blanc. Quoique très voisin de la maraye, c'est un gibier moins estimé ; on le rencontre souvent dans les terrains marécageux avoisinant l'embouchure des petits cours d'eau, parce qu'il y trouve des graines de palmier ouapou (*assaï*).

Dans le Parou, comme dans les autres rivières de la Guyane, le voyageur rencontre souvent des bandes de petites chauves-souris qui s'envolent en tourbillonnant d'un arbre à l'autre. Cette espèce est inoffensive. Ces animaux dorment sous un tronc d'arbre incliné dans la rivière, auquel ils sont suspendus par les pattes. Il y a une espèce de vampire un peu plus grosse qui se tient dans les maisons et qui fait des morsures à l'homme et aux animaux. Dans la plupart des cas il s'attaque au gros orteil ; il mord de préférence entre les deux sourcils et au bout du nez. Ces plaies, très légères, guérissent généralement sans laisser de cicatrices et n'ont qu'un inconvénient, c'est de saigner assez abondamment dans un pays où l'on a déjà trop de tendance à l'anémie. Les bœufs, les chevaux et les chiens succombent quelquefois d'épuisement à la suite de piqûres répétées produites par les vampires.

Un fait curieux est que cet animal, qui attaque toujours pendant la nuit, ne réveille jamais sa victime. Ce n'est que le lendemain matin qu'on s'aperçoit de la blessure, non pas par la douleur qu'elle provoque, mais par une assez grande quantité de sang qu'on trouve dans son lit ou dans son hamac.

Vers deux heures, nous atteignons une habitation où je retrouve deux personnages de connaissance. C'est ce couple d'assassins fugitifs de l'Amazone que nous avons rencontrés l'an dernier dans les eaux du Yary. Ces misérables, ayant trompé leurs voisins, sont obligés de vivre dans l'isolement le plus complet. Leur liberté est plus dure que les verrous de la geôle ; âgés et malades, ils sont destinés à mourir de faim au milieu de la forêt qui menace d'envahir leur habitation. Je défends à mes noirs d'avoir aucune relation avec ces malfaiteurs : la vieille femme au nez de vautour, aux yeux de hibou, serait bien capable de nous faire subir le sort de son premier mari, c'est-à-dire de nous empoisonner avec un breuvage de sorcière.

19 novembre. — Apatou ayant enfreint ma consigne pour acheter un hamac, je lui fais quelques reproches sur sa conduite. S'étant fâché, il me dit : « Toi pas content, moi parti. » Je ne réponds pas à cette impertinence.



ARMÉS DE BATONS, NOUS COURONS ENTRE LES ROCHES ET NOUS RAMASSONS LES COUMAROUS (P. 287)

BIBL. MUSEUM PARIS

Bientôt nous arrivons à une chute où il faut passer bagages et canots par terre. Apatou ramasse sa pacotille qu'il charge sur un petit canot et demande à me serrer la main en signe d'adieu. Je veux lui payer, séance tenante, cinq cents francs que je lui dois ; mais il refuse, disant que je n'ai pas besoin de le payer puisque je ne suis pas content de ses services.

Une demi-heure après, au moment où je croyais mon patron déjà bien loin, je le vois avec une lourde charge sur le dos. Il n'a pas tardé à redescendre et s'est mis au travail sans dire mot.

Nous passons vers dix heures devant la tête d'un sentier suivi par les Indiens qui vont du Parou au Yary. Il faut deux jours et demi pour atteindre le village d'Akiépy, et de là un jour de canotage en descendant la crique Apaqua, qui débouche dans le Yary, un peu en aval du village de Macouipy. Si l'on ne veut pas se servir de canot, il faut quatre jours et demi de marche pour aller à cette habitation.

Des Indiens que nous trouvons campés au débarcadère consentent à nous accompagner jusqu'à leur petit village appelé Paléouman. En route, ils nous racontent une histoire qui s'est passée l'an dernier dans ces parages.

Le tamouchi Akiépy, n'ayant pas planté de manioc en quantité suffisante, alla s'installer chez Macouipy, qui lui fournit de la cassave et du cachiri pendant toute la mauvaise saison. Revenu chez lui, il ne se donna pas la peine de faire un abatis, trouvant plus commode d'aller mendier ou voler le manioc de ses voisins. Ce paresseux, très rusé, ne se servait pas de sabre d'abatis pour couper les tiges de manioc : il les arrachait, de manière à faire croire que les dégâts avaient été produits par des agoutis.

Macouipy, qui se laisse prendre au piège, passe des journées à chercher avec des chiens le gibier qui détruit sa plantation ; enfin ce chef habile ne tarde pas à découvrir une piste qui conduit de son abatis au village d'Akiépy. Il part dans la nuit avec deux de ses fils et un peïto et arrive au jour à l'habitation du voleur ; il n'y trouve que des femmes et des enfants, qui lui disent que leur tamouchi est allé pêcher avec du nicou dans la crique Apaqua. Macouipy part aussitôt à la poursuite de son voisin. Arrivé près de la rivière, il aperçoit les deux enfants d'Akiépy occupés à boucaner du poisson. Ces jeunes gens, complices de leur père, reçoivent à l'improviste une grêle de flèches sous lesquelles ils succombent.

Macouipy et ses soldats emportent au loin les cadavres et se cachent près du boucan en attendant le retour d'Akiépy. Celui-ci ne revenant pas, Macouipy descend le long de la rivière Apaqua. Bientôt il aperçoit son ennemi dans une petite pirogue et lui décoche une flèche, mais celui-ci plonge à la rivière et prend la fuite. Macouipy, qui s'est jeté à l'eau, veut lui donner un coup de sabre en nageant, mais l'instrument lui tombe des mains. Akiépy se retourne, s'élance sur son adversaire qu'il prend par la gorge. Une lutte terrible s'engage au milieu de la rivière et les deux combattants vont

s'entraîner au fond de l'eau, lorsqu'une flèche lancée de la rive frappe Akiépy dans le cou. Les femmes et les enfants de ce malheureux, qui a payé trop cher ses larcins, sont venus se réfugier à l'habitation d'Apaqua.

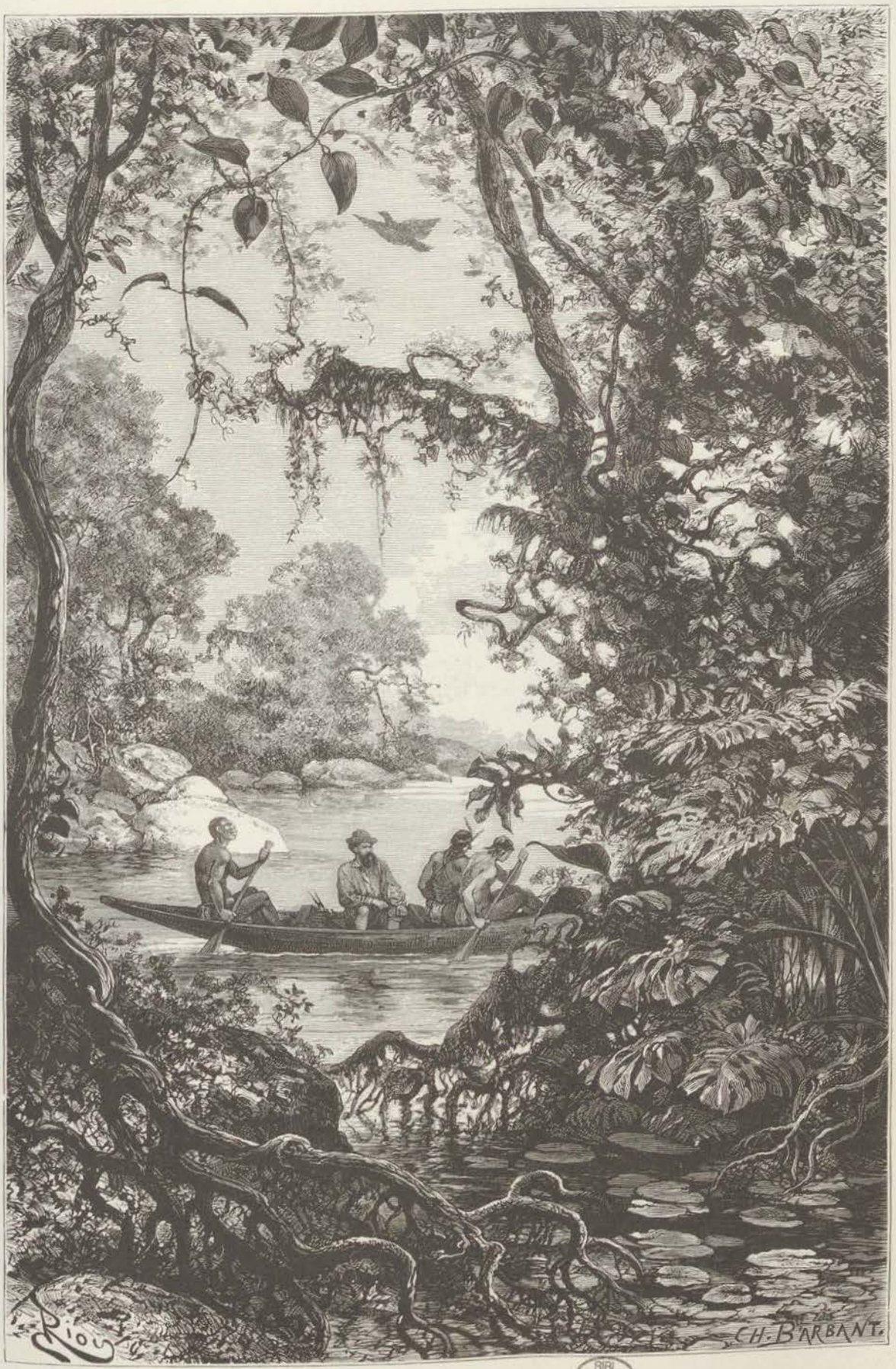
20 novembre. — Le matin, je rencontre une lacune dans l'immense forêt qui recouvre les quatre cinquièmes de l'Amérique du Sud. Il y a deux zones bien distinctes dans cette partie du continent américain : ici le grand bois sans horizon, là-bas des prairies sans un arbre, sans un arbuste, où la vue se perd sur une masse de graminées.

La richesse de l'Uruguay, de la République Argentine et de la Patagonie est dans les prairies qui alimentent des milliers de bœufs et de chevaux ; l'avenir du Vénézuéla, de la Guyane et du Brésil n'est pas dans l'exploitation de l'or et des pierres précieuses, mais dans celle des forêts. Quand la soif de l'or sera apaisée dans la Guyane française, on s'occupera des bois précieux et de construction qui tombent de vétusté sur les bords du Maroni, de l'Oyapock et de tous les affluents de l'Amazone.

Cette savane, qui a plusieurs kilomètres d'étendue, me rappelle l'aspect d'un champ de blé mûr. L'herbe est si sèche qu'elle prend feu à la moindre étincelle. En la traversant avec Apatou, nous faisons lever quelques serpents et tuons un *cariacou*, c'est-à-dire une petite biche, qui broutait l'herbe.

Nous relevons dans le lointain de jolies montagnes qui paraissent élevées de cent cinquante à deux cents mètres au-dessus de la rivière. Mon compagnon me fait remarquer que l'une d'elles, avec son sommet arrondi recouvert d'arbres touffus au feuillage sombre, a l'aspect d'une tête de nègre.

Le courant est faible et l'eau n'a pas plus d'un mètre de profondeur, bien que la rivière n'ait pas deux cents mètres de largeur. Cette navigation qui dure dix heures par jour est des plus monotones ; nous n'avons d'autre distraction que de flécher de petites tortues, qui sont très communes dans cette rivière, tandis que nous n'en avons pas trouvé une seule dans le Yary. D'autre part, nous rencontrons beaucoup de bancs de sable, où mes hommes ne manquent jamais de s'arrêter. On distingue les traces de pattes terminées par cinq doigts effilés, et au milieu de la piste une traînée produite par le frottement d'une queue. Çà et là on voit de petits monticules semblables à ceux que produisent les taupes dans nos prairies. Nous devons trouver des œufs d'iguane dans ces parages. Un Indien, à genoux près d'un monticule, remue le sable avec un bâton. Rencontrant une galerie qui se dirige horizontalement, il la poursuit jusqu'à ce qu'il arrive sur les œufs, et il en recueille une vingtaine. C'est au commencement de la saison sèche, au moment où les eaux se retirent, que commence la ponte. A cette époque les œufs renferment quelquefois de petits iguanes, mais ce n'est pas une raison pour les rejeter ; l'Indien trouve l'embryon plus délicat que le jaune de l'œuf. J'ai une folle passion pour les œufs d'iguane boucanés ; je les trouve beaucoup plus savoureux que les œufs de poule.



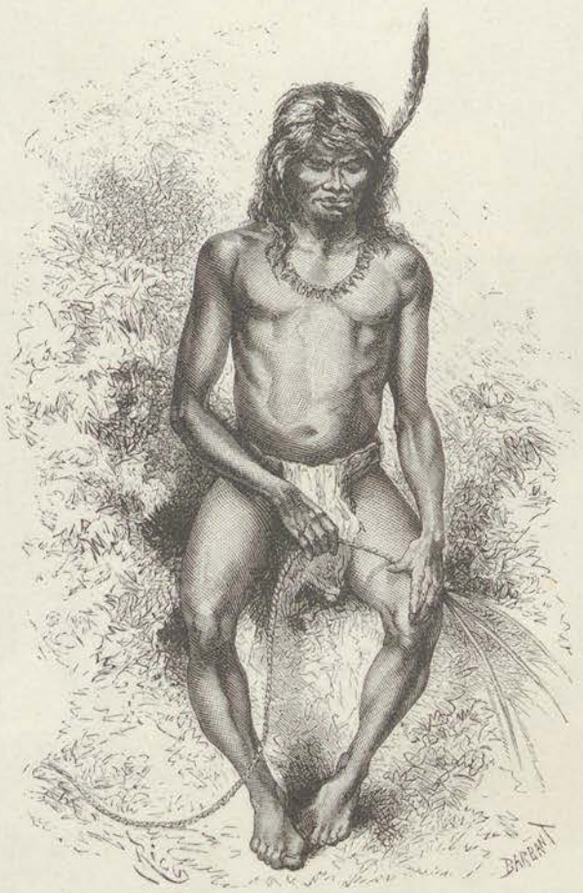
BIBL. MUSEUM PARIS

NAVIGATION SUR LE PAROU

Le 22, nous prenons un jour de repos dans une habitation appelée Yaripo, où j'enrôle des hommes pour nous guider pendant quelques jours.

Entre autres occupations, je répare mon unique pantalon, qui présente de sérieuses avaries. Manquant de fil, un Indien m'en fait séance tenante. Voici sa manière de procéder :

Deux Indiens coupent chacun une longue feuille. Ils entre-croisent ces feuilles et se mettent à faire un mouvement de va-et-vient en tirant avec force chacun de son côté,



FABRICATION DE LA FICELLE

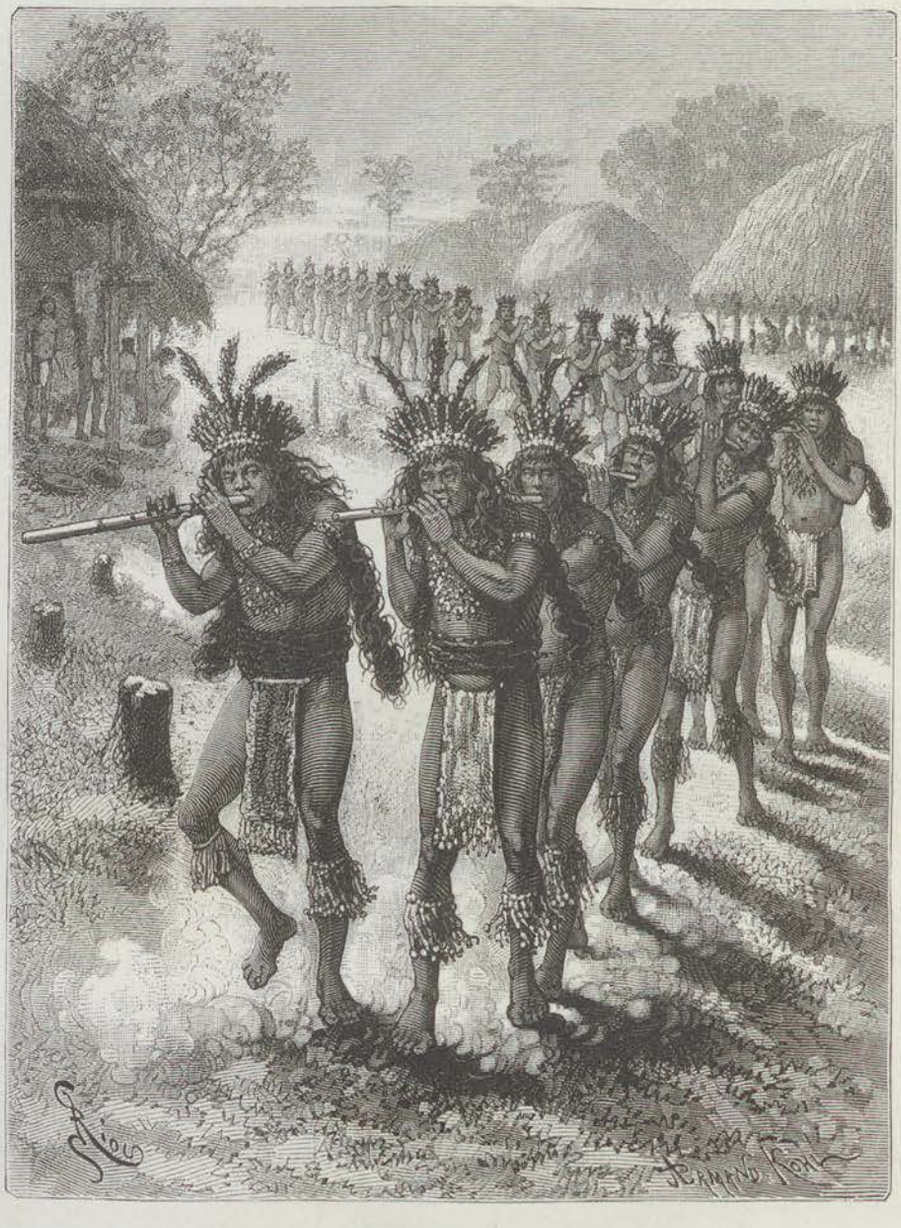
et bientôt la matière charnue des feuilles a été enlevée et il ne reste plus que les fibres textiles. J'ai du fil.

Pour faire la ficelle, l'Indien met trois fils de longueur égale sur son genou, et, les fixant solidement avec la main gauche, il les enroule en glissant la main sur la cuisse, d'arrière en avant, puis d'avant en arrière. Avec une seule de ces manœuvres, il opère le cordelage sur une longueur de douze centimètres. En répétant ces mouvements, il arrive à faire des cordes fixes ayant plus de trente mètres de longueur, qu'il enroule en pelotes.

La fabrication des fils de coton destinés à la confection des hamacs est réservée aux

femmes. Leurs bobines sont composées d'un bâtonnet dur, passé dans une couronne sculptée dans un os de tapir ; elles portent à l'extrémité un crochet taillé dans le bois.

J'assiste à un *toulé*. Vers quatre heures du soir, vingt hommes alignés sur un seul rang débouchent sur la place du village. Ils n'ont plus leurs grands chapeaux, mais de petites couronnes en plumes (*pomaris*), et ils portent en haut de chaque



DANSE DU TOULÉ

bras, en guise d'épaulettes, deux queues d'aras rouges (*kinoro ouatiki*), d'un bel effet. Le chef de bande, qui est à droite, tient à la bouche une grosse flûte de bambou d'où il tire des sons graves et tristes en se balançant sur la jambe droite. Les autres, portant chacun une flûte, également de bambou, mais plus petite, répondent sur un ton plus élevé. Arrivés au milieu du village, ils forment un cercle et se mettent à

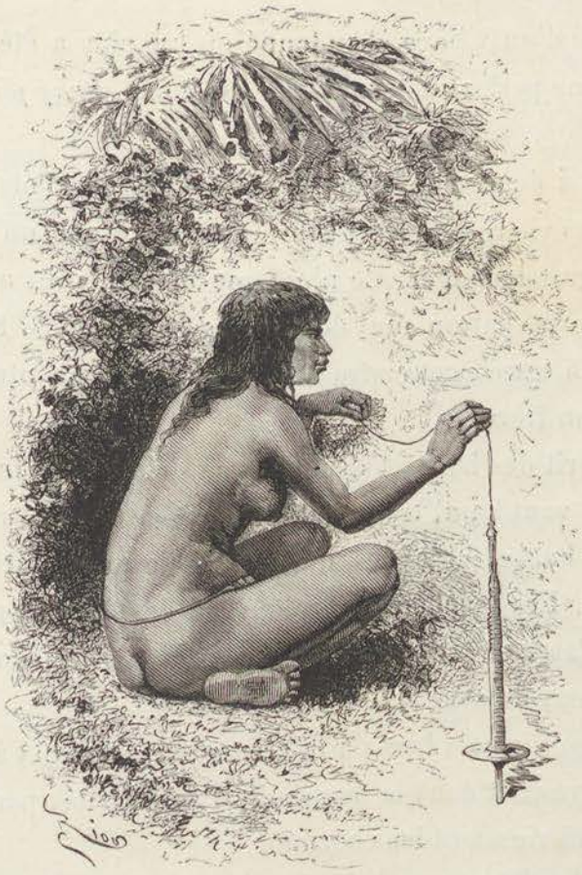
tourner en jouant toujours le même air et en frappant légèrement le sol en cadence avec le pied droit.

C'est une roue vivante qui reste en mouvement toute la nuit, en sifflant, et m'agace les nerfs à ne pouvoir fermer l'œil. L'axe de cette machine diabolique est formé par un grand pot de cachiri où les danseurs assouvissent leur soif.

Les danseurs, presque tous étrangers à la tribu, se proposant de récompenser les femmes qui leur ont versé des flots de cachiri pendant toute la nuit, montrent, l'un un *catouri* (hotte), l'autre un *manaré* (tamis), un troisième une *anicato* (cuiller) pour remuer la bouillie. Les femmes brûlent d'envie de posséder ces objets qui sont tout neufs et artistement travaillés.

Le possesseur du catouri s'assied au milieu de la place avec un bâton qu'il cache derrière son dos. Une jeune fille s'approche pour saisir l'objet, mais elle reçoit un grand coup sur les doigts, aux rires et applaudissements de l'assistance. Une seconde, plus habile, se dérobe aux coups et enlève le beau catouri. Cette distribution de cadeaux et de coups de bâton dure plus d'une heure. Les femmes répondent à la générosité des convives en apportant trois grandes jarres remplies d'un cachiri qui est encore meilleur que celui de la veille ; on boit tant et plus.

Disons en passant que la mort des femmes n'est suivie d'aucune espèce de fête.



FEMME FILANT

XXIV

Manière de grimper. — La vie future. — But de la crémation. — Les piays ne vont pas au ciel. — Manière d'indiquer les distances. — L'art de compter chez les Roucouyennes. — La consultation d'un piay. — Les vétérinaires sont inutiles, puisque les bêtes ont leurs médecins. — Fumigation au tabac, exorcisme, ventouses, diète, honoraires conditionnels. — Un cas désespéré. — Sortilège. — Les Apalaï. — Le voyageur obligé de supplicier ceux qui voient un blanc pour la première fois. — Bonsoir. — L'oiseau fantôme. — On s'asphyxie pour éviter les moustiques. — Promenade nocturne. — Une idole. — Recrutement d'une escorte. — Peintures sur bois. — Crânes de singes servant à faire des cuillers. — Manière simple d'éviter une bande de pécaris. — Un vieux récalcitrant obligé d'être aimable. — Un nouveau caractère qui distingue l'Indien des autres races. — Je deviens imprimeur. — Voleur intimidé.

23 novembre (douzième jour de marche en descendant le Parou). — Nous rencontrons un grand affluent de gauche appelé Citaré, dont le débit est le tiers du Parou.

Pendant que je fais une reconnaissance à l'embouchure, Apatou tue un couati, qui reste suspendu par la queue ; un Indien s'empresse d'aller le chercher. Pour cela, il se passe les pieds dans un lien fait avec des feuilles de palmier et monte avec la vélocité d'un macaque. Arrivé aux branches, il dégage ses jambes et se promène à son aise ; puis, après avoir décroché le gibier, il se met à descendre, toujours avec son lien qui l'empêche de glisser.

Nous passons à côté d'un village abandonné où un piay a été enterré.

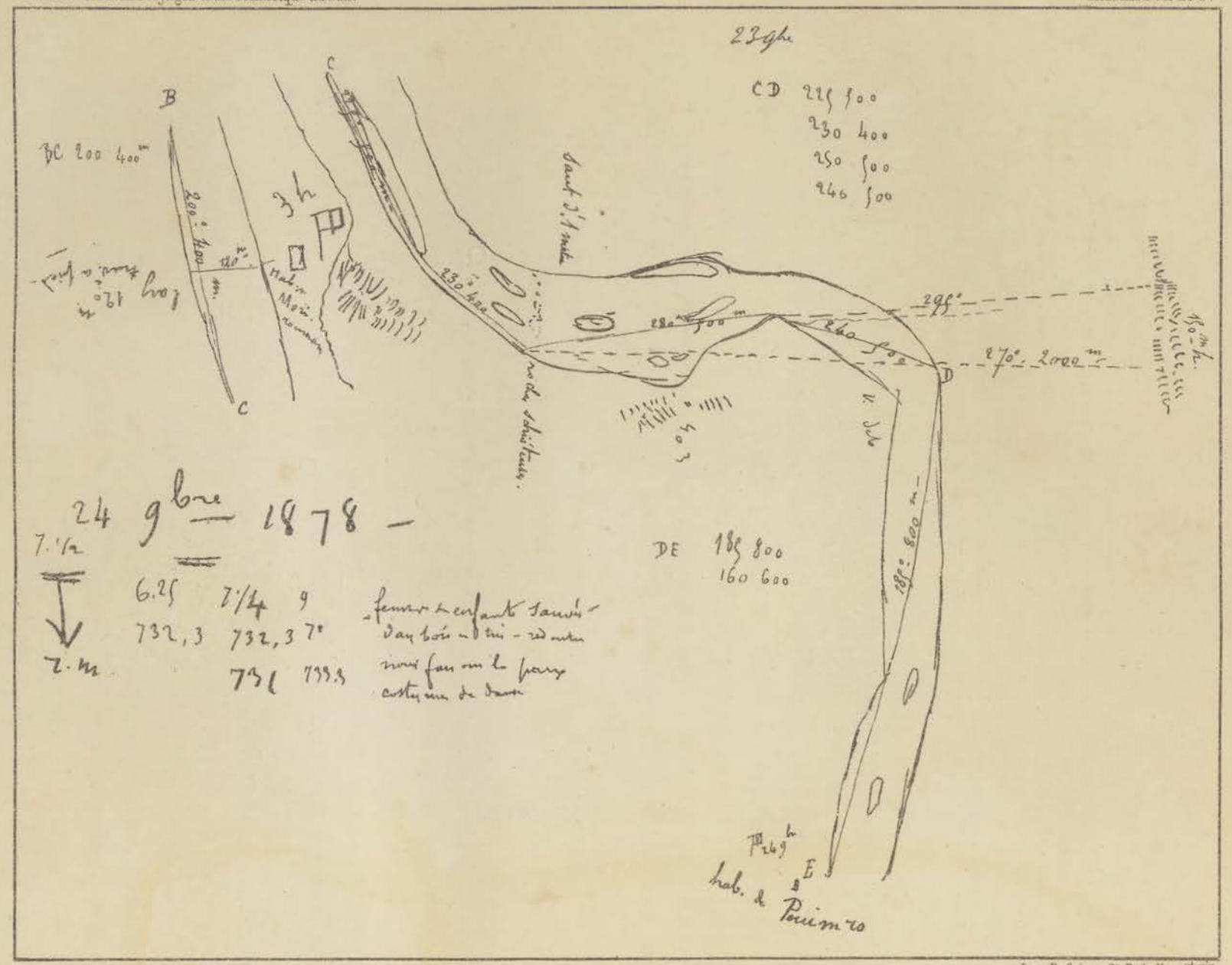
« *Honis lipoc oua* (ne parlez pas), nous dit Yelemeu, *Iteké piay tale yépé* (le piay Iteké est là). »

Il se met à pagayer si doucement qu'on n'entend pas le clapotement de l'eau ; c'est à peine s'il respire pour éviter de faire du bruit. Nous avons un moment de frayeur, croyant qu'il y a un grand danger. Ce n'est que deux heures après, et lorsque nous sommes bien loin, que le patron me donne des explications. Si nous avions eu la témérité de descendre à terre à cet endroit, nous aurions rencontré le *caïcouchi piay* (le tigre piay), qui garde son frère.

Après la mort, l'esprit des bons et des mauvais s'élève vers le ciel, qu'ils appellent *capoun*. Les premiers vont haut, très haut, bien au-dessus des nuages. Ils trouvent là de jolies femmes ; on danse toutes les nuits, on boit du cachiri, on chasse, et on ne travaille pas à l'abatis. Les méchants s'arrêtent au-dessous des nuages, où ils courent toujours, sans espoir d'arriver plus haut. Si l'on brûle le corps aussitôt après la mort, c'est pour que l'âme s'envole avec la fumée.

Les piays, qui ne sont jamais livrés à la crémation, gardent l'âme attachée au corps. L'esprit et la matière restent dans la fosse, où ils sont visités par les piays, et par des bêtes et des hommes qui viennent les consulter.

24 novembre. — Nous dormons à l'habitation de Pouimro. C'est le dernier village



TRACÉ SUR LE PAROU

BIBL. MUSEUM PARIS

fait en canot par le Dr Crevaux, le 24 novembre 1878.

Explication des signes employés par le Dr Crevaux : 円, lieu de campement; C. E., repères pour les raccords; B. C., 200°, 400m. Le premier chiffre donne la direction à la boussole, le second la distance à l'estime; 7 1/2, heure du départ; R. M. remonte-montres; 6.25, à 6 h. 25 minutes; 732.3, un des baromètres marquait 732mm, 3/10

des Roucouyennes; nous allons pénétrer dans une nouvelle tribu d'Indiens, les Apalaï. Je rencontre un piay nommé Apipa, qui a la réputation d'avoir beaucoup voyagé; je profite de cette occasion pour lui demander des renseignements sur la route qui nous reste à faire. Voici textuellement les indications qu'il me fournit. Il lève le bras droit et fait un demi-cercle dirigé de l'est à l'ouest, et, se frappant la poitrine, il dit : *Mou-mou.... itouta tinicksé* (dans le bois dormir). Répétant le même geste, il ajoute : *Moëneu* (demain), *mou-mou.... Apalaï patipo tinicksé* (dormir habitation Apalaï); *moëneu.... mou-mou.... Beymao tinicksé*, etc., etc.

Prenant des notes au fur et à mesure de ce récit qui dure une heure, sans interruption, je vois que nous sommes bien éloignés du terme de notre voyage, puisque mon collègue s'est frappé plus de quarante fois la poitrine de la main gauche.

Les Roucouyennes ne savent exprimer que trois nombres : *aouini*, un ; *sakéné*, deux ; *hélé-ouaü*, trois ; après, ils montrent les doigts des mains et les orteils, et, lorsque le chiffre dépasse vingt, ils disent *colepsi*, qui est un diminutif de beaucoup, ou bien *colé*, *colé*, beaucoup, beaucoup.

Au coucher du soleil, mon collègue se prépare à donner une consultation. On établit, dans un coin du carbet, une petite cage en feuilles de palmier, où le piay pénètre en rampant. Le malade, qui reste en dehors, s'assied sur un *cololo*, au milieu des spectateurs.

Après un moment de silence, nous entendons un bruit de frottement; c'est le piay qui frappe avec les mains les feuilles de *ouapou*. Ensuite, soufflant avec force, il fait : *hi.... hi...*, en imitant le cri du tigre ; après, il siffle comme le macaque, chante comme le hoco, la maraye et toutes les bêtes du grand bois. C'est une invocation à tous ses collègues les piays animaux : *caïcouchi piay* (sorcier tigre), *mecou piay* (sorcier macaque), *matapi piay* (sorcier serpent), *achitaü piay* (espèce de pacou), qui doivent l'aider de leurs conseils ; ce sont eux qui lui indiqueront des remèdes pour guérir son malade. Pour que ceux-ci viennent sans crainte, on a eu soin d'éteindre tous les feux du village.

Le silence est profond ; c'est le moment solennel de la consultation entre le sorcier des hommes et les sorciers des bêtes.

Ensuite, on fait un peu de musique, le piay chante : *Carvilanayo! Carvilanayé!* et s'accompagne en frappant des pieds sur une planchette. On fait alors entrer le malade, qui tremble de frayeur. Le piay hume la fumée d'une cigarette qu'on lui passe tout allumée et la projette avec force en soufflant comme un cachalot sur la partie malade. Puis, il fait ventouse et souffle avec violence pour chasser le mal qu'il vient d'aspirer. Cette scène diabolique dure plus de deux heures; elle se termine par une prescription que l'on peut résumer en un mot : diète, diète. Le malade ne mangera pas de pakiri, de hoco, de gros poisson, ne boira pas de cachiri, etc. Mon collègue recevra en payement un hamac, mais à une condition, c'est que le malade se rétablira complètement.

BIBL. DU MUSÉUM PARIS

Nous assistons à une autre consultation qui n'est pas moins intéressante : il s'agit d'un malade qui est dans une situation absolument désespérée.

Le piay fait les mêmes gestes, les mêmes invocations, mais il termine la scène d'une manière dramatique. Il se fait passer un petit arc et une flèche minuscule, puis, sortant de sa cabane d'un air triomphant, il montre le dard tout ensanglanté.

« *Soueï yépé ! couchynatati !* » (Je l'ai fléché, il succombera rapidement.)

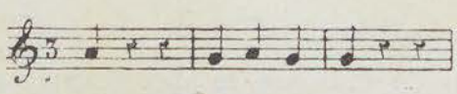
Ces gens simples croient que tous leurs maux viennent de sortilèges. Quand on ne peut enlever la maladie, on se venge en envoyant un mauvais sort à une personne de la tribu voisine.

26 novembre. — Nous arrivons à deux heures à un petit village apalaï, commandé par un jeune tamouchi appelé Tioui. Ces Indiens ont les mêmes caractères physiques que les Roucouyennes, et leur langue est si peu différente, que nous comprenons un grand nombre de mots.

Ils ont un usage assez singulier que nous n'avons pas trouvé chez les Ouayanas.

Quelques instants après mon arrivée, on m'apporte un treillis en feuilles de palmier où sont fixées par le milieu du corps de grosses fourmis noires aux piqûres douloureuses. Tous les gens de la tribu, sans distinction de sexe ni d'âge, se présentent à moi pour se faire piquer sur la figure, les reins, les cuisses, etc. Quelquefois je suis indulgent dans l'exécution ; on me dit : « Encore ! encore ! » Tous ne sont satisfaits que lorsque la peau est parsemée de petites élevures semblables à celles qu'on produirait en donnant le fouet avec des orties.

Vers huit heures, le tamouchi nous dit : « *Tinikné yépé*, » c'est-à-dire : « Allons nous coucher. » On nous présente à chacun un flambeau (*ouéyou*), composé simplement d'une longue attelle en bois résineux. On l'allume, et, chacun portant son hamac, nous nous engageons dans le petit sentier qui traverse l'abatis.

Arrivés dans la forêt, nous entendons le chant d'un oiseau qui donne distinctement les cinq notes suivantes :

Une panique s'empare de mon escorte, les flambeaux s'éteignent, hommes et femmes se sauvent dans l'obscurité de la nuit. Nous sommes obligés de retourner au village, et ce n'est que longtemps après que nous allons nous coucher. Quel est donc l'oiseau qui fait tant de peur aux Indiens de la Guyane? On connaît son chant, mais personne ne l'a jamais vu. Il y a lieu de croire que c'est une espèce de chouette.

Il m'est impossible de m'endormir : la chaleur m'étouffe ; je me décide à sortir, mais c'est une opération très compliquée. D'abord il me faut rallumer mon flambeau, si je ne veux pas m'exposer, après m'être avancé le corps courbé sous les hamacs, à me

casser les jambes en marchant sur les traverses clairsemées qui forment le plancher. J'ai beaucoup de peine à descendre par une petite échelle composée de deux perches, sur lesquelles on a fixé quelques barres transversales au moyen de lianes. Mon flambeau s'éteint au moment où j'arrive au bas de l'escalier, et il me faut faire le tour de la hutte, à la recherche de la porte, qui n'est autre qu'un treillis en feuilles de palmier qu'on soulève doucement pour le refermer aussitôt, afin d'empêcher les moustiques de pénétrer.

Mais quel bonheur de se trouver en dehors de cet étouffoir ! Ma poitrine se gonfle, c'est avec volupté que mes poumons aspirent l'air frais de la nuit. Que vois-je au clair

FUMIGATION A LA CIGARETTE (P. 299)

de la lune sur des bâtons disposés en croix comme un gibet? C'est un mannequin empaillé de maïs représentant un guerrier prêt à décocher une flèche.

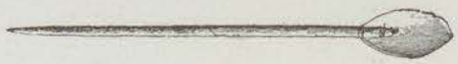
Le lendemain, ayant demandé ce que signifiait cette image, on me répondit : *Yolock*.

J'achète ce diable inoffensif au prix d'un hamac, avec l'intention de le rapporter en France.

Nous ne tarderons pas à gagner les grandes chutes, il nous faut des guides à tout prix. Au moment où j'engage Tioui à m'accompagner chez les Calayouas, je vois arriver un

jeune Indien nommé Olori (iguane) qui sait quelques mots de portugais. Comme il me dit qu'il a visité les blancs, je tâche de l'engager à nous accompagner. Manquant d'objets d'échange, je lui offre mon paletot et de petites pièces d'or pour faire des colliers et des pendants d'oreilles. On réfléchit la nuit, et le lendemain mes hôtes acceptent mes présents : c'est qu'ils sont décidés à faire le grand voyage. Je paye aussitôt, seulement je demande à garder mon paletot jusqu'en bas de la rivière. Mes hôtes n'y consentent qu'à la condition que je leur donnerai d'avance les quelques boutons qui restent à mon vêtement.

Nous nous mettons en route avec un renfort de trois hommes. Olori s'embarque dans ma légère pirogue avec Apatou. Nous rencontrons des habitations presque tous les jours ; j'ai l'occasion de causer avec les indigènes et de recueillir des objets ethnographiques. Entre autres choses, j'achète des peintures sur bois analogues à celle que j'ai trouvée



CUILLER FAITE AVEC L'OCCIPUT D'UN SINGE

chez Macouipy au premier voyage, et des cuillers qui ne manquent pas d'originalité. Elles sont faites d'un occiput de couata qui est adapté avec une ficelle à un manche en bois. Ces instruments sont si commodes, que nous les employons pour notre usage personnel.

29 novembre. — Une demi-heure après le départ, nous courons à terre à la poursuite d'une bande de pécaris qui vient de traverser la rivière. Olori, voulant les faire retourner, imite l'aboiement du chien. La troupe fait volte-face et s'avance sur nous. Apatou et moi nous nous empressons de grimper sur des arbres, mais l'Indien reste à terre avec un sang-froid qui m'étonne. Il se place derrière un petit arbre recourbé jusqu'au sol, et, couvert par cet arceau qu'il maintient du pied droit, il décoche ses flèches aux premiers arrivants. La bande ne tarde pas à reprendre sa course, mais se ravise, revient une seconde fois et l'Indien fait de nouvelles victimes.

Vers neuf heures, nous apercevons une petite savane sur la rive droite; cette lacune dans la forêt n'a pas d'autre raison que la pauvreté du sol, qui est incapable d'alimenter des arbres.

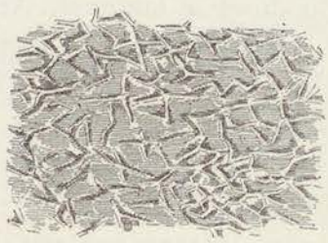
Un peu en aval, nous rencontrons un petit saut formé par des roches schisteuses, entremêlées de quelques roches granitiques ; sur les rives, on remarque de petites montagnes mamelonnées recouvertes d'une végétation puissante.

Le 1er décembre (vingtième jour en descendant), nous voyons une crique assez importante appelée Tapou-Kourou, mot qui signifie textuellement « rivière des roches » (*tapou*, roche ; *kourou*, rivière). Deux petites montagnes s'élèvent près de son embouchure. Nous arrivons dans l'après-midi à Malaripo, petit village situé au milieu des bois, à deux kilomètres de la rive droite.

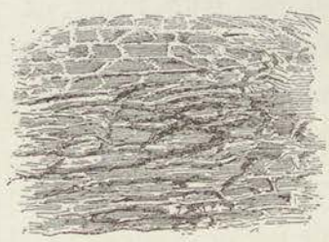
J'y passe deux jours pour faire des provisions de cassave. Malari est un gredin qui

nous refuse des vivres sous prétexte que son manioc n'est pas mûr, et cherche à détourner mon équipage. L'ayant surpris pendant la nuit à faire une orgie de cachiri et à gaspiller la cassave que ses femmes m'ont préparée dans la journée, je le fais saisir et le force à rester tout le temps assis au pied de mon hamac. Le vieux rusé, se sentant pris, déploie une grande activité, et en l'espace de deux jours j'ai soixante-dix galettes de cassave, que je fais sécher au soleil et emballer dans des catouris bien fermés.

Je profite de mes loisirs pour faire une collection de dessins que les Apalaï crayonnent eux-mêmes sur mon album. En les regardant à l'œuvre, je remarque que ces Indiens, comme les Roucouyennes et les Oyampis, ont les plis de la peau beaucoup plus saillants que chez les races blanche et noire. Les plis du genou ressemblent à une peau d'orange. Je voudrais représenter exactement ces détails, qui m'intéressent au point de vue anthropologique, mais je trouve la difficulté insurmontable. Il me vient toutefois une idée : je fais barbouiller un Indien avec du roucou des pieds à la tête, et, au moyen d'un papier mince que j'applique avec la main, j'obtiens tous les détails de structure. Le roucou agit comme de l'encre d'imprimerie. Avec un peu d'exercice, je recueille les détails anatomiques de toutes les parties du corps, et particulièrement des pieds, des mains, du genou et des coudes. Il est à noter que la peau de l'enfant à la mamelle



PEAU DE GENOU (ENFANT DE 13 ANS)



PEAU DE GENOU (ROUCOUYENNE DE 20 ANS)

présente des plis aussi accentués que ceux d'un blanc à l'âge adulte. La peau d'un jeune homme vue à l'œil nu semble grossie trois fois à la loupe.

Je remarque un fait bien étrange. Toutes les femmes du village, qui sont au nombre de sept ou huit, toussent et crachent d'une manière abominable comme des phtisiques, tandis que les hommes sont bien portants.

En retournant au dégrad, Stuart dit qu'on a volé son sabre d'abatis. Le voleur ne saurait être que le jeune Olori, qui a passé quelque temps chez les blancs. Sachant qu'un acte de violence de ma part provoquerait la désertion des Indiens, je me contente de faire venir Olori et de le regarder en face jusqu'à lui faire baisser les yeux. Après cette inspection silencieuse, je le charge lui-même de faire des recherches sur l'objet volé. Dix minutes après, il revient et dit avoir trouvé le sabre dans la rivière, où il serait tombé par accident.

Tout va bien. En route!

XXV

Salsepareille. — Un harem. — Mariages consanguins. — Mademoiselle Soleil. — La cigarette de l'hospitalité. — Myriade d'îlots. — Mapiréme. — Je renforce mon escorte. — J'empêche Apatou de prendre un bain. — La belle chute de Toulé. — Déveine. — Roches qui ressemblent à de la houille. — Dans un abîme le dos tourné. — La confiance étouffe la peur. — Apalaï tirant à la cible. — Gens maladroits voués au célibat. — Toujours des chutes; la rivière s'engouffre. — Descente vertigineuse. — Indien piqué par une raie.

Le 5 décembre, nous passons devant un ancien village jadis occupé par des Roucouyennes qui ramassaient de la salsepareille pour l'échanger contre des couteaux et des colliers que leur fournissaient les Apalaï. Ces derniers transportaient cette plante médicinale dans le bas de la rivière pour la vendre aux Calayouas. Les collines qui longent la rive droite sont riches en salsepareille.

Nous arrivons de bonne heure à une habitation également située dans la forêt et qui est occupée par un gros Indien appelé Azaouri. Cet homme paraît d'une force colossale. Dans l'habitation je remarque quatre jolies femmes, qui me donnent chacune une mèche de leurs jolis cheveux noirs pour ma collection anthropologique. Leur ayant demandé où sont leurs maris, elles montrent toutes du doigt le tamouchi Azaouri. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que la plus belle de toutes, appelée *Popoula* (soleil), qualifie Azaouri tantôt de papa, tantôt d'*okiri*. Les unions entre parents au premier degré ne sont pas très rares chez tous les Indiens des Guyanes.

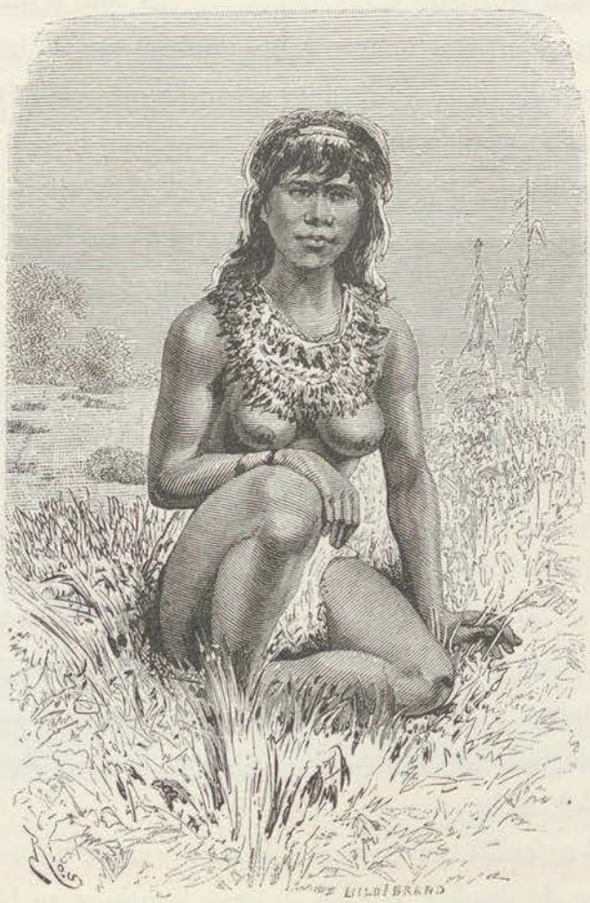
Mes compagnons de voyage ont mis sur leur canot un gros catouri d'encens, qu'ils ont l'intention de porter jusqu'en bas du fleuve pour l'échanger contre un couteau. Je l'achète séance tenante, non pas avec l'intention de le rapporter, mais pour m'en servir en voyage. Cette matière est très précieuse : on l'emploie pour allumer le feu et s'éclairer. Je lui trouve une autre application : en me couchant, je me paye le luxe de me faire enfumer avec cette résine, partout ailleurs exclusivement destinée à l'adoration du Dieu des blancs.

Les Apalaï comme les Roucouyennes désignent l'encens sous le nom d'*aroua*. Cette substance se trouve en quantité généralement considérable au pied des arbres. Apatou a trouvé dans la crique Maroni un morceau d'encens si gros, que deux hommes vigoureux ont eu de la peine à le charger sur leur canot. L'arbre à encens (*Icica guianensis* Aubl.) est quelquefois employé pour faire des pirogues; mais, s'il est facile à travailler, il n'est que d'une qualité médiocre. Les nègres marrons de la Guyane appellent l'encens *moni* (argent), sans doute parce qu'il leur sert pour acheter près des blancs les objets dont ils ont besoin.

6 décembre. — Azaouri nous accompagne avec sa jeune fille, qu'il surveille avec un double intérêt. A midi, nous arrivons à un dégrad qui conduit à l'habitation d'un vieux chef nommé Eritiman, située à deux kilomètres dans le bois.

Je voudrais bien éviter cette excursion, car il fait une chaleur torride, mais il faut

m'exécuter devant l'autorité de la belle Popoula qui désire faire escale. Les Apalaï ont une manière particulière de complimenter leurs hôtes. Chacun prépare autant de cigarettes qu'il arrive d'étrangers et vient les offrir après les avoir allumées. Je suis obligé de tirer quelques bouffées à chacune des longues cigarettes qui me sont successivement présentées. Elles sont composées d'une feuille de *taouari* entourant une feuille de tabac qui est de bonne odeur, bien qu'il n'ait subi aucune préparation. Cette pratique pourrait avoir de graves inconvénients au point de vue de la transmission de certaines maladies.



LA BELLE POPOULA

En route à deux heures; nous voyons la rivière parsemée de nombreuses îles qui indiquent l'approche de chutes. Nous passons la nuit sur de belles roches où nous sommes tourmentés par des nuées de moustiques qui me font changer vingt fois de place.

7 décembre. — La rivière se divise en un grand nombre de bras : nous nous engageons à gauche, à travers des îles et des roches sans nombre qui forment un dédale où il est très malaisé de tracer la route à la boussole. Nous rencontrons des barrages si difficiles à franchir, que maintes fois nous sommes obligés de rétrograder et de faire des détours considérables. En comprenant les îles, la largeur totale du cours d'eau ne mesure pas moins de trois kilomètres.

Enfin, vers deux heures, nous arrivons au dégrad d'un petit village qui se trouve à deux kilomètres de la rive. Il est commandé par le tamouchi Mapirémé, dont le nom désigne un tigre noir très redouté qui n'existe peut-être que dans l'imagination fantastique des indigènes. Pendant que mon hôte fait sa toilette pour me recevoir, je m'assieds dans une hutte où je trouve une hache de pierre que je m'empresse d'échanger contre une aiguille.

Tiuirit me dit ne pas connaître les sauts du Parou. Il serait donc urgent d'engager quelques Indiens de ce village qui doivent avoir l'habitude de les traverser en allant flécher les pacous. Mapirémé consent à m'accompagner avec deux canots au prix d'un fusil et de quelques pièces d'or dont il fait moins de cas que d'un collier en verroterie.

Les Apalaï considèrent le passage des chutes comme une entreprise très périlleuse ; aussi les femmes et les enfants viennent-ils nous accompagner jusqu'au dégrad. Au moment de la séparation, je donne un peu d'entrain à mon escorte en brûlant quelques cartouches.

Vers midi, nous quittons le labyrinthe des îles pour atteindre la grande rivière ; mais elle ne tarde pas à être divisée de nouveau par une myriade d'îles entre lesquelles l'eau tombe en formant des rapides et de petites cascades. Les canots abandonnés se briseraient infailliblement sur les roches, si on ne les retenait avec une corde fixée à l'arrière. Le vigoureux Apatou ne peut résister à la force du courant, et ne voulant pas lâcher prise, il est sur le point de tomber dans la chute, lorsque j'accours et le retiens par la jambe. Stuart et Hopou, moins prudents, lancent leurs pirogues au milieu des chutes avec une audace effrayante. Ils sont d'autant plus hardis qu'ils connaissent moins le danger.

9 décembre. — Nous arrivons à une chute majestueuse, disposée en longs gradins, que les indigènes appelle Toulé. Elle mesure dix mètres de hauteur sur une longueur de trois cent cinquante mètres. On est obligé de décharger les bagages pour les transporter à une distance de quatre cents mètres et on hale les canots sur des roches. Devant employer tout mon équipage au transport de chaque embarcation, il nous faut quatre heures pour franchir l'obstacle.

Le transbordement ne se fait pas sans accidents : je casse mon meilleur chronomètre, des poteries recouvertes de dessins, et deux de mes hommes se blessent en tombant sur les roches. Au pied de la chute on rembarque dans les pirogues, et nous filons avec une rapidité vertigineuse entre des roches noires, luisantes, qui ressemblent à des amas de charbon de terre. C'est de l'*hématite*, c'est-à-dire un minerai de fer presque pur que nous avons déjà trouvé dans le Yary. Ensuite la rivière se bifurque en mille branches, et grâce à nos guides nous trouvons une habitation dans une île où nous passons la nuit.

Le 10, nous n'avons pas un moment de repos ; partout des roches granitiques et schisteuses qui forment des chutes de cinquante centimètres à un mètre, très dangereuses à franchir. Ma petite pirogue bondit sur l'eau comme un cheval fougueux, et nous passons comme l'éclair devant les roches, que nous effleurons sans jamais les heurter. Olori, toujours prêt à se sauver à la nage, se lève à chaque instant de son banc.

« Assieds-toi ! » lui crie le patron.

Tout à coup les lames sont si fortes que l'eau embarque de tous côtés. « *Cocouita ! cocouita !* » (pagaye! pagaye!) dit Apatou, et nous arrivons sans accident au pied de la chute.

Quand le passage est plus difficile, Apatou fait virer le canot, qui marche aussi bien de l'arrière que de l'avant, et, donnant un vigoureux coup de pagaye, il nous lance à travers les roches que nous passons à raser. Les évolutions sont si rapides, que je n'ai pas le temps de me retourner ; je franchis l'obstacle en lui tournant le dos avec mon cahier sur les genoux et la boussole à la main. J'ai une telle confiance dans mon patron de canot, que je ne vois aucun danger dans cette descente vertigineuse.

Nous passons la nuit à l'habitation d'Eralé, où j'assiste à un exercice de cible par des jeunes gens qui ont subi dernièrement le supplice du *maraké*.

JE NE VOIS AUCUN DANGER DANS CETTE DESCENTE VERTIGINEUSE

Il faut que, ayant le dos tourné, ils envoient des boulettes de cassave vers un morceau de bois sur lequel on a tracé une circonférence. Ceux qui n'atteignent pas le but trois fois de suite sont soumis à de nouvelles piqûres des fourmis et des guêpes. Les Apalaï, comme les Roucouyennes, ne doivent pas se marier sans avoir subi ces épreuves, autrement ils seraient exposés à n'engendrer que des enfants chétifs et malingres.

Le 11, dans la matinée, nous perdons la pirogue chargée de cassave. Apprenant qu'il y a un village à une faible distance en aval, je pars en avant pour faire préparer des vivres. Le soir, nous avons de la peine à manger du poisson sans matière féculente, mais Apatou se souvient qu'il a mis à fermenter des morceaux de cassave pour faire du cachiri. Cette affreuse pâte, qui est recouverte de moisissure, est bouillie sur le feu et savourée avec délices.

Le 12, nous franchissons les sauts Tapiocaoua et Taoka. Au dernier, la rivière s'élargit subitement en formant un entonnoir. Pendant tout le reste du jour, ce ne sont

que des chutes, rien que des chutes, où nous cascadons sans un instant de repos, et, pour comble d'ennui, le soir, pas de cassave!

Le 13 décembre, au départ, nous avons une surprise désagréable. La rivière s'engouffre dans des canaux n'ayant pas plus de deux mètres de largeur, et elle s'y précipite avec une violence qui fait peur. Il n'y a pas à songer à s'engager dans ce défilé, où notre canot se briserait contre les grandes roches noires découpées à jour qui constituent un riche minerai de fer. Nous devons haler le canot par terre sur un terrain tellement accidenté, qu'il nous faut deux heures pour parcourir une distance de vingt mètres à l'aide de traverses qu'on établit sur le parcours.

Apatou, las de cette manœuvre, prend le parti de descendre dans le courant. Nous embarquons avec les bagages et nous partons.

« *Caïqué! caïqué*[1]*!* » dit le patron, et nous effleurons les obstacles sans jamais les heurter. En un quart d'heure nous parcourons une distance de quatre kilomètres. Cinq minutes d'arrêt seulement pour souffler, et puis bravement en route!

Onze heures et demie. La rivière s'élargit, mais elle est si peu profonde, que nous sommes obligés de descendre à terre pour pousser le canot à la main.

Nous n'avons pas fait cent mètres que notre compagnon Olori jette un cri perçant. Que lui est-il arrivé? On s'empresse autour de lui. Il vient d'être piqué par une raie sur laquelle il a mis le pied. Toute la jambe s'engourdit, et Olori éprouve par intervalles des crampes excessivement douloureuses. L'ayant couché dans le canot, nous continuons la marche à pied.

Nous nous hâtons de sortir de ce mauvais pas, car la privation de cassave nous est très pénible. Bien que nous ayons du poisson à discrétion, il semble, à en croire notre estomac, que nous mourons de faim. Apatou me recommande, pour éviter les raies, de marcher dans le sillage du canot, l'agitation de l'eau les faisant fuir à droite et à gauche.

La raie se tient sur le fond, où elle est souvent recouverte de sable ou de limon. Quand elle se sauve, elle brouille l'eau, de sorte qu'on est quelques instants avant de l'apercevoir. Après son départ, la place du gîte est indiquée par une dépression ovalaire. Apatou tue d'un coup de bâton une grosse raie, qui, renversée sur le dos, met bas une vingtaine de petits ayant cinq à six centimètres de longueur.

Les Indiens ne redoutent pas les grosses raies, parce que leurs dards émoussés sont généralement incapables de piquer. Les crochets de ce poisson sont souvent employés pour faire des pointes de flèche destinées à la chasse du couata. N'ayant rien à manger, nous ne pouvons nous arrêter pour étudier ces poissons plus à l'aise. Nous marchons, marchons toujours pour atteindre une belle montagne appelée Couyapoko, que nous apercevons depuis le matin.

1. Il est probable que le nom des îles Caïques découvertes par Christophe Colomb à son premier voyage n'a pas d'autre origine que le mot *caïqué*, qui est en usage chez les Roucouyennes. Peut-être des Indiens accostant le navire amiral criaient-ils : *Caïqué! caïqué !...*

XXVI

Naufrage d'un canot. — La rivière s'engouffre entre les roches. — En reconnaissance. — Vertige. — Chute dans un précipice. — Canal pittoresque. — Une victime. — Deux canots perdus dans un jour. — Construction de pirogues en écorce. — Sécheresse extrême; pas assez d'eau pour une pirogue. — La dernière chute du Parou. — Signification du mot *Panama*.

Enfin, à trois heures, nous arrivons à un petit village commandé par le tamouchi Apéré.

Le lendemain, je fais faire de la cassave et j'enrôle des hommes pour nous conduire jusque dans le bas de la rivière; mais nous ne pouvons nous mettre en route, car les autres canots n'arrivent pas.

Le 16, nous allions partir au-devant d'eux, lorsque nous entendons un coup de fusil. C'est Hopou et Stuart qui signalent leur arrivée. Ce retard a eu pour cause le naufrage du grand canot. Tous les bagages sont allés au fond de l'eau, et l'embarcation à moitié brisée a dû subir de grandes réparations pour pouvoir continuer.

La navigation du 17 ne présente aucune difficulté, mais le lendemain les chutes recommencent et nous n'avançons que très lentement.

Le 20, dans la matinée, nous passons devant une montagne taillée à pic appelée Maracanaï, qui est tout à fait semblable à celles que nous avons trouvées dans le Yary vers la même hauteur. C'est un grès blanc (pierre de sable) taillé à pic sur une hauteur prodigieuse. Le courant nous emporte rapidement en passant devant cette montagne, mais nous ne tardons pas à être arrêtés par de grandes roches schisteuses, aux formes bizarres, derrière lesquelles on aperçoit une montagne déchiquetée appelée Taouaracapa. Voilà que subitement l'eau vient à disparaître au milieu des roches; il faut arrêter les canots et chercher un passage.

Étant parti en éclaireur avec Apatou et quelques Indiens, nous voyons que la rivière est absolument impraticable sur un parcours d'environ quinze cents mètres. Cette reconnaissance est des plus fatigantes; j'ai bientôt la plante des pieds déchirée en sautant pieds nus sur des roches granitiques. A un moment, nous sommes arrêtés par une grande fente au fond de laquelle l'eau tourbillonne en faisant un bruit effroyable. L'Indien qui m'accompagne franchit l'obstacle d'un pas léger. Pour ma part, j'hésite un moment à sauter, étant, à vrai dire, un peu sujet au vertige. Comme je n'ai pas pris assez d'élan, je glisse en arrivant sur la rive opposée et je vais disparaître dans l'abîme, quand j'ai la chance de saisir une pierre à laquelle je me cramponne avec la rage d'un noyé; l'Indien retourne sur ses pas et, me donnant la main, me retire du précipice, où je n'aurais pas tardé à me laisser choir. Je reviens à nos pirogues, clopin-clopant, et

j'ai le temps de guérir mes contusions en attendant que l'équipage taille un chemin dans la forêt pour passer les canots.

Le 21, après midi, nos six pirogues traînées à force de bras sont au bas de la chute; nous embarquons les bagages et nous continuons à descendre. Une demi-heure après, nous retrouvons un nouveau saut qui n'a pas moins de quatre mètres de hauteur; il faut décharger les bagages, haler les canots par terre, ce qui demande deux heures d'un travail pénible sous une pluie torrentielle qui commence à tomber. Bientôt la rivière se rétrécit et court en ligne droite vers le sud-est. Nous ne mettons pas une demi-

SAUVÉ DU PRÉCIPICE (P. 309)

heure pour parcourir une distance de plus de quatre kilomètres dans ce canal, dont les rives sont formées d'un grès blanc, qui s'élève à pic sur la rive gauche, tandis qu'à droite il est rongé par l'eau qui le déchiquète en formant les dessins les plus bizarres. Je ne puis résister au désir de m'arrêter un instant pour faire le croquis de ces roches, qui ont tantôt l'aspect d'une ruine, tantôt la forme d'un animal fantastique.

Le vieux Mapirémé, qui a fait naufrage dans la journée, est tellement épuisé par cette navigation insensée, qu'il demande à ne pas aller plus loin. Nous l'abandonnons, après avoir réparé son canot qui s'est fendu sur les roches.

BARRAGE DU TAQUARACAPA (p. 309)

BIBL. MUSEUM PARIS

Le 23, nous nous engageons à travers des collines que les indigènes désignent sous le nom de Moraïca et de Tacaïpou. La rivière, traversant des quartzites analogues à ceux qui constituent la Pancada du Yary, fait des bonds effrayants entre des murailles coupées à pic. On décharge tous les bagages et on descend les canots en les retenant depuis la rive avec de grandes lianes en guise de cordes. Une fois, l'amarre casse et le canot se brise contre les roches. Pour comble de disgrâce, pendant la nuit, un de nos canots mal attaché s'en va à la dérive, et il nous est impossible de le retrouver.

PERTE D'UN CANOT

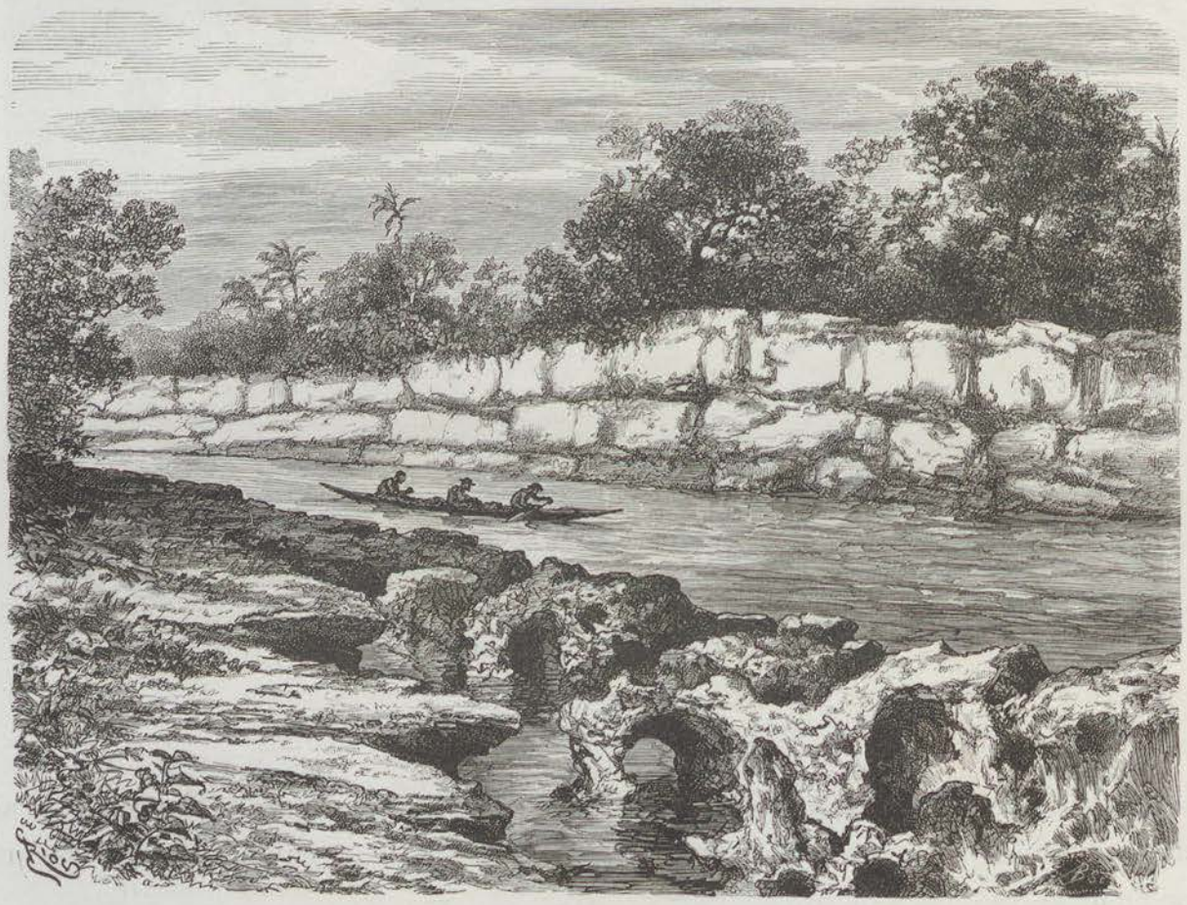
Apatou, portant les bagages à travers les roches situées près de la rive gauche, a vu sur une roche granitique une gravure ayant environ soixante centimètres de longueur sur un demi-centimètre de profondeur.

« Ly semble moun (homme) ou bien grenouille, » dit mon patron, qui m'a informé trop tard pour que j'aie pu prendre l'empreinte de cette image.

N'ayant plus que deux embarcations, dont l'une est avariée, nous sommes obligés de construire deux pirogues avec l'écorce du *courbaril*. Le tégument de cet arbre, qui est très épais, ne se détache qu'à la condition de faire du feu autour lorsqu'on a commencé à le soulever.

Le 24 décembre (trente-huitième jour de canotage), la rivière, qui mesure sept à huit cents mètres de largeur, se dirige vers l'est presque en ligne droite sur une distance de plus de dix kilomètres. Il y a si peu d'eau que nous sommes non seulement obligés de marcher dans le lit, mais souvent de déplacer des roches pour permettre le passage de notre minuscule embarcation. Le lit de la rivière est parsemé de pierres qui paraissent cassées comme des pavés destinés à l'empierrement d'une chaussée (roches schisteuses).

Après ce long trajet, nous arrivons à une chute à pic ayant vingt mètres d'élévation et qui ressemble aux chutes du Désespoir et de la Pancada dans le Yary. Elle est désignée par les indigènes sous le nom de *Panama*, ce qui signifie *papillon* dans la langue des Apalaï et des Roucouyennes.



LA RIVIÈRE APRÈS LE BARRAGE DE TOUARACAPA

XXVII

Le crayon de nos pères. — Noël. —Nous approchons de la civilisation. — Il faut en être privé pour apprécier ses douceurs. — Chasse au tapir. — Accident terrible. — Résignation. — Pécaris. — Pont pittoresque à Xingu. — Dîner chez Lucullus. — A travers une rivière en fureur. — Arrivée au grand fleuve. — Pas de vapeurs ni même de canots. — Nous trouvons une mauvaise barque. — Des gens qui ont peur de se noyer. — Deux grandes journées pour aller du Parou au Yary. — Je complète le tracé de cette rivière. — Retour au Para.

Pendant que mon équipage transporte les bagages et fait glisser les canots sur la rive droite, je fabrique un crayon avec ma dernière balle.

Sachant que Panama est la dernière chute du Parou, nous pagayons au plus vite pour

LE SAUT DE PANAMA

tâcher d'atteindre les avant-postes de la civilisation. Mais le soir arrive et il faut suspendre mon hamac à un arbre fortement incliné sur la rivière. Au milieu de la nuit, un grain nous surprend sans abri et je ne puis fermer l'œil.

Pendant les mouvements désordonnés que j'exécute, la corde de mon hamac casse et je tombe à l'eau. Je m'en tire comme je puis, mais il me faut attendre le jour, fort peu

à mon aise, en faisant sécher mes vêtements auprès du feu. Tout cela se passe la nuit de Noël. On pense malgré soi, avec envie, aux joies du « réveillon », dont on ne se soucierait peut-être pas si l'on en pouvait prendre sa part. Mais ici c'est vraiment trop peu de « réveillon », et, n'ayant rien à déjeuner, nous nous embarquons au lever du soleil. Encore un petit coup de collier, et nous atteindrons le terme du voyage. Nos yeux exercés scrutent les rives avec une anxiété fébrile. A huit heures, nous apercevons une colonne de fumée qui monte tout droit vers un ciel calme et sans nuage. Nos cœurs palpitent à l'approche de la civilisation...

Quel bonheur pour un voyageur d'arriver au but après avoir rempli et dépassé son programme sans le moindre accident, sans avoir perdu un seul homme ! Si j'ai laissé beaucoup de bagages en route, au moins je rapporte mes instruments et mes cahiers de notes où j'ai pu relever tout mon itinéraire sans la moindre lacune.

Mes hommes pagayent vite, et nous atteignons bientôt le campement que nous avons aperçu. Je trouve là un nègre et un vieil Indien occupés à faire boucaner un *piraroucou* qu'ils ont pris la veille. Ces pauvres gens nous offrent une cigarette et nous convient à leur frugal déjeuner. Ils parlent le portugais ; combien je suis heureux de m'entretenir avec des gens qui parlent un langage qui se rapproche du mien ! Je leur demande des nouvelles de l'Europe, du Brésil, mais ils ne savent rien des choses politiques ; ils se contentent de me montrer un papier qui enveloppait du sel. C'est une grande satisfaction de trouver cet aliment qui nous fait défaut depuis des mois, mais je suis bien plus heureux encore de parcourir un débris de journal.

Depuis plus de cent quarante jours, je n'ai lu que dans le livre de la nature ; c'était superbe, ravissant, mais sauvage.... J'ai besoin de civilisation. Je lis et relis le papier imprimé qui m'apprend la mort d'un compatriote illustre, Thiers, dont la gloire s'est étendue jusqu'aux dernières limites des pays explorés.

A neuf heures, en route !...

Au moment où nous traversons la rivière pour éviter un banc de sable, nous apercevons un tapir qui bondit comme un cheval fougueux à travers les eaux peu profondes du Parou. Je le frappe à l'épaule d'un coup de fusil chargé de gros plomb, puisque ma dernière balle me sert de crayon.

« *Cocouita! cocouita!* » (pagaye ! pagaye !) dit le patron Apatou aux deux Indiens qui se trouvent devant moi. Nous arrivons près de la rive au moment où le tapir, sortant des eaux, fait un bond pour s'enfuir dans la forêt. Je m'étais dressé et j'avais l'arme en joue depuis une seconde, lorsque Apatou me dit : « Tire ! tire !... »

Olori, qui était devant moi, pousse un cri de douleur : « *Natati!... natati eou!* » (Traduction : Je suis tué !) Mon pantalon est couvert de sang. Le malheureux a la main gauche fracassée sur la poignée de sa pagaye qu'il tenait devant le canon du fusil. Entraîné par la fureur de la chasse, il s'est levé pour pagayer avec plus de force, et sa main s'est trouvée devant la bouche du canon au moment où je faisais feu. Pendant

OLORI, BLESSÉ, EST PORTÉ DANS UN HAMAC SUSPENDU A UNE PERCHE (P. 319)

BIBL. MUSEUM PARIS

que les pêcheurs de *piraroucou* achèvent le tapir à coups de fusil, je m'occupe de mon blessé, qui est tombé en syncope et que les Indiens croient mort.

Je décharge les bagages, que je confie au grand canot, et nous marchons vite pour atteindre une habitation. Le sang s'arrête par la compression et le blessé se ranime. Je le tiens couché sur mes genoux pendant que je continue, non sans peine, à relever la suite de mon cours d'eau.

Il nous faut quatre heures pour atteindre un petit village habité par quelques noirs et des Indiens à moitié civilisés. Olori est si faible qu'on est obligé de le porter dans un hamac suspendu à une perche. Plusieurs doigts sont mutilés ; je voudrais les enlever séance tenante, mais il refuse toute opération. Je fais tailler une planchette sur laquelle j'immobilise l'avant-bras avec ma chemise dont je fais des bandes. Olori ne m'en veut pas. Il me dit :

« Ce n'est pas ta faute ; mon camarade m'avait dit : « Prends garde au fusil ! » J'aurais dû l'écouter. Je ne pourrai plus flécher, donne-moi le fusil qui m'a fait mal, avec beaucoup de plomb et de la poudre. » Le malheureux est d'autant plus résigné qu'il voit dans cet accident une punition du vol qu'il avait commis ; il a remarqué que la main frappée est précisément celle avec laquelle il avait dérobé le sabre de Stuart.

Pendant que je finis un pansement, une bande de pécaris traverse la rivière, tout le village s'embarque, j'entends des coups de feu répétés. Les canots reviennent chargés de ces gros gibiers qui fourniraient de la viande pour plus d'une semaine au petit village et à mon équipage. Dans la soirée, le grand canot revient aussi avec la moitié du tapir ; l'autre moitié a été donnée à ceux qui l'ont achevé.

Que sont devenues les autres pirogues ? En entendant des coups de fusil suivis de cris plaintifs : *Natati !... natati !* elles ont cru que les Calayouas nous avaient livré combat et ont aussitôt pris la fuite.

Nous partons le 27 au matin, après avoir assuré le sort de ma victime.

Le bas Parou a les rives moins élevées que le Yary au même niveau. Il est entrecoupé de nombreuses îles marécageuses ; nous nous arrêtons quelques heures sur l'une d'elles en attendant la marée descendante. Apatou reconnaît des *syringa*, c'est-à-dire des arbres à caoutchouc semblables à ceux qu'on exploite dans le Yary. Dans l'après-midi, nous nous engageons dans un long canal très étroit (*parana*) qui aboutit à un débarcadère où une goëlette fait un chargement de *castañas*. Nous laissons les bagages dans le canot et nous nous dirigeons vers une habitation située à quelques centaines de mètres du dégrad. Nous remarquons au milieu des palmiers un petit pont de lianes entremêlées qui sont d'un effet ravissant.

Nous étant arrêtés un instant pour contempler cette nature admirable à laquelle nous allons faire nos adieux, nous voyons venir au-devant de nous un vieillard à barbe blanche dont la figure ne nous est pas inconnue. C'est un juif du Maroc que nous avons vu à Gurupa au dernier voyage. Ce brave homme nous offre du café en attendant la

préparation du dîner; nous éprouvons un plaisir infini à savourer cette précieuse liqueur, dont nous sommes privés depuis plusieurs mois. J'apprends que le *sitio*, qui était jadis occupé par une tribu d'Indiens, porte le nom de Xingu, comme la rivière qui débouche un peu en amont de Gurupa.

28 décembre. — Le grand canot continue sa marche descendante, tandis que nous revenons sur nos pas pour ne point perdre la suite de notre tracé à la boussole; nous n'avons pas la moindre lacune dans le relevé du Parou ; encore quelques heures de travail, et nous aurons la carte de cette belle rivière, qui est absolument inconnue des géographes.

Ne pouvant naviguer tout le temps à cause de la marée, nous nous arrêtons quelques heures pour faire bouillir une grande marmite de café. L'abondance est revenue subitement dans notre camp. Nous avons du sel, du biscuit, du tafia (*cachassa*), du sucre. Nous faisons un déjeuner exquis. Ensuite on s'étend dans les hamacs en attendant le reflux. Nous commençons à dormir lorsque Apatou signale une décroissance de l'eau. Vite aux canots et en route !

Vers trois heures, nous apercevons dans le lointain une petite savane sur la rive gauche; on distingue bientôt une maison, et puis des bœufs dans une prairie. Il faut traverser la rivière pour nous rendre à cette habitation; mais voilà que le vent se déchaîne subitement, des vagues se lèvent, nous embarquons de l'eau à couler bas. Nous revenons à la rive pour bien arrimer les bagages, et puis nous mettons le cap droit au travers de la lame; nous montons, nous descendons avec le morceau de bois rond qui nous sert d'embarcation. Je crains de chavirer, en pensant à mes objets de collection, et surtout à mes cahiers. Dans la crainte de quelque accident, je porte mes cahiers sur ma poitrine, sous ma chemise boutonnée.

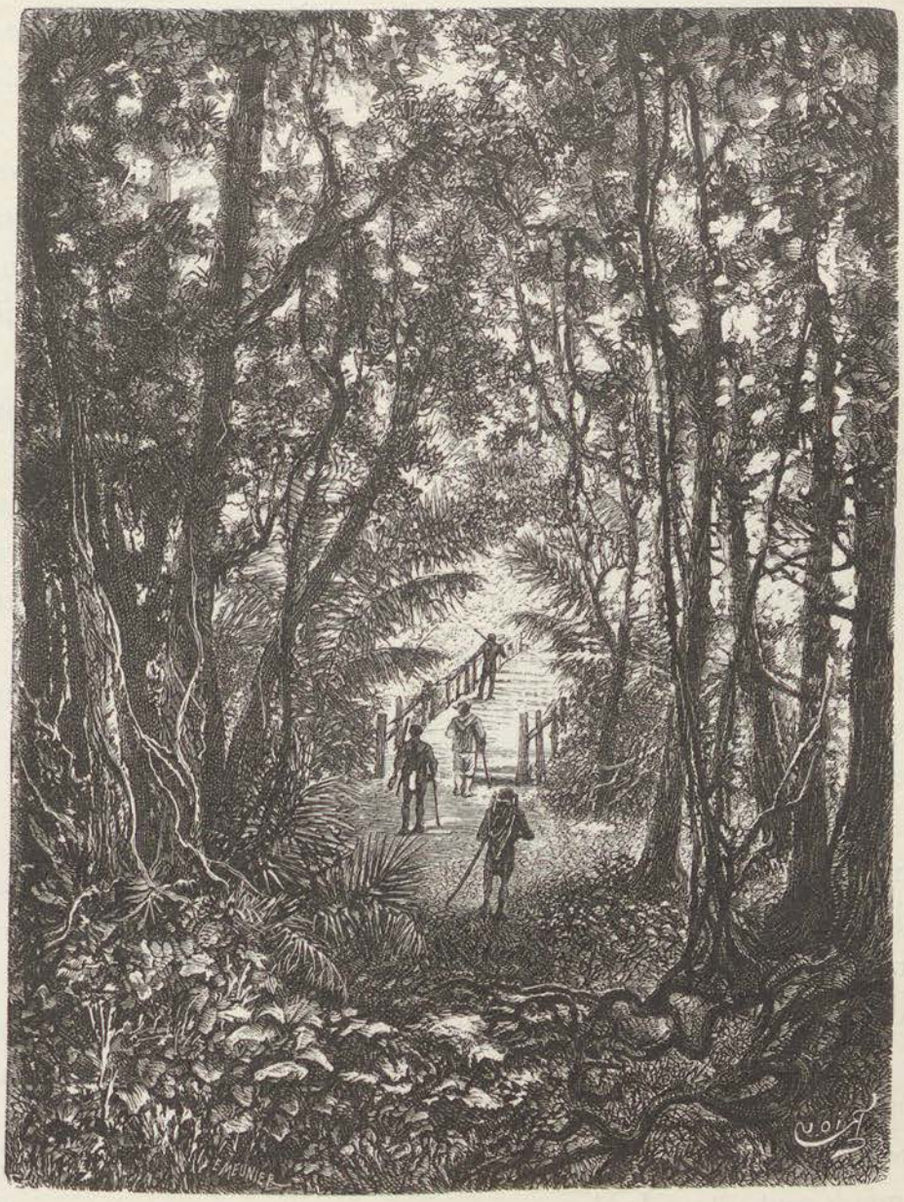
Enfin nous arrivons derrière une pointe où nous sommes à couvert du vent; encore quelques coups de pagaye et nous sautons sur la rive. Quelle n'est pas notre surprise de nous trouver en présence du jeune Rabeilo, le fils du Brésilien qui nous a donné l'hospitalité à Gurupa ! Son habitation est située sur un petit affluent appelé Ourouma, parce que les Indiens qui occupaient ces parages y trouvaient l'osier avec lequel ils confectionnent leurs pagaras.

Je ne sais ce qu'est devenu le grand canot; nous l'attendons en vain toute la soirée, et le lendemain matin, ne voyant rien venir, je pars de bonne heure à sa recherche. Supposant qu'il s'est arrêté à l'embouchure de la rivière, nous descendons en suivant la rive gauche. Deux heures après, nous doublons la dernière pointe du Parou, et nous entrons dans les eaux du grand fleuve de l'Amazone, que nous voyons pour la seconde fois. Nous sommes devant une habitation où j'aperçois mes hommes occupés à faire la cuisine.

Voilà cinquante jours que nous avons quitté le pays des Trios, et nous comptons quarante et un jours de navigation en descendant le Parou. J'ai fini mon second voyage en Guyane, mais il me reste un travail à compléter : au premier voyage j'étais si fatigué,

si malade, que je n'avais pas terminé le tracé du Yary. J'avais omis la partie la plus intéressante de la rivière, sillonnée par des vapeurs. On m'avait affirmé que ce tracé avait été exécuté, mais, renseignements pris, le Yary était sans carte depuis les sources jusqu'à l'embouchure.

Je sais que deux vapeurs remontent le bas Yary le premier de chaque mois. Si nous



PONT DE LIANES (p. 319)

voulons en profiter, nous n'avons pas de temps à perdre, car je n'ai que deux jours pour passer du Parou dans le Yary. Il n'y a pas à songer à faire la route à pied, les terres basses des bords de l'Amazone étant entrecoupées par une infinité de cours d'eau. Il faut naviguer, mais nos pirogues sans quilles ne peuvent résister aux vagues de l'Amazone, qui est un véritable océan d'eau douce. Les bons canots sont en voyage ; il ne reste qu'une vieille embarcation qui fait de l'eau comme un panier. J'engage le

patron à me conduire au Yary, mais il refuse, prétextant, avec assez de raison, le mauvais état de sa barque. Je hausse les épaules, et, sans tenir compte de ses objections, je réponds d'un ton qui n'admet pas de réplique :

« Qu'on calfate cette barque tout de suite, tant bien que mal : il faut partir ce soir à la marée descendante. »

Je règle mes comptes avec les Indiens Apalaï qui m'ont accompagné jusqu'ici. Étant très content de leurs services, je les paye largement et je les charge d'une caisse de sabres et de haches pour Olori et pour les Indiens qui se sont sauvés dans la crainte d'une bataille.

Chose étrange ! Apatou, qui s'est montré d'une bravoure à toute épreuve dans les chutes, semble avoir peur de la large surface de l'Amazone. Ce n'est qu'après un moment d'une lutte intérieure qu'il vient prendre son poste dans mon embarcation. Les noirs de Surinam, qui ont vu son hésitation, sont pris d'une véritable panique :

« Nous ne partirons pas ! non, nous ne partirons pas !

— Puisque vous ne voulez pas venir, dis-je à ces hommes, eh bien, nous partons sans vous. »

Je leur fais les trois sommations légales et nous levons l'ancre. Le canot, entraîné par le courant, commençait à descendre, lorsque mes noirs se décident à venir. Nous donnons quelques coups de pagaye pour rejoindre la rive, et ils embarquent en silence.

Vers onze heures, quelques lumières nous annoncent que nous approchons du village d'Almeirim.

« J'ai un frère qui est malade par là, me dit le patron, permettez-moi d'aller le visiter. »

Je ne demande pas mieux que de descendre à terre ; je vais visiter le malade, et, en même temps, je me procure du sucre, du café et de la cachasse. Mes noirs de Surinam, ayant pris un grand verre de café additionné d'une forte dose de cachasse, se mettent à pagayer avec beaucoup d'entrain. Nous marchons jour et nuit, ne nous arrêtant que pendant la marée montante. Nous dormons dans le canot, entassés sous un *pamacari* tressé en feuilles de palmier qui recouvre l'arrière de l'embarcation.

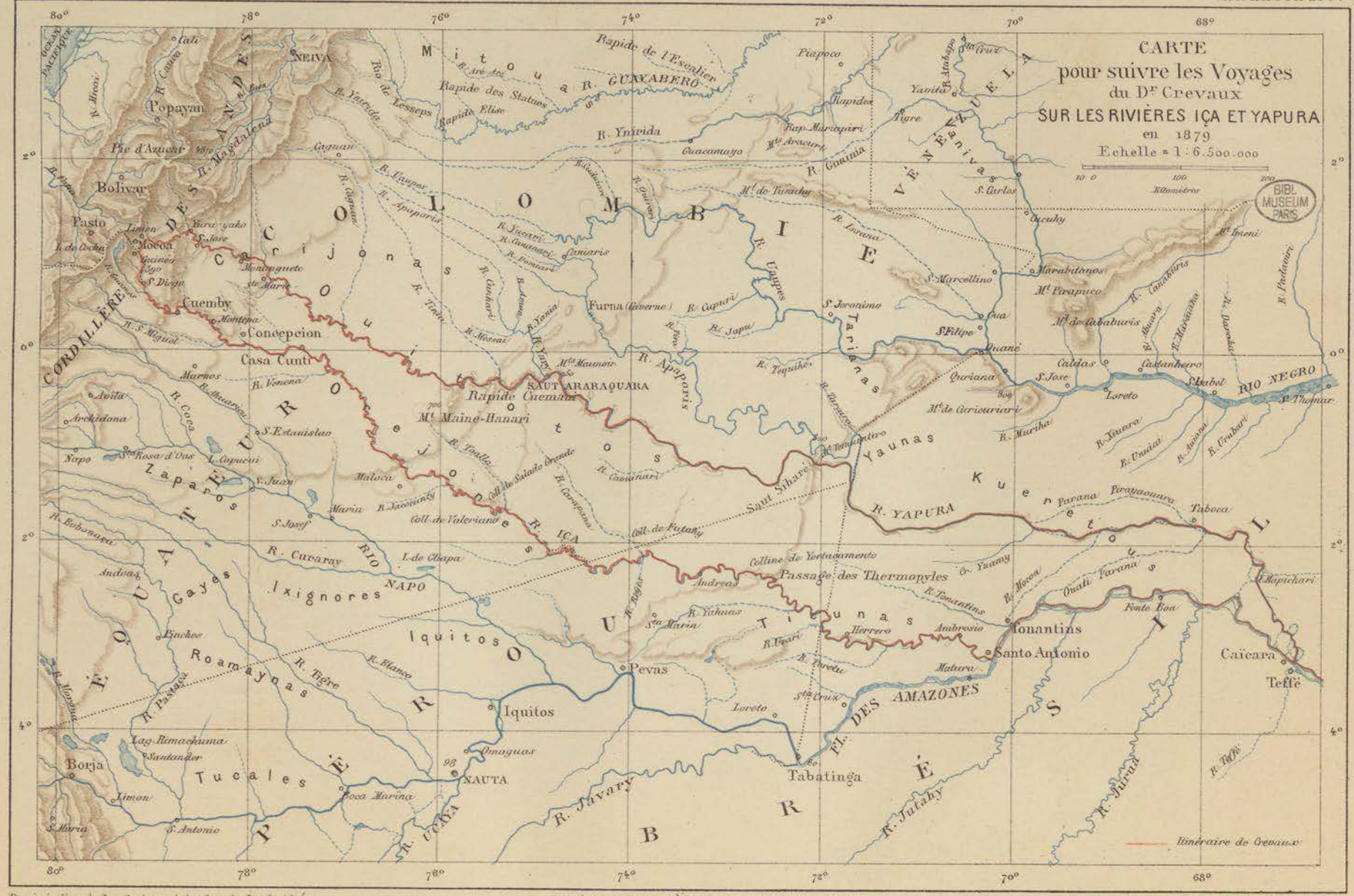
Enfin, le 31 décembre, à deux heures, nous entrons dans le Yary. C'est un jour de fête. Les femmes sont vêtues de blanc : on se prépare à aller danser au son du tamtam. Nous ne voulons pas retenir ces braves gens et nous les laissons partir pour passer la soirée chez des voisins. J'engage mes hommes à donner encore quelques coups de pagaye afin d'atteindre l'habitation de M. Torres, qui m'accueille comme au premier voyage. Cet excellent homme vit en paix avec une gentille femme et de jolis petits enfants qui me reconnaissent. Le soir, on nous fait grande fête, nous buvons du vin.

Le vapeur *Yary* n'arrive que le 2 janvier ; il remonte la rivière jusqu'au point où nous avons abandonné notre travail. Comme nous marchions jour et nuit, il m'a bien

fallu me résigner à quelques lacunes en montant, mais je les comble au retour. Le bas de la rivière se peuple rapidement. Le vapeur s'arrête plus de vingt fois pour recevoir des chargements de caoutchouc et de *castañas*.

Enfin, nous nous dirigeons vers l'embouchure de l'Amazone, en faisant environ trente escales dans les îles qui forment le delta du grand fleuve. Nous mettons cinq jours pour faire un trajet que les vapeurs directs parcourent en trente heures. Nous arrivons au Para le 9 janvier 1879.

NOUS ENTRONS DANS LE YARY



Dessiné d'après les Cartes originales de la Société de Géographie par J. Hansen.

Gravé par Erhard, 35 bis, R. Denfert-Rochereau, Paris.

Imp. Dufrénoy 34 R. du Four St Germain

RIVES NOYÉES DE L'IÇA

DE CAYENNE AUX ANDES

DEUXIÈME PARTIE. — EXPLORATION DE L'IÇA ET DU YAPURA

I

Le haut Amazone. — Ses affluents. — Le rio Içа ou Putumayo. — Trois fugitifs de la Commune. — Reyes et Simpson remontent l'Içа. — Embouchure de la rivière. — Plante qui fait fuir les tigres. — Lac aux eaux noires. — Frontière du Brésil. — Le capin. — L'île Courouarta. — Le rio Yahuas. — Un passage des Thermopyles. — Les Indiens Orejones. — Iles Pataoua et Cantaro. — Indiens Macaguazes. — Indiens Montepas. — Crique Youminia. — Négresses fugitives. — Arrivée à Cuemby. — Rareté de la population. — Pas une pierre. — Repos.

Je renvoie mon équipage à Surinam et je garde Apatou.

Ne pouvant retourner en Europe au plus fort de l'hiver, j'ai l'intention d'aller rétablir ma santé dans la rivière de la Plata ; mais, grâce à l'hospitalité généreuse d'un compatriote, M. Barrau, mes forces se relèvent avant le départ du vapeur. Je pense, alors, qu'une excursion dans l'Amazone doit être plus fructueuse qu'une promenade à Buenos-Ayres. Je m'embarque donc pour le haut Amazone.

En route, je recueille des informations sur les affluents de ce fleuve. J'apprends que presque tous sont inconnus.

Un certain nombre de ces affluents, beaucoup plus grands que le Rhône, sont complètement inexplorés. Personne n'a remonté le Xingu, le Jurua, le Jutahy, le Javary, le Trombette, les grands affluents du rio Negro et le Yapura.

On parle beaucoup, dans ce moment, d'une rivière sur laquelle un négociant, M. Rafael Reyes, vient d'appeler l'attention : c'est le rio Içа ou Putumayo, qui est navigable en vapeur presque jusqu'aux Andes. Cette rivière n'est connue que par une ébauche tracée à bord d'un vapeur marchant jour et nuit, et par des gens plus occupés d'affaires commerciales que de géographie. Une exploration de ce cours d'eau, qui n'a pas moins de quatre cents lieues, présente tant d'intérêt que je me décide immédiatement à l'entreprendre. J'achète des vivres, des objets d'échange à Manaos, et je m'embarque pour Tonantins, vers la bouche du rio Içа.

Au moment d'entrer en campagne, Apatou tombe malade, et les habitants du pays ne consentent pas à m'accompagner. Cette rivière, disent-ils, est très malsaine, infestée par des insectes qui tourmentent le voyageur jour et nuit; la saison n'est pas propice, les rives sont noyées, le courant est rapide; il faudrait cinq mois pour atteindre les sources.

Je continue mon voyage dans l'Amazone jusqu'à la frontière du Brésil et du Pérou, à Tabatinga, où j'assiste au départ des chercheurs de caoutchouc. Je fais des excursions dans le Javary, où je trouve en fleur la plante qui sert à la fabrication du curare dans le haut Amazone. Je constate que le poison des flèches du Pérou n'est pas le même que celui de la Guyane. La base du poison est le *Strychnos Castelneana*, du nom du voyageur français Castelnau qui l'a trouvé le premier.

De retour au Para, je m'arrange avec le propriétaire d'un vapeur qui doit remonter l'Içа le plus loin possible, pour prendre un chargement de quinquina. En attendant le départ, je vais à Marajo étudier une maladie de chevaux appelée *quebra brinda*, qui est caractérisée par une paralysie des membres postérieurs.

Je n'ai plus d'argent, mais M. Barrau me fait les avances nécessaires et me donne des lettres de crédit pour l'Amazone. Je m'embarque, le 29 mars 1879, à bord du *Canuman*, avec l'intention de remonter l'Içа jusqu'à ses sources.

Le rio Içа ou Putumayo est un grand affluent de tête de l'Amazone, qui, comme je l'ai dit, ne mesure pas moins de quatre cents lieues, c'est-à-dire seize cents kilomètres depuis les sources jusqu'à l'embouchure. Cette rivière naît du versant oriental des Andes, près de Pasto. Elle est connue par les Brésiliens sous le nom de rio Içа; les Espagnols l'appellent Putumayo. Ce cours d'eau, destiné à un grand avenir, n'était pas tout à fait nouveau pour le monde civilisé. Les conquérants espagnols connaissaient les principales sources du Putumayo. On trouve encore dans le San Miguel, grand affluent de droite, les vestiges d'exploitations aurifères. Des jésuites venant de Pasto ont adouci

ENVIRONS DE TABATINGA. DÉPART DES CHERCHEURS DE CAOUTCHOUC

BIBL MUSEUM PARIS

les mœurs des rares indigènes qu'on rencontre dans le seizième degré supérieur du Putumayo. Les gens du pays racontent que, il y a une trentaine d'années, un général révolutionnaire, nommé Orando, traqué par les troupes du gouvernement de la Nouvelle-Grenade, a pris la fuite du côté de l'Iça, qu'il a dû descendre en radeau jusqu'à l'Amazone.

A la fin de 1871, trois Français, qui avaient pris part à l'insurrection de la Commune, vinrent chercher fortune jusqu'au milieu des Andes. A la suite d'une querelle, les trois amis se séparèrent dans des directions différentes : l'un vers le Napo, l'autre vers l'Iça et le troisième vers le Yapura. Le nommé Jacques, connu dans le pays sous le nom de Santiago, est mort dans le Yapura à la suite d'une piqûre de serpent. Christophe (Christoval), qui s'était aventuré dans le Putumayo, a été dévoré par les Indiens Orejones, à vingt jours de canotage en descendant. On n'a pas de nouvelles de l'autre voyageur. D'autre part, des esclaves fugitifs du Brésil avaient fui jusque près des sources pour y chercher un asile.

Ces pérégrinations n'avaient laissé aucune indication géographique sur cette importante rivière. Ce n'est qu'en 1874 qu'un jeune Colombien se mit à chercher une voie pour écouler les quinquinas qu'il avait découverts sur le versant oriental des Andes. Rafael Reyes lança son canot sur le Guineo, et, marchant jour et nuit, il atteignit l'Amazone en moins d'un mois. Cet homme, aussi intelligent qu'actif, alla droit à Rio de Janeiro, où il obtint le transit libre de ses quinquinas à travers l'empire brésilien. Quelques mois après, il remontait l'Iça, non plus en canot, mais avec deux petits vapeurs, l'un affrété par lui, l'autre affrété par le gouvernement brésilien. L'Anglais Simpson, qui venait de descendre le Napo avec notre ami le pianiste hongrois Sarkadi, s'offrit à M. Reyes pour le seconder dans son entreprise. Chargé de la direction du petit vapeur brésilien, il eut pour mission de faire couper le bois qui devait alimenter les chaudières du vapeur colombien.

C'est donc à Rafael Reyes et à Simpson que revient l'honneur de la découverte d'une voie navigable en vapeur depuis l'Amazone jusqu'à une faible distance des Andes. Simpson n'a laissé sur l'Iça que quelques pages qu'il a communiquées à la Société de Géographie de Londres ; mais Rafael Reyes a fait, avec un Portugais nommé Bissau, un tracé à la boussole depuis l'embouchure jusqu'à Cantinelo, c'est-à-dire jusqu'au point où s'arrête la navigation à vapeur.

Ce travail n'est qu'une ébauche des plus grossières puisqu'il a été pratiqué à bord d'un vapeur marchant jour et nuit. Mais une commission brésilienne, présidée par M. Costa Azevédo, a fait un tracé de la rivière depuis l'embouchure jusqu'à la crique Mrari, qui est à une heure et demie de navigation de l'embouchure. Arrivé dans l'Iça après les Colombiens, les Anglais et les Brésiliens, il nous restait encore une tâche importante. Il n'y avait pas de carte de l'Iça en amont de Cantinelo, et le Guames n'était pas tracé. Nous avons non seulement rempli cette lacune, mais nous avons relevé la

moitié supérieure du cours du Putumayo, c'est-à-dire environ deux cents lieues avec toutes les îles et les moindres sinuosités. Le navire ayant éprouvé de nombreux échouages parce oue les eaux commençaient à baisser, nous avons enregistré un grand nombre de sondages que le capitaine a fait pratiquer pour trouver un chenal.

Nous arrivons, le 15 avril 1879, à sept heures du soir, devant l'embouchure de l'Içа. Nous apercevons sur une terre haute (*barranca*), recouverte de graminées, cinq cabanes qui constituent le hameau de San Antonio, où se trouvent quelques douaniers brésiliens. Ces gens sont chargés de faire payer des droits d'entrée aux produits qui viennent de Colombie. La Compagnie R. Reyes est seule affranchie des droits d'impôt.

La navigation est si facile que le *Canuman*, qui cale pourtant deux mètres, navigue à toute vapeur aussi librement que dans l'Amazone. Nous marchons avec une vitesse de sept nœuds, mais la distance parcourue ne dépasse pas cinq milles, à cause du courant qui est de deux milles à l'heure. A cinq heures du matin, nous nous arrêtons pour charger du bois et déposer quelques soldats brésiliens qui ont pour mission de défendre la frontière. L'établissement, composé d'une maison en planches, est situé sur un monticule qui mesure quatre à cinq mètres de hauteur. A ce niveau, la rivière, considérablement rétrécie, coule avec une vitesse de quatre milles à l'heure, et a plus de douze mètres de profondeur.

Pendant que je mesure la largeur de la rivière, Apatou fait une excursion dans le jardin. Il est ravi d'une découverte qu'il vient de faire : il a recueilli une poignée de graines d'une plante de la famille des malvacées, que les Roucouyennes cultivent dans leurs abatis. Ils en font une infusion avec laquelle ils lotionnent leurs chiens avant de partir pour une chasse au jaguar. L'odeur de musc, qui est très développée dans cette graine, oblige le tigre à s'éloigner au moment où il commence à mordre sa proie. J'ai su depuis que cette plante, connue sous le nom d'ambrette (*Hibischus abelmoschus*), est employée en parfumerie. Si l'assertion des Roucouyennes est vraie, et je n'en doute pas, nos demi-mondaines pourraient braver impunément les forêts vierges de l'Amérique du Sud et peut-être du Bengale. Pourquoi donc le *yaouar* a-t-il horreur de ce parfum? C'est que tous ses ennemis sentent le musc ; le pécari, qu'il n'ose braver en bande, les serpents, le caïman dégagent une odeur de musc qui le prévient d'un danger.

Départ à huit heures cinquante. Le cours s'élargit de nouveau ; on trouve de grandes îles et des terres basses où l'on remarque beaucoup de miritis. Près de la rive droite, nous apercevons l'embouchure d'un petit lac aux eaux noires appelé Carananca, habité par quelques Indiens Ticounas qui se livrent à la pêche de la tortue et du piraroucou.

A onze heures douze minutes, nous passons devant une petite colline appelée Guarito. A midi, nous faisons route entre deux grandes îles appelées Piranas. Bientôt nous doublons une pointe appelée Taouari, du nom d'une légumineuse dont l'écorce est

employée en guise de papier à cigarette par les indigènes de l'Içа, aussi bien que par les Roucouyennes de la Guyane.

A quatre heures et demie, nous signalons les îles Tapiéra. C'est le nom du *Tapirus americanus*. A cinq heures, nous remarquons, au milieu des terres qui sont complètement noyées, une berge émergeant d'un mètre. C'est un des rares points où les malheureux qui naviguent en canot trouvent un lieu de campement favorable. Il se trouve sur la rive droite, un peu en aval de la crique Keréyou. A la nuit, nous nous engageons dans un

NAVIGATION SUR L'IÇA

grand parana appelé Kéoué, que nous mettons une heure à parcourir. Ce bras, qui ne mesure pas plus de trente mètres de largeur, est si profond que le pilote ne craint pas de nous y conduire au milieu de la nuit.

26 avril, six heures du matin. — Nous apercevons, un peu en avant de la crique ou *caoug*, une petite plantation de manioc près de la rive droite. Elle est habitée par un Brésilien qui cultive la terre avec quelques Indiens Ticounas à demi civilisés.

A neuf heures et demie, nous passons devant une petite colline (rive droite) en amont de laquelle on trouve la petite crique Mrari qui sert de limite entre l'empire brésilien et les anciennes possessions espagnoles. C'est là que se trouvait le poste militaire brésilien,

mais il a dû être abandonné à cause de l'insalubrité de la localité. Il sera bien difficile de trouver un endroit convenable pour l'établissement d'un poste dans le bas de cette rivière, car, en outre de la fièvre qui sévit avec violence au milieu de ces terres qui émergent à peine de l'eau, il faut lutter jour et nuit contre les piqûres de milliers d'insectes. Dans la journée, c'est une petite mouche noire, appelée pion, qui pique surtout le dos des pieds et des mains pour sucer le sang. La nuit, ce sont des nuées de moustiques qui assaillent gens et bêtes. La frontière brésilienne est à trente-six heures de l'embouchure. En calculant notre vitesse réelle à cinq milles à l'heure, cela fait un parcours de cent quatre-vingts milles.

A deux heures cinquante, nous nous arrêtons afin de couper de l'herbe pour de petits bœufs qui doivent servir à l'alimentation de l'équipage. A cette occasion, on fait quelques sondages pour trouver un bon poste de mouillage. Nous trouvons sept mètres au milieu de la rivière et quatre mètres près de la rive, qui est pourtant formée par des alluvions récentes. En règle générale la rivière est moins profonde et moins rapide près de la rive convexe. C'est de ce côté que passent les canots qui remontent, tandis que les vapeurs sont obligés, pour éviter les échouages, de suivre la grande courbure, c'est-à-dire la rive concave. Cette dernière, taillée à pic, se laisse dévorer insensiblement par la force des eaux qui dénude les racines des grands arbres et les fait tomber à l'époque des recrudescences. Les débris des berges viennent échouer sur la rive opposée, où ils s'abritent derrière une pointe formée par le sommet de la convexité. C'est sur la vase arrêtée par un arbre que s'est développé le *capin*, c'est-à-dire l'herbe tendre que nous récoltons pour les bœufs.

Bientôt ces chétives graminées feront place à de gros roseaux que les Indiens couperont pour en faire des flèches. Quelques mois après, on verra se développer des arbres à tige fistuleuse qui poussent à vue d'œil (*bois-canon* ou *clibadium*), et, à l'ombre de ceux-ci, germeront des graines qui se trouvaient au milieu même de ce dépôt limoneux. En quelques années s'élèveront des arbres.

Pour nous convaincre de ces faits, regardons une île marécageuse qui s'étend tous les jours par le dépôt de nouvelles alluvions. Nous voyons trois espèces de végétations : au premier plan, des roseaux ; au deuxième, des bois-canon, et au fond, des arbres. Les roseaux ont déjà chassé les petites graminées pour prendre leur place. Les clibadiums qui paraissent rangés en bataille au deuxième plan ont déjà envoyé quelques avant-coureurs qui s'élèvent au milieu des roseaux. D'autre part, nous remarquons au milieu du bois-canon des plantes grimpantes et autres qui semblent lui demander asile et protection. Au milieu de ces herbes modestes, il y a des arbres qui ne sont qu'en miniature ; ils vont grandir et s'emparer de tout le terrain.

A cinq heures, nous voyons près de la rive gauche une île appelée Courouarta. Ce mot est employé par les Roucouyennes pour désigner la corde d'un arc et l'espèce d'aloès qui leur fournit des fibres textiles.

A six heures, on nous montre une petite hutte abandonnée. Le toit de chaume est recouvert d'un gazon verdoyant qui fait l'effet d'une véritable prairie suspendue. Ce *sitio*, qui est indiqué en lettres majuscules sur la carte de Bissau sous le nom de San Christoval, n'est autre que l'habitation de notre compatriote Christophe dont nous avons parlé.

A dix heures du soir, le vapeur mouille devant le rio Yahuas, le premier grand affluent que nous rencontrons. A midi, vient à bord un Péruvien que nous connaissons déjà. Il nous apporte des flèches. Cet homme, qui fait exclusivement le commerce de salsepareille et de curare, nous fournit des renseignements précieux sur cet agent intéressant pour la thérapeutique, composé d'un grand nombre de plantes dont la plus active est le ramon (*Strychnos Castelneana*). Le principe toxique est retiré de l'écorce de la tige, qui est râpée et exprimée dans l'eau chaude. Parmi les plantes qui sont ajoutées à la préparation, nous en signalons trois espèces : une aristoloche, une aroïdée (*Diffenbachia siguinum*), et une philolacée (*Petiverin alliacea*). Le *Strychnos Castelneana*, dont nous avons recueilli une grande quantité de racines, de tiges, de feuilles et de fleurs, a été rencontré par nous sur les bords de l'Amazone, un peu en aval de Tabatinga et dans le rio Javary.

Nous apprenons que les sources du Yahuas sont voisines de celles du Pebas ; il suffit de deux jours et demi de marche pour passer d'une rivière à l'autre. Ce trajet a été parcouru par notre compatriote Paul Marcoy.

De la frontière du Brésil (rio Mrari) au Yahuas il y a douze heures de vapeur, c'est-à-dire soixante milles, et une distance totale de deux cent quarante milles pour aller à l'embouchure.

26 avril. — A neuf heures un quart, nous passons devant la crique Itanga (rive gauche), près de laquelle nous reconnaissons quelques syringas, l'*Hoevea guyanensis*, c'est-à-dire l'arbre de caoutchouc, qui est exploité dans le bas Amazone. A deux heures, la rivière se rétrécit subitement en traversant une petite colline et court avec une vitesse de plus de quatre milles. Ce défilé remarquable, qui rappelle le passage de l'Obligado dans le rio Parana (République Argentine), a été qualifié de passage des Thermopyles. En amont, la rivière devient si large que le commandant, craignant un échouage, fait quelques sondages ; nous trouvons une profondeur minimum de trois mètres et la largeur est d'environ mille mètres. Cette eau dormante est appelée *remanso* par les Colombiens.

A six heures, nous voyons la rive gauche s'élever subitement. La berge argileuse rongée par les eaux forme une muraille de huit à dix mètres. C'est sur cette petite colline, nous dit le pilote, que les Colombiens avaient établi un poste militaire pour défendre leur frontière.

Nous arrivons à quatre heures au *remanso* Andreas, qui est à dix heures quarante minutes de navigation du Yahuas, soit quatre-vingt-deux milles environ.

27 avril. — Pendant qu'on récolte du bois, nous faisons une excursion à l'habitation d'un Indien civilisé appelé Andreas. Nous trouvons une famille de six personnes établie près de l'embouchure d'une petite crique sur les bords de laquelle nous remarquons une grande quantité de syringas. Cette région est insalubre.

Le 2 mai, je profite de l'arrêt du navire pour faire une excursion chez des Indiens Orejones qui se trouvent à huit kilomètres de la rive droite. Ces gens, qui se servent encore de haches en pierre, n'ont pour vêtement qu'un ruban d'osier. Ils ont des ouvertures non seulement dans les oreilles, mais dans le lobule et les ailes du nez, ainsi que dans les lèvres. Trente personnes vivent dans une grande hutte (*maloca*) recouverte de feuilles de palmier. Ils nous reçoivent en criant : *Osou, osou* ! qui sans doute veut dire

CASES D'INDIENS OREJONES DE L'IÇA

« ami ». Dans l'abatis nous trouvons cinq crânes humains disposés sur des pieux. L'étude anthropologique de ces crânes, qui sont actuellement au Muséum de Paris, nous permet d'affirmer que les Indiens de l'Iça ne diffèrent pas de ceux de la Guyane.

Arrivé à bord, j'ai fort à faire. Pendant mon absence, un Indien qui travaillait au chargement a été écrasé par un gros arbre tombant de vétusté. Quelle chance n'a-t-il pas eue d'avoir la colonne vertébrale fracturée ! il en est quitte pour une grande plaie au bas du dos qui ressemble à un coup de sabre. Ayant arrêté l'hémorragie, je rapproche les tissus par quelques sutures.

Nous naviguons jour et nuit pendant dix jours, sans nous arrêter, sinon pour charger du bois qu'on a fait couper à l'avance. A partir des îles Repiniouna, que nous passons le 3 mai à six heures du matin, nous ne marchons plus que dans la journée. Depuis ce moment, je n'ai pas la moindre lacune dans mon tracé. Le navire ayant échoué

à plusieurs endroits, j'indique tous les sondages qui ont été faits pour trouver un chenal. C'est le 3 mai au matin que nous franchissons le premier point qui présente quelque danger. Nous l'appelons banc de l'Apihy, du nom d'un vapeur qui s'y est échoué en descendant avec un chargement de quinquina.

Nous sommes à cent soixante heures de navigation de l'embouchure, effectuées en dix heures.

5 mai. — Partis un peu avant le lever du soleil, nous sommes enveloppés par une brume intense qui dure jusqu'à sept heures. Nous ne marchons que très lentement, et à six heures vingt minutes on est obligé de mouiller pendant une heure.

7 mai (quatorzième jour). — Départ à six heures. Nous constatons que la rivière a baissé d'un pied pendant la nuit; cela nous inquiète d'autant plus que nous arrivons à des passages difficiles. En effet, le passage de Cosacunti demande beaucoup de prudence; la rivière, qui est très large, n'a que deux et trois mètres de profondeur, il faut trouver le chenal la sonde à la main. Nous touchons plusieurs fois en voulant doubler l'île Pataoua. Obligés de revenir sur nos pas, nous trouvons un passage près de la rive droite. Un peu plus haut, c'est un gros banc de sable qu'il faut éviter. Nouvelles difficultés près des îles Cantaro, ainsi nommées parce qu'on y a trouvé une vieille marmite d'Indiens.

En suivant la rive droite, nous échouons sur un banc où l'*Apihy* est resté huit jours. Une légère crue pendant la nuit nous dégage, et, le 6 au matin, nous revenons en arrière pour suivre la rive gauche. Nous ne tardons pas à échouer de nouveau. On s'empresse de faire machine en arrière et on cherche un autre passage. Nous touchons deux fois un peu en aval d'une petite crique habitée par quelques familles d'Indiens appelés Macaguazes. A quatre kilomètres en amont, nous nous engageons si fortement dans le sable, qu'il nous est impossible d'en sortir. Nous restons en place depuis midi jusqu'au lendemain à deux heures et demie. Tous les efforts tentés pour dégager le navire ont été inutiles, nous n'avons pu sortir de ce mauvais pas que par suite d'une crue de cinquante centimètres.

Le 7, à six heures du matin, la température est de 22°,5, et à midi de 24 degrés. La moyenne de la pression barométrique est de 736 millimètres.

8 mai. — Nous naviguons toute la journée, mais lentement et toujours en sondant. La vitesse du navire égale à peine la marche d'un homme au pas.

Le 9, nous arrivons vers midi au hameau appelé Concepcion, qui est occupé par une vingtaine d'Indiens à demi civilisés. Ces gens vont parfois dans le Yapura en remontant un petit affluent de gauche situé à deux kilomètres en amont. Après trois jours de portage, ils atteignent un affluent du Yapura appelé Mecaya, qu'ils descendent en canot. A huit kilomètres en amont de la crique Aline, nous échouons au milieu de la rivière à la hauteur de l'île Henri. Ayant fait machine en arrière, nous trouvons un passage en longeant la rive gauche de cette île. La nuit nous surprend un peu en aval d'une

plantation de bananes, occupée par deux familles d'Indiens dirigées par un Colombien. Nous sommes tout près d'un affluent de droite appelé San Miguel, dont la longueur est à peu près la moitié de la continuation du Putumayo. Ce grand cours d'eau est habité par de vigoureux Indiens d'un caractère très doux. Ils savent laver les sables aurifères pour en retirer de petites quantités du précieux métal qu'ils échangent avec des trafiquants colombiens.

Nous arrivons à deux heures à un hameau d'Indiens appelé Montepa. Ces Indiens se peignent avec du roucou et du génipa en traçant des dessins analogues à ceux que nous avons recueillis chez les Oyampis de l'Oyapock. Leurs femmes font de très jolies poteries couvertes de dessins dont j'ai rapporté plusieurs échantillons.

A cinq heures dix minutes, me trouvant à l'avant du navire, j'aperçois le premier une grande montagne au nord-nord-ouest. Ce sont les Andes, *los Andes!* comme

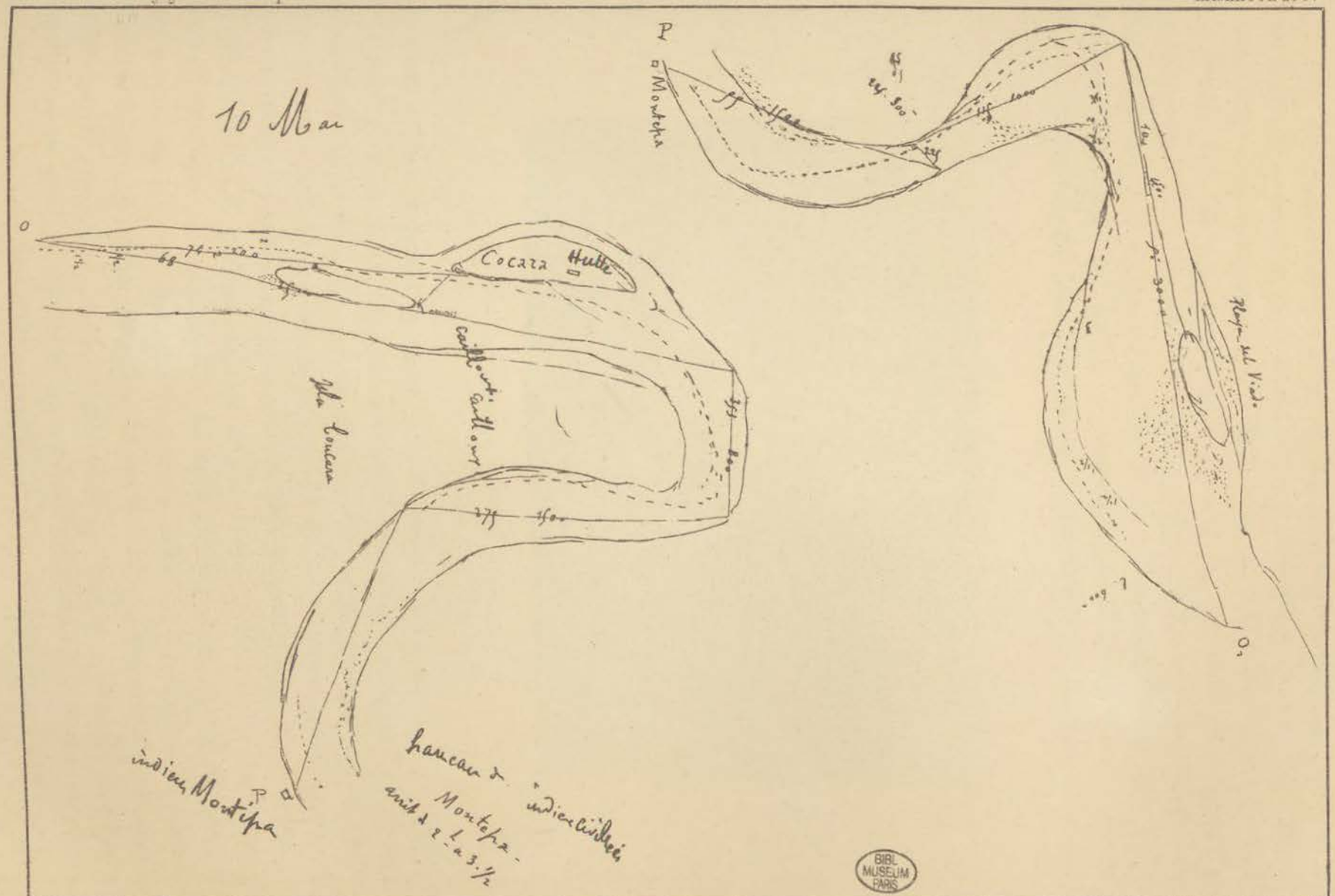
POTERIE DES OREJONES

s'écriaient mes compagnons saisis d'enthousiasme; ayant échoué à ce point, nous passons la nuit en vue de la Cordillère.

11 mai. — Une légère crue nous remet à flot et nous marchons en sondant. Nous éprouvons quelques difficultés au niveau de l'île Dionisio, qui est ainsi désignée du nom d'un Indien qui nous sert de pilote. Nous trouvons un chenal en rasant la rive gauche qui forme la grande courbure. Nous naviguons le reste de la journée sans rencontrer le moindre écueil.

12 mai. — Bien que le volume des eaux diminue considérablement, la navigation est plus facile que les jours précédents, parce que la rivière, traversant des terres plus élevées, se rétrécit de moitié et présente une profondeur double. Comme dans tous les endroits encaissés, on ne trouve pas d'îles.

A huit heures, nous passons devant la crique Youminia, près de laquelle on voit les restes d'une hutte occupée par une négresse brésilienne qui a remonté cette grande rivière pour fuir l'esclavage. Un peu plus haut, nous trouvons une autre femme qui est dans le même cas; elle nous raconte qu'elle a fait son voyage en quatre mois. C'est ce



BIBL MUSEUM PARIS

Imp. Dufrénoy, 34, R. du Four-St-Gin.

LEVER SUR LE RIO IÇA,

fait par le Dr Crevaux, à bord du bateau à vapeur *le Canuman* 10 mai 1879. — Nota : la ligne interrompue donne la marche du bateau.

temps qui a été employé par plusieurs canots en remontant depuis San Antonio jusqu'à Cuemby.

A huit heures quarante-cinq minutes, le capitaine commande de mouiller. Le *Canuman* est arrivé au terme de sa mission. Nous sommes devant Cuemby, petit hameau de trois huttes où la Compagnie Reyes a fait déposer un chargement de quinquina. Le baromètre indique 733^{mm},5, c'est-à-dire que l'altitude est d'environ deux cent soixante-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer. La température est très supportable : à sept heures du matin, le thermomètre indique 21°,5 ; à dix heures, 25 degrés, et à midi, 26 degrés. L'équipage, qui n'est plus incommodé par les pions et les moustiques, réparerait rapidement ses forces épuisées par un travail pénible sous une température

LE VAPEUR A CUEMBY

excessive ; malheureusement, la culture est insuffisante et le gibier est rare. L'alimentation est réduite à de la vieille farine de manioc, à du *bacallao* (morue) et du pirarоucou desséché (grand poisson). Les rares Indiens qui occupent ces parages cultivent un peu de manioc, des bananes et quelques poignées de riz. Ils ont deux espèces de manioc : l'une dont le suc est toxique, et qui sert à fabriquer du *couac* (farine en grumeaux), et l'autre appelée *yuca*, que l'on coupe en tranches et fait bouillir avec la viande comme des pommes de terre ; c'est le *cramanioc* des créoles de la Guyane. La végétation de cette région n'est pas la même que celle du cours inférieur de la rivière, et la plante qui fournit le poison des flèches (*Strychnos Castelneana*) n'existe pas dans ces parages ; les Indiens qui ont absolument besoin du curare pour la chasse sont obligés de descendre à cent lieues pour se le procurer. Cet agent toxique est très estimé dans le haut Içа ou Putumayo ; il me sert pour acquérir des objets que je ne puis obtenir avec de l'argent. Un

petit pot de curare que j'ai payé une piastre (quatre francs) dans le Yahuas en vaut cinq à Cuemby.

La population établie sur les rives de l'Içа est des plus minimes. Nous n'avons pas compté deux cents personnes dans les huttes que nous avons rencontrées çà et là. L'Indien du haut Amazone, comme celui des Guyanes, fuit la grande rivière pour se réfugier dans les affluents; la pêche et la chasse y sont plus faciles, et il n'est pas tracassé par les blancs qui veulent exploiter son travail et lui ravir sa liberté.

De temps à autre ces enfants de la nature acceptent des relations avec un chercheur de salsepareille ou de cacao, mais elles ne sont pas de longue durée. Une fois qu'il a troqué sa hache de pierre contre un couteau ou un sabre d'abatis, il trouve la société du

HABITATIONS DE SAUVAGES CIVILISÉS A CUEMBY

blanc insupportable et regagne la forêt. La grande difficulté pour la civilisation des indigènes de l'Amérique du Sud est l'absence d'ambition chez les Indiens. Un Indien qui possède un couteau ne donnerait rien, absolument rien, pour en avoir un deuxième.

Le *Canuman* étant parti du Para le 29 mars, nous avons mis quarante-cinq jours pour aller de l'embouchure de l'Amazone jusqu'à une faible distance des Andes. N'est-il pas extraordinaire de voir un vapeur s'engager dans un continent à une distance de deux mille trois cent trente-six milles, c'est-à-dire environ quatre mille trois cent vingt-six kilomètres ? On compte cinq cent trente-six milles du Para à San Antonio à l'embouchure de l'Içа et environ huit cents milles entre ce hameau et Cuemby. Quatre cents kilomètres de plus, et nous aurions passé de l'Atlantique au Pacifique. Un fait remarquable, c'est que, depuis l'Atlantique jusqu'aux premiers contreforts de la Cordillère des Andes, on ne

VUE DE CUEMBY (HAUT IÇA)

BIBL. MUSEUM PARIS

trouve pas une pierre ; partout les rives sont argileuses et le fond est constitué par de la vase ou du sable fin.

Je suis bien aise de me reposer un peu, car je n'ai jamais fait un travail plus pénible que le relevé de cette rivière. Obligé de sauter de mon hamac à cinq heures et demie du matin, j'ai dû rester chaque jour douze heures sur le pont, exposé à l'ardeur d'un soleil équatorial, occupé constamment à relever des angles et à dessiner les moindres accidents de terrain. Apatou m'a secondé dans ce travail ; je lui montrais un grand arbre, très commun dans l'Içа, que les Roucouyennes et les indigènes du haut Amazone appellent *okeima* (*Bambax ceiba*); je le relève à la boussole, et Apatou le fixe jusqu'au moment où nous passons devant. De cette façon, je ne puis m'égarer dans les points de repère. C'est lui qui m'apporte le plat de piraroucou salé et le riz qui constituent presque tous mes déjeuners. Quelques bœufs ayant succombé et le commandant désirant conserver les survivants pour le retour, nous ne mangeons que rarement de la viande fraîche.

Heureusement que j'ai pris quelques caisses de vin français au Para. Je trouve dans le liquide national un réconfortant que je recommande à tous les voyageurs qui peuvent transporter des bagages. Le vin de Bordeaux est le meilleur agent contre la cachexie intertropicale. Je lui voue un culte éternel, puisque c'est lui qui m'a remis deux fois sur pied après mes traversées dans la Guyane.

II

La rivière Pastasa. — Le *pirate des Andes*. — Alluvions aurifères du rio San Miguel. — Agami bouilli (*sancocho*). — Débordement ; orage. — Méfiance. — Cantinelo. — Le rio Guames. — Transit entre la Colombie et le Brésil par les affluents. — Mauvaise foi d'un agent de la Compagnie Reyes.

Malgré un travail excessif, ma santé reste parfaite, et je ne saurais m'arrêter en si belle voie.

A côté de l'Içа se trouve la rivière la moins connue de tous les affluents de l'Amazone, la plus redoutée à cause des chutes, du climat et des indigènes. Ces obstacles excitent ma curiosité ; c'est par là qu'il faut que je revienne. Le rio Pastasa est cette rivière qu'une intrépide Française a descendue pour rejoindre son mari, l'académicien Godin, qui était dans l'Amazone avec le célèbre de la Condamine.

Je vais être obligé de retourner sur mes pas, quand je rencontre un coureur de grands bois, le nommé Santa Cruz, escorté de deux vigoureux Indiens du rio San Miguel. Ce *pirate des Andes*, c'est ainsi qu'on l'appelle, est le seul qui consente à m'accompagner. Je l'enrôle séance tenante avec ses deux hommes, nommés Antonio et Gonzalo. Tout

est réglé, lorsque le capitaine Valeriano, ancien officier de la marine brésilienne, me donne sur Santa Cruz des renseignements peu favorables.

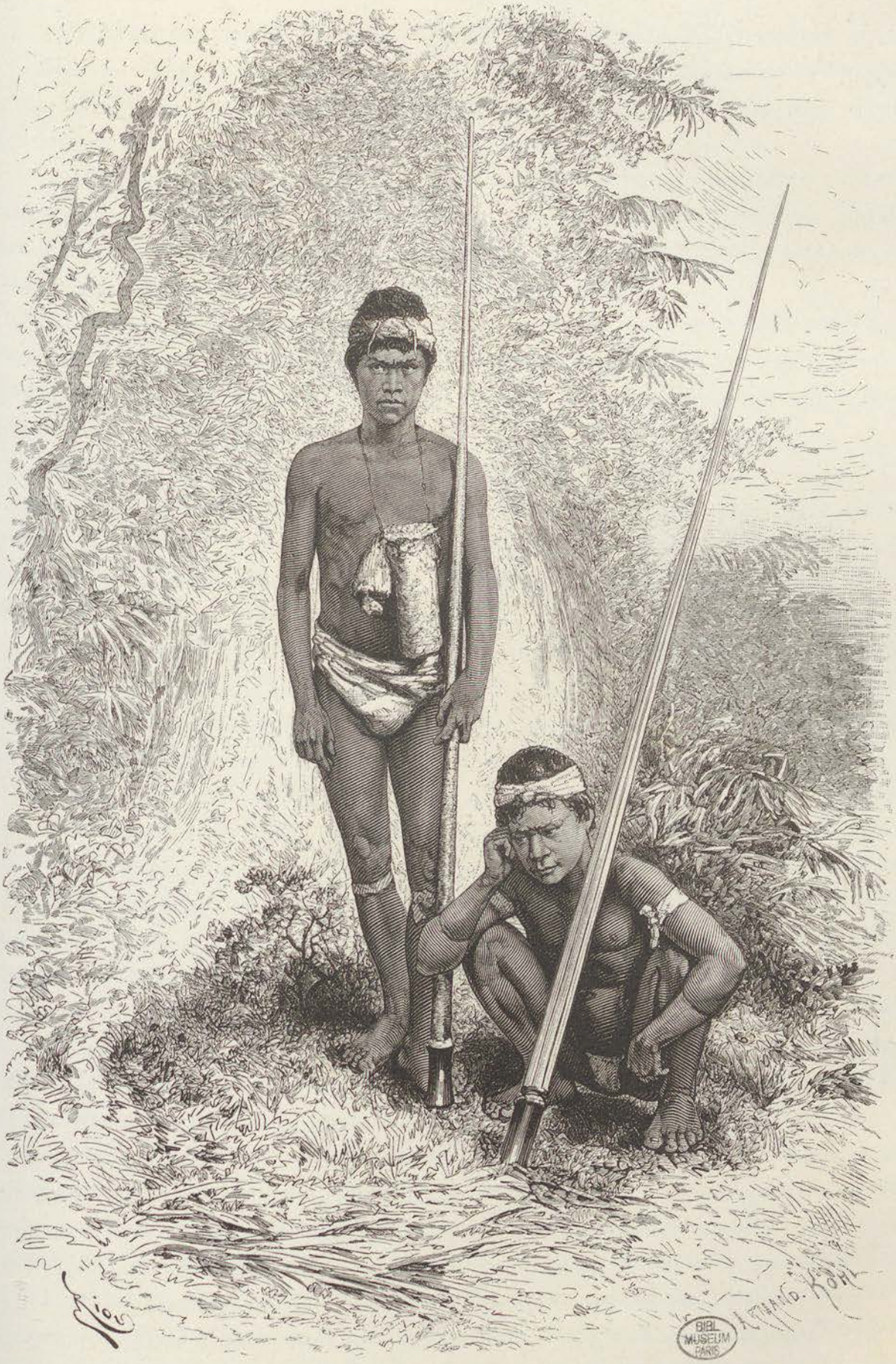
« Vous avez entendu parler, me dit-il, d'un Anglais qui vient d'être tué dans le Napo?

— Oui, lui dis-je.

SANTA CRUZ

— Eh bien! connaissez-vous l'auteur du crime? C'est votre futur compagnon de voyage. »

Ce matin, le *pirate des Andes* avait bu de la *cachasse* (eau-de-vie de canne) à plein verre, il avait le délire, et parlait tout seul en regardant des papiers contenus dans son pagara. Après m'avoir offert un verre, il s'est endormi, et j'ai parcouru un papier qu'il avait laissé par terre. C'était un acte d'accusation de meurtre contre le nommé Santa Cruz.



INDIENS DU SAN MIGUEL ESCORTANT SANTA CRUZ

« Ne partez pas, me dit Valeriano, vous êtes certain de vous faire assassiner. »

Dans la soirée, je sers quelques bouteilles de vin à mes compagnons de voyage; c'est le coup de l'étrier. Je suis absolument résolu à me mettre en route dès le lendemain matin.

Le 16, à huit heures du matin, nous serrons la main à nos compagnons et prenons place dans une embarcation. Valeriano nous suit de l'arrière du vapeur. M'étant retourné, je vois son chapeau qui s'agite; je crie : *Adios*, et, une minute après, ayant doublé une pointe, nous cessons d'apercevoir le *Canuman*.

La rivière, bordée d'une petite colline, est très étroite et par conséquent rapide ; il faut pagayer vigoureusement pour gagner contre le courant. Vers midi, nous passons devant un petit affluent de droite appelé Cuemby, et, quelques instants après, nous nous arrêtons à une plage appelée Kouri.

« Quelle est la signification de ce mot? » demandai-je à Gonzalo.

Sans dire mot, il ramasse une poignée de sable sur sa large pagaye, et, la tenant près de la rivière, il la lave en versant de l'eau avec la main. Les cailloux enlevés, le sable entraîné petit à petit, il reste quelques parcelles jaunes, brillantes au milieu de la pagaye.... « Kouri, dit-il, » je reconnais de l'or.

J'apprends que le rio San Miguel a de riches alluvions aurifères. Santa Cruz a trouvé les vestiges d'un ancien placer occupé par les Espagnols, peu de temps après la conquête. Les Indiens actuels ramassent encore un peu d'or qu'ils vendent à Santa Cruz, en échange des objets les plus indispensables.

17 mai. — Il a plu toute la nuit; obligé de coucher dans le canot, sur les bagages, je me réveille les reins brisés. Gonzalo, qui s'est couché à côté de moi, a été obligé de se lever à chaque instant pour vider l'eau du canot. La rivière, qui a monté d'un mètre cinquante centimètres pendant la nuit, baisse subitement dans la matinée. L'amarre de mon canot étant trop courte, l'avant ne tarde pas à émerger de l'eau, tandis que l'arrière s'enfonce peu à peu.

Nous mangeons à déjeuner un agami bouilli avec des bananes coupées dans l'eau; ce plat additionné de force piment s'appelle *sancocho*. Avant le départ, on coupe des perches et des crochets pour haler le canot en s'appuyant tantôt sur le fond, tantôt sur les branches des arbres qui bordent la rivière.

Le 18, nous marchons lentement, à cause de la vitesse du courant, et le soir nous avons de la peine à trouver un endroit favorable pour coucher; nous nous arrêtons sur un banc vaseux, recouvert de balisiers, qui est submergé pendant les grandes eaux. Santa Cruz choisit le point culminant, fauche l'herbe à coups de sabre, et Antonio plante deux branches fourchues en terre sur lesquelles il pose une perche. C'est la charpente d'un édifice auquel il ne manque plus que la toiture. On appuie quelques baguettes sur le bois transversal et on les recouvre avec de larges feuilles de balisier. On étale sur le sol humide quelques feuilles, et par-dessus nous étendons nos couvertures.

Pendant ce temps, Apatou cherche du bois, et Domingo, ayant fait des copeaux avec du bois sec conservé dans le canot, allume son feu sans difficulté. La marmite est installée sur un trépied composé de trois gros pieux en bois vert enfoncés en terre. N'ayant pas de viande fraîche, nous faisons le sancocho avec une boîte de *corned beef*. Nous ne sommes pas à plaindre puisque nous avons du vin et trois dames-jeannes de cachasse tellement alcoolisée qu'on peut la dédoubler. Après avoir mieux bu que mangé, nous allumons une cigarette, et nous nous alignons les uns à côté des autres comme des soldats dans un corps de garde. Santa Cruz est au milieu, je me tiens à droite avec mon revolver dans la boîte et la main toujours dessus. Apatou est de l'autre côté et nos Indiens sont sur les flancs.

Vers onze heures, au moment où nous commençons à nous endormir, un Indien crie : *Sagou saké*. Je ne puis traduire ce langage, mais je le comprends. Nous avons les cuisses dans l'eau, il s'agit d'un débordement.

Sauvons-nous bien vite. Nous sommes dans une obscurité totale, et le vent est si fort que nous ne pouvons allumer la bougie. Chacun ramasse sa couverture et se dirige vers le canot à la lueur de quelques éclairs. C'est un orage, une pluie torrentielle. Quelle nuit !...

Le 19, le courant est moins rapide ; nous trouvons de grandes plages formées de cailloux (quartz, granit et roches schisteuses) ; nous ne manquons jamais de descendre, autant pour nous délasser les jambes que pour tâcher de surprendre des canards ou des aigrettes. Le gibier est si rare que nous ne devons pas compter sur la chasse pour l'alimentation. La rivière se rétrécit peu à peu, déjà on trouve un barrage formé d'arbres sur lesquels l'eau court plus rapidement.

Santa Cruz nous fait arrêter pour coucher sur une belle plage appelée Cantinelo. Apatou voudrait aller en face sur une berge taillée à pic. Mon patron, comme tous les indigènes de la Guyane, a tellement l'habitude de coucher en hamac qu'il ne trouve aucun repos à dormir sur le sol ; c'est pour cela qu'il voudrait s'installer dans le bois pour établir son hamac à deux arbres. D'autre part, Santa Cruz et les Indiens du San Miguel n'ayant même pas de hamacs préfèrent dormir sur le sable que sur la terre dure.

Apatou maugréant, je lui dis : « Va coucher dans le bois, si tu veux. »

Le reste de l'équipage se met à l'ouvrage ; on cherche du bois, des feuilles ; en une demi-heure nous avons une part de couchage convenable. Assis sur le sable, je prenais des notes, lorsque je vois passer Apatou silencieux avec une grande perche sur les épaules. J'ai deviné qu'il s'agissait d'établir le *pataoua* des Oyampis pour suspendre nos hamacs. L'idée est très bonne, j'en profiterai.

Vers six heures, nous voyons monter un grand canot ; c'est don Pedro avec son patron Montenegro qui ont quitté le bord quelques heures après notre départ. Ce dernier noir, très vigoureux, est résolu à m'accompagner dès qu'il aura réglé ses comptes avec l'agent de la Compagnie Reyes.

Couchant seul avec Apatou dans le pataoua, je cause un peu avec lui sur nos projets de voyage. Lui ayant fait mes confidences sur Santa Cruz, il se contente de répondre : « Tous les Indiens sont traîtres, je n'en ai pas peur parce que je les connais. » Il me fait remarquer que son sabre est toujours à sa portée; il est debout en terre, non pas à côté de sa tête, mais près des pieds. Se soulevant dans son hamac : « Tu vois, me dit-il, en me soulevant je mets la main sur mon sabre et je lui fends la tête. »

Je ne fais aucun cas de Domingo pour nous défendre. Indien avant tout, il se

L'ORAGE

sauvera ou se mettra du côté du plus fort. Gonzalo, avec sa face aux traits durs, osseux, est un brave garçon qui ne tardera pas à s'attacher à moi autant qu'à son patron. Antonio, avec ses grosses lèvres toujours souriantes, sa face arrondie et charnue, est un grand enfant qui ne connaît pas le mal.

En voyant Cantinelo indiqué sur les cartes par des lettres majuscules, je me demande si je ne suis pas sur les ruines de quelque cité bâtie par les conquérants. Cantinelo vient du nom d'un Indien qui avait une hutte sur la *barranca* située en face. Cette pauvre maison en chaume a servi de magasin pendant un an à la Compagnie Reyes, qui déposait là ses quinquinas.

Un vapeur affrété par M. Rafael Reyes a remonté la rivière jusqu'à ce point ; on m'en montre les vestiges au fond de l'eau. Un soir, la rivière était pleine ; le *Tundama*, fixé par un câble à un gros arbre, était accosté à la rive pendant que l'équipage dormait à terre. Le lendemain matin, quelle ne fut pas la surprise du capitaine en voyant son navire au fond de l'eau ! C'est que pendant la nuit les eaux avaient baissé subitement, et le vapeur, soulevé par l'avant, avait submergé par l'arrière.

La hutte de Cantinelo se trouvait à une certaine distance de la rivière ; aujourd'hui elle est sur le bord de la *barranca*. Peut-être l'année prochaine, aura-t-elle été entraînée par les eaux, qui mangent cette rive presque à vue d'œil.

Santa Cruz cherche en vain une croix qui indiquait la sépulture du mécanicien du *Tundama*. C'est qu'à la dernière crue il s'est produit un grand éboulement, et les restes du malheureux Brésilien ont été jetés à la rivière. Les eaux torrentielles qui s'échappent des Andes ne respectent pas les sépultures. Mon pilote me fait remarquer que Cantinelo était autrefois dans une grande île, tandis qu'elle occupe une véritable presqu'île. C'est que le bras de rivière qui passait derrière s'est obstrué en amont.

Les nombreuses lagunes qu'on rencontre sur le rio Içа aussi bien que sur l'Amazone sont des restes du vieux cours de la rivière délaissé par les eaux capricieuses.

Aujourd'hui les navires ne dépassent pas Cuemby, parce qu'à partir de ce point la navigation n'est possible que par les grandes eaux.

Nous rencontrons un bel affluent de gauche, le rio Guames, qui prend sa source dans une *cocha*, c'est-à-dire un lac, située près de Pasto.

« L'exploration de cette rivière serait très intéressante, dit mon collègue André, parce qu'elle pourrait servir à l'établissement d'une voie de communication entre une ville des Andes et l'océan Atlantique. Les quinquinas venant de Pasto sont obligés de faire un long chemin par terre, qui est onéreux, pour gagner le rio Guineo au point où il commence à être navigable. »

Santa Cruz a remonté plusieurs fois le Guames jusqu'à trois jours de marche, en un point où l'on trouve une vingtaine d'Indiens. Il prétend qu'en amont la navigation est très difficile à cause des chutes et des rapides. De ce village indien, Santa-Cruz a gagné plusieurs fois le rio San Miguel par un sentier qui se dirige généralement vers le sud. On atteint cet autre affluent de l'Içа à un village qui est à huit jours de canotage en remontant depuis l'embouchure. De là on gagne le Napo, et on arrive dans l'Amazone un peu en aval d'Iquitos. Les Colombiens qui ont gagné le Brésil par le rio Içа reviennent toujours par cette route. Un vapeur les conduisant jusqu'à la bouche du Napo, il ne leur faut qu'un mois pour atteindre le Guames, tandis qu'ils en mettraient quatre pour remonter l'Içа en canot.

J'insiste sur cette route, parce qu'elle peut simplifier considérablement le transit entre la Colombie et le Brésil. Je ne vois pas la nécessité des bateaux à vapeur pour le transport du quinquina ; un grand radeau n'ayant qu'un homme à bord peut descendre

l'Içа sans la moins difficulté en un mois, s'il navigue jour et nuit, puisqu'il n'y a pas la moindre chute. On décharge le quinquina à l'embouchure de la rivière, où les vapeurs qui sillonnent l'Amazone peuvent le charger. Les hommes qui n'ont d'autre fret que quelques objets manufacturés qu'ils achètent aux Brésiliens prennent le premier vapeur remontant l'Amazone et gagnent rapidement la Colombie, tantôt en canot, tantôt par terre.

Le 20 mai, nous arrivons à un hameau composé de trois maisons qui servent d'abri au quinquina de la Compagnie Reyes. Elles sont élevées sur une petite colline qui surplombe la rive gauche. Nous sommes bien accueillis par don Fernando et la femme de Montenegro, qui est une cuisinière accomplie. Dans la soirée, don Pedro me dit un mot à l'oreille : « Défiez-vous des caresses du sieur Fernando; jamais vous ne sortirez des griffes de ce petit potentat, qui, en sa qualité de neveu des frères Reyes, est absolument maître du haut Putumayo. »

En effet, je veux partir le lendemain matin, mais il n'y a pas d'Indiens pour m'accompagner. « Vous partirez demain, me dit Fernando, je vous le promets. »

Je demande une pirogue, mais on assure faussement que toutes les pirogues sont occupées pour la journée.

Le lendemain, à dix heures, Montenegro, qui avait reçu quatre cents francs sur les mille francs que je lui avais promis, me dit qu'il ne peut pas partir parce que Fernando s'y oppose sous prétexte d'une dette. Je paye la somme séance tenante, et alors on me dit : « Montenegro ne partira pas parce que nous ne voulons pas. »

Que faire au milieu de ces coquins qui ont bu mon vin et mangé mes provisions? « A moi Santa Cruz, Apatou! » Je saisis mon fusil, mon patron me suit l'arme au bras, et nous montons sur notre lourde pirogue, à l'ébahissement de don Fernando.

Deux heures après, nous atteignons un petit village où l'on a fait expédier les pirogues qu'on nous a refusées. Santa Cruz parle au vieux *touchao* chargé de les garder et lui dit : « Prends deux pirogues et viens avec nous par l'ordre de don Fernando. »

Le procédé n'est pas honnête, mais la guerre c'est la guerre.

III

Une vue des Andes. — Le Guineo. — San José. — Orage. — De l'Içа au Yapura. — Espadrilles. — Rio Guineo. — Rio Picudo. — Un affluent du Yapura. — Le hameau Limon. — La rivière Caqueta. — Le Remolino, qui ça, ça? — Achat de poules. — Accident déplorable. — Un métis blanc noir. — Forêts du Yapura. — Deux jeunes Indiennes de la tribu des Tamas. — Renseignements sur le Yapura. — Les Carijonas. — Les sauts Cuemany et Araraquara. — Indiens anthropophages Ouitotos. — Une tête dans une marmite. — Les pipes. — Trafic d'esclaves supprimé. — L'Amazone. Départ pour Saint-Nazaire. — Résumé.

22 mai. — Nous laissons notre grosse pirogue et partons au lever du soleil. Inutile

de dire que nous regardons de temps à autre derrière nous, non pas dans la crainte d'une attaque, mais de peur de nous voir dépasser par quelque canot qui informerait en amont d'autres agents de M. Reyes.

Nous marchons toute la journée et donnons sur une grande plage de cailloux au confluent du rio San Juan. De ce point on a un spectacle dont je ne pourrais me lasser. Ce sont les Andes avec leurs pentes abruptes. Le brave Apatou, qui n'avait jamais vu que les Tumuc-Humac, est frappé d'admiration devant ces colosses de la nature. Tout noir qu'il est, il me fait à ce sujet une question intelligente :

« Où va donc l'eau qui tombe de l'autre côté de la montagne? n'y a-t-il pas une autre mer pour la recevoir? »

Il est ravi lorsque je lui apprends que nous ne sommes pas à plus de vingt jours de marche de l'océan Pacifique. Quelle tentation n'avons-nous pas de franchir ces montagnes au plus vite pour retourner en Europe à bord des jolis paquebots du Pacifique! Mais ce n'est pas à nous de voir ces beaux pays qui ont été explorés par les Humboldt, les Boussingault et de nombreux voyageurs modernes. Notre tâche ingrate, aride, ne commence qu'au point où les autres ont fini. A eux les grands spectacles de la nature, les belles montagnes, les pays salubres! A nous les terres basses et marécageuses.

Le 23, dans la journée, la rivière se divise en deux branches. Nous nous engageons dans le Guineo, cet affluent qui est le tiers du Putumayo. La navigation devient difficile à cause de la faible profondeur des eaux. Il serait impossible de naviguer avec un canot à quille : notre embarcation touche à chaque instant sur un banc de sable ou sur des roches.

Nous passons la nuit à la belle étoile, dans nos hamacs suspendus au *pataoua*, tandis que mes Indiens couchent à l'abri de quelques feuilles de palmier enfoncées dans le sable et recourbées en arceau. Si nous avons l'avantage d'une couchette plus molle dans nos hamacs, nous avons l'inconvénient d'avoir froid. Bien que le baromètre n'indique pas une altitude de plus de trois cents mètres et que nous soyons presque sous l'équateur, la température de l'air s'abaisse en passant au-dessus des montagnes glacées dont nous approchons chaque jour.

Nous naviguons presque sans relâche. Nous campons près d'un affluent appelé San José, sur une plage d'où l'on voit les Andes. Santa Cruz raconte qu'il y avait en face une habitation occupée par un Brésilien et un Colombien, qui se sont tués l'un l'autre à coups de couteau.

Après avoir mangé chacun la moitié d'un petit poisson, nous prenons un coup de cachasse et allumons la cigarette. Notre couche est bien dure : le sable est entremêlé de gros cailloux. A la fin, mon patron, ne pouvant dormir, va se réfugier au milieu des bagages de la pirogue. A peine nous a-t-il quittés que le vent s'élève; il faut nous cramponner aux feuilles de notre abri pour les empêcher de s'envoler. Le ciel devient noir, ce sont des éclairs, des coups de tonnerre incessants.

Le 25, à neuf heures du matin, nous arrivons au hameau de Guineo, qui est occupé par des magasins de quinquina.

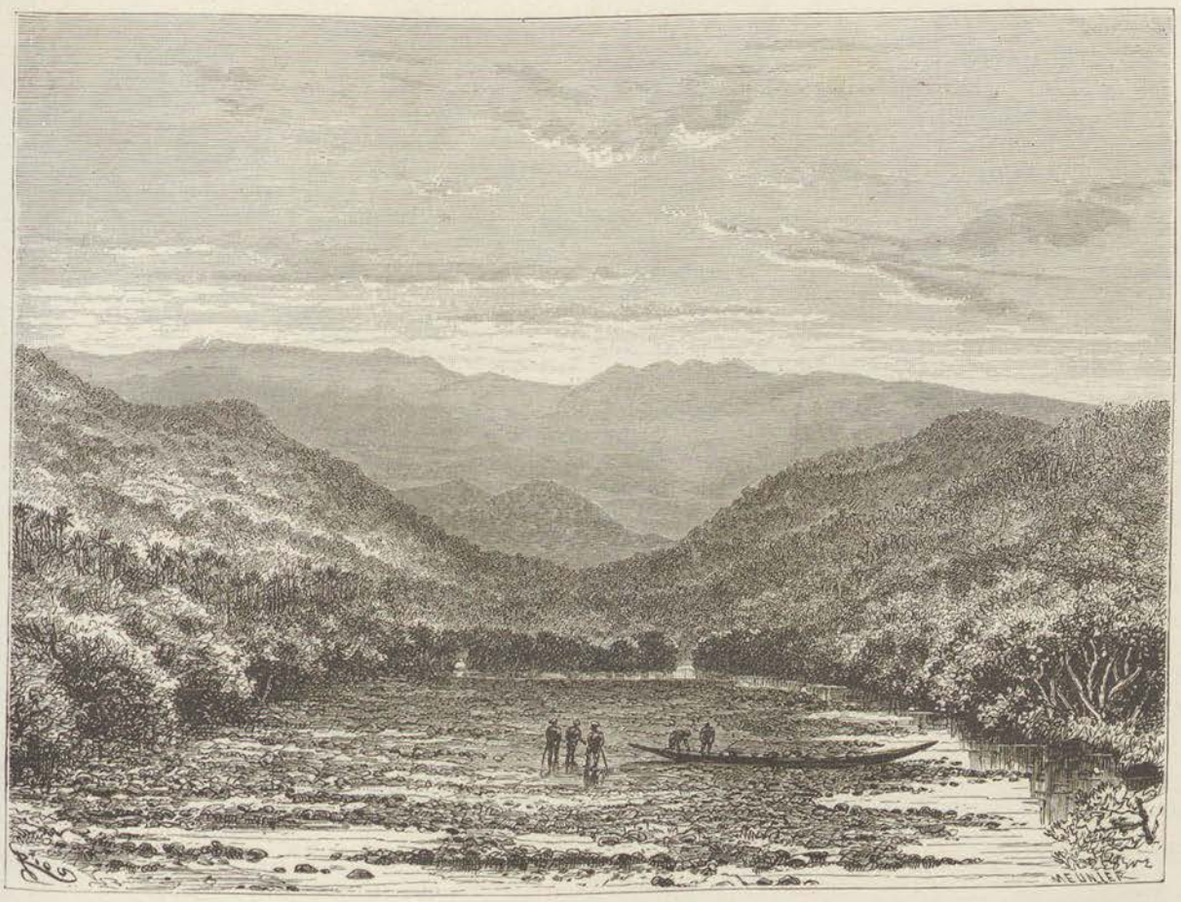
« D'où venez-vous? nous demande l'agent de la Compagnie.

— De l'Amazone, répondons-nous.

— Et comment?

— Par un vapeur qui est arrivé depuis plus de dix jours. »

Ils ont vu passer, il y a cinq jours, un exprès qui devait prévenir M. Reyes, à Pasto, mais il s'est bien gardé d'annoncer l'arrivée du vapeur. Don Fernando, craignant les



VUE DES ANDES, PRISE DE LA PLAGE DU RIO SAN JUAN

concurrents pour acheter la nombreuse pacotille apportée par les gens du vapeur, en a caché l'arrivée aux gens de Mocoa et de Pasto. C'était une des raisons pour lesquelles on nous empêchait de monter. Ce garçon, mécontent de la mauvaise foi de son collègue, envoie une dépêche à ceux de Mocoa pour leur annoncer l'arrivée du vapeur.

Malgré ce bon accueil, il ne faut pas nous attarder ici, car don Fernando commande en chef et nous avons à craindre l'arrivée d'un exprès de sa part qui empêcherait de nous fournir des porteurs. Nous arrangeons mes bagages, qui sont assez volumineux, et le lendemain matin nous nous mettons en route pour passer des eaux de l'Içа dans celles du Yapura.

A six heures du matin, je chausse des espadrilles dont on me fait cadeau en me disant que c'est la chaussure adoptée par les gens du pays. Elle est composée d'une semelle en corde tressée que l'on fixe avec des cordons entre-croisés au devant du pied.

Je relève une grande montagne à l'ouest un quart nord, à une distance de deux heures. A sept heures et demie, nous descendons la *barranca* et traversons les eaux froides du rio Guineo ; nous n'avons pas d'eau au-dessus de mi-jambe, la navigation n'est guère

HAMEAU DE GUINEO (P. 351)

possible en amont. Le sentier, qui est à peine indiqué, est encore fangeux; il faut marcher vite pour ne pas avoir le temps d'enfoncer.

Nous traversons plusieurs petites criques, parmi lesquelles nous citerons le rio Picudo, affluent de gauche de l'Iça, qui, d'après Santa Cruz, pourrait être descendu avec une très petite embarcation. Je croyais trouver des collines au milieu de la route, mais le terrain est toujours plat; plus nous avançons, plus nous enfonçons dans la boue argileuse, et nous avons grand'peine à sortir nos espadrilles. Jamais je n'ai marché avec pareil entrain : je cours, je vole à travers la boue qui m'éclabousse des pieds à la tête; le *pirate des Andes* est obligé d'allonger ses grandes jambes pour me suivre. Nous dépassons tous les porteurs, partis deux heures avant nous.

Après avoir fait vingt mille pas, nous voyons le terrain descendre tout à coup ; la *quebrada* (crique) qui coule à nos pieds n'est plus tributaire de l'Iça, c'est un affluent du Yapura.

Nous nous arrêtons une demi-heure pour prendre un peu de café en attendant les retardataires. Suivant l'habitude des Indiens, je ne mange pas au milieu de la marche, je me contente d'un morceau de biscuit que je trempe dans l'eau d'une claire fontaine. En me lavant les pieds, je m'aperçois de deux fortes écorchures produites par les lacets ; je quitte ces chaussures inutiles et continue la route pieds nus.

A trois heures, nous débouchons sur la place d'un hameau appelé Limon. Une église en chaume, trois huttes servant de magasin pour le quinquina, telle est la capitale qu'on trouve indiquée sur beaucoup de cartes d'Amérique du Sud. Nous sommes à vingt kilomètres de la ville de Mocoa, un peu plus importante parce qu'elle est au centre d'une grande exploitation de quinquina.

On ne trouve rien à manger à Limon : on ne peut s'y procurer ni poisson, ni gibier, ni viande fraîche. Les travailleurs, qui gagnent cinq francs par jour, sont obligés d'en dépenser quatre pour acheter un peu de tafia et de la *carne seca*. On m'assure qu'à Mocoa le vin ordinaire vaut plus de dix francs la bouteille. L'employé de la Compagnie nous reçoit bien, mais il déguste avec un peu trop d'activité la cachasse que nous lui offrons, et la nuit il nous empêche absolument de dormir en faisant du punch avec Santa Cruz. Une querelle qui s'engage entre les deux buveurs pourrait devenir sanglante si nous n'étions pas là pour maîtriser leur fureur alcoolique.

Nous n'avons d'autres canots à notre disposition que ceux de la Compagnie, qui sont aux ordres de don Fernando. Santa Cruz, audacieux comme un brigand, demande des embarcations de la part de don Fernando lui-même. L'agent consent volontiers à nous conduire jusqu'à une habitation où nous trouverons d'autres embarcations ; c'est tout ce que je demande : embarquons vite et partons [1].

Après deux kilomètres parcourus en quelques secondes dans la petite rivière de Churugaco, nous débouchons dans le Caqueta ou Yapura. Cette rivière, qui vient de sortir des Andes, n'est pas profonde, mais elle est si rapide qu'on entend au fond de l'eau un bruissement, des crépitations qui sont produites par de petites pierres qui roulent. La navigation en pirogue n'est pas des plus faciles ; il faut toute l'habileté d'Apatou pour se lancer au milieu d'une volute que forment les eaux furieuses arrêtées par des roches du fond.

Après deux heures de canotage, nous atteignons Paca-Yaco, habité par deux familles de bons Indiens qui parlent le quichua, c'est-à-dire la langue des Incas. A chaque instant ils disent : *Aréca, aréca*, ce qui veut dire « oui ». Ce mot nous rappelle *aoca*, qui est employé dans le même sens par les Oyampis.

1. J'ai reçu à Paris une lettre de M. R. Reyes, regrettant vivement la conduite de son représentant à mon égard. Il profite de cette occasion pour déclarer que, si j'ai la chance d'arriver au terme de mon entreprise, je pourrai dire que je suis le premier blanc qui ait parcouru le Yapura dans toute son étendue.

Ces gens nous fournissent un peu de poisson, que nous savourons bouilli avec des bananes. Voilà deux mois que nous vivons de viande et de poisson salés. Apatou est pressé de quitter ces régions; il brûle d'envie de flécher des coumarous dans les sauts et de tuer des couatas. Ne trouvant pas de canots, je triple la solde de nos convoyeurs pour qu'ils nous transportent un peu plus loin. Après beaucoup d'instances, je les fais partir le lendemain à midi.

Il a plu toute la nuit, le courant est très rapide; nous continuons à entendre un bruit de grêle ou de sel crépitant, produit par l'entrechoquement des cailloux au fond de la rivière. Je suis ravi de voir nos pirogues voler comme des flèches; deux jours de cette marche vont nous éloigner tellement des sources du Caqueta que mon escorte ne pourra plus songer à nous abandonner. Dans l'impossibilité de battre en retraite, il faudra qu'elle aille de l'avant à tout prix ; le succès de ma mission n'est pas loin d'être assuré. Morts ou vivants, nous descendrons, depuis les sources jusqu'à l'embouchure, un des plus grands affluents de l'Amazone.

Apatou néglige les dangers du canotage pour gagner en vitesse. De temps à autre il se lève, il cherche l'endroit où la surface de l'eau paraît plus haute. « C'est là, dit-il, qu'est le courant. » Il change sa pagaye de main, et, donnant quelques coups vigoureux, il sort des eaux calmes pour s'engager dans le clapotis des vagues. Mes hommes ont peur; je reste impassible pour une seule raison : c'est que j'ai une confiance illimitée dans l'habileté de mon audacieux pilote.

Vers trois heures, le patron de l'autre pirogue nous propose d'arrêter, sous prétexte que l'eau est trop forte pour franchir aujourd'hui le *remolino* de Ouassi-Panga. « Qui ça, ça ? » demande Apatou. Je lui explique qu'il s'agit d'un tourbillon où l'eau bouillonne et fait des vagues. Il recommande à l'homme qui est devant de bien s'asseoir et de pagayer fort, puis, enfonçant sa pagaye dans l'eau jusqu'à la poignée, il donne trois coups vigoureux, et nous voilà lancés dans un canal étroit, entre des berges taillées à pic, où l'eau s'engouffre et tressaille en formant des vagues. L'homme de l'avant fait un faux mouvement, et, bondissant par le travers, remplit la pirogue à moitié. « Pagaye, pagaye ! » dit Apatou... Nous courons comme la flèche, et bientôt nous atteignons une eau calme comme celle d'un lac.

En attendant l'arrivée du deuxième canot pour vider l'eau, une partie s'en va en soulevant légèrement la pirogue ; je rejette le reste avec une calebasse. C'est l'affaire de quelques minutes. J'ai vidé tant et tant d'eau au moyen du *coui* traditionnel des créoles de la Guyane, que je vais presque aussi vite qu'avec une pompe. Ce travail machinal que je fais continuellement en voyage ne m'empêche en rien de faire mes relevés à la boussole, et je diminue les charges d'un équipage qui est toujours réduit à la plus simple expression.

Bientôt la grande pirogue arrive; elle a fait comme nous, elle s'est emplie à moitié.

Vers deux heures, nous apercevons un canot accosté à la rive, qui est presque

partout submergée; nous voyons sur un petit tertre à fleur d'eau un Indien et sa femme qui allument du feu, tandis que deux poules picorent en liberté dans cet îlot, qui n'a pas plus de trois mètres de diamètre. Où vont ces voyageurs avec leurs poules? Ils m'informent qu'ils sont en marche pour Limon, où ils vont échanger ces poules contre des couteaux. Nous nous empressons d'acheter cette volaille et nous remontons dans nos embarcations. Bientôt nous trouvons un endroit où la berge s'élève d'un pied au-dessus de l'eau. Nous devons nous y arrêter, car la nuit approche et peut-être irions-nous bien loin pour trouver un autre point favorable.

Il pleut dans la soirée; l'eau monte si rapidement que vers dix heures nous ne sommes plus qu'à cinq centimètres au-dessus du niveau de la rivière. Nous sommes obligés de remettre nos bagages dans les canots et de nous tenir prêts à embarquer.

Après une nuit d'insomnie, non seulement à cause de la pluie, mais encore des moustiques, nous nous endormons tous d'un profond sommeil un peu avant l'aube.

Au réveil, je vois ma pirogue pleine d'eau. Le retrait rapide de la rivière est la cause de cet accident, qui est très grave, plus terrible que tout ce que nous avons jamais éprouvé, car mes trois chronomètres sont complètement avariés.

Partis de bonne heure, nous arrivons avant midi à une habitation appelée Yura-Yaco, du nom d'un bel affluent de gauche qui se trouve un peu en amont. Le Yura-Yaco est, dit-on, navigable à huit jours de canotage en remontant; ses sources sont dans l'État de Tolima (Colombie), où l'on élève du bétail.

Le chef de l'habitation est un métis blanc-noir et Indien. Ce pauvre homme, qui, par une amère dérision, s'appelle Fortunato, est hideux à voir. Sa figure, ses mains et ses pieds sont parsemés de taches blanches et noires qui le font ressembler à un cheval pie. Ici le pigment, c'est-à-dire la matière colorante, a complètement disparu, et la peau, qui est insensible à ce niveau, est blanchâtre comme une vieille cicatrice. A côté la peau présente la teinte noire bleuâtre d'un fourneau de fonte frotté avec de la plombagine.

La femme de Fortunato, qui a trente ans de moins que son mari, est une blanche de race pure, qui serait charmante si elle n'était frappée elle-même de cette affreuse affection cutanée que les indigènes appellent *caraté* et que nous croyons être du *vitiligo*. Les enfants, qui sont d'ailleurs très gentils, présentent les couleurs de peau les plus variées; deux petites filles sont absolument blanches, tandis qu'un garçon a les cheveux crépus d'un mulâtre. Le père rougit d'orgueil lorsque Santa Cruz lui dit que ses filles lui ressemblent *como un huevo á otro* (comme deux œufs).

Le *caraté* n'existe pas dans le Caqueta seulement; nous l'avons observé chez les Ticounas du Javari, quelques Indiens de l'Içа, et un malheureux blanc, qui, après quatre mois d'excursion dans cette rivière, n'osait plus rentrer en Colombie sous prétexte qu'il ressemblait à un gros poisson, le bagre (*el bagre*) du rio Magdalena. Je crois qu'une des causes de cette affection réside dans les piqûres des pions, qui ne

cessent d'enfoncer leurs dards venimeux dans la peau de la figure et des extrémités. Déjà le dos de mes mains est si noir qu'à une faible distance on pourrait croire que je porte des gants. C'est que les gouttelettes microscopiques du sang qui restent au niveau de chaque piqûre sont si rapprochées qu'elles semblent se confondre.

La bonne femme de Fortunato est une cuisinière qui serait digne d'accompagner un empereur voyageant dans les forêts de l'Amérique. Elle nous prépare des bananes frites à la graisse de pécari que je trouve supérieures aux pommes de terre soufflées que savourent les princes de la terre d'Europe. Son mari, qui s'engage à m'accompagner jusqu'à la chute Araraquara, me demande un jour de liberté pour faire ses préparatifs : ce que j'accepte volontiers.

Nous nous mettons en route avec deux canots. Suivant mon habitude je monte le plus petit, avec le fidèle Apatou, deux Indiens Carijonas et le vieux Fortunato. Ce dernier ne pouvant pagayer à cause de l'état déplorable de ses mains, je le place sur un petit banc devant moi en lui indiquant pour travail de vider l'eau et de m'indiquer les noms des îles et des affluents que nous allons rencontrer. J'éprouve quelque peine à m'habituer à cette figure aussi repoussante que celle d'un lépreux, mais cet homme m'est tellement indispensable qu'il faut que je l'envisage de bonne grâce.

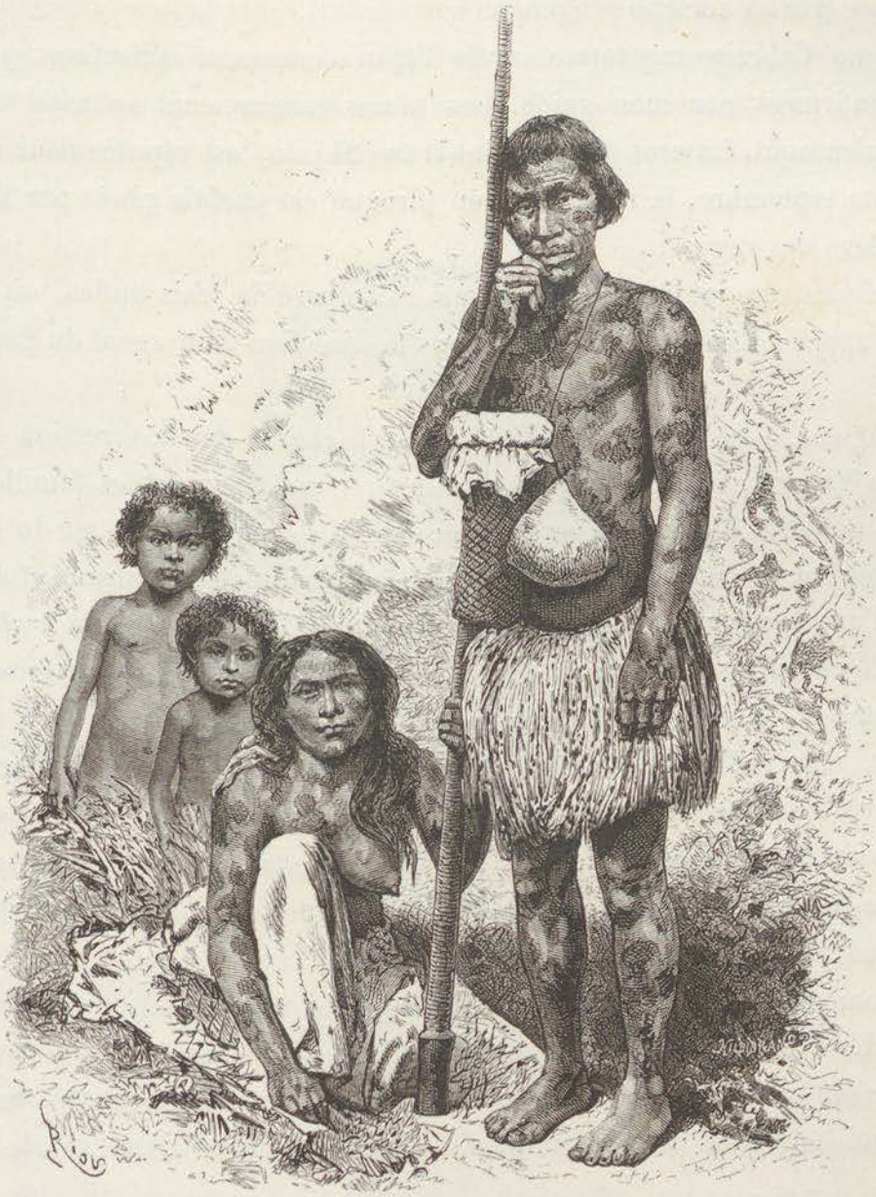
Bientôt la rivière, s'élargissant, commence à serpenter en formant de grands arcs dont la corde est représentée par un canal étroit que les gens de l'Amazone appellent *parana* et les Espagnols *brazuelo* (petit bras).

Les rives basses ne présentent pas d'endroits convenables pour camper. Il va faire nuit; nous devons nous arrêter sur la pointe d'un îlot qui est recouvert de balisiers comme tous les terrains marécageux. Apatou fauche ces grandes feuilles avec son sabre et fait une litière sur laquelle nous étendons nos couvertures. Il serait plus salubre de coucher dans un canot, mais mon embarcation est si petite que je ne peux m'y étendre. Mes pieds heurtent à chaque instant un obstacle, et mes petites blessures, ravivées par les moustiques, ne peuvent se guérir. D'ailleurs ma présence au milieu de l'équipage est indispensable : mes gens ne sauraient murmurer en me voyant partager toutes leurs misères.

1er juin. — N'ayant pu faire de feu à cause de l'humidité du sol, nous avons dû nous coucher sans autre aliment que de la cassave et un peu d'alcool dédoublé avec l'eau de la rivière. Santa Cruz, qui montre une énergie admirable, se lève à quatre heures et demie et va chercher un terrain propice pour faire bouillir un maigre échassier tué la veille.

Je voudrais quitter ce poste affreux avant le jour, mais j'ai besoin de clarté pour faire mon tracé à la boussole, que je veux exécuter sans la moindre lacune. A six heures, en faisant une tournée pour voir si nous ne laissons pas quelque bagage à la traîne, j'aperçois un gros serpent boa qui a sans doute passé la nuit à dix pas de nous. Apatou m'avait prévenu qu'il y avait quelque mauvaise bête par là, car il avait perçu une odeur musquée désagréable.

Nous arrivons vers neuf heures à une petite habitation appelée Quinoro. Quelle n'est pas notre surprise en voyant autour d'une hutte une vache, deux moutons et de nombreux cochons! Le nommé Bernabé Cabreiro, fuyant une révolution, a descendu le Yura-Yaco avec sa femme, ses enfants et ses animaux domestiques. Il avait un bœuf,



FORTUNATO ET SA FAMILLE

mais il l'a tué parce qu'il manque de pâturage. Le Yapura comme l'Iça est partout recouvert d'une forêt sans limite.

J'achète un petit cochon au prix de huit francs, et six œufs à raison de cinquante centimes la pièce. Je vois dans l'habitation deux jeunes Indiennes de la tribu des Tamas qui viennent du rio Caguan. Elles ont un air de famille très frappant avec les femmes de la Guyane. De plus, elles ont des habitudes que nous avons observées chez les

Galibis; ainsi elles portent une grosse épine noire dans le lobule du nez et une autre dans la lèvre inférieure. L'une d'elles est occupée à broyer du maïs avec une grosse pierre ayant tout à fait la forme d'un croissant; cet ustensile de ménage est commun dans l'Içá, où je m'en suis procuré un bel échantillon que j'ai expédié par le *Canuman*. J'ai trouvé une pierre semblable aux environs de la ville de Para, où elle était employée par les anciens indigènes.

Le nommé Cabreiro me donne sur le Yapura quelques indications qui me sont d'ailleurs confirmées par mon guide. Les pluies commencent au mois de mars et durent jusqu'en août. La crue de la Saint-Jean (24 juin) est réputée pour sa violence. En août et en septembre, la navigation en pirogue est parfois gênée par un vent très fort qui soulève des vagues.

Nous arrivons vers midi à un petit hameau composé de trois huttes, où se trouvent des Indiens appelés Carijonas, qui vivent sous la direction d'un agent du gouvernement colombien.

Ce corrégidor, c'est ainsi qu'on l'appelle, est chargé de la direction de tous les habitants du Yapura; mais, n'ayant à administrer que deux petites familles d'Indiens et quelques mulâtres disséminés vers les sources, il s'occupe à récolter du caoutchouc, de l'ivoire végétal et du cacao, qu'il échange contre de petits couteaux et du calicot. Il est atteint d'une tumeur du pied que les créoles de la Guyane appellent *crabe*. Ayant eu l'occasion de guérir un nègre après l'extirpation, je propose le même traitement; mon hôte accepte, et, sortant un bistouri, je l'opère séance tenante. Il y a une forte hémorragie, mais je l'arrête facilement avec une cautérisation au fer rouge.

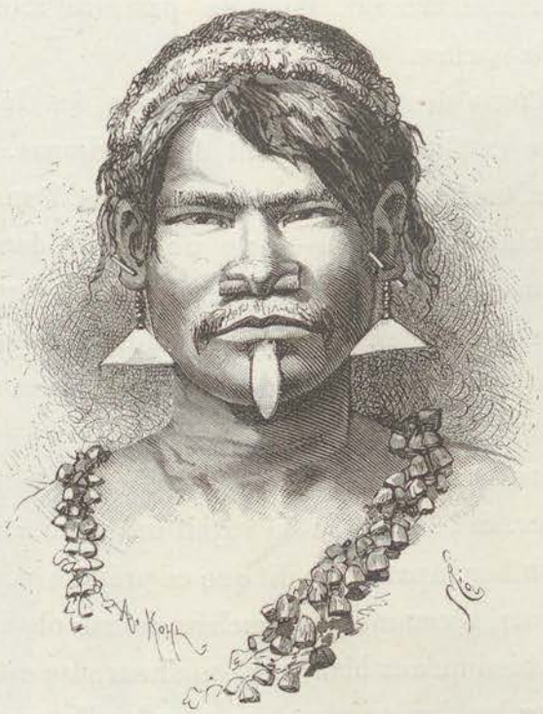
Le corrégidor, embarrassé pour récompenser mes services, manifeste le regret de ne pouvoir m'escorter à quelques journées de canotage. « Je n'ai pas besoin de vous, lui dis-je; autorisez-moi seulement à recruter deux hommes parmi vos Indiens. » Il me répond: « Faites ce que vous voudrez. »

A ce moment Santa Cruz vient m'informer que le couata qu'il a tué en route est déjà cuit; il est bien gras, bien dodu: nous allons faire un repas exquis. Je descends de la hutte, bâtie sur pilotis comme celles des Indiens de l'Oyapock, et je vais rejoindre mon équipage qui fait bouillir la marmite à l'ombre d'un gros arbre sur le bord de la rivière.

Apatou vient au-devant de moi avec un air radieux; c'est qu'il vient de faire une grande découverte: les Indiens Carijonas appellent le feu *tata* et l'eau *touna*. C'est tout à fait le même langage que dans l'intérieur de la Guyane. Ces gens, qui ont un air de famille très frappant avec les Roucouyennes, sont ravis de nous entendre parler leur langue; je donne à chacun un sabre, une hache, un couteau et quelques mètres de calicot, et ils s'engagent à me suivre jusqu'à une grande chute appelée Araraquara. Un de ces hommes porte des ornements absolument semblables à ceux que j'ai vus chez les Indiens Macoussis de la Guyane anglaise et les Roucouyennes. Ce sont des pendants

d'oreilles en argent en forme de triangle, et une languette de même métal fixée à la lèvre inférieure. Ces objets ont été fabriqués avec des pièces de monnaie. Les Roucouyennes font les mêmes parures avec des morceaux de fer-blanc. Les boîtes de sardines que j'ai transportées dans le haut Maroni ont été transformées en pendants d'oreilles qui se sont répandus chez tous les indigènes de la Guyane.

J'ai dit que les Roucouyennes trouvaient l'idéal de l'élégance dans la proéminence du ventre, et qu'ils se recouvraient l'abdomen de nombreuses ceintures pour en augmenter le volume. Les Carijonas remplacent les ceintures en poil de couata par des cercles en bois réunis par des lianes. Cette espèce de cuirasse recouvre l'abdomen



INDIEN CARIJONA

jusqu'à la base de la poitrine, et par devant tombe un petit tablier en écorce. Ce vêtement incommode se porte jour et nuit jusqu'à usure complète. Je veux m'en procurer un, mais c'est très difficile, parce qu'il est impossible de le sortir sans le couper. Enfin un jeune homme, séduit par une belle ceinture rouge que je lui offre en échange, fait tous ses efforts pour sortir de cette véritable carapace. Après une heure de contorsions qui rappellent la langouste sortant de son enveloppe calcaire, j'obtiens ce vêtement, qui figure aujourd'hui dans ma collection.

Dans la soirée, les femmes font griller des graines de cacao et les écrasent avec une grande pierre en forme de croissant que nous avons déjà mentionnée. En ajoutant un peu de jus de canne à sucre, nous avons du chocolat, que je trouve préférable au meilleur que j'aie dégusté en Europe.

2 juin. — Nous nous mettons en route vers huit heures. J'ai un superbe équipage : sept canotiers, dont trois dans ma pirogue; avec Santa Cruz et Fortunato nous sommes en tout dix hommes armés de deux fusils, d'un petit revolver, d'arcs pour flécher le poisson, et de sarbacanes pour tuer les singes avec de petites flèches empoisonnées.

J'ai fait embarquer les deux Carijonas dans mon canot pour avoir l'occasion de causer avec eux et de pouvoir établir un parallèle entre leur langage et celui de mes amis les Roucouyennes.

Il pleut dans la matinée, mais cela ne nous empêche pas de naviguer; au plus fort du grain je me mets à couvert sous un *pamaeari*, c'est-à-dire sous une natte en feuilles de palmier disposée sur des arceaux. Pour ne pas être mouillé, Apatou quitte sa chemise et me prie de la cacher.

Bientôt nous rencontrons deux canots montés par des Indiens peints au genipa comme les indigènes de la Guyane : ce sont des Carijonas. Mon canot s'approche résolûment de l'un d'eux, tandis que l'autre prend la fuite. Dans ce dernier je distingue une pauvre femme absolument nue qui porte un enfant dans un petit hamac ; les Indiens de mon canot causent avec leurs compagnons et je m'aperçois qu'ils se traitent entre eux de *calina*. Nous sommes frappés d'entendre ce mot qui est constamment employé par les Roucouyennes pour désigner leurs compagnons, c'est-à-dire tous les individus de race indienne.

Pourquoi donc l'autre canot s'est-il sauvé? C'est que la femme que nous avons aperçue vient d'accoucher. Si le nouveau-né voyait un blanc, il tomberait malade et ne manquerait pas de succomber. Apatou me dit que ce préjugé existe chez tous les Indiens de la Guyane ; une femme, récemment accouchée, refuse obstinément de montrer son enfant aux nègres aussi bien qu'aux blancs. La malheureuse est exposée à la pluie sans vêtement ; c'est que, chez les Carijonas comme chez les Roucouyennes, une femme qui vient d'être mère est condamnée à la nudité pendant quelques jours. Avec des usages pareils, qui pourrait s'étonner de la disparition rapide des indigènes de l'Amérique du Sud? Est-il au monde des gens assez cruels pour faire naviguer une femme une heure après ses couches? Quant aux enfants à la mamelle qu'on entraîne dans de lointaines expéditions, ne sont-ils pas voués à une mort certaine?

A midi, nous passons devant un grand affluent qui ne mesure pas moins de la moitié du haut Caqueta : c'est l'Oteouassa. En remontant cette rivière on trouve deux grandes huttes d'Indiens Coréguajes établis à deux jours de l'embouchure. A une semaine de navigation on rencontre quelques gens civilisés qui exploitent le quinquina.

A une heure et demie, nous passons devant une île appelée Couay; remarquons que ce nom sert à désigner le palmier miritis dans la langue des Carijonas comme chez les Roucouyennes.

A deux heures, nous nous arrêtons quelques instants près des îles Cosacunti, où se voit une hutte abandonnée par les Indiens Carijonas. En parcourant cette masure, je trouve un petit banc excavé, absolument semblable aux sièges des Roucouyennes. Des sculptures grossières ont la prétention d'imiter un oiseau de proie, une sorte d'urubu,

INDIENS CARIJONAS

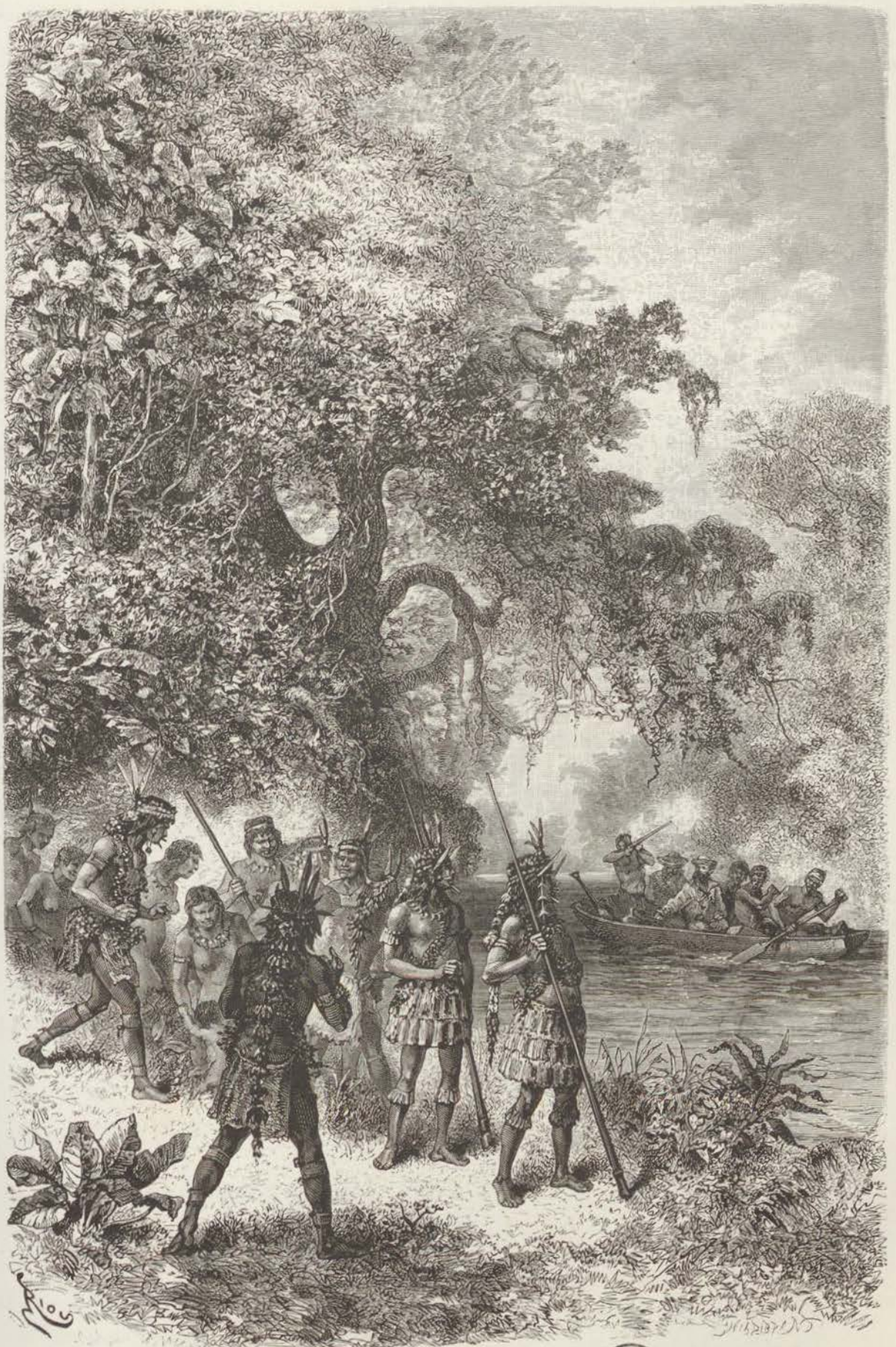
que les Carijonas aussi bien que les Roucouyennes appellent *atoura*. Cette espèce d'idole n'est pas seule : en regardant dans tous les coins, je trouve un morceau de bois spongieux taillé sous forme d'un homme aux jambes écartées, semblable à des dessins du Yary que j'avais pris pour des grenouilles. J'apprends que ces images grossières ont pour but d'éloigner les mauvais esprits, qui sont seuls redoutés par les indigènes du Yapura et des Guyanes.

Nous arrivons le 3 à l'embouchure de la crique Santa Maria, dans l'intérieur de laquelle se trouve un hameau d'Indiens Coréguajes. Santa Cruz, qui connaît d'autant mieux les Indiens que sa mère était de cette race, me dit qu'il produira un grand effet en partant en avant pour annoncer l'arrivée d'un *grand chef* (c'est moi), dont lui-même est le lieutenant.

A l'arrivée, j'aperçois au pied d'une colline une vingtaine d'Indiens, hommes et femmes, qui nous attendent au débarcadère. C'est le moment de faire une démonstration. Apatou tire une salve de quatre coups de fusil.

INDIEN CORÉGUAJE

Dans la soirée, nous assistons à des danses que je vois avec le plus vif intérêt, cherchant un rapport entre les usages de ces Indiens et ceux de la Guyane. Apatou est ravi lorsqu'il reconnaît un air que nous avons entendu chanter dans le Yary et le Parou. « Tout çà même moun, » dit-il. Je suis de son avis; plus je vais, plus je trouve de rapprochements entre les indigènes du Yapura et ceux de la Guyane. Je commence à croire qu'ils appartiennent tous à une même famille. Le chef, qui a bu le *yahé*, une liqueur enivrante faite avec une écorce macérée dans l'eau, donne une consultation à un de mes hommes qui est malade. Ce médecin-sorcier opère de la même façon que les *piays* de la Guyane;



ARRIVÉE CHEZ LES CORÉGUAJES

BIBL. MUSEUM PARIS

il aspire le mal et le chasse en soufflant comme un cachalot et en criant : *cho.... cho.... cho*!... Apatou me dit : « Tous Indiens mêmes. » Ce qui nous a frappé surtout dans cette cérémonie, c'est un chant monotone ou plutôt un récitatif semblable à l'évangile du dimanche des Rameaux, et que nous avons entendu souvent répéter par les piays de la Guyane.

INDIEN CORÉGUAJE

Je fais une collection de très jolies couronnes de plumes qui portent à l'arrière une longue traîne composée de queues d'oiseaux.

J'ai fait remplir un album de dessins originaux des Coréguajes et des Carijonas; ils ont la plus grande analogie avec ceux que nous avons recueillis en Guyane.

A l'instar des Roucouyennes, les Carijonas ne partent jamais en voyage sans se peindre au roucou et au genipa. J'obtiens sur ces matières colorantes des indications *de*

visu qui m'avaient échappé en Guyane. Pour préparer le roucou, on jette les graines dans un récipient contenant de l'eau et on les écrase avec un pilon. Le liquide est passé sur un tamis et reçu dans une marmite que l'on met sur le feu. On remue avec une cuiller, et au bout de quelques heures on obtient une pâte épaisse, rouge, légèrement huileuse, avec laquelle on forme des pains analogues à ceux que les créoles font avec le cacao.

On trouve un petit bâton de roucou dans tous les pagaras des Indiens Carijonas. Lorsqu'ils veulent s'en servir, ils s'enduisent la paume des mains avec de l'huile de carapa qu'ils frottent sur le bâton de roucou. La couleur se dissout bien vite dans la matière grasse, et il suffit de passer la main sur le corps pour devenir rouge comme un crabe cuit ou un soldat anglais. Ce sont les femmes qui peignent leurs maris, et, quand elles ont fini, elles se barbouillent tout le corps avec le restant de la couleur. Ayant demandé à un Indien pourquoi ils se peignaient ainsi, il me dit que c'était pour se tenir chaud.

Le 7 juin, j'aperçois la tête d'un sentier sur la rive droite; nos cœurs palpitent à la seule idée que nous allons rencontrer des êtres humains. Nous ne voyons pas d'abatis dans les environs : c'est que le village est dans l'intérieur de la forêt.

« Allons, Apatou et Santa Cruz, prenez vos fusils et cherchez des habitants. »

Je voudrais les accompagner, mais les blessures de mes pieds, envenimées par les piqûres des pions et des moustiques, m'empêchent absolument de marcher.

« Ne craignez rien avec vos fusils, moi je garderai le canot avec mon revolver. »

Dix minutes après, voilà l'expédition qui revient sans avoir rien vu. Pendant ce temps, je suis allé jusqu'à l'autre rive, où j'ai trouvé derrière un îlot un tronc de palmier évidé, qui ressemble à une auge plutôt qu'à une embarcation. Cette pirogue doit appartenir à des gens bien arriérés, puisqu'ils n'ont que des haches en pierre pour creuser leurs canots. La large piste aboutit au rivage, l'habitation ne doit pas être bien éloignée.

« Allons, camarades, vous n'avez plus de vivres, il faut en trouver à tout prix. »

Je saute à terre, et en route! Tout le monde me suit, à l'exception de trois hommes qui gardent les canots. J'éprouve de la peine à marcher au début, mais bientôt mes blessures s'échauffent, et j'avance d'un pied léger. Nous sommes partis vers deux heures et demie; il y a peu de temps à perdre, car il faudra retourner au camp pour la nuit.

Vers trois heures, nous entendons le chant sonore du paraqua. Apatou s'arrête pour bien écouter; on entend *paraqua! paraqua!* dans deux directions. Ce sont des oiseaux qui s'appellent... « Non, me dit Apatou, le deuxième chanteur n'est autre qu'un Indien. »

Marchons toujours, nous ne devons pas être éloignés de l'habitation; mais nous la cherchons en vain.

Le 11, nous rencontrons une petite chute où nous manquons de chavirer à cause d'une panique de mes hommes qui n'ont pas la pratique de cette navigation. Le 13, nous arrivons au saut Cuemany, que les indigènes considèrent comme infranchissable. Apatou s'y engage, mais il manque de périr avec trois canotiers. Ils ont couru un danger si sérieux qu'ils ont été forcés de jeter à la rivière les bagages et leurs vêtements. Mon *pirate des Andes* a été saisi d'une telle frayeur qu'il en devient malade.

LE SAUT CUEMANY

Le 14 juin, à midi, nous rencontrons le grand saut Araraquara, ainsi nommé parce que les berges de la rivière sont si hautes que les aras y font leurs nids (*arara*, ara; *quara*, nid).

Il faut abandonner ma dernière embarcation et chercher un chemin par terre. Nous atteignons un grand plateau formé par un grès analogue à celui qu'on rencontre dans les Vosges. C'est au milieu de cette montagne que le Yapura a été obligé de s'ouvrir un passage ; ses berges blanches, formées de roches fendues en long et en travers, ressemblent à des murailles élevées par des géants. Les eaux mesuraient tout à l'heure une largeur de sept à huit cents mètres. Jugez quelle vitesse elles acquièrent

tout à coup, en pénétrant dans un couloir qui n'en mesure pas plus de cinquante à soixante.

Après un kilomètre de course vertigineuse, la rivière redevient calme. Je me demande si nous avons trouvé un port. Non, c'est un barrage, une chute au-dessus de laquelle les eaux éprouvent un moment d'arrêt, puis se jettent dans un abîme de trente mètres.

La marche est pénible et dangereuse, à cause des crevasses qui coupent la roche. Un de mes hommes tombe dans l'une d'elles avec une dame-jeanne de farine; il a la chance de ne pas disparaître, parce que le ventre de ce récipient l'arrête dans le précipice.

Parti en éclaireur avec Apatou. Nous marchons six heures sans trouver un sentier. La nuit approche lorsque nous rencontrons une piste qui nous conduit au pied de la chute. Nous prenons un bain sur une plage de sable où les eaux, sortant du gouffre, forment des vagues comparables à celles d'une mer furieuse. Nous allions nous coucher sans souper, mais voici que nos compagnons arrivent successivement et apportent les vivres et les bagages.

N'ayant pas d'embarcation, je fais couper cinq arbres pour construire un radeau.

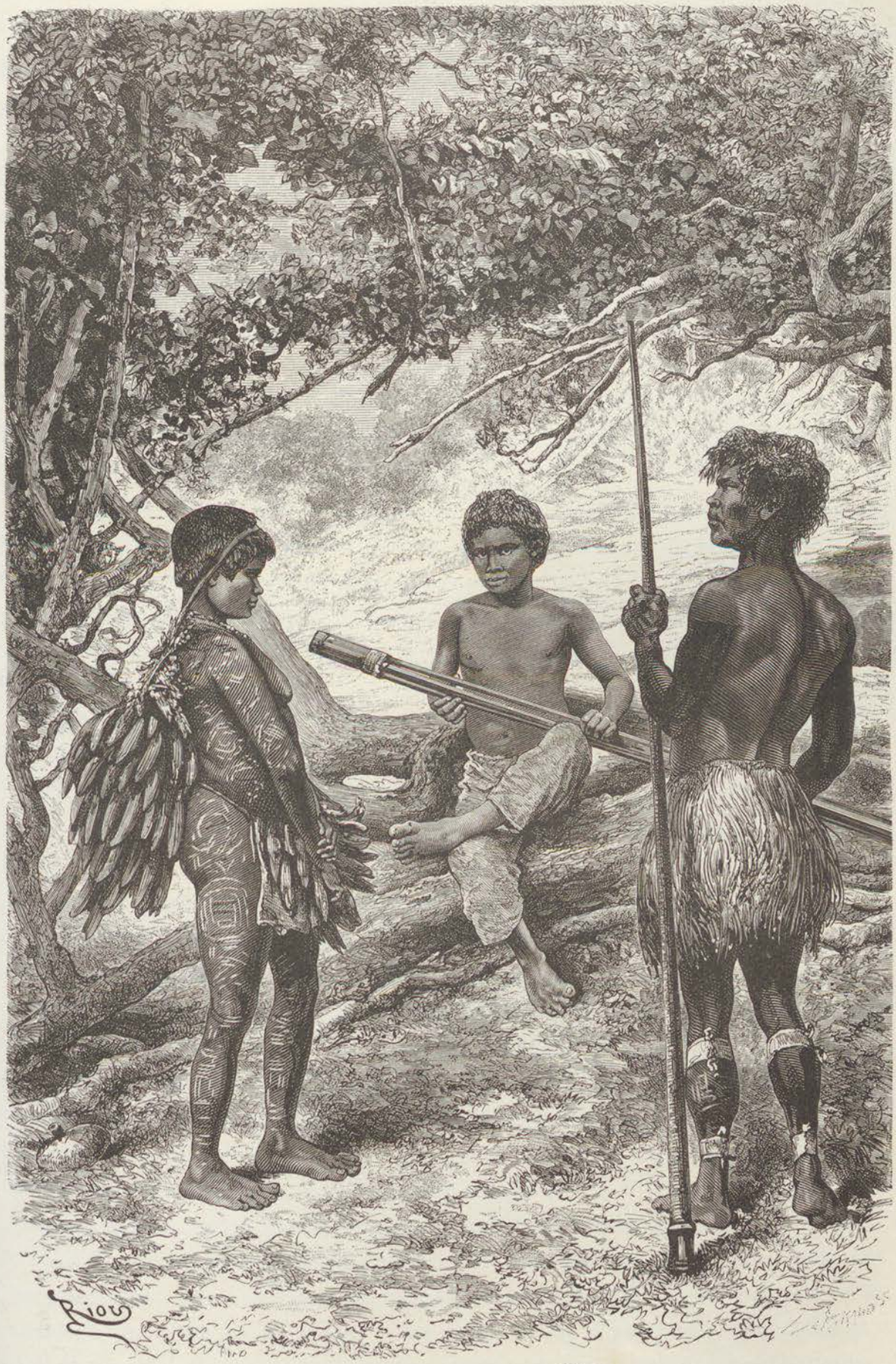
Nous n'avons pas fait trois heures de marche que j'aperçois un canot monté par trois Indiens appelés Ouitotos [1]. Je les fais venir et ils offrent de me conduire à leur village. Apatou, qui m'accompagne, remarque que les bancs de la pirogue sont d'un bois très lourd et portent une corde à l'extrémité. Ce sont de véritables massues avec lesquelles nos hôtes pourraient nous assommer en route. Nous mettons deux heures pour atteindre un village situé sur les bords d'une rivière appelée Arara.

Une grande agitation règne dans la tribu ; les hommes font des gestes animés comme s'ils se querellaient, les femmes circulent avec précipitation, les enfants se sauvent dans le bois.

En entrant dans une maison, je remarque un maxillaire inférieur suspendu au-dessus de la porte, et quelques flûtes faites avec des os humains. Dans un coin, j'aperçois un tambour surmonté d'une main desséchée, recouverte de cire d'abeille.

Les hommes ont les bras et les jambes peints en noir bleuâtre avec du genipa, les lèvres et les dents en noir foncé avec la tige du balisier, et le bord des paupières en rouge vif avec du roucou. Quelques-uns ressemblent à de vrais diables. Les femmes ont tout le corps, à l'exception du cou, couvert d'une substance noire sur laquelle sont figurés des dessins blancs et jaunes. C'est une espèce de caoutchouc à la sortie de l'arbre, et qui devient noir au contact de l'air. Ils l'étendent à l'état liquide et le saupoudrent, pendant qu'il durcit, avec des matières colorantes. Ils emploient pour les

1. Le mot *ouitoto* signifie « ennemi » dans la langue des Carijonas et des Roucouyennes. Ces Indiens se désignent entre eux sous le nom de *macoutchi*, *macuchi*.



INDIENS OUITOTOS

BIBL. MUSEUM PARIS

dessins blancs une argile semblable au kaolin, et pour les jaunes de l'amadou pulvérisé produit par certaines fourmis.

Les hommes ont une manière étrange de priser; la tabatière est formée d'un gros bulime dont la base est obturée par une aile de chauve-souris fixée avec du *balata* (gutta-percha). L'extrémité du cône porte un os creux par lequel on verse une poudre aromatique dont je ne connais pas la composition. Pour porter la poussière aux narines, ils se servent d'un insufflateur composé de deux os creux d'oiseau soudés avec du balata : une branche étant introduite dans la bouche et l'autre dans une narine, il suffit de souffler pour envoyer la poudre dans les parties les plus reculées de la muqueuse pituitaire. Telle est la manière d'opérer de l'égoïste; les gens sociables ont un autre appareil : ce sont deux os disposés en X. Les amis s'approchent et soufflent à l'unisson, ils s'envoient réciproquement la prise.

Ces Indiens fument des cigares qui n'ont pas moins de quatre centimètres de diamètre et qui renferment un peu de tabac entouré de feuilles de bois-canon. Chacun aspire trois bouffées et passe le cigare à son voisin.

Pendant qu'Apatou surveille la maison, je vais faire une ronde dans l'abatis. J'aperçois une poterie contenant de la viande fumante. C'est la tête d'un Indien qu'une femme fait cuire.

Je n'ai guère envie de m'attarder ici; je fais entendre que je veux acheter un canot et rejoindre mon radeau.

Nouvelle agitation à mon départ. Deux chefs se querellent au sujet d'un jeune homme qui paraît étranger à la tribu. L'un veut le faire embarquer et l'autre le retient.

Enfin nous partons avec deux pirogues, et, portés par le courant, nous rejoignons bien vite nos compagnons. J'achète une des embarcations et fais démarrer le radeau. Nous sommes déjà en route, lorsque je vois un Indien blotti au milieu de mes bagages. Je le prie de s'en aller; il débarque, mais en m'adressant un regard singulier, que je ne comprends malheureusement que lorsqu'il est déjà loin et fait des gestes de désespoir. Je devine trop tard que ce jeune homme est un prisonnier que ces Indiens voulaient vendre. Il eût été très heureux de sortir des mains de ses ennemis pour venir avec nous.

Le 19, nous arrivons à un petit village de Carijonas.

Pendant la nuit, arrive un des leurs qui paraît avoir la tête égarée par les dangers qu'il vient de courir. Il voyageait avec deux hommes dans la rivière Arara, lorsqu'il fut surpris et fait prisonnier par les Ouitotos. Séance tenante, un de ses camarades fut attaché à un arbre par les mains et les pieds, et tué d'une flèche empoisonnée. Pendant le supplice, le malheureux pleurait comme un enfant, en disant : « Pourquoi me tuez-vous ? » Les autres de répondre : « Nous voulons te manger, parce que les tiens ont mangé un des nôtres. » Ils passèrent une perche entre les pieds et les mains

attachés, et transportèrent le corps à la plage comme un simple pécari. La chair fut distribuée par le chef, qui envoya des morceaux aux tribus voisines.

Le spectateur de ces scènes horribles parvint à s'échapper pendant la nuit, et descendit la rivière dans un tronc d'arbre, qu'il évida avec une hache de pierre. Le troisième prisonnier était le jeune homme que les Ouitotos voulaient vendre. Qu'est-il advenu de ce malheureux? Il y a tout lieu de croire qu'il n'a pas tardé à être égorgé.

La suite du voyage est des plus dangereuses et des plus pénibles. Le jour, nous avons les pieds dévorés par des mouches qui sucent le sang et laissent dans la plaie un venin qui occasionne de la tuméfaction et des ulcères. La nuit, c'est tantôt la pluie, tantôt les moustiques ou les Indiens qui nous empêchent de dormir.

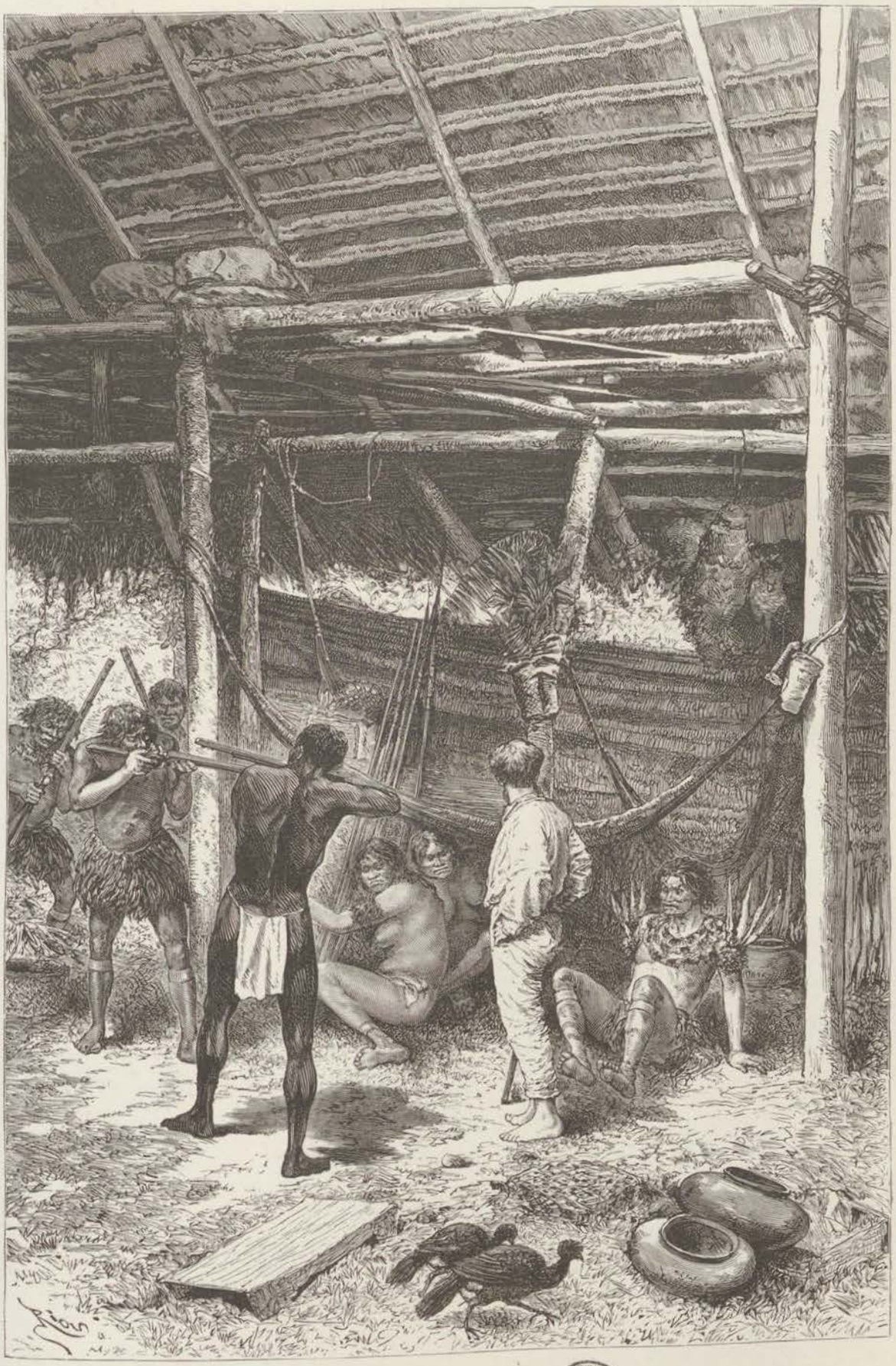
Plusieurs fois nous sommes assaillis par des menaces et des provocations qui nous mettent hors de nous. J'ai grande peine à empêcher mes hommes de tuer quelques-uns de ces misérables. En maintes circonstances, j'ai moi-même beaucoup de peine à me contenir.

Dans la matinée du 22, un chef, qui m'a d'abord bien reçu [1], me somme inopinément de lui livrer mes bagages. Une telle audace me révolte, je le pousse vigoureusement et il va tomber à la renverse contre la paroi de la hutte... Un de ses lieutenants veut prendre sa défense ; il me couche en joue, mais son arme s'abaisse rapidement devant le regard d'Apatou, qui se prépare à lui envoyer une balle dans la tête. Je punis l'arrogance de ces Indiens en les forçant à donner des fêtes en mon honneur. Ils se mettent à danser au coucher du soleil ; mais, au lieu d'instruments de musique, ils portent les uns des sabres, les autres des flèches empoisonnées.

Vers dix heures, arrivent deux canots chargés d'Indiens qui viennent sous prétexte de danser. Nous nous retirons à minuit dans une hutte que j'ai fait construire sur la rive, à portée de nos canots. Les Indiens s'approchent pour nous attaquer vers quatre heures du matin ; ils pensent que nous dormons d'un profond sommeil, mais en un instant nous sommes debout, le fusil en main, prêts à faire feu. Devant cette attitude, le *touchao* et son lieutenant cachent leurs armes et font semblant d'aller se laver à la rivière. Je vais à leur rencontre et les amène malgré eux dans ma hutte. Ayant confié ces deux otages à la garde d'Apatou, je dors paisiblement jusqu'au lever du soleil.

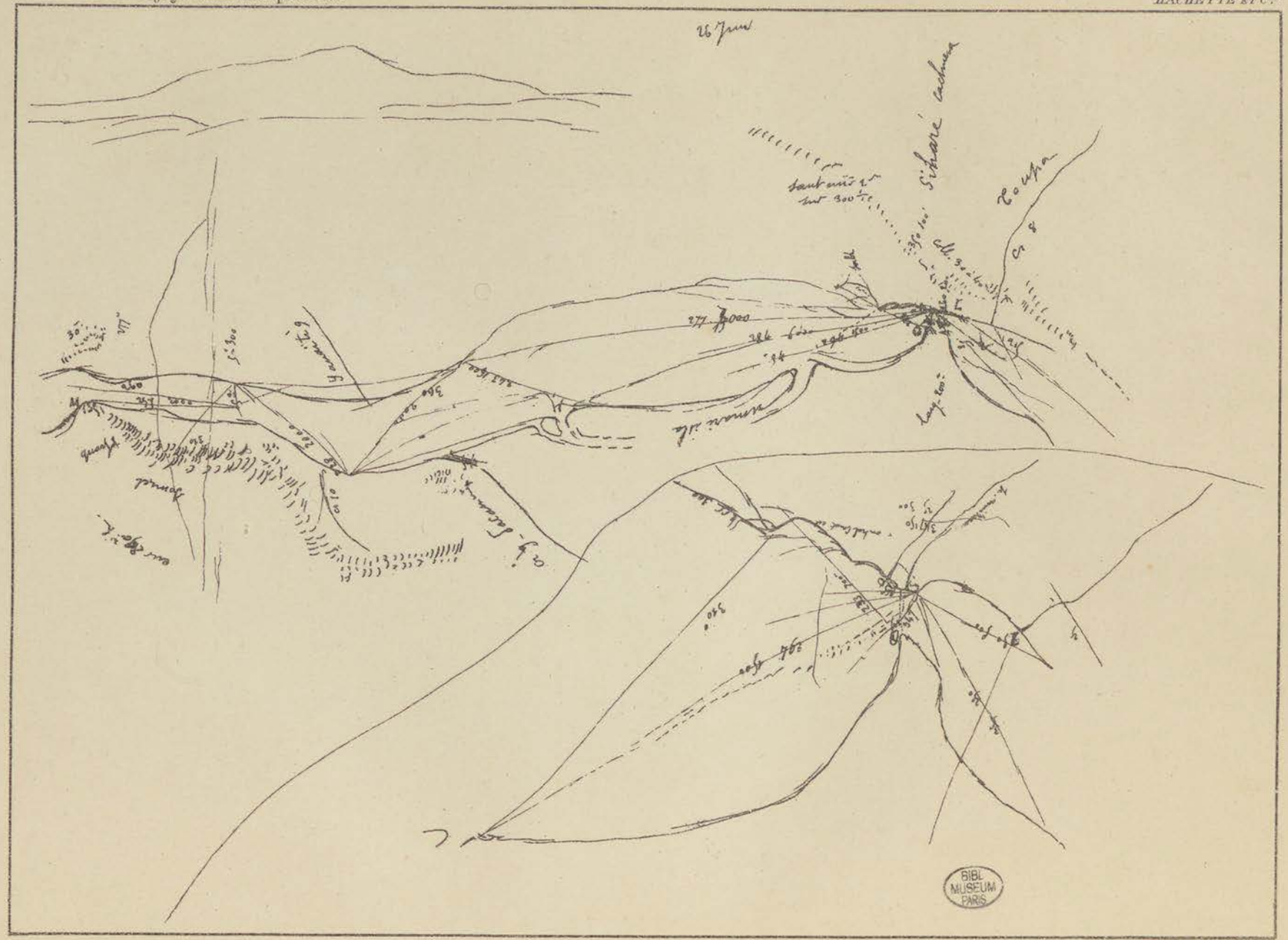
Ce chef, qui veut me traiter en vaincu sans combat, n'a pas moins de dix fusils, et autant de sabres de cavalerie, de véritables lattes de cuirassiers. Bien que vivant à une distance de deux cents lieues de l'Amazone, il possède quatre coffres remplis de tous les objets qui servent à la vie civilisée. Pourquoi donc ces sauvages de l'intérieur sont-ils mieux pourvus que les habitants de l'Amazone?

1. L'ayant trouvé occupé à fabriquer du curare, il m'a montré toutes les plantes dont il se servait. Entre autres, j'ai recueilli une espèce nouvelle de strychnos dont l'écorce de la tige a tous les effets du curare (*Strychnos yapurensis*, Planchon).



ATTAQUE MATINALE

BIBL. MUSEUM PARIS



Imp. Dufrénoy, 34, R. du Four-St-Gp.

LEVER D'ENSEMBLE SUR LE RIO YAPURA, ET DÉTAIL DU SIHARÉ CACHOEIERA

fait en canot par le Dr Crevaux, 26 juin 1879.

Cela provient d'un trafic d'esclaves que font leurs chefs avec des négociants brésiliens. Un enfant à la mamelle est coté la valeur d'un couteau américain; une fille de six ans est évaluée un sabre et quelquefois une hache; un homme ou une femme adulte atteint le prix d'un fusil.

Ainsi armés, ces Indiens vont faire des excursions dans les rivières voisines, attaquent des populations qui pour se défendre n'ont que des flèches, tuent ceux qui résistent, font les autres prisonniers, et descendent les livrer aux marchands de chair humaine.

Ce commerce n'est pas sans risques : il arrive assez souvent que le négociant est mal reçu lorsqu'il vient réclamer le prix de sa marchandise. Chaque fois que les Indiens voient qu'ils sont plus forts que lui, ils le dévalisent et le massacrent.

Le 26 juin, nous franchissons une quatrième chute qui rendrait impossible la navigation à vapeur, mais qu'on passe facilement en canot. Ce barrage, formé par une presqu'île très étroite, pourrait être détruit facilement par la dynamite.

Le 27, nous passons devant la bouche de l'Apapuri, que les Brésiliens considèrent comme la limite entre leur empire et la Colombie.

Voilà quarante-trois jours que nous couchons par terre sous des pluies torrentielles, n'ayant pour abri qu'un petit toit que nous faisons chaque soir avec des feuilles. Il n'est pas étonnant que tous mes hommes soient pris par la fièvre. Nous succomberions tous infailliblement s'il fallait séjourner quelques semaines de plus dans cette affreuse rivière ; aussi, je fais tous mes efforts pour soutenir le moral de mon équipage et lui donner de l'entrain. Chaque jour, je suis le premier debout. Nous partons à six heures et demie du matin, et naviguons quelquefois jusqu'à six heures du soir. Pour ne pas perdre dix minutes, nous mangeons en canot la nourriture préparée la nuit. Nous avons toujours deux ou trois malades ; il est encore bien heureux que la fièvre ne les saisisse pas tous à la même heure.

Enfin, le 9 juillet, à cinq heures du soir, nous arrivons à l'Amazone.

« Merci, mon Dieu ! s'écrie Apatou, Ouitotos pas mangé nous. »

Nous passons la nuit dans une habitation appelée Caïcara, et le lendemain nous cherchons à gagner Teffé. Mes hommes sont si fatigués que nous ne pouvons lutter contre le faible courant de la petite rivière sur laquelle est située cette bourgade. Comme en ce moment ils ont tous la fièvre à la fois, je suis obligé de me mettre moi-même aux avirons ; les moins malades, excités par l'exemple, font un dernier effort pour arriver au but.

Enfin, à deux heures du soir, à Teffe, nous sommes reçus à bras ouverts par un compatriote, M. de Mathan, qui s'occupe de collections d'histoire naturelle.

Le 15, nous embarquons à bord d'un vapeur qui nous conduit à Manaos; et le 19, après avoir réglé les comptes de mon équipage et assuré le rapatriement de chacun, je m'embarque avec Apatou pour le Para.

La mission est complètement terminée; c'est à mon tour de tomber malade. La fièvre me prend le 22 et dure jusqu'au 30. Le 31 juillet, je quitte mon hamac pour m'embarquer sur le vapeur anglais *Ambrose*, à destination de Saint-Nazaire.

En résumé, j'ai exploré dans mes deux voyages six cours d'eau : deux fleuves de la Guyane, le Maroni et l'Oyapock, et quatre affluents de l'Amazone, le Yary, le Parou, l'Içа et le Yapura.

Si le Maroni, l'Oyapock et l'Içа étaient un peu connus, je puis dire que le Yary et le Parou étaient absolument vierges de toute exploration.

Quant au Yapura, qui mesure cinq cents lieues, il était inconnu dans les quatre cinquièmes de son parcours.

MANIÈRE DE PRISER CHEZ LES OUITOTOS

III

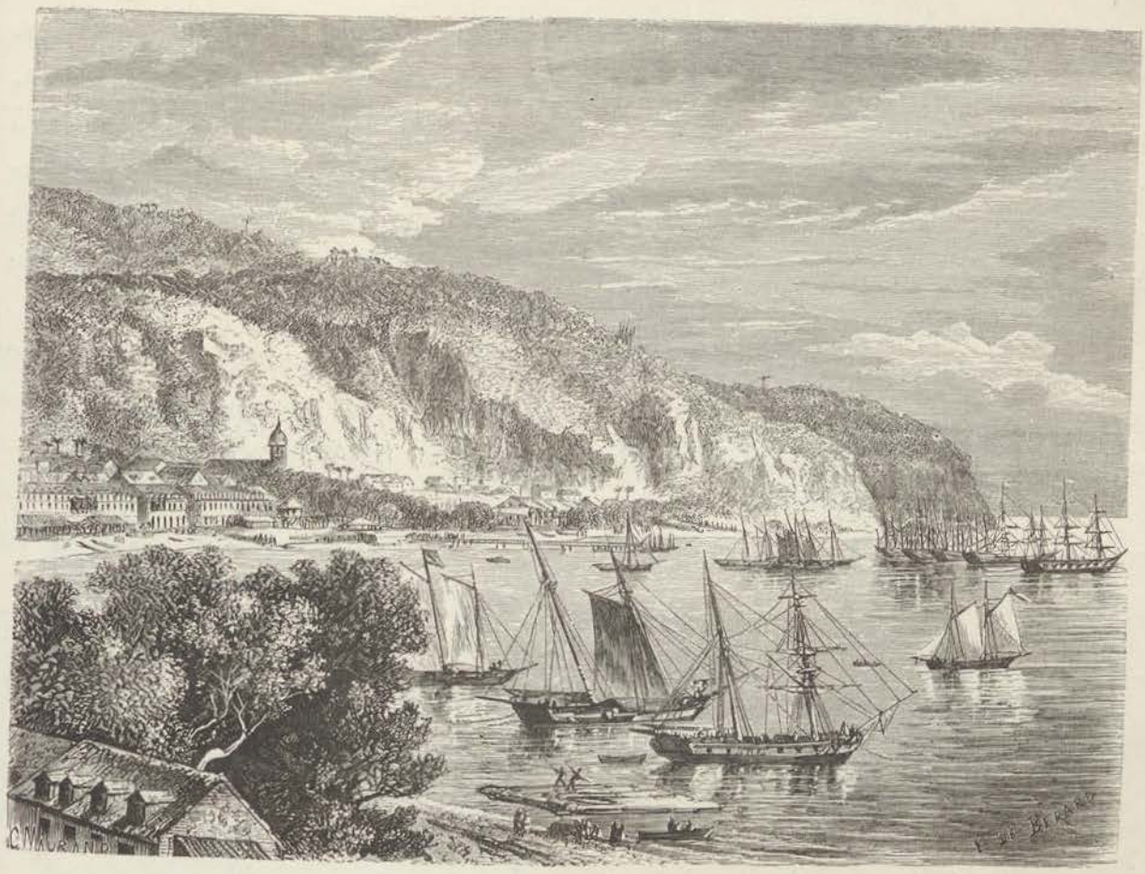
A TRAVERS LA NOUVELLE-GRENADE ET LE VENEZUELA

VOYAGE D'EXPLORATION

PAR

LE DOCTEUR CREVAUX ET E. LE JANNE

MER DES ANTILLES
CARTE POUR SUIVRE LES VOYAGES
du Dr Crevaux
SUR LES RIVIÈRES MAGDALENA, GUAYABERO
ET ORÉNOQUE
1881
Echelle de 1:7.500.000
BIBL MUSEUM PARIS
Barranquilla
Cartagena
Santa Marta
Maracaïbo
Caracas
la Guaira
la Victoria
Valencia
Barquisimeto
Tocuyo
San Carlos
Merida
Sierra Nevada
Cucuta
San Cristobal
Bogota
Honda
Neiva
Bolivar
(Angostura)
Barraneas
Piacoa
Maturin
Cumana
Barcelona
Trinidad
Tabago
Grenade
Guyane anglaise
Guyane hollandaise
Rio Magdalena
Rio Orénoque
Rio Guayabero
Rio Caura
Rio Caroni
Rio Apure
Rio Meta
Rio Guaviare
Rio Inirida
Rio Vichada
Rio Ventuari
Rio Cuyuni
Rio Mazaruni
Rio Essequibo
Rio Branco
Rio Negro
Rio Uaupes
Rio Içana
Rio Casiquiare
Rio Atabapo
Rio Tuamini
Rio Padamo
Rio Ocamo
Rio Mavaca
Rio Siapa
Rio Manapiare
Rio Cunucunuma
Rio Pacimoni
Rio Yatua
Rio Cassiquiare
Rio Negro
Rio Uaupes
Rio Içana
Rio Casiquiare
Rio Atabapo
Rio Tuamini
Rio Padamo
Rio Ocamo
Rio Mavaca
Rio Siapa
Rio Manapiare
Rio Cunucunuma
Rio Pacimoni
Rio Yatua
Rio Cassiquiare
Rapide de l'Escalier ou Rapide de Lesseps
Rapide Elsie
Rapide Mariapero
Rapide de Maisa
Chute Atoure
Chute Maipoure
Cerro Paucaraima
Pic Neblina
Sierra Parima
Sierra de Imataca
Sierra de Ricuarte
Sierra Maigualida
Sierra Pacaraima
Sierra Parima



SAINT-PIERRE DE LA MARTINIQUE

A TRAVERS LA NOUVELLE-GRENADE ET LE VENEZUELA

CHAPITRE I

SUR LE MAGDALENA

La Guaira. — Puerto Cabello. — Savanilla. — Barranquilla. — Nous remontons en vapeur le Magdalena. — A bord du *José Maria Pino*. — Calamar. — Puerto Nacional. — Iles voyageuses. — Monarque repu ou malfaiteur puni ? — Paturia. — L'État d'Antioquia; l'or en Colombie; les chapeaux « de Panama ». — Puerto Berrio. — Le Nare. — A bord du *General Trujillo*. — Caracoli et Honda. — A bord du *Tolima*. — Je relève à la boussole le haut Magdalena. — Ambalema. — *El tabaco se ha mulato*. — Guataqui. — Jirardot. — Purificacion. — Aipe. — Neiva. — La *chicha*. — Les débuts d'Apatou comme cavalier. — La *hacienda* de las Animas et le général Lucio Restrepo. — L'agriculture en Colombie. — Le bétail. — Colombia. — La Puerta del Cielo et les plantations de quinquina. — Un compatriote. — Les *quineros* et les quinquinas.

Nous partons de Saint-Nazaire, le 6 août 1881, sur le paquebot *Lafayette* de la Compagnie générale transatlantique.

Nous recevons du commandant, M. le capitaine Héliare, du médecin, notre

excellent ami Le Tersec, et des officiers du bord, un accueil des plus sympathiques. Nous quittons le port par une après-midi tout ensoleillée. Enfiévrés d'enthousiasme, nous voudrions déjà être au bout de cette traversée qui doit seulement nous mener à notre point d'attaque. Quoique décidés à ne plus regarder en arrière, nous ne pouvons nous empêcher de jeter un dernier coup d'œil sur la terre de la patrie qui semble fuir là-bas dans le lointain. Les côtes disparaissent, puis les îles. Le *Lafayette*, quoique vieux, fait bravement son devoir.

Un matin, nous nous trouvons par le travers des Açores, qui se détachent en blanc sous de gros amas de nuages noirs. Nous voici au tropique, puis dans les alizés. Le ciel roule des nuages blancs et la mer des algues jaunes (raisins des tropiques).

Après douze jours de traversée, nous arrivons à la Basse-Terre. Nous ne pouvons communiquer, car la fièvre jaune a fait son apparition dans l'île. Trois médecins de première classe de la marine viennent de succomber au fléau.

Quelques passagers débarquent et nous mettons le cap sur la Martinique.

Cette île est nouvelle aux yeux de Le Janne, qui n'a guère d'admiration pour la savane, les pitons et les étoffes voyantes que portent les habitants.

En quittant la Martinique, nous faisons route un peu vers le sud. Nous apercevons bientôt de hautes montagnes qui longent la côte du Venezuela et dont le pied baigne dans la mer. C'est la terminaison de la Cordillère orientale.

Nous arrivons à la Guaira, port de Caracas. La Guaira, bâtie en amphithéâtre au pied des montagnes, est d'un abord assez difficile pour les embarcations, car il y règne souvent une grosse houle qui a nécessité la construction, en avant des appontements, d'une jetée brise-lames.

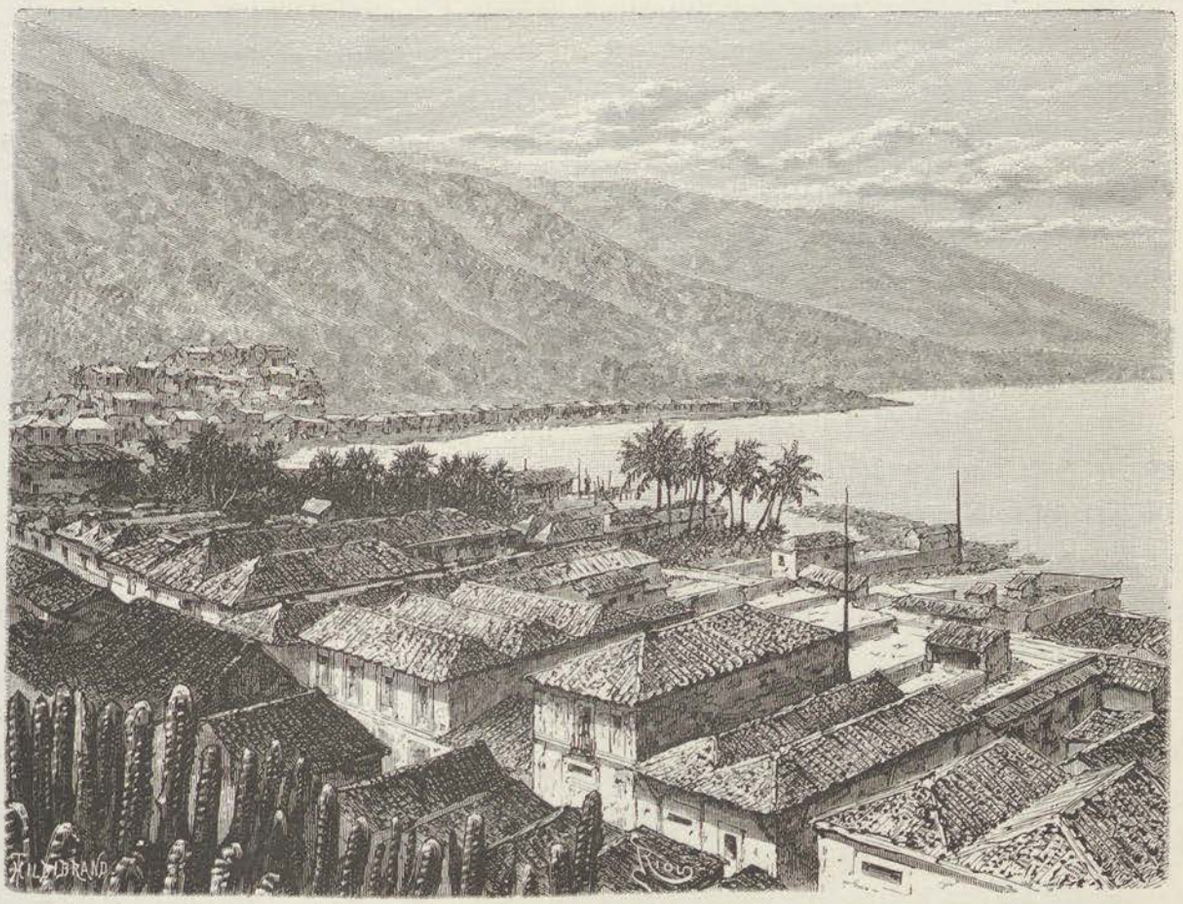
C'est une ville très pittoresque, avec ses rues étroites, irrégulières, mal pavées, bordées de maisons basses. Les tuiles rouges des toits aplatis et débordants, les grilles bleues ou vertes des fenêtres ventrues, les murs barbouillés de blanc ou d'ocre jaune font des taches joyeuses dans la masse obscure de l'ombre des rues. Un torrent traversé par des ponts bizarres descend des hauteurs. La Guaira est défendue par des remparts du côté de la mer. Un fort perché sur une colline qui domine la ville peut contribuer puissamment à sa défense. Cette colline et les voisines se font remarquer par le grand nombre et les grandes dimensions des cactus du genre *cereus*.

L'escale suivante est Puerto Cabello, ainsi nommée parce que, dit-on, un vaisseau pourrait s'y amarrer avec un cheveu. Il est certain que le port est parfaitement abrité. Les rues sont plus larges et plus régulières que celles de la Guaira. Nous faisons un tour de promenade au jardin public, qui est assez mal entretenu.

Nous y remarquons surtout les traces laissées sur les murs et les troncs d'arbres par les balles de la dernière guerre civile. Un autre vestige de ces guerres maudites se voit encore dans la rade : c'est un vapeur qui a coulé à pic et qui laisse apercevoir au-dessus de l'eau l'extrémité de l'un de ses mâts.

Nous poursuivons notre route et doublons l'entrée du golfe de Maracaïbo, puis passons près de terre aux environs de Bahia Honda. On dit que les Indiens viennent faire des apparitions sur ce point.

Le 26 août, enfin, nous arrivons en rade de Savanilla. Nous cherchons en vain un port sur la côte. Bientôt un petit vapeur sort des palétuviers et vient se ranger le long du bord pour prendre les passagers et les marchandises. Notre bagage n'est pas lourd. A peine en avons-nous trois cents kilogrammes à nous quatre. Nous le faisons descendre



VUE DE LA GUAIRA

à bord du remorqueur, et, après avoir pris congé de nos compagnons de traversée, nous débarquons nous-mêmes. Le commissaire et l'agent des postes, qui tous deux ont affaire à Barranquilla, prennent passage avec nous. Le remorqueur donne son coup de sifflet; nous sommes en route pour la terre colombienne.

Le temps est couvert et orageux, l'air est complètement immobile; il fait une chaleur insupportable.

Un avis affiché à bord déclare qu'on y délivre, à moindre prix qu'à terre, des billets de chemin de fer pour Barranquilla. C'est un assez joli privilège de cette compagnie de remorqueurs, privilège dont nous nous empressons de faire notre profit.

Nous doublons au fond de la rade une pointe basse couverte de palétuviers et nous pouvons enfin distinguer le port de Salgar Savanilla. Le vapeur vient se ranger le long d'un appontement muni de rails qui conduisent à la gare.

Nous avons bientôt fait connaissance avec le village de Salgar Savanilla, port de mer et tête de ligne de la voie ferrée de Barranquilla. Il se compose de huit huttes en planches et feuilles de palmier. La ligne ferrée et une bande étroite de palétuviers séparent ce village de la mer.

Une sorte de hangar sert de salle d'attente pour les voyageurs. Nous y passons de mortelles heures à attendre le train qui doit nous mener à Barranquilla.

Parmi les passagers du *Lafayette* se trouve un jeune Colombien, M. Villaveces, dont nous avons fait connaissance à bord. C'est un gai compagnon, aimable, prévenant, une nature d'artiste. Il vient de Paris, où il a passé quelques mois pour se perfectionner dans son métier de lithographe; il s'occupe quelque peu de peinture et d'aquarelle. Il doit remonter le Magdalena jusqu'à Honda. Comme c'est la route que nous suivrons, nous sommes enchantés de la proposition qu'il nous fait de devenir jusqu'à cette ville notre compagnon de voyage. Outre le charme de son commerce, nous tirerons un véritable profit de sa parfaite connaissance du pays.

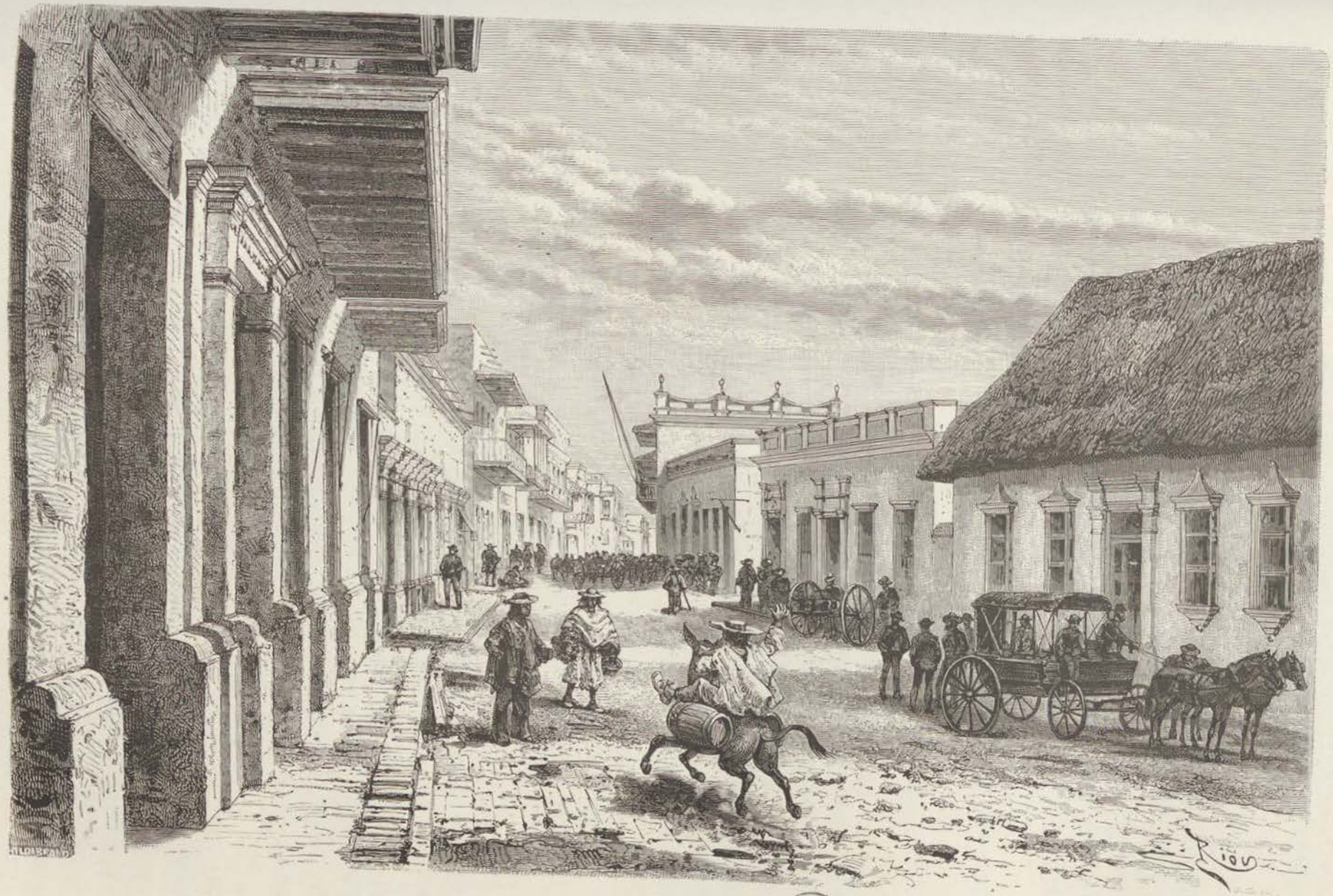
Vers quatre heures et demie, on appelle enfin les voyageurs, et le train se met en marche pour Barranquilla. Les vagons sont peu confortables, mais c'est tout ce que l'on peut attendre sur une ligne si peu fréquentée. Nous courons sur un terrain bas et marécageux semé de grandes flaques d'eau. Les arbres qui bordent ces mares ont de longues racines adventives et ressemblent à de gigantesques araignées soulevant leurs pattes pour ne pas les mouiller. Une nombreuse population d'échassiers, hérons, cigognes, ibis, bécassines, crabiers, s'enfuit effarée ou assiste impassible au passage du train. La végétation ne rappelle pas, comme aspect général, celle de la zone torride. Nous n'apercevons pas de palmiers. Cependant des cierges gigantesques passent à travers le feuillage leurs grands bras qui ont l'air d'implorer le ciel, et donnent son cachet au paysage.

Le train s'arrête trois ou quatre fois à des stations, si l'on veut, mais je cherche vainement les bâtiments dont ce mot semble impliquer la présence sur les voies ferrées. Quelques madriers jetés à terre en sont peut-être le squelette futur.

Le ciel s'est de plus en plus couvert. Quelques éclairs brillent au moment où nous entrons en gare de Barranquilla. Des voitures légères, dites américaines, stationnent devant la gare. Nous y avons à peine pris place que l'orage crève. Le tonnerre gronde à plein fracas et la pluie tombe à pleines nappes.

Nous sommes bientôt à l'hôtel San Nicolas, un peu mouillés, et nous n'aurons que demain nos bagages, retenus en gare par la douane. On nous donne une chambre à trois lits pour Villaveces, Le Janne et moi.

Bientôt on sonne le dîner. Quelle horrible cuisine! chaque mets est plus parfumé que le précédent; un cuisinier chauve a dû y laisser tomber sa perruque pommadée;



UNE RUE DE BARRANQUILLA

BIBL. MUSEUM PARIS

le vin doit avoir été manipulé dans une pharmacie. Au total, nous ne mangeons ni ne buvons. Chaque plat nous saute au nez, et notre gorge aimerait presque autant se laisser couper que de livrer passage à de pareilles horreurs.

Au sortir de table, nous voudrions bien faire un tour de promenade en ville; mais nous reconnaissons que la chose est impossible : il pleut et les rues ne sont pas éclairées ; il y fait, par ce ciel noir, une obscurité absolue. Nous nous faisons servir du café sous le couvert du grand balcon de l'hôtel et nous espérons remplacer la promenade par de longues causeries, lorsqu'une Américaine sentimentale vient nous ôter cette dernière illusion en entamant sur un piano faux une série de trémolos à rendre épileptique le bonze le plus endormi.

Fatigués d'une journée très chaude, énervés par nos mésaventures, nous nous décidons à gagner nos chambres.

La nôtre est peu meublée : trois lits et trois tables de toilette en composent tout le mobilier, avec une chaise pour trois.

Chaque lit est composé de deux tréteaux réunis par une forte toile. Une moustiquaire surmonte cet échafaudage qui a pour literie un drap et un oreiller. Les services de toilette sont ébréchés et dépareillés. Le tout est très médiocrement propre.

Le sommeil nous vient difficilement. Vers le matin, nous sommes réveillés par un craquement suivi d'un bruit sourd. Le monument sur lequel repose Villaveces vient de s'effondrer et nous apercevons notre compagnon riant à se tordre sur le plancher et ne cherchant même pas à se dégager des débris de ce qui fut son lit.

A six heures, nous sommes debout; nous réglons nos dépenses et nous courons à la gare pour délivrer nos bagages. Ce n'est qu'à huit heures que s'ouvrent les bureaux de la douane. A l'heure dite, nous nous présentons de nouveau. On ne visite pas nos caisses, on se contente de les peser; chaque voyageur a droit à cent kilos de bagages ; chaque kilo d'excédent paye un droit de trois francs. Les nôtres n'atteignaient pas le poids toléré ; aussi je me demande par quel prodige d'arithmétique nous avons à payer une somme de douze francs. C'est un droit d'entrée pour nos personnes, je pense. Nous constatons heureusement que nos colis ont été traités avec ménagement et que nous n'aurons à déplorer la destruction d'aucun instrument indispensable.

Cette fois nous transportons nos pénates à l'hôtel de Colombia. On nous donne une chambre spacieuse avec large véranda. Tout y est propre.

Le déjeuner est bon. Le service de la table se fait suivant l'usage du pays. On prend de tous les mets à la fois. Le Janne est étonné de la présence simultanée dans son assiette de viande, de poisson, d'œufs, de légumes, de salade, de bananes frites, véritable macédoine gigantesque. Ce qui l'étonne bien davantage, c'est le morceau de fromage qui accompagne sa tasse de chocolat à la fin du repas. Après ce copieux déjeuner, nous faisons un peu de sieste, bien nécessitée par le sommeil médiocrement réparateur de la nuit précédente.

Dans l'après-midi, je me rends chez le consul français, pendant que Le Janne flâne par la ville, qui est bâtie sur un sol plat et bas. Les rues sont larges ; la chaussée est sablée et profondément ravinée par les pluies. Des trottoirs en briques assez élevés les bordent de chaque côté. L'élévation des trottoirs a sa raison d'être, car, par des ondées comme celle d'hier soir, chaque rue est transformée en cours d'eau d'importance notable.

Les maisons font entre elles des contrastes charmants. Les grandes à étage, à véranda, semblent avancer leurs terrasses pour protéger leurs petites voisines modestement couvertes de feuilles de palmier. Des murs blancs, des grilles bleues, des tuiles rouges, c'est gai par un beau soleil.

Parmi les types de la rue nous remarquons les *aguadores* et les porteurs de fourrage. Les aguadores vont prendre à dos d'âne l'eau du Magdalena qu'ils vendent en ville. C'est un curieux spectacle que nous donne ce bourriquet microscopique trottinant d'un air résigné sous un colossal fardeau composé de deux tonnelets disposés en long de chaque côté de son bât, et d'un aguador, parfois vigoureux gaillard, assis entre les deux tonneaux, les jambes croisées sur le cou de l'animal. Les porteurs de fourrage ne sont pas moins étranges. On aperçoit seulement une énorme botte de foin ou de maïs frais sous laquelle quatre jambes fines et nerveuses tricotent rapidement leur chemin.

Le mélancolique animal est soumis tout le jour à ce dur labeur ; la nuit, il jouit de sa liberté complète ; il erre par les rues, dans l'air frais, sous la pluie, se couche où il veut. Le pays n'a pas de police, aussi peut-il vagabonder à son aise. Chaque matin il revient chez son maître reprendre ses tonnelets, et ses promenades peut-être involontaires aux champs ou sur les bords du Magdalena.

Les habitants sortent peu, à l'exception des hommes de couleur qui sont assez nombreux. Vers le soir pourtant, les trottoirs devant les portes se garnissent de fauteuils, et ceux-ci de femmes brunes à peau dorée, à longs cheveux mi-flottants. Les vérandas sont occupées par des dames à la pose indolente, rappelant avec leur pâleur mate et leur mantille le « clair de lune en capuchon noir » de Musset. Les hommes sont maigres, osseux, hâlés sous leurs *sombreros* dits de Panama. Presque tous portent le *poncho*. Quelques étrangers sont venus se fixer à Barranquilla. Les Anglais, les Allemands y font du commerce. Les Français, plus portés vers les arts, tiennent des salons de coiffure parisiens.

La situation de Barranquilla est mauvaise : les navires de fort tonnage ne peuvent y remonter. Aussi n'est-il pas douteux que, dans un avenir prochain, ce port ne soit abandonné pour celui de Carthagène. Nous n'y séjournons que deux jours et demi, aussi pouvons-nous à peine jeter un coup d'œil sommaire sur la ville.

Les nuits sont noires et pluvieuses, les après-midi très chaudes, avec un soleil très brillant dans une atmosphère lavée.

Je reçois un charmant accueil des consuls anglais et français, qui me donnent une lettre pour leur collègue français de Honda.

Le 29 août, nous prenons passage sur le vapeur *José Maria Pino*, qui doit nous mener à Honda, à trois cent soixante milles de Barranquilla.

De là, nous nous rendrons probablement à Bogotá.

Le *José Maria Pino* est un vapeur à roues et à spardeck calant cinq pieds, ce qui est beaucoup pour la navigation de cette rivière qui souvent s'élargit considérablement aux dépens de sa profondeur, et dont le lit est semé de hauts fonds de sable qui se déplacent continuellement. Le chauffage se fait au bois. Les fermiers riverains accumulent, sur les points favorables des berges, du bois sec convenablement débité que les bateaux

PORTEUR DE FOURRAGE

prennent à leur passage. Les bâtiments ne marchent que de jour pour éviter les bancs de sable et les arbres échoués ou entraînés par le courant. Ils sont commandés par des capitaines, Anglais pour la plupart ; un *contador* ou commissaire est chargé des marchandises et de la nourriture des passagers. L'équipage donne une idée assez exacte de la population du pays : il est composé de quelques blancs, de métis et de mulâtres.

Voici un aperçu des repas. Au lever, on vous sert une tasse de café au lait. Vers dix heures, une cloche sonne le déjeuner. Le capitaine occupe la place d'honneur à une extrémité de la table ; le contador occupe l'autre extrémité. Chaque passager prend la place qui lui plaît. On sert d'abord une assiette de *sancocho*, soupe nationale faite avec de

la viande sèche, des bananes et du riz. Un morceau de cette *carne seca* nage toujours dans le potage. Les divers plats sont posés au milieu de la table, à la disposition de chacun. Seuls, le bifteck et un plat de bœuf au jus échappent à la loi commune et sont placés à la portée du capitaine et du contador qui en sont les dispensateurs. La nourriture est très abondante et se compose, en outre, d'œufs, de poisson, de bananes frites, de pommes de terre, de yuccas (manioc doux) bouillis, d'une salade faite de tranches de tomates et d'oignons crus. La traditionnelle tasse de chocolat avec son inséparable morceau de fromage termine ce repas aussi copieux que désordonné. La nappe sert de serviette. L'eau du fleuve, filtrée à travers d'énormes mortiers en pierre poreuse, remplace la précieuse liqueur de Noé. Le capitaine attend que les traînards aient fini leur chocolat, puis il se lève et tous les passagers se dressent comme poussés par des ressorts. On se retrouvera le soir dans les mêmes conditions. On boit peu de vin en Colombie ; personne ne s'en étonnera en se rappelant que les marchandises payent à l'entrée un droit de trois francs par kilo. Nous sommes des heureux, ayant eu, avant de débarquer du *Lafayette*, l'idée de nous faire faire une petite caisse de vins et liqueurs assortis qui est entrée sans droits, mais sans fraude, avec nos bagages.

Les chambres sont disposées en deux séries de chaque côté du spardeck, ménageant entre elles la salle à manger qui est ouverte sur l'avant et sur l'arrière du bateau.

L'ameublement de chaque cabine se compose d'une toile montée sur deux tréteaux et ayant la prétention de représenter un lit. L'oreiller et le drap de l'hôtel San Nicolas font défaut ici.

Il faut dire, du reste, chose que nous ne savions pas avant d'embarquer, que chaque passager apporte d'habitude un hamac garni de sa moustiquaire. Une chambre est réservée comme cabinet de toilette. Elle présente un aspect lamentable. Cinq ou six cuvettes et autant de pots à eau en fer, jadis couverts de peinture, graisseux, visqueux, raboteux, ont conservé dans leurs crevasses les débris épidermiques de nombreuses générations de voyageurs. L'eau jaunâtre du fleuve y simule de petites mares.

Le *José Maria Pino* se met doucement en marche le 29 août, vers midi et demi. Il nous faut une demi-heure pour sortir du petit canal qui relie Barranquilla au Magdalena. A une heure juste nous débouchons dans le fleuve. Le courant est rapide, car les eaux sont hautes en ce moment. Le fleuve est très large, ses rives sont très basses. Dans le voisinage de Barranquilla nous apercevons quelques indices de culture, des prairies à herbe haute, quelques champs de maïs, de canne à sucre, de bananiers, de palmiers *reales* (royaux), qui donnent le vin de palmier. De nombreux cocotiers élèvent leurs panaches et leurs gros fruits jaunes à une grande hauteur. Sur la rive droite, la végétation forme fouillis. Rien de particulier ne signale cette première journée de navigation. Nous marchons jusqu'à sept heures.

Vers la nuit, nous prenons du bois et des bœufs sur la rive droite. L'embarquement se fait aux flambeaux et ne manque pas d'une certaine beauté.

J'aime les longues rêveries sur le pont d'un navire en plein Océan, par un beau clair de lune, sous un ciel bien étoilé. Ici, le décor manque, le ciel est nuageux. Le fleuve fait à peine une tache plus claire dans la nuit noire. Tout porte à l'ennui et au sommeil. Je m'étends sur mes tréteaux après avoir disposé ma moustiquaire. J'éprouve d'abord un certain plaisir à faire subir aux nombreux moustiques qui ont envahi ma chambre un vrai supplice de Tantale. J'avance le bras jusqu'à portée de leurs dards. Ils s'élancent sur cette proie, la moustiquaire est là qui les arrête ; je vois leur dépit

RUE DE CALAMAR

et leur marche nerveuse à la recherche d'un passage introuvable. Ils vont, ils viennent, ils trépignent, ils volent en sifflant : leur rage est impuissante. Ma moustiquaire remplit bien son office. Rassuré sur ce point, j'éteins ma bougie en soufflant à travers la gaze et je m'endors d'un sommeil paisible.

30 août. — Au point du jour, je suis éveillé par l'appareillage. A sept heures, nous arrivons à Calamar sur le canal de Carthagène. Nous y faisons un arrêt d'une heure.

Les habitants au teint basané suivent curieusement de la rive la marche du bateau. Les eaux du fleuve sont argileuses, les rives basses et humides presque partout. Mais, quelle végétation luxuriante ! Quelle immense fertilité !

Le soir, Le Janne appelle mon attention sur un phénomène très remarquable. Le soleil vient de disparaître derrière l'horizon, si fortement éclairé en deux points qu'il nous donne l'illusion de deux couchers. Ces deux points comprennent entre eux un arc de quatre-vingt-dix degrés. Ce phénomène serait-il dû à la réflexion de la lumière par de hautes montagnes couvertes de neige ?

Le 31 août, nous apercevons les premiers caïmans.

Le 1er septembre, à six heures, nous sommes au confluent du *rio* de Magangué. L'après-midi, éclate un orage très violent. Nous apercevons de hautes montagnes au loin sur la rive droite. Nous passons la nuit devant le village de Puerto Nacional. Ce village est composé de cinq ou six cases. Nous descendons à terre après dîner, car la soirée est belle. L'orage ne s'est pas fait sentir ici.

CLIBADIUM

Le ciel s'est mis en frais d'étoiles, la température est délicieuse. Il règne dans la nature un calme si profond que nous en sommes frappés. Tout se tait. Assis devant la porte d'une case où nous avons trouvé de la bière, nous laissons tomber quelques phrases, plutôt que nous ne causons. Nous pataugeons en pays sentimental ; nous nous glissons tout bas nos confidences. Mais, chut! Rentrons à bord. Songeons que nous avons tout abandonné et que les regrets ne sont pas en situation.

2 septembre. — Nous côtoyons un grand nombre d'îles récentes ou même en voie de formation; d'autres, rongées à une extrémité par le courant, s'allongent à l'autre par des dépôts de limon et sont ainsi de véritables îles voyageuses. Rien n'est fixe dans ce travail : une crue violente change le passage du courant et défait en quelques heures le produit de plusieurs années.

L'ordre d'apparition des végétaux sur les îles en formation est très facile à suivre.

Les graminées herbacées apparaissent d'abord, puis les roseaux (*caña brava* des Espagnols, ou canne sauvage). Après cette plante se montre alternativement une synanthérée à tige ligneuse, à feuillage argenté, atteignant une hauteur de cinq à six mètres ; puis vient le tour du *guarumo* (*Clibadium*) ou bois canon de la Guyane ; enfin se succèdent les diverses essences des forêts.

Les caïmans commencent à devenir extraordinairement nombreux. Nous ne comptons pas moins de vingt de ces animaux sur un seul banc de sable. Leur longue queue porte de chaque côté des stries transversales, plus sombres, qui leur donnent un aspect tigré. Sur une autre plage, une troupe d'urubus s'acharne sur le cadavre d'un de ces terribles crocodiliens. L'un des vautours, perché sur une épave voisine, assiste impassible à cette curée. Je suis porté à supposer qu'il aura commis quelque

LE MAGDALENA PRÈS DE PATURIA

méfait et que ses compagnons l'auront maintenu à l'écart. Mais un des passagers me tire de mon erreur. Ce volatile est mieux qu'un simple malfaiteur, c'est un monarque repu. Mon obligeant interlocuteur m'apprend que, dans beaucoup de troupes d'urubus, il existe un chef qui jouit du privilège d'entamer les proies ; ses sujets assistent de loin à son repas et se partagent ensuite ses reliefs.

La chaleur devient intolérable dans l'après-midi. Je n'ai pas moins de trente-quatre degrés dans ma chambre.

A quatre heures, nous nous arrêtons pour faire du bois à la *boca del dique* de Paturia. Comme l'embarquement est assez long, le capitaine nous prévient que nous n'irons pas plus loin aujourd'hui. Nous descendons à terre, nous visitons quelques cases, où nous remarquons divers objets intéressants en ce qu'ils présentent la plus grande ressemblance avec ceux dont les Indiens font usage : tels sont la pierre à écraser le maïs,

le mortier, le poulailler, les crochets de porteur. Cette similitude confirme ce que nous avons déjà dit, à savoir que beaucoup d'habitants sont métissés s'ils ne sont Indiens purs.

Le soir, la population du village se réunit près du bateau et se livre, aux sons d'un accordéon et d'un tambourin, à quelques danses auxquelles notre équipage prend une part très active.

3 septembre. — Nous avons ce matin une brise forte qui nous procure une bonne fraîcheur ; j'attribue cette brise à un violent orage qui éclate à quelques milles derrière nous. En causant avec quelques passagers, j'apprends que le guarumo (*Clibadium*) est employé dans la thérapeutique du pays. On fait avec les jeunes feuilles fraîches un sirop pectoral employé contre la phtisie. Un autre passager me remplit de stupéfaction en me citant les vertus merveilleuses d'un héron gris (*garza*). La tête de cet oiseau bouillie dans l'eau est, me dit-il, un caustique des plus énergiques. Je me garde, de peur d'éveiller de justes susceptibilités nationales, d'élever le moindre doute sur les propriétés incroyables de ce volatile efflanqué. L'Amérique a été longtemps le pays des merveilles et il se peut que la cuisson exaspère ici les têtes d'échassiers au point de les rendre caustiques.

Vers trois heures, nous passons devant la bouche du rio Sogamoso, affluent de droite. Peu après, le fleuve s'étale et s'élargit considérablement. Des îles et des bancs de sable émergent partout. Nous touchons ; nous sommes assez fortement engagés, car ce n'est qu'après une bonne demi-heure d'efforts et après avoir soulevé autour de nous des tourbillons de vase que nous sommes de nouveau à flot.

A cinq heures, nous arrivons à un petit village de trois cabanes groupées sur le versant d'une faible colline. Nous y faisons du bois et nous y passons la nuit. Nous sommes dans l'État d'Antioquia, l'un des plus riches et des plus industrieux de la Nouvelle-Grenade. Il possède des mines, une industrie métallurgique et presque le monopole de la fabrication des chapeaux dits de Panama.

Les gisements aurifères de la Colombie sont limités par le Magdalena. On n'en trouve pas à l'est de ce fleuve. Ce sont les États d'Antioquia et de Cauca qui produisent le plus d'or. L'État d'Antioquia produit pour 16 millions de francs d'or par année. L'établissement le plus riche, appelé Sancudo, produit pour plus de 2 millions d'un alliage d'or et d'argent. On trouve de la houille dans le voisinage.

L'État de Cauca ne produit que pour 3 à 4 millions d'or par an ; mais cette quantité augmentera considérablement lorsque les voies de communication améliorées permettront le transport des machines nécessaires à l'exploitation des filons.

Aujourd'hui on lave les sables et on exploite quelques quartz.

C'est dans la rivière Cauca et ses principaux affluents que les sables sont le plus riches. La vie est très chère dans cette région : 1 kilogramme de viande vaut 6 francs, 1 kilogramme de *panela* de 2 à 3 francs. Un domestique se paie 10 francs par jour et ne sert qu'à contre-cœur, disant qu'un travail de quelques heures dans le sable de la

rivière lui rapporterait de 20 à 30 francs. Le poisson et les bananes seulement s'y trouvent à bon marché. Le climat est très malsain.

Une compagnie parisienne va travailler le sable du Nechi avec des machines. Nous avons vu à Barranquilla un petit vapeur appartenant à cette compagnie et sur le pont duquel on devait laver le sable qu'amènerait une machine à draguer.

Le pays possède aussi de riches mines de cuivre que l'on n'exploite pas. Seules, celles de Moniquirá au nord de Bogotá sont exploitées pour les besoins du pays.

Quant aux chapeaux dits de Panama, ils se fabriquent dans différentes localités du haut Magdalena, ainsi qu'à Antioquia, dans le Cauca et à Bucaramanga sur le Lebrija, affluent de droite du bas Magdalena.

La matière première est un latanier, dont on prépare les feuilles quand elles sont très tendres et pas encore étalées. On ôte avec un canif les parties superficielles dures ou trop tendres. On appelle cette opération *ripiar el palmicha*. On divise ces feuilles qui n'ont pas encore de chlorophylle en lanières de diverses dimensions suivant la grosseur des prétendues pailles que l'on veut obtenir. Les lanières exposées au soleil s'arrondissent et de rubans deviennent cylindres. On les fixe, pour les tresser, en nombreux rayons au sommet d'un billot arrondi. La valeur d'un chapeau varie suivant la préparation de la feuille, la perfection du tissage (de 1 franc 50 à 250 francs). Un assez beau panama vaut 4 piastres, terme moyen. Les plus fins sont fabriqués à Suaza, dans l'État de Tolima; on les expédie par Barranquilla. Ils sont vendus à Cuba. Un chapeau superfin peut coûter deux mois de travail. A Antioquia, les hommes font des chapeaux aussi bien que les femmes. Un ouvrier y fait deux chapeaux par semaine d'une valeur moyenne de 8 francs chacun.

On estime la valeur des chapeaux exportés à 1 million 500,000 francs pour le pays entier.

On fabrique des chapeaux communs en tresses cousues avec les feuilles d'une graminée appelée dans le pays *pindo* ou *caña brava* (roseau des flèches).

Naguère, me dit-on, les Indiens paraissaient quelquefois en cet endroit sur les rives du fleuve. Ils ne daignent pas se montrer à nous. Je m'en console en songeant que ces sauvages peuvent aujourd'hui porter poncho, sombrero et même bottines vernies.

Le 4 septembre se passe sans incident. Notre grande occupation est de contempler les énormes caïmans qui se vautrent sur les bancs de sable. Le contador leur envoie quelques balles de remington avec une adresse remarquable.

5 septembre. — L'eau a baissé pendant la nuit. Le pilote du bord va faire des sondages entre les grands bancs de sable qui se trouvent devant nous et revient annoncer au capitaine qu'il n'existe pas de passage. Nous serons obligés d'attendre la prochaine crue. Comment s'occuper ? Je fais de la photographie. Villaveces et Le Janne croquent et barbouillent quelques coins du paysage.

Le Janne revient la figure œdématiée, au bout d'un quart d'heure passé dans le bois. Il me dit qu'il n'a jamais vu si grand nombre de moustiques si cuisants.

Il a constaté que la plante que nous prenions pour un balisier, et qui se rencontre presque partout entre les arbres sur la rive, appartient à la famille des musacées.

Il fait un essai hypsométrique, et, d'après lui, l'altitude en ce point, situé tout près de l'embouchure du rio Carare, est de soixante-quatorze mètres. Nous mesurons ensuite la largeur de la rivière avec le télémètre Gauthier : elle est de huit cents mètres.

6 septembre. — Nous arrivons vers cinq heures du soir à Puerto Berrio, tête de la ligne ferrée qui doit rejoindre Medellin au Magdalena. De nombreux ouvriers sont occupés aux travaux de la voie. Ils sont fatigués et amaigris. On dit, en effet, le pays très fiévreux. Après le repas du soir ils s'étendent dans des wagons de charge, alignés tout près de la rive, sur un sol semé de mares argileuses. Ils chantent des chœurs d'un très joli effet ; des milliers de grenouilles leur font un accompagnement bizarre. Je m'endors bercé par cette mélodie étrange.

Pour chercher un peu d'air, chaque passager a pris l'habitude de déserter sa chambre et de dresser son lit du côté de la brise. Vers le milieu de la nuit, un orage furieux se déclare sur nos têtes et nous force de rentrer dans nos cabines. Curieux spectacle, celui de tous ces hommes effarés, courant à la lueur des éclairs, traînant après eux de longues moustiquaires blanches et des tréteaux repliés. On dirait un colin-maillard de fantômes.

7 septembre. — A l'aube, nous sommes en route. Le fleuve se rétrécit un peu ; les îles deviennent rares. Les rives sont plus élevées et commencent à laisser percer quelques rochers. La végétation est très puissante. C'est le grand bois. Des figuiers et des *ceibos* ou fromagers de taille gigantesque forcent le regard par leurs airs d'importance. Sur la rive droite, j'aperçois un vaste espace envahi par une liane très élégante grimpant au sommet des grands arbres et laissant pleurer vers le sol une multitude de guirlandes vert clair. Je regrette de ne pouvoir en recueillir un échantillon, mais je ne perds pas l'espoir de la rencontrer de nouveau dans la suite. Apatou me dit que ses compatriotes l'appellent *pempé*.

Nous entrons dans le Nare. Des montagnes très bleues semblent barrer la rivière devant nous. Nous avons l'illusion d'une pente rapide s'ouvrant devant le bateau, bien que nous remontions le courant du Nare.

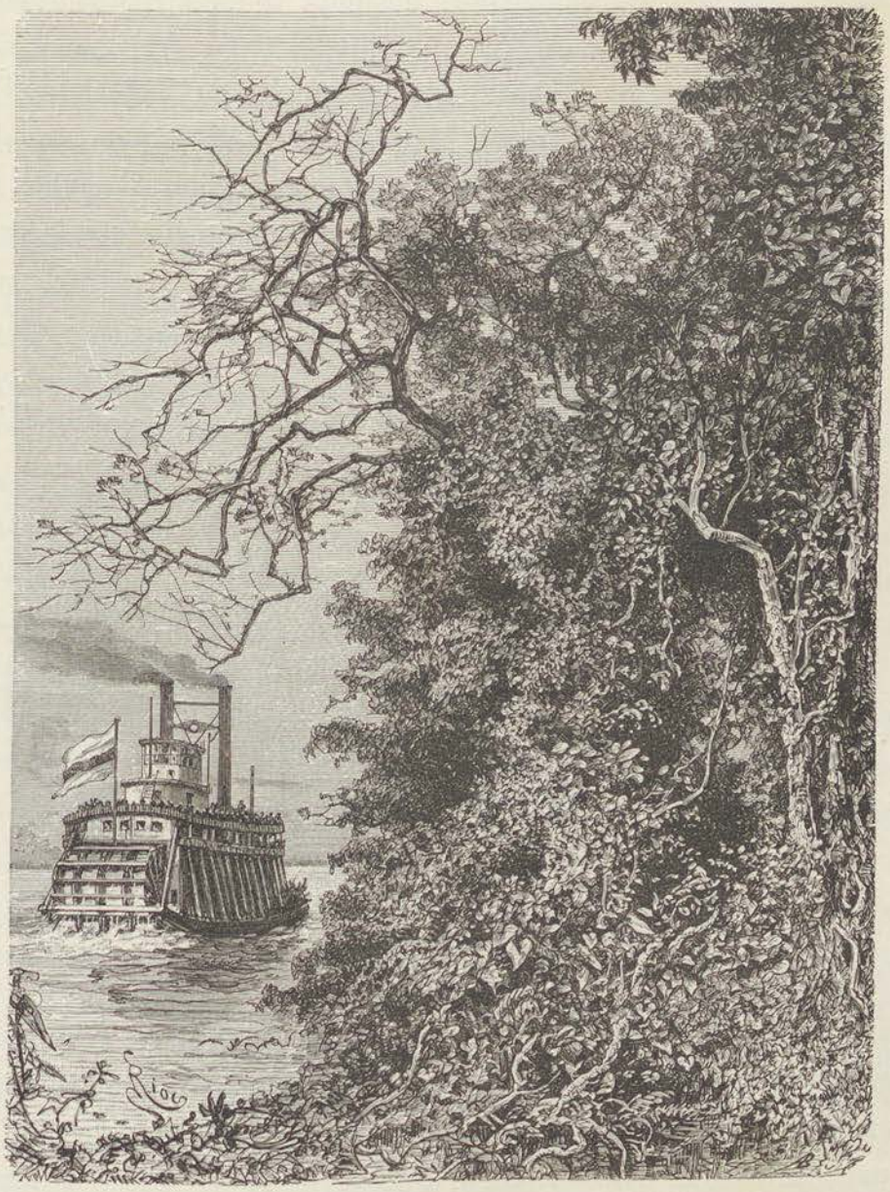
Nous voici au port de Nare, qui ne se compose que de la *bodega*. Le village est à une demi-heure de la rive. Je trouve celle-ci envahie par des *cleome* et une plante ayant la plus grande ressemblance avec le cassia alata ; feuilles, longues grappes pressées de fleurs jaune d'or, tout est identique. La gousse seule diffère, car elle est aplatie et ses bords ou sutures font un léger bourrelet.

Ses marchandises débarquées, le *José Maria Pino* redescend vers le fleuve. Nous venons mouiller tout près du *General Trujillo*, vapeur appartenant à une autre compagnie, qui, parti deux jours après nous de Barranquilla, nous a déjà rejoints. Ce navire ne cale que trois pieds ; il n'est jamais gêné par la baisse des eaux. Il sera le 10 à Honda. Comme le *José Maria Pino* pourrait fort bien n'y arriver que longtemps

UN DÉBARCADÈRE EN AVAL DU NARE

BIBL. MUSEUM PARIS

après lui, je me décide à l'abandonner pour son rival. Les conditions qu'on nous fait sont très dures; je suis obligé de payer le passage entier de Barranquilla à Honda, mais, en voyage, je n'hésite pas, autant que possible, à sacrifier l'argent pour gagner du temps. Sur ce nouveau bateau on nous fait bien sentir la rivalité qui existe entre les



LE *General Trujillo*

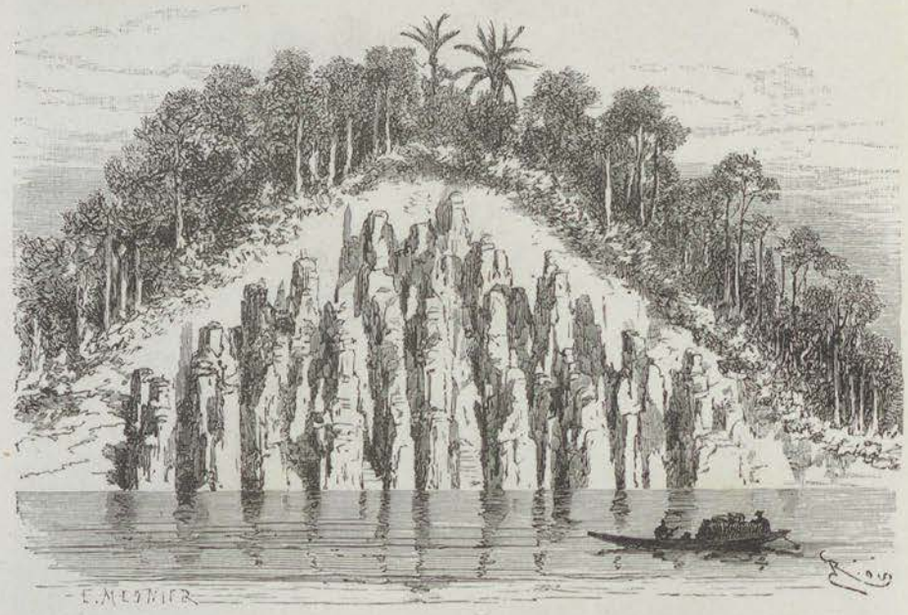
deux compagnies de navigation du Magdalena; on ne nous pardonne pas de nous être d'abord adressés à l'autre compagnie. Le contador nous refuse des hommes pour le transbordement de nos bagages. On ne nous avait pas jusqu'ici habitués à si peu de complaisance.

8 et 9 septembre. — Nous avons de bonnes journées de navigation. Le *General Trujillo* navigue fort bien avec sa roue unique située à l'arrière. Le courant devient

plus fort, le fleuve plus resserré, les rives s'élèvent et forment de hautes *barrancas*. Quelques-unes sont très belles ; les eaux d'infiltration ont taillé dans le sable qui les compose des clochetons gothiques d'une délicatesse merveilleuse, soutenus par des accumulations de figures semblables à ces bons hommes à longue barbe que les Chinois sculptent dans la pierre à savon.

Nous sommes très près des montagnes; quelques collines viennent baigner dans le fleuve.

10 septembre. — Nous arrivons aux premiers rapides du Magdalena. Il en existe trois très rapprochés en aval de Caracoli. Les vapeurs ont la plus grande peine à franchir ces obstacles. Le *General Trujillo* est sous toute pression ; il souffle, il frémit, il trépigne, il fait le diable, il a passé enfin. C'est le moment de dire que le capitaine qui



BARRANCA

le commande a déjà eu deux bateaux tués sous lui dans ces rapides. L'un, coulé près de la rive, laisse apercevoir sa cheminée. L'autre a eu sa chaudière projetée à une hauteur de quatre-vingts mètres sur une colline de grès abrupte qui borde la rivière.

Enfin nous arrivons à Caracoli. C'est le terme de la navigation à vapeur du bas Magdalena. Honda se trouve sur la rive gauche, à trois kilomètres environ. Bogotá sur la rive droite, à trois jours de marche dans les montagnes.

Une ligne ferrée, commencée depuis de bien longues années, doit relier la capitale au fleuve.

Nous apprenons que M. le président Nuñez sera demain à Caracoli, où il doit s'embarquer sur le *Montoya*, à destination de Panama.

Je profiterai de son passage pour lui remettre une lettre de recommandation que M. de Lesseps m'a donnée pour lui.

Je me rends tout de suite à Honda, pour me présenter au vice-consul français et m'enquérir d'un hôtel. Puis, je fais prévenir mes compagnons qu'ils aient à me rejoindre.

M. Whitney nous fait à Honda la meilleure réception ; il met un logement à notre disposition. Il nous présente aux Anglais, ses compatriotes, qui résident à Honda et qui tous nous font aussi un accueil cordial.

Honda est une des plus anciennes villes de la Colombie. Sa position devait la mettre entièrement à l'abri des incursions des Indiens, car c'est une des plus fortes que l'on puisse rencontrer contre de pareils ennemis. Elle est située sur une colline défendue par le Magdalena, qui forme un rapide très important devant la ville, et par deux torrents qui viennent se jeter parallèlement dans le fleuve. La ville est ainsi presque entourée d'eaux bouillonnantes qui font entendre continuellement le bruit sauvage de leur courant impétueux. Les murailles des maisons simulent de vieilles fortifications du côté du Magdalena et du Guali. Deux ponts, l'un en bois, délabré, l'autre en fer, de construction récente, sont jetés sur ce dernier torrent et relient la ville à la route de Caracoli. Au sud-ouest, des montagnes aux flancs de grès abrupts et dénudés semblent de gigantesques remparts avec leurs murailles et leurs couronnements en terre couverts de hautes herbes. D'autres montagnes forment presque ceinture autour du mamelon sur lequel est située la ville, qui semble ainsi reposer au fond d'un entonnoir. Serait-ce la raison pour laquelle on lui a donné le nom de *honda* (profonde), ou bien tirerait-elle son nom des ravins qui l'entourent ?

L'architecture des maisons porte encore ici le cachet espagnol. Les rues sont pavées de galets arrondis. Chez les habitants peu fortunés, la plupart fort pauvres aussi en sang européen, nous trouvons de nombreux cas de lèpre et de caraté, ainsi que quelques cas de goître.

La ville est située à une altitude de 220 mètres, moyenne de trois observations hypsométriques faites par Le Janne. La pression atmosphérique est de 740 millimètres. La température maxima que nous y ayons constatée est de 30°,4 ; la plus basse, de 23°,1. La différence entre le thermomètre sec et le thermomètre mouillé s'est élevée vers trois heures du soir à 6°,7, et malgré cette sécheresse de l'atmosphère la sueur perle à la surface du corps et ne s'évapore pas.

Le 11 septembre, nous nous rendons à Caracoli, où l'on attend le président Nuñez. De nombreux *caballeros* sont accourus au-devant de lui, tous vêtus du *poncho* national, du *sombrero* de Panama et de larges jambières qu'ils quittent en descendant de cheval. Ce sont de solides cavaliers.

A l'arrivée du président, tous se précipitent à bord du *Montoya* pour lui présenter leurs hommages. On tire des fusées qui détonent en laissant dans le ciel bleu de petits nuages d'un blanc éclatant. Une musique joue l'air national. Nous laissons passer le flot de l'enthousiasme populaire et nous faisons demander audience. Le président nous fait

BIBL. DU MUSÉUM PARIS

bon accueil et nous promet une lettre de recommandation pour les divers fonctionnaires et pour ses amis particuliers.

Les jours suivants, nous faisons diverses excursions aux environs de Honda avec M. Whitney et ses aimables compatriotes. Nous faisons gravir à nos mules quelques-unes des montagnes voisines de la ville et nous jouissons des plus beaux points de vue qui se puissent rencontrer.

Depuis peu, il s'est créé une compagnie de navigation à vapeur du haut Magdalena. Elle ne possède encore qu'un bateau, le *Tolima*, qui va faire son troisième voyage. Son mouillage et son point de départ se trouvent au-dessus du rapide infranchissable de Honda. Le fleuve en ce point a une largeur de quatre-vingt-douze mètres, que nous avons mesurée avec la lunette micrométrique du colonel Goulier. Le relevé à la boussole du cours du haut Magdalena n'a pas encore été fait. Le directeur de la navigation, M. Montero, me prie de vouloir bien me charger de ce travail, et il donne des ordres au capitaine pour qu'il nous accorde toutes les facilités nécessaires.

Le départ a lieu le 17 septembre. Je relève le cours de la rivière. Le Janne en fait autant de son côté pour se mettre au courant du maniement de la boussole et du tracé de la carte. Avant que nous arrivions à Ambalema, il est familiarisé avec ce travail.

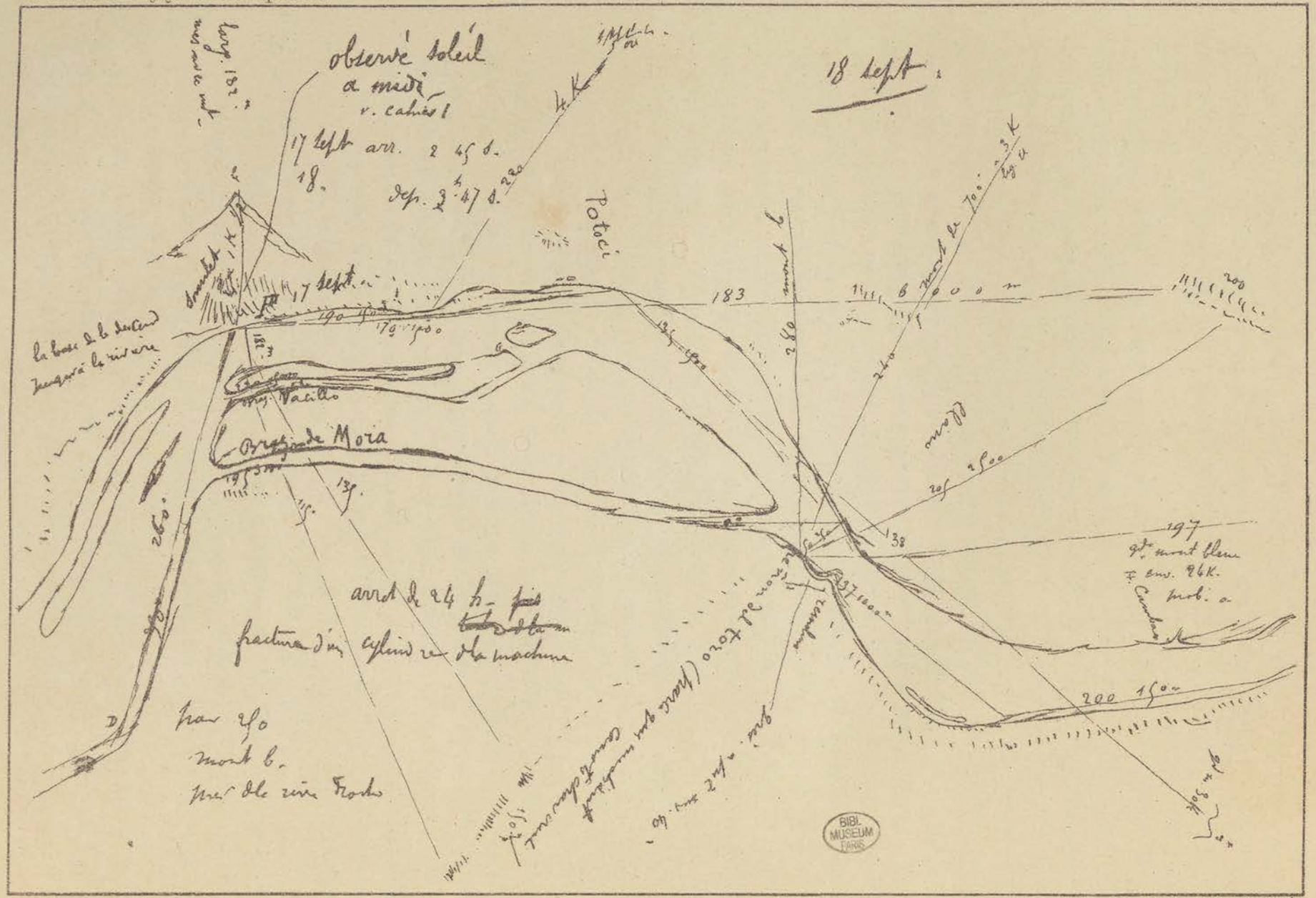
Le paysage ici est bien différent de celui du bas Magdalena. Des montagnes, ayant une élévation au-dessus du sol de cent à quatre ou cinq cents mètres, laissent entre elles des *llanos* ou plaines déboisées où le fleuve a tracé son lit.

Les versants des montagnes, privés de leurs anciennes forêts, sont couverts d'une herbe haute connue dans le pays sous le nom de *pasto guineo*.

Le vapeur est disposé comme le *Trujillo ;* il ne possède qu'une roue située à l'arrière ; il cale trois pieds. Le capitaine et le contador sont très aimables. Les passagers de la première table sont fort mêlés. Nous nous y trouvons à côté d'un député, M. le docteur Mutis, jeune homme instruit, avenant, du colonel Blanco, du docteur Lombana, un photographe dont la spécialité est de blanchir avec les ressources de son art les dames trop teintées qui forment le fond de sa clientèle, d'un prestidigitateur, se disant émule de Banco, son compatriote, je crois, et qui a besoin des recettes qu'il fait à bord pour payer le prix de sa traversée. Le projet de cet illustrissime prestidigitateur est d'éblouir les habitants des villages riverains. Sa recette dans chaque cité lui permettra, pense-t-il, de gagner la suivante et de parvenir ainsi jusqu'à Neiva.

Le 18 septembre au soir, nous arrivons à Ambalema. On attend évidemment le bateau qui, n'en étant encore qu'à son troisième voyage, doit être un curieux spectacle pour les habitants de la ville. Presque toute la population est réunie sur le rivage, au moment de notre arrivée.

Ambalema est un village bâti sur une colline basse. Une grande place carrée qui en occupe le sommet est reliée à la rive par quelques rues en pente, à pavé glissant et très inégal. Une allée de gigantesques ceibos borde la rivière.

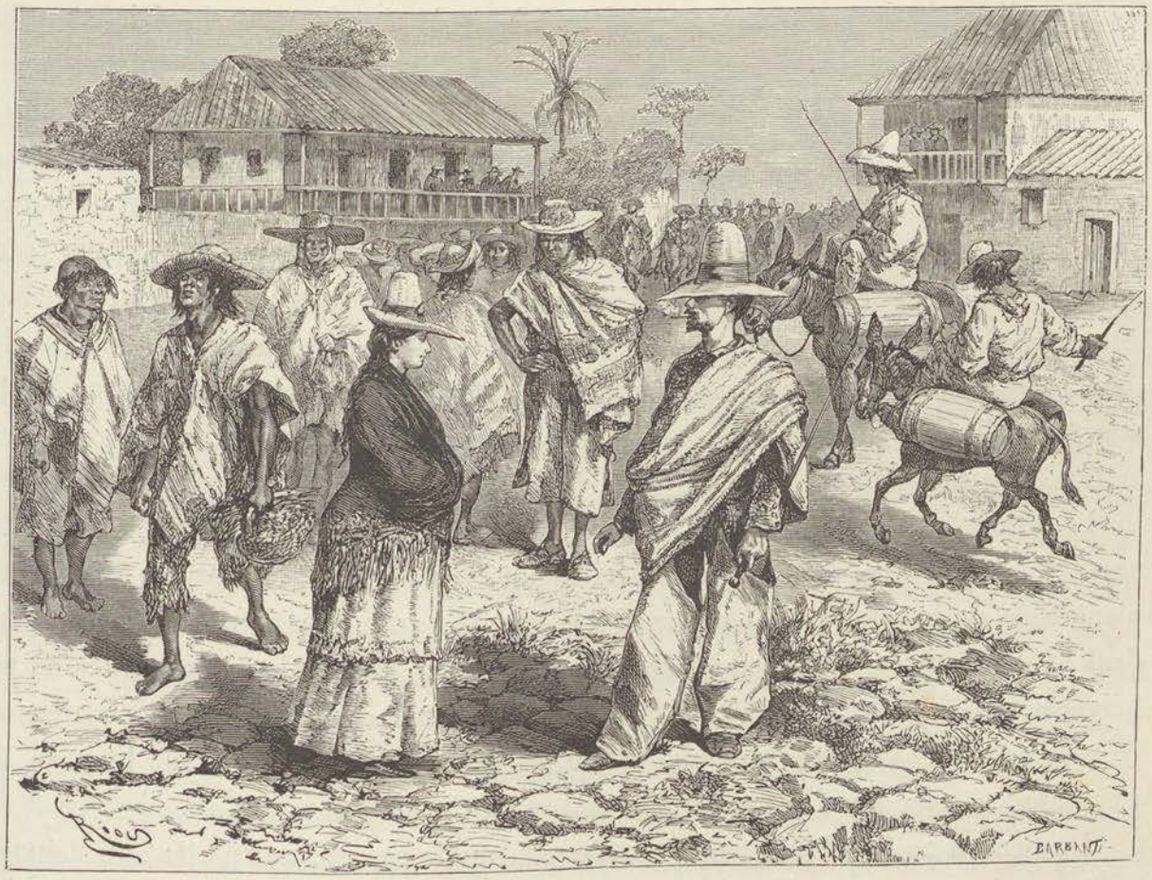


Imp. Dufrénoy, 34, R. du Four-St-G.in

TRACÉ SUR LE RIO MAGDALENA

fait en marche par le Dr Crevaux, 18 septembre 1880.

La population est de 3,000 habitants environ. Ce village devait sa prospérité à un tabac exquis que l'on cultivait dans les *vegas* (plaines alluvionnaires) qui bordent le fleuve. Le meilleur venait des vegas de Lagunilla et Pajonales. Mais, hélas ! les villes comme les peuples n'ont souvent qu'une splendeur éphémère. Depuis quelques années le tabac d'Ambalema est atteint d'une maladie : *el tabaco se ha mulato*, comme disent les habitants du pays dans leur langage imagé, c'est-à-dire que « le tabac est devenu mulâtre ». La feuille est racornie comme une feuille de chou ou comme des cheveux de



TYPES DE HONDA

mulâtre. On attribue cette maladie à la sécheresse relative de ces dix dernières années. La première année, la récolte est abondante mais le tabac est médiocre. La seconde année, on recueille moins de feuilles saines mais elles sont de meilleure qualité. La troisième année enfin, le produit est exquis mais insignifiant comme quantité.

Le tabac et la vigne auraient-ils fait leur temps sur notre planète? Que les fumeurs se rassurent ! On recommence la culture avec des graines venues de la Havane et qui semblent devoir donner de bons résultats.

Il existe actuellement à Ambalema cinq *cigarerias* de première importance et huit de seconde, qui emploient 400 hommes et 800 à 900 femmes.

L'exportation du tabac de cette région se fait sur Brême et New-York.

Le 19 septembre, nous arrivons à Guataqui. Un village occupe chaque rive du fleuve. Celui de la rive droite, le plus important et dont l'autre n'est qu'une sorte de faubourg, est assez laid par lui-même; il ne tire quelque grâce que des hautes collines qui font un demi-cercle autour de lui. Ces collines sont déboisées entièrement et couvertes de *pasto guineo*. Le fleuve ne semble pas avoir devant le village la largeur que lui attribue M. André; Le Janne, qui en fait la mesure à l'aide de la lunette de Goulier, ne trouve qu'une largeur de deux cent dix mètres, qui n'est que la moitié environ de celle obtenue par notre compatriote. L'altitude au niveau de la rivière est de deux cent soixante mètres.

Le 20 septembre, vers deux heures, nous franchissons, non sans peine, le *salto del Gallinazo*. Nous sommes obligés d'y revenir à plusieurs fois. Pendant ce temps les habitants des fermes voisines se sont réunis sur la plage et nous contemplent avec une sorte d'ahurissement. Une Indienne large d'épaules se fait remarquer par son enthousiasme. Une chemise de toile bleue décolletée et sans manches lui descend jusqu'aux genoux et compose tout son costume. Nous avons déjà franchi le saut, qu'elle court encore, affolée, sur la rive, à la suite du bateau, ses longs cheveux noirs au vent, avec toute l'ardeur irréfléchie de son esprit vierge et sans s'occuper aucunement des indiscrétions de la brise.

Le courant devient de plus en plus rapide : l'altitude augmente sensiblement. Le paysage change peu. Les îles et les rives alluvionnaires sont couvertes de riches plantations de bananiers ou *plataneros*. Les bananes entrent pour une très large part dans l'alimentation : vertes, on en fait du sancocho ; mûres, on les mange frites ou en beignets; aussi sont-elles l'objet d'un commerce assez considérable. Les possesseurs de plataneros construisent avec des troncs de bananiers des radeaux sur lesquels ils s'embarquent avec leurs denrées qu'ils vont vendre au village voisin.

Un peu en aval de Purificacion nous voyons un de ces radeaux portant un ménage avec son jeune enfant. Un âne attaché à un piquet, debout à l'arrière, regarde philosophiquement couler à ses pieds l'eau jaunâtre du fleuve et n'a pas l'air surpris de ce mode de locomotion peu habituel chez ses congénères. J'appelle l'attention de Le Janne sur cette fuite en Égypte qui sort des traditions de notre école des beaux-arts [1].

Quelques bouquets de bambous hérissent les berges. Les restants de forêts qui couvrent encore partiellement les montagnes voisines sont journellement attaqués par le feu. Les habitants semblent avoir juré de brûler jusqu'au dernier arbre pour établir des prairies de pasto guineo. D'immenses champignons de fumée s'élèvent partout dans les airs. La nuit, le coup d'œil est imposant. Le ciel est rougi par ces nombreux incendies.

1. Tiepolo a représenté une scène de « la fuite en Égypte » dans un bateau.

Si ce déboisement est poussé jamais à ses dernières limites, n'aura-t-on pas éloigné les pluies et transformé en désert ce splendide pays ? Mais les Andes sont immenses, et leurs riches forêts sont à peine entamées. La température est très élevée dans cette vallée du haut Magdalena. Chaque après-midi, j'ai trente-cinq degrés dans ma chambre. Nous faisons quelques promenades dans les diverses stations. A Jirardot, village qui a tiré son nom de celui d'un de nos compatriotes qui a combattu héroïquement pour l'indépendance de la Colombie, nous recevons le meilleur accueil des frères Sicard, dont le grand-père, Marseillais d'origine, était venu s'établir dans le pays il y a de longues années.

Tous ces villages du haut Magdalena se ressemblent. Les cases sont partout les mêmes. Les habitants de la classe moyenne sont vêtus de la même manière. Les hommes portent des vêtements de confection parisienne ; le *poncho* national toutefois remplace le gilet et la jaquette. Ils ont les pieds nus dans des sortes d'espadrilles faites d'une semelle de cuir et de deux pièces de toile enserrant le pied et le talon. Les femmes portent la même chaussure, une robe d'indienne légère, un châle épais. Leurs tresses brunes, repliées en chignon, sont recouvertes d'un *sombrero* de Panama, pointu, à larges bords, coquettement retroussé en arrière et dont le large ruban est orné en avant d'une boucle ou d'un nœud élégant. C'est le costume des *muchachas*, qui représentent les ouvrières de nos villes. Elles sont jolies et portent très gracieusement cette toilette. Les paysannes ne sont pas moins gracieuses avec leur sombrero à cuve aplatie. Les habitants plus riches sont vêtus à l'européenne, à l'exception du chapeau.

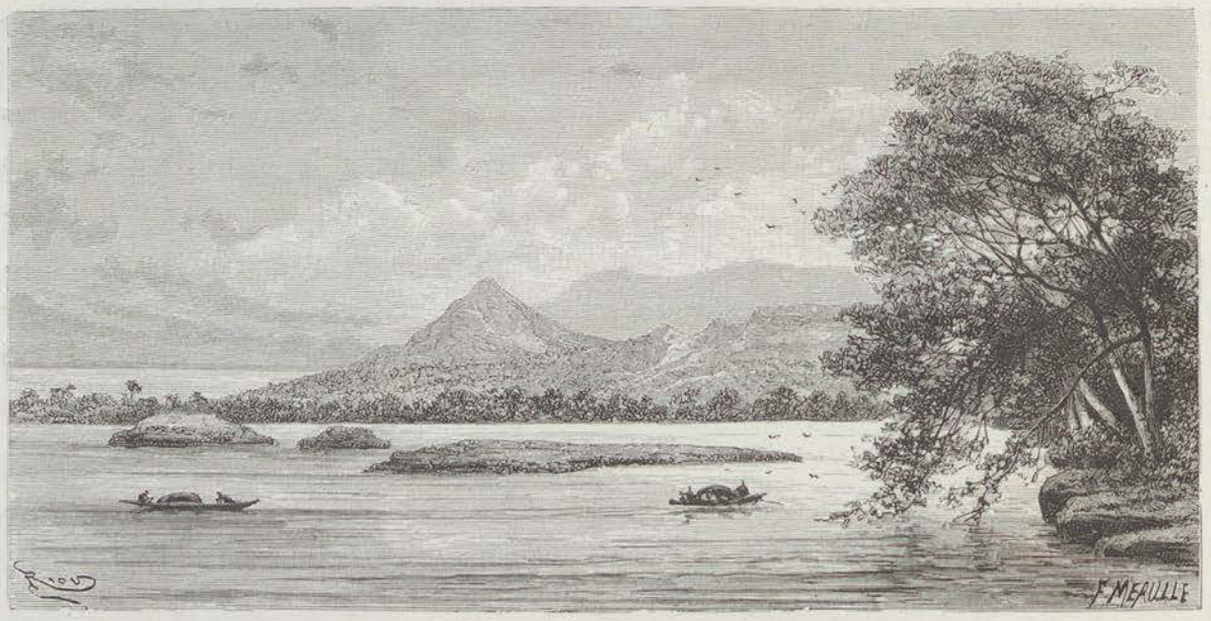
Le 22 septembre au soir, nous arrivons à Purificacion. La ville est située sur une colline assez élevée au-dessus du fleuve. Nous jouissons du plus beau spectacle à la tombée de la nuit. Les hauteurs voisines sont sillonnées de flammes qui décrivent des arcs gracieux en suivant les déclivités du terrain. Le Janne m'accompagne jusqu'à la ville que je tiens absolument à visiter et qui ne présente rien de particulier. Au retour de Purificacion nous nous égarons dans la campagne. Nous faisons heureusement la rencontre d'un cavalier qui revient de Natagaima et qui a l'obligeance de nous ramener jusqu'à bord. Nous avons fait une marche de plus de dix kilomètres, tantôt sur un sentier, tantôt sur un autre, avançant pour revenir ensuite sur nos pas et nous fourvoyer de plus en plus. Le jour nous aurait trouvés errant encore par ces sentiers maudits, si nous n'avions rencontré cet obligeant caballero. Nous tâchons de reconnaître son amabilité en lui faisant goûter un des produits les plus estimés de notre pays. Nous débouchons à son intention notre avant-dernière bouteille de Moët et Chandon. Nous buvons à lui et à son pays. Il boit à la France et au succès de notre voyage.

Le 24 septembre, nous arrivons aux environs de Natagaima, où nous faisons du bois. Le vapeur n'a ni voyageurs ni marchandises à y prendre ou à y laisser ; aussi reprenons-nous notre marche vers Aipe, avant-dernière station de quelque importance. Nous n'avons pas pu visiter le village, qui se trouve à une petite distance de la rivière.

Il est bâti au pied du pic de Pacande, qui se voit de très loin en aval et en amont, et qui est le grand point de repère pour le tracé du haut Magdalena.

Depuis Purificacion la navigation est extrêmement difficile. Nous touchons à chaque instant. Nous profitons de la moindre crue pour avancer de quelques kilomètres, puis un obstacle nouveau se présente devant nous. Ce sont les roches de las Mamas, entre lesquelles le capitaine nous fait passer par une manœuvre aussi hardie que bien exécutée. Les rapides sont nombreux, aux points où la rivière ne s'étale pas d'une façon démesurée.

Nous perdons des journées entières à la Vega del Conejo et en d'autres points.



PIC DE PACANDE

Il existe des roches gravées tout près du village de las Piedras Pintadas, auquel elles ont donné son nom. Ayant trouvé une monture à la Vega, je me décide à me rendre à cheval à Neiva, en passant par las Piedras, où je dessine les roches et les figures.

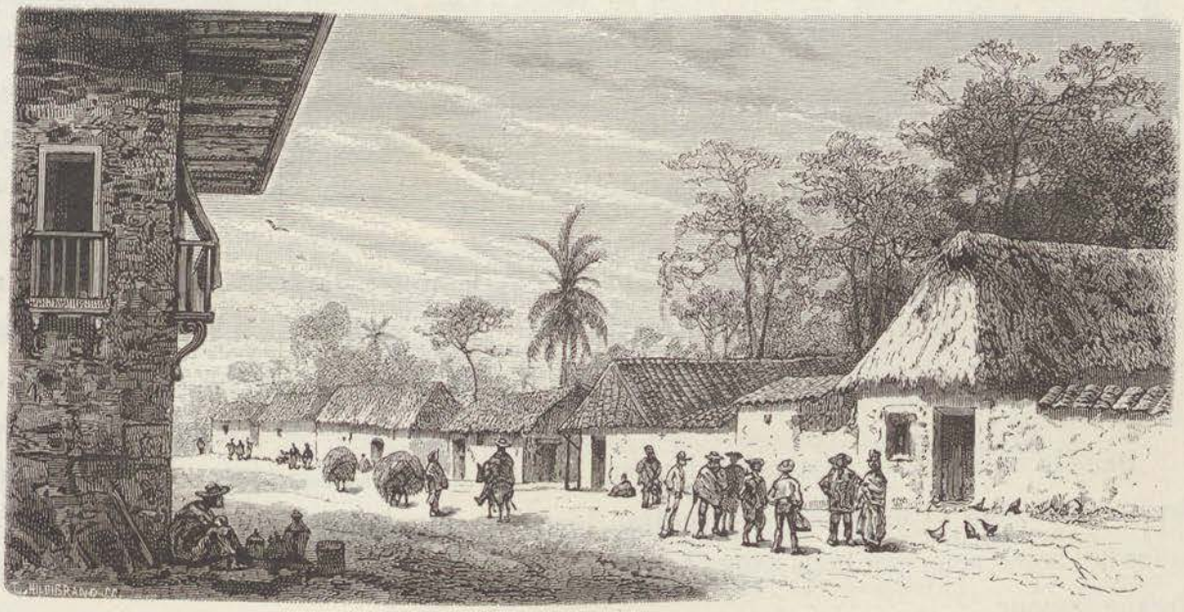
J'arrive enfin à Neiva. J'y loue une pirogue et je descends jusqu'à Aipe en prenant le tracé du fleuve. Le *Tolima* vient d'y arriver. Le Janne a relevé le tracé depuis la Vega jusqu'à Aipe.

Le 3 octobre, ayant loué des mules de selle, nous repartons pour Neiva. Apatou accompagne nos bagages dans le canot qui m'a descendu à Aipe. Ayant encore eu des renseignements sur d'autres pierres gravées, et obligé de faire un détour pour en aller relever le dessin, je pars vers dix heures du matin. Le Janne et Burban se mettent en route à une heure de l'après-midi, en compagnie du docteur Mutis.

La distance qui sépare Aipe de Neiva est de soixante kilomètres. La route n'est qu'un sentier fort inégal et une succession continue de montées et de descentes. Il faut traverser le fleuve en bac à Fortalecillas. Ce nom est dû à de gigantesques pâtés de grès imitant à s'y méprendre, ici un château-fort, là des fortifications redoutables.

Nous entrons à Neiva à dix heures du soir.

Qui a vu une des villes de la Colombie, à part la capitale dont je ne puis parler, les a vues toutes. Les seules différences sont dans le plus ou moins d'inégalité du sol, et dans le plus ou moins de richesse des habitations. La forme générale des maisons, des édifices publics est toujours la même.



NEIVA

La population de Neiva est de trois à quatre mille âmes.

La lèpre et le caraté y sont très communs. Le goître est tellement fréquent que l'on peut dire que la majorité des habitants en est affectée. Les femmes m'ont semblé plus sujettes que les hommes à cette horrible maladie.

Le pays est très pauvre, quoique l'on y fabrique des chapeaux de panama en grande quantité.

Le Magdalena, en face de la ville, a une largeur de 129 mètres, une profondeur moyenne de trois mètres. La vitesse moyenne du courant est de $2^{m},155$; le débit est de 834 mètres cubes par seconde.

L'altitude de Neiva est de 556 mètres. Nous y trouvons pour nous rafraîchir une *chicha* excellente. On sait que la chicha est la liqueur fermentée des anciens Indiens du Magdalena. Bien qu'ils aient perdu leurs coutumes, leurs mœurs, leur langage en fusionnant avec les races blanche et noire, ils continuent à savourer

la chicha, que je compare au cachiri des Indiens Roucouyennes. Le cachiri est une liqueur acidule, légèrement alcoolique faite avec du manioc. Celui-ci est remplacé par le maïs dans la chicha. Il y a un proverbe du pays qui dit : *Toda chichera muere rica;* traduction : toute fabricante de chicha meurt riche. L'habitation de la chichera est une hutte en pisé recouverte de chaume. C'est tout ce qu'il faut pour cette industrie qui, pour matériel, ne nécessite qu'un tonneau. Avec un hectolitre de maïs et quelques livres de *panela* (sucre non raffiné en pains ayant la forme d'une brique), la fabrique est montée.

On fait, avec des feuilles de bananier, des paquets de 2 à 3 kilogrammes de farine de maïs, on les fait bouillir dix heures dans une grande marmite contenant de l'eau, puis on suspend ces paquets dans la hutte et on les laisse à l'air pendant quinze à vingt jours ; ils se recouvrent d'une moisissure qui est jaunâtre dans les hauts plateaux et verte dans les terres chaudes. C'est le moment de prendre ces paquets, de les dissoudre dans de l'eau contenant une petite quantité de panela. On passe à travers un tamis grossier, on recueille le liquide dans un tonneau ouvert à une extrémité, et on laisse se faire la fermentation alcoolique.

Sur les hauts plateaux de Bogotá, la chicha n'est bonne qu'au bout de trois à quatre jours ; dans les terres chaudes, il suffit de vingt-quatre heures. La chicha, comme le cachiri, ne se conserve pas longtemps. En quelques jours l'alcool se transforme en acide acétique.

Dans la suite, nous faisons de longues courses à travers les savanes torrides du haut Magdalena et nous sommes souvent bien heureux de trouver une chichera qui nous fait boire, sans que nous ayons besoin de descendre de selle, une calebasse de cette bonne liqueur.

La chicha de certains villages a une saveur acide, même lorsqu'elle est fraîche, c'est que la chichera n'ayant qu'un tonneau y ajoute la liqueur nouvelle sans jamais jeter le restant de l'ancienne. La chicha bien faite est une liqueur rafraîchissante qui doit être très saine dans les pays chauds. Cette liqueur est grisâtre; elle n'est pas limpide parce qu'on ne se donne pas la peine de la filtrer. On la sert dans des vases opaques, en forme de calotte, qu'on nomme *cuyas*.

La chicha pourrait très bien se conserver en bouteilles comme le cidre. L'expérience en a été faite par M. Goschen, ambassadeur anglais à Constantinople, qui, ayant habité Bogotá, a eu la fantaisie d'en faire venir quelques bouteilles qu'il a fait servir à ses invités en manière de champagne. Jusqu'ici les habitants des Andes ont eu pour ainsi dire le monopole de la fabrication de la chicha; les conquérants espagnols en avaient appris la préparation des Indiens. Aujourd'hui que le maïs s'est partout répandu, il serait peut-être bon de rechercher, en améliorant le procédé de fabrication, si l'on n'en pourrait pas tirer une bonne boisson. Ne pourrait-on pas l'utiliser avec avantage pour faire de l'alcool?

Le gouverneur de Neiva veut me dissuader d'aller à la recherche des sources du rio Uaupes. Ces sources, me dit-il, sont très éloignées des Andes : elles sont inconnues des *quineros*. Je sais moi-même que le rio oppose des chutes à la navigation, et qu'il a été en partie exploré ; mais le Goyabero, Guayabero ou Guaviare n'a jamais été l'objet d'aucune exploration ; or, à Colombia, on pourra nous donner sur cette rivière des renseignements précis ; donc, il faut aller à Colombia.

Le 6 octobre, nous partons de Neiva à onze heures du matin. Nous avons chacun notre mule de selle. Trois mules de charge vont devant nous, touchées par deux *arrieros* qui nous montrent le chemin. Le départ n'a rien de triomphal. Mes compagnons ne sont pas de bien solides cavaliers, Apatou surtout, qui, dans le début, tombe trois ou quatre fois, sitôt que sa mule veut prendre le plus léger trot. Il s'y habitue peu à peu et bientôt nous pouvons prendre une allure plus dégagée.

Il fait nuit lorsque nous arrivons à la Union. Nos arrieros nous conduisent à des cases où nous trouvons à nous loger.

Le lendemain, nous nous engageons dans les montagnes, nous suivons des sentiers raboteux et caillouteux, qui pour nos arrieros sont tous des *caminos reales* (chemins royaux). Nous franchissons une longue série de collines couvertes de forêts. Les branches accrochent nos chapeaux, nos vêtements, nous déchirent parfois la figure. Constamment nous sommes penchés sur nos selles ou droits sur nos étriers dans les montées et les descentes à pic. A sept heures du soir, nous arrivons à las Animas après une marche de onze heures.

Las Animas est une *hacienda* ou ferme appartenant au général Lucio Restrepo, directeur de la Compagnie d'exploitation des quinquinas de Colombia, pour lequel nous avons une lettre de recommandation. Le général possède sur cette ferme un demi-millier de bœufs magnifiques.

Il donne des ordres pour nous faire préparer à dîner et pour qu'on s'occupe de nos montures, puis il prend connaissance de notre lettre. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, à physionomie avenante. On nous a dit que notre langue ne lui est pas inconnue, mais nous sommes étonnés de la pureté avec laquelle il la parle. Il n'est jamais venu en France, mais il s'est instruit avec nos bons auteurs, à l'abri des locutions vicieuses et des mots teintés d'argot. Il possède les vues les plus larges sur l'histoire et la philosophie, et se tient au courant du mouvement scientifique.

Après avoir pris connaissance de notre projet, il s'offre pour nous seconder de tout son pouvoir. Il nous conseille de nous rendre demain à Colombia après avoir passé la nuit chez lui.

Nous lui devons d'intéressants renseignements sur l'agriculture, que nous transcrivons d'après nos notes.

Hacienda de las Animas, située sur le rio Cabrera, à 25 kilomètres de son embouchure, — payée 150 000 francs ; étendue : 6 000 hectares, dont 860 en prairies artificielles for-

mées par une graminée importée d'Afrique, *el pasto guineo*, le reste en forêts. Terre légère mêlée d'un peu de sable, très sèche en été ; beaucoup de cailloux arrondis en quelques endroits.

Deux saisons de pluie correspondant presque exactement au printemps et à l'automne d'Europe.

Deux saisons très sèches correspondant à notre hiver et à notre été.

Culture du maïs. — De juillet à octobre on abat les arbres, on les laisse sécher et on les brûle, puis on sème le maïs en lignes (6 graines dans des trous à une distance de 1 mètre à 1 mètre 20 centimètres). Aussitôt après, on sème les graines de *pasto guineo* sur le même terrain, sans recouvrir. Les pluies arrivent, le maïs commence à pousser avec beaucoup plus de rapidité que le pasto. Au bout de 4 mois, sans autre opération, le maïs a porté son fruit, on le récolte et on l'emmagasine.

Pour le réduire en farine, on le pile dans un grand mortier de bois, on le lave pour enlever les paillettes, on le fait mouiller au moins 10 heures, on le pulvérise sous une pierre qu'on frotte dans une autre pierre excavée.

On s'en sert pour faire l'*arepa*, sorte de galette sans sel ni sucre, que l'on cuit sur un plateau en terre.

On en fait aussi des biscuits appelés *biscochos de guajaro* : on ajoute à la farine de maïs du lait caillé sans écrémer, quelques œufs et du sel. On les cuit au four. Ces biscuits se conservent longtemps.

On en fait encore une soupe *masamorra* : maïs cuit à l'eau auquel on ajoute du lait et de la panela.

Il sert enfin à nourrir les cochons et les chevaux.

Prix moyen : 20 francs l'hectolitre sur le marché.

Blé. — Article de luxe sur le Magdalena. — Vient du plateau de Bogotá. — A Colombia la farine de blé vaut 100 francs les 125 kilogrammes. Le prix diminue avec la distance de Bogotá et les difficultés de transport. Le blé se vend de 20 à 40 francs les 125 kilogrammes aux environs de la ville. La mouture vaut 5 francs par 125 kilogrammes.

Pasto guineo. — Semé en même temps que le maïs. — Atteint en 4 ou 5 mois une hauteur de 1 mètre à 1 mètre 50. Il porte des graines qu'on ne récolte généralement qu'autant qu'on a besoin d'ensemencer d'autres terrains. Ces graines valent 20 francs l'hectolitre.

Après la récolte du maïs, on lâche le bétail sur ces prairies et on l'y laisse sans autre soin que de lui donner du sel une fois par mois. On le réunit, à cet effet, dans des *corrales* ou enclos en palissades ; on écrase le sel et on le place sur des pierres où il est léché avec avidité. On donne à chaque bœuf ou vache 250 grammes de sel environ.

Les prairies artificielles sont divisées généralement par des palissades en espaces

capables de nourrir 100 à 200 bouvillons ou jeunes taureaux qui, au bout de 8 mois, parviennent à produire jusqu'à 360 kilogrammes de viande et 30 à 40 kilogrammes de suif.

On achète des bouvillons de 2 ans à 2 ans 1/2 pour l'engraissement. Ils coûtent 80 à 100 francs et on les vend 230 à 250 francs.

Les vaches sont très belles et ressemblent un peu à notre race normande. Elles donnent peu de lait — 4 à 5 litres par jour — mais elles engraissent facilement. Les fermiers les plus avancés du pays ont introduit des étalons de race hollandaise et durham pour améliorer cette race déjà assez belle. Le lait est trop commun pour avoir de la valeur. Le fromage sec et dépourvu de crème vaut généralement 1 franc le kilogramme. On ne fait pas de beurre à cause de la température trop élevée, qui le maintient liquide.

L'œstre du bœuf n'existe pas dans les terres chaudes ou très rarement jusqu'à l'altitude de mille mètres. Dans les hauteurs, il détruit parfois des troupeaux entiers. On est obligé de les faire émigrer dans les terres chaudes. C'est une croyance répandue dans le pays, que les bœufs en se léchant font passer les œufs et les larves dans leur tube digestif et que c'est la cause de leur mort. Au-dessus de 1,800 jusqu'à 3,000 mètres, l'œstre disparaît encore et les animaux acquièrent une grande taille comme dans les terres chaudes. Les troupeaux des régions moyennes sont plus chétifs et ont besoin d'une plus grande quantité de sel.

Quand une prairie a nourri les troupeaux pendant 8 mois, on en fait sortir les animaux à la fin de la saison sèche et on met le feu aux herbes. Quand les pluies recommencent, l'herbe pousse avec une telle exubérance que M. Restrepo l'a vue monter de 25 centimètres en 7 jours (mesuré). Il est indispensable de brûler les vieilles prairies foulées par le bétail, car elles contiennent une énorme quantité d'herbes mortes qui ne sont plus nutritives. On cultive une autre graminée, le *pasto de la India;* elle est plus grande que le pasto guineo, ses feuilles sont plus larges. Les prairies artificielles, rajeunies par le feu, ont une longue durée. M. Restrepo a vu de ces prairies qui avaient 45 ans. Si on les abandonne quelques années, les arbustes poussent. Mais il suffit du feu pour régénérer les prairies.

Elles donnent un revenu de 15 à 20 0/0 par an.

Cacao. — N'est cultivé que dans les parties les plus basses, susceptibles d'un arrosage artificiel qui se fait au moyen de petits canaux dérivés des cours d'eau voisins. Les graines sont très grosses, très chargées de beurre et très aromatiques. Le cacao de Neiva est exquis. On cite un habitant de Lima (Pérou) qui, ayant goûté ce cacao, en fait venir tous les ans parce qu'il est bien supérieur à celui de son pays. Le cacao du Magdalena vaut en général 320 francs les 125 kilogrammes. Sa cherté provient de la sécheresse du pays. Les habitants préparent le chocolat d'une façon très simple : ils torréfient les graines pour enlever l'enveloppe, puis ils les écrasent et les mélangent avec une égale quantité de *melado* (mélasse) ; quelquefois ils y ajoutent un peu de cannelle.

Canne à sucre. — Cultivée en petite quantité, car la terre est trop sèche et a besoin d'arrosage. On en fait de la panela et du rhum que l'on additionne d'anis et qui prend le nom d'*anisado*.

La distillation de l'anisado se fait dans des poteries superposées. Les vapeurs se condensent dans une poterie entourée d'eau froide et s'échappent par un bambou disposé latéralement. On ajoute, dans la poterie inférieure ou cucurbite, des graines d'anis à la liqueur fermentée.

Café. — Se cultive depuis le Magdalena jusqu'à une hauteur de 1,800 mètres.

Celui de Chimbe près de Bogotá (1,600 mètres) est le plus estimé de la Colombie.

A Colombia (800 mètres environ) il est en plein rapport au bout de 4 ans ; on fait même une petite récolte la troisième année. Dans les terres chaudes les arbustes dépérissent vers la quinzième ou vingtième année suivant les soins qu'on leur donne. Sur les plateaux, à 1,600 et 1,800 mètres, les plants sont plus tardifs à produire, mais ils rapportent beaucoup plus longtemps. On cite une plantation de 1825 qui donne encore un bon rapport.

Le café sera dans l'avenir une des grandes richesses de la Colombie.

Une très grande étendue de terrain est propre à cette culture. La race blanche pourra s'y livrer impunément sur les flancs de la Cordillère, qui jouissent d'un climat tempéré. On reconnaît généralement qu'il faut protéger les jeunes plants contre l'ardeur du soleil dans les terres peu élevées ; mais, ici, on n'est pas d'accord pour les arbustes arrivés à leur complet développement. On cite, sur les rives du Magdalena, plusieurs plantations de café qui produisent abondamment, bien qu'elles ne soient pas abritées.

Riz. — On voit des rizières dans quelques îles basses du Magdalena aux environs de Purificacion. Pour faire une rizière on abat les broussailles et on y met le feu. On sème comme le maïs. On met 4 à 5 graines à 25 centimètres de distance sur des lignes écartées de 40 centimètres. On n'a d'autres soins à donner à cette culture que de sarcler quand la plante atteint 50 centimètres. La récolte se fait à la main. On rafle les épis sur pied et on pile dans un mortier en bois pour le décorticage. Valeur : environ 40 fr. les 100 kilogrammes. On voit que cette culture est plus simple que celle usitée en Cochinchine où il faut repiquer le riz dans des terrains noyés.

Banane. Plátano en espagnol. — Chaque variété a son nom. On appelle *manzano* une banane qui se mange crue et qui rappelait aux Espagnols de la conquête la pomme du pays natal.

Arton. Banane si grosse qu'une seule suffit pour rassasier un homme.

Plátano dominico. Plus mince, mais aussi longue. Saveur plus agréable que la précédente.

Plátano guineo. Très savoureuse à l'état de crudité. Les habitants du pays prétendent qu'il faut, sous peine de s'empoisonner, éviter de boire de l'eau-de-vie après en

avoir mangé. Sans ajouter grande foi à cette assertion, nous devons faire remarquer que les créoles de la Guyane ont le même préjugé à l'égard de la bacove qui ressemble au plátano guineo.

Moutons. — Il y a dans le pays une vieille race de moutons apportée par les Espagnols au moment de la conquête et qui possède un air de famille avec la race provençale. Le dessous du ventre et les jambes sont complètement nus, de même que la tête et une partie du cou. Ils produisent très peu de laine et très peu de viande. Les riches propriétaires ont cessé de s'occuper de leur élevage ; ils laissent ces animaux à de petits fermiers qui les font brouter dans de maigres pâturages.

Sur les hauts plateaux entre Bogotá et le rio Sogamoso, il existe une belle race anglaise (*southdown*) qui produit beaucoup de laine et de viande. On en trouve aussi aux environs de Colombia. Les premiers valent 10 francs, les derniers atteignent parfois le prix de 60 francs. Le mouton, peu estimé dans les terres chaudes, est très recherché à Bogotá.

La laine est employée à faire des matelas, des oreillers. On en fait aussi des *ruanas* qui valent jusqu'à 64 francs. La ruana des Colombiens est le même vêtement que le poncho des cavaliers du Mexique. C'est un carré de drap ayant 1 mètre 50 centimètres de côté, percé d'une fente dans laquelle on passe la tête. On commence à fabriquer à Bogotá des couvertures et des draps pour l'habillement des soldats.

Race porcine. — Largement représentée en Colombie. Pas de maison isolée sans un couple de cochons. Le dessinateur Riou, illustrant le voyage de M. André dans les Andes, n'a rien exagéré en animant ses paysages avec ces gloutons pachydermes. C'est généralement la race commune d'Europe. Pourtant à Honda, Apatou s'est mis à rire de bon cœur en voyant des cochons noirs et crépus comme des têtes de nègres. Ils sont d'une indiscrétion et d'une gourmandise rares et suivent le voyageur qui se retire dans les broussailles. La race porcine souffre de l'œstre, dans les mêmes conditions que la race bovine.

Chèvres. — Peu nombreuses. Chair peu estimée. Leurs peaux tannées sont employées dans la sellerie.

Chevaux. — On nous cite sur la rive gauche du Magdalena la ferme de Saldaña qui n'a pas moins de 600 juments. Ces animaux descendent de l'ancienne race espagnole et ont par conséquent beaucoup de sang arabe. Malgré cela, ils ne sont pas durs à la fatigue. Aussi, les éleveurs cherchent-ils à produire le plus de mulets possible, non seulement pour les travaux des plaines, mais encore pour les courses dans la montagne. On met des ânes de choix avec les juments dans la proportion de 1 pour 30. On laisse quelques chevaux entiers avec la bande et ceux-ci se querellent fréquemment avec les ânes. Il paraît que ces derniers, malgré leur petite taille, ont presque toujours raison de leurs rivaux, qu'ils combattent à coups de pieds et surtout à coups de dents en les saisissant par la gorge.

La mule de charge est beaucoup plus estimée que le cheval destiné au même usage.

Une mule de selle vaut environ 400 francs, une mule de charge dressée 300 à 320 francs, une mule de charge non dressée 200 à 240 francs.

Un cheval de selle ordinaire vaut 120 à 200 francs. On a un excellent cheval pour 400 ou 500 francs. Au-dessus de 600 mètres, les chevaux sont de beaucoup meilleure qualité que dans les terres chaudes.

Remarque sur la fréquence de la fièvre intermittente. — Il y a peu de fièvres intermittentes dans le haut Magdalena, où nous rencontrons beaucoup de terrains quaternaires perméables.

Le bas Magdalena est inhabitable, parce que le fleuve est bordé d'alluvions contemporaines. Les rives ici sont parfois plus élevées que les plaines qui s'étendent derrière elles. A Puerto-Berrio, lorsqu'on a commencé le chemin de fer de Medellin, on a été obligé de creuser une tranchée près de la rive, tandis qu'à une centaine de mètres plus loin la voie passe dans une forêt dont le sol est submergé par les eaux du fleuve.

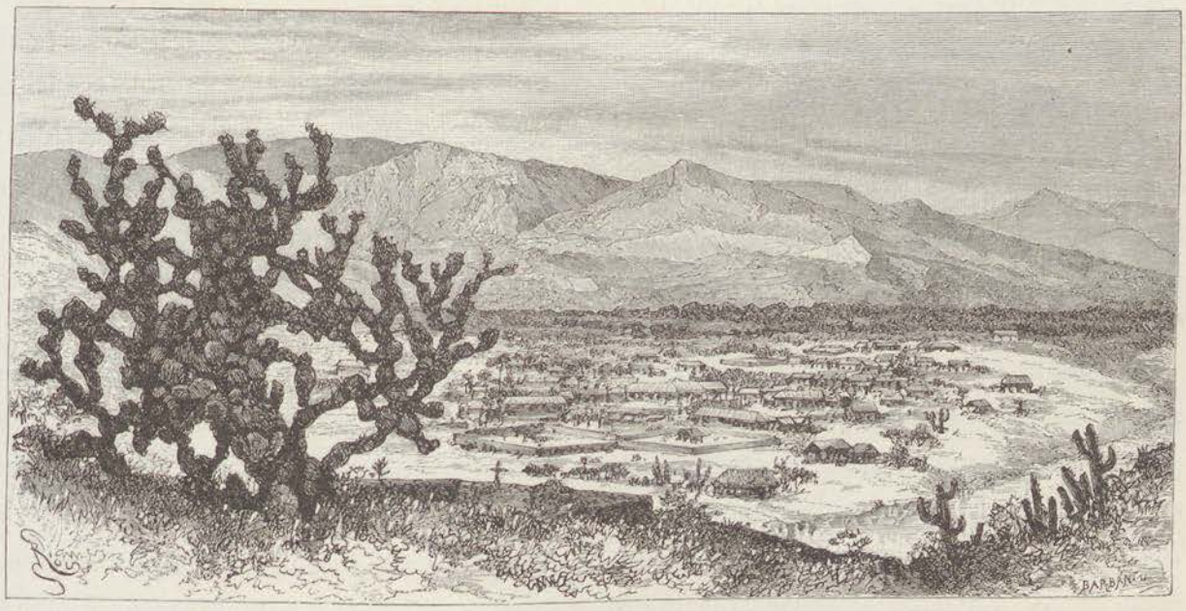
A San Martin, les habitants qui ne sortent pas du village n'ont presque jamais la fièvre, tandis que ceux qui parcourent la savane (*llanos*) voisine en sont fréquemment atteints. Cela tiendrait à ce que le village est construit sur des terrains quaternaires perméables, tandis que le sous-sol de la savane est fait d'une argile ferrugineuse imperméable. San Martin n'est qu'à 15 ou 20 mètres au-dessus du niveau de la plaine.

A sept heures du matin, le lendemain, nous sommes en route pour Colombia, toujours par des sentiers fort accidentés. Nous longeons parfois l'Ambicá, qui roule avec une violence inouïe ses eaux bruyantes vers le Magdalena. Nous suivons sur le flanc d'une colline abrupte un sentier glissant et détrempé, situé à cent mètres au-dessus de la rivière. Le moindre faux pas de nos montures nous précipiterait dans l'abîme. Le sentier s'écarte par endroits du torrent et franchit des collines et des vallées à végétation étrange. Des cierges géants, des opuntias grands comme des pommiers ont des troncs ligneux d'un pied de diamètre et forment une bizarre forêt, la plus épineuse qui se puisse imaginer. D'autres cactus arrondis, couronnés par une grande fleur rose, fourmillent sur le sol ; on dirait une assemblée de hérissons et d'oursins empanachés.

Vers deux heures de l'après-midi, nous apercevons enfin le village de Colombia, dispersé sur une sorte de plateau qui s'élève à dix mètres au-dessus de l'eau, et porte comme végétation des cactus et une euphorbiacée du genre jatropha extrêmement répandue. Nous sommes heureux de songer que nous pourrons reposer quelques jours dans ce village nos jambes engourdies. Nous descendons une colline, et nous traversons l'Ambicá dont les eaux rapides n'auraient besoin que d'un pied de hauteur de plus pour nous noyer infailliblement, nous et nos montures.

Le lit de la rivière, assez large, est semé de gros galets arrondis, qui forment quelques îlots à moitié recouverts de sable et donnant asile à cette synanthérée à feuillage argenté que nous avons rencontrée en si grande abondance dans le Magdalena, et qui est toujours mêlée à des saules. Nous montons la berge à pic de la rivière.

A part la maison où se trouvent les bureaux de la Compagnie et l'habitation particulière du directeur, toutes les cases sont assez pauvres, mais propres et construites sur le même type. Des murs en pisé, blanchis à la chaux, supportent une toiture en paillis. Une véranda formée par le toit débordant et les quelques poteaux qui le soutiennent s'étend devant chaque case. Les habitants appartiennent tous à la



COLOMBIA

Compagnie. Ils sont vigoureux et beaucoup plus sains que ceux de la vallée du Magdalena.

Colombia se trouve à 780 mètres d'altitude, d'après un essai hypsométrique. Les orages sont fréquents. La pression atmosphérique y varie dans la journée de 690 millimètres à 695^{mm},5.

Don Lucio vient nous rejoindre le lendemain de notre arrivée. Il nous dit qu'on peut atteindre le Goyabero (Guaviare) de deux façons : on peut descendre l'Areare, affluent de gauche du Guaviare, qui prend sa source à San Juan de los Llanos. En six jours de marche nous serions sur ses bords et cinq jours après à son embouchure. Mais le Goyabero lui-même, personne ne l'a jamais descendu. En trois jours nous pourrions l'atteindre. Les renseignements s'arrêtent là. Don Lucio sait seulement qu'un peu avant la réunion du Goyabero avec l'Areare il y a un *raudal* (courant impétueux) ou

mauvais passage dont il ne peut nous expliquer la nature. Deux routes sont donc devant nous : l'une facile relativement, l'autre absolument inconnue. Nous n'hésitons pas à choisir la dernière.

Nous descendrons le Goyabero, et, si notre voyage réussit, nous lui donnerons le nom de rio de Lesseps, en souvenir de notre illustre compatriote, dont la recommandation nous a ouvert toutes les portes dans ce pays de Colombie, où il est aussi connu que le libérateur Bolivar.

Nous allons donc nous occuper de nos préparatifs de départ. Don Lucio nous rend un véritable service en nous procurant les mules, les selles, les péons dont nous avons besoin. Il est douteux que, sans son intervention, nous eussions pu trouver des montures pour franchir les Andes. Les routes sont extrêmement difficiles et les bêtes s'abîment trop facilement pour qu'on les loue volontiers. Il envoie des exprès pour nous préparer le chemin. A Duda, nous trouverons quelques provisions et des hommes qui nous traceront la route depuis Yavia jusqu'au Goyabero. Il faut dire que don Lucio avait projeté, il y a quelques années, la création d'une ferme sur le bord de cette rivière. Il y avait établi une prairie artificielle, et, pour la relier à Yavia, il avait fait percer un sentier qui aujourd'hui doit être envahi par la végétation, mais qu'on n'aura qu'à déblayer. Nous séjournons cinq jours à Colombia. Nous faisons quelques observations et quelques excursions dans les environs.

Le Janne se rend à la Puerta del Cielo, où il doit visiter les semis et les plantations de quinquina. Parti dans l'après-midi de Colombia, il arrive trop tard à la ferme de Sargosa qui est située au pied de la montagne où se trouvent les cultures. La nuit va venir et il ne trouve pas de guide pour le conduire là haut. Il passe à la case des *quineros* une nuit agrémentée d'un violent orage. Au matin, on lui donne un guide et ils gravissent avec leurs mules une montagne de 800 mètres par un sentier glissant et presqu'à pic. Il trouve à la Puerta del Cielo, un compatriote, M. Jacquemin, qui dirige les cultures et rend de grands services à la compagnie. C'est un excellent homme qui, à la suite de nos discordes civiles, a émigré en Colombie. Le Janne en reçoit le meilleur accueil, mais ne peut rester que quelques heures avec lui ; ils ont à peine le temps de jeter un coup d'œil aux semis et plantations, de rompre le pain ensemble en parlant du pays. M. Jacquemin pleurait au moment où mon compagnon le quittait et lui promettait d'aller porter de ses nouvelles à son frère qui habite Paris. Le Janne a le plus vif regret d'avoir perdu, dans la suite du voyage, l'adresse de M. Jacquemin frère et de n'avoir pu tenir sa promesse.

On trouve les quinquinas à des hauteurs variant entre 1,600 à 2,600 mètres. C'est dans la Cordillère Centrale, dans des régions très limitées, que l'on trouve le quinquina rouge et dur de Pitayo. Cette localité est particulièrement riche. Dans la Cordillère Occidentale on ne trouve que des quinquinas pauvres contenant à peine 1 pour 100 de quinine. On les expédie à Buenaventura sur le Pacifique.

C'est dans la Cordillère Orientale qu'on trouve le plus de quinquina. La première variété est le quinquina touna qui est un cinchona lancifolia dont l'écorce renferme de 3 à 3,5 pour 100 de quinine. On l'appelle *soft bark* (tendre écorce) à Londres. Elle est surtout recherchée par les fabricants de sulfate de quinine.

A l'extrémité nord de la même cordillère, sur les frontières du Venezuela et sur le versant du Magdalena, on trouve une autre espèce qui donne une écorce dure, gercée à l'extérieur, excessivement riche en quinine et qui est vendue à de très hauts prix. Les centres principaux d'exploitation sont Ocaña et Bucaramanga qui portent leurs produits à Barranquilla.

Les autres centres plus au sud sur la même cordillère sont les montagnes avoisinant Neiva, Colombia et San Augustin. La production de cette zone est de 800,000 kilogrammes par an, qui valent dans le pays plus de 3 millions de francs. Le fret pour Paris est énorme, 80 francs les 125 kilogrammes. Il n'y a pas de forêt de quinquinas proprement dite. Les cinchonas sont disséminés au milieu d'arbres de différentes espèces. Il en est des quinquinas comme des autres essences : de dix arbres réunis sur un terrain, il est rare qu'il y en ait deux de même espèce et souvent de même famille. Il ne faudrait donc pas s'attendre à trouver des forêts de quinquinas, comme on rencontre en Europe des forêts de chênes, de hêtres, de sapins, etc.

Les chercheurs de quinquina ou *quineros* se mettent en route avec des vivres pour un mois et se réunissent par troupes de six, huit, dix. Ils se fraient des sentiers dans la cordillère en cherchant à l'aventure les arbres à quinquina. Ils les dépouillent de leur écorce, qu'ils font ensuite sécher au feu de la même manière que les Indiens boucanent leur viande [1]. Quand l'écorce est suffisamment sèche, ils l'entassent dans des sacs de toile, la pressent avec un foulon et l'apportent jusqu'aux endroits où on la leur achète. Ils se divisent le travail ; l'un fait la cuisine, un autre chasse, les autres font sécher les écorces et les mettent en sacs.

Les sentiers principaux sont tracés par les Compagnies qui ont la concession des terrains où se fait l'exploitation.

Il est des ouvriers qui rapportent jusqu'à 11 arrobes (l'arrobe est de 25 livres). Un ouvrier habile peut gagner de 30 à 40 *pesos sencillos*, c'est-à-dire de 120 à 160 francs, par mois. C'est un travail extrêmement dur, car la charge moyenne de chaque homme à travers ces sentiers abrupts est de 4 à 5 arrobes.

Un quinero dépense de 50 à 60 francs par mois. Sa nourriture journalière est ainsi composée :

300 à 400 grammes de viande sèche (*tasajo*) ou salée.
300 à 400 — de panela
200 — de maïs
250 — de riz.

1. Ils enlèvent l'écorce jusqu'aux racines et ne prennent aucun soin pour la conservation de l'arbre.

On commence aujourd'hui à cultiver le quinquina en Colombie. Les semis se trouvent à la Puerta del Cielo. Ce point est situé à 1,960 mètres d'altitude. Le Janne y a constaté une température de 14°,8 à midi. On sème les graines dans une terre bien préparée, assez sèche. On recouvre les semis avec du son de maïs qui pourrit et se laisse facilement traverser par les jeunes tiges. On repique celles-ci à 15 centimètres l'une de l'autre, et, quand elles ont une hauteur de 15 à 20 centimètres, on les transplante dans un terrain travaillé à la pioche, sur des lignes espacées de 2 mètres et demi, et en ménageant la même distance entre chaque pied.

Le quinquina fleurit à l'âge de 6 ou 7 ans, et, vers l'âge de 8 ou 10 ans, on enlève l'écorce du tronc par rubans larges de 5 centimètres. On laisse intacte la moitié de l'écorce sur toute la longueur de l'arbre. On recouvre les plaies avec de la mousse que l'on fixe avec des lianes, et, au bout de 15 mois, l'écorce s'étant renouvelée, on enlève la partie qui n'avait pas été touchée. On répète la même opération au bout de 18 mois.

La seconde écorce est plus riche en quinine que la première, du double environ. L'écorce d'un arbre de 10 ans qui n'a pas été touchée est attaquée par des insectes et se couvre de plantes parasites, tandis que la nouvelle, abritée par la mousse se conserve sans aucune déperdition.

Ce fait n'a été expérimenté que dans les Andes Orientales. Ici les plantations sont nouvelles; à peine commence-t-on à enlever des écorces. Le quinquina recueilli aux environs du village de Colombia se vend à Londres 6 shellings la livre de 480 grammes. Il y a dix ans, il ne valait que 2 shellings 4 pence. Le prix augmente peu à peu.

Ici, le quinquina touna ou cinchona lancifolia est presque seul. On trouve divers cinchona cordifolia, un cinchona lancifolia à grandes feuilles, et une autre variété pubescente, que l'on n'exploite pas parce que les uns et les autres renferment peu ou point de quinine.

La Compagnie de Colombia occupe 1,200 ouvriers à l'exploitation des quinquinas et 300 à l'entretien des routes et sentiers, à la préparation des prairies artificielles et à la garde des troupeaux. Elle possède huit à dix mille têtes de bétail et trois à quatre cents mules.

Le gouvernement colombien possède d'immenses forêts, et tout le monde est autorisé à les exploiter gratuitement à la condition de faire de la culture. Tout individu qui cultive un terrain en acquiert la propriété. Il devient en outre propriétaire d'une surface à défricher double de celle qu'il a mise en culture.

La Compagnie a dû acheter une partie de son terrain à des particuliers et une autre partie à l'État, parce qu'elle ne cultive pas assez pour être propriétaire de droit de cette dernière portion de son territoire.

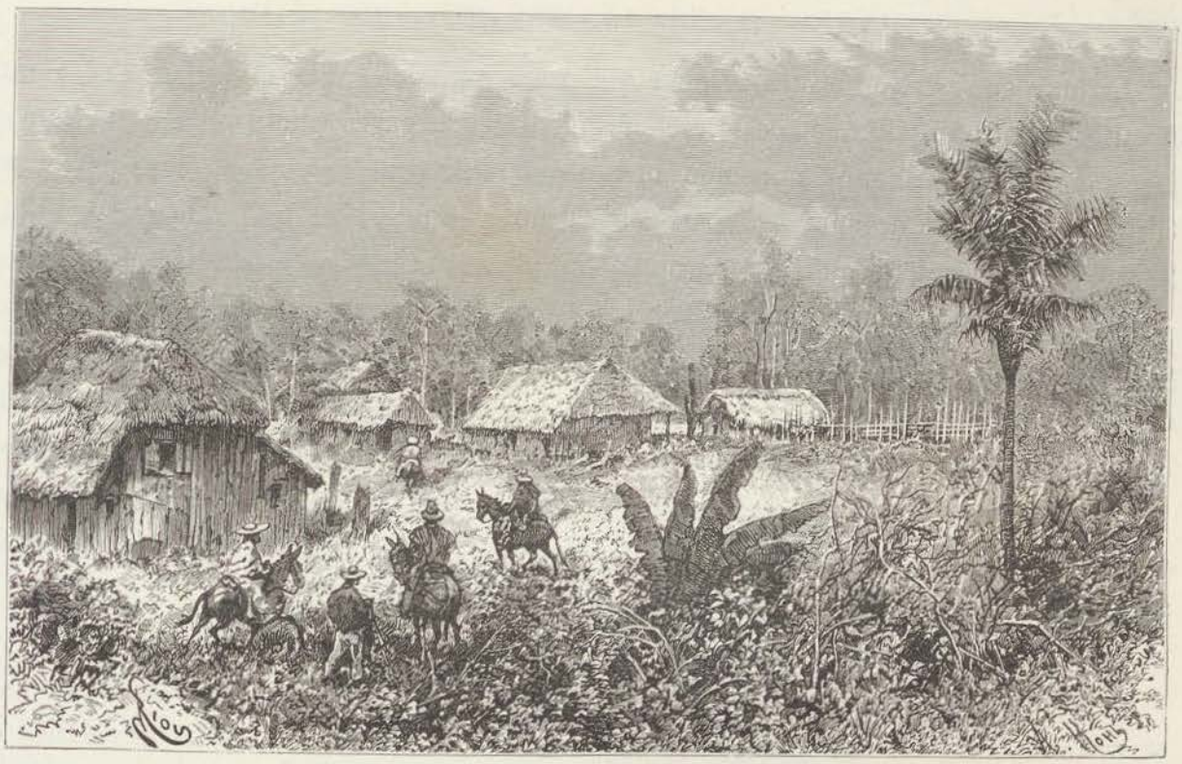
On peut donc acquérir de deux façons, en défrichant ou en achetant au gouvernement Le domaine public est encore immense et comprend environ la moitié du pays.

RAMEAUX DE QUINQUINA

L'État fait des donations d'étendue considérable pour favoriser l'immigration, et n'exige pas des émigrants l'abandon de leur nationalité.

La Compagnie du canal de Panama vient d'obtenir une concession gratuite de plusieurs milliers d'hectares dans le point qu'elle choisira et avec la possession du sous-sol.

URUBUS



FERME DE YAVIA (PAGE 428)

CHAPITRE II

DU MAGDALENA A L'ORÉNOQUE

En route pour la Cordillère. — Puissance de végétation. — Au sommet de la Cordillère. — La *Ciudad Encantada del Espiritu Santo*. — Yavia. — Nous arrivons sur le bord du Goyabero. — Apatou rentre en scène. — Le *balsa*. — Un importun. — Construction d'une pirogue et d'un radeau. — Le baptême de la rivière et le « mont Champagne ». — L'amarre est lâchée. — Au fil du courant. — Notre flottille en déroute. — Une alerte. — Course vertigineuse sous les bambous. — Dans les rapides. — Un tapir insensible. — Le premier caïman. — Notre radeau remis en chantier. — Le canot à la dérive. — Dans les bambous. — Sauve qui peut ! — Toutou poltron et fainéant. — Un cabiai de malencontre. — François abandonné. — Un léopard trop complaisant, victime du préjuge de race. — Trois heures d'angoisse. — Confluent fort opportun. — Le grand bois. — Méfiez-vous de l'eau qui dort. — Situation critique. — En avant ! — Le premier *raudal*. — Toutou, déserteur, est abandonné. — Première attaque. — Rouges et noirs. — La sieste. — Guerre aux caïmans. — Apatou happé par un caïman. — Un sauvetage. — Le deuxième *raudal*. — Bonne chasse. — Confluent de l'Areare. — Arrivée chez les Indiens Mitouas. — Les Mitouas. — Silhouettes d'Indiens. — Se méfier des sauvages en contact avec les civilisés. — Repas approximatifs. — Navigation monotone. — L'*angostura*. — Encore une *angostura*. — Chez les Indiens Piapocos. — Mapiripan. — Des amis. — La crique Téviéri. — Monotonie. — Le *caño* et l'île Amanavéni. — Sapoara et Récifal. — Les Maminaïms ou diables d'eau. — Mœurs des Piapocos. — Prospérité. — Au confluent de l'Ynirida. — Chez un blanc. — Dans les eaux noires de l'Atabapo. — San Fernando de Atabapo. — Humboldt et Michelena. — Les Guaharibos. — Les Pouynaves. — Les Banivas. — Les Maquiritares, Franciscanos et Macos.

Le 12 octobre, on nous amène vers midi huit mules, dont quatre sont sellées pour nous et quatre destinées à porter nos bagages. Deux péons les accompagnent, sanglés de ceintures en cuir auxquelles sont suspendus dans leurs fourreaux un *machete* ou sabre d'abatis et un *cuchillo*, couteau à manche fixe. Ils ont aux pieds des espadrilles percées à leur extrémité pour laisser écouler l'eau, au passage des mares et des torrents.

La journée est trop avancée pour que nous puissions atteindre San Pedro qui devait être notre première étape. Le chargement des bagages prend encore un temps bien long. Vers une heure, nous nous mettons en route pour Totuma, où nous passerons la nuit. Le Janne a devancé le départ général pour prendre, sur les bords de l'Ambicá, la vue d'une corniche qu'il a remarquée lors de son excursion à la Puerta del Cielo.

Vers le soir, il nous rejoint à Totuma où don Lucio nous a accompagnés. Nous sommes pleins d'enthousiasme et, après le dîner que nous faisons à la ferme, nous nous livrons, sous un ciel étoilé, dans une atmosphère fraîche et humide, à de longues causeries accompagnées par le bruit sourd de l'Ambicá qui coule près de nous.

Le 13, nous partons, et nous atteignons bientôt la corniche. Nous suivons un sentier taillé dans le flanc de la montagne, large de deux mètres, et situé à une hauteur à pic de deux cents mètres au-dessus de l'Ambicá.

Les rochers, les arbres sont couverts d'orchidées.

Les arbres qui sont en contrebas de la route portent en outre, suspendues à leurs branches et pleurant vers le sol, une foule de plantes parasites à rameaux déliés et onduleux, à feuilles linéaires très allongées ; elles ont la couleur grisâtre des lichens qui couvrent les chênes des côtes bretonnes. Elles ne portent ni fleurs ni fruits en ce moment. D'autres plantes se font remarquer par leur abondance dans ces parages : c'est un yucca qui égaye le paysage avec ses inflorescences hautes de plus de six mètres, des bégonias qui forment de nombreuses touffes très élégantes, des apocynées arborescentes à feuilles linéaires, à fruits gros comme une prune et marqués d'un sillon longitudinal.

Nous franchissons le rio Blanco sur un pont assez délabré, et nous nous engageons bientôt dans les montagnes. Nous sommes frappés de la puissance de la végétation. Des arbres immenses portent sur leur large tronc, outre un fouillis d'orchidées, de broméliacées, de scolopendres et autres fougères, un lacis de lianes. Nous remarquons surtout une foule d'aroïdées du genre philodendron, aux feuilles élégamment et diversement découpées ; des lianes aplaties appartenant au genre bauhinia forment de grands rubans ondulés, percés à jour de place en place.

Nous voyons aussi de nombreux palmiers, appartenant surtout aux espèces dont le stipe atteint une grande hauteur.

Des fougères arborescentes élèvent à huit et dix mètres leurs frondes terminales roulées en crosse et de couleur rouillée, et leur large parasol de frondes déployées qui se détachent en vertes dentelles sur l'ombre bleuâtre du sous-bois. C'est partout la fête du règne végétal.

Peu d'animaux viennent mêler leurs rumeurs aux craquements des branches sèches qui se détachent, ou des vieux arbres qui s'effondrent parfois avec des bruits de tonnerre, longuement répercutés dans les recoins de la forêt. De petits ruisseaux, de petites cascades aux eaux pures et froides tombent sur le sentier qui les arrête un moment, et poursuivent leur marche murmurante vers le torrent qui gronde dans la

vallée. De place en place, une trouée se fait dans le feuillage par suite d'un accident de terrain, et nous apercevons la crête vivement teintée de bleu de la montagne voisine qui semble être presque à portée de la main. Cette illusion sur la distance se produit continuellement. Le Janne me dit que, si jamais il se fait ermite, ce sera dans les Andes; il est saisi, effaré presque par la beauté du paysage.

Dans le fond de la dernière vallée que nous traversons avant d'arriver à San Pedro, nous trouvons un pont jeté sur un torrent presque à sec en ce moment et dont le lit

PHILODENDRON

est semé d'énormes blocs de rochers. Au delà est un campement occupé par un géomètre et ses aides, travaillant, je crois, à déterminer les limites du territoire concédé à la Compagnie de Colombia. Nous causons quelque temps avec eux et nous faisons l'achat d'un chien braque, de bonne race, nous dit-on, qui nous suivra dans notre voyage. Il chassera s'il le peut, et nous préviendra des dangers, s'il l'ose. Il reçoit le nom de Toutou. Nous franchissons encore une montagne. La descente est marquée par un incident. Burban se vante à Le Janne d'être devenu bon cavalier, lorsque sa mule saute brusquement dans une crevasse et l'envoie piquer une tête sur le bord du sentier.

Il tombe heureusement sur une touffe de gazon et une terre peu dure, et se relève sans avoir eu le moindre mal. Le Janne, rassuré sur les suites de cette chute, lui insinue que non seulement il sait monter à cheval, mais qu'il sait encore en descendre avec grâce et prestesse. Apatou se rappelant son départ de Neiva est tout heureux d'avoir eu un imitateur.

Nous débouchons enfin dans une clairière, et nous apercevons le *rancho* où nous passerons la nuit. Nous sommes à une hauteur de mille trois cents mètres. On trouve des quinquinas sur les montagnes voisines, qui ont une altitude de dix-huit cents à deux mille mètres. Nous n'avons vu sur les bords du sentier que quelques jeunes pousses de ces précieux arbres. Nous apercevons un plus grand nombre de cascarilles dont les jeunes branches présentent une grande ressemblance avec celles du quinquina. Leurs feuilles sont un peu plus grandes et glabres. Leurs bractées, dressées de chaque côté du rameau comme celles des quinquinas, présentent les mêmes stries rouges. C'est une rubiacée que les quineros appellent *cascarilla*. Les cascarilles plus âgées sont en fleur et ne permettent plus de confusion. Leurs inflorescences sont accompagnées de longues bractées rouge cerise tout à fait caractéristiques.

Le rancho de San Pedro se compose de quelques piliers en bois, surmontés d'une toiture à deux pans en feuilles de palmier. D'autres piliers dressés à l'intérieur permettent d'y suspendre des hamacs.

Au moment de notre arrivée, nous y trouvons quelques quineros occupés à leur cuisine. Ils ont tué des singes gris qu'ils sont en train de dépouiller. L'un de ces animaux, écorché, est suspendu à un poteau. Sa tête penchée, ses bras ballants lui donnent un air affaissé et résigné, contrastant avec la joie de ses bourreaux qui se promettent un excellent repas en contemplant sa chair rose et fraîche. Chacun de ces hommes possède un fusil à un coup, qui lui sert, non seulement pour la chasse, mais encore et surtout pour se défendre contre les jaguars et les couguars qui infestent la forêt. Ils portent tous au côté un *machete* dans son fourreau de cuir et le *cuchillo* ordinaire.

Pendant que les péons déchargent les bagages, Burban, nommé aux fonctions de cuisinier, dégage nos provisions et notre vaisselle. Nous possédons une marmite, une bouillotte pour le café, des calebasses qui remplacent le cristal, un couvert en métal jaune et une assiette pour chacun. Les assiettes sont toutes brisées dès le premier jour. Désormais les calebasses en tiendront lieu.

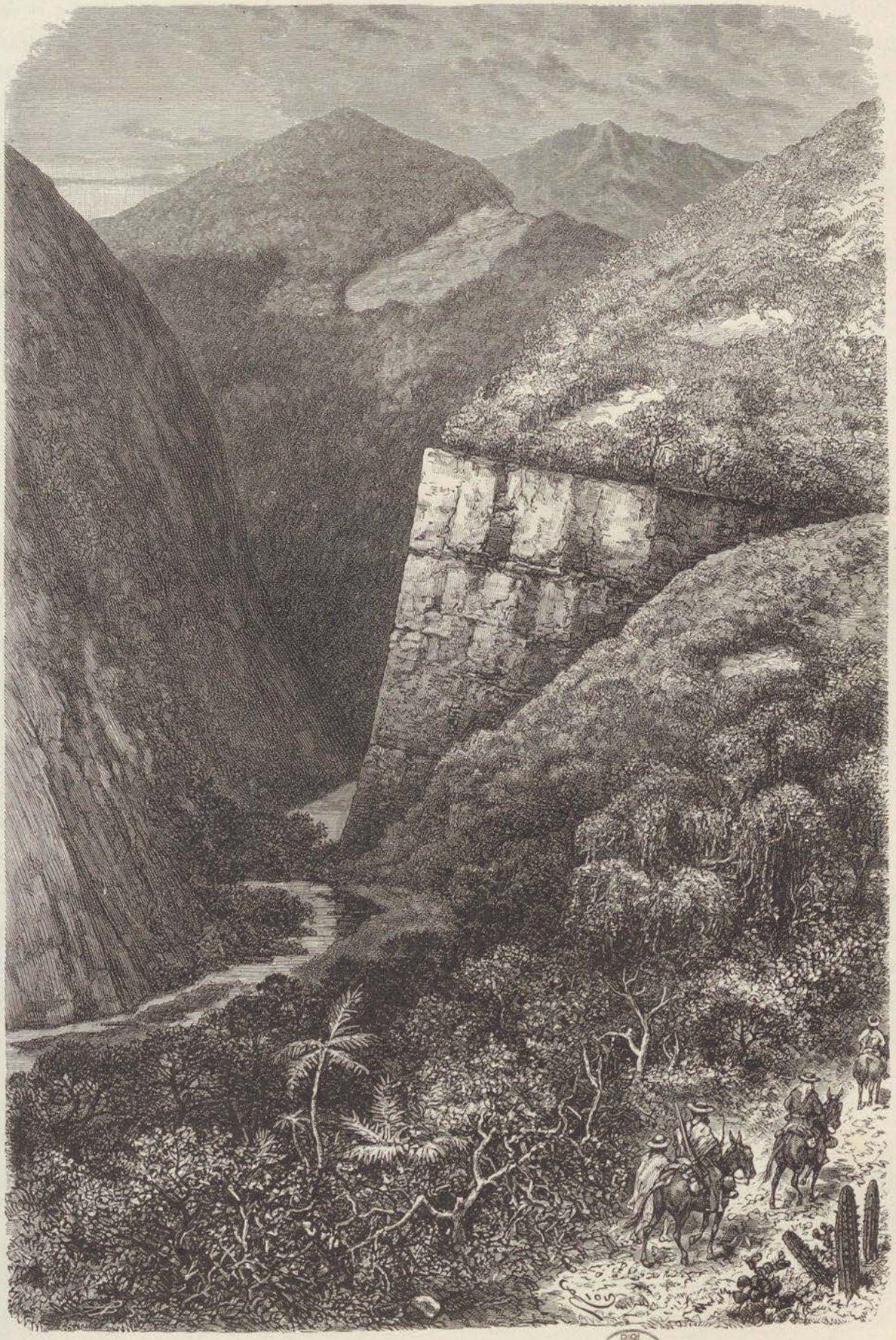
Bientôt notre marmite est au feu. Au bout d'une demi-heure, François prononce la phrase consacrée :

« Le dîner z'est servi. »

Nous dévorons à belles dents de la viande sèche, bouillie avec du riz, et une demi-calebasse de chocolat.

14 octobre. — Au point du jour, je fais le branle-bas.

Nous gravissons une montagne assez élevée par un sentier incroyable. Ce n'est partout que crevasses et ravins. Nos mules n'avancent que par bonds. C'est un des lieux les



CORNICHE DANS LES ANDES

BIBL. MUSEUM PARIS

plus sauvages que j'ai vus. N'était le sentier, on croirait que l'homme n'a jamais pénétré jusque-là. On a tenté d'établir en certains points une sorte de pavé qui s'est disloqué sur de larges espaces. De place en place nous rencontrons un squelette de bœuf, restes d'anciens campements de quineros.

A midi, nous atteignons le sommet de la Cordillère ; les eaux que nous rencontrerons maintenant se dirigent vers l'Orénoque. Nous nous trouvons à une altitude de mille neuf cent dix mètres.

La température est de 18°,4. Nous remarquons en ce point beaucoup de croix grossièrement faites avec des branches d'arbres.

Nos regards se portent sur le versant oriental. Une série de mamelons boisés s'étagent au-dessous de nous à perte de vue. Sur la gauche, quelques sommets plus élevés sont coupés par des nuages blancs. On dirait de gigantesques flocons de laine accrochés aux grands arbres.

Nous dînons en cet endroit; puis, nous commençons la descente. Nous voyons sur le bord du sentier une ronce qui porte des fruits noirs. Nous goûtons de ces fruits et nous en faisons manger à Apatou, qui reconnaît les drupéoles qu'il a déjà trouvées à Lorquin.

Vers deux heures, nous sommes à l'hacienda del Tigre, où se trouve un dépôt de quinquinas. On est prévenu de notre arrivée. Nous prenons un bain dans le rio Tigre, qui passe à un kilomètre de l'hacienda ; l'eau est fraîche ; elle vient des hauteurs. La ferme est à une altitude de mille mètres.

Le 15 octobre au matin, nous nous mettons en route pour Yavia. Nous traversons à gué ou en bac plusieurs cours d'eau sans grande profondeur, mais assez larges avec un courant très rapide. C'est d'abord le rio Tigre. Le Papanémé, au bord duquel nous descendons par un sentier de terre noire très glissant, est déjà un cours d'eau d'importance notable. Nous le franchissons dans la pirogue d'un passeur de la Compagnie. Cette opération nous prend un temps assez considérable à cause de nos mules et de la violence du courant. Nous dérivons de plus de cent mètres en traversant cette rivière, qui a au plus une largeur de soixante mètres.

Nous franchissons en outre, sans descendre de nos montures, le rio Sorrento et le rio de Aguas Claras ; chacun de ces cours d'eau est séparé du précédent par une montagne plus ou moins élevée. Les rivières sont à une altitude de sept cent cinquante mètres environ, et les sommets à mille et douze cents mètres. Nous gravissons enfin une nouvelle hauteur et nous restons béants d'admiration.

Nous avons sur notre droite la chaîne des Andes qui se perd par dégradations successives dans le lointain. Sur la gauche, c'est la plaine immense couverte de forêts à peine ondulées. Quelques lignes plus sombres y marquent évidemment le passage des rivières. Une chaîne de collines, venant du nord-est, fait une pointe vers le sud et se termine brusquement. De longues taches blanches, qui sont vivement éclairées par le soleil, se voient sur le flanc de ces collines. Je prévois un obstacle pour l'avenir; je

serais bien surpris si le Goyabero ne passe à travers ces hauteurs ou ne vient baigner l'extrémité de la chaîne. Dans l'un et l'autre cas, c'est une chute inévitable.

Les taches blanches, pour nos péons naïfs, sont une ville que jamais personne n'a visitée.

C'est la Ciudad Encantada (ou Encantadora) del Espiritu Santo (ville enchantée ou enchanteresse du Saint-Esprit). Pour moi, je crains que cette cité céleste n'ait à ses pieds quelque gouffre infernal.

Nous commençons la descente qui est en pente très douce. Une large trouée faite dans la forêt nous conduit tout près de Yavia. Nous nous lançons ensuite sur le versant rapide d'un coteau argileux et glissant. Une prairie se présente devant nous, puis une maison : c'est la ferme de Yavia.

Nous n'y trouvons qu'une femme malade et un domestique.

Tout le reste du personnel s'est fixé à la ferme de Duda, sur la rivière du même nom.

Je fais une pointe jusqu'à ce lieu ; grâce à la recommandation de don Lucio, j'y trouve du monde et un supplément de provisions. J'achète un bœuf que nous faisons boucaner, quatre arrobes de riz, une arrobe de maïs, du sucre, du café, du chocolat et quelque peu de biscuit. Avec six boîtes de *corned beef* et six boîtes de sardines que nous avons trouvées à Colombia, cela nous fera suffisamment de vivres pour atteindre les premiers villages indiens. Il faut du reste compter sur la pêche et la chasse et ne pas nous embarrasser de bagages trop pesants que nous pourrions être obligés d'abandonner au premier obstacle sérieux rencontré sur la rivière.

De Yavia au Goyabero la distance n'est pas de plus de six lieues. Un sentier percé, il y a quelques années, par les soins de don Lucio, réunissait ces deux points, avons-nous dit. Ce sentier a été rapidement envahi par les plantes grimpantes et par les pousses des arbres abattus.

Nous envoyons nos hommes de Duda, pour nous rouvrir la route avec leurs sabres d'abatis. Le 19, l'un d'eux vient nous prévenir que nous pourrons nous mettre en marche le 20 au matin, et que nous trouverons le sentier frayé jusqu'à la rivière. Le jour dit, nous sommes en selle de bonne heure et nous nous engageons dans ce chemin rudimentaire. Le trajet ne s'effectue pas sans de grandes difficultés ; tantôt ce sont des arbres trop rapprochés qui refusent de livrer passage à nos mules de charge et qui nous obligent à des détours, tantôt nous sommes arrêtés par des lianes oubliées que nos péons coupent devant nous.

Nous franchissons des ruisseaux à bords escarpés. Nos mules bondissent sans nous jeter à bas. Une fois, pourtant, la mule de Le Janne, en sortant du lit d'un torrent, tombe à genoux ; mon compagnon se trouve dans la même position à un mètre de l'animal. Ni l'un ni l'autre ne sont blessés. Vers midi un orage se déclare. Le tonnerre fait rage sur nos têtes ; il pleut à torrents. Le Janne et moi, nous sommes abrités par les deux seuls ponchos en toile imperméable que nous ayons pu trouver à Neiva. La pluie

cessé, puis nous franchissons un cours d'eau bordé d'une plage de galets sur laquelle nous nous arrêtons un moment pour déjeuner. Apatou nous fait remarquer un singulier fruit suspendu à une liane tout près de nous.

C'est une grande tortue terrestre que nos hommes ont accrochée là à notre intention. Apatou la saisit, lui imprime quelques secousses et nous annonce avec satisfaction que l'animal contient des œufs. Il s'empare d'un sabre d'abatis et il a bientôt brisé le plastron. Il met de côté les œufs, les membres, le mésentère, le foie, qu'il se propose de nous faire manger ce soir.

Notre repas terminé, nous nous engageons à travers de grandes touffes de bambous

RANCHO ENTOURÉ DE GRANDES HERBES

énormes. Le sol humide en ce point est partout envahi par un lycopode atteignant une hauteur de trente centimètres. Nous traversons un vaste plateau de forêt. Un moment la vue peut embrasser la vallée à notre droite. Un long ruban de brume s'étend au-dessus des arbres ; le Goyabero est là. Nous saluons la rivière dont nous voulons faire la conquête.

A quatre heures du soir nous atteignons enfin la prairie, dont l'herbe a une très grande hauteur. Nous disparaissons avec nos mules parmi ces longs chaumes, dont le frémissement seul trahit notre présence.

Nous traversons une mare bourbeuse où nos montures enfoncent jusqu'au ventre et d'où nous sortons fortement éclaboussés. Un instant après nous sommes au rancho. Celui-ci est encore en bon état ; mais il est trop petit pour nous et nos hommes ; de plus, il exhale une odeur insupportable de moisissure. Nous décidons à l'instant que le plus urgent est de construire un autre rancho dans une situation plus convenable, car ces hautes herbes doivent être des nids à fauves et à grosses couleuvres. Nous faisons

tracer un étroit sentier dans la direction de la rivière. Aveuglés par les herbes, nous pourrions ne pas trouver de prime abord le chemin le plus direct vers celle-ci, sans un petit ruisseau qui passe à deux mètres du rancho et qui vient nous tirer d'embarras. En suivant son cours, nous atteignons la rive qui est escarpée et qui s'élève d'une vingtaine de mètres au-dessus d'un bras de la rivière. Ce bras, aujourd'hui à sec, est semé de galets très polis et doit recevoir l'eau à la moindre crue.

Nous descendons de notre prairie et nous examinons le terrain. Une île, peu large mais longue d'un kilomètre, nous sépare de l'autre bras de la rivière. Cette île peu élevée au-dessus du niveau de l'eau est constituée par des galets recouverts de sable et de terre végétale.

Ce n'était encore qu'un banc de cailloux lorsque don Lucio vint jusqu'ici.

Nous trouvons aujourd'hui dans cette île la belle synanthérée du Magdalena, des roseaux, quelques tiges de bois-canon, un acacia inerme arborescent ayant une hauteur de sept à huit mètres, des balsas d'un pied de diamètre, très précieux pour nous, un melastoma, quelques graminées herbacées et deux ou trois convolvulacées qui viennent enchevêtrer le tout et former un fouillis où l'on ne peut pénétrer que le machete en main. Nous avons bientôt choisi l'emplacement d'un rancho.

La rivière coule de l'autre côté de l'île. Les eaux sont basses et n'en remplissent pas complètement le lit. Elles ont pourtant une largeur de quatre-vingts mètres, une profondeur moyenne de un mètre trente-sept centimètres; la vitesse du courant est de un mètre cinquante-huit centimètres par seconde. Le débit est de cent soixante-treize mètres cubes environ pour le même temps.

Je n'ai pas besoin de dire que tous ces chiffres sont changés par la moindre baisse ou par la plus légère crue.

Du point où nous avons plus tard pris ces mesures, nous entendons un bruit sourd à quelques centaines de mètres en aval et nous apercevons des eaux clapoteuses. Il existe évidemment en ce point un rapide peu profond à fond de galets. Après l'avoir examiné, Apatou, dont le rôle commence, juge que nous le franchirons facilement en radeau.

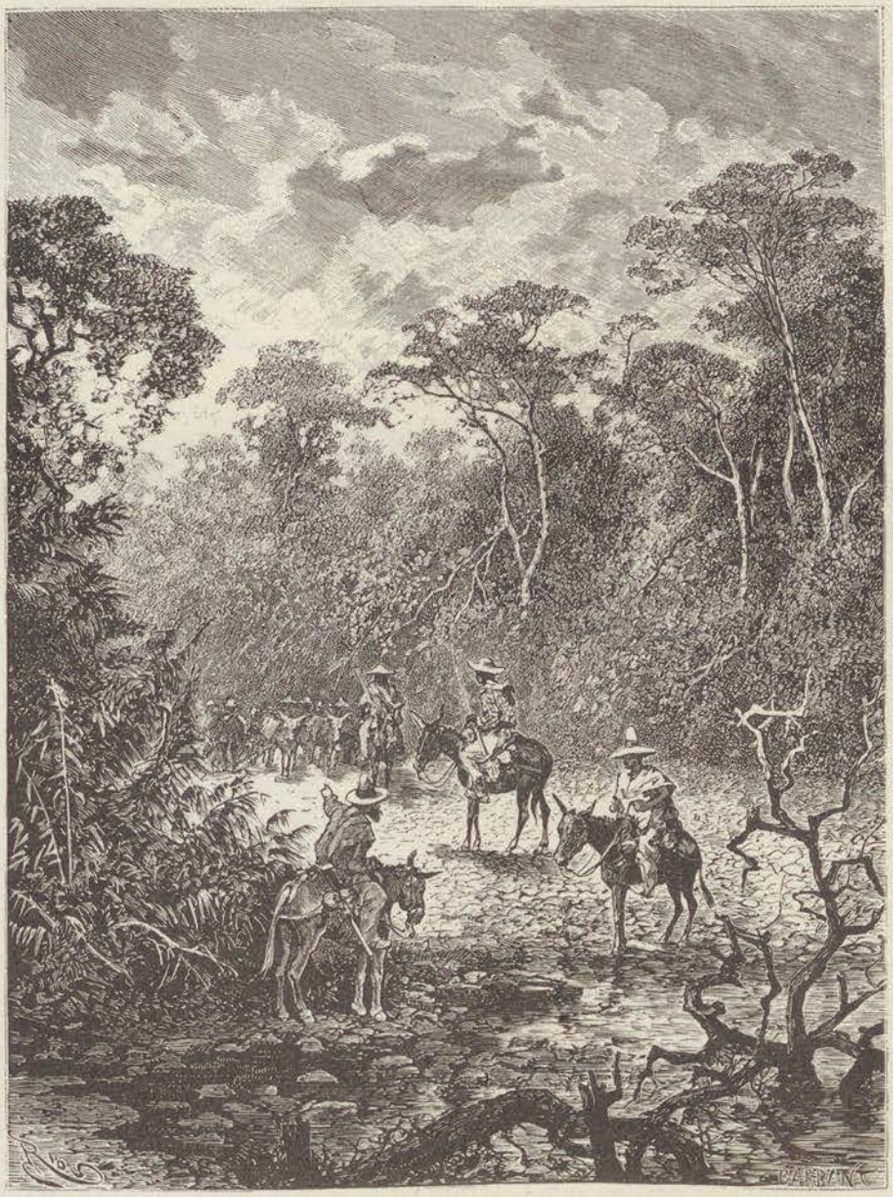
Nous nous décidons en conséquence à nous installer dans cette île; dès demain matin, on y construira un rancho et on y dressera une tente, car nous avons fait à Duda l'emplette d'une toile de coton servant à cet usage et dont on comprendra facilement l'utilité contre la pluie ou le soleil.

Pendant ce temps, Apatou avec l'un des hommes choisira et abattra l'arbre nécessaire pour la construction d'un canot pouvant porter quatre personnes. A eux deux, ils tailleront et creuseront cette pirogue en quatre ou cinq jours. Les instruments ne leur manqueront pas. Nous possédons une herminette courbe, des haches, des sabres qui nous serviront, avec les menus objets qui forment notre pacotille, pour nos échanges futurs avec les Indiens.

En même temps, les autres hommes nous construiront un radeau avec les troncs de

balsa qu'ils couperont dans les environs, qu'ils feront sécher au feu après les avoir écorcés, et qu'ils réuniront à l'aide de fortes lianes bien flexibles et bien résistantes.

Le *balsa* est une malvacée de la tribu des malvées, remarquable par ses larges feuilles, son bois léger et les quelques amas de mucilage épaissi qu'on trouve entre le bois et l'écorce. Ses fleurs sont grandes et charnues.



ARRIVÉE SUR LE BORD DU GOYABERO

Il a une grande valeur pour les habitants du haut Magdalena, qui s'en servent pour construire des radeaux auxquels ils donnent le nom de l'arbre, et qui sont destinés au transport des marchandises, surtout des écorces de quinquina, jusqu'à Honda.

Demain donc, chacun se mettra au travail. Je relèverai les sommets voisins, je ferai des observations de soleil, pendant que Le Janne déterminera l'altitude du lieu et

consultera ses instruments de météorologie ; il tâchera en outre de nous procurer quelques vivres frais, car le gibier est commun dans les environs. Nous trouvons, en effet, dans notre île des empreintes de cerfs et de tapirs. François cuisinera comme d'habitude. Tout ceci convenu, nous rentrons dans notre prairie en gravissant la rive escarpée qui nous en sépare. Nos hommes cuisinent de leur côté, pendant qu'Apatou nous fait un bouillon de tortue pimenté qui est exquis. Le Janne goûte pour la première fois la chair et les œufs de cet animal, et déclare qu'il n'a jamais rien mangé de plus savoureux.

Nous prenons un peu de café, bien mérité après cette journée fatigante, et nous disposons nos hamacs autour du rancho. Mais le ciel s'est de nouveau couvert ; bientôt il tombe quelques gouttes de pluie. Nous rentrons dans notre puant domicile. Je me demande encore par quel prodige d'aménagement nous avons tous pu tenir dans cet étroit espace. La fatigue se charge de nous faire dormir.

Au matin, chacun est à l'ouvrage. Apatou a découvert l'arbre qu'il lui faut et les coups de sa hache retentissent dans la forêt. Le Janne est étonné du petit diamètre de ce futur canot. Il lui semble tout à fait impossible que l'embarcation qui en sortira puisse porter plus d'un homme ; encore ne pourra-t-il pas s'y asseoir. Quant à moi, je suis rassuré, ayant déjà vu, dans mes précédents voyages, construire de nombreuses pirogues.

Le 22 au matin, notre nouveau rancho est terminé ; mais les bagages n'y ayant pas été transportés, François se trouve encore occupé à l'ancien. L'homme qui travaille avec Apatou lui apporte un coui-oui (pénélope), que notre compagnon a tué pendant un repos. Il est environ neuf heures du matin. Un puma superbe vient se présenter à l'entrée du rancho et se retire pendant que François terrifié, et ayant quelque peu perdu la tête, ne retrouve pas son fusil qu'il a pourtant sous la main. Notre Colombien, plus habitué à ces sortes d'aventures, avait dégaîné son machete et se préparait à la défensive. Burban reste frappé de cette rencontre, et, dans la suite du voyage, cet homme, brave au-dessus de tout éloge dans toutes les circonstances, conserve une secrète terreur des félins. Tout le temps que nous restons en cet endroit, il ne marche plus que le fusil sur l'épaule.

Le gibier est très abondant. Le Janne tue une biche, des coui-ouis (*pava* des Colombiens, pénélope) ; Apatou tue deux pécaris dans la forêt.

Nous faisons boucaner les gros animaux et nous donnons à nos aides le bœuf préparé à Yavia, dont la conservation ne nous semble pas parfaite, mais qu'ils acceptent avec enthousiasme.

Le 24 octobre, les troncs de balsa nécessaires pour la construction du radeau, coupés à la dimension voulue, sont rassemblés à la pointe de l'île. Il ne reste plus qu'à les faire sécher. Après dîner, on les disposera au-dessus d'un grand feu, et on les fera boucaner toute la nuit. Des arbres et des branchages ont été abandonnés par le courant en cet endroit, et fourniront le bois sec nécessaire pour entretenir le feu.

Le canot est entièrement creusé. Le Janne le trouve fort étroit ; c'est qu'il lui manque

PORTRAIT DE M. E. LE JANNE

BIBL MUSEUM PARIS

une dernière opération. On le dispose au-dessus d'un grand feu, on le recouvre de feuillages, il s'ouvre et devient une fort jolie pirogue, large de soixante-cinq centimètres, longue de six mètres et profonde de trente centimètres environ.

Malheureusement le feu a été poussé sans ménagement, et elle se trouve un peu brûlée. On lui met des pièces solidement calfatées avec une sorte de caoutchouc, et elle pourra quand même servir d'embarcation légère pour porter une amarre à terre ou pour faire quelques tours de chasse sur la rivière.

Le 25, à midi, tout est prêt ; le canot a été transporté sur la rive, le radeau vient de recevoir comme toiture la toile de tente disposée sur des lanières de bambou recourbées. Nous allons dire adieu à ce lieu qui marque notre dernière étape en pays civilisé et où nous avons cruellement souffert, c'est le moment de le dire. Depuis le lever jusqu'après le coucher du soleil, nous avons été harcelés, chaque jour, par des myriades de pions. Ce diptère, plus petit, surtout moins allongé que le moustique, s'attaque à toutes les parties nues du corps ; il ne se retire que le ventre gonflé, rougi, ayant quadruplé de volume ; il laisse après lui un point rouge aréolé qui passe bientôt au noir.

Le cinquième jour, Le Janne a la figure et les mains considérablement tuméfiées, Burban peut à peine ouvrir les yeux. J'ignore la raison pour laquelle je suis attaqué par les pions moins que mes compagnons.

Une guêpe jaune, une mouche verte avec ses gros yeux marqués de bandes parallèles, alternativement noires et vertes, viennent se joindre aux pions pour nous rendre l'existence intolérable. Nos nuits sont heureusement plus favorisées : il n'y a pas de moustiques là où les pions sont nombreux ; quantité de papillons nocturnes viennent, il est vrai, frôler nos figures, mais, du moins, ne s'attaquent pas à notre épiderme.

Nous faisons embarquer les bagages ; le radeau ne s'enfonce pas trop ; il est fait de deux assises de balsa et la première seule est immergée, mais nous nous apercevons qu'il n'est pas suffisamment large et qu'il manque un peu de stabilité. Tant pis, nous l'arrangerons plus tard s'il devient dangereux de se fier à lui.

Nos aides nous regardent avec un ahurissement croissant, à mesure que le moment du départ approche ; ils nous considèrent comme des fous, et refusent toutes les offres que nous faisons à chacun d'eux pour nous accompagner. Le Goyabero pour eux est l'inconnu, et par conséquent quelque chose de terrible. Quelqu'un naguère en a, d'après eux, tenté la descente ; il est rentré au bout de la journée, fou de terreur, après avoir rencontré des Indiens féroces. Et puis, cette ville mystérieuse du Saint-Esprit ! Que sais-je, enfin ? Tout leur fait peur.

J'ai décidé qu'au moment d'embarquer nous baptiserons la rivière en vidant notre dernière bouteille de champagne. Elle est posée à terre, à moitié couchée entre deux galets, en attendant qu'elle subisse sa destinée. Je fais un dernier tour d'horizon à la boussole et je la heurte du pied. J'entends un bruit douloureux. La bouteille vient d'éclater ; la précieuse liqueur se répand sur le sable avide ; elle pétille un instant et

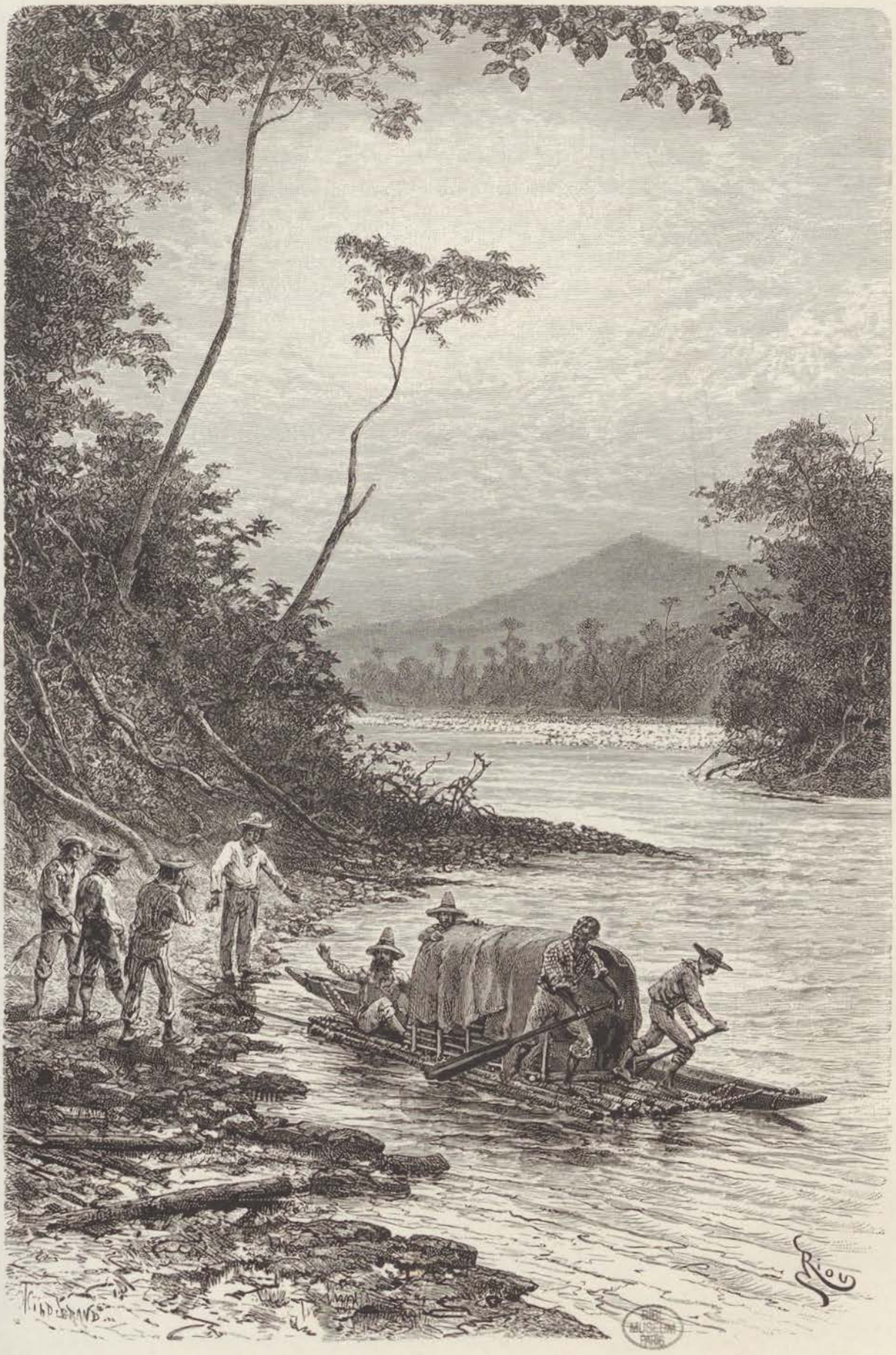
semble me murmurer quelques reproches. Le nom de *mont Champagne* est décerné à l'unanimité à la montagne cause de l'accident. Nos aides, j'en suis sûr, voient dans cette bouteille brisée un grave avertissement pour nous, car, au moment où nous prenons place sur la balsa, après avoir amarré le canot le long du bord, ils ont les larmes aux yeux ; ils sont devenus nos amis et nous crieraient volontiers de ne pas tenter ce voyage plein de catastrophes futures. Nous ne partageons nullement leurs terreurs ; malgré cela, ce n'est pas sans une certaine émotion que nous nous engageons dans cette lutte où il faut réellement vaincre ou mourir.

Il est midi vingt minutes. J'ai pris place à l'avant avec Le Janne sur notre caisse à pacotille. Apatou est debout devant nous, une longue pagaie à la main. François se tient à l'arrière ; Toutou est couché sur les bagages ; un des aides lâche l'amarre. Nous jetons un dernier adieu à ces braves gens. Nous sommes en route.

Notre radeau est bientôt saisi par le courant, et nos deux compagnons ont toutes les peines du monde à le maintenir droit. Nous atteignons le premier rapide ; l'eau court avec une vitesse inouïe ; les galets du fond roulent et s'entrechoquent avec le bruit d'un sac de noix. Nous ne sommes plus maîtres de nous diriger. Le radeau tourne, nous atteignons un endroit relativement calme ; puis, un nouveau rapide se présente ; la rivière se divise, nous sommes entraînés dans le bras qui longe la rive droite. L'eau manque de profondeur ; elle rebondit furieuse sur les énormes galets ; notre radeau touche, ses liens sont en partie rompus, deux troncs de balsa se détachent et sont entraînés ; le canot va avoir le même sort. Nous nous jetons tous à l'eau, et nous poussons, vers le banc de sable qui se trouve à notre gauche, les débris disloqués de notre flotte. Toutou arrive premier à terre ; on l'avait du reste embarqué de force. Nous avons navigué juste trente minutes, mais nous sommes déjà loin de notre point de départ.

Nous devrons donc reconstruire le radeau, mais sur l'autre bras qui a plus d'eau. Notre banc de sable fait la pointe amont d'un îlot hérissé de bambous dont beaucoup sont couchés sur la rivière, et le fort du courant vient raser l'île. Nous passerons infailliblement sous ces bambous. Il sera urgent de nous priver de toiture et de disposer nos bagages de façon à leur donner le moins de hauteur possible.

Ceci reconnu, nous transportons notre radeau pièce par pièce de l'autre côté du banc de sable. Apatou coupe quelques nouveaux troncs de balsa dans notre île et sur la rive droite, qu'il gagne facilement malgré le courant, à cause du peu de profondeur de l'eau. Vers le soir, il ne nous reste plus qu'à écorcer ces nouvelles billes et à les relier solidement avec les autres. Nous remettons cette opération à demain, car le soleil baisse à l'horizon et il est temps de s'occuper du dîner et du couchage. En somme, notre naufrage s'est borné aux bagages mouillés et à la perte de quelques effets d'habillement. Le vêtement de nuit en drap de Le Janne est déjà bien loin sans doute. Rien d'indispensable n'a été avarié. Nos cartouches, enfermées dans des caisses en fer-blanc soudées, n'ont pu être atteintes par l'eau ; celles même qui se trouvaient dans



DÉPART DU RADEAU

une boîte entamée n'ont aucunement souffert. Notre provision d'allumettes est intacte, car nous avons eu la précaution de l'enfermer dans des flacons de verre bien bouchés.

François nous fait cuire du pécari boucané avec un peu de riz et de sel, puis nous cherchons des places convenables pour nous coucher. Quelques arbres oubliés par le courant nous offrent leurs branches pour accrocher nos hamacs, qui se trouvent un peu dispersés. Celui d'Apatou fait pont sur un filet d'eau qui sépare le banc de sable de l'île. Je me balance depuis cinq minutes, lorsque Apatou pousse un : Qui ça ça ? qui nous fait lever avec précipitation.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

— Moi voir là dans l'eau bête qui gagné grosse tête.

LE RADEAU APRÈS UNE DEMI-HEURE DE NAVIGATION

Nous possédons heureusement une provision de bougies. Nous accourons avec de la lumière et nos fusils, et nous cherchons en vain l'animal qui nous a dérangés.

Serait-ce un caïman ? c'est peu probable, car nous sommes encore à une altitude de cinq cent quatre-vingt-dix mètres, et l'eau de la rivière est trop froide pour que nous ayons à redouter la présence de ces terribles crocodiliens.

Ne serait-ce pas un boa ?

Une loutre, peut-être ? cela serait encore plus vraisemblable, car nous en avons déjà vu plusieurs à notre point de départ.

Pour éviter toute surprise, nous nous décidons à coucher tous sous la tente du radeau que nous avons dressée dans la journée.

Le Janne et Apatou occupent les deux portes de la maison avec leurs fusils sous la main, car ce sont les meilleurs tireurs.

Nous passons une assez mauvaise nuit sur le sable dur et humide.

26 octobre. — Avec le jour, les pions reparaissent nombreux et enragés. Rien n'est agaçant comme ces piqûres continuelles et la démangeaison insupportable qui les accompagne. On aimerait mieux une bonne blessure une fois faite.

François, nommé maître queux en titre, à l'unanimité des voix moins la sienne, nous prépare un excellent chocolat. Il commence par se brûler les doigts; puis, un galet trop chauffé éclate comme un coup de pistolet et lui jette de la cendre à la figure. C'est un terrible métier que celui de cuisinier! Deux blessures au feu dans la même matinée ! De ce train-là, le nôtre sera en lambeaux avant huit jours.

Nous nous occupons ensuite de la reconstruction du radeau. Le Janne et moi, nous enlevons l'écorce des balsas; elle se détache en longs rubans avec la plus grande facilité. François, en sa qualité de gabier, sait très bien relier entre elles les pièces de bois, et nous avons un radeau plus solide que le premier.

Je profite de cet arrêt involontaire pour faire des observations de soleil.

A deux heures, nous embarquons nos bagages que nous avons fait sécher sur le sable.

Nous passons sans accident l'île et ses bambous menaçants. Nous avons une vitesse vertigineuse. Nous heurtons par-ci par-là quelques arbres échoués et ensablés, le radeau tourne et poursuit sa course. Chacun se gare comme il peut contre les obstacles penchés sur l'eau; ces obstacles, bambous, branches d'arbres, constituent de véritables dangers et nous forcent de sauter, de nous baisser, de nous livrer enfin à une gymnastique continuelle. Dans un choc du radeau, Apatou, debout à l'avant, tombe à l'eau. Il est trop bon nageur pour passer sous la balsa, et en un instant il se retrouve à son poste. Nous continuons notre course vertigineuse jusque vers cinq heures. En ce moment, la rivière court silencieuse. Nous entendons un bruit sourd en aval. Nous faisons force de rames vers la rive gauche, que nous finissons par atteindre, non sans que François ait cassé sa pagaie. Apatou va reconnaître ce bruit pendant que nous débarquons notre batterie de cuisine et notre matériel de campement. Il revient bientôt nous dire que nous pourrons passer sans trop de difficulté. Nous remettons cette opération à demain. Pendant qu'on prépare le dîner, Le Janne prend son fusil et va faire un tour de chasse dans les îlots qui s'étendent partout sur notre gauche. La rivière est bordée à droite d'une colline boisée très escarpée, tandis qu'à gauche s'étend un terrain plat entièrement formé de galets, de sable, de terre végétale, à travers lequel elle envoie des bras dans les grandes crues. C'est toujours, dans les îles, la même végétation de bois-canon, d'acacia, de synanthérée argentée, de roseaux qui détachent gaiement sur le tout leurs longs panaches blancs.

Le sol est fortement piétiné. Ce n'est partout dans le sable qu'empreintes de tapirs, de biches, de cabiais. Le Janne a le plus grand désir de voir les cabiais et les tapirs, qui ne lui sont connus que par les descriptions. Il revient sans avoir aperçu une pièce

de gibier. Après dîner nous nous couchons sur le sable, car nous ne trouvons pas dans les environs d'arbres convenablement disposés pour recevoir nos hamacs.

27 octobre. — Nous reprenons notre navigation lorsque le soleil vient éclairer la colline de la rive droite. Nous franchissons sans difficulté le saut, plus bruyant que dangereux, qui nous a arrêtés hier au soir. Nous ne rencontrons plus à chaque instant que petites chutes et rapides. Nous nous demandons si ce n'est pas folie de nous lancer tête baissée avec une embarcation si peu maniable qu'un radeau dans des courants si vertigineux. Une fois, nous sommes obligés de débarquer pour faire franchir successivement à notre balsa et à notre canot un barrage formé de grandes roches rapprochées. Vers dix heures, nous touchons fortement dans un rapide, notre radeau est traîné quelques instants sur les galets, puis il s'échoue tout à fait : l'eau l'envahit par l'arrière au point que nous craignons pour nos bagages.

Après vingt minutes d'efforts nous finissons par le dégager, à l'aide de leviers, et nous n'avons que le temps de sauter à bord pour être entraînés avec une grande violence vers des roches mi-noyées, situées à cent mètres. Nous heurtons l'une d'elles ; je ne sais comment nous ne nous y brisons pas tout à fait. Peu après nous sommes en bas du rapide. La rivière étant relativement calme, nous gagnons la rive droite pour réparer le désordre de nos embarcations. Nous avions notre provision de viande boucanée dans le canot. Celui-ci a échangé sa cargaison contre un chargement d'eau qui est fort peu de notre goût. Apatou le saisit par l'arrière et lui imprime un mouvement de balancement qui l'a bientôt à moitié vidé ; une calebasse fait le reste. Une liane du radeau s'est rompue, mais les pièces de bois sont encore assez solidement liées entre elles. Nous sommes heureux d'en être quittes à si bon marché.

Comme nous avons tous faim, nous nous décidons à déjeuner ; nous avons encore quelques biscuits. François dégage une boîte de *corned beef* et se dispose à l'ouvrir lorsque j'aperçois sur la rive opposée un tapir qui se met à l'eau pour franchir la rivière. Le Janne saisit vivement son fusil et sa cartouchière, et saute dans le canot qu'Apatou dirige vers l'animal. Il s'aperçoit en route qu'il n'a emporté que du 3/0. N'importe, il faut que l'animal n'ait pas le temps de traverser et qu'à défaut de balle il reçoive du gros plomb. Un malheur est si vite arrivé, même à un tapir. Le Janne lui tire quatre cartouches à vingt mètres et revient désappointé me demander si cet animal est en granit.

Après cette chasse infructueuse, nous déjeunons. Les miettes qui tombent de nos mains passent entre les pièces de bois du radeau et attirent autour de nous des myriades de petits poissons. Nous suivons curieusement leurs mouvements gloutons, au moment où leurs mâchoires irisées viennent saisir à la surface une bribe imperceptible. Si nous songions tout à l'heure avec quelque peine à la perte de notre provision de viande, nous sommes consolés maintenant en voyant le grand nombre d'êtres qui se contentent encore de nos restes. La philosophie est une belle chose.

Nous reprenons notre marche. Nous rencontrons dans l'après-midi le premier caïman. L'animal rôtissait au soleil sur la berge. Il paraît fort surpris d'abord, puis il se fâche, fait quelques frétillements rageurs et disparaît sous les flots.

Les rapides succèdent toujours aux rapides. Notre radeau frotte partout et se disloque de plus en plus. Vers cinq heures les lianes sont rompues ; celles du milieu seules tiennent encore.

Nous sommes entraînés dans un canal étroit où le courant est très rapide. Il est infranchissable pour nous à cause des mille obstacles qui en hérissent le fond. Arrêtés par un enchevêtrement d'arbres et de bambous ensablés, nous craignons que les derniers liens du radeau ne viennent à se rompre. Les troncs de balsa jouent d'une façon peu rassurante ; l'un d'eux est presqu'entièrement sorti et fait éperon à l'avant.

Il n'est personne qui n'ait franchi des ruisseaux en sautant de pierre en pierre. Le même procédé permet à Apatou de traverser ce petit canal. Seulement les pierres sont ici remplacées par des épaves que l'eau contourne en bouillonnant. Nous lui jetons notre amarre. François va à son secours, et ils la portent d'arbre en arbre jusqu'à ce qu'enfin le radeau soit dégagé.

Ils réussissent à lui faire doubler la pointe qui nous sépare du bras voisin dont le passage est libre. En bas de celui-ci, le courant est moins fort et nous permet d'accoster. Nous passerons la nuit sur la plage où nous venons d'atterrir, et demain nous remplacerons les lianes du radeau.

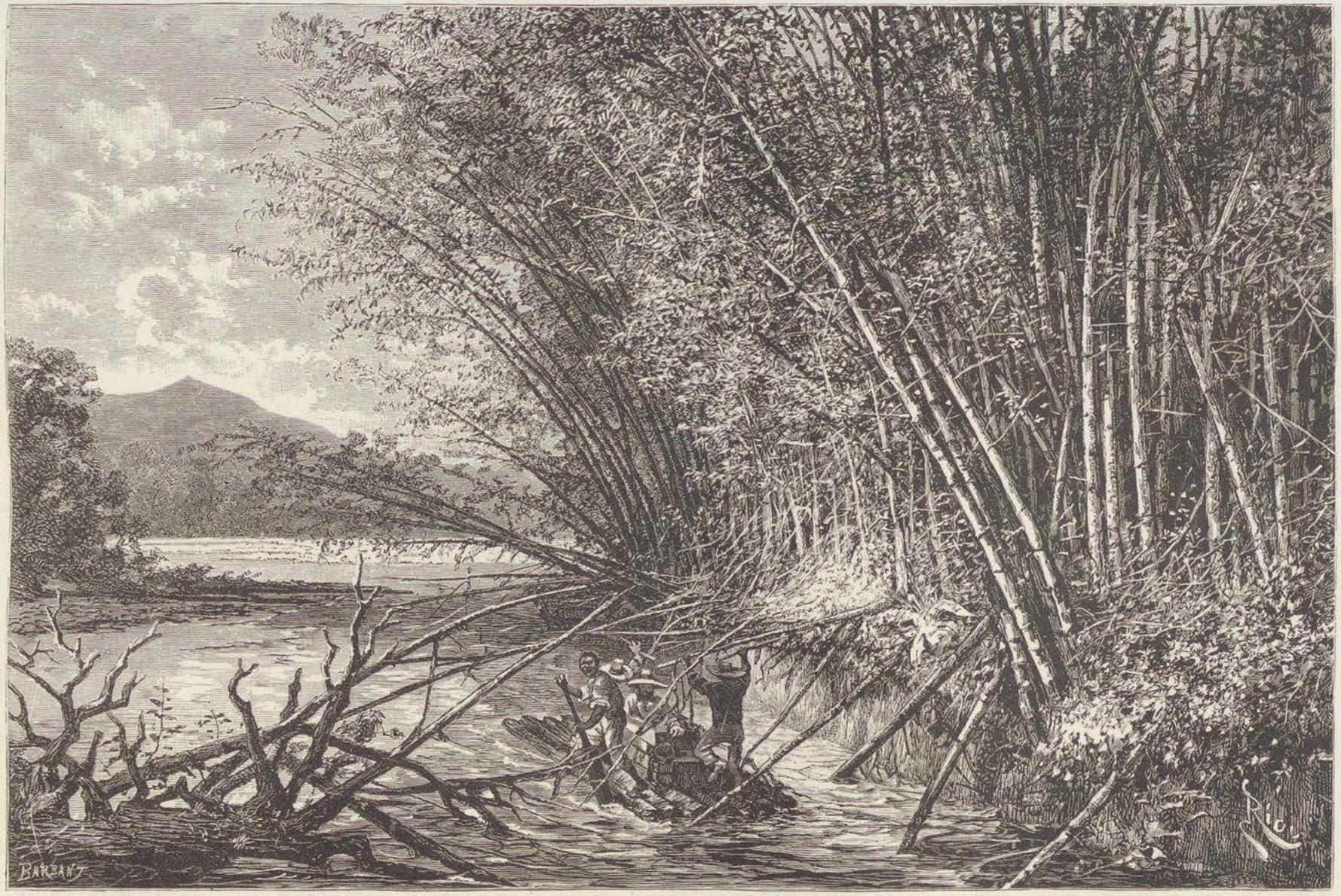
Nous dormons mal sur cette plage. Les galets arrondis et imparfaitement recouverts de sable qui la composent constituent un sommier bien dur.

28 octobre. — Au point du jour, Apatou regagne la forêt par la même route qu'hier au soir. Il revient bientôt avec une provision de lianes flexibles.

François les met en place. Il serre chaque tour à l'aide d'un levier. Il remplace les lianes du milieu par trois tours de corde solide. Tout l'excédent des cordes de hamacs y a passé. François a eu la précaution d'entailler les troncs de balsa à l'endroit où passent les cordes. On reconnaît là l'anicen gabier. Le Janne a une confiance absolue dans notre nouveau radeau.

A une heure, nous embarquons. Toutou fait toujours des manières au moment de prendre place sur la balsa. Il a été quelque peu contusionné, puis jeté à l'eau. La navigation ne lui va plus. A chaque arrêt nous perdons une demi-heure à courir après lui. Cette fois, il se sauve dans la forêt. François le poursuit ; nous rappelons notre compagnon, décidés à ne plus gaspiller notre temps pour un chien, lorsque nous les voyons venir l'un traînant l'autre. C'est réellement écœurant de voir sur le radeau ce graisseux animal, anxieux, tremblant de tous ses membres. La peur est une laide chose, même chez un chien.

A cent mètres de notre point de départ, le courant se porte violemment sur la rive



A TRAVERS LES BAMBOUS

BIBL MUSEUM PARIS

gauche. Tout près du bord, un arbre énorme sort à moitié de l'eau, qui fait, par derrière, une longue traînée de bouillonnements. Nous sommes précipités sur lui ; notre canot, qui se trouve à babord, fait entendre un craquement et se remplit. Il est fracassé. Apatou le démarre rapidement et l'abandonne au courant. C'est une grande perte que nous venons de faire. Comment, désormais, si nous rencontrons un saut dangereux, pourrons-nous porter à terre une amarre qui nous permette d'arrêter le radeau? Celui-ci est en effet si peu maniable que nous faisons parfois plusieurs kilomètres sans pouvoir accoster. Ne ferions-nous pas bien de creuser un autre canot? Nous adoptons cette résolution. Apatou nous avertira sitôt qu'il apercevra sur l'une des rives un arbre convenable et nous camperons le temps nécessaire. En attendant, nous continuons notre marche semée d'obstacles.

Les bambous deviennent extrêmement nombreux et font un rideau sur chaque rive. Nous n'avons pas le temps de contempler le miroitement sur le ciel de leurs feuilles mobiles. Nous sommes continuellement occupés à éviter leurs tiges inclinées. Ce sont les plus gros que j'aie jamais vus. Le Janne me dit que les bambous de Cochinchine, quoique aussi élevés que ceux-ci, n'en approchent pas comme diamètre ; il est étonné de les trouver envahis par les lichens.

Un moment, le courant devient très violent. Un de ces monstrueux bambous s'étend à soixante centimètres de l'eau, parallèlement à la surface. Le radeau passera dessous ; nos bagages seront heurtés inévitablement. Occupé à prendre un relèvement, je n'aperçois pas le danger. J'entends crier gare, et je me sens fortement comprimé une seconde ; pendant une minute, je ne me rends pas bien compte de ce qui m'est arrivé. J'ai été serré entre le bambou et les bagages. J'ai la poitrine, le menton contusionnés, mon nez saigne. Mes compagnons n'ont pas souffert. Apatou a sauté par dessus l'obstacle. Le Janne s'est réfugié derrière les bagages et n'a pas été atteint, pas plus que François qui, cramponné au radeau, s'est mis à la nage. Toutou, précipité dans la rivière, nous a bientôt rejoints.

Les arbres échoués sont toujours aussi nombreux : on dirait une hydre énorme sortant de l'eau mille têtes curieuses. Vers trois heures, Apatou tombe à l'eau une seconde fois dans un choc du radeau. Il se tire d'affaire assez vite et aussi heureusement que la première.

A quatre heures et demie, il casse son aviron ; à dix mètres se trouve une plage sur laquelle sont échoués des arbres secs qui nous fourniront du bois pour notre feu, des postes pour nos hamacs et un amarrage solide pour notre radeau. Il est urgent du reste de tuer quelque gibier, car depuis deux jours nous ne mangeons avec notre riz que du *corned beef* que nous avons intérêt à ménager. Nous nous arrêterons ici pour cette nuit.

Le Janne va faire un tour de chasse ; s'il tue quelque gibier, nous aurons de la viande et des amorces pour utiliser nos hameçons.

Il rencontre sur le sable des empreintes de biche toutes fraîches, qu'il suit jusqu'à l'îlot de verdure qui tapisse le fond de la plage.

Le chien n'a pas voulu l'accompagner, quoiqu'il lui ait mis le nez sur la piste. Il s'engage sous bois, tenant son fusil d'une main, tandis que de l'autre il écarte les branches avec le moins de bruit possible. Il ne peut retenir une exclamation en sentant sur sa main pendante qui tient le fusil un corps froid et vivant qu'il prend pour un serpent et qui est tout simplement le museau de Toutou, qui s'est décidé, mais bien tard, à le suivre. Cette exclamation fait lever la biche, qu'il n'a pas le temps d'apercevoir, mais qu'il entend courir en froissant le feuillage. Il veut ensuite mettre le chien sur la piste, mais celui-ci le regarde étonné, puis se sauve à toutes jambes vers le radeau. Il revient bredouille et peu content des services que nous rend notre chien, auquel il adresse un discours qui peut se résumer ainsi : Monsieur Toutou, rappelez-vous que j'ai mangé du chien pendant le siège de Paris et que les Chinois font de vos pareils des saucisses parfumées à la cannelle ; si vous nous laissez manquer de gibier, nous ne pourrons plus vous nourrir, car votre appétit est aussi grand que votre paresse. Plutôt que d'épuiser nos provisions, nous sommes décidés à nous repaître de votre adipeuse personne. Ainsi, gare à la marmite !

Peu après, il tue un aigle noir que les Bonis appellent *pagani*. Les intestins sont disposés sur un hameçon adapté à une ficelle solide. François va mouiller cette ligne, au bout de laquelle il espère trouver demain matin un *mapourito* comme ceux que nous avons déjà mangés au port d'embarquement. Le mapourito est un poisson sans écailles, à tête un peu aplatie horizontalement, qui porte six barbillons, dont les deux de la mâchoire supérieure sont aussi longs que le corps.

Apatou éprouve pour ce poisson, que nous trouvons tous excellent, une répugnance qui doit tenir à des préjugés de sa tribu.

29 octobre. — Nous embarquons à huit heures sans avoir pris ni poisson ni gibier.

Une heure après, nous apercevons sur la rive une famille de cabiais qui broutent paisiblement les hautes herbes. Cette famille se compose de quatre individus, le père, la mère et deux petits.

Le cabiai est un rongeur, le seul qui ait des circonvolutions cérébrales. Il atteint la grosseur d'un cochon, avec un corps moins allongé. Son poil est long, rare, très épais, d'un gris fauve, ses oreilles sont courtes et arrondies, sa queue très courte. C'est un animal tout à fait inoffensif. Il nage et plonge admirablement. Sa chair blanche et grasse est un régal pour Apatou.

Le Janne vise un des petits, plus faciles à tuer avec du gros plomb. L'animal tombe blessé, mais fait encore des efforts pour arriver jusqu'à l'eau. Un deuxième coup l'étend raide mort. Les trois autres ont plongé et nous voyons paraître tout près de l'autre rive leurs têtes à yeux fixes.

Nous faisons tous nos efforts pour atteindre la berge ; nous y parvenons à deux cents mètres de là. François saute vivement à terre avec l'amarre et la fixe à une poignée de jeunes branches ; mais le courant est trop fort, celles-ci se rompent, et nous allons à la dérive, laissant notre compagnon en arrière. Ce n'est qu'à cinq cents mètres en aval que nous passons à portée d'arbrisseaux qui s'inclinent sur la rivière. Nous les saisissons de toutes nos forces et Apatou parvient à fixer enfin l'amarre ; mais l'eau inonde le radeau et mouille les bagages. L'amarre s'attache aux liens de l'avant et je crains que ceux-ci ne

UN ENDROIT INCOMMODE POUR PRENDRE UN RELÈVEMENT (P. 443)

soient arrachés. Le Janne a la même crainte et passe à l'arrière pour saisir quelques branches sur lesquelles se portera une partie de la tension. Il s'est assis derrière les bagages, contre lesquels il appuie les pieds pour faire plus de force. Apatou, qui est à terre, ne l'apercevant plus, le croit tombé à l'eau. En un clin d'œil, il a largué l'amarre et se trouve à bord pour aller à son secours. Quand il s'aperçoit de son erreur, il est trop tard, le radeau a repris sa marche, et ce n'est qu'à un kilomètre et demi de ce point que nous pouvons nous arrêter définitivement. Nous avons laissé à droite et à gauche des bras de la rivière qui nous séparent de notre compagnon. Celui-ci a un moment de désespoir

quand, revenant avec le cabiai, il n'aperçoit plus la balsa. Il est dans une île : il ne peut gagner que la rive gauche à cause du courant ; il se jette à la nage et manque de se noyer pendant la traversée. Il est un peu réconforté en apercevant une chemise, que Le Janne a hissée au bout d'une perche et qui lui fait voir que ses compagnons ne sont pas loin. Après avoir examiné sa situation, il ne la trouve pourtant pas brillante. Il est séparé de nous par deux bras très rapides. Il ne peut songer à nous rejoindre qu'en descendant en aval, à un point où la rivière coule dans un seul lit. Nous ferons tous nos efforts pour passer à sa portée et lui jeter une amarre. Un de ces points se trouve heureusement à deux ou trois cents mètres en aval du lieu où nous sommes. Nous le lui indiquons du geste, et il se met en marche à travers les broussailles inextricables de la rive. Il criera et nous fera signe, sitôt qu'il sera à son poste. Cela lui demandera plusieurs heures et lui coûtera de grandes fatigues.

A cause des obstacles, bambous, branches d'arbres, qui viennent à chaque instant heurter notre radeau, nous avons serré nos bagages sous la toile de tente solidement attachée. Un seul fusil est resté libre, celui de Le Janne ; les autres sont démontés et se trouvent avec nos cartouches dans notre caisse à pacotille que nous pourrions appeler notre coffre-fort, car c'est bel et bien de la monnaie indienne qu'elle renferme.

Ayant du temps devant nous, et le ciel étant pur, je fais dégager le théodolite par Apatou pour faire une observation de soleil.

Le Janne, perché sur le radeau, suit les mouvements de François. Toutou est près de moi ; il a aboyé tout à l'heure, chose nouvelle pour nous, car nous ne connaissions pas encore le son de sa voix.

En tournant la tête pour consulter mon chronomètre, j'aperçois un léopard qui se frotte avec des mouvements de chat sur le sable chaud, à trente mètres de moi. — « Le Janne ! un tigre ! » fais-je doucement. Le Janne prend son fusil ; il n'a qu'une cartouche de 3/0, toutes les autres sont dans la caisse et il n'est plus temps de songer à les prendre ; il se dirige sur l'animal de façon à pouvoir le tirer en travers. Je le suis, armé d'un sabre d'abatis. Apatou nous accompagne tenant dans ses mains un énorme galet. A dix mètres, Le Janne s'arrête ; il vise au défaut de l'épaule cet animal par trop complaisant et fait feu. Le léopard fait un mouvement comme pour bondir et retombe sur le côté. Nous nous avançons prudemment. Il est bien mort ; il a été foudroyé.

C'est un vieux mâle, dont les crocs sont usés.

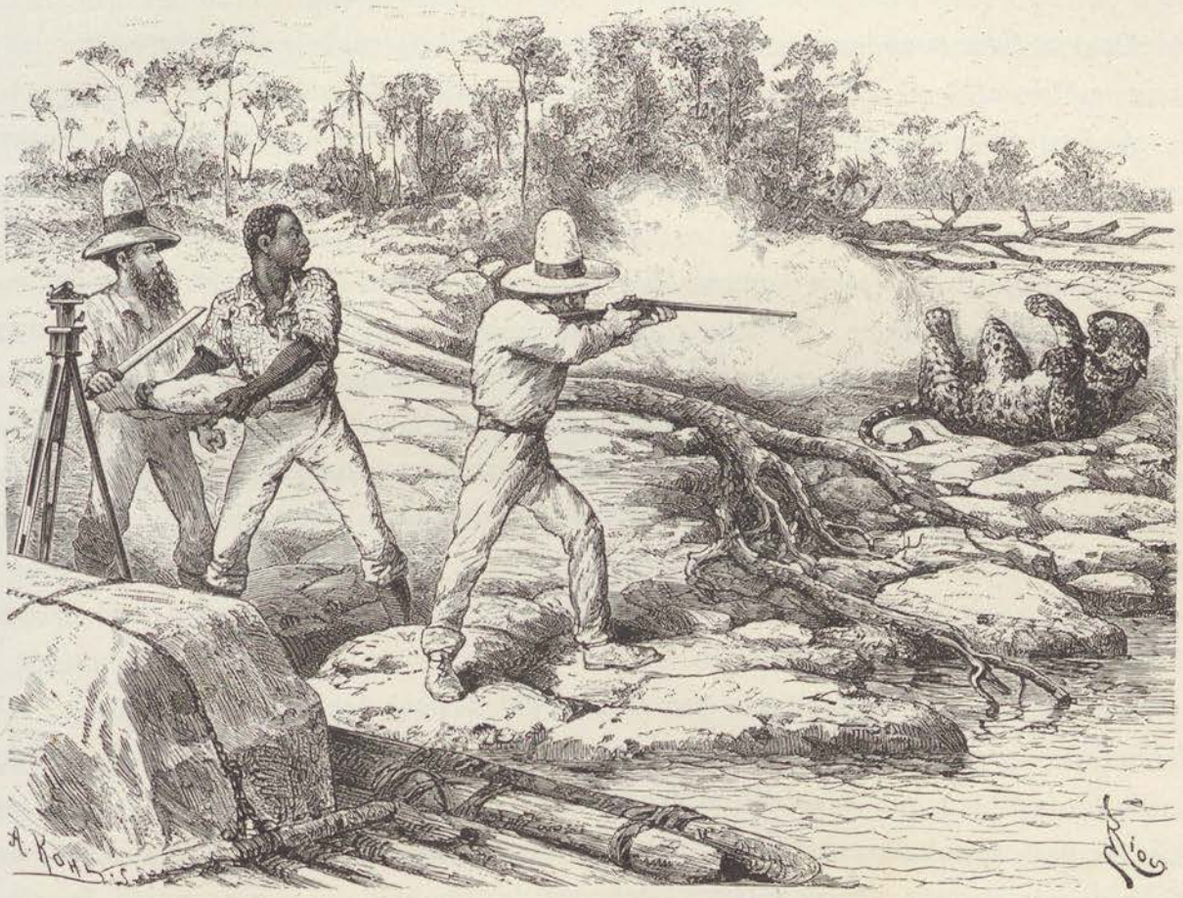
Nous n'avons été touchés ni par son âge, ni par son air de douceur.

Que nous avait-il fait ? Rien, mais ses pareils ont une méchante réputation. C'est une victime du préjugé de race.

Les Indiens de la Guyane appellent ce félin *maracaï*, d'où vient peut-être le nom de Maracaïbo.

Nous n'avons guère le temps de préparer la peau. Le Janne arrache une griffe comme trophée.

Vers midi et quart, François a gagné le poste que nous lui avons indiqué. Nous embarquons et nous faisons force de rames vers la rive opposée. Nous avons attaché l'amarre autour d'une pierre. Apatou la jette ; par fatalité elle se détache et la pierre seule atteint la rive.



LE LÉOPARD EST FOUDROYÉ

Le moment est décisif. François se jette à la nage ; il a le bonheur de saisir la gaffe qu'Apatou lui tend, et se trouve bientôt sur le radeau.

Il est midi et demi. François est resté trois heures séparé de nous. Il est pâle, car il a passé par des transes terribles que comprendront seuls ceux qui se sont crus, même un instant, perdus dans les grands bois. Maintenant qu'il nous a rejoints, il a une gaieté nerveuse et presque délirante.

Une demi-heure après, nous arrivons à la bouche d'un affluent de droite important, qui doit être l'Unilla et qui vient des environs de Neiva. Ses eaux sont tranquilles et un peu plus vertes que celles du Goyabero. Nous ne sommes plus, d'après le baromètre, qu'à trois cent soixante-dix mètres d'altitude.

Notre point de départ était à cinq cent quatre-vingt-quatorze mètres.

Nous avons navigué	le premier jour.	0 h. 1/2
—	le deuxième jour	2 h. 1/2
—	le troisième jour.	8 h.
—	le quatrième jour.	3 h. 1/2
—	le cinquième jour.	2 h.
	Total.	16 h. 1/2

En seize heures et demie nous avons descendu de deux cent vingt-quatre mètres, soit treize mètres et demi à l'heure. Qu'on juge de la rapidité du courant!

A deux cents mètres de la bouche de l'Unilla, sur la rive droite du rio de Lesseps ou Goyabero, se trouve une petite grève dont le fond est tapissé par un élégant rideau de bambous au pied desquels nous trouverons de l'ombre. Le courant est modéré.

Nous avons faim. Nous sommes tout joyeux de nous être si bien tirés de nos aventures de la matinée. Le tribut important que la rivière vient de recevoir nous promet pour l'avenir des eaux plus profondes ; nous n'aurons plus à choisir, pour franchir les larges rapides, le point exact où se porte la grande masse de l'eau. Nous sentons qu'une période de navigation plus agréable va s'ouvrir devant nous. Nous sommes enfin dans d'excellentes dispositions pour déjeuner. Aussi, nous décidons-nous à faire une halte sur cette plage.

Mis en garde par la mauvaise rencontre de ce matin, nous dégageons un deuxième fusil et une provision de cartouches.

Une troupe de singes gris prend ses ébats dans les bambous. Apatou, très friand de la chair de ces animaux, s'en approche ; il est d'abord ébloui par les mille traits de feu que le soleil envoie à travers le feuillage, puis son œil s'y habitue. Les singes nous regardent avec une certaine curiosité tout en poussant des ricanements stridents. Apatou choisit celui qui lui semble le plus gras, puis il fait feu. Le singe, mortellement blessé, reste un instant suspendu par la queue, et tombe lourdement sur le sol. Il a une superbe fourrure. Le Janne le regarde curieusement et me déclare qu'il n'a nulle envie de manger de la chair de cet animal. Il a vu des hommes plus laids que cet infortuné quadrumane et il ne veut nullement contredire l'école qui nous donne les primates pour ancêtres. Il se croirait un peu cannibale s'il en faisait sa nourriture. S'il faut en venir là, il aura la nécessité pour excuse. Quant à moi, qui ai mangé du singe dans mes précédents voyages, je n'éprouve pas les mêmes répugnances pour sa chair, et je partage les idées d'Apatou sur ses qualités gastronomiques.

Après avoir déjeuné de conserve de bœuf et de riz bouilli, nous nous remettons en route. Comme nous nous y attendions, la rivière devient plus tranquille ; ses eaux semblent avoir doublé de profondeur; notre radeau n'a plus à subir ces frottements

désastreux qui pourraient le mettre en pièces. Nous ne sommes plus uniquement occupés des hérissements des rives et des obstacles à éviter. Nous rencontrons encore quelques collines où des éboulements ont tracé de larges eschares rouges, dont la couleur est due à l'argile marbrée de sanguine. D'immenses forêts s'étendent sur chaque rive. Des figuiers géants, des acajous énormes, des bombax ceibos à branches horizontales, des palmiers dominent cette armée de colosses végétaux. Mille lianes bizarres se tordent et s'élancent en grouillements vivants au front de ces Titans. Ce sont des bauhinias, aplatis, sinueux, des robinias nicou, et une foule d'autres lianes qui vont cacher dans le ciel leurs fleurs, leurs fruits et même leur feuillage. Quelques-unes de ces lianes, grosses comme la cuisse, sont recouvertes de taches de couleurs variées, produites par des algues, et simulent les enlacements d'énormes serpents. C'est toute une chevelure de Méduse. Des arbres chauves, mourant de vieillesse, disparaissent sous une forêt de parasites.

Des nids de caciques suspendus à leurs branches semblent leurs dernières larmes. Ces caciques, au plumage noir et jaune, déchirent l'air de leur chant rappelant un coup de ciseau terminé par un miaulement. Des perruches sans nombre jacassent dans le feuillage. Des aras, par couple, passent au-dessus de nous en poussant leurs deux cris désagréables. Leur plumage rouge et bleu, leur longue queue, vivement éclairée par le soleil oblique, leur donnent des aspects de comètes. Les toucans semblent nous poursuivre de leurs aboiements de petits chiens. Parfois ils tentent la traversée de la rivière, et, en considérant leur vol pénible, je commence à croire, comme me le dit Apatou, que souvent ils tombent à l'eau.

Quelques hérons gris, identiques à l'oiseau merveilleux du Magdalena, s'envolent à notre approche et nous donnent, par leur série de fugues agaçantes, l'air de les poursuivre.

Vers quatre heures et demie, nous arrivons en face d'un banc de sable où nous atterrissons pour passer la nuit. C'est un ancien lit de la rivière, qui ménage par-ci par-là quelques mares à demi desséchées. Le sable a gardé l'empreinte des ventres écailleux et des griffes allongées de nombreux caïmans; des biches, des tapirs, des oiseaux sans nombre ont aussi passé par là.

Pendant que j'allume du feu, François et Apatou descendent du radeau les hamacs, les couvertures et tout ce qu'il faut pour la cuisine.

Le Janne prend son fusil et s'élance sur les traces fraîches d'un tapir. J'entends bientôt un coup de feu. Mon compagnon revient avec un superbe canard à plumage cuivré, à ailes blanches et noires, à ventre blanc légèrement teinté de rouille, à pattes d'un rouge orangé, le *pato real* des Colombiens.

Il est rayonnant, car il ne sera pas forcé de manger du singe.

François, pour la même raison, prend part à sa joie et se met en devoir de plumer le gibier. Les plumes de ce canard ont une légère odeur musquée. Sa chair n'en

conserve pas trace après la cuisson. L'animal est gras et nous fournit un excellent dîner.

Apatou a flambé au-dessus du feu la superbe fourrure de son singe gris; armé d'un couteau, il en a gratté les derniers lambeaux et nous nous trouvons en présence d'un petit homme, à membres grêles, à peau bistrée, que le feu a rendu ventru en dilatant les gaz de son abdomen. Décidément, Le Janne n'en mangera qu'à la dernière extrémité.

Apatou a bientôt vidé et dépecé son gibier, puis il le dispose à la manière des Indiens sur un boucan, sorte de claie supportée par trois pieds.

En maintenant un feu convenable toute la nuit, la chair est bien boucanée et susceptible de se conserver quelques jours.

Une foule d'arbres couchés ont été abandonnés par les eaux sur notre banc de sable. Nous en profitons pour suspendre nos hamacs à deux branches assez élevées au-dessus du sol, qui s'étendent presque parallèlement et à une distance convenable l'une de l'autre.

Après dîner, chacun, fatigué d'une journée passée au soleil, ne perd pas de temps en causeries et ne songe qu'au sommeil.

Étendu dans mon hamac, je rêve un peu les yeux ouverts. Le ciel, d'une limpidité admirable, s'est mis en frais d'étoiles. Il me semble en voir plus que d'habitude. La folle du logis songe à la pluralité des mondes et vagabonde sur d'autres terres ; puis il me semble que je me dissipe en atomes ; je dors.

Vers trois heures du matin je m'éveille ; le ciel s'est couvert, quelques gouttes de pluie tombent. François et Apatou s'éveillent également. Le Janne dort de si bon cœur que je me ferais un scrupule de le troubler. Nous prenons la toile de tente et nous la disposons sur les deux branches qui soutiennent nos hamacs. Bientôt la pluie tombe à torrents. Le Janne saute à bas de son hamac. La toile n'a pas une inclinaison suffisante ; elle a retenu une grande quantité d'eau ; ce lac aérien a son maximum de profondeur au-dessus du hamac de Le Janne; tout ce qui traverse forme un filet notable qui va se jeter dans le Goyabero après avoir réveillé et trempé mon infortuné compagnon. Plus favorisés par le hasard et les plis de la tente, nous pouvons rester couchés. Lui serait noyé s'il faisait comme nous.

Au jour, le temps est toujours couvert ; il tombe une pluie très légère qui n'est pour ainsi dire qu'un brouillard. Ne pouvant dormir, Le Janne se promène avec son fusil dans les environs. Il revient sans gibier, mais avec trois épilobium, dont un à fleurs jaunes et deux à fleurs roses, un cassia alata et un autre cassia, identique à celui qu'il a déjà trouvé à Nare sur les bords du Magdalena.

30 octobre. — Nous partons à neuf heures ; la pluie a cessé ; on sent que le soleil va bientôt paraître ; les nuages qui le masquent encore possèdent un éclat qui m'éblouit et me contraint de fermer les yeux à moitié. Les aras, en retard ce matin, passent par

couples nombreux au-dessus de la rivière et semblent, par leurs cris, reprocher au soleil son séjour prolongé dans la coulisse.

Vers onze heures, Apatou me signale à l'avant du radeau un long museau noir qui glisse sur les flots et disparaît de temps en temps. Bientôt nous voyons sortir sur la rive droite un tamanoir à belle fourrure et à longue queue bien fournie.

Le tamanoir possède des ongles très longs, avec lesquels il serre si fortement les objets qu'on ne peut lui faire lâcher prise qu'en lui coupant la patte. Apatou a eu affaire à lui et en porte encore des cicatrices.

Vers quatre heures et demie, nous cherchons un endroit pour passer la nuit. Hélas! là où la place est bonne le courant est trop fort pour nous permettre d'accoster. Enfin,

TAMANOIR

vers six heures, nous débarquons sur une petite plage de galets, très plate et peu profonde.

Le fond est bordé d'ingas couverts de fleurs et qui portent en même temps des gousses ouvertes où les graines sont perdues dans une pulpe cotonneuse et rouge. Cette plage n'est que l'entrée d'un petit canal aujourd'hui presque sec, mais où la rivière a laissé quelques mares à eau verte et fétide. Le campement est peu de notre goût, mais où en trouver un meilleur ? La rivière est maintenant bien canalisée et ne laisse plus à découvert qu'un petit nombre de plages.

Au moment où nous allons dîner, nous sommes tout surpris par les cris de singes rouges perchés sur des bambous tout près de nous. Nous distinguons parfaitement une note grave et une note aiguë. On dirait un chien hurlant entre les griffes d'un tigre qui pousse des rauquements, ou bien encore la voix harmonieuse d'un cochon qu'on égorge.

Comme nous n'avons pas d'autre gibier, nous mangerons ce soir du singe boucané. Le Janne en goûte avec une certaine répugnance et le trouve affreusement mauvais ; le fait est qu'il a été imparfaitement nettoyé et qu'il possède un goût de poil brûlé réellement désagréable. Je me rappelle qu'il doit nous rester quelque part un saucisson acheté à bord du *Lafayette*. Il s'agit de savoir s'il sera mangeable. François le retrouve. Il est bien conservé. Hourra ! — « Foin du singe ! » crie Le Janne en jetant son chapeau vers les nues.

Nous accrochons nos hamacs aux ingas. Apatou seul s'obstine à coucher sur le radeau. Pourquoi ? Lui qui, d'habitude, est parfaitement navré s'il est forcé de coucher sur le sol. Nous renonçons à chercher les raisons qui le guident. S'il voyait quelque danger en cet endroit, il ne manquerait pas de nous en faire part.

31 octobre. — La rivière est large, le courant bon, l'eau profonde. Nous n'avons plus à nous occuper du radeau que nous laissons aller à son gré. Nous apercevons des cabiais sur la rive gauche. Nous accostons ; ils se sont sauvés sous bois ; Apatou les poursuit. Nous entendons deux coups de feu. Notre compagnon appelle François pour l'aider à rapporter son gibier. C'est un animal de moyenne taille qui doit peser soixante kilogrammes. Nous faisons la curée. Toutou fait le dégoûté. A quoi est-il bon ? A surveiller attentivement les apprêts du dîner, rien de plus. Le Janne professe pour notre meute le plus profond mépris.

Nous embarquons le cabiai après l'avoir vidé et nous reprenons notre route.

A quelques centaines de mètres, nous apercevons, posés sur la terre végétale taillée à pic qui forme la rive, une multitude de papillons qui font une grande tache claire. Les uns sont blancs, les autres jaune-serin, le reste jaune d'or. Tout à coup ils s'envolent et font dans l'air un effet de neige tombante. J'ai déjà vu plusieurs de ces taches claires, mais sans avoir pu, à cause de l'éloignement, me rendre compte de leur formation.

Nous rencontrons quelques caïmans. Ils sont bien loin de montrer la férocité de ceux de la bouche de l'Areare contre lesquels on nous recommande de nous tenir en garde. Le soleil est assez bas sur l'horizon qui commence à prendre les riches teintes du soir, lorsque nous accostons un banc de sable où nous voudrions passer la nuit. La rivière a jadis passé entre ce banc et la rive, puis elle a abandonné cet ancien lit après l'avoir ensablé à l'une de ses extrémités. Le sommet de cette plage est élevé et porte un bouquet d'une simaroubée sans tronc, à longues et grosses branches rayonnantes, très propres à suspendre des hamacs.

Nous éprouvons quelque embarras pour fixer notre radeau, dont l'amarre n'est pas assez longue pour atteindre ces branches. Nous l'échouons et nous l'attachons à une pièce de bois sec que nous recouvrons de galets.

Le cabiai est bientôt dépouillé ; on rejette la tête et les côtes. Apatou fait boucaner les quatre membres qui sont de jolis jambons, pendant que François nous fait rôtir pour notre dîner les couches musculaires du ventre.

Pendant le repas nous entendons quelques moustiques. Funeste présage ! Ce sont les premiers depuis notre départ. Depuis deux jours les pions étaient devenus rares, nos nuits n'étaient troublées par aucun insecte malfaisant ; c'était trop beau. Nous pensons que nos moustiquaires vont bientôt jouer leur rôle ; pour cette nuit nous nous en passerons, si c'est possible.

Nous nous étendons dans nos hamacs ; il me semble que les affreuses petites bêtes deviennent plus nombreuses. Nous résistons longtemps à leurs piqûres. La paresse nous empêche de nous lever, mais nous ne pouvons fermer l'œil. Enfin nous nous armons d'un tison et nous nous dirigeons vers le radeau, autour duquel nous entendons à chaque instant le bruit d'un animal puissant qui saute dans l'eau. La tête et les côtes du cabiai que nous avons jetées doivent attirer les voraces habitants de la rivière, poissons et caïmans. Notre présence les intimide, car nous n'entendons plus aucun bruit pendant que nous sommes sur le radeau, agitant notre tison. Nous installons nos moustiquaires et bientôt nous dormons à poings fermés.

1er novembre. — A six heures et demie nous sommes en route. Nous avons devant nous une chaîne de collines se détachant en bleu clair sur la verdure de la rive. On dirait des remparts couverts de forêts. Nous n'en sommes pas très éloignés, car nous pouvons distinguer les taches faites par la végétation. La rivière fait d'énormes détours ; toute notre journée se passe à balancer devant ces collines que nous longeons tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Nous hésitons tant à passer à l'une ou à l'autre extrémité qu'il est probable que nous passerons à travers. Le *raudal* que nous devons rencontrer avant la bouche de l'Areare, ne se trouverait-il pas ici ? Bientôt, dans ce cas, notre fermeté sera mise à l'épreuve. Si du moins nous connaissions la situation approximative et la nature de l'obstacle à franchir ! Et puis, n'y en a-t-il pas d'autres avant celui dont on nous a parlé ? Nous serons les premiers à le savoir. Mes compagnons sont pleins de résolution comme moi-même, et parfaitement calmes dans l'attente du danger. Le Goyabero, cependant, semble aujourd'hui une honnête rivière peu disposée aux grandes frasques et aux grandes cascades. Elle est bien canalisée ; elle a un courant moins rapide. Serait-ce pour donner raison au proverbe : Méfiez-vous de l'eau qui dort ?

2 novembre. — C'est une date assez lugubre, et, dans la situation où nous sommes, chacun de nous y songe un peu. Pourtant la journée ne s'annonce pas trop mal. Notre marche est bonne ; le soleil est clair et très chaud. Les collines, il est vrai, sont toujours comme une menace devant nous et envoient quelques petits contreforts s'effacer dans la rivière. Des cabiais nombreux paissent sur les rives et traversent par endroit sans montrer la moindre frayeur de notre approche. Nous sentons bien, par la tranquillité de tous les animaux que nous rencontrons, que l'homme n'a pas encore fait son apparition en ces lieux. Du reste, pas un morceau de bois brûlé ou coupé ne vient annoncer sa présence.

Vers neuf heures du matin, François jette à l'eau d'un coup de pagaie un petit ser-

pent qui était monté à bord à son insu et qu'il a le bonheur d'apercevoir à temps près de son pied. Il est long d'environ quarante centimètres. Il possède une tête large, aplatie, de mauvais augure. Ce reptile se maintient quelque temps assez près du radeau, grâce au courant et à ses efforts. Il s'éloigne enfin et nous le perdons de vue.

Vers onze heures, nous atteignons un renflement de la rivière. Elle acquiert une largeur de quatre cents mètres. Son milieu est occupé par un banc de sable, dont un bord taillé à pic s'éboule à chaque instant, près de nous, car nous le longeons à dix pas. Le courant est assez rapide. Apatou, debout à l'avant, semble peu attentif. Tout à coup il crie à François : « Attention ! Pagayez fort. » Nous atteignons le banc de sable, nous débarquons. « Rivière faire mauvais », nous dit Apatou. Nous amenons le radeau en le retenant par l'amarre jusqu'à la pointe aval du banc de sable. De là nous pouvons enfin voir de quoi il s'agit. Nous avons devant nous et un peu sur la droite un amas de rochers percé d'une brèche qui doit être fort étroite, et où la rivière vient s'engouffrer en écumant. Notre situation est critique. Nous ne pouvons espérer de gagner avec le radeau l'une ou l'autre des rives; le courant nous aurait, avant cela, amenés à l'entrée de la brèche. Abandonner nos bagages ? Il ne faut pas y songer. Le voyage serait manqué et nous péririons misérablement.

Il faut pourtant que nous sachions à quoi nous en tenir avant de nous précipiter dans ce gouffre. Peut-être est-il moins dangereux qu'il n'en a l'air !

Apatou prend sa pagaie dont il se sert en même temps et comme point d'appui et pour mesurer devant lui la profondeur de l'eau, puis il s'engage dans la rivière pour gagner la rive gauche. Ce n'est pas sans une grande anxiété que nous suivons la difficile traversée tentée par notre brave camarade.

Parfois il a de l'eau jusqu'aux épaules et nous craignons de le voir entraîné. S'il venait à perdre pied, pourrait-il lutter contre le courant ? C'est douteux. Il faut songer en outre aux caïmans que nous avons déjà rencontrés. Rien qu'en pensant à ces horribles bêtes, nous frissonnons pour notre intrépide compagnon. Enfin il atteint la rive gauche ; il descend jusqu'à ce qu'il soit bien en face de la brèche qui, avons-nous dit, est un peu sur la droite de l'espèce de cul-de-sac où nous nous trouvons. Bientôt il revient vers nous en renouvelant cette traversée qui nous fait frémir. Qu'a-t-il vu ? Notre anxiété est grande.

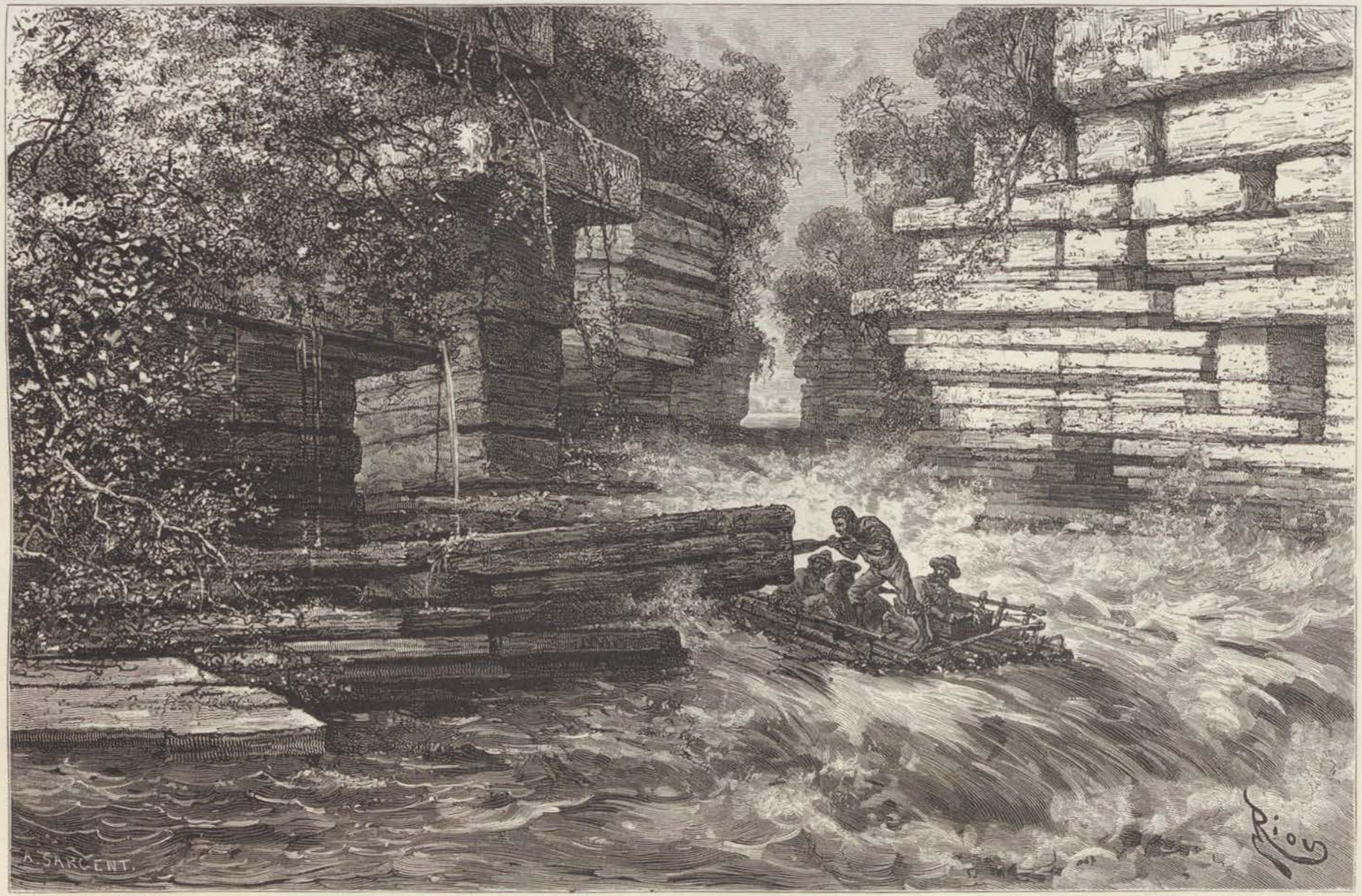
C'est une longue trouée à travers la colline ; d'après la faible partie qu'il en a aperçue, il résume son opinion en deux mots : « Ça mauvais, pouvé passer peut-être. »

Nous nous regardons une seconde. Chacun fait un geste. Nous nous sommes compris. En avant !

C'est un terrible moment.

En cinq minutes nous sommes à l'entrée de la brèche, dont la largeur varie, pendant deux kilomètres, de douze à vingt-cinq mètres environ.

Nous avons de chaque côté un mur haut de quarante mètres et fait d'énormes tables



PASSAGE DU PREMIER RAUDAL (P. 455)

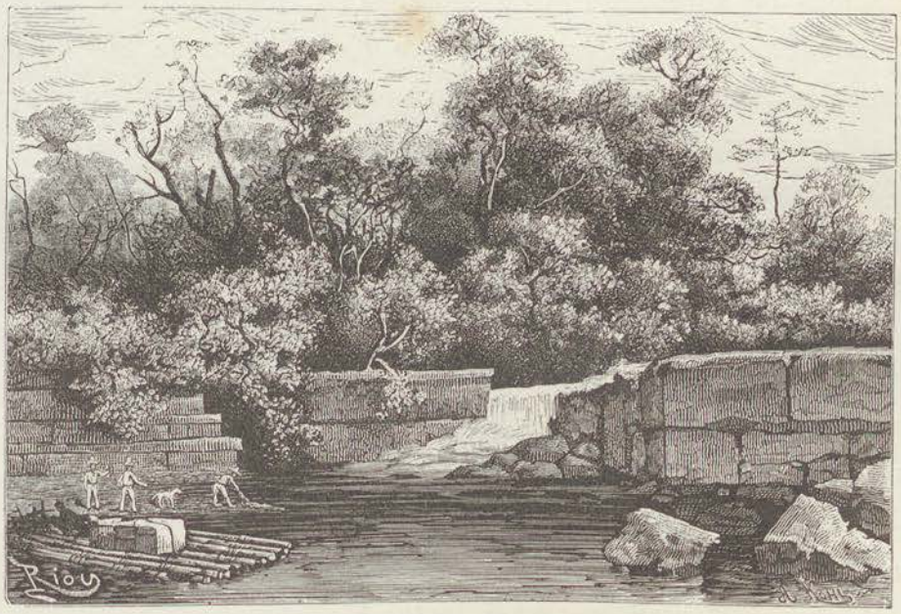
BIBL. MUSEUM PARIS

de grès superposées, les unes en retrait, les autres en surplomb. Des arbustes sortent partout des crevasses que ces roches laissent entre elles. Quelques minces filets d'eau coulent par endroit de ces parois abruptes.

Des blocs à moitié submergés font, de place en place, saillie sur l'une des rives et refoulent l'eau qui tourbillonne en grondant.

La rivière mugit d'être ainsi emprisonnée et cherche avec rage une sortie. Les remous semblent autant de fauves tournant dans leurs cages.

Nous rasons parfois la crête de blocs noyés pour retomber à un mètre plus bas. Un moment, nous sommes entraînés vers une roche en surplomb qui rase l'eau à cinquante centimètres. C'en est fait de nous ; tout ce qui est sur le radeau va être broyé ou balayé.



DÉBARQUEMENT PRÈS D'UNE CASCADE

Nous allons disparaître dans l'horrible tourbillon. Mais Apatou, admirable de sang-froid, a vu le danger. Il appuie un levier sur la roche ; d'un effort surhumain il nous a renvoyés au large. Nous sommes sauvés ! Jusqu'à la sortie, tout va bien. Ici la rivière s'élargit, puis une jetée de grès s'avance de chaque rive, formant un V dont l'ouverture regarde la brèche. La pointe du V présente une ouverture très étroite et il y existe un saut de un mètre que nous franchissons encore avec bonheur.

Au delà, sur la rive droite, nous apercevons une cascade pleine de fraîcheur et un large banc de grès que nous pouvons gagner facilement, car le courant nous porte de ce côté.

Nous y sommes bientôt. Nous débarquons avec plaisir. Nous avons besoin de nous reposer. Il nous semble que nous avons été privés longtemps de la vue du ciel. Qu'il est bleu ! que la nature est belle autour de nous ! Comme les arbres ont fait toilette ! Nous

avons une gaieté nerveuse. Nous parlons beaucoup ; nous éprouvons le besoin de plaisanter l'infernal passage que nous venons de franchir. Mais, que nous sommes heureux d'avoir pris, un peu témérairement, la résolution de nous y lancer ! Quelle peine n'aurions-nous pas eue, de l'autre côté de la brèche, à franchir la rivière et à faire passer nos bagages morceau par morceau ; puis, la traversée de la colline avec tout notre attirail, et la construction d'un nouveau radeau ou d'un canot ! Que de travail, que de souffrances et peut-être de périls évités avec un peu d'audace !

Et puis ! si c'est le *raudal* que nous venons de franchir, nous allons rencontrer bientôt l'Areare ; nous allons trouver des Indiens. Le Janne n'en a pas encore vu et il aurait le plus vif désir de faire leur connaissance. Ah ! je comprends bien pourquoi ils n'occupent pas le cours supérieur de la rivière.

Nous profitons de notre arrêt pour déjeuner. L'émotion nous a un peu coupé l'appétit. C'est le moment de prendre quelque réconfortant. Je fais dégager de nos caisses un flacon de chartreuse jaune ; nous en buvons une larme qui nous paraît exquise. Dieu ! que la France produit de bonnes choses ! on s'en aperçoit surtout à l'étranger. Avec quel plaisir ne boirions-nous pas un verre de vin, même de Suresne ! Mais c'est un luxe que nous ne pouvons nous offrir.

Après déjeuner, Le Janne fait de souvenir un croquis du raudal, puis il dessine la cascade que nous avons derrière nous. — « Tiens ! Le jardin des plantes ! » me crie Apatou. Je regarde dans la direction qu'il m'indique et j'aperçois un nombreux troupeau paissant tranquillement sur la rive gauche, un peu en aval. Ce sont des cabiais qui fauchent l'herbe tendre d'une sorte de prairie naturelle. Avec leurs puissantes et longues incisives, larges d'un centimètre, ils coupent l'herbe au ras du sol ; la section est nette à faire croire au passage d'une faux.

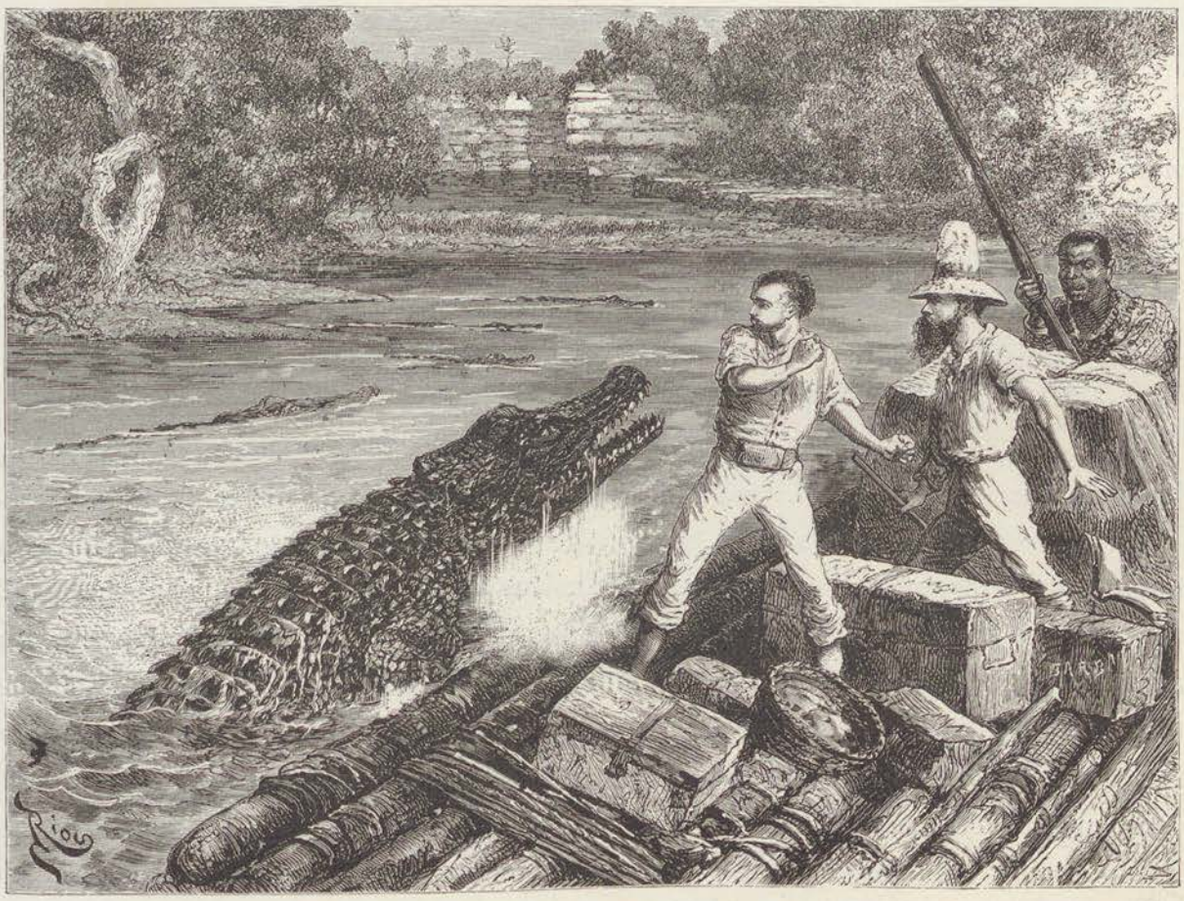
Nous rembarquons. Toutou, suivant sa déplorable habitude, se sauve dans la brousse. François le poursuit longtemps sans pouvoir l'atteindre. Personne n'a songé à observer son attitude pendant le danger. Il est probable qu'elle a dû être peu brillante, car il semble décidé à ne plus nous suivre. François revient, de guerre lasse. Toutou est condamné. Il deviendra la proie de quelque jaguar ou bien il périra de faim. Nous partons sans lui.

Nous sommes à peine à cent mètres qu'il hurle sur la berge. Il est trop tard. Un bon chien nous rattraperait à la nage. Toutou ne se jette pas à l'eau. Il est oublié. Un deuxième saut se présente devant nous, bruyant mais peu dangereux. Il est de formation différente. Ce sont des galets qui en tapissent le fond et qui, s'entrechoquant, contribuent à le rendre tapageur. L'avant du radeau touche un peu en bas du saut ; les bagages sont mouillés, mais il n'y a pas d'autre accident.

A quelques mètres de là un énorme caïman vient si près du radeau qu'Apatou lui assène sur la tête un puissant coup de pagaie. Un peu plus loin nous en voyons d'autres ; ils deviennent nombreux. Nous passons tout près d'un banc de sable où trois ou quatre

de ces énormes reptiles se vautrent au soleil. Ils se mettent à l'eau et l'un d'eux nage vers le radeau. Apatou veut lui jouer un tour de sa façon. Son intention est de l'attirer assez près et de lui broyer la tête avec le pesant levier qui nous a sauvé la vie dans le raudal. Il pousse une série de petits cris gutturaux avec lesquels les Indiens Roucouyennes ont l'habitude de les attirer.

Le caïman nage vigoureusement ; nous suivons sur l'eau ses yeux stupides et l'extrémité de sa mâchoire supérieure. Arrivé à quinze pas, il plonge. — « Attention ! » nous



PREMIÈRE ATTAQUE

crie Apatou. Chacun le cherche de son côté. Son museau émerge à côté de Le Janne qui se recule instinctivement et échappe ainsi à un terrible danger, car, au même moment le caïman lance hors de l'eau son énorme tête et une partie de son corps, et ses puissantes mâchoires se referment avec un bruit de tiroir devant la figure de notre camarade. Le Janne pâlit, on ne le comprendra que trop. Saisi, il était entraîné à l'eau, noyé et dévoré dans quelque gouffre vaseux. A partir de ce moment il voue une haine sauvage aux caïmans. Il voudrait posséder un fusil Gras avec une ample provision de cartouches pour leur faire expier leur inconvenance.

Il ne croyait guère aux caïmans qui attaquent l'homme. De mon côté, je prêtais peu de foi aux aventures de crocodiles. Aujourd'hui nous ne sommes plus incrédules.

Pourquoi, dans cette région inhabitée, ne témoigneraient-ils pas à l'homme une familiarité fondée sur l'ignorance où ils sont de son pouvoir et de ses ressources ?

La Fontaine a mis en vers une excellente recommandation dont nous devons faire notre profit dans notre situation actuelle.

« La défiance est mère de la sûreté. »

Nous la mettrons en pratique, toute répugnante qu'elle soit pour un esprit loyal.

En tout cas, je recommande à Apatou de ne plus recommencer une plaisanterie qui a failli devenir tragique.

Le ciel s'est couvert depuis notre sortie du raudal. Bientôt quelques éclairs sillonnent le ciel. Le tonnerre gronde, la pluie tombe à torrents. Nous la recevons philosophiquement, laissant aller le radeau à son gré. La surface de l'eau se hérisse de petits mamelons que nous regardons d'un œil assez maussade. Tout a une fin, surtout les grosses pluies; le jour lui-même approche de la sienne. Nous trouvons un endroit propice pour notre feu et nos hamacs, à mi-hauteur d'une berge escarpée. De notre plate-forme nous entendons un bruit sourd en aval.

Serait-ce encore un raudal ?

Les émotions de la journée, la pluie de l'après-midi nous ont un peu brisés. Nous dormons d'un sommeil lourd. Quelle désagréable surprise au réveil ! Nous avons campé sur un passage de fourmis manioc. Ce sont des fourmis rouges assez grandes, qui sont toujours accompagnées d'énormes fourmis noires à mâchoires très puissantes, dont le rôle doit être de tailler dans les feuilles les morceaux que les fourmis rouges devront transporter au magasin général. Ces animaux aiment une nourriture variée, comme nous pouvons le constater en contemplant les ravages qu'ils ont faits dans notre mobilier. Ils ont rogné la visière de ma casquette, ma sacoche, la garniture de mon chapeau. Si le cuir leur est bon, les matières amylacées semblent aussi être du goût de ces fourmis. Elles ont taillé à l'emporte-pièce une foule de croissants et d'arabesques dans la partie basse de la moustiquaire de Le Janne. Il faut dire que toute cette partie était faite de calicot empesé n'ayant pas encore été lavé. Une manche de son veston de coutil est entamée. Son mouchoir porte des dessins fort élégants, mais il est devenu impropre à remplir son usage.

3 novembre. — Le bruit que nous entendions de notre campement est dû à une petite chute insignifiante que nous franchissons sans difficulté. Le fond de galets est cause du grand tapage de l'eau dans ce saut minuscule.

Nous rencontrons pendant toute la journée une grande abondance d'arbres à caoutchouc (*hevea guyanensis*). Le guarumo (*clibadium*) règne ici dans toute sa splendeur. Son tronc blanc, avec un soupçon de violet, borde partout la rivière. Ses larges feuilles palmées, argentées en dessous, pleuvent dans l'eau en produisant de petites détonations

dans le silence profond du milieu de la journée. Ce silence est remarquable. On dirait que la nature fait sa sieste pendant les heures chaudes du jour : les oiseaux se taisent, la brise aussi. La surface de l'eau est unie comme un miroir. Les quelques paroles que nous prononçons, les plus simples coups de pagaie sont répercutés par la forêt avec une énergie extraordinaire.

Le matin et le soir seulement les animaux se réveillent ; les perruches, les toucans, les aras surtout mènent grand bruit. Quelques cabiais poussent un cri étrange qui ressemble au plus formidable des éternuements et qui a le don, la première fois, de produire chez nous un invincible fou rire.

Nous rencontrons un affluent de gauche. Ne serait-ce pas l'Areare? Et pourtant! que deviendraient alors les eaux du Tigre, du Papanémé, du Duda, etc.? Il est probable que ces divers cours d'eau se réunissent et doivent former un affluent de gauche assez considérable du Goyabero, ou bien un affluent de droite de l'Areare. Par la suite, je pus me convaincre que la rivière que nous venons de rencontrer est le Duda, grossi des divers tributaires que nous avons rencontrés depuis le Tigre jusqu'à Yavia. Au premier moment je crois être en présence de l'Areare. Le Janne ne partage pas mon avis ; car, d'après les renseignements que nous avons pu recueillir, cette rivière, à son confluent avec le Goyabero, ne présente pas avec ce dernier cours d'eau une grande différence comme largeur. Or ce n'est pas ici le cas. Le Duda, à sa bouche, n'approche pas comme importance du cours d'eau que nous descendons.

Mais, dans ce cas, cette affreuse trouée que nous avons franchie n'est pas le raudal, et nous avons toujours devant nous ce terrible inconnu. Ce sera évident, si nous ne rencontrons pas bientôt des Indiens.

La fortune nous a été favorable jusqu'à ce jour. Nous espérons que la capricieuse ne nous abandonnera pas.

Pendant cette journée, les caïmans, à trois reprises, nagent vers notre radeau. Leurs yeux et leurs museaux brillent en taches blanches sur l'eau assombrie par le reflet de la rive et nous permettent de suivre leur marche. Le premier s'approche à quinze pas, puis il rebrousse chemin. Un second, arrivé à la même distance, plonge et vient émerger, un instant après, à toucher le radeau. Le Janne et Apatou lui envoient, ensemble, chacun une balle. Il coule et va reparaître à cinquante pas. Nos camarades ont dû tirer avec trop de précipitation. Ils l'ont effrayé, du moins, car il renonce à sa poursuite.

Le dernier enfin se dirige résolûment sur nous, lorsque Le Janne l'arrête d'une balle à vingt pas. Il ne reparaît plus à la surface.

Vers le soir nous avons un orage. La pluie tombe encore drue et serrée, lorsque nous nous arrêtons pour passer la nuit. Notre campement est excellent. La berge est escarpée, mais de grosses lianes soutenues par les grands arbres obliques de la rive envoient jusqu'au niveau de l'eau leurs premières sinuosités et nous fournissent une échelle pour

l'escalade. Au delà, le sol est occupé par des musacées d'entre lesquelles s'élèvent de gros troncs et de nombreux palmiers.

Une sombre voûte de feuillage nous masque le ciel et pleure sur nous l'eau qu'elle arrête. Quelques jeunes plants, très longs et très minces, semblent s'empresser de croître pour atteindre cette voûte. Ils ont soif d'air et de lumière. Ce sont les géants de demain. Leurs grands parents gisent sur le sol, dévorés par les champignons.

Le débarquement des hamacs et de la batterie de cuisine est assez difficile. Une opération non moins laborieuse, sous cette pluie, c'est d'allumer du feu. J'y parviens pourtant en allant du petit au grand.

Le Janne me découpe de petits copeaux avec lesquels j'allume quelques brindilles qui à leur tour mettent le feu à des branches mortes. Puis nous possédons un brasier où sèchent et brûlent rapidement les plus grosses pièces de bois. Pendant ce temps, Apatou nous construit avec quelques branchages et des feuilles de palmier un abri contre la pluie. C'est un simple plan incliné sous lequel nous pouvons nous tenir accroupis pendant que notre dîner se prépare.

La pluie cesse enfin, mais le feuillage s'égoutte dans nos hamacs que nous venons de suspendre. La fatigue est plus forte que ce petit inconvénient et bientôt nous dormons d'un profond sommeil.

François se lève pendant la nuit pour reconnaître des pas qu'il a entendus dans le voisinage. Apatou pense que c'est un tatou qui l'aura éveillé.

4 novembre. — Nous ne rencontrons plus d'arbres à caoutchouc. Il nous semble extraordinaire de les voir disparaître si subitement après en avoir aperçu hier en si grande abondance. Toute la journée nous guerroyons contre les caïmans. Nous les tirons à trente pas, ce qui les fait s'éloigner à coup sûr. Il y en a d'énormes que nous pouvons contempler sur les bancs de sable. Ils dépassent comme dimension tous ceux que j'ai pu voir, tant dans les rivières que dans les collections.

Lorsque le courant nous porte du côté de ces bancs de sable, leurs terribles habitants se mettent à l'eau et il est rare que l'un ou l'autre, parfois plusieurs à la fois, ne se dirigent vers notre radeau.

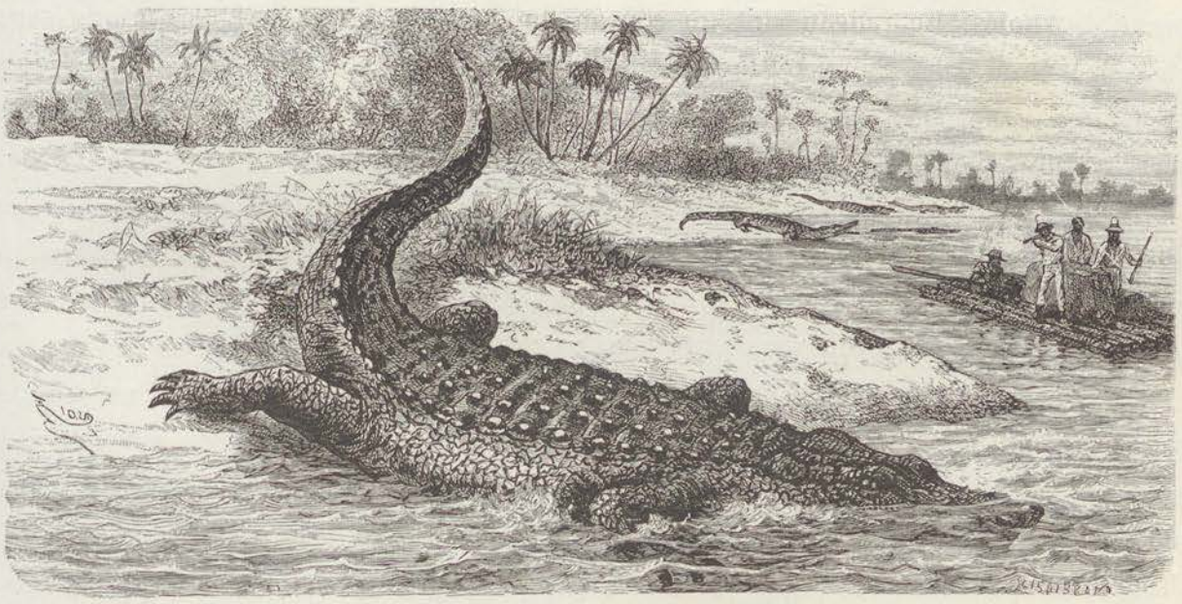
L'un deux nous donne aujourd'hui un moment d'émoi. Un banc de sable, peu élevé, taillé à pic, est devant nous. Nous passerons presque à le toucher. Un caïman exceptionnellement long et gros repose inerte sur le bord. Son ventre atteint de telles proportions qu'il semble avoir été écrasé. Que fera-t-il quand nous passerons à quelques brasses de lui ? Le Janne pense qu'il est prudent de le faire fuir en lui envoyant une balle. Au premier coup de feu le reptile entr'ouvre la gueule et se penche un peu sur le côté avec un vif tremblement de la queue. Serait-il mort, ou bien est-il simplement sur la défensive ?

A dix mètres, Le Janne lui envoie une deuxième balle qui l'atteint dans le ventre. Il

se précipite à l'eau qu'il projette violemment autour de lui. Il semble venir vers nous. Mais il a plongé laissant un peu de sang après lui et le passage libre pour nous.

Pendant la nuit du 4, les fourmis manioc achèvent leur travail de destruction sur la moustiquaire de Le Janne. L'infortuné sera livré sans défense aux piqûres des moustiques et maringouins jusqu'à ce que François lui en ait taillé une autre dans une pièce de calicot que nous possédons.

5 novembre. — Pendant cette journée les caïmans nous laissent tranquilles. Ils sont moins nombreux et moins familiers. Dois-je attribuer leur rareté relative à l'absence de ces grandes plages de sable qu'ils semblent tant affectionner? La rivière est bien



LE GROS CAIMAN SE PRÉCIPITE A L'EAU

canalisée. De nombreux bouquets de bambous viennent de nouveau disputer les rives au bois-canon.

Vers dix heures, nous éprouvons tous un sursaut occasionné par un brusque et puissant bruit de souffle. C'est un delphinidé ressemblant comme forme à un marsouin, mais de couleur plus claire, qui est venu produire avec son évent ce bruit rappelant le premier souffle d'une locomotive au départ. Nous ne sommes pas peu surpris de rencontrer ce mammifère presque au pied des Andes. A partir de ce moment nous en avons constamment autour de nous. Ils passent trois ou quatre à la file, faisant de gracieux sauts de moutons au voisinage de notre radeau.

Dans l'après-midi, François pêche à la ligne et prend trois mapouritos. Pourquoi toujours des mapouritos? Parce que probablement ils sont plus voraces qu'une foule d'autres poissons à écailles qui existent dans la rivière.

Ils sont les bienvenus pour notre dîner qui depuis longtemps se compose invariablement de viande boucanée bouillie avec du riz.

Notre campement est assez mauvais à cause du grand nombre de débris organiques qui pourrissent sur le sol et qui exhalent une odeur de fièvre et de moisissure. C'est la lutte victorieuse de l'infiniment petit contre les orgueilleux colosses. Des êtres unicellulaires anéantissent les plus grands arbres dans un temps plus ou moins long.

Tous ces détritus organiques sont phosphorescents dans l'obscurité.

6 novembre. — Il pleut légèrement au départ. Nous naviguons tranquillement sous cette pluie fine. Vers dix heures les nuages se dissipent non sans laisser au sommet des grands arbres quelques traînées de brouillard dont le soleil a bientôt raison.

Chacun s'occupe de ses petites affaires. Je relève ma carte, pendant que Le Janne prend des notes. Le radeau suit un courant honnête dans une rivière presque sans obstacle ; aussi, nos canotiers le laissent-ils aller à son gré. Ils sont occupés des moustiquaires qui ont besoin de quelques raccommodages, car on ne les traîne pas sans accrocs dans la forêt.

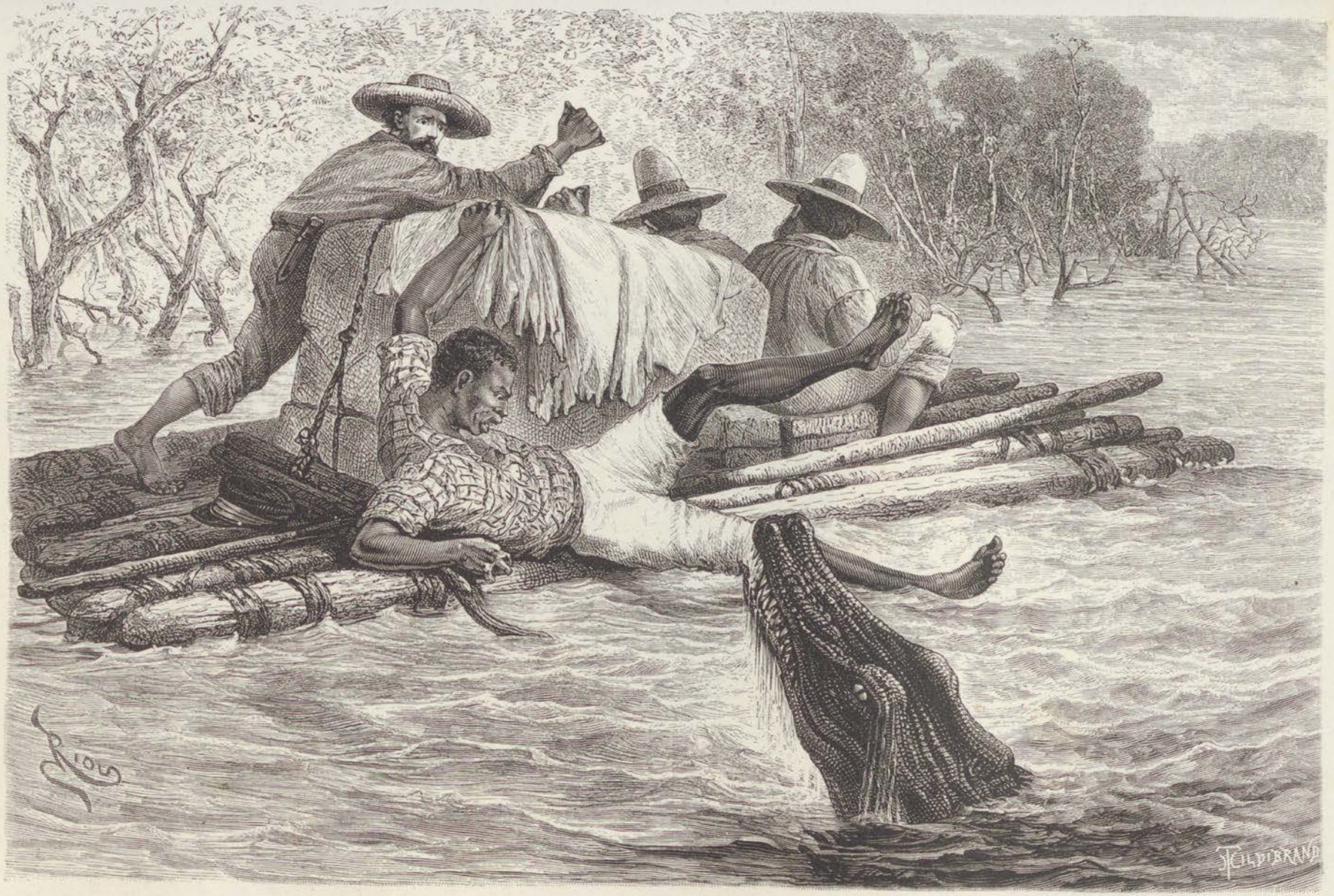
A midi moins un quart, Apatou pousse un cri qui nous glace. Il a disparu sous les flots. Nul doute possible. C'est un caïman qui vient de le happer. Quelle situation épouvantable ! Impossible de lui porter le moindre secours. Un instant nous sommes sans respiration ; un frisson nous court dans les cheveux.

Mais j'aperçois une main crispée sur une liane qui pend à l'arrière du radeau. Je saisis vivement cette main et je tire de toutes mes forces. La tête d'Apatou reparaît. Ses yeux sont rouges, sa figure exprime une suprême angoisse. Sa voix, étranglée, ne peut que répéter : « caïman ! caïman ! » Aidé de François, je le tire par les épaules pendant qu'il s'accroche de toutes ses forces aux pièces de bois du radeau. Le caïman le tient toujours. Dans quel état sera-t-il, notre malheureux compagnon ! Le Janne, armé de son fusil, attend l'apparition du monstre pour lui envoyer une balle et le forcer de lâcher prise. Apatou lui échappe enfin, et l'animal glouton reçoit un coup de feu au moment où il happe ma casquette d'uniforme qui est tombée à l'eau. Puissent balle et casquette lui avoir été indigestes ! Nous pouvons enfin examiner l'état de notre camarade.

Il porte une blessure sans gravité à la partie externe et un peu au-dessous du genou droit. Il vient d'échapper à la mort la plus horrible et il ne doit la vie qu'à des circonstances insignifiantes.

En tombant à l'eau, il a rencontré sous sa main une liane rompue qui pendait à l'arrière du radeau ; il s'y est accroché avec toute la force que donne l'instinct de la conservation.

Il n'a été saisi que par les dents antérieures de l'animal et à la partie la moins charnue de la jambe. Un rien de plus, le tibia entrait dans la gueule du monstre et nulle force humaine n'eût pu l'en arracher. On peut dire, du reste, que le caïman n'a pas lâché prise. Tout ce qu'il tenait s'est déchiré, peau et pantalon.



APATOU ENLEVÉ PAR UN CAIMAN

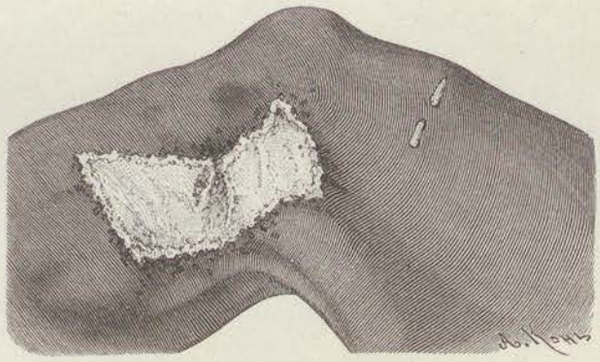
BIBL. MUSEUM PARIS

La plaie d'Apatou, longue de cinq doigts, large de trois, forme une grande tache blanche sur sa peau noire et ne laisse échapper que quelques gouttes de sang. Je fais tout de suite le premier pansement.

Voilà deux d'entre nous qui manquent de devenir victimes des caïmans. Il faut que nous nous mettions pour l'avenir à l'abri de surprises comme celles d'aujourd'hui.

Nous nous dirigeons sur la rive droite où nous apercevons des bambous ; nous accostons et François a bientôt, avec leurs tiges longues, adapté au radeau un parapet qui nous protégera ou nous donnera du moins le temps de voir le danger, si les crocodiles prennent l'habitude de nous assaillir. Pendant que François s'occupe de ce travail, Le Janne tire encore deux de ces terribles ennemis qui viennent rôder dans le voisinage.

Nous reprenons notre route. Notre blessé est hors d'état de pagayer. Nous



PLAIE D'APATOU

convenons, Le Janne et moi, de nager tour à tour, lorsque François aura besoin de notre aide.

Peu après, nous sommes de nouveau attaqués par un caïman qui, au moment où il va s'élancer, reçoit deux balles qui lui fracassent la tête. Nous goûtons la satisfaction sans mélange de le voir se renverser sur le dos et disparaître sous le radeau.

Nous sommes étonnés de ne pas rencontrer d'Indiens. Notre fusillade continuelle devrait en attirer sur la rive si le pays était habité. Nous en tirons comme conséquence que nous n'avons pas passé l'embouchure de l'Areare et que le raudal est devant nous. Cette dernière perspective est d'autant moins rassurante que notre patron, à cause de sa blessure, ne jouit plus de tous ses moyens.

Le soir, nous trouvons un agréable campement. Nous avons quelque peine à hisser notre blessé qui dit ne pas souffrir beaucoup.

Le Janne ne possède encore qu'un rudiment de moustiquaire qui se trouve être tout à fait insuffisant. Vers deux heures du matin il n'a pas encore fermé l'œil, pas plus

que les deux nuits précédentes. Je lui offre mon hamac pour qu'il puisse enfin se reposer. Il est souffrant et amaigri.

7 et 8 novembre. — Au lever du soleil j'ai peine à l'éveiller : on supporte difficilement, en effet, trois journées chaudes et trois nuits sans sommeil.

NOTRE CAMPEMENT DU 6 NOVEMBRE

Je panse la plaie d'Apatou et je la fais dessiner par Le Janne. Nous prenons un peu de café, chose bien précieuse en voyage. Nous descendons ensuite sur le radeau marmites, calebasses et objets de couchage. Ceux-ci, enveloppés dans nos caoutchoucs pour être à l'abri de la pluie, forment deux paquets. Le Janne, en descendant la berge, en laisse échapper un qui contient son hamac et celui de François avec leurs

couvertures et leurs moustiquaires. Il roule à l'eau et est immédiatement saisi par le courant. Se mettre à la nage pour le rattraper, ce serait folie. Nous faisons descendre notre blessé, nous embarquons à notre tour, mais le paquet a déjà pris une terrible avance. Le caoutchouc, heureusement, l'empêche de s'imbiber trop vite, de sorte que nous pourrons peut-être l'atteindre avant qu'il ne soit englouti.

Pourvu que quelque caïman ne vienne pas s'attaquer à cette proie indigeste! Les plus intéressés, Le Janne et François, nagent de toutes leurs forces. Nous suivons, inquiets, la disparition graduelle du paquet. Qu'on se figure, en effet, les souffrances horribles que vont endurer nos camarades s'ils ne parviennent à l'atteindre. Coucher sur le sol humide, sans couverture, parmi les feuilles pourries, être sans défense contre les moustiques les plus nombreux et les plus acharnés qu'on puisse voir! personne ne pourrait y résister. C'est la mort par la fièvre et la privation de sommeil. Courage! Nous approchons. Enfin nous sommes à portée. Il était temps. Les couvertures sont tellement imbibées que nous avons de la peine à soulever le paquet et que c'est merveille qu'il n'ait pas sombré.

Pendant ces deux journées les caïmans nous laissent parfaitement tranquilles. Serait-ce l'effet de notre parapet? Il n'est guère solide, mais la symétrie de ses barres entrecroisées ferait-elle deviner à ces brutes la présence d'êtres supérieurs munis d'une puissance redoutable? Je n'ai pas la prétention de pénétrer les secrètes pensées d'animaux de commerce si peu agréable et de nature si peu communicative. Toujours est-il qu'ils semblent avoir renoncé à nous faire voyager à la façon du célèbre Jonas, après nous avoir préalablement mis en pâtés, perspective que nous trouvons parfaitement repoussante.

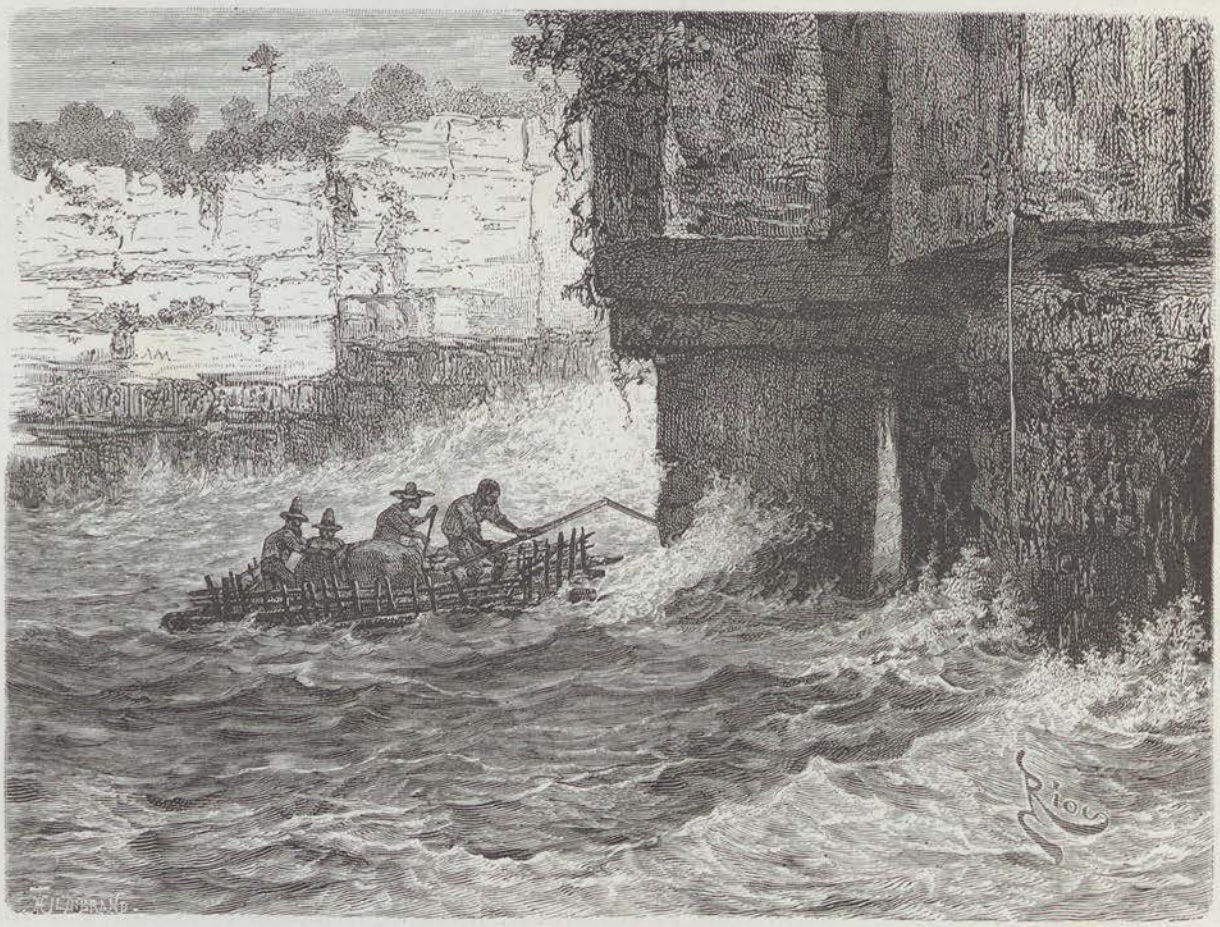
Pendant la journée du 8, nous avons encore devant nous une chaîne de collines de tous points semblables à celles que nous avons traversées le 2 novembre. Le doute ne nous est plus permis. C'est là que nous trouverons le raudal, et la bouche de l'Areare doit être derrière ces collines.

9 novembre. — A deux heures de l'après-midi, nous nous trouvons à l'entrée d'une deuxième trouée, analogue à la première. Plus prudents, cette fois, nous avons longé la rive gauche et nous pouvons accoster pour nous rendre compte de l'obstacle. L'entrée est rétrécie et forme un coude brusque dont le passage présentera quelque difficulté. Au delà, la percée est moins étroite; il y existe beaucoup de remous, mais nous ne distinguons pas de chute.

Notre vue n'embrasse qu'une faible partie de ce long boyau, et cette partie peut se franchir sans trop de danger. Confiants dans la fortune, nous nous lançons encore dans l'inconnu. A l'entrée du coude nous sommes saisis par un remous. Le radeau part comme une flèche, court vers la rive et revient en arrière avec une grande rapidité. Nous faisons ainsi trois tours complets. Au troisième nous sommes hors du remous, nous franchissons le coude et nous entrons dans le tourbillon. La largeur moyenne de la

trouée est de quarante à cinquante mètres. Les parois sont encore faites de tables de grès ; les inférieures sont noircies et vernissées. Un peu plus loin, ces parois prennent un caractère d'étrange beauté.

Les eaux ont sculpté ces blocs noircis et y ont taillé de longues rangées de magots superposés. Ce sont des chinoiseries, ce sont les ruines d'Angkor, c'est le musée de Cluny. Ces milliers de statues alignées ont pris un ton de vieux chêne enfumé. Nous sommes béants d'admiration. Nous regardons de tous nos yeux et nous oublions un



LE DEUXIÈME RAUDAL

instant notre radeau qui, pris par un remous, va passer sous une roche en surplomb, lorsque Apatou qui, malgré la gêne que lui cause sa blessure, a repris pour ce passage ses fonctions de patron, vient encore nous tirer d'affaire avec un coup de gaffe si vigoureux, que la pièce de bois se brise dans ses mains. Sans lui, nous étions encore ou broyés ou noyés. C'est la deuxième fois que notre brave camarade nous sauve la vie dans des circonstances identiques.

Nous avons plusieurs fois à lutter contre des remous avant de sortir de cette longue brèche. Chose curieuse, nous voyons de nombreux caïmans dans les endroits abrités et sans courant de ce raudal. Il faut croire qu'ils y trouvent une nourriture abondante.

A la sortie du raudal nous descendons sur la rive droite. Nous y trouvons un endroit charmant pour un campement. Quoique la journée ne soit pas bien avancée, nous nous arrêtons ici pour passer la nuit. Hourra ! nous allons rencontrer des hommes. Nous découvrons les restes d'un feu, avec ses trois pierres disposées en triangle, entre lesquelles s'avancent les pointes charbonnées des tisons éteints. Quelques arbres portent des cicatrices assez récentes de coups de sabre. Les Indiens ne sont pas loin.

Le Janne tire deux coups de fusil pour les avertir de notre présence, puis il suit le lit à demi desséché d'un ruisseau voisin, espérant trouver quelque gibier. Ce ruisseau court sur du grès dénudé percé par ci par là de réservoirs où frétillent une multitude de petits poissons. S'il avait un panier, il en ferait rapidement provision. Il revient non seulement sans poisson, mais encore sans gibier : ses coups de feu d'appel ont fait fuir les animaux.

Voulant faire des observations de soleil et donner un peu de repos à mes compagnons, je décide que nous séjournerons ici la matinée de demain. Le Janne est très fatigué : il a de l'embarras gastrique, de la fièvre et une teinte subictérique.

Le soir vient. Nous ne recevons aucune visite, mais nous passons une excellente nuit sans moustiques.

10 novembre. — Pendant que je fais mes observations de soleil, Le Janne fait de souvenir un croquis du raudal, puis il dessine notre radeau avec son parapet. A midi et demi nous nous remettons en route. Il règne au début un vent d'est qui contrarie notre marche. Il se calme vers deux heures. Nous avons devant nous une nouvelle chaîne de collines qui semble devoir encore nous barrer la route. Aurons-nous à franchir une nouvelle trouée? Il faut s'y attendre. Ces monticules viennent heureusement mourir sur la rive et nous ne rencontrons aucun obstacle.

Vers cinq heures, nous apercevons de nombreux coui-ouis sur un arbre de la rive. Le Janne veut nous procurer un de ces oiseaux. Nous accostons à cet effet : il est d'ailleurs temps de s'arrêter. Je vais m'occuper du feu. François n'est pas bon tireur, Apatou ne peut marcher, c'est donc à Le Janne de nous rapporter de quoi dîner. Il se dirige vers l'arbre qui porte notre repas. Un instant après j'entends un coup de feu et des cris de : « François! François! » Je m'étonne qu'on ait besoin d'aide pour rapporter un coui-oui. Mais ma surprise augmente encore en apercevant le pécari qu'ils traînent sur le sol. Les pécaris vivent en effet en troupes plus ou moins nombreuses; ils décèlent leur présence par leurs grognements et le bruit de leurs défenses qui s'entrechoquent. Ils laissent en outre après eux une forte odeur musquée. Or je n'ai rien perçu de semblable. L'animal que Le Janne a tué, égaré sans doute, courait sous bois à la recherche de ses compagnons, lorsqu'il est venu, au prix de sa vie, sauver celle d'un heureux coui-oui. Cette substitution de gibier ne m'est nullement désagréable. J'enlève d'abord la glande musquée que cet animal porte sur le dos.

Nous nous préparons à le dépecer, lorsque Le Janne est pris de sueurs froides et de

défaillance. Je commence à éprouver quelque inquiétude sur son état. Il est temps que nous arrivions chez les Indiens et que nous puissions en même temps nous reposer et jouir d'un régime plus convenable.

11 novembre. — Vers huit heures, nous passons devant l'embouchure d'un affluent de gauche très considérable. Cette fois c'est l'Areare, qui descend de San Juan de los Llanos en passant par le village de San Martin. Quelques trafiquants de ce village sont venus commercer avec les Indiens de la bouche de l'Areare. D'autres trafiquants de San Fernando de Atabapo ont remonté une fois ou deux le Guaviare et l'Areare jusqu'à San Martin. Nous savons que désormais nous n'avons plus à franchir qu'une *angostura*, située à peu près à moitié route du point où nous sommes à San Fernando.

La rivière, grossie de son nouvel affluent, devient plus large. Nous rencontrons quelques bancs de sable qui sont isolés de chaque rive. Nous laissons aller le radeau à son gré et nous échouons à la pointe de l'un de ces bancs. Nous sommes bien engagés, car nous ne pouvons avec le takari (longue perche de bois dur) et les pagaies réussir à nous remettre à flot. Il n'y a pas de caïmans en vue, cependant on n'est guère friand de se mettre dans cette eau argileuse, boueuse et complètement opaque. François enfin dit à Le Janne : « Prenez votre fusil et veillez, » et il est à l'eau. Je suis son exemple. Ce n'est pas sans peine que nous parvenons à dégager le radeau.

Peu après, nous apercevons une fumée épaisse derrière nous du côté de l'Areare. Elle fait sur le ciel des nuages cuivrés. Des Indiens sont là, brûlant les hautes herbes d'une savane ou une portion de forêt coupée pour l'établissement d'un village.

Chaque banc de sable que nous rencontrons ensuite est le théâtre d'un phénomène de mirage. Sa crête semble se détacher en longues flammes de sable qui s'inclinent toutes d'un même côté.

Vers une heure nous trouvons sur l'un d'eux une preuve nouvelle du passage des Indiens : huit poteaux sont plantés dans le sable en deux séries parallèles et ont dû servir à suspendre des hamacs. Tout auprès sont disposés en triangle les trois piquets d'un boucan.

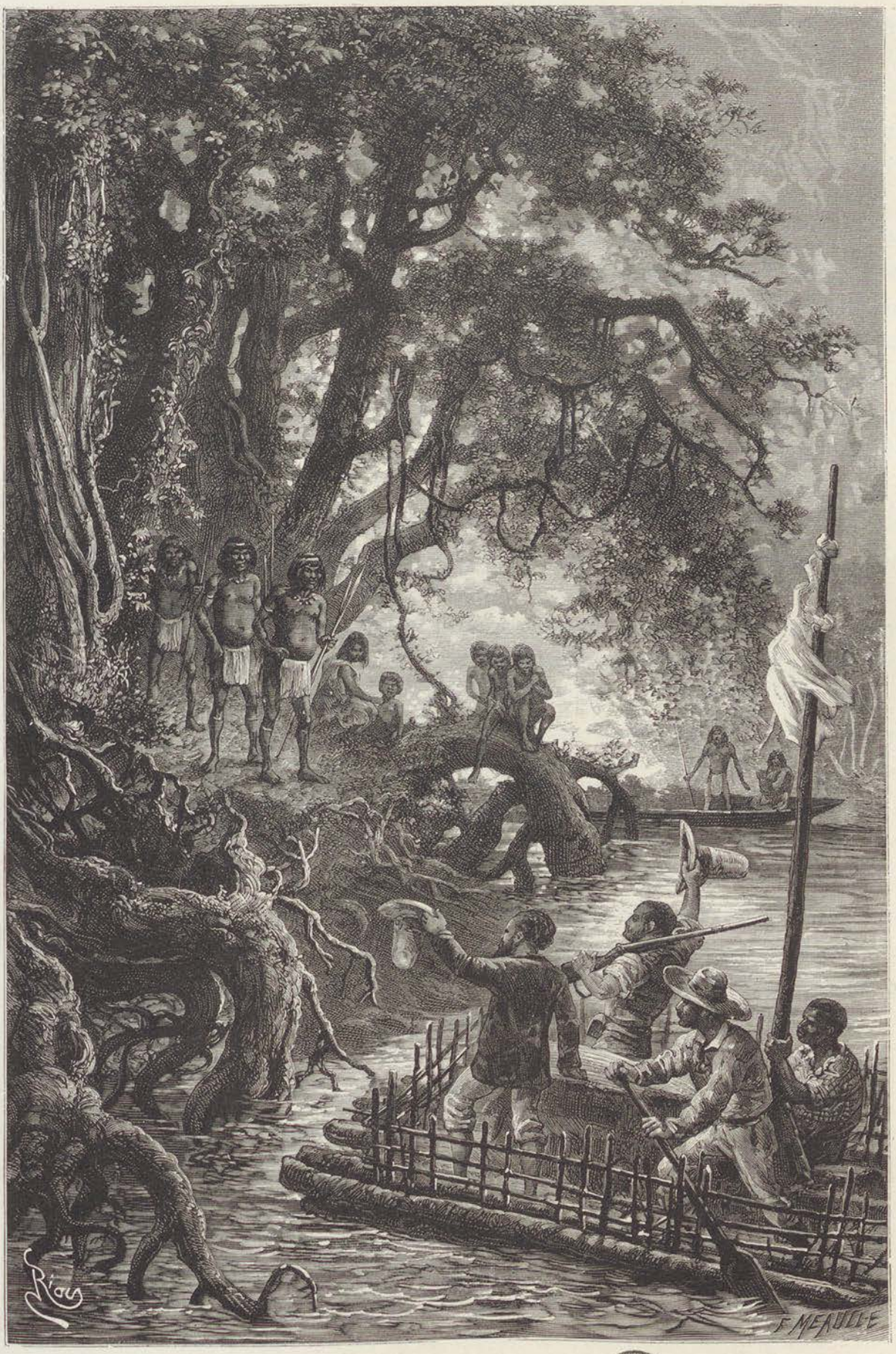
Peu après la rivière fait un coude.

« Une case ! » s'écrie François.

C'est bien vrai ! nous approchons d'une grande savane coupée à pic par la rivière. La berge fait une longue ligne rougeâtre due à une argile ferrugineuse. Une case s'élève un peu en retrait au milieu des hautes herbes et fait l'effet d'une meule de foin large et peu élevée. Nous avons encore à longer un kilomètre de forêt avant d'atteindre cette haute prairie. Dans cette partie les arbres de la rive penchent leurs branches sur l'eau.

« Des enfants rouges ! » nous crie François. C'est encore vrai.

Sur des troncs d'arbres échoués nous apercevons quelques enfants accroupis dans diverses positions, la tête un peu penchée, et nous regardant en dessous d'un air méfiant et craintif. Tout auprès se trouvent deux Indiens, debout dans leurs canots, leurs arcs



ARRIVÉE CHEZ LES MITOUAS

BIBL. MUSEUM PARIS

et leurs flèches à la main. Nous fixons une chemise blanche au bout du takari et nous dressons ce drapeau parlementaire improvisé. Je fais tirer par Apatou quelques cartouches à poudre en manière de salut. Cette fusillade a pour but de faire comprendre aux Indiens que nous sommes des amis venant leur rendre visite; des ennemis ne les avertiraient pas de leur arrivée. Elle leur fait voir en même temps que nous sommes armés et qu'il serait imprudent de vouloir nous malmener.

Cela fait, nous nageons vigoureusement dans leur direction. A mesure que nous approchons, les sauvages abandonnent leur position et escaladent la berge qui est assez escarpée. Je passe mon revolver à ma ceinture et j'endosse un veston pour le dissimuler. Le Janne se sangle de sa cartouchière et glisse deux cartouches dans son fusil. Enfin nous atteignons la rive. Je recommande à François et à Apatou de bien veiller sur le radeau pendant que nous irons, Le Janne et moi, en reconnaissance jusqu'au village.

Nous ne savons pas encore quel accueil nous recevrons, mais nous sommes bien heureux de rencontrer enfin des visages humains. Nous venons de descendre en dix-sept jours une rivière inconnue des hommes sur un parcours de cent vingt-cinq lieues. Nous avons couru de terribles dangers occasionnés autant par les caprices du Goyabero que par la stupide familiarité de ses innombrables caïmans.

Nos Indiens sont alignés sur la berge que nous escaladons lestement. Ils ressemblent à tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici. Nous avons devant nous trois hommes de vingt-cinq à trente ans, un adolescent de dix-sept à dix-huit ans et un vieillard, qui semble avoir dépassé la cinquantaine. Une toute petite clairière existe en ce point de la rive. La gauche en est occupée par un abri en feuilles de palmiers. Le sentier conduisant à la savane s'ouvre dans le fond. Les femmes y disparaissent portant dans des paniers une abondante provision de poissons. Au milieu de la clairière quelques enfants partagés entre la curiosité et la crainte semblent un instant vouloir venir se réfugier derrière leurs pères, mais se décident enfin, avec des petits frémissements et des regards effarés en arrière, à se sauver à toutes jambes sur les pas de leurs mamans.

Je me dirige, la main tendue, vers le plus âgé de nos Indiens. Il porte au cou un collier fait d'une simple ficelle à laquelle sont fixées quatre canines de jaguar. Les personnages seuls ayant l'habitude de porter des colliers, chez les hommes du moins, je ne doute pas que je ne sois en présence du chef du village, tamouchi des Roucouyennes, capitaine des Colombiens. C'est un homme de taille un peu au-dessous de la moyenne, à torse très développé, à ventre proéminent, à jambes assez grêles. Sa figure est arrondie et barbouillée de roucou; ses yeux sont légèrement obliques, roux et très brillants, ses pommettes saillantes.

Pensant que ces Indiens ont peut-être remonté l'Areare jusqu'à San Martin et qu'ils ont eu l'occasion d'apprendre quelques mots d'espagnol, j'aborde le chef par un « *buenos dias, señor capitan*, » que j'accompagne de l'éclat de rire obligatoire. Il me serre la main et me rend mon éclat de rire. Le Janne lui touche la main à son tour

pendant que j'échange avec les autres hommes des poignées de main et des rires bruyants. L'un d'eux sait quelques mots d'espagnol et nous servira d'interprète auprès de ses camarades. Nous leur faisons entendre que nous voudrions visiter leurs cases et nous reposer chez eux. Nous nous mettons en marche et nous traversons à la suite de nos Indiens un rideau de forêt de cinq cents mètres d'épaisseur qui nous sépare de la savane. Le sentier est assez large, bien battu, bordé de commelynas, d'une musacée, de nombreux mélastomas aux étamines recourbées et à larges feuilles tomenteuses, derrière lesquels s'élèvent les grands arbres avec leur gréement de lianes enchevêtrées. Un serpent gris noirâtre traverse le sentier devant nous sans que personne se dérange pour punir sa témérité. En débouchant dans la prairie nous apercevons trois cases, distantes l'une de l'autre de cinq à huit cents mètres environ et occupant les sommets d'un triangle rectangle. Dans le voisinage de chacune on a ménagé des bouquets d'arbustes envahis par les lianes herbacées qui forment de sauvages bosquets au milieu des hautes herbes de la savane.

Nous nous dirigeons vers la case la plus rapprochée. De nombreuses carapaces de tortues calcinées forment de larges taches blanches dans la verdure qui borde le sentier. De grands chiens maigres, à peau tigrée, à oreilles droites, à museau allongé, ont vu venir les étrangers, et nous reçoivent avec des aboiements à en perdre la respiration. Ils semblent fort décidés à entamer nos mollets, mais ils reçoivent de leurs maîtres une correction qui les décide à garder, non sans quelques sourdes velléités de révolte, une attitude plus calme et plus hospitalière. Un coq et sa compagne picorent au voisinage de la case. Celle-ci, de loin, a l'aspect d'une grande ruche. De près, je vois qu'elle est composée d'une charpente recouverte de feuilles de palmiers. Les pièces de bois qui y entrent, et qui forment deux rangées de piliers à l'intérieur, sont reliées par des lianes. Chaque côté de la case est fait d'un plan légèrement brisé en son milieu. Chaque extrémité est bouchée par un pignon plan percé d'une ouverture qui se ferme avec une porte en feuilles de palmiers. Les deux pans de la toiture ne se rejoignent pas exactement et ménagent entre eux une longue ouverture par où vient la lumière et s'échappe la fumée.

En pénétrant dans cette case nos yeux ont quelque peine à s'habituer à l'obscurité. Nous distinguons enfin quelques femmes accroupies, derrière lesquelles de petits enfants nus se dissimulent de leur mieux, tout en glissant vers nous, par-dessus l'épaule maternelle, un coup d'œil aussi curieux que peu rassuré. Nous renouvelons nos poignées de mains et nos éclats de rire. Les enfants pleurent, nous leur tapotons un peu les joues, ce qui semble les rassurer bientôt.

Je fais comprendre à nos Indiens, à l'aide de notre interprète, que je voudrais leur acheter des provisions de bouche, cassave, poisson, tout ce qu'ils pourront nous fournir enfin. Je voudrais en outre acheter un canot et payer deux hommes pour nous accompagner jusqu'au prochain village, après que nous nous serons reposés chez eux.

Je leur explique qu'Apatou a été blessé par un caïman et qu'il serait nécessaire qu'un homme lui prêtât son aide pour venir au village. Un autre aidera François à mettre au sec sur la berge nos bagages humides et quelque peu moisis. Je leur distribue de menus objets, hameçons, ciseaux, couteaux, aiguilles, pour ces petits services. Ils ont l'air enchanté. Nous leur trouvons bonne physionomie et nous sommes absolument convaincus que nous avons affaire à de braves gens.

Le Janne me dit qu'il leur trouve un air de famille avec les habitants de l'Indo-Chine ;

VISITE DANS LA HUTTE DES MITOUAS

les yeux sont moins bridés, le nez est moins perdu au milieu des joues. A part cela, c'est la même taille, la même peau d'un jaune brûlé que celle de l'Annamite des campagnes, qui travaille, le torse nu, dans les rizières. Chez les uns et les autres, les cheveux sont noirs avec un reflet rougeâtre, épais, lisses, les pommettes sont saillantes, le buste est développé, les jambes sont grêles et arquées ; le gros orteil est fortement séparé des autres qui sont courts et cylindriques. Chez ces Indiens, en général, l'œil est d'un roux foncé. Les hommes portent les cheveux coupés droits sur le front, à un doigt des sourcils, et un peu longs en arrière et sur les côtés. Leur costume se compose du *calimbé* ou pièce d'étoffe de coton, venant, après avoir passé entre les cuisses, se re-

plier en avant et en arrière, sur une cordelette faisant ceinture, pour retomber ensuite au niveau des jarrets. Il est complété par des jarretières en feuilles de palmier enserrant les biceps et les jambes au-dessus du mollet et à la cheville. Une feuille semblable fait couronne autour de la tête. Ils portent des colliers à plusieurs tours, faits de graines noires ressemblant à celles du balisier, entremêlées de quelques perles en verre, bleues et rouges.

Les colliers du capitaine et de son fils sont différents. Nous avons parlé du premier, l'autre est fait de défenses de pécaris fixées à une cordelette.

Les hommes ont une certaine noblesse dans la démarche ; mais les femmes, si toutefois on peut donner ce nom aux femelles que nous avons sous les yeux, ont un air de bestialité et une démarche alourdie qu'expliquent peut-être les durs travaux qui leur incombent et le vêtement disgracieux qui les recouvre et les fait ressembler à des lanternes chinoises froissées ou à des vessies mi-dégonflées.

Trois sont jeunes mais déjà flétries. Leurs cheveux sont coupés, mais plus longs que ceux des hommes ; elles les séparent en deux bandeaux ou plutôt en deux touffes emmêlées qui n'ont jamais vu le peigne. Leur costume se compose d'une chemise ou plutôt d'une manière de sac avec des trous pour laisser passer la tête et les bras. L'étoffe de ce vêtement est de leur fabrication. Elle est faite de fibres végétales pilées et réunies en masse comme une sorte d'amadou. Il n'est guère besoin de dire que ce tissu n'a rien de moelleux et refuse absolument de se mouler au corps. L'écorce qui sert à le faire est employée comme papier à cigarettes par les Roucouyennes, qui lui donnent le nom de *taouari*.

Elles portent des colliers en verroterie à un seul rang.

Un homme et une femme sont atteints de carate (bleu).

Tout le village se réunit dans notre case, aussi avons-nous bientôt fait connaissance avec tout le monde.

La langue de ces Indiens est très gutturale ; l'*h* aspirée y revient à chaque mot.

Le sol de la case au moment de notre arrivée est jonché de poissons d'espèces variées ; certains ont un mètre de long. J'en achète quelques-uns que Le Janne dessine avant qu'on les fasse cuire. Le plus remarquable est recouvert d'une cuirasse de plaques écailleuses très dures et très rugueuses ; il possède une tête énorme, des branchies en houppes. C'est un lophobranche connu sous le nom de cuirassier. La matière cérébrale est très développée chez ce poisson. La masse musculaire est jaune après la cuisson. Apatou me dit que les trous que nous avons remarqués dans certaines *barrancas* ont été creusés par les cuirassiers.

Nos compagnons nous ont rejoints et bientôt nous mangeons, avec de la cassave fraîche, des poissons bouillis et rôtis que les femmes ont préparés à notre intention. Les Indiens de leur côté, accroupis sur leurs talons ou assis sur de petits bancs concaves, très bas, forment cercle autour de grandes jattes en terre noircies au feu où ils puisent

avec la main droite des morceaux de poisson qu'ils portent à leur bouche avec la main gauche. Ils y font tremper de la cassave qu'ils mangent de la même façon.

Puis, c'est le tour du poisson rôti. De temps en temps, ils se versent dans une calebasse l'eau d'une poterie aplatie, à large goulot droit, de forme assez élégante. C'est un repas interminable. Des monceaux de poisson sont engloutis et on cuisine toujours. J'aperçois dans un coin un régime de bacoves. Le Janne ne connaît pas cette banane dont on fait un cachiri excellent. J'en fais écraser quelques-unes dans de l'eau et je fais cuire cette pulpe grossière. L'épais breuvage obtenu est trouvé exquis par mon compagnon qui est enchanté de pouvoir enfin faire entrer quelques fruits dans son alimentation.

Quoique nos Indiens semblent justifier amplement le proverbe « l'appétit vient en mangeant », leur estomac n'est pas tellement élastique qu'il n'arrive à se remplir. Je puis donner notre linge à blanchir aux femmes du village et j'essaye de tirer quelques renseignements des hommes qui nous entourent. D'après ce que je puis constater, ils connaissent San Martin, mais point San Fernando.

Nous trouverons quelques pueblos d'Indiens en aval ; le village le plus rapproché est à un jour de canotage. Deux hommes veulent bien nous accompagner jusque-là et recevront en payement chacun un sabre d'abatis.

Le capitan nous cède un canot en échange d'une hache et d'un lambeau d'indienne.

L'argent n'a pas cours ici bien entendu ; il n'est pourtant pas inconnu, car j'aperçois au cou d'une petite fille deux pièces de cinquante centimes à l'effigie de Louis-Philippe et de Napoléon III.

Comment ces pièces françaises se trouvent-elles ici ? c'est le moment de répondre : Mystère ! comme dans les romans populaires. Mais n'y a-t-il pas une grande ironie du hasard dans le rapprochement de ces deux souverains sur la poitrine d'une petite Indienne au fond des bois de l'Amérique du Sud ?

Nos Indiens possèdent comme mobilier leurs hamacs, quelques poteries, quelques petits bancs concaves, des plastrons de tortue servant de siège, trois haches, un sabre d'abatis ; leurs armes se composent d'arcs et de flèches ; ils n'ont pas de sarbacanes et ne se servent pas de curare.

La nuit est venue. François nous a disposé nos hamacs avec leurs moustiquaires à l'intérieur de la case.

Nous causons avec nos Indiens à l'extérieur, toujours par l'intermédiaire de notre interprète. Les femmes ont allumé au grand air des feux au-dessus desquels elles font boucaner le poisson qui reste. Je n'ai pas songé à demander le moyen employé pour faire une pêche si fructueuse. J'ai tout lieu de penser que ce poisson a dû être enivré avec le nicou (*Robinia Nicou*), car il ne porte pas de blessures faites avec la flèche, et je ne vois pas de filets chez ces sauvages.

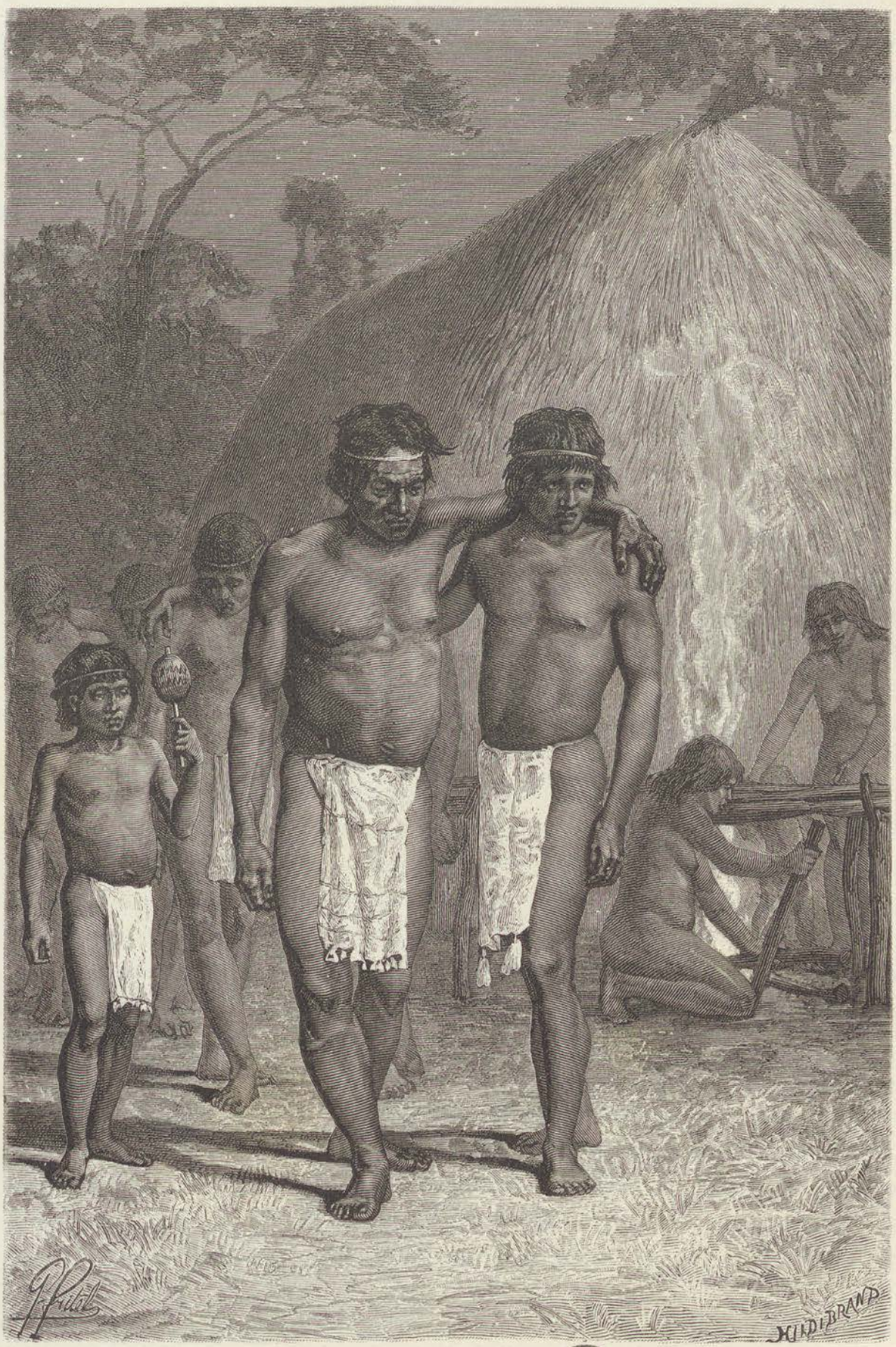
Il fait un clair de lune superbe. Le ciel est sans nuages, il règne une légère brise, l'air est frais. Tout serait pour le mieux sans les moustiques qui sont venus avec le soir.

Le capitan et son fils ont regagné leur demeure. Nous prions les trois hommes qui restent de vouloir bien nous donner un échantillon de leurs chants et de leurs danses. Ils font d'abord quelques difficultés; mais je me suis aperçu dans la journée que ces infortunés n'avaient pas de tabac et fumaient avidement nos bouts de cigares. Je prends trois cigares dans ma poche, je les leur offre et ils consentent enfin à ce que nous désirons. Leur chant est très mélancolique et assez mélodieux, mais fort monotone, car il ne se compose que d'une seule phrase qui se répète indéfiniment. L'un d'eux secoue en mesure une gourde contenant des graines dures et traversée par un roseau. Cette gourde est ornée de dessins semblables à ceux des poteries. Les femmes sont trop occupées pour prendre part à ces jeux. Les enfants, en revanche, se mettent à la file derrière les hommes et, comme eux, tout en marchant, frappent la terre en cadence de leur pied droit. Tout ce monde paraît heureux. Ayant peu de besoins, ces hommes sont vite satisfaits. Vers dix heures, nous gagnons nos hamacs et, pour la première fois depuis dix-sept jours, nous goûtons un sommeil paisible sous un toit.

12 novembre. — Au lever, nous courons dans la savane qui est coupée de nombreux sentiers, dont plusieurs sans issue, sans doute pour égarer les indiscrets. A diverses reprises je veux me faire montrer l'abatis, car je ne doute nullement qu'une plantation de manioc et de bananes ne soit cachée dans la forêt. Chaque fois on me remet à plus tard. Notre journée se passe à prendre des croquis, des photographies, à faire des observations de soleil et de météorologie. Demain, nos bagages seront secs et nous partirons le 14 au matin.

Après le dîner, tous les habitants, grands et petits, hommes et femmes sont réunis près de notre case. Tous paraissent gais. Les hommes recommencent leur chant monotone et leur danse boiteuse qui n'ont plus le pouvoir de nous intéresser. Les moustiques sont nombreux et cuisants. Aussi nous couchons-nous, non sans avoir disposé nos fusils par terre sous nos hamacs. Apatou s'aperçoit bientôt d'un tripotage qui lui paraît suspect. Pendant que les chants continuent au dehors, les femmes enlèvent les armes et ustensiles qui se trouvent dans la case. Il m'éveille pour me faire remarquer la chose ; mais je pense que nos Indiens vont simplement s'installer dans les cases voisines, laissant celle-ci à notre disposition. Je me rendors bien tranquille. Apatou m'interpelle de nouveau : « Moun là faire mauvais ! » Les chants ont cessé. Nous sautons à terre et nous sortons armés de nos fusils.

Tout le monde a disparu. François et Apatou veillent ici pendant que je vais avec Le Janne m'assurer que les autres cases sont aussi abandonnées. Ce n'est pas sans inquiétude que nous constatons le fait. Pourquoi nos Indiens se sont-ils enfuis? Est-ce pour nous voler nos bagages? Il n'y a pas une minute à perdre. Il faut tâcher de les rejoindre. Le Janne tire deux coups de fusil pour leur faire voir que nous nous sommes



DANSE DES MITOUAS

BIBL MUSEUM PARIS

aperçus de leur fuite. Il espère que, s'ils sont encore au dégrad, ils s'embarqueront au plus vite sans prendre le temps d'emporter nos bagages, qui sont étalés sous l'abri en feuilles de palmiers construit près de la berge. Nous nous élançons à travers la forêt, marchant aussi vite que nous le permet l'obscurité. Nous ne traversons pas ce bois sombre sans regarder de côté, car rien ne serait plus facile que de nous décocher des flèches à bout portant, et, si nos Indiens ont l'intention formelle de nous voler, ils ne se feront pas scrupule de nous tuer. Nous arrivons enfin sur la berge. Un rayon de lune éclaire la rive et la clairière. Nos bagages sont intacts ; notre radeau est paisiblement échoué. En revanche, tous les canots ont disparu, même celui que nous avons acheté. En l'état, nous poussons un grand soupir de soulagement. Le Janne tire deux nouveaux coups de fusil qui feront croire à nos fuyards que nous veillons au dégrad et qui les empêcheront d'y venir fureter de sitôt. Puis nous revenons vers la savane. En chemin, un animal assez grand traverse brusquement le sentier devant moi et je crie à Le Janne : « Attention ! » mais il a reconnu un chien que les Indiens ont oublié dans leur précipitation. Bientôt il hurle sur la berge derrière nous. Je suis bien sûr que ses maîtres ne viendront pas le reprendre tant que nous habiterons leur village.

Nous avons bientôt rejoint et rassuré nos compagnons qui ont été sur le point de venir vers nous en entendant les deux coups de fusil que Le Janne a tirés sur le bord de l'eau. Cette alerte nous a ôté le sommeil. Nous ranimons avec quelques bûches le feu d'un des boucans. Nous tenons nos fusils à notre portée, prêts à tout événement et nous causons longtemps en fumant quelques cigares. Rien ne bouge. Nul autre bruit que les longs hurlements du chien abandonné ne vient troubler le silence profond de la nuit. Nous regagnons nos hamacs et nous nous réveillons assez tard dans la matinée.

13 novembre. — Nous trouvons dans un coin notre linge mouillé que nous étendons sur l'herbe au soleil, et les sabres d'abatis que nous avions donnés aux deux hommes qui devaient nous accompagner. Seul, le capitan s'est montré indélicat en emportant le prix d'un canot qu'il ne nous a pas livré.

Nos Indiens ont oublié leur coq et leur poule qui, avec leurs chiens, constituaient toute leur richesse en animaux domestiques. Nous ne nous faisons aucun scrupule d'enlever ces volatiles pour prix de notre canot.

Notre radeau déchargé pendant deux jours s'est un peu séché, il enfonce beaucoup moins et il portera encore notre fortune. Brave radeau ! ne nous a-t-il pas sauvé la vie plus d'une fois ? Quand je songe aux frêles canots que l'on creuse dans un tronc d'arbre, à leur peu de stabilité, à l'audace des caïmans dans cette rivière que nous venons de descendre, je suis presque tenté d'être heureux de la fuite de nos Indiens ? Car jusqu'ici tout ce qui nous a semblé un malheur sur le moment a tourné à notre avantage.

Vers midi, nos bagages parfaitement secs sont disposés sur le radeau et nous reprenons notre navigation. Nous longeons d'abord la savane, puis nous nous trouvons de

nouveau entre deux forêts. De place en place un arbre brûlé indique un ancien campement d'Indiens.

Des goëlands nombreux font tapage sur nos têtes lorsque nous approchons de quelque banc de sable où ils ont dû déposer leurs œufs. Des marsouins sans nombre viennent souffler à la surface et font leurs plongeons gracieux tout autour du radeau. Le soir, nous couchons de nouveau dans la forêt.

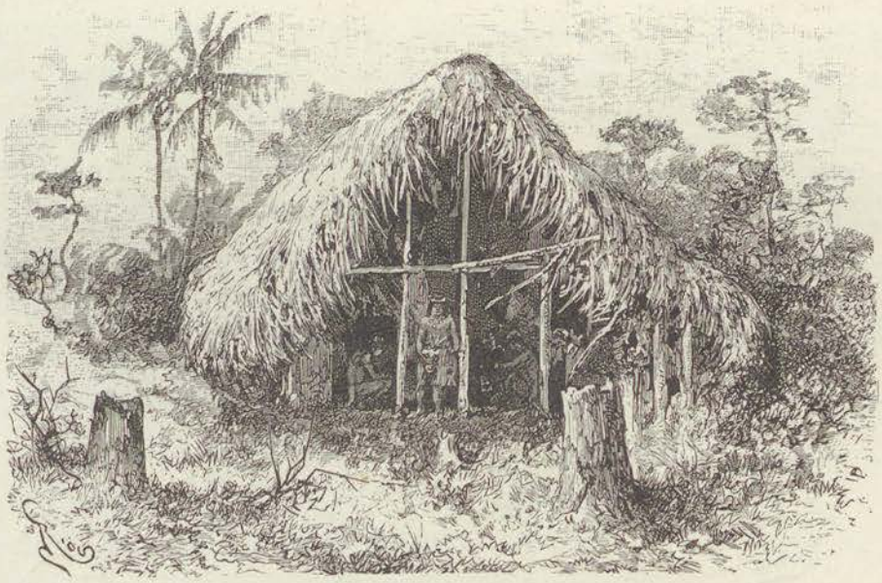
14 novembre. — Nous rencontrons sur divers bancs de sable des pièces de bois régulièrement enfoncées dans le sol, débris de campements abandonnés. La navigation est assez pénible pour Le Janne et pour moi, qui, peu habitués à pagayer, sommes obligés à chaque instant, pour éviter une épave, de remplacer Apatou que sa blessure a mis hors de service. L'après-midi, nous avons devant nous une île jeune, dont la végétation vert tendre fait une tache gaie dans le paysage. Un canot s'en détache. Notre lorgnette nous permet d'y distinguer une famille d'Indiens. Nous les hélons, du plus loin, mais ils gagnent vivement la rive gauche et disparaissent dans le bois, laissant leur canot amarré sur le bord. Nous arrivons bientôt auprès de cette embarcation qui ferait magnifiquement notre affaire. J'éprouve une violente tentation de m'en emparer, après avoir déposé en payement, sur la rive, une de nos superbes haches américaines. En l'ouvrant avec le feu, et en y adaptant un bordage, ce canot serait à même de nous porter avec nos bagages et nous pourrions beaucoup plus vite atteindre San Fernando. Tel quel, il nous serait aussi de la plus grande utilité pour nos chasses à venir. Nos provisions s'épuisent. Il ne nous reste guère de riz. Une arrobe de maïs constitue toute notre provision de farineux, car la fuite précipitée de nos Indiens de la savane nous a empêchés de faire provision de cassave.

Nous ne pouvons chasser, notre radeau étant trop peu maniable, et nos réserves de viande ne se composent que d'une boîte de *corned beef* et d'une boîte de sardines.

Je songe à notre blessé, au temps que nous gagnerions. Malgré tout, Le Janne n'est pas partisan de l'achat forcé qui m'est venu en tête, et il trouverait mérités les mauvais tours que le propriétaire dépossédé pourrait nous jouer par surprise en nous rattrapant quelque nuit et en disloquant ou pillant notre radeau. Nous nous arrêtons de bonne heure pour tâcher de nous procurer quelque gibier. Naïfs! il est comme les amis : on ne le trouve que quand on n'en a que faire.

15 novembre. — Au point du jour nous sommes en route. Chaque matin, vers cinq heures, je réveille François qui nous prépare un peu de café et fait cuire le riz qui composera notre déjeuner et nous soutiendra jusqu'au soir. Vers huit heures, nous apercevons un Indien pêchant, dans son canot, à la bouche d'une crique de la rive gauche. Il nous hèle le premier. Nous nous dirigeons vers lui, et le courant nous permet d'accoster. Il est accompagné d'un garçonnet de treize à quatorze ans et d'un enfant de sept à huit ans. Il est barbouillé de roucou des pieds à la tête. Il parle couramment l'espagnol. C'est évidemment un échappé de la civilisation. Il a pris un superbe gymnote

et un autre poisson. Son village n'est pas loin; il a des provisions à nous vendre. Nous pousserions des hourras, quoique cet Indien rouge, parlant si bien l'espagnol, ne nous inspire qu'une médiocre confiance. Le Janne prend son fusil, je passe mon révolver à ma ceinture, et, après avoir recommandé à nos compagnons de bien veiller en nous attendant, nous prenons place à côté de notre Peau-Rouge. Son canot est très long, très peu large et d'une instabilité parfaite. Nous sommes assis sur le fond, les jambes serrées, dans une position très fatigante. Nous nous engageons dans la crique. Notre marche est très rapide, mais nous heurtons fréquemment des arbres submergés, des branches inclinées, et c'est vraiment un bonheur que nous n'ayons pas chaviré dans cette navigation d'un quart d'heure.



HUTTE MITOUA DANS LA SAVANE

En arrivant au dégrad, nous trouvons un autre Indien qui descend du village, son arc et ses flèches sur l'épaule. Il rebrousse chemin pour nous accompagner. Nous suivons dans la forêt un sentier à peine tracé, nous traversons un ancien abatis déjà envahi par les arbustes, mais où nous remarquons encore quelques chétifs bananiers, puis nous franchissons un petit pont jeté sur un ruisseau, encadré et formé de deux minces troncs de palmiers. Une liane tendue d'un bord à l'autre sert de parapet à ce pont tremblant. Nous débouchons enfin dans une savane. Nous n'y voyons qu'une case formée d'une toiture montée sur des piliers, sans murs ni pignons, vers laquelle on nous conduit. Nous y trouvons un troisième Indien, avec deux femmes et quelques enfants.

Les hommes sont solides, petits, mais bien découplés. Deux d'entre eux sont atteints d'une sorte d'ichthyose très remarquable par la forme des squames. Leur peau semble couverte d'arabesques; son aspect est moiré; on la dirait tatouée avec une patience infinie.

Serait-ce une tache originelle chez toutes les Indiennes du Guaviare? Les femmes sont absolument laides.

Quatre hamacs, quelques poteries, des arcs et des flèches forment tout l'ameublement de la case.

Les femmes viennent de fabriquer de la cassave. Celle-ci est encore un peu molle ; elle aura besoin, pour se conserver, d'être séchée au soleil. Nous en achetons quelques galettes, ainsi qu'un régime de bananes que les hommes vont nous cueillir. Nous nous faisons préparer à manger un peu de poisson bouilli avec du piment et des bananes. Notre appétit est immense et nous dévorons à belles dents ce *sancocho* qui est presque une friandise pour nous. Mais il est temps de rejoindre nos compagnons qui doivent nous attendre pour déjeuner.

SUR LES TALONS DES MITOUAS

Depuis quelque temps, nos Indiens parlent très haut entre eux. Au moment de partir, ils refusent de transporter jusqu'au radeau les provisions que nous avons achetées.

Ils nous rient au nez sans se gêner autrement.

Serions-nous chez des chenapans? Nous élevons la voix à notre tour. Le Janne caresse son fusil qu'il a couché sur son bras. J'ai ramené mon révolver en avant. Nous parlons en maîtres. Nos Indiens deviennent plus respectueux. Ils chargent les provisions et se mettent en route vers le dégrad. En y arrivant, Le Janne me fait remarquer qu'il leur serait bien facile de nous faire chavirer dans le trajet. Nous irons donc par terre jusqu'au radeau. — Mais ! — Pas de mais ; en route !

Nous sommes entrés en défiance. Nous faisons marcher nos Indiens devant nous, ce qui semble les contrarier beaucoup, car à chaque instant l'un ou l'autre trouve un prétexte pour s'arrêter ; mais nous le surveillons et nous attendons qu'il ait repris sa place. Nous

revenons vers la savane ; nous longeons la forêt pendant quelque temps et nous nous y engageons. Il n'y existe pas de sentier, aussi forçons-nous nos Indiens de ralentir le pas et nous marchons sur leurs talons. Nous traversons le ruisseau encaissé, sans pont cette fois, et en faisant une gymnastique vigoureuse. Nous atteignons enfin le radeau après une marche des plus fatigantes.

Les femmes et les enfants du village sont déjà sur la berge. Trois canots sont cachés sous les branches tout près de ce point. J'en achète un au prix d'une hache. Nous l'amarrons à tribord, le long du radeau, et nous nous remettons en route, en contemplant avec une certaine satisfaction l'air désappointé de ces Indiens naguère si insolents.

Question d'intuition. Nous sommes convaincus, Le Janne et moi, que, sans notre défiance et notre fermeté, nous aurions été victimes d'une machination quelconque.

Dans l'après-midi, nous rencontrons successivement trois canots. Le premier se sauve en toute hâte devant nous. Le second porte un homme, une femme et un enfant. Malgré nos assurances d'amitié, ces Indiens se tiennent loin de nous. Ils nous disent qu'ils se rendent à San Martin. Le dernier canot porte encore une famille. Le mari et la femme ont de bonnes figures. Ils nous abordent en toute confiance. Ils n'entendent pas l'espagnol, de sorte que nous n'en pouvons tirer aucun renseignement. Nous leur achetons quelques bacoves. Ils nous en offrent plus que nous n'en désirons. Nous ne nous séparons pas sans nous être serré la main.

Vers le soir, nous apercevons un canot vide amarré à la rive. Y aurait-il une case dans les environs? Demain matin nous tirerons des coups de fusil pour appeler les habitants, car notre devoir est de visiter le plus d'Indiens possible.

Nous entamons notre dernière boîte de *corned beef*. Que la cassave fraîche nous semble délicieuse à la place de notre riz sempiternel !

Nous passons ici une nuit excellente, presque sans moustiques.

16 novembre. — Au réveil, nous brûlons une cartouche pour appeler le possesseur du canot. Nous attendons longtemps. Personne ne venant, nous partons. Nous avons d'abord quelque peine à nous dégager des épaves enchevêtrées qui hérissent le fond, près de la rive. Enfin, nous sommes en route. Au même moment, nous voyons deux Indiens prendre place dans l'embarcation et se diriger vers nous. Ils ressemblent, pour la physionomie et le costume, à tous ceux que nous avons déjà rencontrés. Ils savent quelques mots d'espagnol, donc ils ont parfois des rapports avec les blancs. Ils ne connaissent, ce qui me semble assez difficile à admettre, ni San Martin, ni San Fernando. Je suis plutôt tenté de croire qu'ils ne veulent nous fournir aucun renseignement. Ce sont des Indiens d'avant-poste. Ils ont dû être souvent trompés et maltraités, car, c'est bien triste à dire, il est rare que le sauvage n'ait pas beaucoup à souffrir de son contact avec les premiers hommes civilisés. Ceux-ci l'abordent en conquérants, et profitent de son ignorance pour lui escroquer ce qu'il possède. Un trafiquant s'est vanté à nous d'avoir obtenu, pour un bouchon de carafe, auquel il

attribuait une grande puissance de sorcellerie, dix paniers de couac (farine de manioc torréfiée) ayant une valeur de cent francs. La famille de l'indigène n'est guère plus respectée que sa propriété. Rien d'étonnant, par suite, dans le peu de sympathie qu'il accorde au blanc. Sitôt qu'il possède une hache, un sabre d'abatis, quelques perles pour en faire des colliers, quelques lambeaux d'indienne, il n'éprouve plus que de la répulsion pour les trafiquants. Et nous ne sommes pas autre chose aux yeux des Indiens dont nous traversons le territoire.

NOUS AVONS QUELQUE PEINE A NOUS DÉGAGER DES ÉPAVES (P. 487)

Nos deux Peaux-Rouges nous accompagneront, au prix d'un couteau, jusqu'au prochain village, qui est peu distant. Depuis une demi-heure nous naviguons bord à bord, lorsque nous voyons venir un canot monté par un Indien et sa famille. Nous le hélons ; il vient à nous. Son village n'est pas loin ; il veut bien nous y conduire. Tout cela est dit en espagnol. Pendant que nous lui parlons, les autres Indiens ont tiré au large, après nous avoir volé notre ligne de pêche qui était fixée au parapet du radeau.

Notre nouveau compagnon nous prend à la remorque. Sa femme et lui pagayent avec vigueur. Je m'étonne que leur canot, très étroit et très instable, ne chavire pas. Enfin nous atteignons sans accident la bouche d'une crique de la rive droite. Cette

crique a un débit assez considérable. Son eau est jaune rougeâtre. L'entrée en est gardée par deux énormes caïmans qui trouvent dans les nombreux et volumineux poissons passant à leur portée une nourriture agréable. Leurs larges têtes et leurs yeux fixes respirent une quiétude incomparable et une bêtise absolue. A l'approche du radeau ils ont coulé un instant, pour reparaître petit à petit à la même place.

Depuis que nous avons franchi le *raudal*, nous sommes débarrassés des poursuites émouvantes de ces horribles reptiles. Nous n'y songeons plus qu'aux moments où Apatou, souffrant davantage de sa blessure, profère contre les caïmans les plus épouvantables menaces. Il passerait le reste de son existence à inventer des tortures pour ces animaux. Il parle de fer rouge pour leur crever les yeux, que sais-je? Il voudrait faire partie de l'équipage d'une chaloupe à vapeur envoyée dans le Guaviare pour les détruire avec le canon.

Nous amarrons solidement notre radeau à la rive droite de la crique et nous examinons un peu nos nouveaux compagnons. L'Indien est un garçon de vingt-cinq ans environ, de figure sympathique, bien fait, aux membres trop arrondis peut-être. Il est très propre. Sa peau, d'un jaune chaud, est peu foncée. Il porte le bandeau et les jarretières en feuilles de palmier. Il a aux oreilles des bâtonnets de roseau qui en traversent les lobules et dont l'un des bouts est orné de plumes rouges.

Sa femme a des traits réguliers. Le Janne lui trouve un air de famille avec certaines mulâtresses de la Martinique. Elle a dû être belle, mais elle est déjà flétrie, quoiqu'elle ne soit guère plus âgée que son mari.

Elle porte comme vêtement le grand sac dont j'ai déjà parlé et qui a pris un ton rouge de roucou dans ses plis. Je lui achète sa chemise pour une brasse d'indienne. Elle connaît la pudeur, car son mari a beaucoup de peine à lui faire changer de vêtements en notre présence.

Elle remontera la crique en canot pendant que son mari nous conduira par terre, Le Janne et moi, au point où nous devrons la traverser pour nous rendre à sa demeure, qui est rapprochée et qui est située sur une savane habitée par de nombreux Indiens. Nous partons pleins d'enthousiasme et de curiosité pour ce village où nous nous promettons une abondante récolte de documents. Nous suivons longtemps le bord de la crique. Nous marchons sous de grands arbres dont les branches et les troncs envoient vers la terre de vigoureuses racines adventives. Les lianes forment comme un interminable entre-croisement de cercles de tonneaux à travers lesquels Le Janne, à cause de son fusil, n'avance qu'avec difficulté. Le sol, noyé par l'eau dans les crues, est couvert d'un limon encore humide et ne porte pas de végétation herbacée. Il est semé de quelques feuilles tombées et de figues d'un rouge orangé, à peine grosses comme des pois. Nous rencontrons de nombreuses empreintes de tapir. Nous marchons depuis un quart d'heure. L'Indien s'arrête brusquement! — « *El tigre!* » nous dit-il. Il a vu l'animal fuir sur la droite et nous montre la trace de ses pattes. Le Janne

remplace par une balle un de ses coups de gros plomb et nous continuons notre route.

Près de là, une grande troupe d'urubus prend ses ébats sur les bords d'un ruisseau presque sec. Nous n'avons pas le temps de rechercher la cause de la présence en ce point de ces vautours au vol lourd et disgracieux.

Au bout de trois quarts d'heure, nous arrivons au point où nous devons traverser la crique. L'Indien hèle sa femme qui ne répond pas. Nous attendons un quart d'heure. Personne ne vient.

Nous nous demandons si on n'a pas voulu nous berner et si notre radeau est bien en sûreté. Nous nous étonnons d'avoir marché si longtemps pour nous rendre à une case qu'on nous avait dit très voisine. Je me décide à retourner vers nos compagnons, mais il faut que notre Indien nous serve encore de guide, car, à moins de suivre la crique, nous nous égarerions infailliblement et ses nombreux détours nous allongeraient beaucoup la route. En conséquence, je lui dis de nous ramener à notre point de départ. Il semble ne pas comprendre. Le Janne le saisit par les épaules, et lui fait faire demi-tour avec une vigueur qui lui ouvre l'esprit instantanément. Nous rejoignons enfin nos compagnons. Notre fatigue se dissipe à l'aspect d'un ragoût de poissons et de bananes qu'ils ont préparé pendant notre absence. Ils ont acheté ces poissons à un Indien qui passait en canot. Notre guide a encore disparu sans nous dire adieu. Fiez-vous donc aux bonnes figures!

Décidément cette région est mal habitée. Le meilleur de ces Indiens ne paraît pas bon. S'ils étaient plus rassemblés, peut-être nous joueraient-ils de terribles tours. Nous ne leur accordons, du reste, que la confiance qu'ils méritent. Nous avons toujours nos armes sous la main.

Après avoir déjeuné, nous quittons cette crique et nous reprenons notre marche lente sur le Guaviare.

Vers quatre heures et demie, nous apercevons sur la rive droite une grande savane qui s'étend jusqu'au bord de la rivière. C'est une répétition de celle où nous avons trouvé les premiers Indiens. Deux cases s'élèvent bien loin, presque au fond de cette prairie. Il est trop tard pour nous y rendre aujourd'hui. Nous campons à l'angle que la savane d'un côté, la rivière de l'autre, taillent dans la forêt. Nous installons notre feu et nos hamacs parmi les grands arbres pour dissimuler notre présence, car nous ne tenons nullement à des visites nocturnes. Nous dînons d'un peu de cassave et d'une boîte de sardines. Notre dernière conserve a disparu. Diane nous protège!

17 novembre. — A six heures, François tire un coup de fusil. Nous sortons, Le Janne et moi, de notre angle de forêt et nous débouchons dans la savane. Il règne une brume épaisse qui nous empêche de voir à dix pas. Nous nous orientons dans la direction des cases, et, marchant à travers les hautes herbes, nous rencontrons bientôt un sentier qui doit y mener. Ces herbes mouillées, repliées de chaque côté, se rejoignent en son milieu et font sur lui deux longues galeries. Nous sommes trempés jusqu'à mi-cuisse.

J'aime à marcher dans la rosée, son frais contact me délasse. Mais notre chemin semble se rapprocher de la rivière. Nous le laissons pour nous engager sur un terrain où les herbes ont été brûlées récemment. Les brindilles de foin carbonisé ont bientôt noirci nos pantalons de toile mouillés. Le soleil se lève et donne à la brume une couleur grenat d'une étrange beauté. Quelques arbres isolés dans la prairie laissent deviner leur présence par une tache indécise et fuyante. Mais les cases sont toujours invisibles. Un moment il nous semble apercevoir un Indien s'avançant vers nous. Nous pouvons bientôt constater que ce que nous prenions pour un homme n'est qu'un arbrisseau isolé dont les feuilles séchées par le feu ont pris la couleur de la peau des Indiens. La brume se dissipe enfin, à mesure que le soleil prend corps en s'élevant dans le ciel. Nous apercevons alors sur notre gauche un Peau-Rouge qui, ses flèches sur l'épaule, s'avance, en longeant la rivière, dans la direction de notre campement. Il est suivi à quelque distance de sa femme et de deux petits enfants. Nous le saluons d'un « Hé! hé! *amigo!* » et nous l'avons bientôt rejoint à travers les hautes herbes. C'est un vigoureux gaillard, le plus grand des Indiens que nous ayons rencontrés jusqu'ici. Il a les épaules larges, les bras et les jambes musculeux. Il ne fait aucune difficulté pour nous conduire vers les maisons ; mais je m'aperçois d'une manœuvre qui ne nous annonce rien de bon. Notre homme nous conduit vers la case la plus éloignée, pendant que sa femme coupe au plus vite vers la plus rapprochée. Il s'agit évidemment de cacher quelque chose, les provisions peut-être, avant que les blancs n'arrivent. Nous nous élançons sur ses traces, mais elle a trop d'avance. Nous atteignons à notre tour cette case qui ressemble à celles des villages Andins. Elle a des murs en pisé et un toit débordant formant véranda. Ce simili-palais est habité par un Indien de figure assez patibulaire qui possède un chapeau de feutre mou, à cuve arrondie et à petits bords, dont il s'empresse de se coiffer à notre arrivée. Ce luxueux personnage a sans doute habité chez les blancs ; il va nous donner de précieux renseignements. A toutes nos questions il répond : « Il n'y en a pas. Je ne sais pas. » Le Janne a une terrible envie de le couvrir d'injures, je le voue aux cent mille diables rouges.

Nous nous rendons à l'autre case qui est très spacieuse et entièrement faite de branches et de feuillage. Elle est habitée par trois Indiens et leurs familles. Nous y recevons un accueil plus que glacial. Ils ne possèdent ni viande, ni poisson, ni bananes, ni cassave, à ce qu'ils prétendent. Ils ont en revanche une abondante provision d'arcs, de flèches, de lances, qu'ils tiennent à la main.

Nous revenons vers notre radeau, assez déconfits de cette inutile course de dix kilomètres. Nous traversons au retour une sorte de ravin ou de marigot, où poussent quelques palmiers morichés. Nous suivons un sentier qui borde la rivière et qui a été coupé par de nombreux éboulements. Nous n'apercevons pas une pièce de gibier dans cette longue marche à travers la prairie. Nous n'avons rien à déjeuner ; il faut au moins que nous pêchions un poisson quelconque pour notre dîner, et pour cela il faut nous

procurer un oiseau qui servira d'appât. Des hirondelles très gracieuses volent autour de nous, rasant les hautes herbes et faisant une guerre acharnée aux insectes. Quelques aiglons noirs se tiennent hors de portée, poussant leur cri strident et chevrotant. Pas un autre oiseau, et nous approchons de notre campement. Le Janne fait feu et abat une hirondelle, légère, car c'est à peine s'il existe un corps dans ce paquet de duvet. Sa queue est ornée de deux plumes très longues. Je suis sûr que nos compagnons, en entendant le coup de fusil, ont rêvé biche, perdrix, que sais-je? Ils n'ont besoin que de nous re-

PALMIERS MORICHÉS (P. 491)

garder pour deviner l'insuccès de notre promenade. Notre cuisinier tenait ses marmites nettes pour apprêter les provisions et le gibier que nous allions rapporter. Il est réduit à nous faire cuire du riz à l'eau et des bananes vertes que nous mangerons en route et que nous arroserons de la lavure de caïman qui s'appelle l'eau du Guaviare.

C'est un régime peu succulent à la vérité, mais il a du moins un avantage: il ne congestionne pas beaucoup et convient aux personnes qui doivent affronter le soleil pendant de longues heures. N'ayant rien de mieux à faire, nous rions de nos misères. Le Janne m'offre du bordeaux puisé à la rivière; je lui offre du bourgogne de même

provenance. Le riz et les bananes perdent leur nom vulgaire et reçoivent les qualifications les plus pompeuses.

Cependant, notre radeau longe la savane dont le bord taillé à pic forme sur notre droite un interminable mur rouge élevé de six mètres environ, qui doit sa couleur à l'argile ferrugineuse qui le compose.

En passant à la hauteur des cases nous apercevons tous les Indiens assemblés sur les débris d'un éboulement de la rive.

Nous ne daignons pas tourner la tête de leur côté, mais nous les surveillons du coin de l'œil, décidés à faire feu à la moindre manifestation hostile; car ils sont tous armés et ont deux canots à leur portée.

Le paysage est d'une monotonie désespérante sur cette rivière, qui fait une série de détours parfaitement réguliers. D'un côté, la rive concave taillée à pic est couverte de grands arbres et de palmiers nombreux, qui semblent surmonter un long mur rougeâtre ; de l'autre, la rive convexe est couverte de bois-canon et prolongée en un banc de sable sur lequel de nombreux caïmans se chauffent au soleil. Le courant se porte toujours du côté de la rive concave, hérissée d'arbres échoués, qui donnent asile à de craintives tortues. L'eau a une couleur argileuse. Dans les endroits très calmes elle est couverte d'une mince couche grasse qui prend des teintes irisées, et de flocons d'écume sale. Le tout est baigné d'une lumière jaune. Le soleil très chaud est surtout fatigant, vers le soir, lorsque l'eau nous renvoie ses reflets implacables. Dix heures par jour nous sommes exposés à ses rayons, sans autre abri que nos panamas autour desquels nous enroulons une serviette. Les perfides rayons profitent de la moindre fissure dans nos vêtements pour déterminer sur notre peau des brûlures au premier degré. De temps en temps, nous mouillons nos cheveux pour nous procurer une fraîcheur passagère. Vers le soir de cette journée, Le Janne prend un mapourito de belle taille qui nous fournira un excellent dîner. Puis, la rivière devient très large et est divisée par un banc de sable qui occupe son milieu. Le courant nous porte vers la rive gauche, qui est couverte de bois-canon. Une *garza* perchée sur une branche soulève parmi les feuilles son cou en tire-bouchon. Apatou l'abat d'un coup de fusil. Il s'installe dans le canot et nous rapporte bientôt ce héron d'odeur forte et répugnante.

Faute de mieux, ce sera notre déjeuner de demain. Apatou a l'idée de transformer en cachiri le peu de cassave qui nous reste de notre achat chez l'Indien au gymnote et qui est absolument gâtée. Il en prend les meilleurs morceaux et les détrempe avec un peu d'eau dans une poterie dont nous avons fait l'achat chez les habitants de la bouche de l'Areare.

Nous voici donc riches : nous possédons du poisson, de la viande, une liqueur fermentée.

18 novembre. — Notre marche est assez lente. En douze heures de navigation, nous n'avançons pas de plus de vingt-huit kilomètres, d'après mon estimation. Nous rencon-

trons beaucoup de canards, mais ils sont très difficiles à approcher. On ne les dirait pas si malins avec leur visage épais. Nous guerroyons contre eux sans succès. Les écloppés sont nombreux, mais les caïmans seuls feront bonne chère.

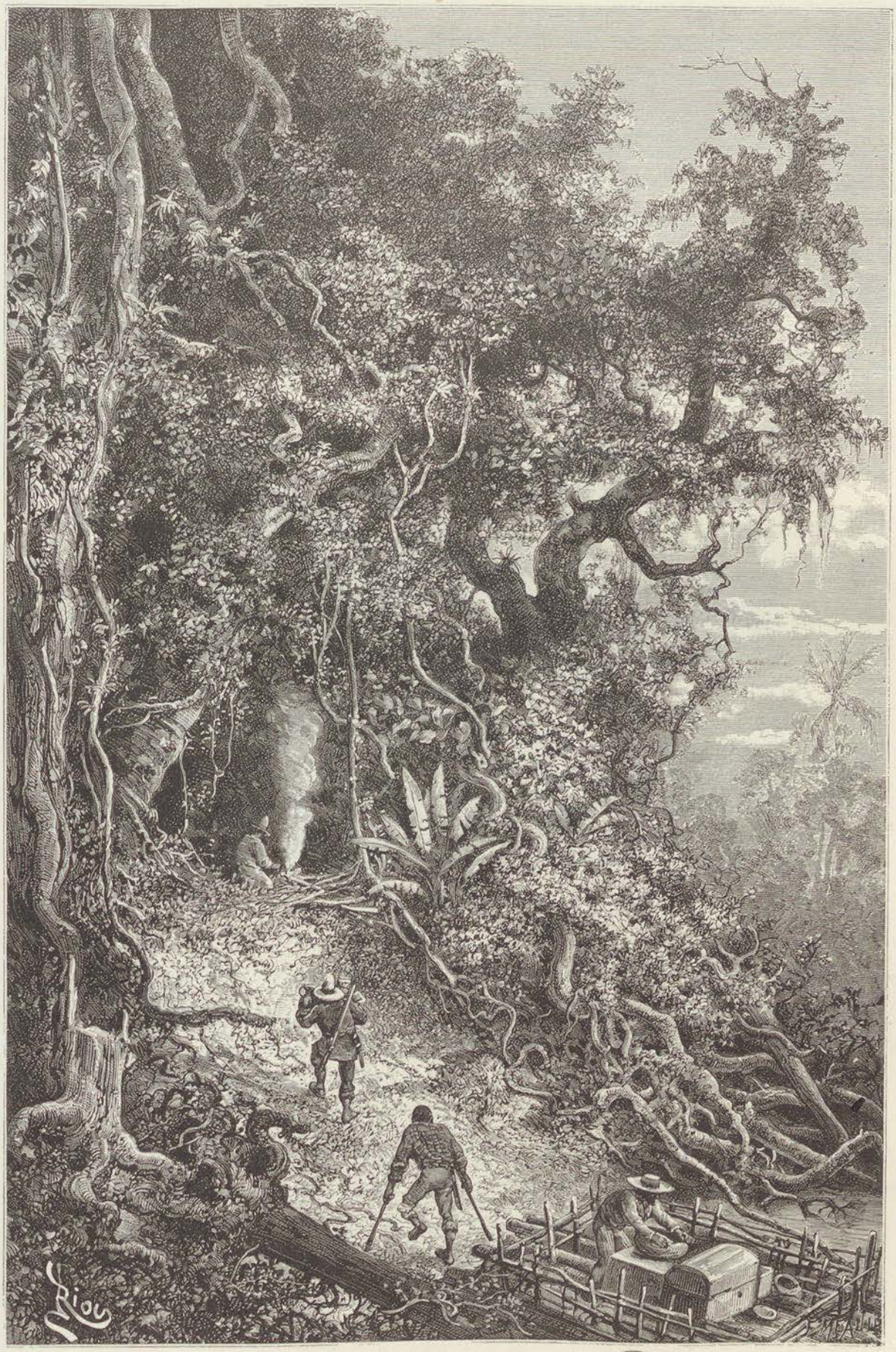
19 novembre. — Notre marche est encore très lente. Nous tuons enfin quatre canards qui, bouillis avec des bananes vertes, constituent nos repas de deux jours. Les canards appartiennent à l'espèce que les Colombiens appellent canard royal (*pato real*). C'est la seule que nous ayons rencontrée jusqu'ici.

Notre voyage tourne en véritable lutte pour l'existence. Tout le temps que nous pouvons distraire à nos tracés, à nos observations, est consacré à la pêche et à la chasse.

20 novembre. — Nous recevons un grain assez violent dans l'après-midi. Mais le temps s'est remis au beau avant que nous ne nous arrêtions pour camper. Nous faisons pénétrer notre radeau dans un espace libre au milieu d'un grand amas d'épaves ; nous le fixons solidement et nous nous occupons de nos installations pour le souper et pour la nuit. Pendant que j'allume du feu, François fait débarquer notre matériel indispensable. Le Janne et Apatou, auquel l'état de sa blessure permet quelques travaux, armés de sabres d'abatis, débarrassent le sol des broussailles qui l'encombrent et nous taillent autour du feu une petite clairière, en ayant soin d'épargner quelques arbustes placés à distance convenable pour suspendre les hamacs. Bientôt la marmite est au feu. Elle contient un canard superbe, découpé à l'aide d'un sabre d'abatis, et des tronçons de bananes vertes. Un peu d'eau et de sel sont les seuls accessoires de ce ragoût inconnu sur les tables européennes. Notre vigoureux appétit lui servira d'assaisonnement. Notre provision de cigares est presque épuisée ; aussi, depuis quelques jours, en gardons-nous précieusement les bouts, que nous roulons dans une feuille de papier quelconque, après les avoir séchés et coupés en tranches minces. En attendant le dîner, nous fumons une de ces cigarettes qui, quoique volumineuses, seraient d'un placement difficile chez nos élégants.

Une étroite bande de nuages violacés, derniers vestiges du grain de l'après-midi, borde l'horizon du côté du couchant. Au-dessus, le ciel a pris une teinte verte striée de quelques rayons roses qui s'étendent vers nous en s'élargissant. Rien n'égale la pureté de ces couleurs tendres et insaisissables aux meilleurs pinceaux. Le plus brillant des yeux du ciel, injustement qualifié de borgne par un grand poète, va rejoindre dans l'autre hémisphère son frère plus modeste, si cher aux amoureux et si redouté des criminels. La nuit vient tôt après, le crépuscule étant très court sous ces latitudes. Nous dînons à la hâte, car les moustiques sont nombreux et nous interdisent les longues causeries après le repas. Chacun gagne son hamac et se met à l'abri sous sa moustiquaire.

Le sommeil vient vite, mais un violent coup de tonnerre nous réveille. Bientôt la pluie tombe en nappes. Le Janne et François quittent leurs hamacs fixés à de grands arbres qui pourraient attirer la foudre. Il n'est pas d'étoffes impénétrables à de pareilles pluies. Nous sommes trempés, nous grelottons. Nous n'échangeons pas une parole : nous

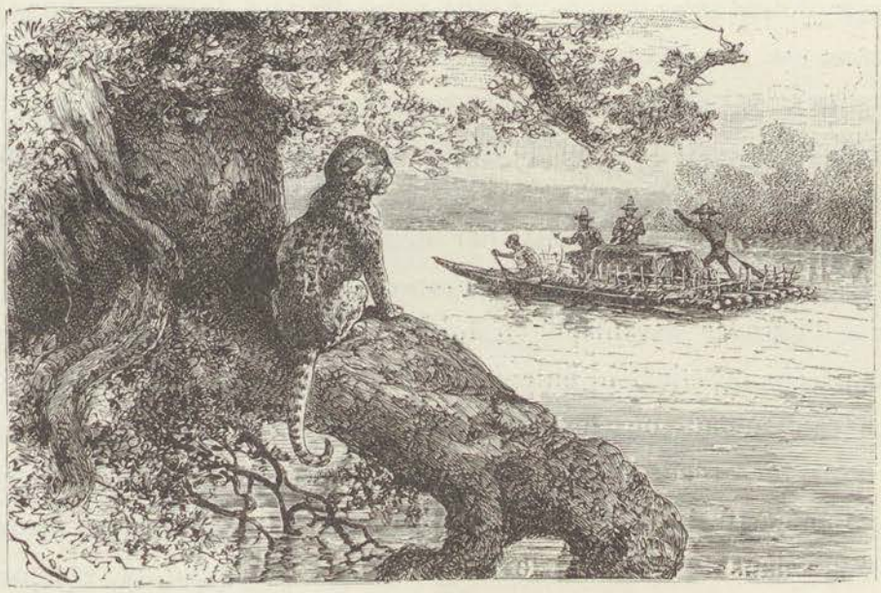


RIVE HAUTE DU GUAVIARE.

BIBL. MUSEUM PARIS

sommes presque aussi privés de sentiment que le noyé au fond de l'eau. Cette pluie dure avec quelques accalmies et quelques redoublements de violence jusqu'au matin. Le Janne s'étonne d'avoir été harcelé au plus fort de l'orage par des légions de moustiques.

21 novembre. — Nous rencontrons des palmiers morichés. Apatou me dit que ce palmier ne se trouve qu'à l'embouchure des grandes rivières. Nous ne serions donc pas loin de San Fernando. Mais l'*angostura*? Les deux mauvais passages que nous avons franchis seraient donc, le premier le *raudal*, le second l'*angostura*. Je commence à le croire sérieusement dans l'après-midi, lorsque Apatou me fait remarquer une foule d'oiseaux portant le nom de *sasa*, qui mènent grand bruit dans un bosquet de la rive gauche. Ces oiseaux, je ne les ai rencontrés qu'à la bouche du Yary et du Parou. Nous sommes naturellement quelque peu portés à prendre nos désirs pour la réalité.



UN JAGUAR

Le Janne, cependant, ne partage pas l'avis général. Nous n'avons pas rencontré la grande île Amanaveni portée sur la carte de Codazzi, et, selon lui, nous n'avons pas encore atteint l'angostura. Je ne puis arriver à lui faire abandonner son opinion, en lui faisant observer que le géographe italien n'a tracé que d'après renseignements la carte du Guaviare.

Nous venons de doubler une crique. Apatou nous signale un canot monté par trois Indiens qui sort de ce petit affluent de gauche. Nous hélons ces hommes qui pourraient nous renseigner sur la distance qui nous sépare encore de San Fernando. Ils nous ont entendus, car ils nagent avec ardeur pour s'éloigner de nous. Leurs larges pagaies soulèvent des nappes liquides qui brillent au soleil en éclairs très rapprochés. C'est donc toujours la même hostilité ou la même crainte des blancs.

22 novembre. — Dans la matinée du 22, nous apercevons un superbe jaguar blotti

sous les arbrisseaux qui bordent la rive. Chacun sait que sur l'eau les objets paraissent beaucoup plus rapprochés. Le Janne envoie à ce félin une balle qui ne le touche pas. C'est à peine si la détonation lui occasionne un petit frémissement, et il continue de nous regarder impassible. François, à son tour, lui tire un coup de chevrotines. Il se sauve dans les hautes herbes, mais sans précipitation.

Vers onze heures, nous approchons d'un banc de sable. Le soleil est très chaud, le ciel presque sans nuages. C'est une belle occasion pour faire une observation au théodolite et en même temps pour sécher nos bagages. Je fais monter mon instrument et disperser sur le sable brûlant le contenu de nos caisses, pendant que Le Janne fouille les environs pour tâcher de se procurer quelque gibier. Il blesse des canards, dont l'un est happé sous ses yeux par un caïman.

Vers quatre heures, Apatou démarre le canot et se met à la poursuite d'une troupe de canards qui volètent devant nous. Avons-nous affaire à de jeunes canards, ou bien serait-ce la mue qui alourdirait leur vol? La première supposition me paraît être la meilleure, car les trois volatiles que notre compagnon nous rapporta, des parents sans doute qui restaient en arrière pour protéger leurs jeunes couvées, sont parfaitement munis de plumes.

Au campement, nous entendons par deux fois les rauquements d'un jaguar assez près de nous. C'est un bruit que François n'aime guère. Apatou prend un malin plaisir à l'effrayer davantage en lui racontant des histoires de tigres de son pays. C'est d'abord un petit Boni enlevé et dévoré près de son village, puis un chien saisi dans un campement sous le hamac de son maître. Le Janne essaie de détruire l'effet produit par ces récits, en assurant à Burban que le tigre d'Amérique n'est qu'un animal inoffensif auprès de celui de la Cochinchine. François, du reste, a une confiance absolue dans l'adresse et le sang-froid de Le Janne, et, chaque soir, il a bien soin de mettre son hamac en quelque sorte sous la protection du sien. Comme mesure de précaution, nous allumons deux grands feux que chacun promet d'entretenir pendant la nuit.

23 novembre. — Au réveil, nous constatons que nos feux sont éteints depuis longtemps. Nous avons dormi comme des sourds. Nous rencontrons pendant cette journée un nombre incalculable de tortues. Elles sont alignées par dix et vingt sur des bancs de sable très bas et taillés à pic ou sur des troncs d'arbres échoués. Ces tortues, auxquelles les Vénézuéliens donnent le nom de *térékaï*, sont très peureuses, et à notre approche elles se jettent successivement à l'eau avec une régularité toute militaire et une prestesse qu'on ne leur accorde pas en général.

Ces tortues constituent un excellent manger, mais nous ne pourrions nous les procurer qu'avec des flèches. Celles-ci percent facilement leur carapace et trahissent, avec leur long roseau émergeant, la retraite de l'animal blessé.

Nos armes à feu nous permettraient de les tuer, mais en tombant à l'eau, les térékaïs

seraient perdues pour nous. Nos cartouches sont trop précieuses pour que nous les dépensions dans une chasse d'un résultat si problématique.

Dans l'après-midi, Le Janne pêche deux poissons assez singuliers ou plutôt deux branchiostomes. Ils doivent être voisins de l'amphioxus, s'ils ne sont l'amphioxus lui-même. Leur peau blanche et bleue a une apparence d'émail ; elle n'a pas d'écailles et laisse adhérer aux doigts des filaments visqueux qui nous inspirent de la répugnance et nous les font rejeter. Les yeux sont rudimentaires et consistent en deux ponctuations noirâtres. Les branchies sont situées au fond de la bouche et Le Janne ne les aperçoit que par hasard, en retirant l'hameçon fortement engagé.

Tous les jours suivants nous ne rencontrons plus d'Indiens. La navigation devient d'une monotonie agaçante. Aucun incident ne vient jeter dans notre existence une émotion ou une distraction. Nous suivons les *vueltas* de la rivière qu'on dirait tracées au compas et copiées l'une sur l'autre, avec leur rive haute taillée à pic et leur rive basse couverte de bois-canon et prolongée en banc de sable.

Un ibis noir à long bec arqué, un petit héron blanc à tête bleu tendre, viennent s'ajouter aux habitants ailés des berges.

Le 25, nous constatons avec peine que notre dernière parcelle de tabac s'est envolée en fumée.

Notre provision de maïs diminue sensiblement. Nous voyons le moment où les farineux vont nous manquer tout à fait.

Le 26, je fais une méridienne qui nous donne une latitude de 2°45′. Nous sommes donc bien loin de San Fernando, qui est par 4° environ. Mon chronomètre n'étant pas réglé, je ne puis calculer la longitude.

Le 27, notre horizon s'accidente un peu. Des collines se profilent en bleu clair sur un ciel lavé de vert et de rose, un peu embrumé. Plus haut, un amas de nuages moutonnés ne laissent apercevoir du ciel que quelques échappées très bleues. Une légère brise souffle du nord. Un banc de sable sur notre gauche est couvert de sarcelles et de canards. Quatre de ceux-ci se livrent un combat homérique. Les larges becs spatulés fouillent sous les plumes et doivent imprimer dans les chairs des meurtrissures sérieuses. Si l'un des combattants, fatigué, se retire, il est remplacé par l'un des spectateurs. Le Janne émet le vœu barbare qu'ils s'égorgent tous les quatre, après s'être arraché toutes les plumes. Notre canot pourrait se détacher pour ramasser les morts.

L'après-midi nous traversons les collines. La rivière s'étrangle légèrement en ce point et forme au delà des remous dont le passage doit présenter de sérieuses difficultés dans les grandes eaux.

Nous avons alors devant nous une butte élevée de deux cents mètres et longue de cinq à six cents ; on dirait une immense butte de polygone ou le toit d'un carbet gigantesque. Nous la contournons et nous franchissons un deuxième étranglement de

BIBL. DU MUSÉUM PARIS

la rivière, suivi d'un remous encore plus considérable que le premier. Nous croyons sérieusement cette fois avoir passé l'angostura de Codazzi. Point.

Vers cinq heures et demie, nous l'atteignons enfin et nous sommes définitivement fixés sur notre situation.

Nous nous engageons dans une nouvelle trouée de même nature que les deux *raudales* que nous avons déjà franchis.

Elle a la même longueur, mais sa largeur est plus grande. Chaque côté de la rivière est bordé d'une banquette de grès élevée de deux ou trois mètres et large de cinq à six, en arrière de laquelle s'élève une colline extrêmement escarpée et par endroits taillée à pic. De nombreuses cascatelles tombent sur les banquettes de grès et s'y sont creusé un passage. La végétation des collines se ressent du sol pierreux qui lui donne asile. Les arbres sont tourmentés, noueux et tortueux. Plusieurs sont en fleurs et font dans la verdure des taches roses, lilas, blanches et jaunes. C'est un immense bouquet qui s'étend de chaque côté de la rivière. Le Janne peut examiner des fleurs détachées par le vent et qui suivent le fil de l'eau. Il les attribue à des bignoniacées. Il fait nuit lorsque nous atteignons la sortie de l'angostura. Nous campons sur une grande plate-forme de rochers. Pas d'arbres pour suspendre nos hamacs, aussi coucherons-nous sur le sol. Le débarquement de notre matériel est assez long et se fait à la bougie.

Nous avons la chance de trouver du bois à feu et nous faisons rôtir un canard que nous mangeons sans autre accompagnement, car nous avons épuisé notre provision de maïs. Après ce dîner de carnassiers, nous nous roulons dans nos couvertures et nous nous étendons sur les rochers, les pieds tournés vers le feu. Les moustiques ont pitié de nous et nous laissent dormir tranquilles.

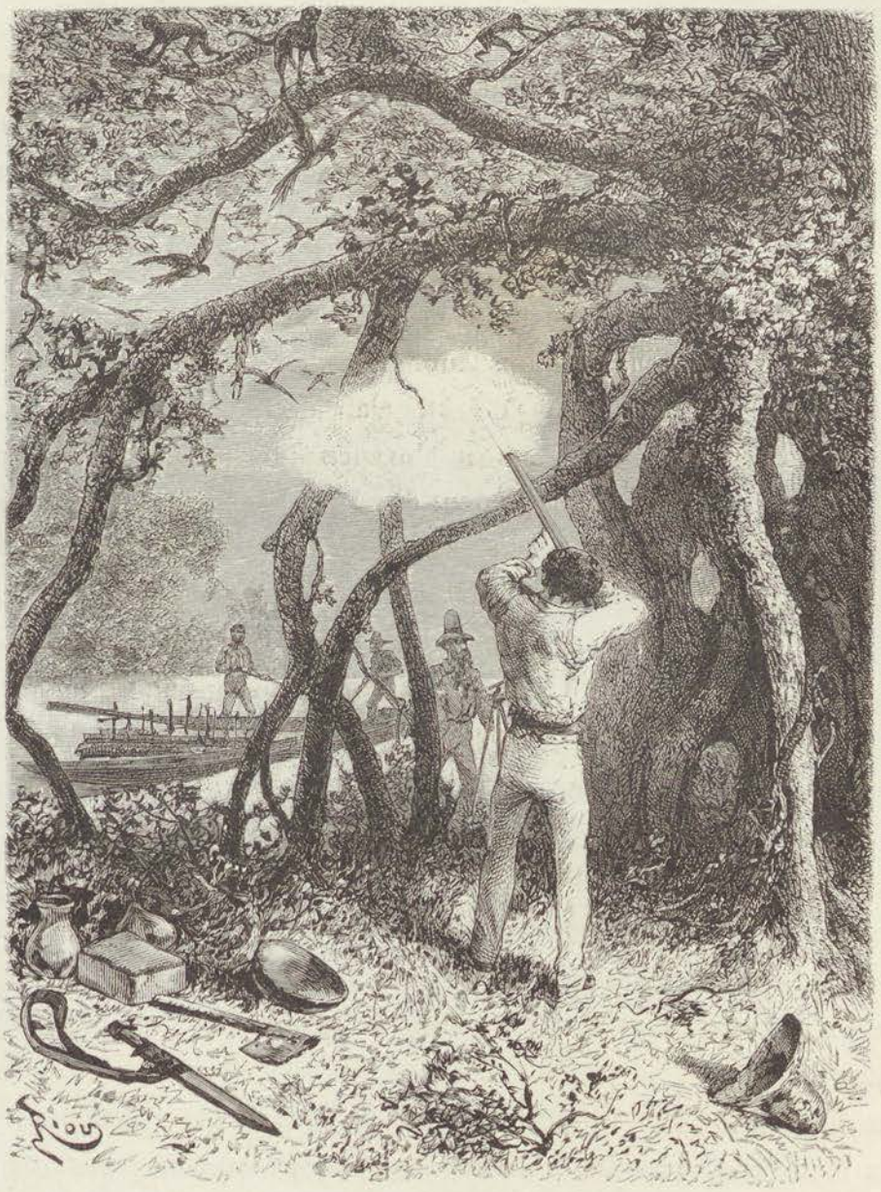
28 novembre. — Nous partons à six heures. Il fait à peine jour, car le ciel est nuageux. La rivière un peu encaissée paraît noire. De grands flocons d'écume jaune courent à sa surface. Nous apercevons de superbes palmiers maripas. Je pense que le bourgeon de ce palmier, bouilli, pourra remplacer nos féculents disparus.

Apatou et François prennent une hache, montent dans le canot et gagnent la rive pour dépouiller un de ces arbres. Pendant ce temps, Le Janne et moi nous continuons notre route sur le radeau. Nos compagnons nous rejoindront facilement, grâce à la grande supériorité de leur marche. Au bout d'une demi-heure, nous apercevons à une faible distance devant nous de grandes roches arrondies qui forment un barrage interrompu et que l'eau contourne en bouillonnant. Peu confiants dans notre habileté, nous gagnons la rive droite pour attendre nos compagnons. C'est une heureuse inspiration.

Apatou et François nous rejoignent enfin ; nous franchissons le barrage, puis le courant nous saisit et nous sommes entraînés dans une deuxième angostura plus dangereuse que la première.

Elle est plus étroite, les banquettes y sont plus élevées, la vitesse de l'eau est plus

grande. Vers le milieu elle présente un renflement, une sorte d'ampoule où l'eau revient sur elle-même avec une grande violence. Nous avons grand'peine à éviter ce remous; c'est en nageant de toutes nos forces que nous y échappons. Je ne verrais pas la possibilité d'en sortir si nous y entrions avec notre radeau.



BIVOUAC SOUS UN GRAND ARBRE

Nous n'avançons que très péniblement et avec une extrême lenteur jusqu'à la sortie. Alors la rivière s'élargit. Nous avons vent debout et une forte houle. Notre marche est insignifiante.

A six heures, nous allumons notre feu de bivouac sous un arbre immense, revêtu d'un fouillis de racines adventives qui se sont aplaties et collées sur son tronc. Il laisse

pleuvoir sur nous une grêle de petites figues, détachées par une véritable population de singes, d'aras, de paraquois.

Les premiers se sauvent de branche en branche, et s'enfoncent dans la forêt avec des bruissements de feuilles froissées et des ricanements stridents.

Le Janne abat un coui-oui et un paraquoi. François, souffrant, se couche sans dîner. Nous autres, nous mangeons un canard boucané et du maripa bouilli, qui, quoique insuffisamment cuit et un peu trop sucré, se trouve être supportable.

29 novembre. — Au réveil, François va mieux. Nous mesurons à la hauteur de notre bivouac la largeur de la rivière qui se trouve être de six cent soixante-dix mètres, y compris cent cinq occupés par un banc de sable qui est couvert par les grandes eaux. Il pleut légèrement à notre départ. Vers huit heures, Apatou nous signale un abatis droit devant nous. Une assez vaste clairière s'étend en effet jusqu'à la rive. Elle semble occupée par une plantation de bananiers, si toutefois ces larges feuilles ne sont pas celles de cette autre musacée que nous prenions au début pour un balisier. Le cœur nous bat bien fort pendant que nous approchons de cette clairière.

Si nous allions être déçus? Notre radeau n'avance pas à notre gré. Nous lui voudrions des ailes et il semble avoir un chargement de plomb. Je regarde avec ma lorgnette. J'aperçois un tronc à demi carbonisé en suspens sur la rive, puis un régime de bananes. Hourra! Voilà l'abondance. Mais quelle sera l'attitude des habitants? Nous sommes assez montés par les privations des derniers jours pour livrer bataille au cas où l'on ne voudrait encore nous rien vendre. La misère est mauvaise conseillère.

Le canard nous écœure. Le maïs fermenté que nous avons mangé, les jours passés, nous a tous indisposés. Un champ de bananiers est devant nous. Nous payerons le prix qu'on voudra, mais, coûte que coûte, nous aurons de leurs fruits.

Nous longeons un banc de sable dont le fond est occupé par une forêt de bois-canon. Nous apercevons sur le sol une natte en feuilles de palmiers, disposée sur des arceaux, qui doit servir de couverture ou de rouff à un grand canot. Voici une case qui nous présente son pignon et qui, avec son toit débordant, nous fait l'effet d'un chalet perdu dans le feuillage.

Le Janne tire deux coups de fusil pendant qu'Apatou me prend dans le canot et me dirige en toute hâte vers ce chalet. Nous remontons quelques instants une crique qui vient déboucher à l'angle du banc de sable.

Les Indiens, effrayés, ont d'abord pris la fuite, mais ils reviennent bientôt, et, sur notre assurance que nous n'avons ni *fiebre* ni *catarro*, ils nous font le meilleur accueil.

J'envoie deux Indiens avec un canot pour donner la remorque à notre radeau qui, sans leur aide, ne pourrait remonter la crique, si faible qu'en soit le courant. J'attends mes compagnons au dégrad.

— « Eh bien ? me crie Le Janne du plus loin.

— Nous sommes chez Lucullus. »

Nous atteignons bientôt le village qui s'appelle Mapiripan, comme la crique sur laquelle il est situé et comme le défilé que franchit le Guaviare un peu en amont.

Il est composé de trois cases dont une seule est visible de la rivière. Quatre Indiens l'habitent avec leurs familles. Le plus âgé, qui doit approcher de la cinquantaine, est en même temps le plus vigoureux. Il a un torse puissant et une bonne figure placide, quoiqu'il ait la peau entièrement bleuie par le caraté.

Un autre, âgé de vingt-cinq ans environ, est atteint de fièvre intermittente. Je

ARRIVÉE CHEZ LES PIAPOCOS

gagne sa confiance en lui administrant un peu de sulfate de quinine. C'est un garçon plus intelligent que la moyenne des Indiens, qui a vécu chez les blancs et qui, possédant une connaissance suffisante de la langue espagnole, me fournit de précieux éléments pour l'étude de sa propre langue.

Un troisième, enfin, petit (un mètre cinquante), un peu voûté, me semble d'intelligence très bornée. Il porte le nom peu mérité de Narcisse.

Ils possèdent tous, à l'exception de ce dernier, des pantalons et des chemises.

L'infortuné Narcisse n'a qu'un misérable *poncho* taillé dans l'étoffe de fabrication indienne que nous avons rencontrée précédemment.

Les trafiquants de San Fernando remontent chaque année jusqu'ici. Ils ne doivent pas tarder à venir et nos Indiens tiennent prêtes les provisions de cassave et de couac qu'ils doivent leur vendre.

Ils nous cèdent au prix de quelques sabres d'abatis, couteaux, ciseaux, aiguilles, hameçons, un panier de cassave, un panier de couac, des bananes, des citrouilles, deux tortues, du tabac.

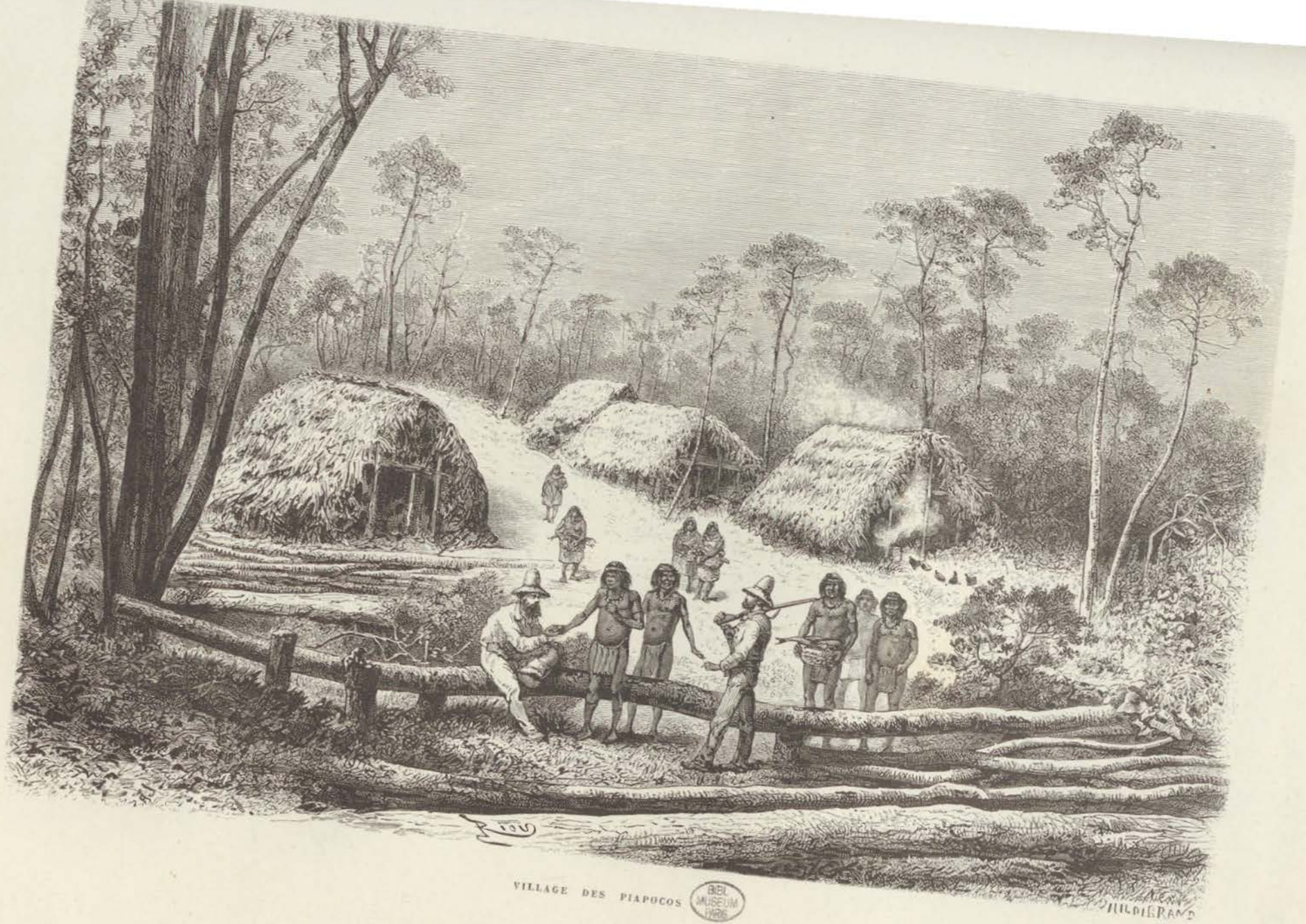
Nous achetons en outre de la graisse de tortue, de la mélasse, que nous sommes

NARCISSE : INDIEN PIAPOCO

fort heureux de trouver, car nous possédons un peu de café en grains qu'elle nous permettra d'utiliser.

Bientôt nous mangeons, nous dévorons plutôt une tortue avec des bananes cuites sous la cendre. Jamais repas ne nous a paru plus exquis. Nos Indiens nous font boire du cachiri de bananes. Puis, quelle volupté ! nous fumons des feuilles de tabac séchées au feu.

Bientôt nos estomacs nous reprochent l'excès de travail que nous leur avons donné. Nous ne voulons pas paraître indisposés de peur d'effrayer nos Indiens, qui par malheur s'attachent trop à nos pas et nous semblent en cette circonstance extraordinairement importuns.



VILLAGE DES PIAPOCOS

BIBL. MUSEUM PARIS

Nous sommes pourtant moins embarrassés que les invités du roi Louis le onzième dans les contes de Balzac. François est le plus malade d'entre nous.

Le soir vient. Nos Indiens nous annoncent qu'ils vont coucher sur la plage voisine. Ils agissent ainsi dans cette saison, à cause des moustiques. Ils reviendront au jour. François se figure que ceux-ci vont encore nous brûler la politesse, mais je lui fais remarquer que leurs cases sont remplies de provisions et d'instruments qu'ils n'auraient garde d'abandonner.

30 novembre. — Nos amis sont de retour au lever du soleil. Je fais l'emplette d'un canot assez grand pour nous permettre d'abandonner notre vieux radeau. Nous achetons en outre un hamac, un arc, des flèches, des poteries. Nos Indiens fabriquent

FABRICATION DE LA CASSAVE

celles-ci avec de l'argile à laquelle ils mêlent les cendres d'une écorce qu'ils nomment *mingala*. Cette cendre agit évidemment en favorisant la vitrification partielle de la pâte.

Tout le monde travaille. Le propriétaire de la case où nous nous tenons s'occupe de fabriquer un manche pour une hache que nous lui avons donnée en payement.

Il lui donne une légère courbure en dedans, et le polit et le repolit avec la complaisance d'un homme pour qui le temps n'est rien. Les femmes s'occupent des travaux du mdnage. Une d'entre elles, armée d'un sabre d'abatis, épluche des racines de manioc. Elle manœuvre ce formidable instrument avec une grande dextérité, mais nous sommes frappés de la disproportion de l'outil avec le travail à exécuter. Une autre femme pulpe les tubercules décortiqués. Assise par terre, elle en tient un dans chaque main et les passe vivement sur une râpe placée entre ses jambes. Cette râpe consiste en une

planchette un peu concave sur laquelle sont fixés, avec une sorte de glu desséchée, de petits morceaux de quartz qui font dents de lime.

Ce travail terminé, on enferme la pulpe dans un long boyau en fines lanières tressées, qui porte en espagnol le nom de *culebra*. On bouche la partie supérieure de cette culebra avec un morceau de bois taillé en tronc de cône et on suspend l'appareil à une poutre. Un levier fixé par une de ses extrémités à un pilier voisin, s'engage dans un anneau qui termine la culebra. On rétrécit celle-ci en pesant sur l'extrémité libre du levier. La pulpe est ainsi soumise à une pression qui en sépare le suc vénéneux. On laisse ensuite fermenter la fécule pendant vingt-quatre heures.

Pour en faire de la cassave, on l'étend par couches successives sur une platine disposée sur un muret circulaire percé de deux ouvertures, et sous laquelle on maintient un feu convenable. On obtient ainsi des galettes qui, pour se conserver, doivent être séchées au soleil et maintenues en lieu sec.

La jeune femme qui pulpe le manioc possède des cheveux crépus qui ne laissent aucun doute sur la sensibilité de madame sa mère.

Nos Indiens nous font boire une liqueur fabriquée avec des patates douces et du manioc délayés et fermentés, à laquelle ils donnent le nom de *couria*. Ce liquide, non filtré, jaunâtre, grumeleux et très épais, a un aspect assez repoussant, mais sa saveur un peu piquante est assez agréable. Il est légèrement laxatif et convient à notre économie échauffée et fatiguée.

Nous recueillons des renseignements précieux : San Fernando est à quatorze jours de Mapiripan. Les Indiens que nous avons rencontrés sont les Mitouas. Ils jouissent ici d'une piètre considération. Ce sont des sauvages (*bravos*). Nos amis n'hésitent pas à nous dire qu'eux-mêmes portent le nom de Piapocos, qui veut dire toucan.

Il est rare qu'un Indien renseigne un étranger sur le nom de sa tribu. En général, on n'apprend ce nom que chez les voisins.

Les Indiens Piapocos font usage, pour se donner des forces, d'une graine qu'ils désignent sous le nom de *coupana*. Ils râpent un quart de graine non mûre dans de l'eau froide et boivent ce breuvage qui est amer et aromatique. Cette graine à maturité est grosse comme un pignon d'Inde, blanche intérieurement, recouverte d'un test noir et luisant. Elle est pourvue d'une assez grande caroncule blanche. Le fruit est stipité, à trois loges et ressemble à première vue à un fruit d'euphorbiacée. On nous a plus tard assuré à San Fernando qu'elle fournit le guarana du Brésil qui est dû à une sapindacée.

Le Janne prend des croquis pendant que je m'occupe de linguistique.

L'après-midi, François opère le transbordement de nos bagages. Notre nouveau canot est long de dix mètres soixante centimètres, large de un mètre dix centimètres. Il est fait d'un seul tronc d'arbre. L'avant et l'arrière un peu relevés sont fermés avec des planchettes. Vers le milieu sont adaptées, à une faible distance du fond, des traverses recouvertes d'un plancher de bambous disposés longitudinalement, sur lequel nos

bagages seront à l'abri de l'eau qui s'amasse toujours dans les canots. L'extrémité antérieure de ce plancher est libre et nous permettra, à Le Janne et à moi, de nous tenir à l'abri du soleil, sous la toiture en feuilles de palmier qui le recouvre et qui embrasse le tiers moyen de notre embarcation. Ce canot est un peu lourd pour deux pagayeurs, aussi voudrions-nous décider quelqu'un de ces braves Piapocos à nous accompagner. Tous, ils refusent les offres les plus brillantes.

Le soir, nos Indiens retournent à la plage, laissant leurs cases à notre disposition.

1er décembre. — Il pleut toute la nuit. Au point du jour il y a une accalmie et nous sommes surpris de voir revenir nos Indiens avec des vêtements parfaitement secs.

La pluie recommence bientôt et retarde notre départ, que nous avions fixé à la rentrée des Piapocos.

L'infortuné Narcisse fait son possible pour nous être agréable. Il nous apporte des patates douces, puis du manioc doux (*cramanioc*). Nous reconnaissons sa bonne volonté en lui donnant une chemise qu'il endosse à l'instant. Nous venons de faire un heureux. Sa figure respire une satisfaction qui nous réjouit.

Vers dix heures nous disons adieu à nos amis. Nous jetons un dernier coup d'œil sur notre brave radeau, qui, dépouillé de sa cargaison, ses parapets disloqués, a un air désolé d'abandon.

Nous sommes en route pour San Fernando.

Notre marche est bien meilleure, nous avons des provisions pour plusieurs jours. Nous savons que nous trouverons plusieurs villages d'Indiens Piapocos très bons enfants. Il est inutile d'ajouter que notre humeur s'est avantageusement modifiée, car nous voyons enfin le terme de notre isolement.

Vers le soir, nous nous trouvons à l'embouchure d'un affluent de gauche du Guaviare, que les Indiens nomment Téviéri. A l'angle formé par les deux rives gauches, se trouve une colline dont le sommet est occupé par une case. Nous remontons un peu cette crique pour nous rendre compte de son importance. Sa largeur est de cent cinquante mètres. Son courant est assez rapide. Elle a un aspect de rivière débordée, car les arbrisseaux de ses berges sont à demi noyés. Nous trouvons un dégrad qui semble abandonné, car les hautes herbes commencent à l'envahir.

Quelques débris de poterie, des vestiges d'anciens feux attestent le passage des Indiens. Des piquets enfoncés dans le sol ont servi à amarrer des embarcations.

La case est inhabitée, car nos cris et nos coups de fusil d'appel restent sans réponse. Elle est trop éloignée de la rivière pour que nous puissions songer à y passer la nuit. Il serait imprudent, connaissant le penchant des Indiens pour le vol, de trop nous éloigner de notre canot. Nous redescendons la crique et nous coupons un peu en aval sur la rive gauche du Guaviare. J'ai la fièvre. Le Janne est sans force. François a des coliques, Apatou seul est bien portant, sa blessure guérit.

2 décembre. — Nous prenons du café à la mélasse que nous trouvons exquis. Tout est

relatif en ce monde. La platine à cassave des Piapocos a permis à Le Janne de faire torréfier notre café vert. Pendant que nous dégustons ce moka, originaire de Duda, une pluie torrentielle vient nous surprendre et nous a trempés en un instant. Nous ne serons pas plus mouillés, aussi nous mettons-nous en route au milieu du grain. Il tombe ensuite une pluie fine qui rend le jour triste et qui ne cesse que vers midi.

A deux heures et demie, nous apercevons un petit abri construit avec des branchages sur un banc de sable. Nous accostons, pensant que les habitants de ce carbet ne doivent pas être loin. Nous y trouvons une poule et deux dames-jeannes qui nous confirment dans cette opinion. Les Indiens emmènent leur coq et leur poule en voyage. Ces animaux n'entrent pas dans leur alimentation. Ce sont des oiseaux d'agrément, comme les serins et les perruches dans d'autres pays. Les dames-jeannes leur servent pour recueillir la graisse de tortue ou les baumes qui découlent des divers arbres de la forêt. Les cris que nous poussons restent sans réponse ; nous nous remettons en route après avoir jeté quelque nourriture à la jeune poulette.

Nous rencontrons bientôt un canot monté par un Indien et sa femme qui rejoignent leur petit carbet.

Si la journée était plus avancée, nous nous ferions conduire, pour y passer la nuit, à leur case qui n'est pas très éloignée, nous disent-ils.

Peu après, nous sentons une forte odeur de musc. Apatou prête l'oreille : un troupeau de pécaris est sur la rive gauche. Nous accostons. Le Janne et Apatou prennent leurs fusils. Ils ont à peine fait vingt pas dans la forêt qu'ils se trouvent en présence d'une trentaine de ces pachydermes qui font aller leurs mâchoires avec un bruit métallique.

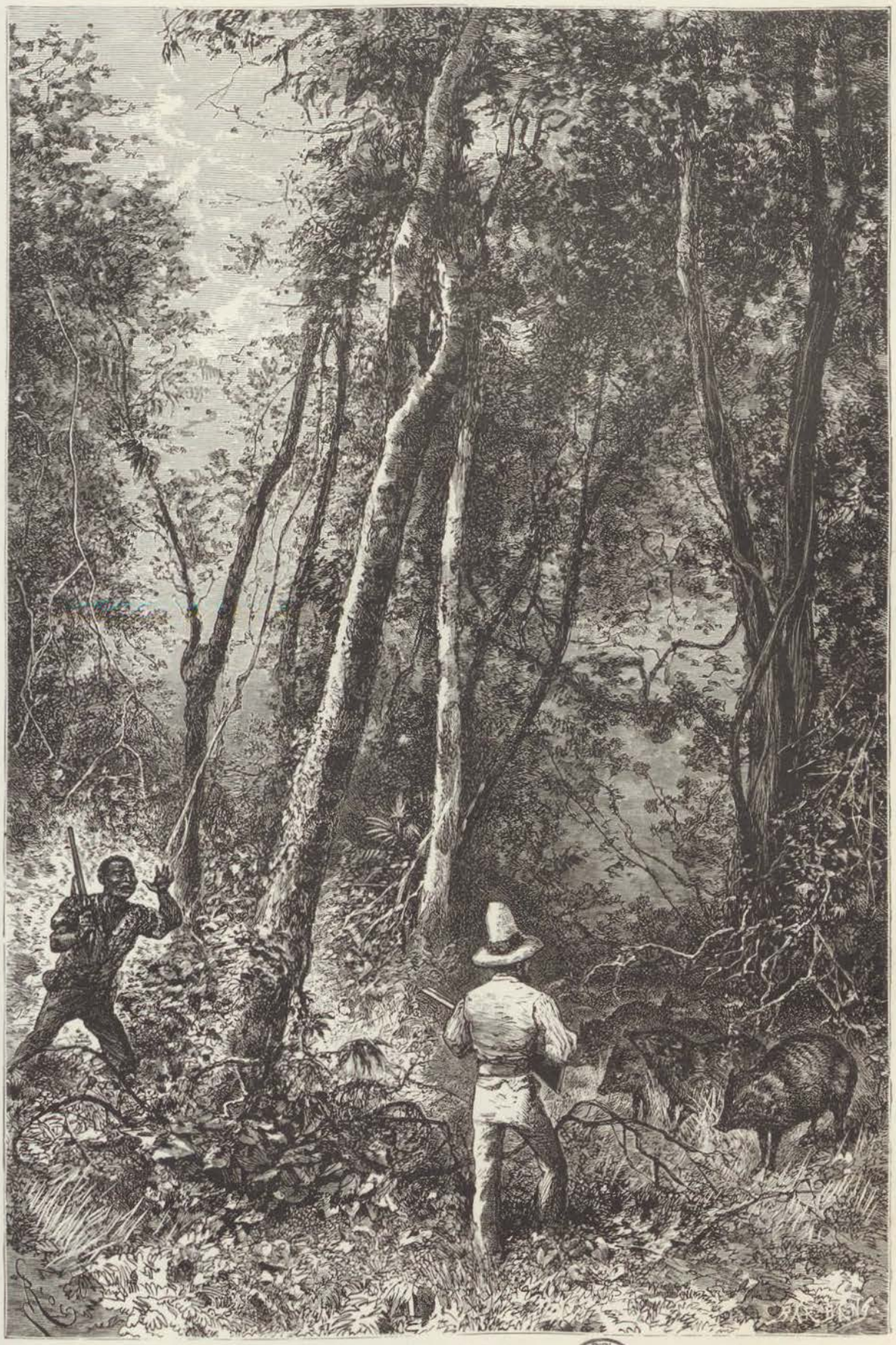
Le Janne marche devant. Les pécaris l'ont aperçu et s'alignent de front devant lui. Apatou connaît les mœurs de ces animaux ; il sait que parfois ils attaquent le chasseur qui n'a d'autre ressource que de monter sur un arbre où il est soumis à un siège en règle. — « Attention ! » crie-t-il vivement. Les pécaris effrayés prennent la fuite, poursuivis inutilement par nos compagnons qui savent que tout danger d'attaque de la part de ces animaux a disparu sitôt qu'ils sont en déroute.

Apatou rentre le premier à bord. Il me fait voir des pas de tigre marqués dans la vase de la rive. Ces traces sont énormes et doivent appartenir à un puissant animal.

Bientôt nous entendons les cris d'appel répétés de Le Janne qui, entraîné trop loin, s'est égaré. En arrivant il nous déclare que, dans la forêt, il ne pouvait pas bien se rendre compte de la direction d'où venaient nos voix.

A cinq heures nous choisissons un campement ; il a plu en cet endroit, la terre est détrempée ; nous pataugeons dans la boue. J'ai encore la fièvre. Le Janne éprouve du malaise. François va mieux. Nous prenons un peu de bouillon de canard et de citrouille et nous gagnons rapidement nos hamacs.

3 décembre. — Il règne un brouillard intense. Je ne pourrai relever mon tracé



TROUPEAU DE PÉCARIS

BIBL MUSEUM PARIS

par cette brume épaisse. Un banc de sable est en face, bordant la rive opposée. Le Janne propose de gagner cette plage sur laquelle nous pourrions trouver quelque gibier. Nous y sommes bientôt, mais nous n'y tuons qu'un canard avant que le soleil ait dissipé le brouillard. Nous reprenons notre marche sur la rivière la plus monotone du monde. C'est toujours la même courbe régulière. Ce sont les mêmes hérons, les mêmes cigognes, les mêmes ibis noirs se promenant d'un pas mesuré sur les bancs de sable, avec des allures de moines espagnols et de messieurs graves, revêtus de gilets blancs.

Une grande cigogne blanche à tête noire imite avec une de ses ailes mi-déployée un pan de burnous arabe. Des légions de goëlands sont alignés sur le bord des plages au voisinage de quelques gros caïmans qui sommeillent, ou bien tournoient dans l'air, leur bec menaçant toujours dirigé vers la surface de l'eau. Leurs voix perçantes et quelque peu nasillardes forment un concert sauvage et assourdissant.

Vers onze heures quarante-cinq, nous prenons pied sur un banc de sable où je désire observer le soleil. Mes compagnons soulèvent une véritable émeute parmi les goëlands en recueillant une trentaine de leurs œufs qu'ils trouvent dans des trous creusés dans le sable.

Ce soir, il doit y avoir une occultation d'étoile par la lune à huit heures vingt-cinq. Une île nous présente à sa pointe amont un campement élevé et très favorable pour l'observation du phénomène. En accostant, nous jouissons de l'embarras d'un caïman surpris au milieu des troncs d'arbres échoués et à qui nous coupons la principale ligne de retraite. Il est obligé de se retirer par un filet d'eau de dix mètres de long et qui n'a pas une profondeur suffisante. Les deux coups de 3/0 que lui envoie Apatou ne font que précipiter sa marche et semblent avoir été tirés sur du granit. Arrivés dans l'île, nous reconnaissons qu'elle est entièrement envahie par les fourmis manioc. Elles y ont des galeries et de véritables sentiers larges comme la main allant dans toutes les directions. Nos moustiquaires seraient dévorées en un clin d'œil, aussi déguerpissons-nous au plus vite. Nous gagnons un banc de sable de la rive gauche d'où nous pourrons aussi bien observer l'occultation. Mais le phénomène n'est pas visible au lieu où nous sommes, car la lune disparaît à l'horizon trois quarts d'heure avant le moment où l'occultation doit commencer.

Nous disposons nos couvertures sur le sable, nous leur faisons un toit avec nos moustiquaires et nous dormons à merveille, à part François qui, sous l'influence d'un cauchemar, appelle Le Janne avec tous les signes d'une grande terreur. Le Janne s'empresse de réveiller notre camarade qui se croyait aux prises avec un tigre.

4 décembre. — Au point du jour, notre cuisinier se met en devoir de nous préparer une omelette. Nous avons une petite provision de graisse de tortue qui remplacera le beurre. Hélas! cette omelette qui devait avoir des proportions gigantesques se réduit à presque rien. Tous nos œufs de goëlands, à l'exception d'une demi-douzaine, sont couvés.

Pendant toute cette journée nous ne rencontrons pas d'Indiens. Nous passons devant une faible colline, jadis occupée par un village, au pied de laquelle le courant a entassé, sur la berge, des blocs de lignite.

Vers quatre heures nous nous arrêtons sur une plage large et profonde faisant la pointe amont d'une île. Tout notre domaine est gardé par de monstrueux caïmans. Partout le sable a gardé leurs empreintes. Les traces de leurs ongles aigus bordent le sinueux sillon creusé par leur ventre. De place en place ils ont foré des trous profonds comme ceux où ils ont l'habitude de déposer leurs œufs.

Le Janne et Apatou tirent deux ou trois balles sur les plus rapprochés des vingt crocodiles qui se tiennent debout au courant, à quelques mètres de notre île. L'un d'eux pousse un formidable grognement rappelant un rugissement de tigre. C'est la première fois que nous entendons la voix de ces animaux; nous allumons ensuite du feu pour faire cuire une tortue que nous avons achetée à Mapiripan. C'est Apatou qui se charge de la cuisine pour ce soir, car il excelle à dépecer ces animaux et à en faire des bouillons exquis. Par bonheur, notre térékaï contient une douzaine d'œufs arrondis, gros comme des œufs de poule, que nous dégustons avec le plus grand plaisir.

Pendant notre dîner, Apatou entend le pas d'un animal dans l'obscurité à quelques mètres de notre feu, dont le trop brillant éclat nous empêche de voir au delà d'un faible rayon. Comme il y a un tout petit peu de lune, nous prenons nos fusils et nous sortons du cercle éclairé par le feu, mais nous cherchons vainement. Nous couchons encore sur le sable. Nos moustiquaires disposées sur des piquets ont l'air de grands cercueils recouverts de draps blancs. Cet aspect lugubre ne nous empêche pas de dormir à poings fermés. Le matin on a quelque peu de courbature, mais elle passe bien vite.

5 décembre. — Au réveil, Apatou nous fait voir que l'animal qui nous a donné une alerte hier soir est un maracaï. Une chose m'étonne, c'est qu'il ait pu arriver dans notre île. Ce félin nage fort bien, il est vrai, mais comment a-t-il échappé aux nombreux caïmans qui nous gardent! Ce matin, quelques *stratus* très blancs et très allongés strient l'azur du ciel et nous font prévoir un changement de temps.

Vers onze heures et demie, nous apercevons un canot échoué le long d'un banc de sable. Une jeune famille indienne, composée du père, de la mère et d'un enfant de sept à huit ans, se trouve à terre, à l'ombre d'arbrisseaux qui forment rideau au fond de la plage. Nous accostons près de leur canot et nous les avons bientôt rejoints. Ils ont allumé du feu. Ils commencent par disposer en triangle trois pierres entre lesquelles ils placent leurs tisons. Ces trois pierres leur servent de trépied pour leurs ustensiles et forment des galeries d'appel pour l'air. Ceux-ci ont fait cuire au-dessus du feu une tortue dans sa carapace et l'ont mangée en entier. Ils remontent le Guaviare. Ils nous disent que San Fernando est à dix jours et que nous rencontrerons demain la grande

île Amanaveni. Nous intimidons évidemment l'homme qui nous fournit ces renseignements, car il revient sur ses chiffres sitôt que nous renouvelons une question relative à la distance qui nous sépare d'un point quelconque. Il diminue chaque fois le chiffre précédent. Il a peur de nous déplaire en nous donnant des chiffres trop considérables et semble vouloir nous dire, par exemple, que pour un Indien San Fernando est à dix jours, mais que pour nous autres il est plus rapproché, car notre marche doit être supérieure. Il ne comprend que très imparfaitement l'espagnol; il a donc vu peu de blancs et nous semblons lui inspirer une certaine frayeur.

CAMPEMENT A LA POINTE D'UNE ILE

Nous lui achetons une pleine calebasse d'œufs de goëlands qu'il a dans son canot.

Le temps est fort propice pour une observation de soleil. Je monte mon théodolite, ce qui met nos Indiens en déroute. Ils embarquent au plus vite et se sauvent en jetant un regard de travers sur ce diabolique instrument.

Mon observation terminée, nous nous remettons en route et nous continuons notre marche sans incident jusqu'à cinq heures du soir. En ce moment, un campement charmant est devant nous sur la rive gauche. Nous avons tous envie de coucher dans le bois afin de pouvoir suspendre nos hamacs qui sont plus moelleux que le sable le plus fin.

Le sable est moins fiévreux, mais il nous brise un tant soit peu les reins.

Notre bivouac, élevé pourtant de cinq mètres au-dessus de la rivière, a été envahi par les eaux dans une crue récente. La petite végétation a disparu. Il ne reste plus que les grands arbres dont les troncs sont couverts jusqu'à une hauteur de un mètre d'une légère couche de limon desséché. Le sol, parfaitement sec aujourd'hui, a été piétiné par des tapirs. Quelques arbres ont été renversés. Les désordres ne se remarquent que sur un assez petit espace de la rive.

François nous prépare pour notre dîner une panade faite avec du couac et un bouillon de coui-oui à la citrouille ; comme c'est dimanche, nous prenons du café.

En arrivant, Apatou a installé un engin de pêche usité chez les Roucouyennes. Il se

ENGIN DE PÊCHE ROUCOUYENNE

compose d'une forte gaule élastique fichée dans le sol, et qui porte à son extrémité libre un hameçon fixé au bout d'une ligne de deux pieds. Un pieu enfoncé dans le sol, un peu en avant de cette gaule, porte à son extrémité une ficelle à laquelle est attachée une petite potence. On recourbe la gaule, on la saisit avec la potence ; l'hameçon plonge dans l'eau. Un poisson vient-il à mordre, il fait ployer un peu plus la gaule, la potence tombe et la gaule se redresse enlevant hors de son élément le gourmand qui s'est laissé prendre. L'appareil est à peine en place qu'un *piraï* ou *piranha* vient mordre à l'hameçon et se trouve suspendu à la gaule. Celle-ci n'est pas assez élastique et nous fait manquer pour cette raison trois autres poissons de même espèce qui viennent successivement mordre à l'appât.

Vers onze heures, nous sommes réveillés par un léger grain. Le Janne et Apatou détachent rapidement leurs hamacs et se retirent sous le rouff du canot. Les moustiques

sont extrêmement nombreux et les en ont bientôt chassés. Ils les piquent à travers leurs vêtements, ils s'engouffrent dans leurs manches ; on les écrase par douzaines en se portant la main à la figure, aussi aime-t-on mieux se faire mouiller que de supporter longtemps ce supplice. Le grain cesse presque aussitôt.

6 décembre. — Nous ne rencontrons pas d'Indiens, mais nous voyons partout des traces de leur passage. Ils couchent d'habitude sur les plages et fichent dans le sol une feuille de palmier ou une branche d'arbre quelconque pour se préserver de la rosée. Chaque banc de sable est hérissé de ces branches desséchées. Nous campons encore dans le bois. En atteignant le sommet de la berge nous reconnaissons un ancien bivouac d'Indiens. Leur boucan est encore debout.

7 décembre. — Nous arrivons sur la rive gauche, près d'un affluent dont les eaux, relativement limpides, ont une vitesse considérable. Nous le remontons à quelques centaines de mètres en suivant la rive droite. Nous reconnaissons que ce bras s'est creusé à une époque assez rapprochée.

La rivière Oua, dont il s'est détaché, n'avait précédemment qu'une embouchure dans le Guaviare, qu'elle longeait sur un grand espace avant de s'y jeter. Ce deuxième bras, parallèle au Guaviare, porte le nom de *caño* Amanaveni, et l'île du même nom, étroite et longue de vingt-cinq milles, n'est qu'un delta du *rio* Oua. Le bras supérieur porte chez les Indiens le nom de la rivière. Les Piapocos donnent le nom de Oua à une espèce de tortue à écailles épineuses qui ressemble à la *mata-mata* ; en la mangeant, on s'expose à une inflammation cutanée suivie de desquamation.

Après avoir reconnu cette formation, nous reprenons notre navigation sur le Guaviare. Vers quatre heures du soir, nous apercevons du monde sur un banc de sable. Nous accostons. Nous nous trouvons en présence des habitants de la lagune de Sapoara, venus sur cette plage pour y passer la nuit à l'abri des moustiques.

Nos Indiens possèdent des vêtements luxueux par rapport aux nôtres. Les hommes portent des pantalons et des chemises bien blancs. Les femmes ont des robes à taille qui leur laissent le cou et une partie des épaules dégagés. Leurs cheveux sont partagés en deux épais bandeaux soigneusement tressés. Avec notre linge jauni par les eaux argileuses, nos vêtements délabrés, émiettés pour ainsi dire par les broussailles de la forêt, nos barbes et nos cheveux incultes, c'est nous qu'on prendrait ici pour des sauvages.

Quelques autres habitants sont encore au village. Nous nous faisons conduire à leurs habitations, qui sont situées à deux kilomètres environ sur la rive gauche de la lagune de Sapoara.

Nous y rencontrons deux vieillards, dont l'un, nommé Juan de la Cruz, et d'un embonpoint respectable, ressemble parfaitement à un Chinois. Ses yeux sont obliques, ses pommettes saillantes, son nez est écrasé. Il porte une moustache rare et raide qui ajoute encore à la ressemblance. Il y a de plus deux jeunes gens de vingt-cinq ans

environ, dont toute la personne trahit le mélange des races blanche et indienne. Les femmes sont plus âgées que leurs maris. L'une d'elles a servi chez les blancs. Les enfants sont charmants. Les cases sont très proprettes. Elles contiennent les objets les plus disparates. A côté des ustensiles usités par les sauvages, tels que les petits bancs concaves, le tronc d'arbre creusé pour contenir le cachiri ou couria, les arcs, les flèches, etc., nous remarquons des bols, des assiettes en porcelaine, des miroirs de poche qui font dire à Le Janne que les Indiennes sont des alouettes.

Nous apprenons que nous sommes à sept journées de San Fernando. Nous aurions besoin de deux canotiers. C'est en vain que nous offrons à chacun des jeunes gens une somme de dix piastres pour nous accompagner. Ils ont des dettes à San Fernando et ne veulent pas s'y rendre sans avoir réuni les marchandises qu'ils ont promis de livrer. Des renseignements que nous tirons d'eux, nous concluons que ces pauvres gens ne pourront jamais se libérer. Les trafiquants leur délivrent des vêtements, des instruments et outils de travail moyennant de la farine de manioc (couac), de la graisse de tortue, etc., qu'ils devront fournir dans un temps déterminé. Ils sont toujours « en débet » et travaillent toute leur existence au profit de leurs créanciers.

8 décembre. — Au matin, les deux vieillards se décident à nous accompagner jusqu'à la lagune de Récifal, qui n'est distante que d'une journée de canotage. Leurs préparatifs de départ sont un peu longs, et ce n'est que vers une heure que nous nous mettons en route, ayant à la remorque un petit canot pour le retour chez eux de nos canotiers. Nos vieux Indiens nagent avec vigueur jusqu'à cinq heures et demie du soir, heure à laquelle nous nous décidons à bivouaquer sur un banc de sable pour y passer la nuit. C'est à peine si, dans toute cette journée, ils ont pris quelques instants de repos. Nous avons parcouru quarante-six kilomètres.

La nuit vient nous apporter un peu de fraîcheur. Le ciel est pur ; nous avons un beau clair de lune. Étendus sur le sable nous causons avec nos Indiens, en fumant des feuilles de tabac que nous roulons en cigarettes. Nous leur disons les péripéties de notre voyage depuis notre point d'embarquement sur le Goyabero. Ils ne montrent aucun étonnement lorsque nous leur parlons du tracas que nous ont causé les caïmans. Ils nous racontent qu'il y a quatre ans, à l'embouchure du *rio* Oua, un de leurs camarades, gouvernant un canot, a été enlevé, par un de ces terribles animaux, de son poste à l'arrière de son embarcation. Ses compagnons n'ont entendu que le bruit des mâchoires de l'animal, immédiatement suivi du bouillonnement de l'eau. Ils ont perçu quelques instants un bruit sourd au fond de la rivière ; quelques stries de sang ont taché les flots, et c'est tout. Ils nous disent aussi que les Indiens Mitouas ont attaqué assez récemment des blancs, dont l'un a reçu une flèche dans la jambe. C'est, pour le blessé, une heureuse circonstance que les Mitouas n'empoisonnent pas leurs flèches.

Nos Piapocos connaissent quelques constellations auxquelles ils donnent les noms de *Macoutchiri* (Orion), *Macabari* (les Pléiades), *Tchamana* (caïman), constellation

située entre Orion et Cassiopée, ayant la forme d'un A, qui leur rappelle une tête de caïman.

9 décembre. — Nous embarquons de bonne heure. Peu après le départ, nous entendons le chant sourd d'un hoco sur la rive gauche. Apatou prend place dans le petit canot que nous remorquons et se dirige au bruit. Nous le voyons amarrer son canot, escalader la rive. Bientôt nous entendons un coup de feu. Apatou revient avec un magnifique hoco, un peu différent de celui des Andes. Le hoco du Guaviare porte

JUAN DE LA CRUZ, AU VILLAGE DE SAPOARA.

des plumes brun-rougeâtre là où celui des Andes a des plumes blanches. Son chant est aussi un peu différent. La première note ressemble à un rugissement de jaguar.

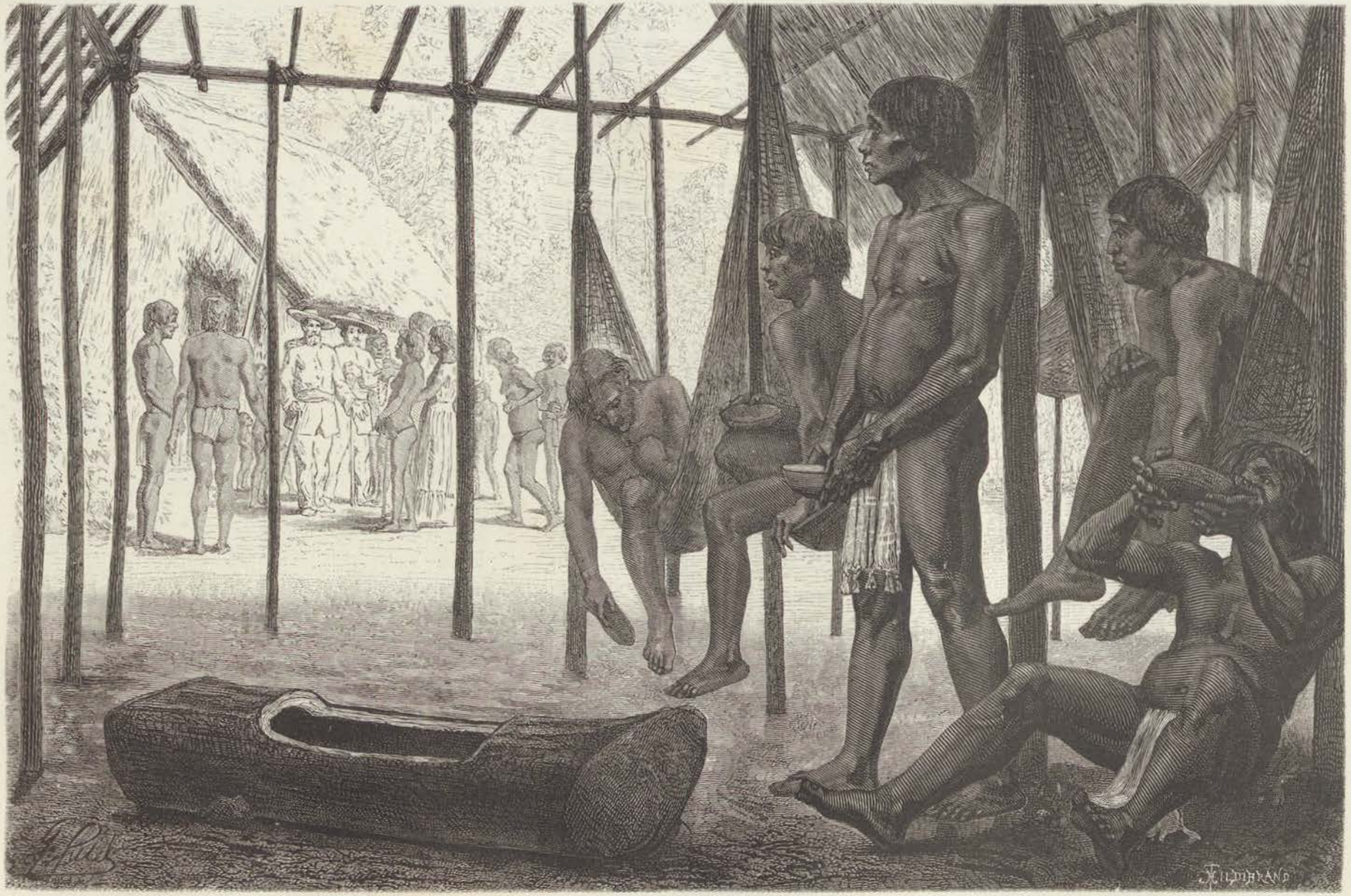
Vers onze heures, nous rencontrons sur une plage des habitants de la lagune de Récifal, amis de nos vieux Indiens, et qui nous font un accueil cordial. Nous causons un instant avec eux; car ils parlent couramment l'espagnol, et nous nous dirigeons en canot vers la bouche de la lagune qui est assez rapprochée. Nous pénétrons dans un canal étroit, un vrai chemin vert liquide. De chaque côté, des arbres superbes se sont inclinés pour chercher la lumière et forment au-dessus de nous un dôme de verdure d'une grande élévation et d'un aspect saisissant. Les troncs rougeâtres rayent

le bleu sombre du feuillage non éclairé ; le soleil pénètre par échappées en produisant des taches jaunes. Au-dessous, l'eau noire reflète fidèlement tous les détails du tableau. Des arbres tombés de vieillesse, noircis par l'humidité, et couverts de champignons, lèpre dévorante de l'être qui disparaît, gênent par endroits le passage et produisent quelques remous qui troublent seuls l'apparente immobilité de l'eau. A cause de ces obstacles nous n'avançons qu'avec lenteur, et ce n'est que vers midi que nous atteignons le dégrad. Nous entrons bientôt au village ; le capitaine nous reçoit devant sa porte. C'est un homme jeune encore, d'abord assez maussade. Il a les traits grossiers, la face développée et semble peu intelligent ; ses pieds et ses mains sont blanchis par le caraté. Il tient le bâton de l'autorité. Avant toute chose il faut le gagner par un présent, car il pourrait me refuser des canotiers dont j'ai grand besoin. Je lui offre une ceinture multicolore qui fait briller dans ses yeux un éclair de satisfaction, et dont il se ceint sans plus tarder. Ce vaniteux personnage est le mari de trois femmes.

Il fait venir la plus belle pour nous la présenter. Celle-ci est toute jeune, elle a des traits réguliers, des cheveux superbes et de longs yeux noirs d'une grande beauté. Elle est vêtue d'une robe à taille en indienne rouge. Elle se tient embarrassée, la tête un peu penchée, auprès de son mari. Je lui offre un collier de corail rouge que le capitaine s'empresse de lui passer autour du cou.

J'expose alors le but de notre visite. Nous voudrions nous reposer jusqu'à demain dans ce village et trouver deux canotiers pour nous accompagner à San Fernando. Le capitaine nous conduit à la case où les hommes sont rassemblés pour boire la couria. Ils sont là cinq gaillards vigoureux, ivres, étendus dans des hamacs, l'œil abruti. Ils boivent la couria depuis le matin. Le plus âgé, vieillard corpulent, d'apparence très vigoureuse, s'approche de temps en temps d'un tronc d'arbre creusé, où il puise avec une calebasse le breuvage enivrant qu'il présente à chacun des buveurs.

Ceux-ci coupent leurs gorgées de hoquets repoussants et rejettent en soufflant les dernières gouttes qu'ils ont portées à leur bouche. On nous présente à boire dans cette même calebasse, pour laquelle nous éprouvons du dégoût. Force nous est cependant, sous peine d'être impolis et d'indisposer contre nous ces hommes dont nous avons besoin, de surmonter notre répugnance et de tremper nos lèvres dans ce breuvage qui, pris avec modération, est loin d'être nuisible à la santé. Nous sommes arrivés dix minutes trop tôt pour échapper à cette vilaine corvée, car la liqueur se trouve épuisée peu après que nous avons bu. Nous les laissons cuver leur couria et nous nous dirigeons avec le capitaine vers le dégrad pour lui faire voir notre canot. Nous voudrions l'échanger contre un autre plus léger, que nous avons aperçu à notre arrivée. Il désire quelque chose en retour. Nous lui faisons voir des sabres, des haches, des couteaux ; rien de tout cela ne lui convient ; de l'argent, il n'en veut pas. Je vais renoncer à conclure le marché, lorsque, par hasard, je retire d'une caisse quelques mètres d'indienne rouge. Mon homme est vaincu. Il s'empare de ce lambeau d'étoffe



INDIENS PIAPOCOS DE LA LAGUNE DE RÉCIFAL BUVANT LA COURIA

BIBL MUSEUM PARIS

avec une telle avidité que je suis persuadé qu'à ce prix il me donnerait sa case et tout ce qu'elle contient.

Nous revenons alors vers le village, où François a préparé le dîner pour nous et nos vieux braves de Sapoara. Nous dînerons en deux séries ; Apatou mangera d'abord avec nos canotiers, puis ils se rendront tous les trois au dégrad pour aménager notre nouveau canot et transborder nos bagages. François leur donne la moitié du hoco et une calebasse de bouillon. Les buveurs de couria, un peu dégrisés, s'installent sans façon parmi eux et font disparaître en un clin d'œil la presque totalité de leur repas.

Après le départ de nos compagnons, nous mangeons à notre tour. Les Indiens se montrent plus réservés à notre égard et nous laissent dîner sans oser s'approcher. Ils ont dépensé toute leur familiarité avec Apatou et leurs congénères.

Les Indiennes ne seraient pas femmes si elles n'étaient curieuses. Toutes celles du village, celles du capitaine exceptées, sont bientôt installées dans la case où nous nous trouvons. Du premier coup d'œil nous pouvons remarquer que la vitalité est grande dans ce *pueblo*. Deux femmes font téter leurs petits enfants. On nous appelle pour voir un des nouveau-nés, pauvre enfant fort chétif auquel je prescris quelques frictions alcooliques, sur l'assurance qu'on me donne qu'on possède un peu de rhum dans le village. Puis, on nous prie de donner un nom à l'autre nouveau-né. Apatou ayant appris à Paris une chansonnette inepte qu'il chante dans ses moments de belle humeur, le nom de Nicolas qui revient dans son refrain est bientôt trouvé pour le petit Indien. Les parents sont enchantés. Ils répètent longtemps, de peur de l'oublier, ce mot qu'ils prononcent à la perfection.

Le Janne va faire dans les environs un petit tour de chasse, car nos Indiens ne possèdent ni poisson ni gibier. Il rencontre un des habitants chassant de son côté avec une longue sarbacane, au moyen de laquelle il lance une petite flèche dont la pointe est trempée de curare et dont l'autre extrémité est munie d'une bourre fournie par les fruits du ceibo (bombax ceibo). Le curare dont il se sert est enfermé dans une gourde et lui vient des Indiens Piaroas, car les Indiens Piapocos n'en connaissent pas la préparation. Le Janne tue un toucan et se trouve fort embarrassé de son gibier ; il se rappelle en effet que *piapoco* veut dire « toucan », et il se demande s'il n'aurait pas tué un oiseau sacré pour la tribu chez laquelle nous nous trouvons. Il est rassuré en rentrant au village. L'autre chasseur a, comme lui, tué un toucan. La nuit va venir ; nos Indiens vont coucher sur leur plage du Guaviare et nous laissent seuls maîtres du village.

10 décembre. — Nous passons toute la matinée à faire des croquis, des photographies, et une collection de cheveux. Je remarque que les nouveau-nés ont les plis de la peau plus larges que les enfants blancs, mais que leur peau est à peine plus pigmentée.

Nous engageons deux hommes pour nous accompagner à San Fernando.

En dehors de leur utilité comme canotiers, on comprendra tout l'avantage que nous pouvons tirer, au point de vue géographique, de la présence parmi nous d'hommes

connaissant parfaitement le pays. Pas un banc de sable, pas une crique dont le nom ne leur soit connu.

Les préparatifs de départ de nos canotiers sont encore longs. Ils sont fatigués de leur ivresse d'hier, et, quoique plus jeunes, ils montrent moins d'ardeur que nos vieux braves de Sapoara. Mais notre canot est plus léger, et, malgré deux arrêts pour tuer un hoco et un canard, nous ne parcourons pas moins de quarante-six kilomètres de onze heures à cinq heures et demie. En ce moment un orage menace. Un superbe banc de

INDIEN CHASSANT A LA SARBACANE (p. 523)

sable est devant nous, nous le gagnons au plus vite pour dresser notre tente. Le soleil se couche derrière un épais rideau de nuages dont il borde les contours d'un ruban de feu. L'orage vient de l'Est. Des nuées noires, auxquelles le soleil donne par endroits une coloration groseille, s'avancent rapidement dans le ciel. Tout l'espace intermédiaire entre ces amas de nuages présente une coloration verdâtre coupée par des bandes roses disposées en rayons. L'eau de la rivière a un reflet lilas foncé.

En débarquant, nous trouvons dans un trou du sable trois œufs de goëlands et un petit qui vient d'éclore. Un des œufs a une ouverture par laquelle nous voyons un petit être

qui cherche à entrer dans la vie. Son bec mâchonne des fragments de coquille. Les parents volent autour de nous d'un air menaçant, en poussant des cris rageurs. Nous plaignons ces pauvres êtres qui, pour leurs débuts, vont assister à un orage des tropiques.

Notre tente est dressée lorsque nous nous apercevons que nous avons eu une fausse alerte. Les nuages passent au Sud, nous n'aurons pas de pluie. Je suis souffrant et je dîne d'une calebasse de bouillon. Mes compagnons, mieux portants, mangent de bon appétit. Le Janne est surpris de voir nos canotiers faire rôtir au feu et dévorer à belles dents les bouts d'ailes, la tête et les pattes du hoco que François avait rejetés.

11 décembre. — Ce matin, nos Indiens, tout à fait remis, nagent plus vigoureusement. Chacun d'eux possède un petit sac en peau où il renferme son tabac et divers menus objets. En examinant l'un de ces sacs, j'y trouve une petite statuette en terre figurant assez bien une tête de singe avec une partie de son buste.

« Maminaïmi ! » me dit l'Indien. Il a trouvé cette statuette sur une plage voisine fréquentée par les « Maminaïmis ».

Les Maminaïmis sont les diables d'eau. Ils ont la taille d'un petit enfant et le type de la race nègre. Ils vivent le jour au fond de l'eau. La nuit, ils se promènent en poussant des cris de jeune enfant. Nos Indiens les ont entendus et en ont éprouvé une belle peur. Tous les Indiens Piapocos croient aux Maminaïmis.

Vers onze heures et demie, nous nous arrêtons sur une plage pour faire une observation de soleil. Le Janne calcule d'après mon observation que nous nous trouvons par une latitude de 3°40'23". Pendant ce temps, Apatou imite les pratiques du piay des Roucouyennes. Nos canotiers reconnaissent ces pratiques, mais refusent de nous dire le nom piapoco du personnage qui est chargé de les exécuter. Le vieux Chinois Juan de la Cruz est piay. Il a fait mourir par ses sortilèges deux femmes de la lagune de Récifal, et il faut qu'il soit bien redouté dans ce village pour y avoir reçu malgré cela un accueil si amical. Mais, depuis cette époque, un blanc de passage leur a donné l'eau de Florida. Ils s'en servent *intus et extra* contre toutes les maladies. Depuis qu'ils sont en possession de cette eau merveilleuse (d'origine parisienne, je crois), ils ne perdent plus personne dans leur village.

L'après-midi, Apatou tue un singe, Le Janne tue un canard. Peu après nous apercevons à la surface de l'eau la nageoire dorsale d'un poisson qui semble de grande taille. Notre canot arrive tout près sans que l'animal se dérange. L'un des Indiens le harponne et retire de l'eau un cuirassier, le plus grand de l'espèce que nous ayons vu. Il mesure environ soixante centimètres, dont plus du tiers est formé par la tête qui est très large et qui contient une masse cérébrale très développée. Cet animal est assez léger, malgré son volume. Après la cuisson, nous constatons que la masse musculaire est réduite à presque rien. Il est maigre comme un crustacé qui s'apprêterait à changer de carapace.

Vers cinq heures, nous prenons terre sur un banc de sable où nous bivouaquerons. Nos Indiens vont dans les environs faire une abondante provision de bois sec pour notre feu. Le Janne et Apatou, armés de sabres d'abatis, vont couper au fond de la plage des piquets pour nos moustiquaires. Aidé de François je m'occupe du débarquement du matériel, du choix des emplacements pour le feu et pour le couchage. Le Janne et Apatou ont remarqué de nombreuses traces de jaguar et de maracaï ; ils se gardent de communiquer la chose à François.

Nous avons à dîner du singe, du canard, du poisson. Nous prenons un peu de café, chose qui ne nous arrive, d'habitude, que le matin au départ. Après ce repas de Lucullus nous roulons des feuilles de tabac et nous causons en fumant, étendus sur le sable autour du feu. Les Indiens nous donnent quelques précieux renseignements sur leurs mœurs et coutumes. Chaque mois, la femme est isolée de sa famille. Elle reste quatre à cinq jours dans une case spéciale où son mari lui apporte à manger. Puis elle prend un bain et reprend ses occupations.

Les accouchements se font dans une case où la femme reste sept jours après la délivrance. Pendant le même temps le mari reste couché dans son hamac. Les deux époux n'ont pour nourriture que de la cassave et de l'eau. On a dit que le mari simulait les douleurs de l'enfantement. Chez les Piapocos le fait n'est pas exact. S'il se couche et s'il se soumet à la diète, il n'a d'autre but que d'empêcher son enfant de tomber malade. Ces Indiens coupent le cordon ombilical avec un morceau de bambou (*sitoua*) taillé en forme de couteau à papier. Nous savons déjà que les Roucouyennes ne procèdent pas d'une autre manière.

Lorsqu'un Piapoco vient à mourir, tous les Indiens du village pleurent pendant un temps déterminé. On l'enterre dans sa case. On lui creuse au milieu de celle-ci une fosse d'environ un mètre cinquante où on le dépose avec ses plumes et ses armes. On lui met un banc de canot sur la figure et le tronc pour le préserver du contact de la terre. Les hommes se tiennent d'un côté de la fosse, les femmes de l'autre. Tous chantent ensemble sur un air larmoyant le chant du départ du guerrier qui se compose des seules paroles : *Imaca camouahi, ieta camouita*, qui signifient : « Mon frère m'a laissé ».

Les médecins sorciers portent chez les Piapocos le nom de *camarikeri*. On ne les paye qu'après la guérison.

Pour guérir les maladies internes, ces escamoteurs s'introduisent d'abord, en cachette, une épine dans la bouche. Ils soufflent et font de grands gestes comme les magnétiseurs qui lancent le fluide ; puis, ils appliquent leurs lèvres sur la poitrine du malade et aspirent fortement.

Ils montrent alors l'épine, cause du mal, qu'ils viennent de retirer de la poitrine. Le malade n'a plus qu'à guérir et cela lui arrive souvent, tant sa confiance est grande dans le pouvoir de son médecin.

Quant aux blessures, on les traite par le suc rouge d'un arbre.

Les Piapocos appellent le caraté *sero;* on l'attrape toujours en buvant le *yocuto* (couac trempé dans l'eau) d'un ennemi atteint de cette maladie et qui a mélangé au breuvage quelques gouttes de son sang.

Les deux espèces de goëlands que nous avons rencontrées dans le Guaviare portent les noms de *ouana* et *ouanare.*

Nous ne nous fatiguerions pas de converser avec nos Indiens, mais il faut songer à dormir, car une nuit d'insomnie est une mauvaise préparation à une journée de soleil.

12 décembre. — Il fait à peine jour que François vient nous faire branle-bas et nous annoncer que le café est « paré ». Nous sortons à quatre pattes de nos moustiquaires et, après nous être débarbouillés sur le bord de l'eau, nous dégustons le moka. Et, en route !

Pendant cette journée, nous faisons un effroyable carnage de gibier. Nous tuons d'abord deux cabiais, dont l'un, agonisant sur la rive, roule à l'eau dans une dernière convulsion et est perdu pour nous. Puis, Apatou nous fait aborder la rive droite où il a flairé un troupeau de pécaris. Il se met à leur poursuite et il a bientôt abattu un de ces animaux. Peu après, nous poursuivons en canot, le long de la rive gauche, un agouti à poil noir, qui court et bondit avec une grande agilité sans parvenir à escalader la berge trop escarpée. De guerre lasse, l'animal, affolé, se met à l'eau pour traverser la rivière. C'est sa perte. Nos Indiens sont très friands de sa chair et la marche de notre canot est supérieure à la sienne. Il reçoit une flèche à bout portant. Pourquoi ce massacre? C'est que chacun de nous a ses préférences. Le Janne et moi, nous aimons le pécari, Apatou préfère le cabiai et l'agouti. Nos Indiens sont dans la jubilation. Cette nuit ils vont faire ripaille. Pour ces déshérités, il n'y a guère beaucoup d'autres satisfactions que celles du ventre. De temps à autre, ils caressent de l'œil les trois animaux qui gisent au fond du canot. Ah ! s'ils les tenaient dans leur village !

Il n'est que trois heures et demie ; nos Indiens voudraient déjà s'arrêter ; mais, nous tenons à être demain à la bouche de l'Ynirida où nous devons trouver des blancs. Aussi continuons-nous notre route jusqu'à cinq heures. Dès l'arrivée, tout le monde cuisine. Les deux marmites sont occupées et ce n'est pas tout. Le sable est hérissé, sur tout le pourtour du feu, de baguettes inclinées portant à leur extrémité le foie, la rate et des côtelettes de pécari. Les Indiens font rôtir suivant le même procédé les testicules et les reins du pécari. Les reins de cet animal sont pourtant peu appétissants : leur substance corticale est très peu développée ; le calice et les bassinets qui forment les quatre cinquièmes du volume de l'organe sont remplis d'une substance gluante, adhérant fortement aux doigts et rappelant aux yeux le blanc d'œuf qui a subi un commencement de coagulation. Ils nous ont donné une idée de leurs goûts étranges en savourant avec délices sous nos yeux la tête et les pattes d'un canard. Des goûts et des couleurs il ne faut jamais disputer.

Après le repas, on dresse un boucan monstre sur lequel on dispose les quartiers de cabiai et de pécari, après les avoir débarrassés de leurs poils en les flambant. Nos Indiens se chargent de surveiller le feu, moyennant l'autorisation que nous leur donnons de manger tout ce qu'ils pourront.

13 décembre. — Journée sans incidents ; nous suivons les détours aussi réguliers qu'interminables du Guaviare. Notre marche est bonne, mais nous n'arriverons que demain à la bouche de l'Ynirida. Force nous est de camper encore une fois sur un banc de sable.

14 décembre. — A six heures nous sommes debout. Nous faisons un bout de toilette sans pouvoir arriver à nous donner un aspect bien brillant, car, en somme, on n'aimerait guère à nous rencontrer au coin d'un bois, en France du moins. Nous espérons pourtant qu'après avoir pris connaissance de nos papiers on ne nous prendra pas pour des malfaiteurs.

Une demi-heure après le départ nous apercevons sur la rive gauche des huttes dont nous hélons inutilement les habitants. La bouche d'une lagune se trouve tout auprès. En remontant celle-ci assez loin, nous trouverions un village ; mais nous sommes pressés de voir des blancs et nous continuons de descendre le Guaviare.

Vers dix heures nous atteignons la bouche de l'Ynirida, affluent de droite très considérable. Cette rivière, à son embouchure, a une largeur d'environ six cents mètres. Ses eaux sont noires et rappellent la couleur du marc de café. Elles forment tache dans les eaux argileuses, d'un blanc jaunâtre, du Guaviare. Leur température est la même (26°,8). Dans la pointe formée par les rives droites des deux rivières se trouvent de grandes roches granitiques. L'Ynirida est très peuplée, mais de navigation difficile, possédant de nombreux *raudales*. Les Indiens qui l'habitent appartiennent à la tribu des Pouinaves. Nous apercevons deux huttes, l'une sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite, toutes deux habitées par des blancs. La dernière est sur notre route ; nous continuons notre marche vers elle. Nous montons un escalier rapide, taillé dans l'argile de la rive, qui est élevée de sept à huit mètres.

Nous sommes chez Gregorio Garcia. C'est sa femme, Indienne de la tribu des Pouinaves, qui nous reçoit. Je la salue d'un : « *Ave Maria* », suivant le procédé des habitants de l'Amazone. Elle me répond : « *gratiâ plena* » et nous invite à entrer dans sa maison. Son mari est absent, mais ne va pas tarder à rentrer. En attendant, je fais l'acquisition de divers objets, poteries, tamis à farine, etc., qu'elle a fabriqués elle-même. Puis je lui demande la permission de faire préparer notre dîner dans sa case. Elle veut se charger elle-même de ce soin. Elle ajoute à notre viande boucanée un jeune poulet, des bananes frites, des pastèques, que sais-je encore. Nous sommes à table lorsque Gregorio rentre.

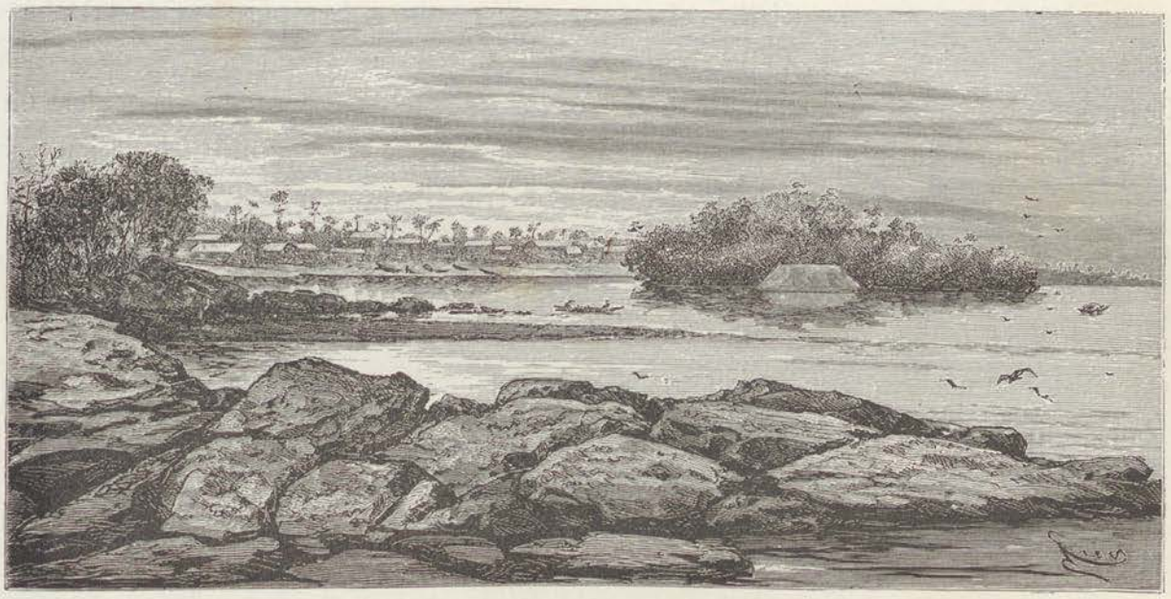
C'est un homme simple, ignorant, mais bon travailleur, à ce qu'on nous a dit plus tard à San Fernando et comme nous pouvons le constater en regardant les nombreux

produits accumulés dans sa case et dans ses dépendances. Nous avons toutes les peines du monde à lui faire accepter un sabre et une hache en reconnaissance du bon accueil que nous avons reçu chez lui. Sa femme, en revanche, accepte avec empressement un de nos colliers de corail rouge.

Vers une heure de l'après-midi, nous nous remettons en route pour San Fernando. Gregorio, qui n'a guère voyagé, nous dit que c'est un « *pueblo grande* ».

Que trouverons-nous? Probablement un petit village.

Peu après, nous atteignons la roche de Couïari, qui donne son nom à une île sur la rive de laquelle elle est située. Sur cette roche, d'après nos Piapocos, se trouvent des dessins gravés par les Maminaïmis.



BOUCHES DE L'ATABAPO

On ne les voit que lorsque les eaux sont basses, et au moment de notre passage ils sont immergés. Un de nos canotiers nous en donne, sur papier, une reproduction, de souvenir.

A quatre heures nous apercevons enfin San Fernando, qui, de loin, me rappelle les villages amazoniens. Des cases recouvertes de feuilles de palmiers, avec des murs en pisé blanchis à la chaux, sont disséminées sur une faible colline et paraissent assez nombreuses parce qu'elles sont un peu étagées. Bientôt nous atteignons des îles basses bordées de roches granitiques, puis nous entrons dans les eaux noires de l'Atabapo. Toute la rive opposée sur laquelle est situé le village est bordée d'un banc de granit qui vient s'enfoncer en pente douce dans les eaux de la rivière.

Cette rivière a une largeur de six à huit cents mètres à son embouchure dans le Guaviare. A certains moments de l'année elle est presque à sec.

Ses eaux ont, dans un verre, une couleur un peu enfumée. En grande masse elles sont, par réflexion, absolument noires. Un objet blanc qui est plongé à trente centimètres de profondeur prend une teinte jaune d'or ; à quatre-vingts centimètres sa couleur est rouge orangé. En nous baignant plus tard dans l'Atabapo, nous constatons que nos membres inférieurs nous donnent l'illusion de pièces anatomiques plongées dans une solution de bichromate de potasse. Cette eau est potable, et c'est la seule dont on fasse usage à San Fernando. Elle dissout très bien le savon. Elle possède deux grandes qualités : elle éloigne les moustiques et les caïmans. Il est très remarquable qu'on n'ait jamais aperçu un de ces monstres aux environs de la plage de San Fernando, alors que le Guaviare, qui coule à huit cents mètres de là, en est littéralement infesté. La matière colorante des eaux noires doit être de nature organique ; nous croyons qu'elle est encore à déterminer. Les poissons de l'Atabapo sont tous de couleur noire. Cette rivière possède une tortue spéciale, sorte de térékaï beaucoup plus petite que celle du Guaviare. Le rio Atabapo vient du sud ; c'est une route bien plus courte que le Cassiquiare pour atteindre le rio Negro. En huit jours de canotage et deux jours de marche on atteint le rio Guaïnia qui devient plus bas le rio Negro.

La traversée de la rivière nous paraît longue. La couleur des eaux donne au paysage un cachet particulier. Les teintes des objets voisins semblent beaucoup plus vives. Quelques femmes sont sur la rive en face de nous. Elles portent des robes jaunes ou bleues qui nous crèvent les yeux.

Enfin nous accostons. Notre arrivée est signalée. La venue d'un canot dans ce village est toujours un petit événement. S'il est monté par des Indiens, les trafiquants viennent vite s'enquérir des marchandises qu'ils apportent.

Mais quels sont ces blancs qui viennent du Guaviare? Aucun des habitants du village n'est allé trafiquer dans cette direction.

Quatre ou cinq personnages nous abordent avec autant de bienveillance que de curiosité. Leur costume fait sourire François : il se compose d'un pantalon et d'une chemise dont les pans, flottant au vent, rappellent assez le *guayouco* des Indiens. Ces hommes sont pâles, amaigris, avec des yeux brillants de fièvre. Un seul, mulâtre à cheveux grisonnants, se porte à merveille. Nous pouvons constater plus tard que c'est un gai compagnon, parfaitement heureux de son sort. Nous avons bientôt répondu à toutes leurs questions sur nos personnes et sur notre voyage.

Ils se mettent à notre disposition pour nous conduire chez le gouverneur et pour nous trouver un logement. Nous acceptons avec reconnaissance.

Le gouverneur est un intérimaire, don Manuel Fuentes, homme d'une cinquantaine d'années, pâle, anémié, à cheveux et à barbe touffus et grisonnants, avec de grands yeux noirs et brillants sous d'épais sourcils gris, rappelant des lanternes dans la nuit. Il est beau parleur, très aimable et pénétré de l'importance de ses fonctions. Il prend

connaissance de nos papiers. Nous lui donnons sur notre voyage quelques détails qui le remplissent d'enthousiasme. Il nous parle longuement de Michelena, voyageur vénézolan, qui a publié un volume sur le voyage exécuté par Humboldt. Ce volume, très passionné, n'a pour but que de démontrer que l'illustre voyageur n'est pas allé aux sources de l'Orénoque. Si l'on en croit ce critique acerbe, Humboldt n'aurait remonté qu'au Guapo, à une ou deux lieues d'Esmeralda et à trois cents milles en aval de la chute des Guaharibos. Les Indiens Guaharibos sont des êtres fabuleux, à peau blanche, à cheveux rouges, d'une grande férocité, d'après les habitants de San Fernando. Deux Guaharibos ont été faits prisonniers et amenés il y a vingt ans à San Fernando. Ils ne répondaient pas à ce signalement. Ils avaient les cheveux noirs lisses, les yeux moins bruns que ceux des Indiens des rives de l'Orénoque, et les dents canines fortement proéminentes. Nous avons rencontré cette anomalie chez un Indien Baniva de l'Atabapo. Comme les Indiens Botocudos, ils tirent l'arc avec les pieds en se tenant sur le dos. Les pointes de leurs flèches, faites d'un bois dur appelé *manacanilia*, sont dentelées. Ils polissent leurs arcs avec la mâchoire du pakira, absolument comme les Roucouyennes. Ils ont empêché et ils empêchent encore aujourd'hui de remonter aux sources de l'Orénoque. Michelena s'était fait, il y a quelques années, nommer gouverneur de San Fernando dans le seul but de terminer l'exploration de ce fleuve. Il fut tué par la chute d'un arbre dans une de ses excursions sur l'Atabapo. Il était octogénaire et on ne peut lui refuser une grande conviction, ainsi qu'une activité et une énergie peu communes, même chez les hommes qui sont dans la force de l'âge. M. Fuentes a connu particulièrement Michelena, qui lui a communiqué son enthousiasme. Si nous voulions tenter ce voyage, il nous donnerait un excellent guide; peut-être nous accompagnerait-il lui-même.

Je ne sais ce que nous ferions si nous avions l'argent nécessaire.

L'expédition est tentante justement par ses difficultés.

Don Manuel nous offre le café; mais le temps nous presse; nous voudrions avoir trouvé un logement et y avoir transporté nos bagages avant la nuit, aussi le remercions-nous de son amabilité, ignorant que l'usage du pays est d'offrir le café aux visiteurs. On l'a préparé pendant que nous causions et nous contrevenons bien involontairement aux usages en ne l'acceptant pas.

Le village de San Fernando ne possède pas d'hôtellerie; aussi sommes-nous tout heureux de trouver pour nous loger une case penchée qui menace ruine. Elle est étayée du côté de la rue et nous espérons qu'à moins d'une forte bourrasque elle demeurera debout tout le temps de notre séjour. Nous avons pour voisin M. Mirabal, négociant qui connaît presque tous les Indiens des environs et qui nous mettra en relation avec eux s'ils viennent à San Fernando avant notre départ. Il se charge des fournitures nécessaires pour notre table.

Ainsi débarrassés des mesquines préoccupations de l'existence, nous pourrons consacrer tout notre temps à l'étude et à l'observation.

Devant notre case se trouvent deux ceibos sous lesquels on a disposé des bancs où les gros bonnets de l'endroit se donnent rendez-vous pour les causeries du soir. De ce point la vue s'étend sur l'Atabapo, le Guaviare, et même sur le confluent de cette rivière et de l'Orénoque. C'est un excellent poste pour observer les bateaux qui viennent de toutes les directions.

On y parle de tout, même de politique. Quelle horreur! au clair de lune, en suivant de l'œil sur la rive les flambeaux des pêcheurs nocturnes!

Pendant la quinzaine que nous passons à San Fernando, nous venons chaque soir prendre place sur ces bancs et nous trouvons moyen d'attirer la conversation sur les Indiens que tous nos interlocuteurs ont visités dans leurs villages depuis de longues années.

Un des habitants a remonté souvent à plusieurs journées l'Ynirida et a pris femme chez les Indiens Pouinaves ou, à l'espagnole, Puynabos (ce nom signifie « jaguar »), qui vivent sur les bords de cette rivière. Il nous raconte que ces sauvages font une grande fête lors de la nubilité d'une de leurs enfants (*quando viene la primera luna*). Je transcris son récit tel qu'il nous l'a fait.

« *Una música está sonando en el monte, sonido que da miedo* ». Une musique joue dans la forêt avec un bruit qui donne peur. C'est le diable qui sonne dans un gros bambou. Trois jours de suite, le silence de la nuit est déchiré par cette musique infernale qui rôde autour du village. Enfin le diable pénètre dans la maison de la pauvre jeune fille, qui cherche à prendre la fuite.

A ce moment un sorcier accourt, bande les yeux de la jeune vierge et l'entraîne sur la place du village pendant que le diable, resté seul dans la hutte, fait un vacarme épouvantable. « *En este momento principia la fiesta del castigo* ». En ce moment commence la fête des coups de bâton. Les hommes frappent la malheureuse qui n'ose se plaindre. Enfin un jeune homme, admirant le courage de la belle, vient se mettre à sa place et s'expose aux coups de bâton de l'assistance. La jeune fille n'est pas la moins acharnée contre son libérateur, et, si celui-ci supporte la douleur sans se plaindre, elle le choisit pour son mari.

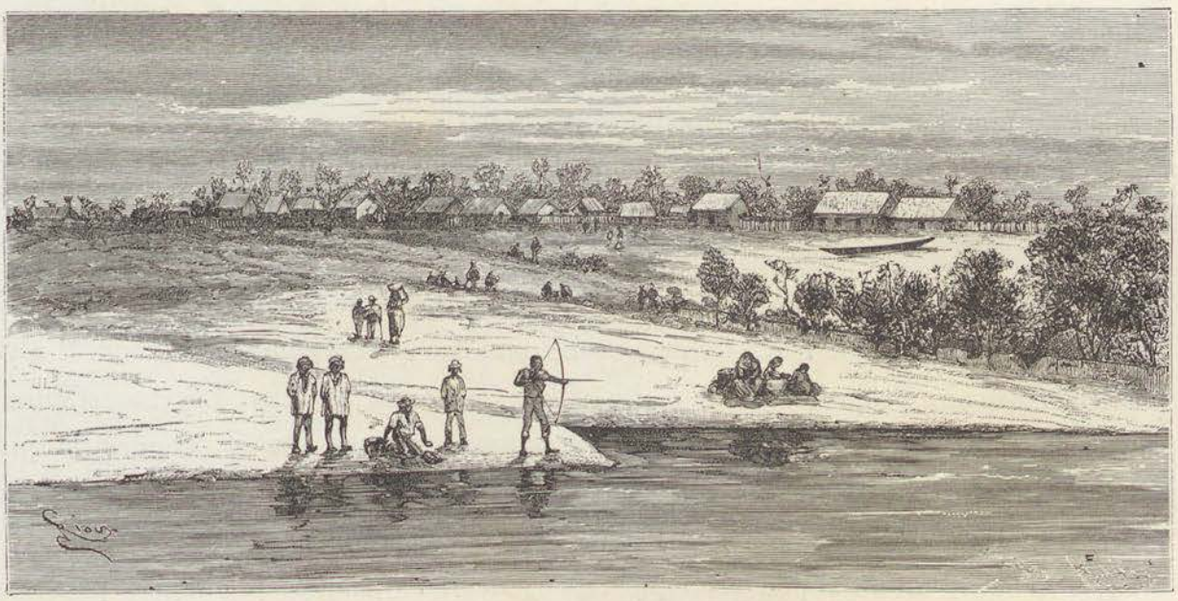
Les Indiens Pouinaves ont le secret de colorer les perroquets en jaune; ils leur font manger la graisse du *cajaro*, poisson très commun dans le Guaviare et qui atteint une longueur de un mètre. Cette graisse est jaune. Les plumes du perroquet qui s'en nourrit se tachent de jaune et finissent par prendre entièrement cette couleur.

On s'amuse à cela à San Fernando.

Un autre a pris femme chez les Indiens du rio Guaïnia et nous raconte en ces termes « *la fiesta del pilon* » :

Un de ces Indiens a promis aux habitants d'un autre village de leur apporter des

hamacs. Il en recueille le plus possible dans sa famille et chez ses voisins en engageant ceux-ci à l'accompagner. On se met en route à la belle saison sans prévenir du jour exact de l'arrivée. Ceux qui reçoivent ont fait de grandes provisions de gibier et de poisson et préparé du *yaraké* (liqueur fermentée) en abondance. Ils commencent à boire et à danser sitôt qu'ils présument que leurs visiteurs vont venir, souvent plusieurs jours avant l'arrivée de ceux-ci. Celui qui porte les hamacs sonne du *yapourouro* et vient suivi de son cortège de parents et de voisins. On danse et on boit pendant vingt-quatre heures; puis les étrangers offrent leurs présents. Ceux qui reçoivent les hamacs se les disposent en bandoulière et le bal recommence. On donne à boire aux généreux étrangers jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigue et ivres de yaraké. Ils dansent des



LE VILLAGE DE SAN FERNANDO, SUR LE RIO ATABAPO

rondes ou marchent à la file par couples, la femme à droite, l'homme frappant le sol en cadence avec un pilon, c'est-à-dire un bambou. On rend la fête l'année suivante à la belle saison.

Le même usage existe chez les Indiens du Cassiquiare.

Le village de San Fernando avait jadis une certaine importance. C'était le centre des missions des jésuites qui ont accueilli Humboldt. Aujourd'hui il ne possède même plus un prêtre, ce qui est le meilleur signe de sa décadence, car il ne faut pas oublier que nous sommes dans un pays profondément catholique. La position géographique est superbe au confluent pour ainsi dire de l'Orénoque, du Guaviare, de l'Atabapo et de l'Ynirida, et sur les deux routes qui mènent à l'Amazone, soit par le Cassiquiare, soit par l'Atabapo.

L'industrie du pays est l'exploitation du caoutchouc, de la gutta-percha et du copahu. C'est un Français, M. Truchon, qui enseigna aux habitants, il y a quelques années, l'exploitation de la première de ces matières. En décembre, les Indiens Banivas de l'Atabapo et les habitants de San Fernando se répandent dans les forêts de l'Orénoque, au-dessus du Vichada, pour faire leurs provisions de *goma* qu'ils viennent vendre aux principaux trafiquants du village. Ceux-ci vendent leur caoutchouc à Bolivar. Le fret pour cette ville est très considérable; il atteint vingt-cinq pour cent de la valeur des marchandises, si le bateau charge trois cents arrobes, et cinquante pour cent pour les bateaux moitié plus petits. Du Cassiquiare il serait plus facile d'atteindre Manaos que Bolivar ; la navigation serait moins dangereuse sur le rio Negro que sur l'Orénoque. Mais on serait payé en papier brésilien et le change ferait perdre une forte somme aux commerçants. Aussi préfèrent-ils vendre leurs produits à Bolivar. Cette année, vingt barques sont descendues vers cette ville avec un chargement composé principalement de caoutchouc. La plus grande portait quatre cents arrobes de marchandises, la plus petite cent arrobes.

L'élévation du fret est due non seulement à la longueur du trajet, mais encore aux chutes de Maypures et d'Atures que l'on rencontre entre San Fernando et la bouche du Meta.

L'altitude de San Fernando est de 151 mètres, d'après les essais hypsométriques de Le Janne. Les vents régnants et les orages viennent des quatre points cardinaux. Il n'y a pas ici de saisons proprement dites. Le village est assez fiévreux. Les moustiques y sont peu nombreux. Les vampires y sont communs, aussi faut-il prendre la précaution de ne laisser aucune ouverture pouvant leur permettre de pénétrer dans les cases. Je n'ai vu ni lèpre ni caraté chez les habitants.

L'agriculture est aussi peu développée que possible. Quelques privilégiés possèdent dans les environs des *plataneros* qui leur fournissent des bananes. On compte sur les Indiens pour se procurer de la cassave et de la farine de manioc. Le village n'a que cinq ou six vaches qui broutent dans les terrains vagues des environs. La forêt l'environne de toutes parts et s'étend de l'Atabapo à l'Orénoque, ne ménageant que quelques clairières envahies par les hautes herbes et des broussailles composées surtout de mélastomas.

Les habitants restés au village me semblent vivre dans une indolence absolue. Leur sieste dure toute l'après-midi. Les bains tiennent une grande place dans l'existence. De notre case nous pouvons suivre les ébats des baigneurs dans les eaux noires de l'Atabapo.

Le surlendemain de notre arrivée, nous faisons une promenade très intéressante dans les environs du village. Nous relevons des gravures faites par les Indiens sur de grandes roches granitiques situées entre San Fernando et le Guaviare. Le Janne, surpris par un gros accès de fièvre, est obligé de rentrer au plus vite. Dans l'après-midi, trois canots

venant de l'Atabapo et montés par des Indiens Banivas arrivent à San Fernando. Ils viennent du village de Samutsida (ou Chamucida) et vont remonter l'Orénoque pour la récolte du caoutchouc. Ces Indiens ont amené toute leur famille.

Le caoutchouc leur rapporte apparemment beaucoup ; ils ont des vêtements très propres et presque neufs. Les hommes portent la chemise au vent par-dessus le pantalon. Les femmes portent des robes voyantes, des bas et des bottines en drap à bouts vernis, qu'elles sont fières de montrer. Elles ont des boucles d'oreilles dorées, remarquables surtout par leurs grandes dimensions. Chaque trafiquant s'est bientôt emparé de ses clients, et le rhum fait fureur. Deux heures après leur arrivée, les hommes tirent des bordées dans la rue, comme disent les matelots dans leur langage imagé. Certains, n'en pouvant plus, sont étendus au soleil sur la plage, et tout ce monde ne nous donne qu'une piètre idée des bienfaits de la civilisation.

Connaissant le penchant des hommes pour l'alcool et celui des femmes pour les bijoux, nous les attirons chez nous avec la plus grande facilité. Le Janne les dessine presque tous. Nous donnons aux hommes un peu de rhum et aux femmes des colliers de corail rouge. C'est à qui fera faire son portrait. Ces libéralités nous font passer pour de grands seigneurs. Après les Banivas, c'est le tour des habitants de San Fernando de vouloir se faire dessiner. Nous pouvons ainsi ajouter à notre collection des Indiens et des Indiennes Pouinaves, Guaïnia, du rio Uaupes, etc.

Le gouverneur a envoyé des émissaires dans l'Atabapo recruter des équipages pour nous et pour M. Mirabal qui doit partir vers la fin du mois pour Atures. Comme ce dernier connaît parfaitement le fleuve et les villages indiens qui en sont le plus rapprochés, il pourra nous être fort utile, et nous acceptons avec reconnaissance l'offre qu'il nous fait de voyager avec nous jusqu'à la dernière chute de l'Orénoque.

Nos journées sont bien remplies : Le Janne dessine du matin au soir, je fais de la linguistique. Notre santé s'améliore pendant les quinze jours que nous passons ici. Seul, François est très sujet à la fièvre. Il est le plus anémié d'entre nous.

Le 23 décembre, nous avons enfin un équipage composé d'un patron et de deux canotiers qui, aidés d'Apatou et de Burban, seront parfaitement à même de faire marcher le canot couvert que M. Mirabal a mis à notre disposition. Ce canot n'a pas de quille ; il est fait d'un tronc d'arbre creusé, auquel on a ajouté un bordage et une toiture en feuilles de palmiers. Celui qui nous a portés depuis Récifal ne pourrait convenir pour la navigation de l'Orénoque en cette saison, car, à partir de Santa Barbara, nous aurons constamment de la brise et une forte houle.

M. Mirabal ne peut partir que le 27. Nous passons donc la Noël ici. Cette nuit de Noël est signalée par un incident. Les Indiens présents à San Fernando viennent danser et chanter devant notre case en poussant des cris de : « *Vivan los retra-*

tistas» ! (Vivent les portraitistes.) Ils ne se retirent qu'après avoir reçu une bouteille de rhum.

Nous ne quitterons pas San Fernando de Atabapo sans dire que ce serait un centre d'études très important sous tous les rapports. L'anthropologie y trouverait largement son compte ; le zoologiste pourrait y faire de riches collections de poissons du Guaviare, de l'Orénoque et des eaux noires de l'Ynirida et de l'Atabapo. La botanique et la médecine ne seraient pas moins bien partagées.

On nous parle d'une écorce qui, râpée dans l'eau, est un vomitif excellent. Cette écorce est fournie par un arbrisseau auquel les habitants du pays donnent le nom de *palo de Varvosa*, du nom du nègre qui a fait connaître ses propriétés. Nous regrettons de ne pouvoir nous procurer ni fleurs, ni fruits, mais seulement des branches de ce bois précieux.

On nous parle aussi d'une racine à laquelle on donne le nom de *capi*. Chez les Guahibos, le piay fait chauffer au feu cette petite racine jaune et la mâche lorsqu'il doit faire une cure. Elle a des vertus enivrantes. On trouve en outre sur le sol une euphorbiacée rampante, à feuilles opposées, connue dans le pays sous le nom de *gallicosa*. On l'administre à l'intérieur contre les écoulements. Les habitants, il est vrai, accordent une foule de propriétés merveilleuses aux plantes les plus insignifiantes, mais ils font, avec le plus grand succès, un usage journalier du palo de Varvosa.

Chacun ici prétend connaître la préparation du curare ou poison des flèches. Don Ramon Izquierda a visité les Indiens Maquiritares et les a vus préparer le curare avec une liane appelée *mabacoure* et dont la fleur est moitié verte. Ils y font entrer de grosses fourmis noires, portant le nom de *veinte cuatro* (vingt-quatre), dont il possède des échantillons et qui présentent la plus grande ressemblance avec celles qui accompagnent toujours les fourmis manioc. En remontant le Ventuari, il a rencontré, le cinquième jour, un affluent de droite appelé Parou, le dixième jour un deuxième affluent de droite appelé Marcapiares, habité par les Indiens Maquiritares. Ces Indiens remontent cette rivière, font un portage d'environ vingt jours et atteignent un cours d'eau qui les conduit à Demerara (l'Essequibo ?) On trouve chez eux des fusils anglais que les trafiquants de San Fernando achètent à bon marché quand les Indiens ont fini leur provision de poudre. D'autres Maquiritares remontent le Cunucunuma (Counoucounouma) et atteignent Demerara. Nous avons vu des fusils anglais et des coquillages marins apportés à San Fernando par cette voie.

Chez les Maquiritares et aussi chez quelques Pouinaves, la fille est demandée en mariage à la naissance. Si on tarde, on abandonne l'enfant.

Il est d'autres circonstances où les Indiens sont aussi cruels :

Une femme des environs de San Carlos, étant accouchée d'une petite fille dont le père était de race blanche, plaça l'enfant dans un nid de grosses fourmis appelées *bachajueros*. Une femme cherchant du bois sec entendit les gémissements de la pauvre

« VIVENT LES FAISEURS DE PORTRAITS! »

BIBL. MUSEUM PARIS

créature et l'adopta. Nous avons vu à San Fernando cette petite abandonnée, qui est une charmante fillette de douze ans, et dont tout le tort, aux yeux de sa mère, était d'avoir du sang blanc dans les veines.

Les Indiens qu'on trouve plus haut sur le Ventuari sont appelés Franciscanos. Ils sont grands et plus blancs que les Maquiritares; leurs maisons sont rondes comme celles des Roucouyennes. Il faut vingt jours pour atteindre le rio Guayarito habité par les Franciscanos. On trouve encore sur un affluent du Ventuari (*caño* de Guauchiqué) les Indiens Macos, qui prennent avec une feuille les colliers qu'on leur apporte, puis les frottent sur le sable pour éviter *la calentura y el catarro*.

Les Indiens Piaroas qui habitent la rive droite de l'Orénoque préparent aussi du curare. Un habitant veut me montrer la liane qui sert à sa préparation. Il possède, à quelques heures en aval de San Fernando, un rancho aux environs duquel on trouve du curare. Je me décide à l'accompagner jusque-là. Mes compagnons m'y rejoindront le lendemain 27 décembre. Je fais mes adieux aux habitants, que je remercie de l'accueil bienveillant qu'ils nous ont fait, et je monte avec Apatou dans le canot de l'homme obligeant qui veut bien me livrer son secret. Ce canot imperceptible, après avoir failli chavirer dix fois, nous amène sains et saufs au rancho en question. C'est un logement passager construit seulement pour la durée de la saison d'exploitation du caoutchouc. Il est situé sur la rive droite, auprès d'une énorme roche granitique qui plonge en pente assez escarpée dans le fleuve. Nous prenons des haches et nous nous engageons dans la forêt. Nous trouvons bientôt un arbre de trente mètres de haut envahi par une liane plus grosse que la cuisse. Cette liane est celle qui sert à la préparation du curare des Piaroas. Elle se rapprocherait, d'après M. le professeur Planchon, du *strychnos yapurensis*. Nous abattons l'arbre afin de pouvoir examiner les rameaux supérieurs de la liane, où nous espérons, mais en vain, trouver des fleurs ou des fruits, indispensables pour la détermination exacte de l'espèce. Je fais une décoction de l'écorce de cette liane ; j'en injecte sous l'épiderme d'un jeune poulet qui n'en paraît pas bien incommodé ; aussi ai-je de grands doutes sur l'authenticité de ce curare.

Il y a peu d'années, rien n'était plus embrouillé que cette question du curare. Chaque voyageur semblait avoir pris à tâche d'apporter sa pierre à cette tour de Babel et d'ajouter quelques lacs à un fouillis inextricable. Le curare avait les origines les plus diverses. Pour l'un, c'était du venin de crotale ; pour l'autre, c'était le suc de telle plante ; pour un troisième, le suc de telle autre. Récemment encore on l'a attribué à l'exsudation de la peau d'une grenouille. Il y aurait peut-être lieu de réserver le nom de curare à des produits similaires. Les Indiens donnent le nom de *ourari*, *courari*, *ouarari*, *couraré* à des extraits qu'ils préparent avec des lianes du genre strychnos auxquelles ils donnent les mêmes noms.

Humboldt, de Castelnau, Schomburgk, ont rapporté à des strychnos les curares des régions qu'ils ont traversées (Orénoque, Amazone, Guyane anglaise).

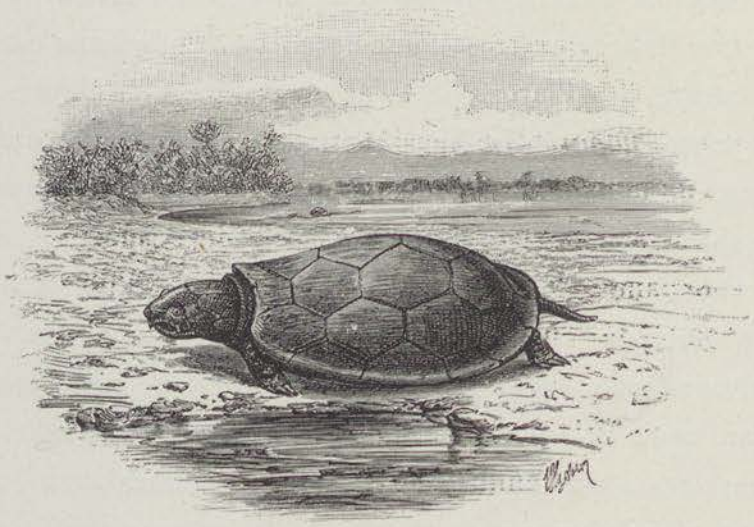
M. le docteur Planchon, professeur à l'École supérieure de Pharmacie de Paris, a porté la lumière sur cette question compliquée.

Il a classé les curares d'après leur provenance et a fait connaître, sinon leur composition, du moins les principales plantes actives qui en font la base.

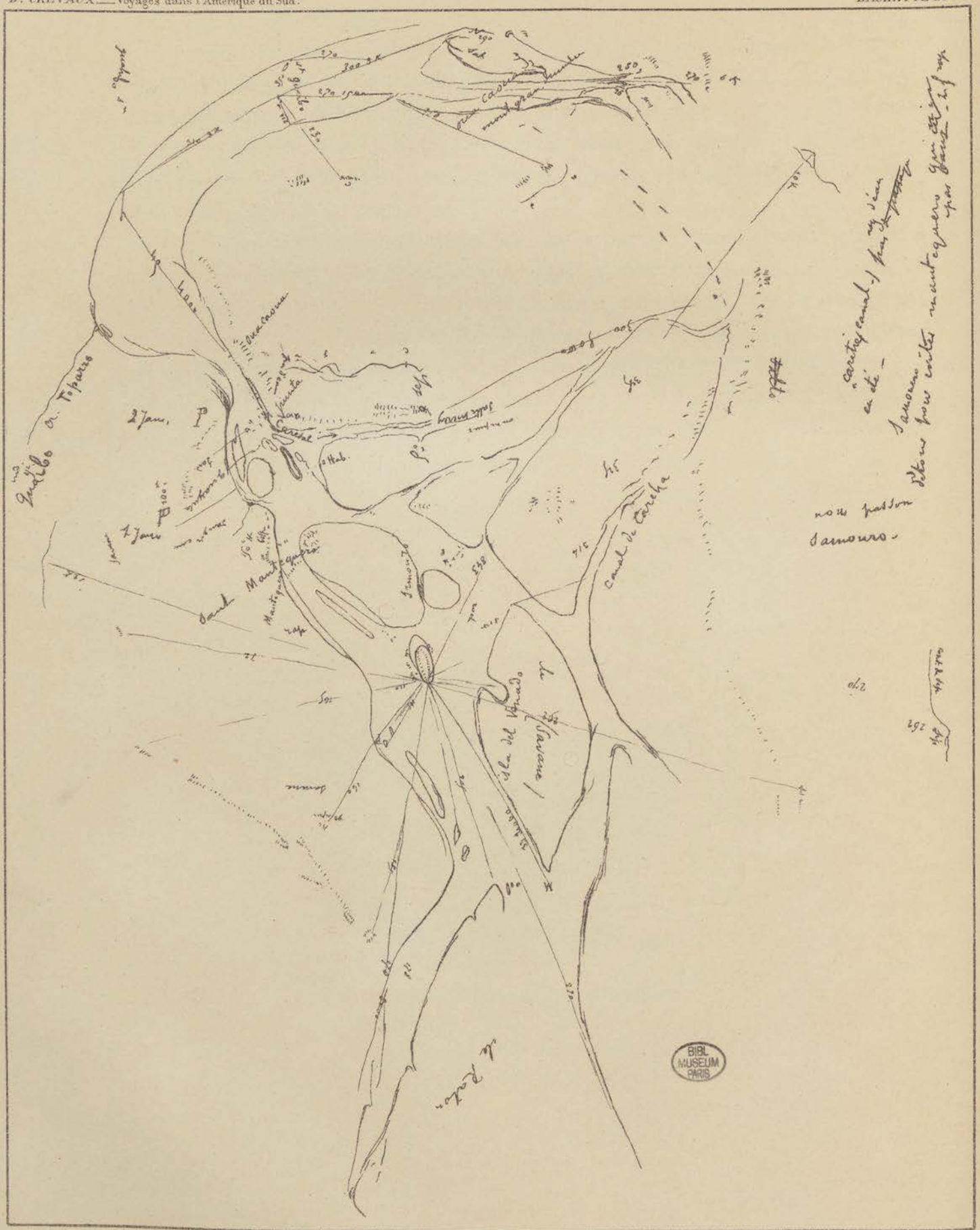
Leur composition du reste est très complexe et varie, je n'en doute pas, d'une tribu à l'autre et peut-être selon l'effet qu'on veut en obtenir. Si aux plantes actives on en ajoute d'autres, n'est-ce point pour mitiger leur pouvoir vénéneux et permettre ainsi d'utiliser le gibier tué par leur action?

Le curare serait un anti-tétanique. On nous a assuré à San Fernando qu'il y a quelques années un médecin brésilien de passage dans cette bourgade a guéri un homme atteint de tétanos en le frottant de curare sous le menton. Le fait est-il exact? Je ne puis en douter, car les personnes qui nous parlaient de cette cure merveilleuse ne savaient pas l'attention des savants européens attirée sur cet intéressant sujet.

La liane que nous avons trouvée me semble trop peu active pour entrer autrement que comme accessoire dans le curare des Indiens Piaroas. Peut-être serons-nous plus heureux dans la suite et mettrons-nous la main sur le strychnos désiré.



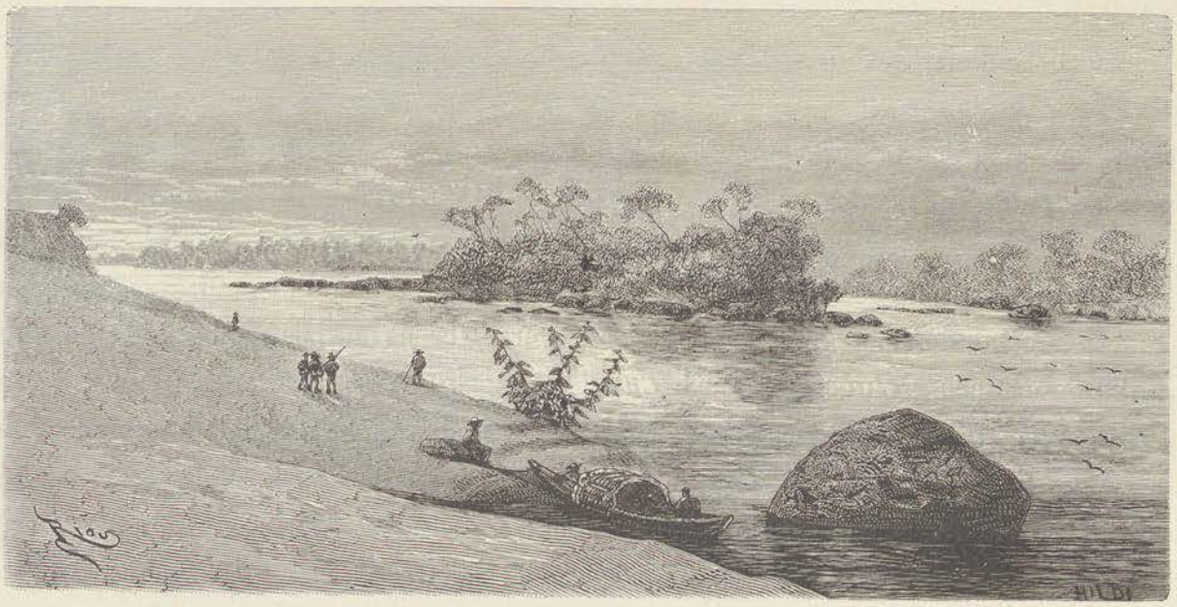
TORTUE DES BORDS DE L'ORÉNOQUE



Imp. Daffrénoy, 34, R. du Four-St Gve

LEVER DU SAUT DE MAYPURES,

près de la roche des Relèvements (rio Orénoque), par le Dr Crevaux, 1er et 2 janvier 1881.



LE SAUT DE MAYPURES

CHAPITRE III

SUR L'ORÉNOQUE

Nous quittons San Fernando. — Trop empressés auprès des dames. — Le *Castillo*. — Le Mataveni et les Indiens Piaroas. — Curieuse conséquence d'un éternuement. — Un « air de cigare ». — Le cimetière des Piaroas. — Grandeur imposante du paysage. — Le saut de Maypures. — Les Indiens Guahibos. — Excursion à un village guahibo. — Danses des Guahibos. — Masques d'Indiens. — Le saut de Sardinel. — Le *curare fuerte*. — Debout à la lame. — Une terrible omelette. — Au village d'Atures. — Dans les *cuevas*. — Le saut d'Atures. — Un jaguar qui ne paraît pas. — La sarrapia. — Difficile navigation de l'Orénoque. — La plage de Santa Barbara et la ponte des tortues. — Les tortues du bassin de l'Orénoque. — Les Indiens Yarouros. — Paysage saharien. — Curieuses coutumes. — Danse des Yarouros. — La Urbana. — Sur les bancs de sable. — Caïcara. — Bonita. — Les bords de l'Orénoque à Altagracia. — Mapire. — On est heureux de retrouver le vin de France. — Burban est piqué par une raie. — Mort de François Burban. — Ciudad de Bolivar. — Le delta de l'Orénoque et les Guaraounos. — Port of Spain.

Le 27 décembre, vers cinq heures et demie du soir, Le Janne arrive accompagné de M. Mirabal et de notre équipage au grand complet.

Nous possédons d'amples provisions de cassave, de sucre, de café, plus une dame-jeanne de rhum, que nous commettons l'imprudence de laisser dans le canot en arrivant au rancho. Nous avons oublié que les Indiens ont un faible pour les liqueurs fortes. Ils se chargent bien vite de nous le rappeler. Pendant que nous dînons, ils font une cour chaleureuse à la dame en question et ils viennent successivement en bégayant nous faire cette confidence : « Mes camarades ont bu du rhum ; il serait urgent de mettre la dame-jeanne sous ma protection. »

La chose nous paraît assez drôlatique pour nous faire rire, ce qui nous désarme complètement. Mais nous ne voulons pas décider entre les trois compétiteurs ; nous faisons apporter la dame-jeanne au rancho et nous envoyons nos Indiens coucher au canot.

28 décembre. — A sept heures, nous avons pris notre café et nous sommes en route. La matinée est triste et brumeuse. Le lit du fleuve est semé de grandes roches granitiques en forme de ruches sur lesquelles les diverses crues ont laissé leurs stratifications de limon desséché. L'une nommée le *Castillo* (château) doit son nom à son aspect de forteresse. Nous nous arrêtons sur une roche voisine pour permettre à Le Janne de la dessiner. Vers dix heures, le soleil, perce les nuages et les a bientôt coupés et dispersés, ne laissant que quelques fragments d'un blanc jaunâtre immobiles dans le ciel et dont il a bien vite raison. Vers onze heures, nous prenons terre sur une *laja* pour préparer notre déjeuner, qui se compose de poissons qu'Apatou et nos Indiens pêchent sous nos yeux.

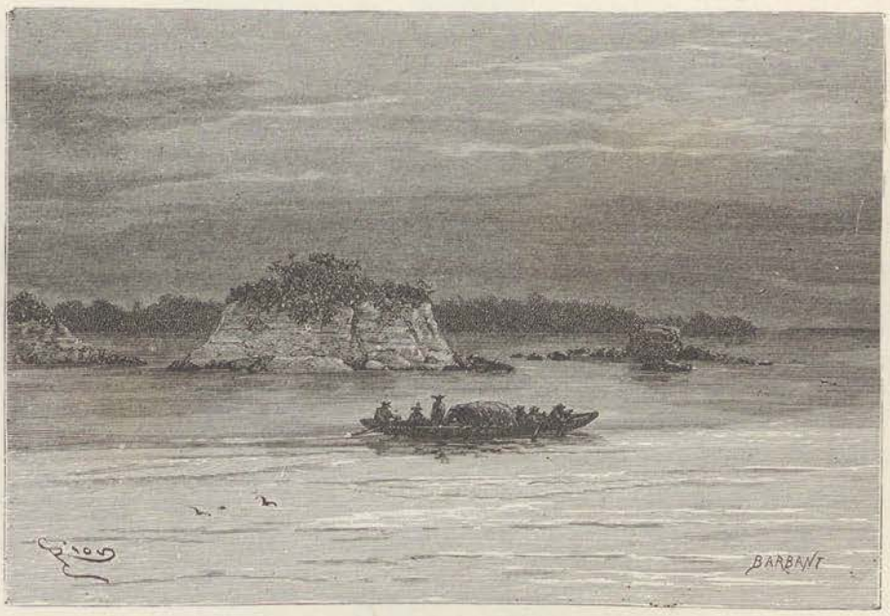
J'observe ensuite le soleil et nous nous remettons en route [1]. Vers cinq heures nous atteignons la bouche du Mataveni. Nous remontons cette rivière où nous devons trouver des Indiens Piaroas qui sont encore sauvages et qui vont nous reposer des Indiens habillés que nous avons rencontrés à San Fernando.

Le Mataveni, affluent de gauche, fait à deux cents mètres de son embouchure un coude brusque occasionné par de grandes roches granitiques sur lesquelles nous voulons passer la nuit. Au moment où nous arrivons à ces roches, nous voyons déboucher deux canots chargés de canne. Ces canots sont montés par des Piaroas qui ramènent chez eux un des passeurs de Maypures et sa femme avec les emplettes qu'ils ont faites au village. Nous les hélons, en les priant de venir nous rejoindre sur les roches. Ils ont l'air de ne pas nous entendre. On nous a dit à San Fernando que ces sauvages évitent le contact des blancs. Ils ont une telle peur de la *calentura* et du *catarro*, qu'ils ne prennent à la main une pièce de monnaie offerte par un blanc, qu'après l'avoir lavée à distance avec un bâton.

Notre patron leur dit que M. Mirabal vient dans un canot un peu derrière nous. Ce nom agit comme un talisman, et les deux embarcations se dirigent immédiatement vers les roches. Les deux Piaroas qui sont à bord d'un des canots s'avancent vers nous, nous serrent la main sans la moindre grimace et ne prennent pas même la précaution de nous interroger sur notre état sanitaire. L'un est borgne. Tous deux sont élancés et portent avec grâce leur costume rudimentaire. Ce costume se compose d'un amas, large de douze à quinze centimètres, de cordelettes noires formant ceinture et faites de cheveux. Un *guayouco* de cotonnade blanche, retenu par cette ceinture, retombe en avant jusqu'aux

1. Depuis San Fernando nous rencontrons en abondance sur les deux rives des copaifera, qui, par leur tronc rougeâtre, ont la plus grande ressemblance avec le *palo mulato* du Guaviare, lequel est dû à une myrtacée portant comme fruit une sorte de petite goyave et qui se montre immédiatement derrière le bois-canon (clibadium).

genoux et en arrière jusqu'aux mollets. Chaque pan est orné à sa partie inférieure de trois glands occupant les deux bords de la partie moyenne. Une ficelle enserre leurs poignets et leurs jambes entre le genou et le mollet. Les lobules des oreilles sont traversés par un bâtonnet en roseau d'environ quinze centimètres de longueur et gros comme une plume d'oie. A l'extrémité postérieure de chaque bâtonnet est fixée une tresse de coton blanc, du bout libre de laquelle partent trois tresses de coton bleu, portant chacune un gland blanc. Les ornements partant de derrière l'oreille sont ramenés sur la poitrine. Les cheveux, courts sur le front, tombent un peu bas sur le cou. Ils sont peignés. Un de ces Piaroas porte sur le front et sur les joues des peintures en zigzags parallèles soulignés



EL CASTILLO, SUR L'ATABAPO

en haut et en bas de deux lignes droites et faites avec la *chica*. Ces peintures n'ôtent rien à la douceur de ses grands yeux noirs et à l'air de timidité répandu sur toute sa personne.

Notre but en venant ici n'est pas uniquement de voir des Indiens. Nous avons appris à San Fernando que, tout près de la bouche du rio Mataveni, se trouvaient des Indiens enterrés, et, si nous pouvions nous procurer leurs restes, nous aurions fait une bonne journée. Mais où sont-ils? Un hasard nous met sur la voie. Le borgne nous conduit, Mirabal et moi, jusqu'au village peu distant, pendant que Le Janne dessine l'autre Indien et ses peintures. Je trouve les Piaroas occupés à faire rôtir un serpent boa qu'ils s'apprêtent à dévorer. Je suis d'abord bien accueilli, mais, m'étant mis à éternuer, je vois le cercle qui m'entoure s'éclaircir subitement. Les plus timorés s'écartent au loin et les plus braves se bouchent le nez avec le pouce et l'index. Je sais que ces Indiens, qui sont décimés par

les maladies de poitrine, accusent les blancs de leur en donner les germes. On cite des trafiquants qui ont été abandonnés par leur équipage pour avoir eu le malheur de tousser et d'éternuer. Ces Indiens ne m'inspirent qu'une médiocre confiance. Nous rentrons au campement, guidés par notre borgne. En route, ce sauvage qui ne sait pas un mot d'espagnol, me fait un signe que nous avons tous vu faire par les sourds-muets, pour indiquer la mort ou le sommeil : inclinant la tête du côté droit, il l'appuie sur sa main posée à plat et, de l'index gauche, me montre des roches dans la montagne. J'ai compris que cette belle colline de laquelle dépend notre *laja* est leur cimetière.

Je conviens avec Le Janne que j'irai demain, accompagné d'Apatou, sous prétexte de chasser le tapir, à la recherche des sépultures, pendant que lui-même accueillera les habitants du village qui doivent venir nous rendre visite.

Nous faisons un grand festin maigre : poisson bouilli, poisson frit, bananes frites dans la graisse de tortue. Nous arrosons le tout de l'eau pure du Mataveni, puis nous prenons du café et un petit verre de rhum.

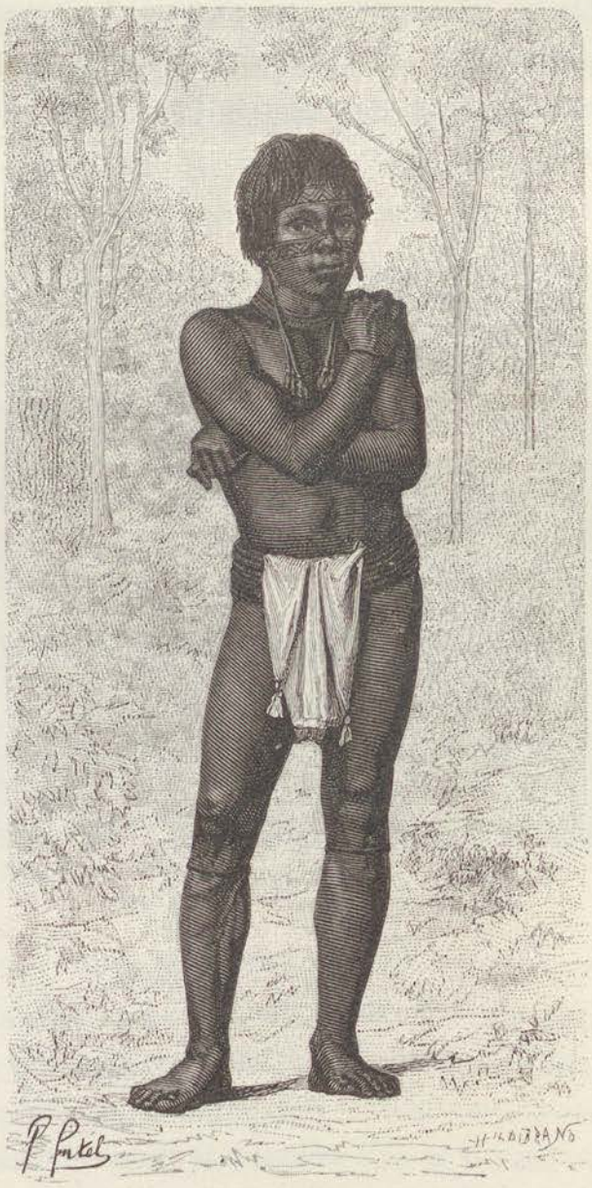
Après ce somptueux dîner, nous nous étendons autour du feu et nous fumons des cigares outrageusement piqués dont nous sommes obligés de boucher les trous avec nos doigts. Ces trous sont si nombreux que nous avons l'air de jouer du flageolet. C'est ce que Le Janne appelle jouer un air de cigare. Il se propose de faire paraître une « méthode » dont le besoin se fait vivement sentir dans ces régions où un cigare intact est une merveille. Le passeur de Maypures et ses deux Indiens se sont décidés à camper auprès de nous. Je tire de ces derniers le plus de renseignements possible sur leur langue. Apatou imite le chant ou le cri des animaux ; les Indiens leur donnent leur nom piaroa. Comme les Piapocos, ils connaissent Orion et les Pléïades ; ils appellent *Amana* (caïman) la constellation que les autres appellent Tchamana et qui n'est autre que le signe du Scorpion.

Nous gagnons ensuite nos hamacs qui ont été dressés dans les broussailles voisines. Le Janne préfère coucher sur la roche, enveloppé dans sa couverture, et les pieds tournés vers le feu. Les reptiles n'y sont pas à craindre.

Au lever du soleil, je pars avec Apatou ; nous marchons des heures entières sans rien trouver ; nos pieds nus s'écorchent en gravissant la colline granitique que nous fouillons en tous sens. Au sommet, nous voyons enfin une sorte de pierre branlante qui semble vouloir rouler sur nos têtes. Apatou, qui a le flair, me dit : « C'est là que nous devons trouver les morts. » Quelques minutes après, nous voyons sous la roche trois paquets d'écorce amarrés comme des carottes de tabac. Nous coupons les liens et nous nous trouvons en face de belles momies avec des colliers, des ornements et un hamac. A côté de chacune se trouve une poterie, qui, je l'ai su plus tard, contenait de la *couria* pour désaltérer le défunt dans son voyage de l'autre monde. Apatou enveloppe notre collection dans une hotte qu'il confectionne avec des feuilles de palmier, et nous rentrons à bord.

Plus de vingt Indiens sont arrivés à la plage, pendant notre absence, et achètent à M. Mirabal divers objets. Le Janne en a dessiné deux. Mais voilà qu'ils commencent à concevoir des doutes sur la nature de notre chargement. Nous n'avons plus que faire ici ; décampons au plus vite.

Presque tous ces Indiens sont atteints de maladies de peau et de poitrine : l'un



INDIEN PIAROA

est lépreux, les autres ont des caratés et des éruptions de toutes sortes. Il n'en est pas un qui ne tousse. En somme, c'est un village qui va s'éteindre.

Vers dix heures nous sommes en route. A une heure, nous faisons une halte sur la rive gauche. Deux autres Piaroas viennent nous rendre visite. L'un d'eux encore est borgne. Je n'en tire pas la conclusion que la moitié des Piaroas sont borgnes. Après

avoir bu un peu de café, nous reprenons notre route et nous atteignons vers cinq heures une roche de granit de la rive gauche, haute de vingt mètres, sur laquelle nous passerons la nuit. Quelques arbrisseaux à bois très dur poussent dans les crevasses du sommet et nous fournissent de bonnes places pour installer nos hamacs.

Il fait un temps superbe. Le fleuve est très large en face de nous. Le ciel et l'eau sont magnifiquement colorés par le soleil couchant. A l'horizon, sur l'autre rive, nous apercevons la ligne bleue violacée des monts Sipapo. Le paysage est d'un calme et d'une grandeur si imposante que j'ai de la peine à m'arracher à ma contemplation, et c'est avec une certaine paresse que je me décide, pour prendre part au dîner, à quitter mon hamac où je rêve les yeux ouverts.

ROCHE OU NOUS PASSONS LA NUIT

La nuit vient, étoilée, pleine de clarté. Nous causons longtemps de nos projets à venir. Puis, nous passons une excellente nuit sans moustiques.

30 décembre. — Des fourmis manioc ont dévoré la garniture de mon chapeau, qui lui-même a été entamé. Ira-t-il jusqu'à Bolivar? Je l'espère. C'est un vieux compagnon auquel je tiens. Il a franchi les Andes, traversé les *raudales* du Goyabero et toujours il a fait son devoir en me préservant des insolations. Il n'est plus élégant, mais les bons cœurs valent mieux que les beaux visages.

Vers deux heures de l'après-midi nous accostons, près de la bouche du rio Sipapo, un canot monté par des Indiens Piaroas auxquels nous achetons une iguane vivante, un *doki doki* (sorte de plongeon) et une gourde de curare qu'Apatou découvre en fouillant sans façon dans leurs bagages.

Nous commençons à apercevoir le *cerro* (colline) qui produit le saut de Maypures (le

mot *maypure* veut dire « tapir »). Vers cinq heures nous en sommes tout près. Nous entrons dans une région d'îles rocheuses. L'une d'elles est formée de sable arrêté par de grands éclats de granit. Le passeur y a établi son domicile. Nous l'avons laissé avec ses Piaroas, bien loin derrière nous. Ses canots sont trop chargés et leurs équipages sont trop faibles pour lutter de vitesse avec le nôtre. Nous débarquons dans cette île et nous prenons possession de son carbet qui est des plus élémentaires et composé seulement de quelques feuilles de palmier soutenues par des piquets. Nous faisons cuire du canard avec des potirons. Le Janne et Apatou préfèrent l'iguane. Ils font flamber l'animal et détachent ses écailles avec la plus grande facilité, puis ils le dépècent et le font consommer avec un peu d'eau, de sel et de piment. Ils lui trouvent quarante-trois œufs, chiffre énorme, mais quel régal pour eux ! Les œufs d'iguane sont gros comme des œufs de pigeon, elliptiques ; leur coquille insuffisamment incrustée, n'atteint jamais la dureté des œufs de poule ou de tortue et se déforme sous la pression des doigts. Le contenu après la cuisson est jaune, grumeleux et de consistance de pâte. Sa saveur est excellente.

La nuit est très fraîche ; il règne une brise très forte et nous avons tous froid malgré nos couvertures.

31 décembre. — Dans la matinée, je me fais conduire en canot à une roche voisine qui peut avoir une hauteur de cent mètres au-dessus de l'eau. Je grimpe à son sommet, non sans difficulté. De là, ma vue s'étend sur l'ensemble du saut de Maypures. Le fleuve, arrêté par un massif granitique, s'est creusé divers passages. Il court en bouillonnant sur de tortueux et gigantesques escaliers de granit, ménageant entre eux de véritables montagnes de pierre. J'ai une chance réelle dans le choix de mon poste d'observation. Aucun détail ne m'échappe. Après avoir relevé mon tracé, je rejoins Le Janne qui, pendant ce temps, a pris un croquis de la rivière en amont du saut.

Nous convenons de faire l'après-midi une excursion chez les Indiens Guahibos de la rive gauche.

Les Indiens Guahibos sont nombreux et, par cela même, assez redoutés de leurs voisins. Ils ont la peau plus foncée que tous les autres Indiens de l'Orénoque. Ils habitent le Vichada et le Meta. Ceux du Meta sont très pillards. En 1878, ils ont tué un blanc et toute sa famille qui campaient à la bouche du Meta, et cela dans le seul but de le voler. Ils se sont emparés de son fusil qu'il avait laissé dans son canot et l'ont tué à coups de crosse. Aussi, les trafiquants ont-ils soin de s'assembler à plusieurs pour aller les visiter.

Un négociant parlant à un Guahibo l'appelle *cuñado* (beau-frère). Les Guahibos emploient le mot *tamoyo* qui a la même signification.

Tous ces renseignements nous ont été donnés à San Fernando par don M. F. qui a beaucoup voyagé chez ces Indiens.

Les Guahibos du Vichada ont des mœurs très relâchées : ils livrent leurs femmes ou leurs filles aux voyageurs de passage.

Cette dépravation de mœurs existait-elle chez eux avant leur contact avec les blancs ? Je ne me charge pas de trancher cette question.

Don M. F. a assisté, au village de Yavina qui est chez les Guahibos du Vichada, à la célébration de l'anniversaire de la mort du capitaine. La veuve, accompagnée de sa famille, arrive, portant au dos un *catoumare* (hotte) qui renferme les restes de son mari. Les hommes du village jouent du *carouso* (flûte), pendant qu'un sorcier souffle pour jeter un sortilège à celui qui a causé la mort. On danse, on boit. Après, on apporte un sac contenant « *todos los bienes* », tous les meubles du défunt ; c'est son hamac, son *guayouço*, ses couronnes de plumes, etc.

La veuve dépose sa hotte au milieu de la hutte et, prenant le sac, elle en sort les objets les uns après les autres en criant : « Voilà son guayouco ! Voilà sa couronne ! » A l'exhibition de chaque objet, « *todos lloran cantando* », tous pleurent en chantant. On remet le tout dans le sac et l'on danse et l'on boit. On creuse ensuite, au milieu de la hutte, un trou rond d'environ un mètre et demi de profondeur et l'on y enterre les restes du brave capitaine.

Après les avoir recouverts de terre, on met la veuve sur la tombe ; on lui enlève un lambeau d'étoffe dont elle s'est, pour la circonstance, recouvert la poitrine. Elle se tient les mains au-dessus de la tête. Un homme s'avance et lui frappe les seins à coups de verge. C'est le futur mari.

Les autres hommes lui donnent des coups sur les épaules.

Elle reçoit cette flagellation sans se plaindre. Le *novio* (fiancé) reçoit à son tour les coups de verge, les mains jointes au-dessus de la tête et sans se plaindre. Après cette cérémonie, ils placent une autre femme sur la tombe et lui traversent l'extrémité de la langue avec un os. Le sang coule sur sa poitrine et un sorcier lui barbouille les seins avec ce sang. On lui donne à boire et le bal recommence.

Dans la soirée ils firent un grand feu ; ils allèrent tous en dansant jusqu'au bûcher. Le sorcier sauta par-dessus le feu en soufflant de tous ses poumons. Les autres, hommes et femmes, l'imitèrent. Ils dirigeaient leur souffle vers le pays habité par les Indiens Piaroas. Ce sont ces affreux voisins qui les font mourir en leur jetant des sortilèges.

Les hommes s'accroupirent ensuite sur de petits bancs et les femmes les peignirent des pieds à la tête avec une pâte rouge. C'était, disaient-elles, pour les préserver des maladies.

La sépulture ne se fait qu'un an après la mort. Après le décès du capitaine on avait abandonné l'ancien village. Les restes du chef se desséchaient depuis cette époque dans la hutte où il avait succombé. Chez les Piaroas on retrouve à peu près le même usage. Un des leurs vient-il à mourir? On l'amarre aussitôt, pour empêcher la rigidité cadavérique, dans une hotte (*catoumare*). On lui donne l'attitude du fœtus dans le sein maternel. Puis, on entoure la hotte d'écorces qui sont réunies par des lianes comme un fagot. On dépose le tout dans une fosse creusée dans la savane. On ne

recouvre pas de terre, mais on construit au-dessus de la fosse une hutte en feuilles de palmier. On place à côté du défunt de la cassave, des bananes, une sarbacane et un carquois de flèches trempées dans le curare. Un an plus tard on porte les restes au cimetière commun, sous une grosse roche, dans une caverne, le plus souvent bien loin du village.

Nous savons que sur la rive gauche, à environ dix kilomètres du fleuve, nous trouverons un village d'Indiens Guahibos. Au voisinage de ce village s'élèvent des collines granitiques dépendant du chaînon qui produit le saut de Maypures; elles portent sur leur flanc dénudé des gravures faites par les anciens Indiens et qui représentent la lune, d'où le nom de *cerro de la Luna* qu'on leur a donné. C'est une trop belle occasion que nous avons de visiter chez eux les Guahibos et de relever ces dessins.

Je me mets en route avec Le Janne vers une heure de l'après-midi. Le passeur qui revient du Mataveni nous sert de guide. Un de nos Indiens nous accompagne et porte nos hamacs. En un instant, nous avons gagné la rive avec un petit canot, puis nous traversons quelques centaines de mètres d'un terrain broussailleux et marécageux. Nous débouchons alors dans une savane où pousse une herbe assez rare. Le terrain est fait d'un sable jaune recouvert par endroits de limonite dont de nombreux fragments sont des pseudomorphoses de quartz. Le soleil est ardent et nous n'avons pas un arbre sur notre parcours. Nous marchons parallèlement au cerro. Au bout de cinq kilomètres, nous nous engageons dans une petite vallée ou plutôt dans un col du cerro. Le fond de cette vallée est de granit. Quelque peu de sable et de terre s'est accumulé par endroits, donnant asile à des orchidées, des liliacées, des yuccas à tronc rameux, des broméliacées. Un clair ruisseau coule sur la roche. Sur ses bords sont creusées des dépressions ovalaires à fond poli où les Indiens devaient jadis aiguiser leurs haches de pierre. Nous faisons nos ablutions dans l'eau du ruisseau et nous poursuivons notre route. A cent mètres nous rencontrons deux blocs de granit mesurant huit à dix mètres dans tous les sens et supportés par des blocs beaucoup plus petits. Cet ensemble figure deux dolmens gigantesques avec des pieds très réduits. Contrairement à notre attente, nous ne trouvons sous ces roches aucun débris de sépulture.

Nous avons traversé le cerro, nous nous engageons dans la forêt. Bientôt le sentier que nous suivons se trouve barré par un fouillis d'arbres récemment coupés. Les branches enchevêtrées des grands arbres, les feuilles épineuses des palmiers nous mettent dans l'impossibilité d'avancer. Nous contournons l'abatis en nous dirigeant vers la droite. Un ruisseau large de deux mètres et très profond vient encore nous fermer la route. Nous nous engageons au milieu des arbres abattus, et, mi-rampants, mi-sautants, nous finissons par apercevoir un petit carbet dont nous sommes encore séparés par le cours d'eau. Mais de grandes roches coupent le lit du ruisseau en face du carbet et nous le franchissons sans peine.

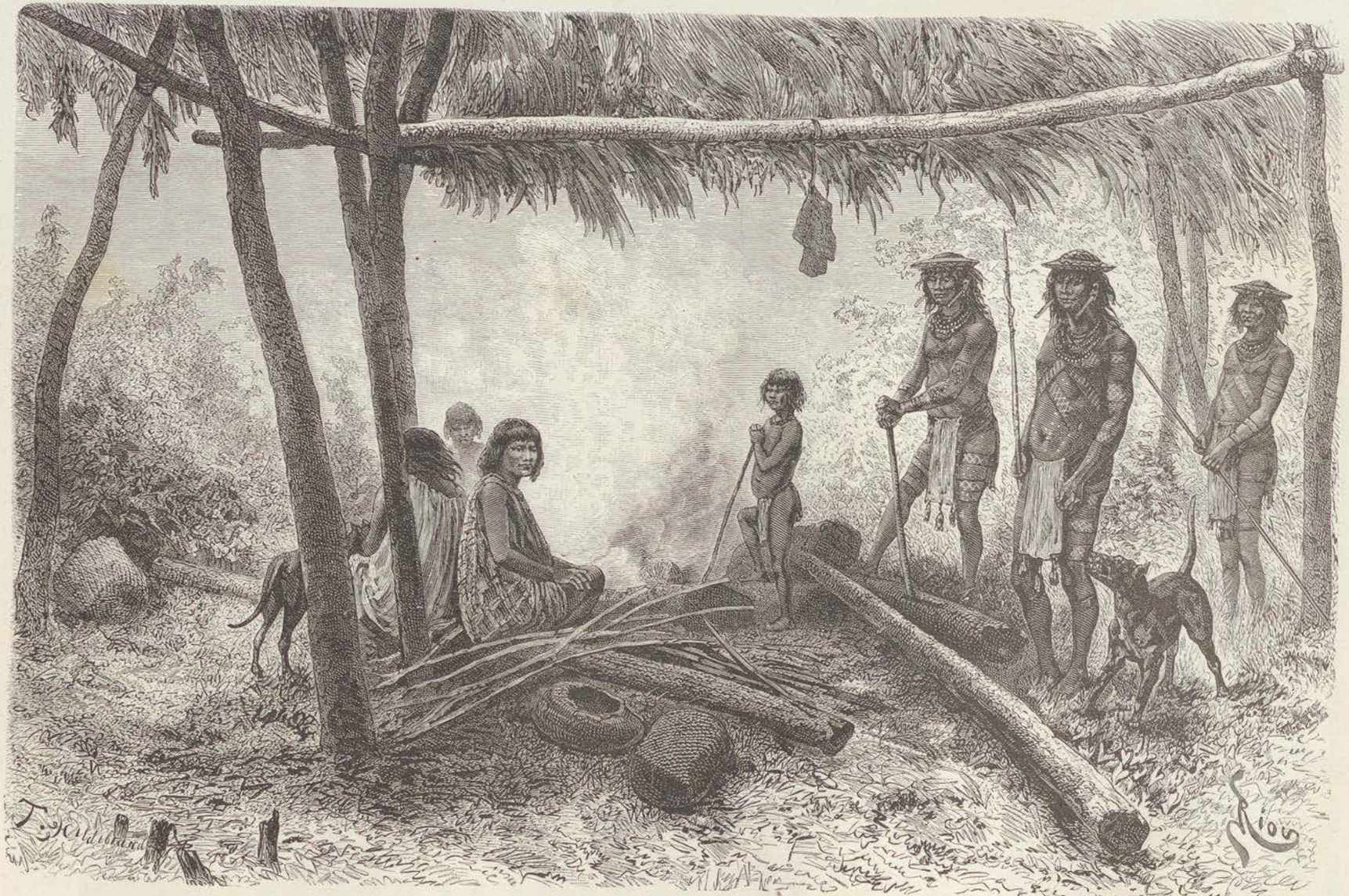
De l'autre côté, nous retrouvons notre sentier qui se continue dans la forêt, en

traversant de nombreuses clairières sur le versant du cerro, aux endroits où le squelette granitique perce la terre. Les mêmes monocotylédones forment la végétation des crevasses ensablées de ces clairières : les Indiens y ont mis le feu, il y a peu d'heures, car elles ne sont encore qu'en partie consumées. Enfin nous entendons des voix, puis des aboiements de chiens.

Nous approchons du village. A cinquante mètres avant d'y arriver, nous apercevons tout à coup deux Indiens assis dans leurs hamacs accrochés aux arbres, sur le bord du sentier. Leur lèvre supérieure est sillonnée par deux ruisseaux noirs et repoussants coulant de leurs narines très ouvertes. Ces hommes ont la peau très pigmentée. Ils s'avancent vers nous, en parlant avec une volubilité étonnante. L'*h* aspirée revient dans tous les mots. Au premier abord, nous nous figurons que ces Indiens se moquent de nous. Il nous semble impossible qu'on puisse parler si vite autrement qu'en prononçant des paroles incohérentes. Un enfant qui vient du village rebrousse chemin et va sans doute avertir de notre arrivée. Nous nous faisons conduire à la case du capitaine. C'est un homme amaigri, quoique ventru, et qui nous semble atteint de pellagre. Il a la peau bleuie par le caraté; sa figure est douce malgré son nez légèrement aquilin. Il nous reçoit très bien; à défaut de yaraké (cachiri, couria, etc.), il nous offre de la cassave fraîche délayée dans l'eau. Une demi-douzaine d'hommes, autant de femmes avec sept ou huit enfants au-dessous de seize ans, forment toute la population du village et viennent faire connaissance avec nous. Les hommes ont un costume très peu différent de celui des Piaroas. Les femmes portent une *camisa* sans manches retenue par les épaules. Trois fillettes de quatorze à quinze ans ont pour tout vêtement un simple lambeau de cotonnade grand comme la main. Il faut tout d'abord gagner la confiance de tout ce monde. Nous leur annonçons que don Mirabal est notre compagnon de voyage et que nous l'avons laissé à l'île du passeur. Puis, Le Janne remet au capitaine son fusil non chargé en le priant de vouloir bien le mettre en sûreté jusqu'au lendemain. Pour expliquer cette imprudence apparente, je dois dire que chacun de nous a dissimulé sous son veston son révolver chargé.

Nous sommes arrivés un jour de peinture générale. Les hommes ont sur tout le corps des peintures rouges obtenues avec la *chica*. Les femmes n'en portent que sur la figure. Je remarque que tous les hommes ont la lèvre supérieure salie par les mêmes ruisseaux noirs et dégoûtants. A chaque instant, ils portent à leurs narines une poudre brun noirâtre ressemblant assez comme couleur et comme odeur au tabac à priser très finement moulu et qu'ils appellent *yopo*.

Pour l'obtenir, ils font torréfier les graines vertes d'une mimosée à folioles très petites et à gousse très aplatie, et la pulvérisent avec des coquilles d'escargots calcinées. Cette poudre est un sternutatoire très énergique, comme nous l'avons éprouvé nous-mêmes. Le capitaine ne fait aucune difficulté pour nous montrer le *capi*. Cette racine, douée de propriétés enivrantes comme nous l'avons dit, est fournie par une liane à feuilles simples,



INDIENS GUAHIBOS

BIBL MUSEUM PARIS

opposées, ovales-lancéolées, sans stipules, qui ne porte malheureusement, en ce moment, ni fleurs ni fruits. La nuit va venir; les Indiens possèdent de la cassave fraîche et du poisson boucané. Ils nous en cèdent suffisamment pour notre dîner, moyennant quelques menus objets. Après avoir pris notre repas, nous faisons disposer nos hamacs au grand air auprès de la case du capitaine. Nous nous y étendons avec plaisir, Le Janne surtout, car ses chaussures durcies et racornies par le soleil lui ont fortement blessé les pieds dans notre marche de l'après-midi. Mais nous entendons bientôt un murmure cadencé de l'autre côté de la case. Les Guahibos vont danser sans doute. Nous sommes vite sur pieds.

Le chant devient plus animé. Nous distinguons surtout le mot *dammakaré* qui revient à chaque instant. Tout le monde danse avec entrain, puis chacun chante à pleine voix. Nous sommes tout yeux et tout oreilles.

Nos sauvages font d'abord une sorte de ronde. Les hommes, enlacés par les épaules, forment un demi-cercle. Un homme occupe le milieu de l'arc. Une spectatrice vient prendre place à sa gauche. La main gauche de l'homme est sur l'épaule gauche de la femme, et le bras droit de celle-ci enlace la taille de son cavalier. Dans toutes leurs danses ils se tiennent ainsi. Deux hommes dansant ensemble se tiennent par les épaules ; deux femmes par la taille. Le demi-cercle avance vers le couple et recule successivement; celui-ci se maintient toujours à la même distance en faisant la manœuvre opposée. Puis, la femme va se ranger dans le demi-cercle, en prenant la taille de ses deux voisins, qui lui passent le bras sur les épaules. Une autre femme va la remplacer à son ancien poste et vient à son tour prendre place entre deux hommes du cercle. Lorsque toutes sont encadrées, la danse est terminée.

Je remarque encore une autre danse. On se place en file par couples et l'on tourne ainsi en frappant le sol du pied droit en cadence. Une flûte de Pan sert d'orchestre. Musique et bruit de pas marquent exactement le rythme de l'air de la cloche dans les *Noces de Jeannette*. Une vieille femme allume de temps en temps une feuille sèche de palmier, qui donne une belle flamme claire. C'est un curieux spectacle que celui de ces hommes aux torses puissants, de ces fillettes aux formes grêles dont les chairs bronzées reflètent sur leurs contours les clartés rouges de la flamme. Toutes ces poitrines se soulèvent haletantes et la danse va toujours, et toujours plus animée. La voix perçante et quelque peu criarde des femmes tranche vivement sur le chant plus sourd des hommes. Dans un coin, deux chiens hargneux dirigent contre nous leurs aboiements rageurs. Enfin, la fatigue est à son comble; les voix enrouées se taisent; nos Indiens rentrent dans leurs cases, et le silence le plus profond règne sur le village.

Vers le matin, le froid m'éveille. J'allume un feu que nous avions disposé hier soir entre nos hamacs. La flamme claire frappant la figure de Le Janne le réveille en sursaut. Croyant que son hamac brûle, il saute vivement à terre et va se heurter le tibia contre un tronc d'arbre. Le choc, rude, lui arrache une exclamation. Assis dans nos

hamacs, nous nous chauffons de chaque côté du feu. C'est aujourd'hui le 1er janvier ! Nous nous souhaitons la bonne année. Cette date nous fait songer aux nôtres qui sont là-bas, bien loin, et sans nouvelles de nous depuis de longs mois.

Le jour vient bientôt. Le Janne commence sa journée par dessiner une fillette. Le père, gagné par une pièce de quatre *reales* (deux francs), suit son travail, la bouche béante. Il est émerveillé de la ressemblance qui est réellement frappante. Et à ce propos, plus je vais et mieux je constate que l'on trouve chez les Indiens toutes les formes de nez, de bouche, de menton, etc. Ils ont les yeux souvent un peu obliques et légèrement bridés. Leur torse est puissant, leurs jambes sont grêles et arquées, leurs pommettes sont saillantes. Mais, qu'il leur prenne fantaisie de se promener vêtus à l'européenne sur nos boulevards, et on les prendra sûrement pour des habitants de l'Extrême Orient. Qu'ils sont loin de ressembler à ces Indiens fantastiques que j'ai rencontrés dans des publications illustrées et qu'Apatou me désigne sous le nom de « masques d'Indiens » !

Nous ne quitterons pas les Guahibos sans dire un usage que don M. F. a constaté chez les habitants du Vichada. Au lever du soleil, les Indiens sortent avec une flûte de Pan, et font le tour du village en jouant de cet instrument. Don M. se demande s'ils n'adorent pas le soleil. Nous n'avons rien constaté de semblable chez ceux du *cerro* de la Luna.

Le Janne, blessé au pied, ne peut nous accompagner au cerro pour relever les dessins. Il rentre à Maypures, pendant que le capitaine me conduit aux pierres gravées.

En route, je remarque au cou de celui-ci un morceau de cristal placé dans le creux d'une dent de caïman. Cet ensemble porte le nom de *guanare* (*brujo* des habitants de San Fernando). C'est avec ce guanare que les Guahibos jettent des sortilèges à leurs voisins détestés, les Piaroas. Combien de générations ont travaillé à donner à ce morceau de cristal ces faces brillantes et ces arêtes vives? Quel n'est pas le prix de cet objet qui ne peut avoir été amené à cette perfection que par la science et le travail de puissants sorciers ? Ils sont loin de se douter, ces pauvres ignorants, que la science des verriers fait en quelques heures de merveilleuses imitations des plus beaux travaux de la nature, et que la nature elle-même a disséminé au sein de la terre ces objets qui les étonnent. Tout minéral qui présente dans ses lignes et dans ses formes une certaine régularité est pour eux œuvre de diable ou de sorcier. Je relève les dessins du cerro, qui n'offrent comme particularité curieuse que la difficulté d'atteindre le point où ils ont été tracés. J'arrive à Maypures une heure après Le Janne ; il s'est fait montrer en route l'arbre qui fournit le *yopo*.

Nous déjeunons, puis nous embarquons pour franchir les sauts. Nous en passons deux sans difficulté. Le troisième est celui de Sardinel ; il faut pour celui-ci débarquer les bagages et les faire transporter par terre. Un nègre fugitif du Brésil, du nom de Sylvestre, est venu s'établir comme passeur à cet endroit. Il fait franchir le saut aux embarcations qui viennent du haut ou du bas du fleuve et se charge du transport par

terre des bagages. Nous nous rendons à sa case pour nous entendre avec lui. Les conditions convenues, nous lui parlons par hasard du curare. — « Ma femme le connaît bien, nous dit-il. Elle est fille d'un sorcier piaroa et elle a bien souvent aidé son père à en préparer. Justement elle rentre en ce moment. »

Nous prenons dans notre canot l'échantillon que nous avons rapporté des environs de San Fernando. Ce n'est pas le *curare fuerte* des Piaroas. Elle peut nous le montrer, car il en existe dans la colline boisée qui avoisine la case. Je lui fais cadeau d'un collier de corail rouge qui la décide sur-le-champ à me livrer son secret. — « Suivez-moi, » me dit-elle. Nous trouvons bientôt un *strychnos* dont les feuilles et les jeunes rameaux sont couverts de nombreux poils roux.

Voilà le *curare fuerte*. M. le professeur Planchon, qui a examiné les échantillons que nous avons rapportés, les attribue au *Strychnos toxifera* de Schomburgk.

On râpe l'écorce de cette liane ; on la fait bouillir dans l'eau pendant plusieurs heures ; on passe sur un filtre très fin, et on concentre le liquide filtré en consistance de mélasse. On obtient un extrait noir que l'on enferme dans des gourdes de dix centimètres de diamètre. On y trempe l'extrémité des flèches à une ou plusieurs reprises, suivant la quantité de poison que l'on veut y fixer. Cet extrait sèche rapidement dans ces gourdes et prend alors une consistance d'extrait de réglisse bien fait et une cassure résineuse.

Tous les autres Indiens Piaroas auxquels, par la suite, nous montrons nos tronçons de liane reconnaissent le vrai curare. Les Indiens Salivas qui habitent le Mocoa, affluent du Vichada, se servent, dit-on, pour empoisonner leurs flèches d'un poison violent appelé *guachamaca*.

Sylvestre sait qu'on a enterré des Indiens Piaroas dans les environs. Il veut bien m'aider, moyennant paiement, cela va sans dire, à me procurer leurs squelettes. Demain, au point du jour, nous nous mettrons en campagne. Le Janne dessinera le saut de Sardinel. Mirabal, plus habitué à manier les Indiens, donnera des ordres pour le transport des bagages. Cela convenu, nous gagnons l'autre rive. Nous avons pour l'atteindre à traverser de terribles remous. Notre canot file parfois comme une plume, pris en travers par ces courants irrésistibles. Notre patron est obligé de déployer une grande habileté pour nous empêcher ou de chavirer, ou d'être entraînés dans le saut de Sardinel. De hideux caïmans sont alignés comme des grand'gardes, attendant les proies nombreuses, poissons et autres, entraînées dans les sauts supérieurs. Nous débarquons nos bagages sur la berge opposée, où nous trouvons un Espagnol du nom de don Pedro, qui, après avoir vécu à la Plata, puis au Brésil, a fini par venir s'établir à Atures. Il descend à la Urbana avec un chargement de farine de manioc dont il a fait l'acquisition chez les Indiens du Vichada.

C'est lui qui, chez les Guahibos, a échangé un bouchon de carafe contre dix paniers de farine de manioc. Dans notre situation, nous ne pouvons repousser personne. Il faut que nous causions avec tout le monde. Chacun peut nous fournir un renseignement utile.

Le hasard a, presque à lui seul, la charge de nous procurer des relations et nous les acceptons en aveugles. Autrement, nous courrions grand risque de ne rapporter de notre voyage qu'un tracé de rivière avec quelques photographies, dessins et observations de météorologie. Don Pedro semble assez embarrassé de la présence parmi nous de M. Mirabal, dont il est depuis longtemps le débiteur et qui ne professe pour lui qu'une médiocre estime.

On pratique largement l'hospitalité dans les grandes solitudes. Nous partageons notre repas avec ce nouveau et peu sympathique personnage et nous lui offrons du café et des cigares. Puis, nous dormons dans nos hamacs, balancés par une forte brise dont la fraîcheur nous réveille avant le jour.

2 janvier. — Nous suivons le programme que nous avons arrêté hier. Pendant que M. Mirabal fait descendre les bagages par les Indiens, que Le Janne dessine le saut de Sardinel et tue des canards pour les repas de la journée, je fais une longue marche avec Sylvestre pour guide. Je ne rentre que vers quatre heures, bien fatigué d'une course au soleil, sur des roches dénudées. Mais nous rapportons un squelette complet qui me paye de ma peine. Je trouve mes compagnons au port d'en bas. Il existe en ce point une sorte de grotte ménagée entre d'énormes blocs de granit entassés et qui sert de refuge aux voyageurs. Tout auprès se trouve une petite anse bordée de sable qui offre un asile sûr aux embarcations.

Nous remarquons que les roches situées à quelques centaines de mètres en aval de ce port ont à leur surface un aspect vernissé et une couleur brun rougeâtre. Le vernis noir qui recouvre certain grès est dû à un dépôt de carbonate de chaux tenant en suspension des matières organiques. Le vernis rougeâtre ne serait-il pas dû à un dépôt de ce genre avec addition ou substitution de carbonate ou d'oxyde de fer aux matières organiques?

Les caïmans sont encore extrêmement nombreux en bas du saut. Malheur aux voyageurs dont le canot chavire dans ces passages dangereux, ils sont infailliblement noyés et dévorés.

Au moment de dîner, François est pris d'un accès de fièvre assez violent.

Nous nous étendons sur la plage voisine, car il n'y a rien à craindre des caïmans hors de l'eau. Mais la brise se lève et nous balaie le sable fin à la figure; impossible de tenir; nous sommes forcés de coucher sur la roche.

3 janvier. — Don Pedro part devant nous avec son canot. Ce canot très long, très étroit, nous semble peu stable, les bagages y étant mal arrimés. Le patron Agapito et les deux Indiens qui le montent ne sont pas de notre avis. Ils ont encore un petit saut à franchir. Nous les rattrapons à ce passage. Ils ont débarqué leurs bagages pour descendre le canot. Apatou juge la chose inutile pour nous et, en deux minutes, notre canot chargé a franchi ce saut. Nous avions nous-mêmes mis pied à terre; nous n'avons plus qu'à remonter à bord; mais nous attendons que don Pedro soit prêt à se mettre en route, et c'est un bonheur pour lui.

Nous partons tous ensemble. Le fleuve est houleux ; les eaux heurtées, comprimées dans les sauts, donnent libre cours à leurs mouvements capricieux : on dirait qu'elles subissent une sorte de détente. Notre canot suit le milieu du fleuve, se dirigeant debout à la lame. L'Espagnol, peu rassuré, veut gagner la rive droite. Son embarcation est prise de flanc par la houle. Elle chavire à deux cents mètres de la berge. Nous entendons des cris et nous apercevons les infortunés qui le montaient cramponnés au canot renversé et dansant comme des bouchons à la surface de l'eau. Nous mettons le cap sur

SAUT DE SARDINEL

eux. Nos Indiens nagent avec vigueur. La vague nous secoue d'une façon dangereuse ; elle embarque à chaque mouvement de roulis ou de tangage. Enfin, nous les atteignons. Les paniers de farine dansent une ronde autour de nous. Nous prenons don Pedro à notre bord. Apatou saisit le canot renversé, le relève, et, lui imprimant un mouvement de balancement, il l'a bientôt à moitié vidé. Un des Indiens s'y hisse en faisant un vigoureux rétablissement. Armé d'une grande calebasse, il le dessèche complètement. Les autres Indiens recueillent les paniers de farine que nous transportons à terre. Peu après, le canot naufragé gagne la rive avec son équipage au complet. Toutes les pertes sont pour le patron Agapito, qui avait à bord une caisse de couteaux, haches, sabres d'abatis, etc.,

qui a coulé à pic. La farine de manioc, soigneusement enveloppée de feuilles de palmier, n'a nullement souffert.

Nous avons pris terre sur une plage peu profonde mais très escarpée. Au sommet, le sable est fouillé de place en place. Des trous profonds y ont été creusés par les caïmans ; nous trouvons quarante-cinq œufs dans l'un d'eux. Ces œufs sont plus gros que des œufs de canard, ils ont la forme d'un ellipsoïde très allongé. Le Janne, armé d'une pagaie, fait une terrible omelette de tous ces œufs, de chacun desquels devait sortir un monstre, et pendant ce temps nous apercevons près de la rive l'horrible pondeuse qui assiste immobile au massacre de sa future famille. Je frémis en présence de ces yeux fixes, qui semblent exprimer le *summum* de la rage concentrée. Heureux naufragés ! Vous l'avez échappé belle.

Depuis notre départ de San Fernando nous sommes de nouveau harcelés tout le jour

DON PEDRO NAUFRAGÉ

par des nuées de pions. De plus, nous avons pris sur le banc de sable qui est à l'entrée des sauts de Maypures un grand nombre de puces chiques qui ont élu domicile sous l'épiderme de nos pieds. Elles se logent de préférence sous nos ongles. Nos Indiens sont heureusement très habiles à les extraire sans les crever.

L'après-midi, nous faisons halte sur un entablement très étendu fait de conglomérats très riches en fer et recouverts de sable. Cet entablement, qui est couvert par les eaux dans les grandes crues, porte comme végétation une myrtacée à écorce brun-rougeâtre, donnant pour fruit une sorte de petite goyave. Nous y trouvons en outre une polygonée arborescente. Certains des troncs ont vingt centimètres de diamètre. L'ochrea se distingue très bien sur les jeunes rameaux. Les enveloppes florales sont devenues rouges et charnues autour de l'achène trigone. Nous mâchons quelques-uns de ces fruits qui sont très

acides. Nous parcourons cet entablement en tous sens, espérant y trouver quelque gibier. Le Janne tue un ibis noir. C'est la seule pièce qu'il ait rencontrée.

Nous reprenons notre marche, assez déconfits, car nous n'avons à ajouter à notre cassave pour notre dîner qu'un ibis qui, plumé, sera gros à peine comme le poing. Nous campons sur une énorme roche qui vient s'enfoncer en pente douce dans la rivière. Les deux rives de l'Orénoque présentent de place en place ces immenses *lajas* que les voyageurs choisissent toujours pour leurs campements, à défaut de bancs de sable. Ces derniers, s'ils sont plus moelleux, ont un grand inconvénient dans la saison où nous sommes. La brise souffle une partie de la nuit et vous chasse le sable dans le nez et les oreilles. On y serait presque enterré.

En descendant à terre, Le Janne et Apatou se mettent en chasse et nous rapportent un canard et deux agoutis.

Pendant qu'on prépare le dîner, nous sommes frappés par un bruit sourd se répétant à de très courts intervalles et qui semble venir tantôt de la rivière, tantôt de dessous la roche. Nos Indiens l'attribuent à un poisson. Je me demande s'il n'est pas dû à l'eau pénétrant dans une fissure invisible du rocher.

4 janvier. — Nous partons de bonne heure ; vers onze heures nous sommes tout près d'Atures. La rive gauche, taillée à pic et très élevée, forme une longue ligne jaunâtre striée perpendiculairement de bandes sombres. On dirait les hautes maisons du quai de Toulon. Une île arrondie commande l'entrée de la rade de cette ville imaginaire et ressemble elle-même à un fort avec ses murs et ses talus. C'est dans cette île que se trouvait jadis l'établissement des jésuites d'Atures. A onze heures et demie nous arrivons au *puerto*, à une faible distance du premier saut.

Je fais une observation de soleil avant de me rendre au village. Mes compagnons m'attendent à l'ombre des arbres voisins, lorsqu'ils voient venir un canot monté par trois femmes. Elles portent des robes qui, à elles trois, forment par hasard les couleurs nationales du Venezuela, jaune, rouge et bleu. Elles accostent près de nous. Nous leur serrons la main en leur souhaitant le bonjour suivant l'habitude indienne. Elles sont jeunes et possèdent des visages agréables sous leurs noires chevelures flottantes. Elles se dirigent immédiatement vers le village. Peu après, nous prenons à notre tour le sentier qui conduit à Atures. Il court dans une savane semée de blocs de granit.

Pas un arbre ne nous protège contre le soleil pendant les deux kilomètres qui nous séparent du village. Celui-ci compte huit cabanes en y comprenant l'église et la *casa real*. Ce qui distingue l'église des autres huttes, c'est une petite cloche suspendue à une potence devant la porte. La casa real est à la disposition des voyageurs de passage et ressemble à toutes les autres. Des murs en pisé, une couverture en feuilles de palmier. Comme mobilier, des crocs fixés dans les murs pour suspendre les hamacs.

Nous trouvons la casa real occupée par un mulâtre de San Carlos, esclave fugitif du Brésil. Il revient de Bolivar. Il nous raconte devant nos Indiens qu'il y a une révolution

dans cette ville, qu'on fait venir des armes d'Europe, que sais-je? toutes choses que je sais fausses, car j'ai lu à San Fernando des journaux postérieurs en date à ces prétendus événements et qui ne font mention de rien de semblable.

Il a rencontré en outre, sur les plages de l'Orénoque, des Indiens armés d'arcs et de flèches qui lui ont fait signe de venir à eux en lui criant qu'ils avaient bon cœur (*sic*). Il a passé loin d'eux parce que ces Indiens avaient déjà attiré des voyageurs qu'ils avaient tués. Nos canotiers écoutent ces récits et ne semblent pas très rassurés. Ils pourraient nous abandonner s'ils croyaient qu'il y a guerre civile à Bolivar; car, ils n'ignorent pas qu'on enrôle de force, dans ces circonstances, tous les Indiens sur lesquels on peut mettre la main.

ENVIRONS D'ATURES

Je suis obligé de faire acte de vigueur pour les rassurer. M'adressant à ce mulâtre, je lui dis que je connais les gens de son espèce, qui sont tous des trembleurs et des menteurs. Notre ex-Brésilien, déconcerté, disparaît. Peu après, ses hommes viennent prendre ses bagages. Ma sortie a rassuré mes Indiens et nous a rendus seuls habitants de la casa real.

François est pris, peu après notre arrivée, d'un très fort accès de fièvre. Nous l'installons le plus commodément possible et nous nous rendons ensuite chez le capitaine du village. C'est un Indien Atchagua assez âgé. Les hommes qui forment son *pueblo* sont des Guahibos; je ne sais par quelle circonstance l'Atchagua Augustin est devenu leur capitaine; sa mère était Atchagua et son père Guahibo (l'enfant appartient toujours à la tribu de sa mère); voilà tout ce que j'en sais. Les habitants d'Atures sont catholiques et civilisés (*racionales*). Ils ne seront bientôt plus en nombre suffisant pour les transports de

bagages. — « Tous mes hommes meurent », dit avec tristesse le brave capitaine qui est un excellent homme. Sa femme est malade au moment de notre arrivée. Elle a la fièvre depuis trois jours. Je l'examine et je lui trouve une pneumonie; j'annonce au capitaine que je suis médecin et que je donnerai des soins à sa femme. Il m'en sera reconnaissant, me dit-il. Je ne sais s'il ne préférerait pas quelque sorcier indien.

J'ai appris à San Fernando qu'il existe à Atures des *cuevas* ou cimetières d'Indiens, qui sont connues du capitaine. Je lui demande s'il voudrait bien me les faire visiter; il en connaît à deux endroits. Il pourrait me faire voir les plus rapprochées aujourd'hui même.

J'accepte la proposition avec enthousiasme et lui promets bonne récompense s'il veut m'aider à me procurer quelques crânes; je lui fais connaître l'usage que j'en veux faire, ce qui lève ses scrupules.

Nous nous mettons en route sur-le-champ, accompagnés de son fils et d'Apatou. Nous traversons une savane, puis un bras du fleuve et nous prenons terre dans une île qui porte le nom de Cucurital. Nous traversons un faible rideau d'arbres et de hautes broussailles et nous atteignons en grimpant une grotte naturelle, très basse, formée par des entassements d'énormes rochers. Nous y trouvons un grand nombre de poteries de diverses formes, dont chacune contient les restes d'un Indien. D'autres restes sont simplement enveloppés d'un *catoumare* ou sorte de natte en feuilles de palmier et proviennent évidemment des Guahibos. Je mets de côté une quinzaine des plus beaux crânes, me réservant de revenir avec Le Janne faire une plus ample provision de richesses.

Nous rentrons au village et nous nous séparons après être convenus que nous irons demain visiter les autres cuevas.

5 janvier. — Nous partons à sept heures du matin. Nous faisons une marche très longue et très pénible avant d'atteindre la montagne granitique au flanc de laquelle sont situées les cuevas. Une rampe très rapide, large à peine d'un mètre et très glissante, conduit aux grottes. Cette rampe est située à une grande hauteur sur le bord taillé à pic de la colline. Le moindre faux-pas nous précipiterait dans l'abîme. Je la franchis très rapidement et j'atteins la première grotte, où je trouve les mêmes objets qu'à l'île Cucurital. Je renonce à visiter la seconde. Pour retourner sur mes pas, j'ai un moment de vertige, et ce n'est qu'après avoir fermé les yeux quelques instants que je puis continuer ma descente. Le capitaine n'était venu qu'une fois à ces grottes, et cela, dans son enfance. Il résume ses impressions d'aujourd'hui par ces simples mots : « Affreux ! Je n'y retournerai que mort. »

En rentrant au village, j'apprends que les Indiens vont danser ce soir. Besoin n'est de dire que nous assisterons à la fête. Après dîner, nous nous rendons avec M. Mirabal à la case où se donne le bal. L'orchestre se compose d'une mandoline, d'une haltère à boules creuses contenant des graines dures et que l'on agite en cadence, et enfin d'un gamin qui chante et siffle tour à tour. Les dames ont revêtu leurs plus belles robes à

couleurs vives ; ces couleurs robustes n'ont rien de choquant auprès de ces peaux couleur de canelle.

Elles portent des bottines et des bijoux énormes. Les hommes sont vêtus simplement d'un chapeau de paille et d'un pantalon de toile, avec la chemise au vent; ils ont les pieds nus. Le sexe fort étant en minorité, les dames dansent entre elles. Nous constatons que tout ce monde s'amuse beaucoup. Le capitaine a renoncé à ces plaisirs mondains qui ne sont plus de son âge. En vrai patriarche il songe, pendant ces amusements, aux intérêts de son petit peuple. Le village forme un carré ouvert sur l'un de ses côtés. Une large rue passe devant les cases, mais le centre du carré est occupé par de hautes herbes, parmi lesquelles j'ai remarqué en grande abondance le *sida scoparia* de Loureiro. Ces herbes sont sèches. Le moment de les brûler est venu. La brise souffle vers le côté ouvert du carré. Les toitures se sont refroidies et quelque peu mouillées de rosée : toutes circonstances favorables. Armé d'une torche faite avec une sorte d'encens, le capitaine met le feu aux herbes du côté du vent. Les flammes courent avec rapidité et nous fournissent bientôt une superbe illumination. Nous abandonnons le bal pour ce spectacle.

6 janvier. — François a encore la fièvre, ce qui fait que nous retardons notre départ jusqu'à demain. Nous profitons de cette journée, pour nous rendre, Le Janne, Apatou et moi, à la *cueva* de l'île Cucurital.

Nous y faisons encore une abondante moisson de documents anthropologiques. Le Janne dessine la cueva et m'aide à numéroter nos pièces, pendant qu'Apatou monte la garde. Nous déposons nos collections parmi les broussailles de la rive, où nous les prendrons en passant demain. De cette façon personne au village, le capitaine excepté, ne saura la nature de notre chargement. On comprendra facilement que nous ayons le plus grand désir de la tenir secrète. Nous sommes enchantés du succès de notre voyage ; mais nous pensons qu'il ne nous reste plus que peu de chose à faire. Dans trois jours nous serons à Santa Barbara et nous rentrerons dans les pays civilisés.

7 janvier. — Le canot sera trop chargé pour descendre les sauts. Il faut que deux de nous se rendent par terre au port d'en bas. La distance d'Atures à ce port est de six kilomètres. Le sentier qui les relie traverse une grande savane coupée par la rivière Cananeapo, qui mesure une largeur de trente-cinq mètres et sur laquelle il est question d'établir un pont. Nous avons perdu nos échantillons de yopo; il en existe dans cette savane. Le Janne passera par terre avec un de nos Indiens et s'en procurera d'autres. Ceci convenu, nous faisons nos adieux à M. Mirabal, qui est retenu quelque temps ici pour attendre des Indiens qui doivent lui livrer des marchandises. Nous le remercions de sa parfaite amabilité à notre égard et des nombreux petits services qu'il nous a rendus, et nous nous mettons en route, chacun de son côté. Deux heures après, nous sommes au port. Nous avons encore un saut à franchir. Nous débarquons en amont du saut, sur la rive gauche, après avoir eu à traverser des remous des plus violents et des plus

CUEVA DES INDIENS PRÈS D'ATURES

BIBL. MUSEUM PARIS

dangereux. Notre pilote est heureusement très habile et connaît on ne peut mieux ces parages. Il faut ici débarquer les bagages et les transporter par terre ainsi que le canot. Pendant cette opération nous déjeunons dans une grotte ménagée entre les rochers. Des légions de chauves-souris ont élu domicile dans les interstices et poussent des cris de jeunes rats. Le fond de la grotte est occupé par une mare où un batracien quelconque fait entendre de temps en temps un cri étrange. Outre l'ombre, nous avons dans cette grotte un peu de fraîcheur, grâce à un courant d'air venant d'une fente invisible. Ce sont

PORTAGE DU CANOT A L'UNE DES CHUTES D'ATURES

deux choses sans prix parmi ces roches noircies que le soleil rend brûlantes à l'extérieur. La journée est déjà écoulée à moitié lorsque nous pouvons nous remettre en route. Nous campons le soir sur une roche.

8 janvier. — Nous ne remarquons rien de particulier dans cette journée. Mais nous faisons une chasse excellente. A cinq heures du soir, nous avons dans notre canot deux canards, un hoco, deux cabiais, puis un beau poisson fléché par Apatou. En ce moment une grande île se trouve à deux kilomètres devant nous. C'est un bon campement, nous dit notre patron.

Avant de l'atteindre, nous rencontrons sur la rive droite une anse entourée d'une

belle plage de sable. Au fond, un superbe banc de granit fait une pointe dans le fleuve. Cette *laja* nous attire. Elle se détache en blanc sur la rive. Nous n'y aurons pas à craindre le sable chassé par le vent. Ce campement est fort peu du goût de nos Indiens, et, pour nous effrayer sans doute, ils nous disent que les Guahibos ne sont pas loin. On aperçoit en effet la fumée d'un village à quelques kilomètres. Cette menace des Guahibos nous fait rire de bon cœur et nous décide tout à fait à camper sur la roche. Nous sommes bientôt à terre. Deux de nos Indiens montent le boucan pendant qu'Apatou et le patron dépècent le cabiai. Notre camp ressemble à un abattoir. Il est huit heures et demie lorsque chacun a dîné et peut songer à se coucher, le travail terminé.

Notre roche, élevée de quinze mètres et large de cent mètres environ, ressemble à une immense coquille posée sur ses bords et dont le côté arrondi fait saillie dans l'eau. Une savane s'étend derrière, séparée seulement par un rideau d'arbustes, où je fais dresser mon hamac à côté de ceux de François et d'Apatou. Le Janne, comme toujours, préfère coucher sur la roche. Je ne sais comment il peut dormir ainsi avec une couverture pour matelas, son hamac pour oreiller et le granit pour sommier. Ce soir pourtant il va, à cause des moustiques, abandonner son rocher, lorsqu'un bruit bien connu vient frapper son oreille. Un jaguar pousse ses rugissements à quatre ou cinq cents mètres sur le banc de sable qui borde l'anse. Apatou l'a entendu comme lui et s'est levé, ne jugeant pas à propos de nous réveiller, François et moi. Ils attendent longtemps, le fusil chargé. Les Indiens sont venus se réfugier près d'eux. Rien ne venant, ils se décident à se recoucher. A peine étendus, ils entendent de nouveau le jaguar, très près cette fois. Apatou nous réveille au plus vite. Nous sommes tous assemblés sur la roche assez loin du feu. Il règne heureusement un faible clair de lune, qui permettrait d'apercevoir un animal s'avançant vers nous. Le Janne et Apatou se placent, avec les deux fusils qui nous restent, à quelques pas en avant. Je regrette en ce moment d'avoir cédé les deux autres. Nous attendons en vain. L'animal ne se montre pas. Une heure après, nous dormons tous sur la roche, Le Janne et Apatou leurs fusils à portée de la main, postés pour nous protéger entre nous et la savane. Le reste de la nuit se passe tranquillement.

9 janvier. — Nous sommes en route de bonne heure; mais, hélas! la brise s'est levée presque avec le soleil et elle devient de plus en plus forte à mesure que nous descendons. Le fleuve est large et houleux ; les vagues moutonnent comme en mer. Depuis deux heures nous apercevons la bouche du Meta, et nous ne pouvons l'atteindre. Nous longeons la rive droite qui est bordée d'un banc de sable, sur lequel nous mettons pied à terre pour déjeuner. Nous trouvons dans le fond, en abondance, une rhamnée portant des jujubes verts.

A une heure, nous nous remettons en marche ; nous doublons enfin l'embouchure du Meta ; notre marche est meilleure jusqu'à cinq heures. Nous arrivons en ce moment à Caribeni, où se trouve un petit rapide ; le lit du fleuve est semé d'îles, de roches et de bancs de sable. Nous nous arrêtons sur l'un d'eux. Apatou et les Indiens tentent en vain

de flécher du poisson, pendant que Le Janne prend un croquis de l'île où nous passerons la nuit et qui a jadis été habitée par des blancs. Il n'y reste plus aujourd'hui trace de leur passage. Nous atteignons bientôt cette île, qui porte le nom de Caribeni et qui est faite de granit, de sable et de limon. Elle est élevée de douze mètres au-dessus du niveau actuel de l'eau. Elle est broussailleuse dans une partie; ailleurs, nous trouvons de grands arbres formant une voûte de verdure au-dessus d'un sol dénudé. Ce dernier point est un délicieux poste de couchage. Nous avons devant nous la rivière semée de roches; au delà, une plaine couverte d'arbres, plus loin encore une chaîne de montagnes rocheuses qui ont pris une teinte violette sous les reflets du couchant. La fumée claire de trois feux se détache vivement sur le ton un peu sombre des monts.

Ces feux sont ceux des chercheurs de *sarrapia* (fève tonka ou de macouba). Ces fèves, dues au *coumarouna odorata*, sont l'objet d'un commerce assez considérable sur l'Orénoque. Les arbres qui les produisent sont dispersés dans les forêts, car je ne sais s'il est venu à l'idée de personne d'en faire des plantations sérieuses. La culture de sarrapia serait pourtant suffisamment rémunératrice pour justifier des essais pratiqués en grand.

Un arbre peut donner une arrobe de graines (vingt-cinq livres). La livre s'est vendue cette année dix francs à Bolivar. Chaque année, de nombreux habitants se mettent en campagne pour la récolte de cette graine. Le fruit est une gousse charnue, une sorte de drupe, ressemblant à une petite mougue. On casse les gousses et on met les graines dans un sac.

Ces gousses tombent d'elles-mêmes en février et mars, avant la saison des pluies, du moins dans le bas Orénoque.

La sarrapia est dirigée sur Port of Spain et sur l'Amérique du Nord, où elle est très employée en parfumerie et comme succédané de la quinine, après avoir subi un commencement de germination.

Après dîner, nous nous étendons dans nos hamacs; nous avons un joli clair de lune. Nous apercevons une ligne de fumée rouge en bas des montagnes et deux feux clairs sur leur versant. Mais les moustiques deviennent nombreux et nous forcent de quitter nos hamacs, car nous n'avons pas eu soin de monter nos moustiquaires. Bientôt elles sont en place. Le Janne a égaré la corde de la sienne et se trouve obligé de coucher sur la pierre.

10 janvier. — Nous avons une longue marche jusqu'à midi, mais nous avons été obligés de faire un grand détour à cause de la brise. Décidément cette saison est peu favorable pour se rendre à Bolivar. Le meilleur moment est au mois d'août; les eaux sont hautes, le courant est fort, et l'on n'a point de vent contraire. Nous venons de traverser le fleuve, très houleux au milieu, puis nous accostons au pied d'une montagne de granit dénudé se dressant à pic sur la rive droite. Elle a une couleur brun rougeâtre due à des lichens. Comme toutes les roches de même nature que nous avons rencontrées, celle-ci est creusée de cavités arrondies, peu profondes. On dirait des trous d'énormes boulets

ronds. Les diverses crues du fleuve sont tracées sur la pierre en lignes claires, parallèles. Nous mesurons la plus élevée, qui est à 12^{m},16 au-dessus du niveau actuel. Nous notons que le fleuve en cet endroit est bordé de chaque côté de roches granitiques et que sa largeur est assez faible, ne dépassant guère un kilomètre. Que l'on se figure pourtant l'énorme masse d'eau! Pendant qu'on nous prépare à déjeuner, j'observe le soleil et Le Janne consulte ses instruments dans le canot. Il fait tournoyer son thermomètre à fronde, lorsqu'Apatou lui crie : « Un caïman! » Il saute brusquement à terre et fait couler l'horrible bête qui montrait sa tête à un mètre du canot. Ils se sont réciproquement fait peur. Apatou, armé d'une flèche, fouille des trous creusés fraîchement par des

FUITE DE L'IGUANE

iguanes dans le sable de la rive. Il retire, non sans effort, un de ces animaux vivant, auquel la flèche a déchiré la peau du ventre. Une grappe d'œufs est suspendue au flanc entr'ouvert de l'iguane. Apatou les arrache et se dispose à tuer l'animal, lorsque celui-ci s'échappe, se jette à l'eau et disparaît sur une roche voisine, où nous pouvons le contempler longtemps, ne paraissant pas se soucier beaucoup de l'accident qui lui est arrivé.

Vers trois heures et demie, nous passons devant le *cerro* Mogote, amas de roches granitiques hérissant le lit du fleuve et dont nous prenons un croquis, car elles ont une certaine importance[1].

Vers six heures, nous atteignons une case perchée sur une sorte de promontoire de

1. Entre ce cerro et Santa Barbara se trouve une plage que les tortues semblent affectionner d'une façon réellement extraordinaire pour déposer leurs œufs. On n'estime pas à moins de quinze mille le nombre de ces animaux qui viennent annuellement pondre sur cette plage. De nombreux témoins m'ont affirmé que, si l'on jette à l'eau l'une des pondeuses, elle s'empresse de remonter sur le sable. La tortue commence à pondre en février; elle donne jusqu'à cent

la drive roite et habitée par des Indiens *racionales*. L'homme est jeune, la femme beaucoup plus âgée, assemblement très fréquent dans ces parages. Ce sont de braves gens. Je n'en dirai pas autant d'un voisin, qui, sachant notre arrivée, vient nous rendre visite et nous ennuyer de ses discours interminables et de ses questions plus que saugrenues.

11 janvier. — Au jour, nous sommes en route pour Santa Barbara. Nous savons, d'après le trop prolixe voisin, que nous y trouverons treize cases, de la monnaie (nous n'avons plus que des pièces d'or), de la *panela* et peut-être du rhum, « *todo lo que necesita* ». Nous y serons à midi avec brise faible, à quatre heures avec brise forte; il aurait pu ajouter : jamais avec brise trop forte. Cet insipide personnage pose lui-même les questions auxquelles il répond.

Nous sommes à Santa Barbara à onze heures et demie. Nous y complétons nos provisions, et, trouvant ce village dépourvu d'intérêt, nous reprenons notre marche pour tâcher de gagner avant la nuit une plage située à quelques kilomètres et où nous trouverons un campement d'Indiens Yarouros, dont le village est situé à quatre jours dans le *caño* Sinaruco. Nous y arrivons vers cinq heures. Les Yarouros (escargots), au nombre de quarante environ, ont disposé de tout petits carbets sur une vaste plage. Nous avons devant nous un ciel d'Afrique, une grande plaine de sable, un campement d'hommes bronzés. Quelques chameaux suffiraient pour nous donner un Sahara en miniature. Au moment de notre arrivée, les hommes viennent de la pêche. Ils n'ont pas eu grand succès; c'est à peine s'ils ont pris suffisamment de poisson pour leur repas du soir. La distribution est vite faite, et bientôt, auprès de chaque carbet, un petit groupe composé d'une famille entoure le feu qui fait cuire le dîner. Nous passons auprès des groupes, faisant connaissance avec chacun. Les Yarouros ont la peau très pigmentée; les enfants eux-mêmes sont très foncés. Ils habitent de grandes savanes, et il n'est pas étonnant qu'ils soient plus noirs que les Indiens des forêts, qui sont moins exposés aux rayons du soleil.

Les hommes ont les cheveux taillés en rond; les femmes les portent longs, tombant sur les épaules. Les hommes portent pour tout vêtement le *guayouco* retenu par une mince ceinture de cheveux; les femmes, des chemises de cotonnade sans bras. Ils n'ont

quarante œufs. En ce moment, de nombreux habitants de l'Orénoque viennent faire leurs provisions sur la plage de Santa Barbara.

La récolte des œufs a été réglementée. Le jour fixé, on sonne une cloche à Santa Barbara. La récolte doit cesser avec les sons de cloche.

La tortue de l'Orénoque (*tortuga*) n'existe pas dans le Guaviare.

La térékaï, très commune dans le Guaviare, existe aussi dans l'Orénoque, mais elle y est moins commune que la tortuga.

La térékaï donne quarante-huit œufs au plus. L'huile et la chair de cette dernière sont les plus estimées. Celle-ci commence à pondre à la fin de décembre dans le Guaviare et vers le 10 janvier dans l'Orénoque. Elle n'existe pas dans les eaux noires.

Une autre tortue, la *cabezona* ou tortue « à grosse tête », comme son nom l'indique, existe dans le haut Orénoque, dans le Cassiquiare et dans l'Ynirida. Elle est moins estimée que les précédentes.

Une dernière enfin, sorte de térékaï, beaucoup plus petite, se trouve dans l'Atabapo.

La tortuga peut atteindre des dimensions considérables. Il en est qu'un homme ne peut soulever de terre.

ni peintures ni ornements. Nous voyons pourtant quelques vieilles femmes dont la lèvre inférieure est hérissée de cinq épingles également espacées dans le tiers médian de la ligne qui joint la peau à la muqueuse. Aux derniers rayons du soleil elles projettent sur le menton cinq lignes d'ombre bien nettes. A distance, je prends d'abord pour une mouche très roide ce qui est en réalité un ornement très piquant. Les jeunes femmes ne portent pas cette armure ; j'en conclus que c'est ou une vieille coutume tombée en désuétude, ce qui serait étrange chez les Indiens, ou le signe indiquant que le temps des amours est passé et que les lèvres ne doivent plus être recherchées. Je crois que cette dernière supposition est la meilleure. Toujours est-il que ces dames ont absolument refusé de me donner la raison de cette coutume.

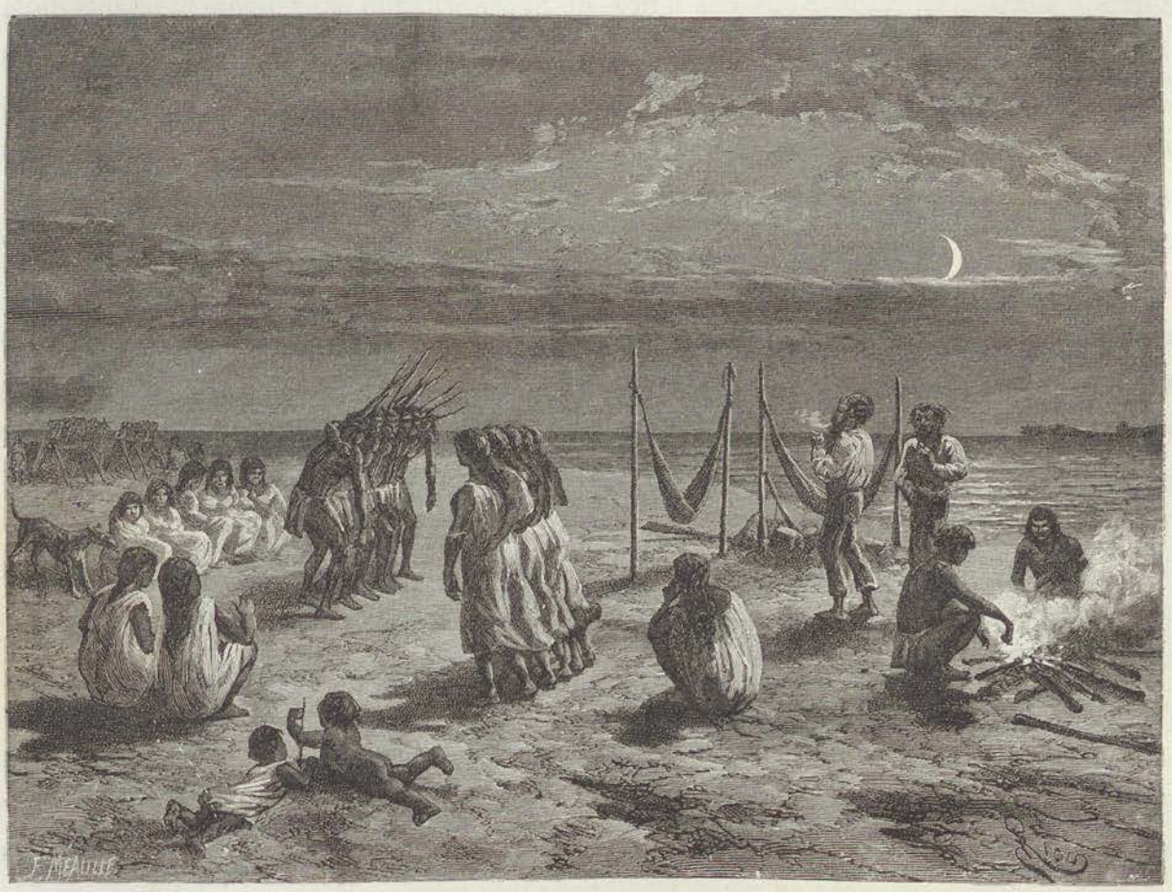
Les hommes se soumettent volontairement à une pratique assez bizarre. Pour devenir bons flécheurs, ils doivent se faire passer un aiguillon de raie à travers le prépuce.

Je ne sais si ceux qui sont autour de nous ont reçu cette consécration ; le peu de poisson qu'ils ont pris semble répondre négativement ou protester contre l'efficacité de l'opération. Nous le regrettons vivement en ce moment. Notre viande boucanée ne s'est pas conservée et nous dînerions volontiers de poisson frais. En ce moment un blanc qui campe tout auprès, avec sa femme et son fils, s'avance vers nous. Il trafique avec les Indiens des environs ; il achète de la cassave dans les villages et la vend sur les plages de l'Orénoque ; il a du tabac, du poisson, en outre de la pacotille ordinaire de cotonnades, de couteaux, etc.

Je vois quelques Yarouros lui acheter de la cassave qu'ils lui ont peut-être fournie quelques jours auparavant. Le bénéfice qu'il fait sur ces sauvages n'est pas mince.

Pour notre compte, nous lui achetons quelques tranches d'une chair qu'il nous vend comme marsouin et qui se trouve être immangeable, à cause d'un goût huileux exécrable. Elle provient d'une espèce de poisson très commun dans l'Orénoque et le Guaviare. Nous dînons tant bien que mal d'un peu de cassave trempée dans du café et nous nous étendons dans nos hamacs, en attendant que les Indiens se mettent à danser, comme ils nous l'ont annoncé pour ce soir. En ce moment, un canot monté par des Yarouros vient du bas de la rivière ; les survenants sont très gais, car longtemps avant qu'ils n'accostent nous entendons leurs chants et leurs éclats de rire. Après leur arrivée, il y a quelque temps, un peu d'animation dans le camp ; puis, tout rentre dans le silence, ce qui ne fait pas notre affaire. Le trafiquant va de notre part les avertir que s'ils veulent danser il y aura du café, du sucre et de la cassave à leur disposition. Les négociations sont un peu longues ; enfin une demi-douzaine d'hommes se décident. A l'aide d'une bande d'étoffe ils se sont fixé sur la tête trois longues plumes d'ara dont l'une se dresse sur le front, les deux autres en arrière formant triangle avec elle. Ils sont bientôt en train. Leur chant, d'abord un peu étouffé, prend de l'animation. Quelques femmes arrivent, regardent quelques instants et sont entraînées. Leur chant, plus perçant et quelque peu criard, a bientôt attiré tout le campement. Les enfants eux-mêmes se mêlent aux danses. Seuls

les vieillards accroupis dans diverses positions font cercle et regardent. Nous nous faisons donner la traduction des paroles qu'ils chantent et qui sont les plus simples du monde : Codinané caïouriou yaboké — Codinané codinanédi — Yavoréco yavorékadi — « Nous sommes ici, chantant, — nous sommes ici, dansant, — demain matin, nous prendrons un bain, — c'est le moment de manger, » etc. Nous sommes loin des chants où l'on exalte la vertu des ancêtres, où l'on vante le courage des guerriers de la tribu.



DANSE DES YAROUROS

Entre chaque danse, hommes et femmes boivent du café, mangent du sucre et de la cassave à qui mieux mieux.

La scène est superbe par un clair de lune un peu voilé. Les guayoucos et les bandeaux qui ceignent les fronts se détachent en blanc sur ces silhouettes noires qui ont un aspect méphistophélique, avec les hautes plumes d'ara qui percent le ciel comme des baïonnettes. Les femmes accroupies semblent des sorcières attendant leur tour de prendre part au sabbat. Ajoutez le feu dans des poteries où des démons rougis par les flammes font bouillir des herbes magiques. Les danses durent longtemps ; nous avons besoin de sommeil avant que les Indiens ne soient fatigués. Nous leur souhaitons enfin la bonne nuit et ils se retirent dans leur camp.

12 janvier. — Au réveil, nous achetons aux Yarouros quelques objets ethnographiques. Le Janne prend des croquis et nous nous mettons en route. La navigation commence à présenter de grandes difficultés à cause de la brise; nous suivons la rive et nous n'avançons qu'à la *palanca*, c'est-à-dire en poussant sur le fond avec de longues perches. Nous campons sur un banc de sable.

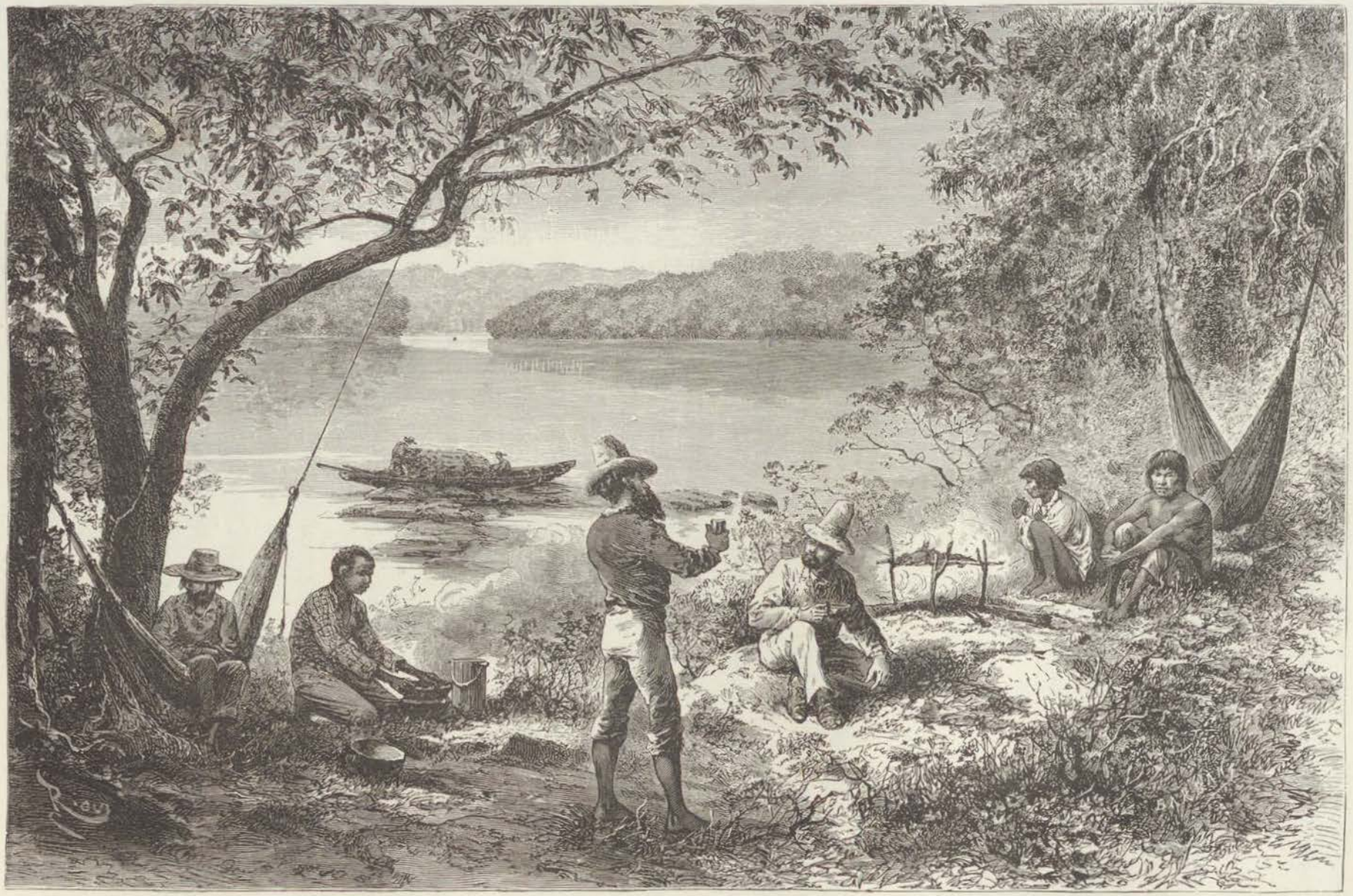
13 janvier. — Nous n'arrivons qu'à neuf heures du soir à la Urbana, qui pendant l'hivernage n'est qu'à un jour de Santa Barbara. Nous désirons n'y séjourner que juste le temps nécessaire. Nous avons des lettres de San Fernando pour divers habitants de la ville, chez lesquels nous nous faisons conduire par le patron de notre canot qui a déjà descendu le fleuve sept ou huit fois et qui connaît les principaux habitants des villages riverains. La Urbana est une ville morne et pauvre. Ses rues quadrillées sont les unes parallèles, les autres perpendiculaires à la rive. Les maisons sont assez nombreuses, mais le cinquième à peine en sont habitées. Elle ne date que de 1872. Elle fut construite par des personnes qui vinrent y chercher la tranquillité pendant la guerre civile. La paix rétablie, la Urbana est devenue déserte. Le seul commerce est celui de la *sarrapia*. Nous recevons à la Urbana un excellent accueil de M. Fuentes, frère du gouverneur de San Fernando, qui met un logement à notre disposition. Mais notre intention formelle est de n'y passer que cette nuit.

14 janvier. — Dans la matinée, je fais l'acquisition d'un petit singe dressé par les Indiens à se coucher et à se balancer dans un hamac fabriqué exprès pour lui. A huit heures, nous sommes en route. Mais la brise contrarie vivement notre marche. Nous naviguons dans un canal très large et peu profond dont les bords sont envahis par deux grands bancs de sable. François est pressé d'arriver à Bolivar et de prendre le vapeur pour la France. Son empressement ne se comprendra que trop lorsqu'on saura qu'à son départ il n'était marié que depuis quatre mois. La dure nécessité l'a seule déterminé à s'engager dans la plus pénible et la plus périlleuse des expéditions. Il a l'idée de nous faire avancer en nous halant avec une amarre. Il descend à terre, et, aidé d'un de nos Indiens, il nous tire avec une vigueur qui prouve le désir qu'il a d'arriver vite.

En suivant le bord de l'eau, il s'empare d'une tortue qui nous fera un repas de réserve.

Au sortir de ce long canal, la rive est un peu escarpée et faite d'argiles ferrugineuses durcies. Dans une petite anse nous trouvons un Indien pêcheur qui nous vend très bon marché d'excellent poisson. Nous accostons alors pour préparer notre déjeuner.

Pendant notre repas, une poule, que nous avions achetée à la Urbana, s'échappe du canot et se réfugie dans la brousse. Impossible de la rattraper. Notre après-midi est meilleure comme marche ; la brise a un peu faibli. Vers quatre heures nous sommes en présence d'un banc de sable qui a une étendue de plusieurs kilomètres dans tous les sens. François veut encore ici nous faire avancer avec l'amarre ; il contournera forcément le



CAMPEMENT AU CONFLUENT DE L'ORÉNOQUE ET DU RIO CABULLERO

BIBL MUSEUM PARIS

banc de sable. Le Janne et Apatou se font mettre à terre pour tâcher de se procurer quelque gibier. Ils suivent le fond du banc qui est étagé par endroits, coupé ailleurs de petits canaux presque à sec ; les inégalités du terrain les empêchent constamment de nous apercevoir.

Ils rencontrent vers la pointe nord de cette plage un îlot de verdure, entouré d'un fossé contenant de l'eau et enclavé dans le sable. Du canot, nous pouvons suivre leur marche grâce à une nuée de goëlands qui tournoie en faisant vacarme au-dessus de leurs têtes. C'est que ces animaux ont leurs nids sur ce banc. Nos compagnons nous rejoignent enfin, harassés d'une marche de deux heures sur le sable chaud et mouvant ; ils ne nous rapportent que des œufs de goëlands dont ils ont rempli leurs chapeaux.

Nous avons encore suffisamment de poisson pour ce soir. Mais demain? Pas de gibier! la tortue est condamnée ; on la fera cuire ce soir et demain nous ferons une halte vers midi. Pendant que j'observerai le soleil, on réchauffera le déjeuner.

15 janvier. — La matinée est relativement calme. A onze heures et demie nous atteignons le *rio* Cabullero, affluent de gauche.

Nous faisons halte à la pointe formée par les rives gauches de cette rivière et du fleuve. Le Janne parcourt les environs et trouve de nombreux pieds d'un strychnos que M. le professeur Planchon rapporte au *strychnos Schomburgkii*. Nous cherchons vainement des fleurs ou des fruits. Nous coupons des échantillons, nous déjeunons à la hâte et nous nous remettons en route pour profiter du répit que nous laisse la brise.

A quelques centaines de mètres en aval nous apercevons sur la pente de la rive un squelette de caïman. Nous nous arrêtons pour l'examiner. La tête mesure soixante-dix-sept centimètres dans le sens de sa plus grande longueur. Les dernières vertèbres manquent; aussi, pour nos Indiens, cet animal est-il la victime du tigre. Ils prétendent que le jaguar attaque le caïman et lui mange la queue. J'aime autant croire que celui-ci, ayant reçu une balle de quelque passant, sera venu expirer sur la rive. L'après-midi, la chaleur est très forte. Nous passons sur la rive gauche, le long d'une *barranca* élevée d'une quinzaine de mètres ; de nombreux éboulements se sont produits en ce point et les troncs d'arbres sont restés engagés au pied de la berge. Un grand nombre de tortues ont pris place sur ces troncs d'arbres et se chauffent au soleil. Nous avançons avec précaution. Les pagaies font leur office, sans le moindre bruit. Les tortues plongent sitôt qu'elles nous aperçoivent. Apatou et nos Indiens envoient des flèches aux retardataires, mais sans parvenir à en toucher une seule. Nous répétons six fois cette manœuvre, sans plus de succès. Apatou semble tout honteux de n'avoir pas été plus adroit que les Indiens. Enfin, il a l'occasion de se dédommager. Un iguane fort beau est sur le bord de l'eau, la gueule ouverte ; il lui décoche une flèche qui la fixe au sol, la mâchoire inférieure traversée.

Vers cinq heures, nous rencontrons des Yarouros sur une plage de la rive gauche. Nous accostons pour acheter du poisson ; ils attendent leurs pêcheurs, mais nous ne

pouvons rester jusqu'à leur retour, car la brise a faibli et nous voulons profiter de cette circonstance. Nous faisons l'acquisition d'une tortue et nous continuons notre marche.

A la nuit tombante, nous sommes à la pointe d'un banc de sable qui serait un joli campement. Mais c'est le domicile d'un caïman dont nous voyons l'énorme tête au-dessus de l'eau. Il règne à cet endroit une odeur de pourriture qui, jointe à l'odeur musquée propre à l'animal, nous force de chercher un autre campement. Une autre pointe semblable à celle-ci est à deux kilomètres en aval. Nous nous dirigeons vers elle. La lune éclaire notre marche. La brise est tombée et l'eau est unie comme un miroir. La navigation serait très agréable si nous n'étions tous moulus de fatigue. François a la fièvre et, sitôt débarqué, se couche sans vouloir de nourriture. Nos Indiens nous font cuire l'iguane et des bananes frites.

Il faudrait en outre préparer notre déjeuner de demain pour ne pas perdre un temps précieux ; or, il faut longtemps pour apprêter une tortue et nos hommes ont besoin de repos.

Le Janne propose de la faire cuire à l'indienne ; son avis est adopté à l'instant. On tue l'animal et on le dépose dans un trou du sable, tel quel, sans le vider et sans le débarrasser de sa carapace; on le recouvre de sable et on allume un grand feu sur sa tombe.

16 janvier. — La brise nous contrarie encore beaucoup. Nous longeons un banc de sable interminable. Deux de nos hommes marchent sur le bord de la plage, tirant le canot avec l'amarre ; le patron et un homme armé d'une gaffe le maintiennent en bonne route.

Le Janne et moi, nous préférons marcher pour nous dégourdir les jambes. Nous coupons au plus court et nous trouvons la partie élevée du banc de sable occupée par un nombre incalculable de nids de goëlands ; de tous côtés ce sont des œufs et des petits à moitié recouverts par le sable que chasse la brise. Quelques-uns ont à peine un duvet grisâtre ; d'autres, plus avancés en âge, ont près d'eux un petit poisson que leur mère a déposé à portée de leur bec. Jugez de l'émoi que nous soulevons parmi les parents. Ils se précipitent furieux vers nous, passent à raser nos chapeaux auxquels ils donnent parfois un coup de bec et s'élèvent rapidement en poussant leur note la plus désagréable. Un moment, ils nous agacent tellement que nous faisons tournoyer un bâton au-dessus de nos têtes pour les empêcher de trop s'approcher.

Nous atteignons enfin l'autre extrémité du banc de sable où nous prenons un bain dans une petite mare à eau limpide communiquant avec le fleuve. Le bateau arrive. Tout le monde débarque pour déjeuner. Nous mangeons froide la tortue qui est excellente. Nous franchissons ensuite la bouche de l'Apure, grand affluent de gauche parallèle au Meta et au Guaviare.

A trois heures nous rencontrons un voilier couvert de toile qui se dirige vers l'Apure. La même brise qui nous contrarie si fort lui donne des ailes. A quatre heures

nous arrivons à Capuchino. Il n'y a qu'une seule maison, perchée au sommet d'une rive sablonneuse très élevée et très escarpée. J'y trouve à acheter du poisson salé et des œufs de tortue desséchés. Un peu en aval sur la rive gauche se trouve le village de Cabruta, composé de quelques maisons.

Il présente trop peu d'intérêt pour que nous risquions pour nous y rendre la traversée du fleuve très large en cet endroit. La brise tombe vers cinq heures.

Nous longeons la rive droite bordée d'un banc de sable très plat. Nous passons à vingt mètres du bord et c'est à peine si nous avons suffisamment d'eau. Nous apercevons entre la terre et nous le dos d'un caïman qui émerge par suite du trop peu de profondeur de l'eau. Notre canot se trouve bientôt par son travers ; l'animal n'a pas bougé. — « Il est mort », dit Apatou. — « Nous allons voir », dit Le Janne, qui lui envoie une balle de révolver. L'animal, pincé ou chatouillé, soulève hors de l'eau son énorme gueule ouverte et passe épouvanté à l'arrière du canot, non sans avoir occasionné une grande frayeur à notre patron qui, le voyant se diriger sur lui, se précipite sous le rouff.

La nuit est venue. Nous distinguons devant nous le petit *cerro* au pied duquel se trouve Caicara. Il se détache en noir sur un ciel un peu rougi par des feux allumés dans les hautes herbes de la savane. A sept heures, le bord orangé de la lune paraît à son sommet. L'astre se dégage rapidement et vient éclairer notre route en traçant devant nous sur le fleuve un large trait lumineux.

Vers huit heures, nous sommes à Caicara. Nous débarquons sur des roches derrière lesquelles se trouve une rive sablonneuse assez élevée. Le village est un peu retiré en arrière, et, du point où nous avons débarqué, nous n'apercevons que deux ou trois toitures en tuiles rouges, éclairées par la lune.

François a encore la fièvre et s'étend pour dormir sur la plage. Il faut que je trouve ici un canotier pour le remplacer.

A cet effet, je me fais indiquer la case du représentant de l'autorité. Caicara a le bonheur de posséder un préfet de police ; elle a le malheur de le posséder peu poli. Je me présente chez lui ; je lui dis qui je suis et ce que je désire. Il ne daigne pas m'offrir un siège ; en revanche, il me prie de vouloir bien lui donner, demain, communication de mes papiers. Peu flatté de l'accueil, je lui déclare que, la navigation de l'Orénoque étant libre, je renonce à la demande que j'étais venu faire, mais que, s'il désire visiter mes papiers, il fera bien d'être à mon bord au point du jour. Je retourne à la plage, puis, accompagné de Le Janne, je reviens en ville pour faire quelques emplettes. Nous rions fort de l'embarras de deux commis qui font trois fois l'addition de nos dépenses et trouvent chaque fois un total différent. Il faut que le patron vienne enfin à leur aide. Nous retournons à la plage chargés de nos provisions et nous couchons sur le sable parmi les rochers.

17 janvier. — Nous sommes en route dès l'aube et nous avons une bonne marche

jusqu'à huit heures. En ce moment la brise devient très forte ; le fleuve est très houleux. Notre mauvaise embarcation sans quille chavirerait infailliblement. Nous accostons dans une échancrure abritée de la rive. La berge est très élevée et taillée en escalier par les diverses crues du fleuve. De nombreux troncs d'arbres sont couchés sur la pente, un peu inclinés dans le sens du courant.

Je fais tout de suite préparer à déjeuner afin de pouvoir profiter de la première accalmie. Pendant ce temps, Apatou fait un tour de chasse dans la forêt qui borde le fleuve. Il revient sans gibier, mais il retrouve le strychnos que Le Janne a déjà rencontré sur les bords du Cabullero. Ici encore je passe inutilement deux heures, en compagnie de Le Janne, à la recherche d'un débris quelconque de fleur ou de fruit de ce strychnos.

Ce n'est que vers une heure que nous pouvons reprendre notre marche. Vers le coucher du soleil nous rencontrons un voilier d'environ vingt tonneaux, ayant deux embarcations à la remorque. Notre canot est bien chétif auprès de ce monstre. Il passe très près de nous. Un des hommes qui le montent, ne nous ayant pas aperçus, Le Janne et moi, abrités sous le rouff, et croyant sans doute en imposer à nos Indiens, hèle notre canot d'un ton si impérieux que nous défendons de lui répondre. Il renouvelle sa question en nous menaçant de son plomb. Je me lève alors et lui déclare que nous n'avons nulle crainte de son plomb, mais qu'il continue sa route sans broncher s'il ne veut faire connaissance avec nos fusils. Nous sommes debout, les armes à la main. Le drôle, terrifié, s'est dissimulé derrière ses bastingages.

A huit heures seulement, favorisés par un clair de lune, nous atteignons Playa Blanca où nous devons passer la nuit.

18 janvier. — Nous sommes en route à cinq heures. Il faut marcher le matin et le soir, car dans la journée la brise est trop forte.

A dix heures nous sommes au village de Bonita (Jolie).

Ce misérable village porte un nom peu mérité ; il se compose d'une vingtaine de cases délabrées qui manquent absolument de pittoresque dans leur forme et dans leur arrangement. Elles sont séparées de la rivière par une sorte de longue pelouse dont la boue desséchée a conservé les profondes empreintes des passants. Sur ce sol inégal poussent toutes les mauvaises herbes du pays : sidées, convolvulacées, cucurbitacées. Une maigre graminée a tenté de pousser parmi elles ; elle a été tondue à sol ras par deux ou trois bourriquets qui font retentir le village de leurs cris assourdissants.

Je m'étonne réellement qu'avec un sol riche les habitants de l'Orénoque soient encore si misérables. Il ne faut en chercher la raison que dans leur indolence et leurs faibles besoins. Chaque homme ici possède d'habitude une case, une mandoline, un hamac, un fusil, une femme et la fièvre. Tous ses besoins sont là. Ne serait-ce point par paresse, se demande Le Janne, que les hommes négligent de serrer dans leurs

pantalons les pans de leur chemise? En tous cas il ne saisit pas bien le côté artistique de cette coutume.

Je fais quelques petites provisions dans le village. Je les paye dix fois leur valeur. Notre qualité d'étrangers nous coûte cher. Chacun paraît croire que nous avons des mines d'or dans nos poches. Le délabrement de nos costumes devrait nous mettre à l'abri de pareils soupçons.

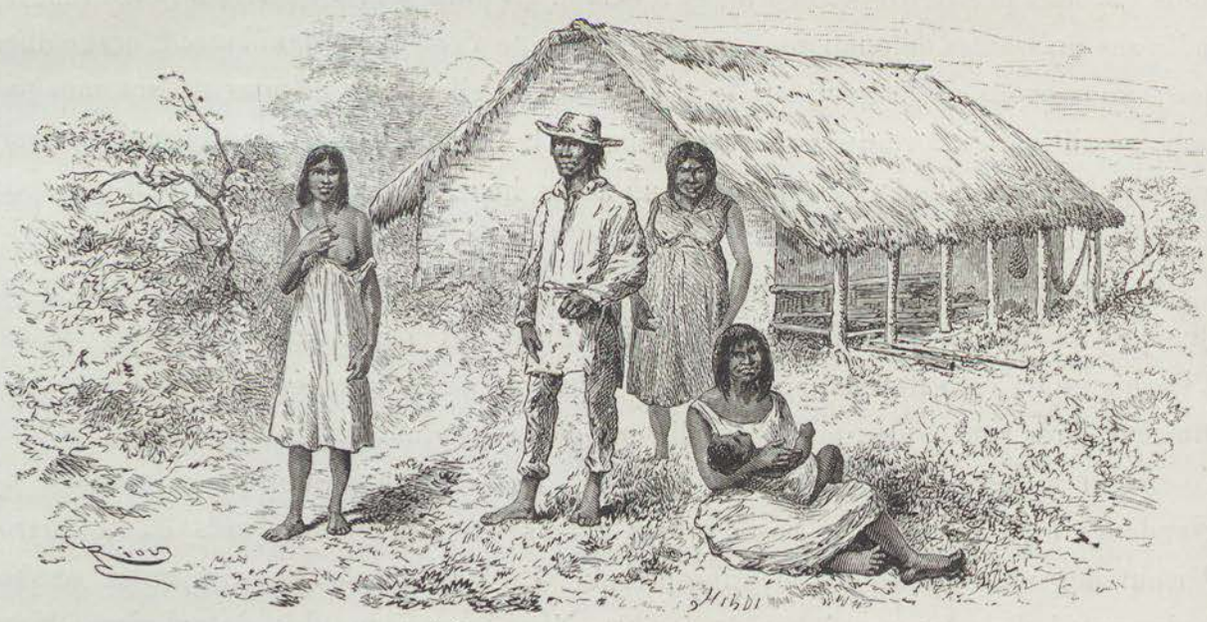
Nous déjeunons d'un *sancocho* que François nous prépare avec une poule et un igname violet. La plage nous sert de cuisine et de salle à manger. Comme la brise est assez forte, nous pendons nos hamacs aux arbres de la rive et nous faisons la sieste à l'ombre jusqu'à quatre heures. Puis nous embarquons et nous marchons jusqu'à cinq heures. Le ciel se couvre rapidement devant nous. Un violent orage nous menace; nous gagnons la rive droite. Peu après il éclate. La pluie tombe à torrents et le tonnerre mêle ses puissantes détonations aux crépitations de l'eau sur le feuillage. L'orage dure peu; nous avons eu le bonheur de trouver un excellent abri et nous ne sommes pas trop mouillés. L'infortuné François a encore la fièvre. Il n'est pas le seul qui soit malade. Le Janne aussi a chaque matin un accès, heureusement moins violent que ceux de Burban.

19 janvier. — Nous partons vers six heures. Nous passons bientôt devant Altagracia. Quoiqu'il ait disparu entièrement, cet ex-village est encore porté sur les cartes. L'Orénoque ici est extrêmement large. Il est semé d'îles bordées de bancs de sable. Plusieurs bras sont à sec, mais s'emplissent d'eau pendant l'hivernage. Alors les flots s'étendent à perte de vue parmi les îles. La végétation des rives manque de grandeur; c'est du fouillis, pas d'arbres géants comme sur les bords du Guaviare. Partout des arbres étriqués, étouffés presque. Un lacis de plantes grimpantes semble avoir pour but de les empêcher de croître. Nous ne voyons plus de palmiers. Nous marchons jusqu'à sept heures du soir ; la lune n'est pas encore levée et nous éprouvons un instant d'embarras pour reconnaître le banc de sable plat où nous avons pris terre. Nous finissons par nous habituer à la demi-obscurité et nous trouvons un peu de bois sec. Nous allumons du feu. Apatou prend une torche et une flèche. Il suit le bord de l'eau. La nuit, nous dit-il, les poissons se meuvent avec beaucoup de lenteur et paraissent sommeiller. Toujours est-il qu'il revient bientôt avec deux beaux poissons qui suffisent amplement à notre dîner. Nous nous roulons ensuite dans nos couvertures et nous dormons parfaitement sur un sable un peu gros et très dur.

20 janvier. — En route à six heures, nous arrivons à huit à l'île d'El Tigre. Nous y trouvons une case habitée par une famille et quelques hommes installés en camp volant. Nous y achetons une provision de poisson salé à des conditions fort raisonnables. Vers cinq heures, nous trouvons deux cases sur la rive gauche. Un banc de sable les sépare du fleuve. Ce sable est très blanc, très fin et semble nous inviter à nous arrêter. Nous

trouverons peut-être chez les habitants du poisson frais, des tortues, que sais-je ? Nous sommes déçus, mais nous camperons sur ce sable délicieux.

21 janvier. — Vers sept heures, nous doublons une pointe à laquelle commence une chaîne de collines formées d'un mélange de quartz, d'argile et d'oxyde de fer. Chaque monticule fait une pointe dans le fleuve ; la rive se trouve ainsi creusée d'une foule de petites anses, dont le fond est ensablé. Les pointes sont hérissées de blocs entassés. Les collines sont couvertes d'arbres rabougris et tordus. La brise est forte, la houle dangereuse. Nous suivons les sinuosités de la rive. Un moment, Le Janne et Apatou débarquent pour poursuivre une troupe de singes « *capuchinos* » qui prennent leurs ébats à terre. Il ne nous reste plus que quatre cartouches, aussi ne doit-on tirer qu'à coup sûr. Les singes



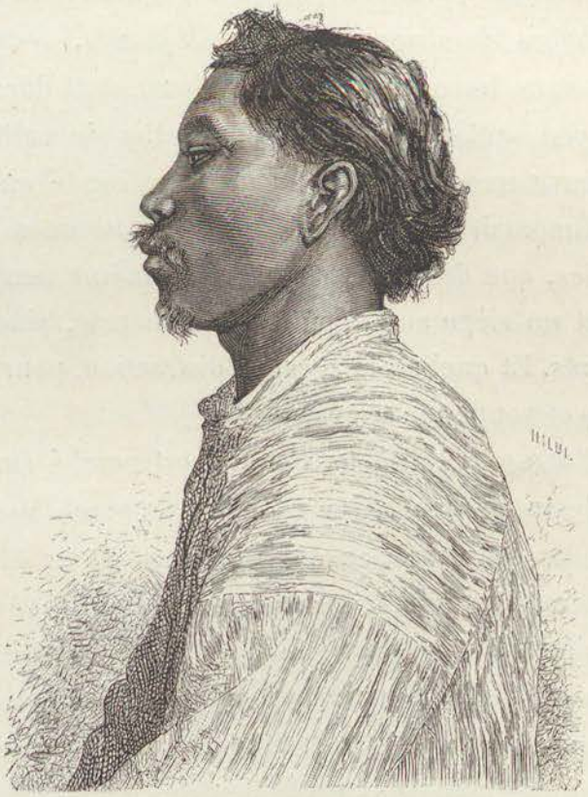
LA FAMILLE DU CAPITAN

grimpent sur les arbres, sautent dans le feuillage, se dissimulent derrière les branches. En somme, les chasseurs gardent leurs cartouches.

Vers neuf heures et demie, nous voyons devant nous la rive noire d'urubus. Nous avons bientôt l'explication de ce rassemblement extraordinaire. Le cadavre d'un énorme caïman est échoué et sort à moitié de l'eau. Il a le ventre ouvert. Une demi-douzaine d'urubus s'acharnent sur cette charogne. Une centaine d'autres, repus, regardent faire les derniers venus. De ce point nous apercevons une colline de même nature que celle que nous venons de passer. Un sentier rapide trace une ligne rougeâtre sur le flanc gris verdâtre du monticule. Au sommet de celui-ci nous apercevons les toits de deux cabanes. C'est Mapire. Un petit cotre est mouillé en face du village. Quatre ou cinq canots sont à sec sur la berge.

Nous accostons bientôt et nous nous mettons en devoir de gravir le sentier qui conduit

au village. Notre dessein est de compléter nos provisions et de nous remettre en route au plus vite, car on nous a affirmé à Bonita que le vapeur pour la Trinité part de Bolivar le 28. Nous n'avons pas un moment à perdre si nous voulons arriver à temps. Nous nous adressons pour nos achats à M. Donati, négociant consciencieux, chez lequel nous trouvons un excellent accueil et tout ce dont nous avons besoin. Il commence par mettre sa maison à notre disposition ; on nous y préparera notre manger. Il nous rassure sur le départ du vapeur qui ne doit se mettre en route que le 1er février. Nous usons pendant deux jours de sa gracieuse hospitalité et nous ne trouvons chez les siens que prévenances



LE CAPITAN

et attentions. Il a chez lui en ce moment une famille d'Indiens Caraïbes, venus de l'intérieur pour faire quelques emplettes. L'homme est capitan. Il est accompagné d'une femme assez âgée, petite et très grosse, d'une jeune femme qui se trouve dans une position intéressante et d'une fillette de treize à quatorze ans. Ce sont les trois femmes de ce pacha.

Le Janne voudrait dessiner la famille entière. Les négociations sont longues. Le capitaine se figure qu'il y a quelque diablerie là-dessous. Enfin, après quelques petits cadeaux et quelques verres de rhum que lui et sa petite femme grasse boivent avec un égal enthousiasme, ils acceptent de poser pendant quelques instants. Pendant que Le Janne crayonne les deux premières épouses, je cause avec le capitaine. Il s'agit de

montrer à nos compatriotes la famille d'un capitaine, beau, brave, intelligent, de leur prouver enfin que les Indiens ne le cèdent en rien aux blancs. Son enthousiasme croît, mais sa soif augmente dans le même rapport. Il boit de nouveaux verres de rhum et lorsque son tour de poser est venu, il ne peut plus tenir en place. Il reviendra demain matin.

Nous faisons ensuite un tour dans le village à la recherche de quelques curiosités ethnographiques. Nous trouvons quelques haches en pierre provenant des anciens Caraïbes.

Le village de Mapire se compose de quarante à cinquante maisons presque toutes construites sur le même type : murs en pisé peints à l'intérieur et parfois à l'extérieur avec des argiles délayées de diverses nuances, jaunes, rouges, bleues, que l'on trouve en abondance dans les environs. Ces couleurs sont dues à des oxydes de fer. Les toitures sont un peu saillantes et faites de feuilles de palmiers myritis. Derrière chaque maison se trouve une cour close par une palissade englobant les communs. Le mobilier est rudimentaire. Les habitants peu fortunés n'ont pour meubles, en dehors des ustensiles, que des hamacs servant en même temps de lits et de chaises. Le seuil des portes est un siège aussi goûté que le hamac, sinon plus, car il permet d'apercevoir les passants. Et quelle plus grande distraction, pour une femme oisive, que de surveiller les allées et venues de ses voisins?

La situation du village est admirable. Celui-ci est perché sur une colline élevée de cinquante mètres au-dessus du fleuve. Il y règne constamment une brise fraîche. Ce sont deux conditions excellentes, grâce auxquelles la *calentura* est inconnue à Mapire. Quelques arbres fruitiers, manguiers, sarrapias, orangers, s'élèvent entre les maisons.

D'un côté, la vue s'étend à une grande distance sur le cours inférieur de l'Orénoque ; de l'autre, sur une grande savane légèrement ondulée simulant une mer immobile. Dans la saison où nous sommes, chaque soir le fond du village découpe sa silhouette noire sur le ciel rougi par les feux nombreux qui brûlent les hautes herbes de la prairie. Nous jouissons deux fois de ce spectacle grandiose, mille fois plus émouvant qu'une soirée de Saint-Jean en Bretagne.

Ce soir, madame Donati a l'obligeance de nous faire préparer un dîner de gala, composé de ce que nous avons pu trouver de meilleur à Mapire. M. Donati possède pour sa consommation personnelle un vin rouge, de France, dont il veut bien nous céder quelques bouteilles. Pour fêter ce compatriote que nous sommes heureux de retrouver, après en avoir été privés pendant cinq mois, et pour fêter aussi la fin prochaine de nos misères, je convie François et Apatou à partager nos agapes. Burban est d'autant plus gai que la fièvre l'a épargné aujourd'hui. Nous plaisantons les privations et les dangers passés. Nous parlons des nôtres, de nos projets. En somme nous passons une excellente soirée pleine de la plus franche cordialité.

Le moment de se coucher est venu. Le Janne se rend sur la plage avec Apatou et

François. Il est trop habitué aujourd'hui au grand air pour ne pas préférer le ciel étoilé à la toiture étouffante d'une case.

22 janvier. — Ils sont levés avec le jour. Le Janne fait ses ablutions sur le bord du fleuve. Assis sur une grosse pierre, il se verse de l'eau sur la tête à l'aide d'une calebasse. Pendant ce temps, François se dispose à préparer le café. Il fait un peu de brise; la vague déferle légèrement et se salit au contact de l'argile de la rive. Pour se procurer de l'eau à peu près propre, il faut donc, de toute nécessité, faire quelques pas dans la rivière. Cent fois nous avons recommandé à Burban d'avoir toujours soin, en entrant dans l'eau, de fouiller le fond devant lui avec un bâton.

Aujourd'hui, comme bien des fois, il néglige cette précaution. Tout à coup il saute hors de l'eau en poussant l'exclamation : « Eh bien donc! qu'est-ce que c'est? » Une seconde après, il s'assied; il se saisit les pieds des deux mains et pousse quelques gémissements. Le Janne accourt, ainsi qu'Apatou. Notre infortuné compagnon vient d'être piqué aux deux pieds, par une raie probablement. Deux points noirs se voient : l'un à la partie interne du talon droit, l'autre à la partie supérieure du quatrième orteil gauche. Ce dernier saigne un peu.

Apatou, familiarisé avec ces accidents dont il n'ignore pas la gravité, n'hésite pas à sucer les deux blessures. Le Janne dépose ensuite une goutte d'acide phénique sur chaque plaie et me fait prévenir immédiatement. Cinq minutes après, le temps d'aller au village et de revenir, je suis auprès de notre blessé. La douleur occasionnée par la piqûre de ces raies est intolérable. Le malheureux François pousse des cris de douleur et est agité de mouvements convulsifs réellement effrayants. Ces piqûres peuvent occasionner des accidents sérieux. La gangrène fait toujours sa part plus ou moins large. Nous craignons pour notre malade, dont la constitution est profondément altérée par la malaria et qui présente un état d'anémie très prononcé. Je débride les deux plaies et je les lave au citron. Les douleurs se calment un peu; les mouvements convulsifs cessent. Nous laissons le malade à la garde d'Apatou, avec mission de nous prévenir à la moindre crise, et nous remontons au village pour retrouver nos Caraïbes. Si la brise n'était trop forte, nous nous mettrions en route aujourd'hui même, car nous voudrions atteindre Bolivar au plus vite; c'est là seulement que nous pourrions donner à notre malade tous les soins que son état pourrait nécessiter.

23 janvier. — Nous partons de bonne heure. François est installé le plus commodément possible sous le rouff. Il se plaint d'une violente douleur à l'orteil, qui est un peu tuméfié. Il n'est soulagé que lorsque je lui ai pratiqué une incision. L'après-midi, il souffre des deux pieds, qui présentent du gonflement. Une aréole noire commence à s'étendre autour des deux plaies.

Nous campons sur un banc de sable à l'entrée du passage dit l'Infierno. Nous plantons des piquets pour suspendre le hamac de François et nous couchons sur le sable auprès de lui.

Il a pris un peu de bouillon et passe une nuit assez calme.

24 janvier. — Notre marche est excellente pendant cette journée. Le passage dit l'Infierno, rétrécissement occasionné par des roches, n'est pas si terrible, en cette saison du moins, que son nom semblerait l'indiquer. Nous y trouvons un courant favorable. A la sortie, nous avons pour nous une brise légère, détournée et pour ainsi dire renversée par une chaîne de montagnes qui borde la rive droite. Notre patron nous assure que pendant l'hivernage, les eaux étant hautes, le passage de l'Infierno présente de grands dangers. — « *Muy maluco* », nous dit-il. Ce mot *maluco* n'est qu'une corruption du mot *malo*. Nous l'avons entendu à chaque instant dans la bouche des Indiens de l'Orénoque.

A la tombée de la nuit, nous arrivons pour camper à une pointe située sur la rive gauche, à une heure ou deux de Muitaco. Notre patron commence à être dérouté. Il est évident pour nous qu'il ne connaît qu'imparfaitement le bas Orénoque. Il vient encore de faire une école. Nous voulons toucher à Muitaco à cause de François, dont la situation est désespérée. Il aurait pu, il y a une demi-heure, nous faire arrêter sur la rive droite, et maintenant il nous faudra, pour atteindre le village, traverser le fleuve, opération qui n'est pas sans danger, pour peu qu'il y ait de la brise.

Cette après-midi, la gangrène a fait des progrès chez notre malade. Les deux jambes sont mortifiées jusqu'aux mollets. Burban n'a plus conscience de son état; il a du subdélirium.

L'infortuné passera comme nous la nuit sur le sable, car il n'y a plus un endroit où l'on puisse suspendre un hamac.

25 janvier. — Au jour, je vois que tout est fini. Ce n'est plus qu'une question d'heures. Il faut à toute force atteindre Muitaco, où, dit-on, il y a un prêtre.

C'est une sombre matinée. Le ciel est couvert, la brise très fraîche, le fleuve houleux.

François est installé le plus commodément possible sous le rouff. Le Janne prend place à l'arrière, près du patron. J'aide moi-même les canotiers. Nous nageons de toutes nos forces. L'eau embarque de tous côtés. Nous sommes à peine au tiers du fleuve, qu'en jetant un coup d'œil sur notre malade je m'aperçois que son regard est fixe. Burban est mort en véritable marin, au milieu de la tempête. Il n'est pas moins glorieux de succomber sur une pirogue que sur un vaisseau de haut bord. Et il meurt presque arrivé au port, d'une chose insignifiante en apparence, après avoir échappé à de terribles dangers. C'est navrant! La gorge se serre, l'œil devient humide rien que d'y penser.

Vers le milieu, le fleuve est réellement démonté. Des vagues hautes et serrées prennent un peu obliquement notre canot et le balancent comme un bouchon. Dix fois nous avons failli chavirer dans la traversée de ce fleuve glouton. Quelques hideux caïmans montrent leur crête dorsale à fleur d'eau et ajoutent un peu d'horreur à notre

MORT DE FRANÇOIS BURBAN

BIBL MUSEUM PARIS

situation déjà lugubre. Nous n'avons qu'une crainte, c'est que nos Indiens ne perdent la tête. Ils sont haletants, mais ils gardent leur calme.

Enfin, nous approchons de la rive droite ; mais nous avons devant nous un banc de sable plat où les vagues déferlent bruyamment. Force nous est de marcher parallèlement à lui, assez loin de terre, sous peine de chavirer. Puis, nous atteignons des eaux plus profondes et nous pouvons enfin accoster pour souffler un peu et pour achever de vider l'eau du canot.

A neuf heures et demie, nous atteignons le village de Muitaco. Nous prévenons immédiatement l'autorité pour qu'elle vienne constater le décès. Nous prenons avec le magistrat toutes les dispositions pour l'inhumation. Le village ne possède plus de curé. Il n'a pas non plus de charpentier. Nous ne pourrons même pas donner un cercueil à

FRANÇOIS BURBAN

notre malheureux camarade. Nous l'enveloppons dans son hamac et sa couverture, et nous le faisons transporter à terre dans une case abandonnée qu'on met à notre disposition. Un habitant s'offre pour creuser une fosse dans le cimetière du village. Pendant ce temps, Le Janne tâche de reproduire les traits altérés de Burban. Puis, le convoi se met en marche. Le hamac, suspendu par ses amarres à une longue perche, est porté par nos Indiens aidés d'Apatou. Le ciel est redevenu clair, le soleil brillant et chaud. Nous suivons un petit sentier caillouteux, bordé de labiées en fleur qui répandent dans l'air un parfum trop fort. Des papillons brillants, des insectes bourdonnants voltigent autour de nous. Nous sommes mécontents de cet air de fête de la nature sur le passage d'un brave, mort au champ d'honneur. Un trou profond dans la terre rouge reçoit les restes de François Burban. Nous jetons un peu de terre dans la fosse. Adieu, mon pauvre François ! Repose en paix. Nous nous retirons en étouffant nos sanglots.

Nous donnons quelque argent à une vieille femme pour l'entretien de la tombe ; nous désirons qu'elle y sème des fleurs. Avant d'accepter, elle nous demande si notre compagnon était catholique. Elle paraît ne pas le croire, parce que nous n'avons pas songé à faire brûler neuf cierges à son intention. Nous nous empressons de nous conformer à cette habitude du pays et nos intentions seront remplies.

Le 26 janvier, nous nous remettons en route pour Bolivar. Nous avons pris un nouveau patron du nom de Dionisio ; c'est un Indien Caraïbe civilisé qui dédaigne maintenant sa langue maternelle ; brave homme, d'ailleurs, qui n'a qu'un défaut : c'est d'être ivrogne, ni

LE CONVOI DE FRANÇOIS BURBAN

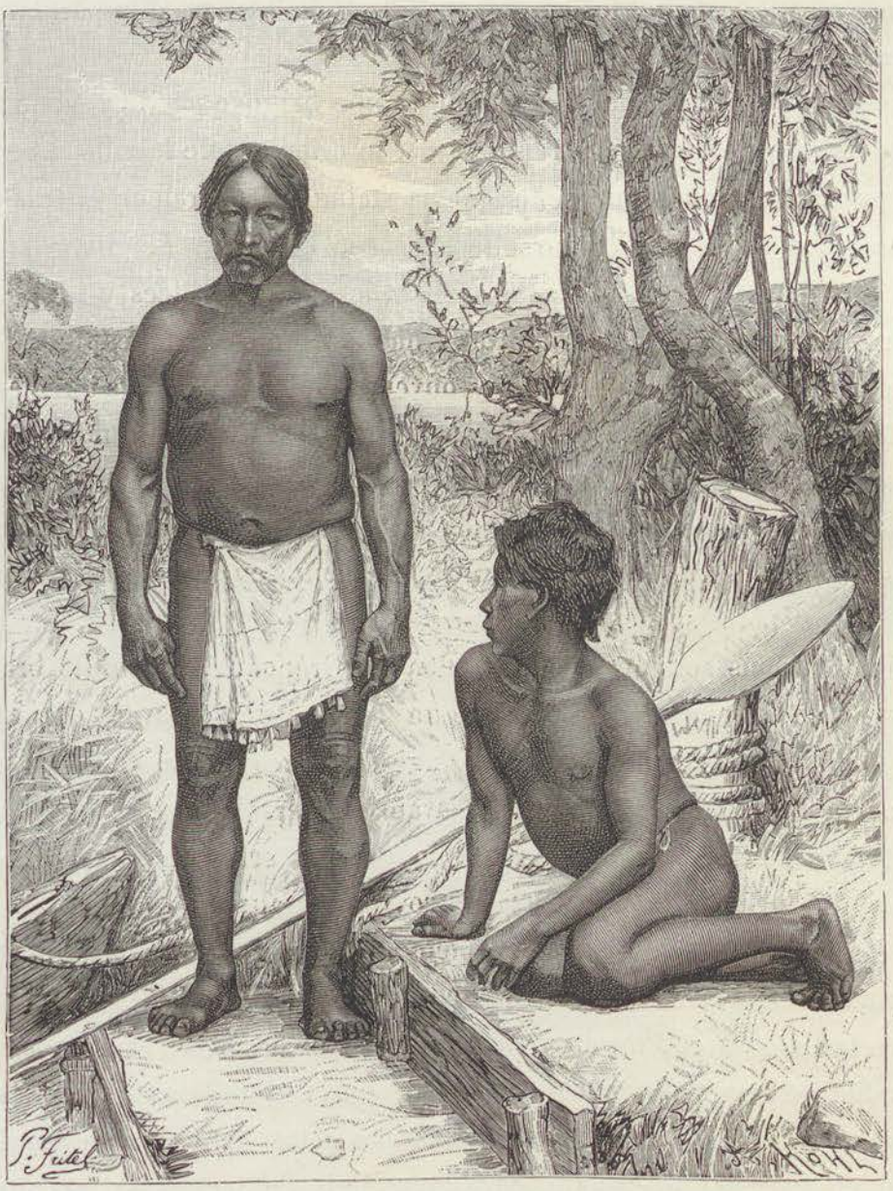
plus ni moins que ses congénères. L'ancien patron a pris la place de Burban parmi les canotiers ; il est inutile de dire, je pense, qu'il n'en existe pas moins un grand vide dans le canot.

Le 28 à la nuit, nous arrivons à Bolivar.

Nous n'avons plus d'argent. Nous avons un crédit ouvert à Port of Spain, mais il faudra d'abord y arriver. Nous comptons pour cela sur le consul français. Il est trop tard aujourd'hui pour aller lui rendre visite. Nous descendons au meilleur hôtel de la ville. Nous n'avons pas grand air dans nos vêtements délabrés. Nos cheveux romantiques et nos barbes révolutionnaires sont bien faits pour effrayer de paisibles bourgeois.

Demain nous nous transformerons. Je ne sais ce que doit penser l'hôtelier pendant que nous dînons en savourant son meilleur bordeaux.

Le lendemain matin, je vais rendre visite au consul français, M. Dallacosta, qui me fait un excellent accueil et qui me présente à d'autres compatriotes, MM. Frustuck, Battistini, etc. Tous mettent leur bourse à ma disposition.



DIONISIO, NOUVEAU PATRON DE NOTRE CANOT

Je me fais couper barbe et cheveux, habiller de neuf et je me présente à mes compagnons éblouis. Je les envoie se transformer à leur tour.

Puis, nous emballons nos collections dans des caisses. Nous les faisons transporter à bord du *Héroe de Abril*, qui doit partir le 1er pour Port of Spain.

Nous passons trois journées très agréables, parmi des compatriotes charmants qui

tiennent le haut du pavé dans cette ville vénézolane. Ciudad de Bolivar (anciennement Angostura) est une ville de huit mille habitants, située sur la rive droite de l'Orénoque, en un point où le fleuve est un peu rétréci (un kilomètre de largeur environ). Son nom d'Angostura venait de sa situation ; il avait été donné à une écorce amère, ainsi qu'à un bitter très estimé. C'est une ville commerçante. Beaucoup de ses habitants s'occupent de l'exploitation des mines d'or du Venezuela. Le caoutchouc et la sarrapia sont, avec les cafés et les cacaos du Meta et de l'Apure, d'importantes branches du commerce de la ville.

Bolivar est bâti en amphithéâtre sur une colline baignée par l'Orénoque et par une lagune, dérivation du fleuve qui rend la partie orientale de la ville assez fièvreuse. La cité ne possède comme monuments que la statue du Libérateur et une cathédrale, remarquable surtout par les couleurs heurtées et de mauvais goût dont on en a barbouillé l'extérieur. Les maisons à terrasses et à fenêtres grillées y sont en immense majorité. Ces grands barreaux donnent aux habitants un air de captifs. Ils ont leur utilité en permettant de garder les fenêtres ouvertes pendant les nuits torrides.

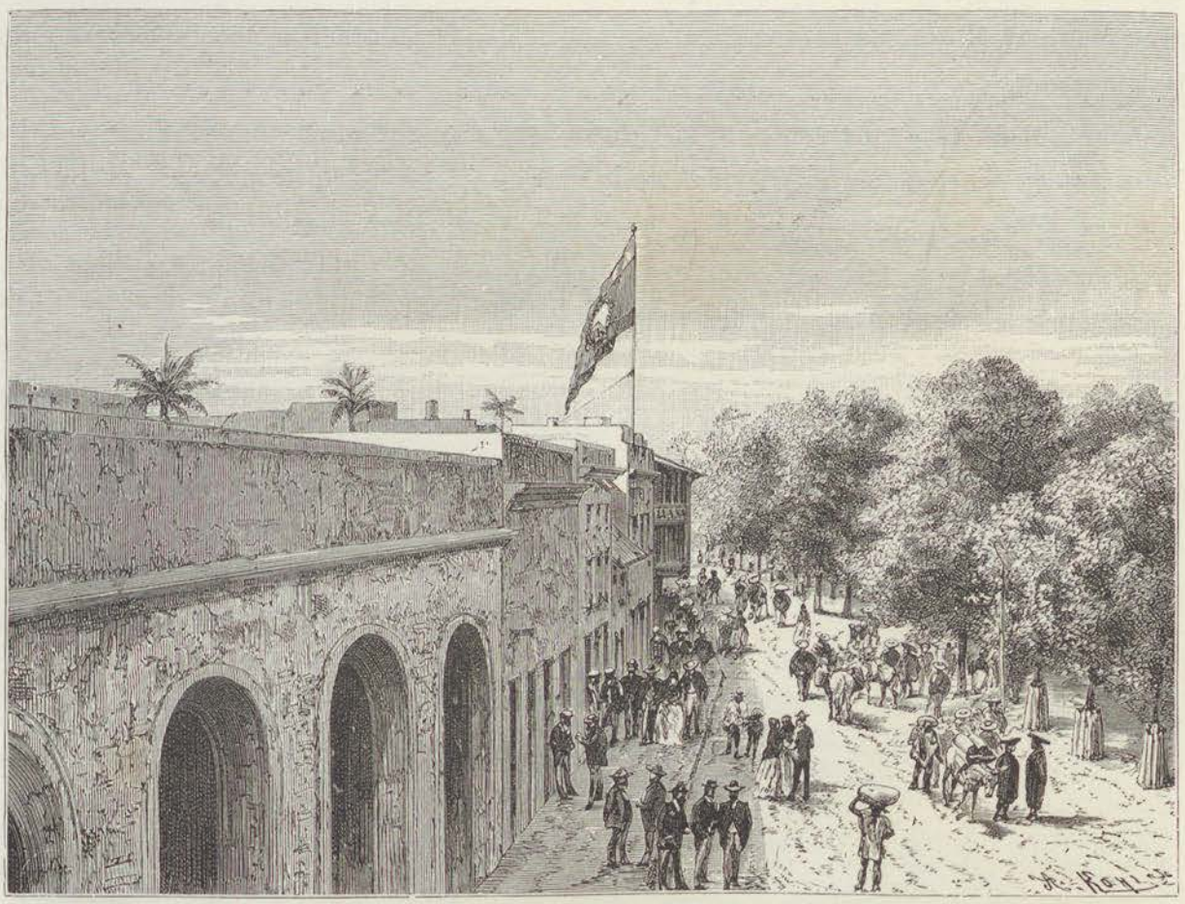
Le 1er février, nous prenons passage sur le *Héroe de Abril* et nous nous mettons en route pour Port of Spain. Nous avons, pour compagnons de traversée, de nombreux employés des mines qui doivent descendre à las Tablas. Ils débarquent vers onze heures du soir, ce qui diminue beaucoup l'encombrement et nous permet enfin de trouver des places pour suspendre nos hamacs.

Le lendemain, nous sommes dans le delta de l'Orénoque. Les mille bras du fleuve s'anastomosent en réseau serré à travers un terrain plat couvert d'une végétation luxuriante. Nous passons devant un gros village d'Indiens Guaraounos. De nombreuses embarcations se détachent de la rive et s'avancent vers le vapeur. Des femmes, des enfants sont alignés sur la rive ou perchés en grappes serrées sur des troncs d'arbres couchés venant tremper dans l'eau. Nous ne voyons sur eux aucun objet provenant de la civilisation. Les femmes ne portent pour vêtement que le *calimbé*, morceau d'étoffe large comme la main, retenu en avant par une cordelette mise autour des hanches, passant ensuite entre les cuisses et fixée en arrière à la même cordelette, sans pans retombants. Il nous semble étonnant de rencontrer en ce point des Indiens si primitifs et si peu étudiés jusqu'à ce jour. Nous ne considérerions pas notre tâche comme terminée si nous n'allions passer quelques jours dans ce village. Mais Le Janne est très fatigué par la fièvre ; le delta est trop malsain pour qu'il puisse sans danger y séjourner quelque temps. Il me faudra pourtant un dessinateur ou un photographe, car nos produits chimiques sont épuisés et nous ne pourrions trouver à les renouveler à la Trinidad. Je serai donc obligé de renoncer à cette excursion si je ne trouve à la Trinité un photographe pour m'accompagner.

Un peu plus loin nous rencontrons un jaguar traversant le fleuve. Le vapeur passe presque à le toucher. Nous avons à bord quelques miliciens du Venezuela qui

servent d'escorte à l'or expédié par les compagnies sur Port of Spain, à destination de l'Europe. Ils tirent, sans succès, une vingtaine de coups de fusil sur le puissant animal, qui, les oreilles repliées, fou de terreur, finit par gagner la rive gauche où il disparaît au milieu des hautes herbes.

Au réveil du lendemain nous sommes en mer. Le temps est légèrement couvert, l'atmosphère un peu brumeuse. C'est avec un véritable enthousiasme que nous saluons l'Atlantique après un voyage de cent soixante et un jours à travers le continent. Il est



UNE RUE DE BOLIVAR

calme; ses flots unis comme un miroir semblent nous promettre une belle traversée. Quelques bateaux un peu lointains, leurs voiles flottantes, semblent planer dans la brume.

Enfin nous voici en rade de Port of Spain. De nombreuses embarcations, montées par des nègres, se pressent au long du bord.

Ces hommes noirs poussent des cris assourdissants où nous distinguons de l'anglais, de l'espagnol et beaucoup de mots créoles français. Nous prenons passage dans un de ces canots. Au quai, dix nègres au moins s'emparent de nos bagages, malgré nos efforts,

et les transportent à la douane, à deux pas. Une voiture nous conduit à l'hôtel de France, où tous nos nègres viennent réclamer des salaires dont le moindre est d'un *shilling*. Nous payons au moins une livre et personne n'est content. Deux choses nous frappent : l'insolence des nègres et le peu de protection accordé contre eux par la police aux étrangers qui débarquent.

L'hôtel de France est tenu par des compatriotes d'Alsace-Lorraine qui ont fui l'annexion. Nous sommes on ne peut plus heureux d'y trouver la cordialité, la langue et la cuisine de la patrie.

Je me fais indiquer les photographes de la ville et j'ai bientôt pris des arrangements avec M. Félix Morin, un compatriote, fort habile dans son art. Il m'accompagnera chez les Guaraounos.

Le 7 février, Le Janne part pour la France avec des lettres que je lui remets pour les Ministres de l'instruction publique et de la marine, et où je le propose, en raison des services qu'il a rendus à l'expédition, pour une haute récompense bien méritée.

Cette campagne, faite en commun, a transformé en solide amitié les liens de camaraderie qui nous unissaient de vieille date.

LAGUNES DE BOLIVAR

IV

EXCURSION DU DOCTEUR CREVAUX CHEZ LES GUARAOUNOS

NOTES COMMUNIQUÉES PAR M. E. LE JANNE

DELTA DE L'ORÉNOQUE

EXCURSION DU DOCTEUR CREVAUX CHEZ LES GUARAOUNOS

I

SÉJOUR A PORT D'ESPAGNE

NOTES DE M. E. LE JANNE.

En revoyant les flots bleus de l'Atlantique, j'éprouve comme une sensation de délivrance. Il semble que je viens d'échapper à un cauchemar, rempli d'émotions tantôt douces, tantôt terribles.

Le pauvre Burban, à qui nous avons dit le dernier adieu à Muitaco, me revient obstinément à l'esprit. Il n'aura pas les joies du retour et il y a là-bas, de l'autre côté de l'Océan, une jeune veuve à qui nous allons apporter la douleur.

Mais nos parents, nos amis, à nous qui revenons saufs, quelle va être leur joie !

Mon cœur bat à se rompre, ma tête tourne. Est-ce encore la fièvre ?

Je regrette presque la promesse que j'ai faite à Crevaux de l'accompagner pendant une huitaine de jours chez les Guaraounos qui habitent le delta de l'Orénoque. Les rives basses et marécageuses du fleuve ne me disent rien qui vaille. J'ai comme le pressentiment que des accès de fièvre pernicieuse sont embusqués dans l'herbe grasse qui recouvre la boue livide et sinistre des berges.

Tant pis, le sort en est jeté ! J'ai promis, j'irai chez les Guaraounos.

Mais j'ai compté sans la perspicacité de mon ami. Devine-t-il mes regrets ? ou bien juge-t-il mon état de santé trop précaire pour que je puisse sans danger sérieux séjourner dans le delta ?

Peut-être l'un et l'autre.

Toujours est-il qu'il vient m'annoncer qu'il renoncera à son projet, à moins qu'il ne trouve à Port d'Espagne un photographe qui consente à l'accompagner, car, me dit-il, et j'en conviens, la photographie seule pourrait saisir les mille détails de la végétation luxuriante de cette région. Or, faute de produits chimiques, notre appareil à collodion sec ne peut plus nous servir.

Je ne cache pas la joie que me cause ce changement dans nos projets. Tant que j'étais encore dans l'Orénoque, je me serais arrêté volontiers n'importe où, mais maintenant que j'en suis sorti, j'aurais un véritable serrement de cœur si j'étais obligé d'y rentrer.

Sitôt installés à l'hôtel de France, à Port of Spain, nous nous mettons en quête d'abord d'une lettre de crédit qui doit nous attendre, puis d'un photographe pour l'excursion projetée dans le fleuve.

Nous sommes réellement favorisés par la chance, car nous trouvons en M. Félix Morin, créole de la Martinique, non seulement l'homme habile dans son art, mais encore l'enthousiaste qu'il nous faut. Une chose reste à trouver, c'est le moyen de transport jusqu'au village des Guaraounos. Le vapeur le *Héroe de Abril* qui nous a amenés de Bolivar repartira le 8 pour cette ville, après le passage du paquebot français. Il suivra la même route qu'en venant ici et repassera devant le village des Guaraounos. S'il pouvait stopper quelques instants ! Crevaux s'adresse à l'agent de la Compagnie et au consul de Venezuela. Il reçoit d'eux le meilleur accueil et obtient ce qu'il désire.

Il s'occupe avec Morin des préparatifs de départ. Ils préparent des plaques, des produits chimiques, se procurent du plâtre pour faire des moulages, achètent des vivres pour un mois, pendant que chaque matin je grelotte la fièvre dans mon lit. Vers le soir, nous faisons des promenades en voiture au jardin du gouverneur, qui est superbe, et autour de la savane qui est dix fois plus grande que celle de Fort de France.

La ville de Port d'Espagne est bâtie sur la côte ouest de l'île de la Trinidad. Après avoir appartenu un peu à tout le monde, cette île est aujourd'hui au pouvoir

RIVES DE L'ORÉNOQUE

BIBL. MUSÉE PARIS

des Anglais. C'est dire qu'elle est très commerçante. Port d'Espagne est maintenant l'entrepôt de l'Amérique du Sud. La rade est couverte de navires de commerce. Les rues sont encombrées de lourds camions chargés de marchandises. Nous avons quelque peine à nous refaire aux mille bruits de la civilisation, représentés par les secousses des charrettes, les cris des conducteurs, les claquements répétés des fouets. Des urubus voraces courent sur le sol parmi ces nombreuses voitures sans jamais se faire écraser.

La partie de la ville avoisinant les quais est tout naturellement occupée par les maisons de commerce. La savane qui s'étend au delà est entourée de villas pittoresques et confortables. Au delà encore, c'est la montagne couverte de forêts.

Les monuments publics n'ont rien de remarquable.

La population blanche se compose d'Anglais, d'Américains du Sud, d'Allemands, et ne compte que fort peu de nos compatriotes.

Les nègres sont très nombreux ; beaucoup d'entre eux parlent encore le créole français. Ils sont d'une insolence remarquable lorsqu'ils viennent réclamer à l'étranger de passage un prix exorbitant pour un infime service ; mais, que le voyageur assailli de réclamations mal fondées ne touche pas du doigt un des réclamants qui lui barrent la route et qui l'enferment dans un cercle de cris assourdissants ! Une foule de témoins certifieraient qu'il a frappé un nègre, et il serait condamné à une forte amende.

Nous avons le désagrément de passer un dimanche à Port d'Espagne. Personne n'ignore combien ce jour est lugubre en pays anglais. Pas un bruit dans la rue ; les camions se reposent, les passants glissent comme des ombres le long des trottoirs ; par endroit, toutefois, on entend les chants des fidèles dans les temples ; toutes les boutiques sont fermées, et, n'ayant pas pris nos précautions la veille, nous sommes dans la dure nécessité de nous abstenir de fumer pendant cette morne et interminable journée. Quelle privation pour d'enragés fumeurs de cigarettes !

Le 7 février, enfin, le paquebot *Venezuela*, venant de la Guyane, touche à Port d'Espagne se rendant à Fort de France où il correspond avec les transatlantiques français.

Parmi les passagers, Crevaux trouve d'anciennes connaissances : ce sont les chercheurs d'or dont M. Boussenard a raconté l'odyssée dans son livre intitulé *Les Robinsons de la Guyane*. L'un d'eux donne à notre fidèle Apatou des nouvelles de sa famille et lui annonce que les Bonis veulent lui décerner les honneurs suprêmes. C'est une récompense qui sera bien méritée, mais qui n'émeut pas beaucoup notre compagnon. Le brave garçon semble plus touché d'apprendre que sa mère et sa sœur se portent bien et pensent toujours à lui.

Quant à moi, je pars pour la France, emportant les collections que nous avons faites pendant le voyage. J'éprouve un serrement de cœur en embrassant mes

BIBL. DU MUSÉUM PARIS

deux amis qui sont venus me conduire à bord du paquebot. Je me reproche de me séparer d'eux alors qu'il reste encore des fatigues à supporter et des dangers à courir.

Le 23 décembre 1881, le hardi voyageur dont nous déplorons aujourd'hui la mort m'écrivait de Buenos-Ayres :

Mon cher ami,

Je pars pour le Pilcomayo, affluent de droite du Paraguay, aussi nouveau que notre Guaviare. Ce sera dur, mais très intéressant.

Je t'envoie quelques notes dont tu pourras te servir comme tu voudras. Je n'ai pas achevé mon excursion chez les Guaraounos ; prends la fin dans ma conférence.

Bien à toi. Écris-moi ici, chez M. Moreno, *calle Florida*, 128.

Je pense revenir dans trois mois à Buenos-Ayres et je continuerai vers l'Amazone.

Mes amitiés à Riou.

Bien à toi. J. Crevaux.

Ce sont ces *quelques notes* que je mets sous les yeux des lecteurs.

II

EXCURSION DU DOCTEUR CREVAUX CHEZ LES GUARAOUNOS

NOTES DU VOYAGEUR COMMUNIQUÉES PAR M. E. LE JANNE.

Le 8 février, à huit heures du soir, Crevaux, Apatou et M. Morin prennent passage sur le *Héroe de Abril*, qui part pour Bolivar et qui doit les déposer dans le delta.

Le *Héroe de Abril* compte trente années d'existence. Il a été construit pour la navigation en rivière et il a passé les années de sa jeunesse sur le Mississipi, le roi des fleuves de l'Amérique du Nord. C'était peut-être alors un superbe bateau. Mais j'ai lieu de croire que l'heure de la retraite avait sonné pour lui lorsqu'il est venu se mettre au service du Venezuela. Depuis quinze ans qu'il fait le trajet entre Bolivar et Port d'Espagne, il n'a subi aucune modification importante ; il a conservé sur son pont un édifice élevé sur des épontilles. Il est en fort mauvais état, en ruines on peut dire. Il ne tient plus que par la peinture et la force de l'habitude.

Depuis plusieurs mois déjà il est condamné. Chaque voyage qu'il exécute doit être

le dernier, et la Compagnie l'emploie toujours sans souci de l'existence des passagers assez téméraires pour se fier à lui.

Enfin le bateau est en route ; le vent souffle plus fort à mesure qu'il gagne le large ; il roule, tangue et avance péniblement ; il fait pitié avec sa machine poussive et ses membrures qui craquent comme les articulations d'un vieux rhumatisant ; il menace de s'émietter ; quelques planches sont enlevées par la lame. La mer est réellement déchaînée, et il est rare de trouver si gros temps dans la rade naturelle comprise entre la côte et l'île de la Trinidad.

Pendant la courte traversée de Port d'Espagne à Bolivar, les hommes, d'habitude, couchent dans des hamacs sur la plate-forme qui s'étend à l'arrière de la salle à manger. Il y fait plus frais que dans les cabines et l'on y a moins à souffrir du roulis et du tangage. Morin s'est retiré dans sa chambre, et, fatigué des courses qu'il a faites dans la journée, il s'est promptement endormi. Crevaux a suspendu son hamac à deux épontilles. Près de lui un vieux colonel du Venezuela, avec lequel il a échangé quelques mots de politesse en arrivant à bord, étendu dans son hamac, fume avec une gravité superbe un énorme cigare qui luit, comme un phare à feux intermittents, dans l'obscurité de la nuit. Ils comprennent l'un et l'autre la gravité de la situation, mais ne bougent pas, tâchant, par leur contenance assurée, de détruire le fâcheux effet produit sur les dames par la tenue singulière de deux de leurs voisins. L'un de ceux-ci montre un gros révolver, l'autre allonge les bras et fait des mouvements de grenouille qui prend ses ébats dans l'eau.

« Que font ces imbéciles, colonel ?

— Vous voyez, docteur, celui qui retire son paletot en ce moment ? il se prépare à tirer des brasses vers la côte ; peine inutile, vous en conviendrez, par un temps comme celui-ci ; quant à l'autre, il se propose de s'emparer de la seule embarcation du bord. Il vient de s'entendre avec quelques passagers à ce sujet, et ils ne donneront place qu'à leurs amis. Il a osé tout à l'heure me demander mon adhésion pour son projet.

— Et vous avez répondu, colonel ?

— Rien, mais si nous sombrons, je pourrais bien lui brûler la cervelle, et encore, à quoi bon ? Si le bateau coule, nous irons tous au fond. »

Les femmes sont affolées. De toutes parts ce n'est que cris, prières, sanglots ; la scène est lamentable.

Pour y échapper et aussi pour se garantir contre la brise qui lui produit une vive sensation de froid, Crevaux s'enveloppe la tête dans sa couverture. Brisé de veille et de fatigue, il s'endort vers quatre heures du matin ; vers six heures, le colonel le secoue.

« Tiens, dit-il, où sommes-nous ? mais, c'est Port d'Espagne. »

Il s'empresse de réveiller Morin, qui a dormi comme un sourd, depuis le départ.

Celui-ci regarde par la fenêtre de sa cabine.

Au premier moment il se croit à Bolivar, quoique le trajet exige près de deux

jours. Mais quelle n'est pas sa surprise en voyant sa maison, en reconnaissant sa femme qui l'attend sur le quai.

« Eh bien ! docteur, nous ne sommes donc pas partis?

— Pardon, cher monsieur Morin, nous avons navigué toute la nuit, mais nous n'en sommes guère plus avancés. Le bateau n'ayant pu, à cause de la tempête, franchir le golfe, vient de rentrer à Port d'Espagne. Nous avons failli tous être noyés. Vous ne vous êtes donc pas aperçu du gros temps?

— Je n'ai pas ouvert l'œil de la nuit.

— Mes félicitations ; vous auriez dû vous faire marin ; mais, autre affaire : le *Héroe* a cette fois fait son dernier voyage; pour se remettre en route il aurait besoin de réparations dépassant sa valeur intrinsèque. Il faudra donc que nous nous occupions de trouver un autre moyen de transport.

Nos voyageurs débarquent, et ce n'est pas sans plaisir qu'ils foulent le sol de la Trinidad, surtout lorsqu'ils reportent les yeux sur le *Héroe*, qui, ruiné, crevé, disloqué, semble pris de vertige et vouloir s'abîmer dans les flots.

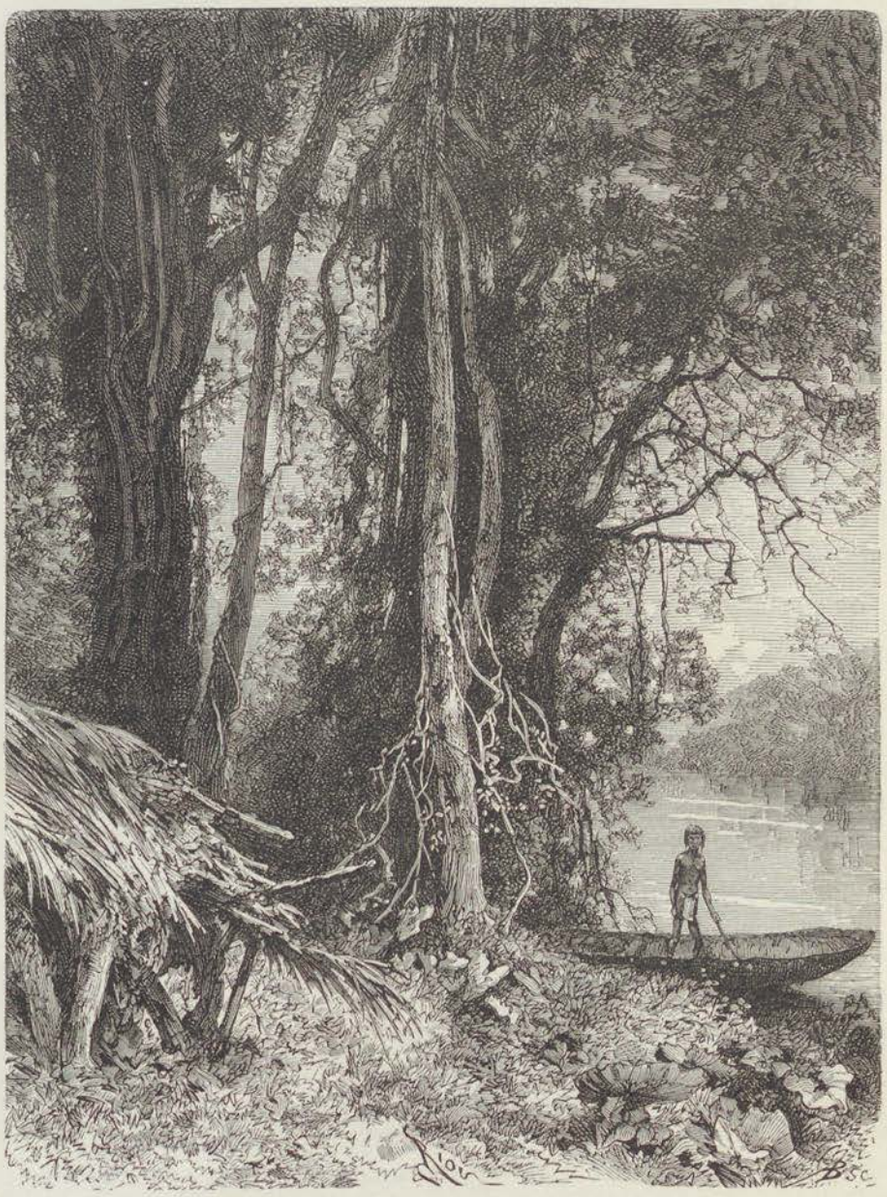
Le soir, les journaux de Port of Spain publient une adresse des passagers pour féliciter le capitaine du *Héroe* de son habile manœuvre.

Le docteur Crevaux finit par trouver à louer un voilier de quatorze tonneaux, fin, délié, possédant une mâture superbe et d'excellentes qualités nautiques ; on dirait plutôt un yacht de plaisance qu'un bateau de commerce. Sa coque blanche, ses voiles éclatantes, son mât jaune-clair se détachent gaiement sur l'azur du ciel et de la mer. Mais il n'a pas d'équipage. M. Morin découvre un capitaine, du nom de Baptistini, Italien d'origine, cosmopolite par goût. C'est un vieux loup de mer, grisonnant, brun de peau comme un Indien, ayant tout vu et connaissant notre planète mieux que certaines personnes sédentaires ne connaissent leur maison.

Il veut bien prendre le commandement à une condition, c'est qu'il sera chargé de la table en même temps que de la conduite du navire. Rien de mieux : le capitaine est gourmand et soignera les menus. La perspective n'a rien de fâcheux pour des personnes qui viennent de se nourrir de privations. Reste à trouver un équipage. Le moment n'est pas favorable. Le carnaval approche, ou mieux il est déjà commencé pour les nègres de la Trinidad comme pour ceux des Antilles, et Crevaux n'ignore pas combien ceux-ci tiennent aux mascarades et aux danses qui accompagnent cette période de divertissements, période qui, pour eux, s'ouvre presque au 1er janvier. Enfin on recrute quatre nègres, qu'à prix d'or on décide à servir d'équipage. On charge les vivres, le lest, et, le soir, on se mettra en route vers huit heures.

A l'heure dite, Crevaux, Morin et Apatou se rendent à bord, mais ils n'y trouvent personne, pas même le capitaine. Cependant ce dernier arrive, puis ce n'est qu'après quatre heures d'investigations dans les cabarets d'alentour qu'ils parviennent à mettre la main sur trois de leurs hommes. Ils appareillent vers minuit. Les voiles sont gonflées

par la brise ; la mer, légèrement frissonnante à chaque risée, a peu de phosphorescence. Le bateau possède une marche excellente, mais parfois il donne de la bande au point de faire croire qu'il va chavirer. — « Ce n'est rien, dit le vieux Baptistini, le lest a été bu par l'équipage et il faut que ça fume. » Traduction : les quarante francs que



CANAL DE MACAREO

Crevaux a donnés pour l'achat des vivres frais ont été transformés en liquide spiritueux bu par l'équipage et il faut que le bateau marche bien. Ce capitaine a l'un des plus grands défauts que je connaisse : il serait difficile, après avoir passé une demi-heure en sa compagnie, de ne pas proclamer, comme grande vérité, l'adage : le silence est d'or. Il parle douze heures sans s'arrêter, alternativement en italien, en français, en

anglais, et le plus souvent en portugais. Crevaux le voudrait à tous les diables sans ses connaissances nautiques et surtout sans ses talents culinaires, car c'est un maître incomparable pour la préparation des macaroni, ravioli, taglarini et d'une foule d'autres pâtes en i.

Le lecteur n'ignore pas qu'à l'embouchure des grands cours d'eau il existe des hauts fonds ou barres produites par la rencontre des limons transportés par les fleuves et des sables rejetés vers la côte par la mer.

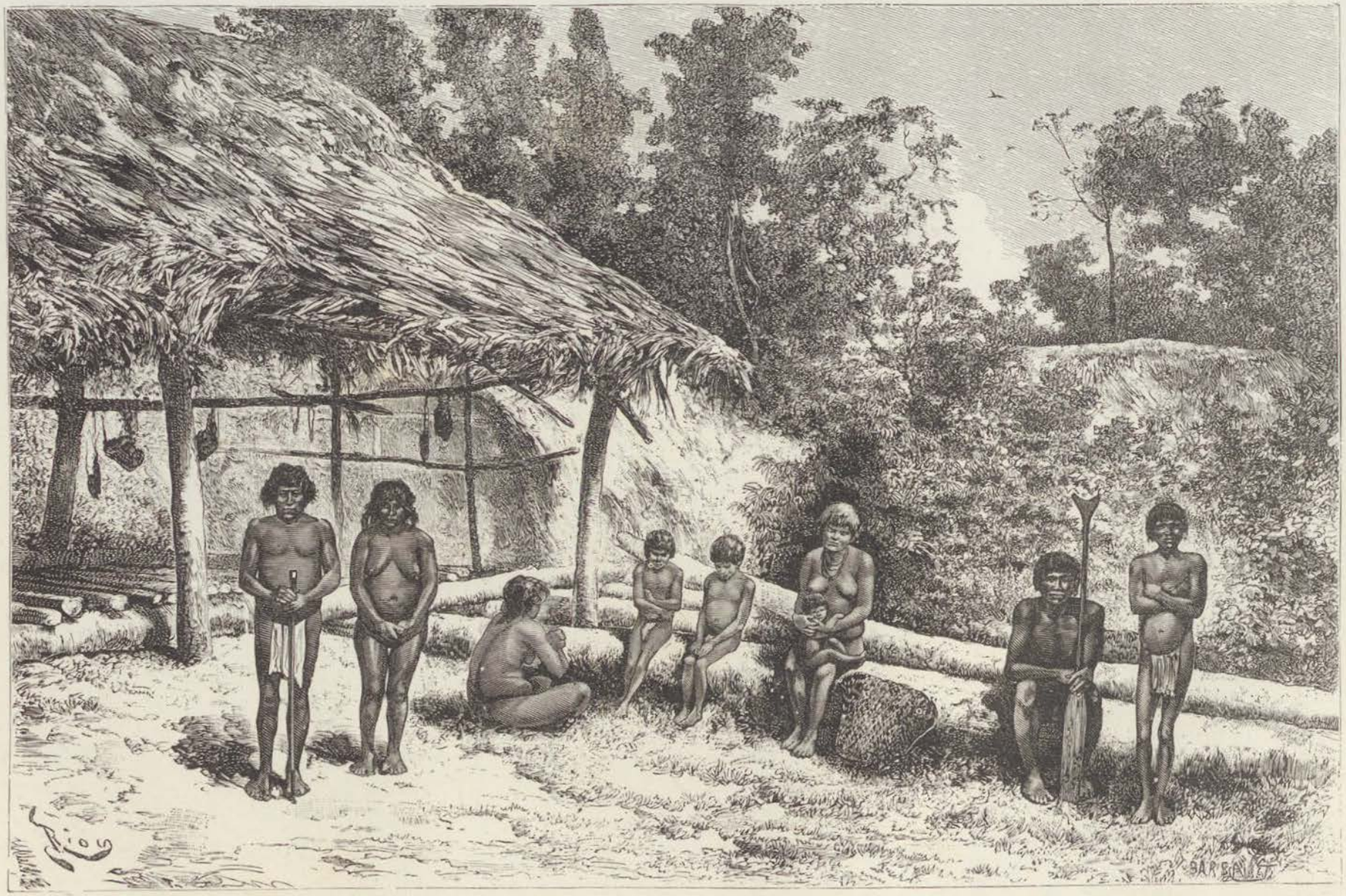
Les barres sont souvent très mobiles et parfois d'un passage difficile. Les eaux y sont heurtées et forment des lames dangereuses à franchir pour les canots, qui peuvent y chavirer, et pour les navires de fort tonnage, qui peuvent s'échouer. Ces endroits sont d'habitude fréquentés par les requins, non moins redoutables pour les malheureux naufragés que les caïmans dans les eaux douces.

Lorsque le cotre franchit la barre de l'Orénoque, la marée est haute ; il passe sans difficulté, en dansant un peu toutefois, et ses passagers peuvent suivre autour du bateau les ailerons de nombreux requins. Il pénètre enfin dans le canal de Macareo, un des nombreux bras par lesquels le grand fleuve déverse ses eaux dans l'Atlantique, et sur les bords duquel est situé le village des Guaraounos, but de la petite expédition. Le terrain est absolument noyé, et seuls les palétuviers, sur leur piédestal de racines adventives, émergent de l'eau saumâtre. La marée descend bientôt et les berges commencent à paraître, montrant leur sol grisâtre et boueux qui exhale au soleil une odeur chaude et fétide. Cette zone est défendue contre les empiètements de l'homme par la plus terrible des sentinelles, j'ai nommé la fièvre, cette atroce maladie qui brise les reins et les membres, qui répand sur la figure une teinte jaune et terreuse, qui brûle le sang, qui fait trembler les plus braves et qui tue inévitablement l'audacieux assez insensé pour vouloir lutter contre elle. Aussi n'a-t-elle d'autres habitants que des fauves, des oiseaux de marais, des poissons, des crustacés et des huîtres adhérentes aux racines des palétuviers.

Il faut remonter à un jour et demi de navigation pour rencontrer le village des Guaraounos.

L'eau est jaunâtre, le courant très fort à la marée descendante. Des branches cassées, des arbres déracinés, des plantes aquatiques se sont réunis en petits îlots flottants qui suivent le fil de l'eau.

Le bateau passe une nuit en rivière, et ce n'est que le lendemain, vers quatre heures du soir, qu'il se trouve enfin devant le village des Guaraounos. On l'a vu arriver. Les Indiens sont rassemblés sur la rive. De nombreuses pirogues sont sur le bord de l'eau, les unes amarrées à des piquets enfoncés dans le sol, les autres à demi échouées sur la berge. Elles sont longues, assez profondes, effilées à leurs deux extrémités. Elles sont faites d'une seule pièce et la plupart très régulières ; deux pourtant, par leurs bords sinueux, dénotent chez leurs constructeurs ou une grande inexpérience ou une non moins



GUARAOUNOS

BIBL. MUSEUM PARIS

remarquable négligence. La rive, tout à l'entour, est jonchée de troncs d'arbres, de tiges de bambous et de branches sèches.

Les Indiens ne portent pas d'armes, ce qui témoigne tout d'abord de leurs intentions pacifiques.

D'ailleurs, leur physionomie est douce et sympathique, quoique un peu sournoise peut-être chez les adolescents.

Ils ressemblent à ceux que le docteur a rencontrés dans ses précédents voyages ; tous ont les pommettes saillantes, quelques-uns les yeux un peu bridés et obliques ; leurs bras sont puissants, leurs membres grêles, leurs genoux un peu rentrés et leurs pieds tournés en dedans. Ils ne portent en général ni ornements ni peintures ; cependant un jeune homme porte un collier en perles blanches et bleues composant un dessin qui, j'ai eu l'occasion de le constater, est très affectionné des populations indo-chinoises : il est formé de T alternativement dressés et renversés, ayant une branche longue et une branche courte. Le possesseur de ce collier présente du reste le type asiatique. Les Guaraounos ont les cheveux taillés à la façon de ceux des Mitouas, c'est-à-dire retombant sur le front à un doigt des sourcils et sur la nuque au niveau du menton.

Leur costume est des plus élémentaires et parfaitement conforme aux dernières modes des Indiens les plus sauvages. Les hommes portent un lambeau de cotonnade nommé *calimbé* ou *guayouco*, et les femmes remplacent la feuille des statues par un triangle de l'étoffe fabriquée avec des écorces pilées et agglutinées que les Guahibos appellent *marima*. C'est cette même écorce qui sert, aux Indiens de la Guyane, de papier à cigarettes, sous le nom de *taouari*. Les femmes Mitouas, on se le rappelle, s'en fabriquent des chemises dont nous avons rapporté un échantillon.

Les Indiens montent à bord sans crainte ; certains savent quelques mots d'espagnol, ce qui va beaucoup faciliter les relations. Ils sont enchantés de savoir qu'on leur apporte des haches, des sabres, des couteaux, des colliers, tous les objets enfin les plus chers aux sauvages. Ils seront contents de la présence des blancs jusqu'au moment, il ne faut pas se le dissimuler, où ils auront en leur possession les objets qu'ils convoitent. Le docteur leur fait quelques petits cadeaux et leur annonce son projet de séjourner une semaine parmi eux. Ils lui offrent une case pour lui et ses compagnons. Nos voyageurs débarquent leur matériel de couchage et leur batterie de cuisine, mais ils laissent à bord leur pacotille et leurs vivres de conserve, parce qu'ils y seront plus en sûreté sous la garde de l'équipage. Les cases sont pour la plupart construites avec soin ; chacune se compose d'une toiture à deux pans en feuilles de palmiers, hissée sur un carré qui repose sur des piliers plantés dans le sol ; elle se trouve ainsi ouverte aux quatre vents. Le sol en est couvert d'un plancher aussi solide que grossier, formé de deux assises de troncs d'arbres, ceux composant l'assise inférieure espacés, les autres se touchant. Aux solives de cet édifice sont suspendus des hamacs, et tous les objets formant le mobilier de ses habitants. Des flèches, des arcs sont enfoncés entre les feuilles de la toiture et les branchages

qui les soutiennent. On comprendra facilement que de pareilles maisons soient peu du goût d'Européens, qui dans les pays chauds, d'habitude, ne redoutent rien tant qu'une lumière trop vive. Crevaux, habitué aux longues courses au soleil, n'en souffrira pas, mais Morin devra s'habituer à la réverbération.

Le village occupe une clairière. Tout autour, de grands arbres forment une immense palissade vivante enlacée de lianes grouillantes.

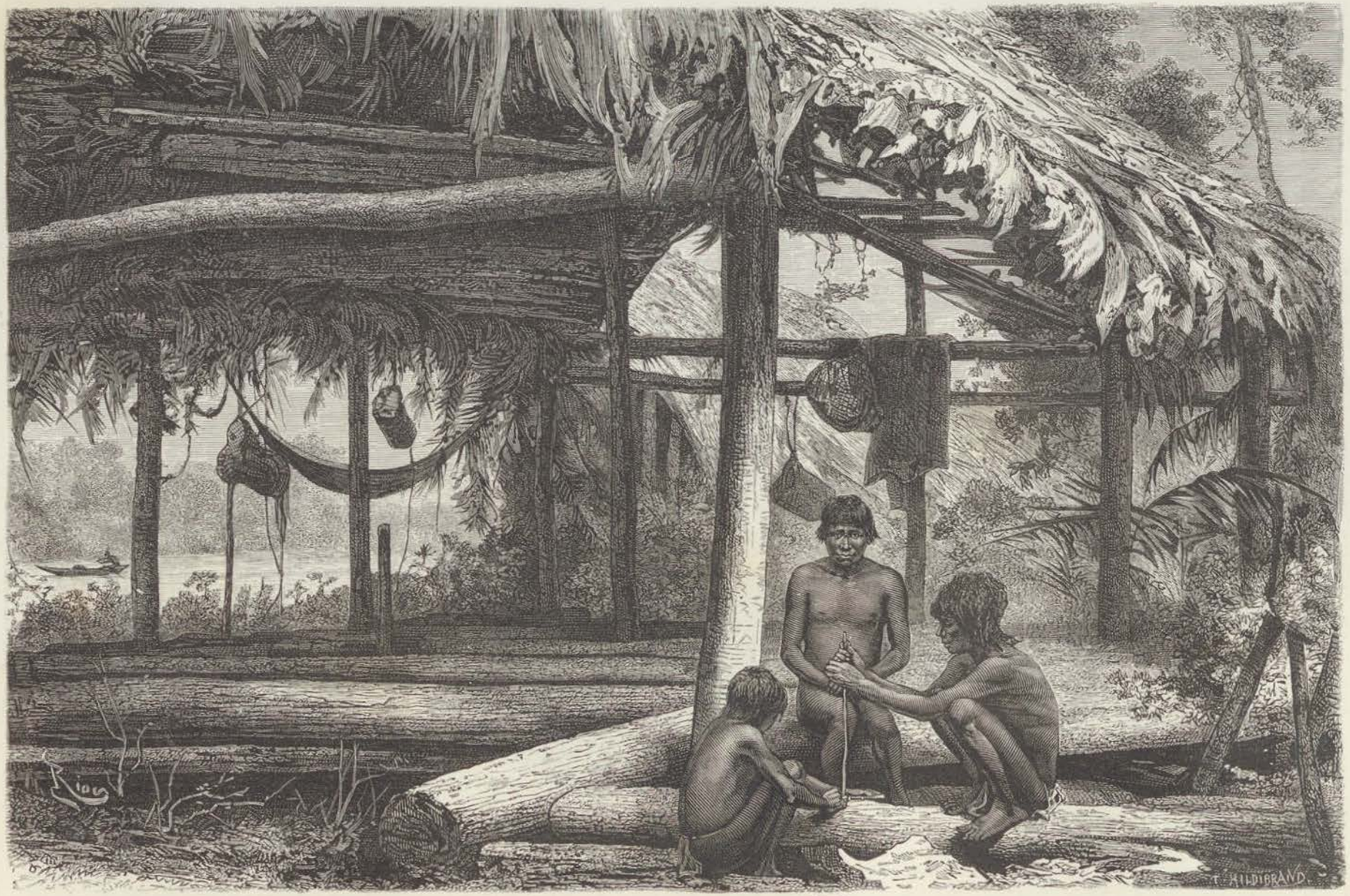
Un cassytha sans feuilles se fait remarquer par son acharnement dans cette lutte pour l'existence. Cette laurinée fait d'aussi terribles ravages dans les grands bois que la redoutable cuscute dans nos régions.

La nuit approche. Le capitaine a préparé un excellent dîner qu'on arrose d'un vin de Bordeaux assez estimable, puis chacun dispose sur son hamac sa moustiquaire à manches, pour se garantir contre les innombrables légions de diptères agaçants, qui, j'en suis sûr, ne voient dans l'arrivée de nos amis qu'un supplément de provisions pour leurs appétits dévorants. La nuit est calme et n'est troublée que par les coassements de quelques couples de batraciens et par les rares grognements des chiens qui veillent sur la tranquillité du village.

Au réveil, chacun est à l'œuvre. Morin dispose son appareil pour profiter des heures de la matinée où l'éclairage est le plus convenable pour ses opérations. De son côté, Crevaux entame les négociations pour obtenir des Guaraounos qu'ils veuillent bien laisser faire leurs portraits. Il n'est pas facile de leur faire entendre ce qu'on désire d'eux. Crevaux leur montre des photographies qui leur font ouvrir de grands yeux. Quelques cadeaux les décident tout à fait.

Il les fait poser, hommes, femmes et enfants, de face, de profil et de dos. Les premiers ne sont que médiocrement rassurés en présence des manœuvres un peu fantastiques de la photographie. Cet appareil monté sur trois pieds étiques, cet être bizarre, à moitié caché sous son manteau, ce grand œil rond et fixe, qui tantôt se rapproche, tantôt s'éloigne et qui semble vouloir les fasciner, agit évidemment sur leur imagination. Aussi n'est-ce pas sans peine qu'on obtient des patients l'immobilité nécessaire. Les premières épreuves ne sont pas complètement satisfaisantes, mais les Indiens s'enhardissent peu à peu, et bientôt, tout à fait rassurés et surtout émerveillés par les beaux résultats obtenus, ils se disputent les tours de pose, ou peut-être les légères gratifications qui y sont attachées. Assuré du succès sur ce point, Crevaux ne s'occupe plus que d'obtenir des moulages. Les négociations seront plus difficiles. Mais le plus simple est d'en faire un devant eux.

Apatou est un sujet tout trouvé et tout dévoué pour un premier essai. Crevaux moule sa main pendant que les Guaraounos, les lèvres ouvertes par la curiosité, ne perdent pas un des détails de l'opération. Voyant qu'Apatou n'a pas souffert, ils se prêtent à tous les moulages qu'on veut obtenir d'eux. Chaque matin le docteur moule des pieds, des mains, puis enfin il aborde une tête, mais il commet une erreur qui pourrait le ruiner dans l'es-



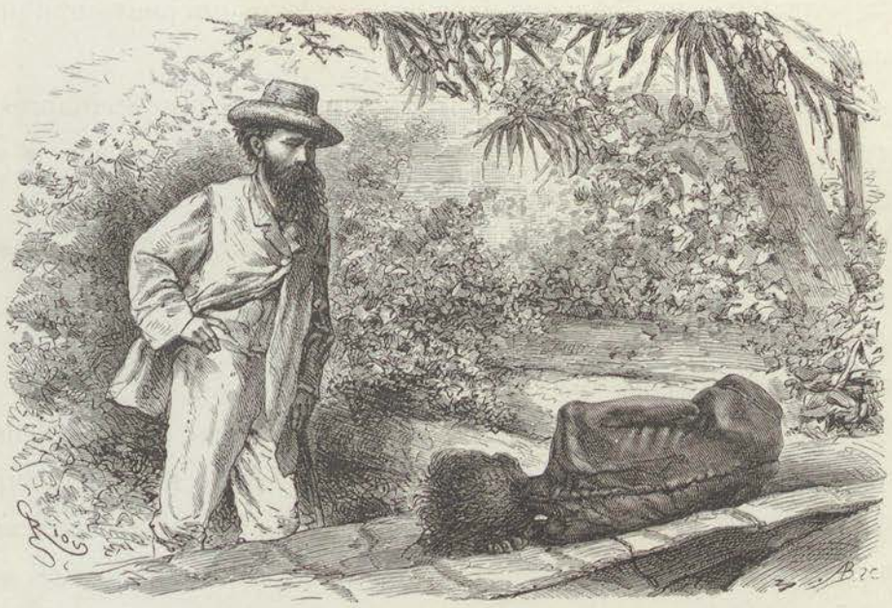
UNE CASE DES GUARAOUNOS

BIBL MUSEUM PARIS

prit des indigènes. N'ayant pas mis assez d'huile pour empêcher l'adhérence du plâtre avec les cheveux, il lui est impossible d'enlever le moule. En toute autre circonstance il rirait de l'accident, car son sujet ne manque pas d'un certain grotesque avec son inséparable boule blanche, mais il craint qu'on ne prenne pour plaisanterie de mauvais goût ce qui n'est que le résultat d'une erreur de détail. Force lui est de casser, avec un marteau, le moule sur la tête de l'Indien. Les indigènes, heureusement, ne bronchent pas et ne sont pas loin d'accorder une grande utilité à l'opération ratée.

Il est trop peu fier de son succès de cette journée pour ne pas remettre au lendemain les autres moulages, après avoir toutefois récompensé son stoïque modèle.

Dans une des cases il a un soubresaut en voyant une masse informe qui se traîne pé-



LA CENTENAIRE

niblement sur le sol ou plutôt sur le plancher. C'est une pauvre vieille si maigre, si ratatinée que sa peau semble collée aux os. C'est plutôt une momie qu'un être humain. Du reste, l'intelligence a depuis de longues années abandonné ce corps décrépit, cette misérable ruine humaine. Elle a une fille, si âgée elle-même qu'elle est depuis longtemps tombée en enfance. Elle vit dans son hamac, d'où elle descend parfois pour manger, en se traînant sur le sol, des cendres et généralement tout ce qui lui tombe sous la main. Sa fille, accroupie dans un coin, l'œil atone, se parlant à elle-même, s'avance alors vers elle et la replace dans son hamac. C'est un spectacle à la fois touchant et horrible que celui de ces deux pauvres êtres privés de raison, dont l'un n'a conservé comme dernière lueur d'intelligence qu'une pensée de dévouement filial. Les habitants du village pourvoient à leurs besoins matériels et leur fournissent gibier, poisson et cassave préparés. Le fait est assez remarquable, car les Indiens passent généralement pour abandonner,

du moins en voyage, leurs malades et leurs blessés. S'ils n'agissent pas ainsi, à l'égard de leurs congénères, ils n'hésitent pas à le faire s'il s'agit de blancs dont ils redoutent les maladies qu'ils croient contagieuses.

Crevaux recueille de précieux renseignements sur la langue des Guaraounos et sur leurs habitudes.

D'ordinaire, ils n'enterrent pas leurs morts, parce que le sol est si bas, qu'on trouve de l'eau à un mètre de profondeur. Ils sont obligés de construire dans les arbres, ou du moins sur de longs pilotis, des huttes où ils se réfugient au moment des grandes eaux.

Leurs canots, dans cette saison des crues, circulent parmi les arbres et naviguent en pleine forêt. Que l'homme est bien l'être qui s'accommode le mieux à tous les milieux ! On le retrouve partout, dans les glaces, dans les sables brûlants, sur la terre et sur l'eau, aux pôles et à l'équateur, aussi bien que dans les pays bénis qui jouissent d'un printemps éternel comme les versants boisés des Andes.

Auprès de quelques huttes se trouvent de volumineux paquets entourés de feuilles de palmiers et qui renferment chacun un cadavre. Chacun de ces paquets est posé sur deux tréteaux formés de fortes branches croisées et enfoncées dans le sol.

Un général de la milice vénézolane nous a donné à Mapire quelques renseignements sur les Guaraounos.

Il a eu occasion de séjourner longtemps parmi eux.

Un usage fort curieux est le suivant :

A la mort d'une femme, son mari se couche dans un hamac en face d'elle, il y reste quelques instants pour pleurer en chantant et laisse la place à tous ceux qui ont eu des relations avec la défunte. Un Indien ne saurait contrevenir à un usage quelconque établi dans sa tribu ; aussi, le général dit-il avoir assisté, en pareille circonstance, à de curieux et invraisemblables défilés, qui lui ont retiré toute foi en la candeur des enfants de la nature, car il semble qu'un pareil usage soit fait pour arrêter les personnes peu désireuses de livrer leurs actes à la notoriété publique.

Chez les Guaraounos comme chez les Caraïbes, les jeunes gens des deux sexes ne peuvent se marier qu'après avoir supporté le supplice des fourmis. Le docteur Crevaux nous a laissé dans la relation de son voyage de Cayenne aux Andes une description de ce supplice.

Chez les Guaraounos, le patient est couché dans son hamac ; on lui applique des fourmis appelées *tari-tari;* s'il crie, il est condamné au célibat.

Comme tous les Indiens que nous avons rencontrés, les Guaraounos ont leur case sacrée où les femmes sont tenues à l'écart à certaines époques périodiques.

Après l'accouchement de la femme, le mari jeûne et reste dans son hamac pour éviter que son enfant tombe malade.

Le 16 février, on vient prévenir le docteur que la vieille vient de mourir. Il s'empresse de se rendre à sa hutte pour ne perdre aucun détail de ce qui va suivre. On a descendu

de son hamac le cadavre osseux de la pauvre femme. Sa fille semble n'avoir pas conscience de ce qui arrive, et l'on est obligé de l'empêcher de replacer dans son hamac ce pauvre corps déjà refroidi. Deux hommes le mettent dans un hamac qu'ils suspendent par ses amarres à une longue perche. Ce mode de transport rappelle à nos amis les funérailles du malheureux Burban et leur fait venir les larmes aux yeux. La fille de la défunte

SÉPULTURE CHEZ LES GUARAOUNOS

suit les mouvements d'un œil inconscient et se met en marche derrière le convoi. On s'arrête près d'une fosse de un mètre de profondeur qui a été creusée par quatre jeunes femmes. On y dépose le corps avec le hamac et on le recouvre de terre. Le docteur ne peut arriver à se faire expliquer pourquoi l'on enterre la pauvre centenaire, alors que ce n'est pas le mode de sépulture habituelle des Guaraounos.

Morin a obtenu de très beaux clichés; de son côté, Crevaux trouve encore un modèle de bonne volonté pour un moulage de tête. Cette fois, il a soin d'empêcher l'adhérence des cheveux en interposant un morceau de mousseline bien huilée.

Le 20, on le prévient pendant la nuit qu'un jeune garçon de douze ans vient de mourir dans une case voisine de la sienne. Il accourt au plus vite. Les Indiens se réunissent. La mère est couchée dans un hamac près de celui de son fils. Les assistants pleurent et chantent sur un ton larmoyant. Parfois l'un ou l'autre des Indiens interrompt

HUTTE SACRÉE

ses pleurs pour fumer une cigarette hors de la case; puis il rentre et pleure en chantant de plus belle. Au jour, deux hommes creusent un tronc d'arbre en guise de cercueil. Le cadavre, enveloppé dans son hamac, est placé dans cette bière, on le recouvre de lattes disposées en long pour fermer la boîte, et par-dessus les femmes mettent une grande masse d'argile limoneuse pour obturer les moindres interstices.

Puis, le cercueil est placé sur deux branches fourchues enfoncées dans le sol près de la hutte.

Ce cadavre, placé à un mètre de la case de nos amis, n'est pas fait pour les réjouir, car la décompositoin se fait vite dans les pays chauds.

Crevaux et Baptistini ont de la fièvre et sentent qu'il est temps de quitter cette région pestilentielle. Une seule chose retient encore le docteur, c'est le désir qu'il a de se procurer quelques cercueils. Il en a remarqué plusieurs dans une hutte abandonnée en avant du village, hutte qui semble servir de dépôt ou de cimetière.

Les acheter est impossible ; il faudra donc les dérober, et sans éveiller l'attention des Indiens.

Crevaux s'entend avec son équipage pour la nuit prochaine. Que personne ne dorme, et sitôt qu'on supposera les Indiens plongés dans leur premier sommeil, on se mettra

CERCUEILS ABANDONNÉS

en campagne, on enlèvera les cercueils, que l'on cachera à bord. Les ordres sont ponctuellement exécutés. Vers dix heures du soir tout se tait dans le village ; la nuit, assez obscure, favorise les projets de nos amis, qui sortent pieds nus de leur hutte et qui se dirigent en évitant le moindre bruit vers la case où se trouvent les sépultures. Ils retiennent leur souffle ; la moindre feuille qui craque sous leurs pieds leur produit de violents battements de cœur.

Tout va bien, aucun des Indiens ne bouge ; mais voilà qu'un des nègres heurte un tronc d'arbre et tombe de son long. Les chiens aboient de tous côtés, les Indiens sortent de leurs huttes avec leurs arcs et leurs flèches, mais pas assez vite pour que les larrons n'aient pas eu le temps de revenir en dix bonds à la porte de leur case.

« N'avez-vous pas entendu le tigre? demande Crevaux aux Indiens.

— Ce n'est rien, répond l'un d'eux, il vient souvent rôder aux environs. »

Nos amis sont enchantés de voir l'incident se terminer d'une façon si simple ; ils renoncent pour aujourd'hui à leur expédition; ils aviseront demain.

Le 23 au matin, Crevaux fait observer aux Indiens que le cadavre déposé près de sa hutte commence à exhaler une odeur assez forte; le fait est inexact, mais il permettra de se rapprocher des cercueils désirés. Crevaux fait transporter son attirail à bord pour être prêt à tout événement, puis il fait remonter le bateau un peu en amont du village, juste en face de la case qui contient les objets convoités.

Les huttes sont assez éloignées pour qu'on n'ait pas à redouter de surprise de la part des habitants. Pendant la nuit, Crevaux et ses compagnons se rendent enfin maîtres des cercueils, qu'ils cachent à bord avec soin. Au point du jour, ils descendent avec le bateau en face du village. Apatou, resté en arrière sous prétexte de faire un tour de chasse, a l'idée, pour dissimuler le larcin, d'accumuler sous la hutte des feuilles sèches de palmier et quelques pièces de bois mort auxquelles il met le feu. Du village on aperçoit un peu de fumée au-dessus des arbres, mais les Indiens ne se dérangent pas pour aller voir ce qui brûle. Nos amis n'ont plus rien qui les retienne chez les Guaraounos. Les sauvages conserveront d'eux un bon souvenir, car ils reçoivent en cadeau au moment du départ le restant de leur pacotille. Le cotre lève l'ancre et se met en route accompagné de quelques canots qui viennent lui faire un bout de conduite.

Crevaux est pressé d'arriver à Port d'Espagne, car la fièvre fait des progrès, non seulement chez lui, mais encore chez le vieux Baptistini, qui est assez souffrant depuis trois ou quatre jours pour ne plus être bavard.

Un jour et demi après le départ, ils revoient la mer, ce bel Atlantique qui baigne les côtes de France. Ils sortent de l'Orénoque à marée basse ; ils ont la male chance de s'échouer sur la barre où ils sont forcés d'attendre la marée. Elle les remet heureusement à flot et ils traversent sans encombre le golfe de la Trinidad. Crevaux a juste assez de force pour débarquer; il se couche en arrivant à l'hôtel de France à Port d'Espagne, et ce n'est que huit jours après qu'il est en état de se lever et de prendre passage pour Saint-Nazaire. Il a le regret d'apprendre, avant de partir, la mort du capitaine Baptistini qui a succombé à la fièvre.

De retour en France le 25 mars, un mois après moi, la Société de géographie le recevait en séance solennelle à la Sorbonne et il terminait ainsi la conférence qu'il y faisait en présence d'un auditoire nombreux :

« Pour la deuxième fois, j'ai eu le bonheur extrême de n'être malade que lorsque ma mission était complètement remplie. La partie géographique de ce troisième voyage se résume dans un tracé détaillé de huit cent cinquante lieues de rivière, dont quatre cent vingt-cinq en pays nouveau.

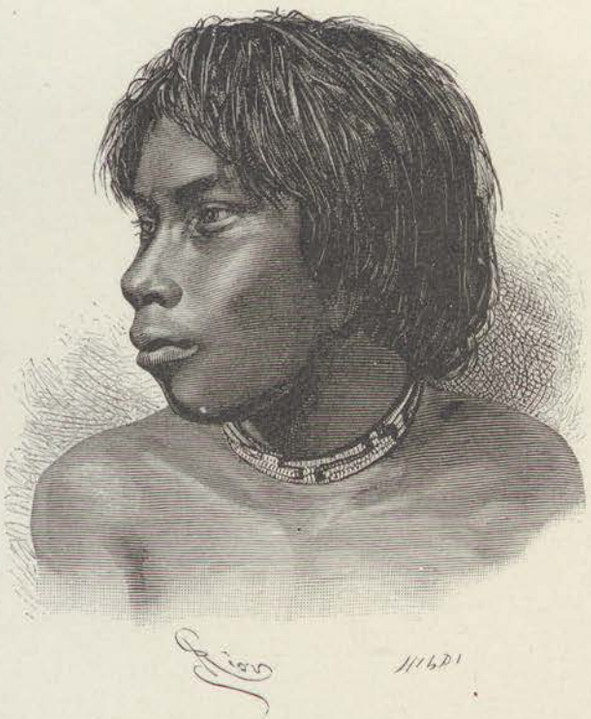
« Au point de vue anthropologique, nous avons rapporté cinquante-deux crânes,

des squelettes recueillis en sept points différents et trois cents reproductions des indigènes par le dessin et la photographie.

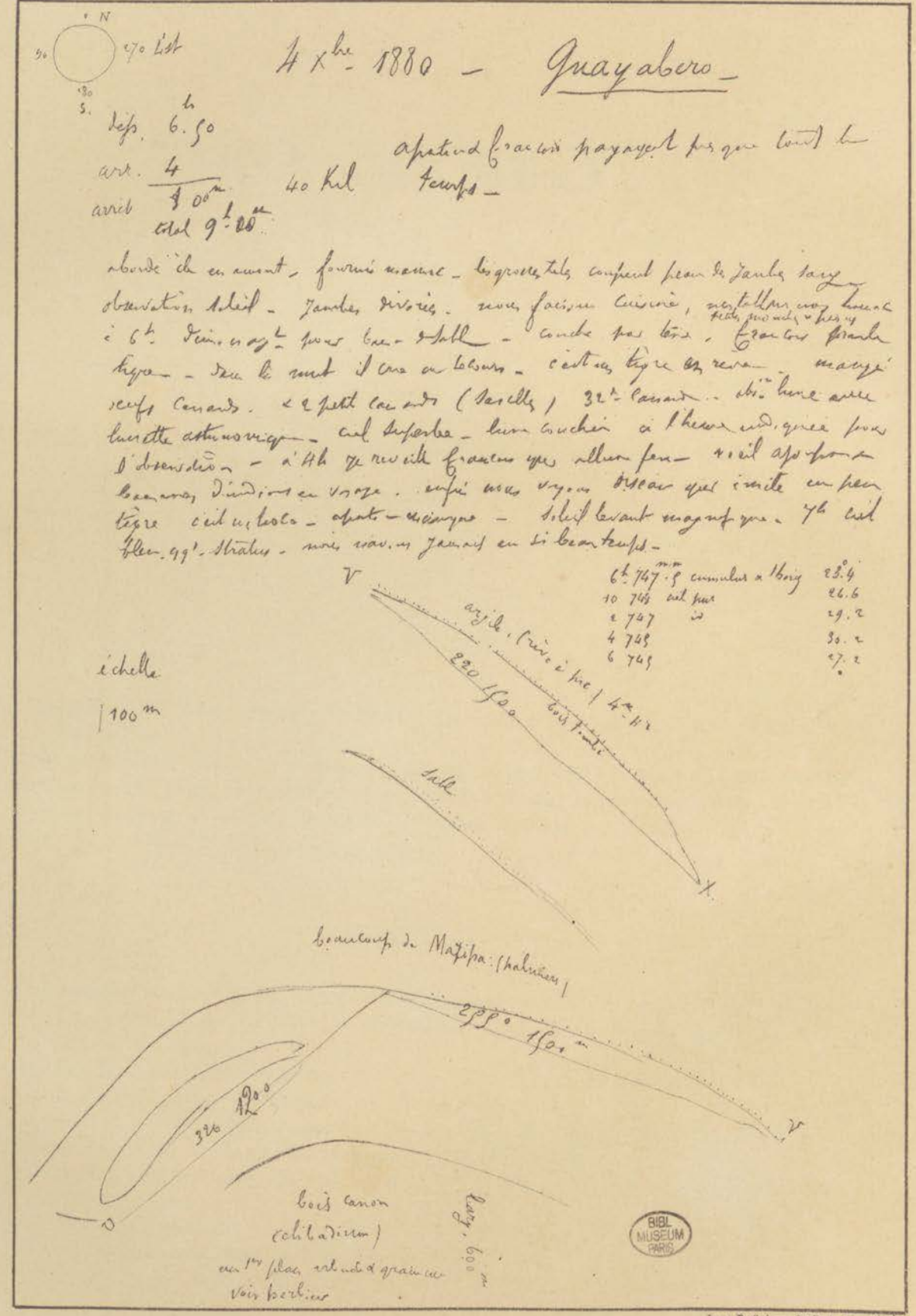
« J'attribue le succès de mes entreprises à trois causes : une bonne santé, un peu d'audace et beaucoup de chance. »

Il me posait parfois cette question : « N'es-tu pas surpris de nous voir encore vivants? »

Hélas ! la mort est venue pour mon ami.



UN GUARAOUNO



BIBL MUSEUM PARIS

Imp. Dufrénoy, 34, R. du Four St Gn

FAC SIMILE D'UNE PAGE DU JOURNAL DU Dr CREVAUX

TABLE DES GRAVURES

1. Portrait du docteur Jules Crevaux, dessin de H. Thiriat, d'après une photographie. IX

I

CHAPITRE I

2. Embouchure du Maroni, près du pénitencier de Saint-Laurent, dessin de Riou, d'après une photographie 1
3. Le chalet du gouverneur, à la montagne de Bourda, dessin de Riou, d'après une photographie. 3
4. Paille-en-queue, dessin de R. Valette, d'après un des oiseaux rapportés par l'auteur. . . . 6
5. Frégates, dessin de R. Valette, d'après un des oiseaux rapportés par l'auteur. 6
6. Polissoirs, dessin de P. Sellier, d'après nature. 7

CHAPITRE II

7. L'embarcadère de Saint-Louis, dessin de Riou, d'après une photographie. 9
8. Poteries, hamac, armes et ustensiles des Galibis, dessin de P. Sellier, d'après les objets rapportés par l'auteur. 12
9. Indiens Galibis fabriquant des poteries, dessin de D. Maillart, d'après des photographies. . . 13
10. Rapides de la Guyane, dessin de Riou, d'après une photographie. 17
11. Les grands bois de la Guyane, dessin de Riou, d'après le texte et les indications de l'auteur. . 21
12. Un saut en Guyane, dessin de Riou, d'après une photographie. 25
13. Incantation à l'entrée d'une case, dans un village des Poligoudoux, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 29
14. Pluie diluvienne, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 31
15. Village d'Indiens Bonis, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 37
16. Indiens Bonis, dessin de A. Rixens, d'après des photographies. 41
17. Au premier plan : pirogue des Bonis ; au second plan : pirogue des Galibis, dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur. 45
18. Pêche au coumarou, dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de l'auteur. . . 47

19. Pécari, dessin de R. Valette, d'après nature. 52
20. Chasse aux pécaris, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 53
21. Singe hurleur et macaque, dessin de R. Valette, d'après le texte 55
22. Iguanes, dessin de R. Valette, d'après des sujets rapportés par l'auteur. 57
23. Enterrement des cheveux et des ongles d'un Gran-man et de sa femme chez les Bonis, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 61
24. Cabiai, dessin de R. Valette, d'après nature. 66

CHAPITRE III

25. Un abatis chez les Roucouyennes, dessin de Riou, d'après une photographie 67
26. Le docteur Crevaux et Sababodi, dessin de A. Rixens, d'après des photographies. 69
27. Arrivée chez les Roucouyennes, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 75
28. Passage sur des troncs d'arbres, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 79
29. Toucans, dessin de R. Valette, d'après des sujets rapportés par l'auteur. 82

CHAPITRE IV

30. La file indienne, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 83
31. Les monts Tumuc-Humac, vue prise du piton Vidal, dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur. 87
32. Les monts Tumuc-Humac, dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur. 87
33. Panier, souffle-feu, hotte des Roucouyennes, dessin de P. Sellier, d'après les objets rapportés par l'auteur. 92

CHAPITRE V

34. Incendie près de la crique Ouapoupan, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 93
35. Saut de l'Apaouani, dessin de Riou, d'après une photographie. 95
36. Danse des Roucouyennes, dessin de Riou, d'après une photographie. 101
37. Coiffures et bijoux des Roucouyennes, dessin de P. Sellier, d'après les objets rapportés par l'auteur. 103
38. Costume de cérémonie chez les Roucouyennes, dessin de P. Sellier, d'après un costume rapporté par l'auteur. 105
39. Une peinture allégorique chez les Roucouyennes, dessin de P. Sellier, d'après l'objet rapporté par l'auteur. 108
40. Indiens Roucouyennes, dessin de A. Rixens, d'après une photographie. 113
41. Mains d'un Roucouyenne, dessin de F. Ronjat, réduit d'après un calque de l'auteur. 116
42. Un piay, mon confrère, dessin de Riou, d'après une photographie. 117
43. Femmes Roucouyennes éclairant la marche du voyageur, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 121
44. Crémation d'un Roucouyenne, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 123
45. Chute du Yary, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur 129
46. Passage d'un rapide, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 132
47. Sainte-Marie de Belem, dessin de Riou, d'après une photographie. 135

II

PREMIÈRE PARTIE

48. Vue de Surinam, dessin de Riou, d'après une photographie. 139
49. Les roches gravées, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 143
50. Urne funéraire et poterie de l'Oyapock, dessin de P. Sellier, d'après nature. 144
51. Embouchure de l'Oyapock, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 146
52. L'anse de l'*Eridan*, dessin de Riou, d'après une photographie. 148
53. La nuit dans l'île Platnaré, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 149
54. Campement sur les roches granitiques. Pataoua des Oyampis, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 152
55. Le saut Robinson, dessin de Riou, d'après une photographie. 153
56. Hopou sauvé des eaux, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur 155
57. Une pirogue vent arrière, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 156
58. Huttes Oyampis abandonnées, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 158
59. Observations au théodolite, dessin de Riou, d'après une photographie et le texte. 161
60. Indiens Oyampis, dessin de D. Maillart, d'après des photographies. 165
61. Arrivée des canots émerillons, dessin de Riou, d'après des photographies. 167
62. Manière de raboter les arcs, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 169
63. Joueur de flûte sur un radeau, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 170
64. Mon embarcation en remontant l'Oyapock, dessin de Riou, d'après une photographie 172
65. Aspect des rives marécageuses, dessin de Riou, d'après une photographie 176
66. Apatou, dessin de D. Maillart, d'après une photographie. 179
67. Éboulement des berges, dessin de Riou, d'après une photographie. 184
68. Les trois sauts (Oyapock), dessin de Riou, d'après une photographie. 185
69. Campement près des trois sauts, dessin de Riou, d'après une photographie. 187
70. Nous renonçons à aller plus loin, dessin de Riou, d'après une photographie. 189
71. Marche dans la forêt à travers un abatis, dessin de Riou, d'après une photographie. 192
72. Harpia ferox, dessin de R. Valette, d'après nature. 193
73. Boucanage d'un tapir, dessin de Riou, d'après une photographie 195
74. Les sources de l'Oyapock, vues du pic Crevaux, dessin de Riou, d'après une photographie. . 199
75. L'arouma qui sert d'osier aux Indiens, dessin de E. Tournois, d'après nature. 203
76. Agouti, dessin de Mesnel, d'après nature. 205
77. Repas dans la forêt, dessin de D. Maillart, d'après un croquis et des photographies. 207
78. Pied normal des Indiens Oyampis. Pied déformé des Indiens Oyampis, dessin de E. Ronjat, réduit d'après un calque de l'auteur. 209
79. Gravures sur la roche Tinéri (3 sujets), dessin de P. Sellier, d'après les empreintes prises par l'auteur. 210
80. Gravure sur la roche Tinéri, dessin de P. Sellier, d'après les empreintes prises par l'auteur. . 210
81. Dessins des Oyampis : le soleil ; la lune ; martin-pêcheur (3 sujets), dessin de P. Sellier, d'après un dessin de l'auteur. 211
82. Dessins des Oyampis : oiseau, scorpion, tortue (3 sujets), dessin de P. Sellier, d'après un dessin de l'auteur. 212
83. Indien faisant du feu, dessin de P. Maillart, d'après un croquis de l'auteur. 214
84. Manière de faire un canot, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 216
85. Navigation sur le Rouapir, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 219
86. Il faut redoubler d'efforts pour faire une tranchée, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 220

87. Le butor honoré, dessin de R. Valette, d'après nature. 221
88. Nid de guêpes, dessin de R. Valette, d'après nature. 224
89. Rencontre des Roucouyennes sur le Rouapir. Une lettre, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 227
90. Hamac pour porter les enfants, dessin de P. Sellier, d'après nature. 229
91. Pagara (panier), dessin de P. Sellier, d'après nature. 229
92. Rêverie à l'aube, dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de l'auteur. . . . 233
93. Pakira, dessin de R. Valette, d'après nature. 235
94. Sépulture d'un piay (médecin), dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 238
95. La coupe de l'amitié, dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de l'auteur. . . 239
96. Bain de vapeur pour une Roucouyenne accouchée, dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur. 242
97. Yacouman, chef roucouyenne, chassant le diable, dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de l'auteur. 243
98. Bandeau, dessin de P. Sellier, d'après nature. 245
99. Pagara, dessin de P. Sellier, d'après nature. 246
100. Jarretière, dessin de P. Sellier, d'après nature 246
101. Préparatifs de la danse du maraké, dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur. . . . 247
102. Supplice des guêpes, dessin de P. Sellier, d'après nature. 249
103. Supplice des fourmis, dessin de P. Sellier, d'après nature. 249
104. Tamis, dessin de P. Sellier, d'après nature. 250
105. Peigne, dessin de P. Sellier, d'après nature. 250
106. Chasse à l'aï, dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de l'auteur. 255
107. Roches granitiques du Parou, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 258
108 Danse du pono, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 259
109. Affût dans un arbre, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 263
110. La roche du Diable. Pierre dans le rapide Mocori, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 264
111. Piège du caïman, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 265
112. Roches schisteuses des Hollandais, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 267
113. L'ourari (*Strychnos Crevauxi*), dessin de A. Faguet, d'après nature. 269
114. A l'ombre d'une grosse roche, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 273
115. Aracoupina, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 275
116. Apatou demande que j'inscrive mes initiales sur un gros arbre, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 277
117. Caïman, dessin de Mesnel, d'après nature. 278
118. Abatage d'un arbre, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 281
119. Une jeune femme se mit à m'extraire mes chiques, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 284
120. Fabrication d'un collier, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 285
121. Fabrication du collier chéri-chéri, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 286
122. Armés de bâtons, nous courons entre les rochers et nous ramassons les coumarous, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 289
123. Navigation sur le Parou, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 293
124. Fabrication de la ficelle, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur 295
125. Danse du toulé, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 296
126. Femme filant, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 297
127. Fumigation à la cigarette, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 301
128. Cuiller faite avec l'occiput d'un singe, dessin de P. Sellier, d'après nature. 302
129. Peau de genou (enfant de 13 ans). Peau de genou (Roucouyenne de 20 ans) (2 sujets), dessin de P. Sellier, réduit d'après un calque de l'auteur. 303
130. La belle Popoula, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 305
131. Je ne vois aucun danger dans cette descente vertigineuse, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 307
132. Sauvé du précipice, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 310
133. Barrage du Taouaracapa, dessin de Riou, d'après une photographie. 311

134. Perte d'un canot, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 313
135. La rivière après le barrage du Touaracapa, dessin de Riou, d'après une photographie. . 314
136. Le saut de Panama, dessin de Riou, d'après une photographie. 315
137. Olori, blessé, est porté dans un hamac suspendu à une perche, dessin de Riou, d'après le texte et une photographie 317
138. Pont de lianes, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 321
139. Nous entrons dans le Yary, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 323

DEUXIÈME PARTIE

140. Rives noyées de l'Iça, dessin de Riou, d'après une photographie. 325
141. Environs de Tabatinga. Départ des chercheurs de caoutchouc, dessin de Riou, d'après une photographie 327
142. Navigation sur l'Iça, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 331
143. Cases d'Indiens Orejones de l'Iça, dessin de Riou, d'après une photographie. 334
144. Poterie des Orejones, dessin de P. Sellier, d'après nature. 336
145. Le vapeur à Cuemby, dessin de Riou, d'après une photographie. 337
146. Habitations de sauvages civilisés à Cuemby, dessin de Riou, d'après une photographie. . . . 338
147. Vue de Cuemby (haut Iça), dessin de Riou, d'après une photographie. 339
148. Santa Cruz, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 342
149. Indiens du San Miguel escortant Santa Cruz, dessin de Riou, d'après une photographie. . . 343
150. L'orage, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur. 347
151. Vue des Andes, prise de la plage du rio San Juan, dessin de Riou, d'après une photographie. 351
152. Hameau de Guineo, dessin de Riou, d'après une photographie. 352
153. Fortunato et sa famille, dessin de Riou, d'après une photographie. 357
154. Indien Carijona, dessin de Riou, d'après une photographie. 359
155. Indiens Carijonas, dessin de Riou, d'après une photographie. 361
156. Indien Coréguaje, dessin de Riou, d'après une photographie. 362
157. Arrivée chez les Coréguajes, dessin de Riou, d'après le texte et une photographie. 363
158. Indien Coréguaje, dessin de Riou, d'après une photographie. 365
159. Le saut Cuemany, dessin de Riou, d'après une photographie 367
160. Indiens Ouitotos, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur 369
161. Attaque matinale, dessin de Riou, d'après des photographies. 373
162. Manière de priser chez les Ouitotos, dessin de Riou, d'après une photographie. 376

III

CHAPITRE I

163. Saint-Pierre de la Martinique, dessin de H. de Bérard, d'après un de ses croquis 379
164. Vue de la Guaira, dessin de Riou, d'après une photographie. 381
165. Une rue de Barranquilla, dessin de Riou, d'après une photographie. 383
166. Porteur de fourrage, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 387
167. Rue de Calamar, dessin de Riou, d'après une photographie. 389
168. Clibadium, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 390
169. Le Magdalena près de Paturia, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. . . . 391
170. Un débarcadère en aval du Nare, dessin de Riou, d'après une photographie. 395
171 Le *General Trujillo*, dessin de Riou, d'après une photographie. 397

172. Barranca, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 398
173. Types de Honda, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 401
174. Pic de Pacande, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 404
175. Neiva, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 405
176. Colombia, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 413
177. Rameaux de quinquina, dessin de A. Faguet, d'après nature. 417
178. Urubus, dessin de H. Gobin, d'après un croquis de M. E. Le Janne 419

CHAPITRE II

179. Ferme de Yavia, dessin de Riou, d'après une photographie. 421
180. Philodendron, dessin de Riou, d'après une photographie. 423
181. Corniche dans les Andes, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 425
182. Rancho entouré de grandes herbes, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne . . 429
183. Arrivée sur le bord du Goyabero, dessin de Riou, d'après une photographie. 431
184. Portrait de M. E. Le Janne, dessin de P. Fritel, d'après une photographie, en regard de la page 432
185. Départ du radeau, dessin de Riou, d'après le texte et une photographie. 435
186. Le radeau après une demi-heure de navigation, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne 437
187. A travers les bambous, dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de M. E. Le Janne. 441
188. Un endroit incommode pour prendre un relèvement, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 445
189. Le léopard est foudroyé, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 447
190. Tamanoir, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 451
191. Passage du premier raudal, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 455
192. Débarquement près d'une cascade, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. . . 457
193. Première attaque, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 459
194. Le gros caïman se précipite à l'eau, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne . . 463
195. Apatou enlevé par un caïman, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. . . . 465
196. Plaie d'Apatou, dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 467
197. Notre campement du 6 novembre, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. . . 468
198. Le deuxième raudal, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 470
199. Arrivée chez les Mitouas, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 473
200. Visite dans la hutte des Mitouas, dessin de Riou, d'après M. E. Le Janne. 477
201. Danse des Mitouas, dessin de P. Fritel, d'après le texte et des photographies. 481
202. Hutte mitoua dans la savane, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 485
203. Sur les talons des Mitouas, dessin de Riou, d'après le texte. 486
204. Nous avons quelque peine à nous dégager des épaves, dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de M. E. Le Janne. 488
205. Palmiers morichés, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 492
206. Rive haute du Guaviare, dessin de Riou, d'après une photographie. 495
207. Un jaguar, dessin de Riou, d'après le texte. 497
208. Bivouac sous un grand arbre, dessin de Riou, d'après le texte et une photographie. 501
209. Arrivée chez les Piapocos, dessin de Riou, d'après une photographie. 503
210. Narcisse, Indien Piapoco, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 504
211. Village des Piapocos, dessin de Riou, d'après le texte et une photographie. 505
212. Fabrication de la cassave, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne 507
213. Troupeau de pécaris, dessin de Riou, d'après le texte et une photographie. 511
214. Campement à la pointe d'une île, dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de M. E. Le Janne. 515
215. Engin de pêche roucouyenne, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. . . . 516
216. Juan de la Cruz, au village de Sapoara, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 519
217. Indiens Piapocos de la lagune de Récifal buvant la couria, dessin de P. Fritel, d'après le texte et un croquis de M. E. Le Janne. 521

218. Indien chassant à la sarbacane, dessin de P. Fritel, d'après une photographie. 524
219. Bouches de l'Atabapo, dessin de Riou, d'après une photographie. 529
220. Le village de San Fernando, sur le rio Atabapo, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 533
221. « Vivent les faiseurs de portraits ! » dessin de Tofani, d'après un croquis de M. E. Le Janne. . 537
222. Tortue des bords de l'Orénoque, dessin de H. Gobin, d'après l'album de M. E. Le Janne. . . . 540

CHAPITRE III

223. Le saut de Maypures, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 541
224. El Castillo, sur l'Atabapo, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 543
225. Indien Piaroa, dessin de P. Fritel, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 545
226. Roche où nous passons la nuit, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. . . . 546
227. Indiens Guahibos, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne et des photographies. 551
228. Saut de Sardinel, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 557
229. Don Pedro naufragé, dessin de Riou, d'après le texte. 558
230. Environs d'Atures, dessin de Riou, d'après le texte et une photographie. 560
231. Cueva des Indiens près d'Atures, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. . . . 563
232. Portage du canot à l'une des chutes d'Atures, dessin de Riou, d'après le texte et une photographie. 565
233. Fuite de l'iguane, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 568
234. Danse des Yarouros, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 571
235. Campement au confluent de l'Orénoque et du rio Cabullero, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne 573
236. La famille du capitan, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 580
237. Le capitan, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 581
238. Mort de François Burban, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 585
239. Portrait de François Burban, dessin de Vuillier, d'après un croquis de M. E. Le Janne. . . 587
240. Le convoi de François Burban, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. . . . 588
241. Dionisio, nouveau patron de notre canot, dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Le Janne. 589
242. Une rue de Bolivar, dessin de Riou, d'après une photographie. 591
243. Lagunes de Bolivar, dessin de Riou, d'après une photographie. 592

IV

244. Delta de l'Orénoque, dessin de Riou, d'après une photographie. 595
245. Rives de l'Orénoque, dessin de Riou, d'après une photographie. 597
246. Canal de Macareo, dessin de Riou, d'après une photographie. 603
247. Guaraounos, dessin de Riou, d'après une photographie. 605
248. Une case des Guaraounos, dessin de Riou, d'après une photographie. 609
249. Le centenaire, dessin de Riou, d'après une photographie. 611
250. Sépulture chez les Guaraounos, dessin de Riou, d'après une photographie. 613
251. Hutte sacrée, dessin de Riou, d'après une photographie. 614
252. Cercueils abandonnés, dessin de Riou, d'après une photographie. 615
253. Un Guaraouno, dessin de Riou, d'après une photographie. 617

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES CARTES ET DES FAC-SIMILE

I. Carte pour suivre les trois voyages du docteur Crevaux sur les rivières Maroni, Yary, Oyapock, Parou, Iça, Yapura, Magdalena, Guayabero, Orénoque, 1877-1881. 1

II. Partie de la Guyane pour suivre les voyages du docteur Crevaux sur les rivières Maroni, Yary, Oyapock, Kou, Parou, etc., en 1877 et en 1878. 140

III. Tracé fait en canot sur le Parou, 24 novembre 1878. 299

IV. Carte pour suivre les voyages du docteur Crevaux sur les rivières Iça et Yapura en 1879. . . 325

V. Lever fait sur le rio Iça, à bord du bateau à vapeur *le Canuman*, 10 mai 1879. 336

VI. Lever d'ensemble sur le rio Yapura et détail du Siharé Cachoeira (saut Siharé) fait en canot par le docteur Crevaux, 26 juin 1879. 375

VII. Carte pour suivre les voyages du docteur Crevaux sur les rivières Magdalena, Guayabero et Orénoque, 1881. 379

VIII. Tracé fait en marche, sur le rio Magdalena, par le docteur Crevaux, 18 septembre 1880. . . 401

IX. Lever du saut de Maypures, pris de la roche des Relèvements (rio Orénoque) par le docteur Crevaux, 1er et 2 janvier 1881. 541

X. Fac-simile d'une page du journal du docteur Crevaux. 618

Le Ministère de l'Instruction publique, sous le patronage duquel le docteur J. Crevaux a accompli ses missions dans l'Amérique du Sud, ayant remis à la Société de Géographie les cahiers d'observations et les notes du voyageur, la Société a fait exécuter, d'après ces documents, un tracé détaillé des cours d'eau que M. Crevaux a été le premier à parcourir.

Les rivières dont le dessin est ainsi exécuté sont : l'Oyapock (frontière de la Guyane française et de la Guyane brésilienne), deux feuilles à 1/225 000e ; le Rouapir, affluant du Yary par le Kou (Guyane brésilienne) une feuille à 1/200 000e ; le Yary, à son confluent avec l'Amazone (Guyane brésilienne), deux feuilles à 1/225 000e ; le Parou (Guyane brésilienne), huit feuilles à 1/125 000e ; l'Iça (Brésil), dix feuilles à 1/200 000e ; le Yapura (Brésil), douze feuilles à 1/225 000e. — La Société de Géographie a fait graver ces dessins, dont les cartes que nous donnons ici sont des reproductions soigneusement exécutées, et les a publiés en un atlas sous le titre de *Fleuves de l'Amérique du Sud*, par le Dr Jules Crevaux, *Paris*, 1882.

TABLE DES MATIÈRES

Avis des éditeurs v
Notice biographique sur le Dr Jules Crevaux vii
Dernières lettres du Dr Crevaux xiv

I

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES

1876 — 1877

EXPLORATION DU MARONI ET DU YARY

CHAPITRE I

CAYENNE. — LES ILES DU SALUT

Départ. — But du voyage. — Mauvaise nouvelle. — Marie Clo-Clo. — Aspect de Cayenne. — Séjour à l'Ilet de la Mère. — Maigre ordinaire : repas de sarigues. — Sababodi. — Retour à Cayenne. — Mgr Emonet. — La montagne de Bourda. — Les Iles du Salut. — Plantes. — Oiseaux. — Polissoirs des Indiens. — Le R. P. Krœnner 1

CHAPITRE II

DE CAYENNE A COTICA

I

Les Indiens engagés nous font faux bond. — Industrie. — Quelques étymologies. — M. Littré et le mot *hamac*. — L'illustre capitaine Bastien. — Une visite au champ des morts. — Discussion médicale. — En route. — Le saut Hermina. — Les haches en pierre, détails de fabrication. — Difficultés de la navigation dans les sauts. — Hydrographie. — Acodi en révolte. — La forêt des Guyanes. — La forêt vierge. — Les Paramakas. — Invasion des fourmis. — Le saut de Manbari. — L'Aoua et le Tapanahoni. — La saison des pluies. — Les rapides et les sauts. — Les Poligoudoux, les Bosch, les Youcas 9

II

Le Gran-man consulte le ciel, qui se montre propice, mais à des conditions inacceptables. — Une panique. — Encore la fièvre. — Saba malade. — Une toilette qui m'horripile. — Cotica. — Réception. — L'état-major du Gran-man. — Toujours la fièvre ! — Le R. P. Krœnner et Mgr Emonet tombent malades : je les renvoie au pénitencier de Saint-Laurent. — Seul ! — Josepi. — Une pluie diluvienne. — La tribu des Bonis et son histoire. — Conséquences désastreuses d'une promesse non remplie : guerre entre les Hollandais et les Bonis. — Guerre des Bonis avec les Oyampis. — Un brillant fait d'armes. — Guerre avec les Oyacoulets. — Reprise des relations entre les Bonis, les Hollandais et les Français..... 27

III

Constitution physique. — État moral. — Maladies et remèdes. — Costumes. — Ornements. — Habitation. — Religion. — Magie. — Place du Conseil..... 36

IV

Productions naturelles. — Pirogues. — Pêche et chasse. — Poissons. — Mammifères. — Les singes. — Un duo par un seul singe hurleur. — Macaque et abeilles. — Oiseaux : le hoco, la maraille, l'agami. — Sauriens. — Serpents..... 43

V

Les danses. — Le mariage. — La religion. — Les funérailles. — Le gouvernement et la justice. — Le langage.... 58

CHAPITRE III

DE COTICA AU PIED DES MONTS TUMUC-HUMAC

Excursion au placer d'Aoura. — L'établissement de M. Labourdette désolé par la famine. — Saba et moi nous gagnons la fièvre. — Sans nouvelles de Cotica. — Trahison de Joseph. — Heureuse intervention de M. Labourdette. — Je suis obligé de renvoyer des hommes et de me séparer de Saba. — Joseph Foto. — Dogue-Mofou, Alamo et Apatou. — Leur passion pour la pêche et la chasse. — Agréments d'une station de plusieurs heures sous un soleil torride. — Avantages de la résignation. — Une observation importante pour un voyageur. — Un accès de fièvre persistant. — Le programme d'une journée de voyage. — Heureux contre-temps. — Les histoires d'Apatou et de Dogue-Mofou. — Influence de la fumée de mon cigare sur le moral d'Apatou. — Nous arrivons chez les Roucouyennes. — La maladie me quitte la veille du départ. — En route pour les Tumuc-Humac. — Trente Indiens m'accompagnent. — Joseph et ses querelles. — Nègres et Indiens. — Quelques détails de mœurs. — Le Knopoyamoï. — Le Maroni. — Préparatifs de départ..... 67

CHAPITRE IV

A TRAVERS LES TUMUC-HUMAC

La file indienne et le sentier des Indiens. — Espoir. — La crique Saranaou. — En avant ! — La crique Coulé-Coulé. — Un peu d'hydrographie. — Les Crocrou. — Les monts Foubou et Yombé-Caï. — Le mont Casaba-Tiki. — Une bouteille de champagne et le baptême du mont Lorquin. — Le Polioudoux. — Manière de découvrir un horizon par Apoïké. — La crique Apaouani et le mont Chiton-Mongo. — Les garde-manger des Indiens. — Encore la fièvre. — Apoïké et Dogue-Mofou charrons. — Leur ardeur au travail. — Deday, deday ! — Arrivée d'Indiens Roucouyennes. — Échanges en faveur d'un musée ethnographique. — *Calina* et *papa*. — Détails techniques sur les Tumuc-Humac..... 83

CHAPITRE V

DES TUMUC-HUMAC A L'AMAZONE

I

Par dessus les arbres. — La crique Carapi. — Le saut de l'Apaouani. — Chasse et pêche. — Le saut de Caramaraka. — Ne pas se presser en voyage. — Roucouyennes. — Les chiens du village de Namaoli. — Poule bouillie. — Habitations. — Danses des Indiens du Yary. — Le Parou. — Pierre. — Roches brillantes. — Un nouveau compagnon. — Une peinture indienne. — *Où qu'à aller?* — La crique Ouapoupan. — Difficultés. — Détresse. — Incendie. — La crique Courouapi. — Chez Yeleumeu..... 93

II

Étude sur les Indiens des Guyanes. — Funérailles. — Crémation. — Pêche à coups de sabre. — Le Yary. — Chasse. — Un tapir tué. — La crique Couyary. — Les roches du « Mauvais Esprit ». — Bruit singulier. — Rencontre de gens de la tribu de Yeleumeu. — Les Calayonas accusés d'anthropophagie. — La crique Kou. — On s'habitue au piment. — Effets de la peur. — Rapides. — Chute du Yary. — Vaillance d'Apatou. — Cascade. — Rencontre d'une famille brésilienne. — Chute de la Pancada. — Arrivée à Porto Grande. — Gurupa. — Sainte-Marie-de-Belem. — Fin du voyage..... 111

II

DE CAYENNE AUX ANDES

1878 — 1879

PREMIÈRE PARTIE. — EXPLORATION DE L'OYAPOCK ET DU PAROU

I

Je n'ai pas fini que je veux recommencer. — J'écris mon premier voyage en commençant le second. — Demerara; sauvages en ville. — Cayenne; personne au rendez-vous. — Promenade à Surinam à la recherche d'un équipage. — Ville sous l'eau. — Le pied d'éléphant. — Gymnote électrique. — Retour dans le Maroni. — Apatou retrouvé. — Doutes sur la fameuse lanterne du fulgor. — Au clair de la lune. — Vieilles gravures et vieilles poteries. — Grenouilles représentant des hommes. — Départ par l'Oyapock..... 139

II

Nom trompeur d'une montagne. — Hiéroglyphes indiens pris pour un monument de la conquête. — Salut de la nature. — Pas d'entrain. — Loin du faste et des grandeurs. — Dieu au milieu de ses œuvres. — En route! — Le malheur de l'un sert à l'autre. — Première nuit en campagne. — Raies dans les cours d'eau de la Guyane. — Les avant-coureurs des chutes. — Une ruine historique. — Jacques ou le Robinson français. — Le pataoua des Indiens Oyampis. — Un astre qui nous persécute..... 145

III

Une prouesse de chasse. — Divers modes de sépulture. — Une terrible épreuve des jeunes piays. — Bacoves. — Ancienne mission de Saint-Paul. — Un bal d'oiseaux. — Encore le singe hurleur. — Son incapacité de faire des duos à lui tout seul. — Guérison du bégayement. — Quelques mots sur les plantes à l'ordre du jour, le conguérecou et le carapa. — La saison des pluies se prolonge. — Un tamouchi de la tribu des Oyampis. — Costumes. — *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.* — Le bois des arcs et la côte du Paria..... 157

IV

La roche Emonet. — Réception chez le chef des Oyampis. — Le bâton du commandement. — Les mangeurs d'œufs deviennent stériles. — Arrivée d'Indiens Émerillons. — Apatou géographe. — Solution d'un problème important. — Il faut diminuer la longueur de la Mana d'un tiers. — Fabrication des arcs et des flèches. — Émerillons mangeurs de tigres et amateurs de pain frais. — De l'utilité des hôpitaux. — Un musicien voguant sur les eaux de l'Oyapock. — Je montre la lune aux Oyampis. — Les indigènes de la Guyane n'adorent pas les astres..... 164

V

Discorde. — Manière de tuer les parasites. — Un prodige d'éducation. — Le Camopi. — Leblond et Leprieur. — Les RR. PP. Grillet et Béchamel. — Glande à huile du hoco ; effets toxiques. — Campement pittoresque. — Rencontre d'un boa. — Légende du saut Massara. — Le péché originel raconté par Apatou..... 171

VI

Le baiser du sauvage. — La crique Yavé. — Pêche au pacou. — Variation de la végétation suivant la nature du terrain. — Le payement chez les Indiens. — Nous trouvons l'étymologie de trois noms de rivières. — Commerce et religion. — La crique Motoura. — Saba pris par la fièvre. — Effet de la chaleur sur les nouveaux débarqués. — Activité fébrile précédant la cachexie tropicale. — Espérances de succès. — Les difficultés de la navigation sur l'Oyapock sont exagérées. — Noirs récalcitrants, Indiens bons enfants. — Le succès d'une exploration dépend du choix de l'équipage. — Cheveux en voyage..... 175

VII

Moucou-moucou des régions marécageuses. — Élégance stérile de la végétation. — Domination du règne animal par le règne végétal. — Nom de la capitale de l'Eldorado. — Véritable cause du succès de mon premier voyage. — Un seul mot pour désigner le piment dans des tribus éloignées de plus de mille lieues. — Saut de l'Indigestion. — Crique de la Fièvre. — Le premier gué de l'Oyapock. — Éboulement de la rive. — Les Trois Sauts. — Les gens distraits doivent savoir nager. — Une amazone. — Étymologie du mot *canot*. — Soleil à pic. — Une mission de jésuites dont il ne reste pas de vestiges..... 181

VIII

A la recherche des indigènes. — Pas de porteurs pour franchir la montagne. — Je brûle mes vaisseaux. — Un repas homérique aux sources de l'Oyapock. — Légende d'Anancy. — Le coup de l'étrier. — Une heureuse rencontre : nous atteignons un village oyampis. — Une ménagerie. — Un détail de fabrication des poteries. — Pas de pays où l'on rencontre plus de ruisseaux. — Manière de franchir les arbres tombés. — La folie des voyages. — Adieu à mes souliers..... 190

IX

Origine du mot Tumuc-Humac. — Perdus dans le bois. — Rectification cartographique. — Il faut réduire des deux tiers le cours de la rivière Anasurapucu. — Oyampis déguisé en jaguar. — Pourquoi l'agami est-il qualifié de trompette ? — Collections ethnographiques, flûtes analogues à celles des Romains, couronnes, paniers. — L'arouma. — Comparaison de l'oyampis avec les autres langues de l'Amérique du Sud. — Mots français empruntés aux sauvages de l'Oyapock..... 198

X

Jean-Pierre dans les honneurs. — Une rivière à chaque pas. — Vernis noir sur les roches. — La cigarette des Oyampis. — Chasse à l'agouti. — Mœurs des Indiens. — L'art culinaire en déshonneur chez les hommes. — Manières spéciales de manger et de s'asseoir. — Arrivée chez Acara. — Un heureux mortel. — Une situation lamentable. — Manière d'éloigner les serpents. — Un Indien qui a quelque ressemblance avec les Chinois. — Les Oyampis savent dessiner. — Vêtement appelé *couyou*. — Les Pléiades servent à indiquer les saisons. — Un

singe qui casse des noix. — Indications géographiques. — Absence d'embarcation au dégrad. — Nous construisons une pirogue d'écorce..... 204

XI

Une race qui s'éteint. — Piqué par un scorpion. — Suicide de cet insecte. — Un voyageur qui n'est malade que dans ses moments de loisir. — Fuite des porteurs. — Un canot au fond de l'eau ; un autre avarié. — Un passage à coups de hache. — Brûlés par le suc d'un arbre. — Pêche de l'aymara. — Une tonnelle. — Indien blessé. — Honoré. — Raccommodage des canots. — On trouve des cordages et de l'étoupe dans la forêt. — Terrains noyés pendant la saison des pluies. — Toujours la hache à la main. — Déception. — Nouvelle espérance. — Un nid de mouches à miel. — Oasis au milieu du grand bois. — Le repas des serpents. — Guêpes comestibles. — Nouvelles difficultés. — Découragement. — Murmures. — La dernière cigarette..... 217

XII

Bagages avariés. — Petit saut. — Enfin nous atteignons la crique Kou. — Pirogues coulant bas. — Des sauveurs. — Une lettre. — Une riche collection. — Arrivée chez les Calayouas. — Besoin de repos après une marche vertigineuse. — Apatou malade. — Privation de sel de cuisine. — Le Yary. — Plaisir de revoir un lieu de combat. — Faut-il battre en retraite ? — En avant!..... 225

XIII

Culture du manioc. — Vie facile des Roucouyennes. — Trois malades dans une armée de quatre hommes. — Défection des convoyeurs. — Un lever de soleil. — Le dernier des Apourouis. — Le vrai nom des Roucouyennes est *Ouayanas*. — On en parle dans les vieux grimoires. — Gourmandise punie. — Petite guerre entre Bonis et Apourouis. — Une visite à feu Macouipy. — Sépulture d'un piay. — Législation du mariage chez les Ouayanas. — On épouse la mère pour épouser les filles. — Titre de noblesse et patrie sacrifiée à l'hyménée. — Après l'accouchement c'est l'homme qui se couche. — Aspersions à l'arrivée d'un voyageur..... 230

XIV

Le *maraké*. — Préparatifs de la fête. — Un chapeau monumental. — Ceinture en poil de couata. — Grelots. — Panache dans le dos. — Battant du tambour avec les pieds. — Le supplice des fourmis et des guêpes. — Un médecin qui se fait prier. — Les trois diables qui gardent les sources du Yary..... 245

XV

Une lettre avant la bataille. — Au voleur! — Pas de guides ni de porteurs. — Adieu va! — Les Indiens se laissent entraîner. — Marche accélérée. — Soif insatiable. — Ligne de partage des eaux entre le Yary et le Parou. — Nous entrons dans une région nouvelle. — Étrange usage des chasseurs roucouyennes. — Dolmen élevés au Diable. — Manière d'indiquer l'absence. — Grossiers personnages qualifiés de *maïpouri*. — J'engage une lutte contre la maladie. — Battu. — Je reviens à la charge. — Vainqueur..... 251

XVI

Monarques cantonniers. — Manière de se chauffer pour éviter une surprise. — Osiers de la Guyane. — Étymologie du nom de la crique Apaouani. — Les deux femmes du tamouchi ; il faut rechercher les bonnes grâces de la vieille. — Chasse à l'aï. — Il est ennuyeux d'être médecin pour voyager en Guyane. — Tuer et baptiser. — Apatou missionnaire évangélique..... 253

XVII

Nous atteignons la rivière de nos rêves. — Le Parou ! — Un bain dans une eau vierge. — Récapitulation d'une course au clocher. — Danse du *pono*. — Canéapo. — Indiens déguisés en juges faisant claquer le fouet. — Roches mamelonnées formant un barrage. — Bon accueil. — Histoire d'un couteau. — Il est avantageux d'accomplir ses engagements. — Toujours la discorde dans nos rangs. — Combat des hercules noirs. — Désobéissance. — Je sauve la vie d'un colibri. — Site pittoresque. — Le berceau et les aiguilles des Roucouyennes. — Petit commerce des indigènes. — On paye d'avance..... 257

XVIII

Maison sur un arbre. — La chute des feuilles en été. — Véritable rivière des Amazones. — Description de ces femmes qui ont fait rêver nos grands-pères. — Autant de galons que d'enfants mâles. — Comment on devient Amazone. — Un souper frugal dans ce pays légendaire. — Mangeur de termites. — Influence de la latitude et de l'altitude sur mon état sanitaire. — Le *kinoro*. — Un monolithe. — Les impressions de voyage d'un Indien dans le pays des blancs. — Ananas sauvages. — Sentier du Parou au Maroni. — Renseignements pour les chasseurs de coqs de roche. — Canot chaviré..... 262

XIX

Un Indien véritablement grand; d'autres qui le paraissent. — Œil trompé par un buste disproportionné. — Sans pitié pour l'orphelin. — Révélation achetée à bon compte. — Excursion botanique. — La plante de mes rêves, l'*ourari !* — Cérémonial qui précède l'extraction de la précieuse racine. — J'ai les racines, la tige, les feuilles, les fleurs. — A la recherche de plantes accessoires du curare. — Plus sorcier qu'un piay. — La racine d'ourari est amère et colore les doigts en jaune. — Détails de la fabrication de l'ourari ou curare. — Le curare se prépare à froid. — Addition de piment. — Expérience. — Les petites flèches empoisonnées sont décochées au moyen de l'arc. — Une révolte à propos du curare. — Ils sont punis par où ils ont péché. — Un équipage timoré..... 268

XX

Un équipage timoré. — Caïman bouilli. — De la proximité des sources du Tapanahoni et du Parou. — Deux rivières Parou. — Indiens amphibies. — Étymologie du mot *Parou*. — Roches moutonnées. — Saut du grand escalier..... 272

XXI

La rivière des tombeaux. — Les imprécations d'une femme Trio. — Malade abandonnée. — Huttes. — Manière d'arrêter la pluie. — Paragua. — Détails sur la composition des flèches. — La tête de la grosse perdrix est amère. — Le *nicou*. — Le langage des Trios a beaucoup de rapport avec le ouayana. — Sobriété de costume. — Coiffure des hommes et des femmes..... 275

XXII

A la recherche des fruits de l'*ourari*. — Un hercule indien. — Abatage d'un grand arbre dans le grand bois. — Je m'étais trompé. — Le cri de la maraye. — Manière de l'appeler. — L'autorité d'un tamouchi. — Manière de reconnaître le meilleur gouvernement. — Princesse héritière. — Privilèges des jeunes tamouchis. — Du rôle de la femme chez les Indiens. — A chacun ses attributions. — Dévorés par les chiques. — L'indien ne pardonne pas. — Albinos. — Fleurs animées. — Exemple de loyauté. — Industrie des Indiens. — Fabrication des colliers *ouébé* et *chéri-chéri*..... 279

XXIII

Ma femme. — Mariage précoce. — Pêche miraculeuse. — Effets du nicou. — Apatou malade imaginaire. — Géophages. — Le couioui. — Vampires. — Une prison dans le grand bois. — Un coup de tête d'Apatou. — Sentier entre le Yary et le Parou. — Scènes de barbarie. — Une lacune dans le grand bois. — Prairies et forêts de l'Amérique du Sud. — Tortues. — Recherche des œufs d'iguane. — Fabrication de la ficelle. — Danse du *toulé*. — Manière d'offrir un présent..... 287

XXIV

Manière de grimper. — La vie future. — But de la crémation. — Les piays ne vont pas au ciel. — Manière d'indiquer les distances. — L'art de compter chez les Roucouyennes. — La consultation d'un piay. — Les vétérinaires sont inutiles, puisque les bêtes ont leurs médecins. — Fumigation au tabac, exorcisme, ventouses, diètes, honoraires conditionnels. — Un cas désespéré. — Sortilège. — Les Apalaï. — Le voyageur obligé de supplicier ceux qui voient un blanc pour la première fois. — Bonsoir. — L'oiseau fantôme. — On s'asphyxie pour éviter les moustiques. — Promenade nocturne. — Une idole. — Recrutement d'une escorte. — Peintures

sur bois. — Crânes de singes servant à faire des cuillers. — Manière simple d'éviter une bande de pécaris. — Un vieux récalcitrant obligé d'être aimable. — Un nouveau caractère qui distingue l'Indien des autres races. — Je deviens imprimeur. — Voleur intimidé..... 298

XXV

Salsepareille. — Un harem. — Mariages consanguins. — Mademoiselle Soleil. — La cigarette de l'hospitalité. — Myriade d'îlots. — Mapirémé. — Je renforce mon escorte. — J'empêche Apatou de prendre un bain. — La belle chute de Toulé. — Déveine. — Roches qui ressemblent à de la houille. — Dans un abîme le dos tourné. — La confiance étouffe la peur. — Apalaï tirant à la cible. — Gens maladroits voués au célibat. — Toujours des chutes; la rivière s'engouffre. — Descente vertigineuse. — Indien piqué par une raie..... 304

XXVI

Naufrage d'un canot. — La rivière s'engouffre entre les roches. — En reconnaissance. — Vertige. — Chute dans un précipice. — Canal pittoresque. — Une victime. — Deux canots perdus dans un jour. — Construction de pirogues en écorce. — Sécheresse extrême ; pas assez d'eau pour une pirogue. — La dernière chute du Parou. — Signification du mot *Panama*..... 309

XXVII

Le crayon de nos pères. — Noël. — Nous approchons de la civilisation. — Il faut en être privé pour apprécier ses douceurs. — Chasse au tapir. — Accident terrible. — Résignation. — Pécaris. — Pont pittoresque à Xingu. — Dîner chez Lucullus. — A travers une rivière en fureur. — Arrivée au grand fleuve. — Pas de vapeurs ni même de canots. — Nous trouvons une mauvaise barque. — Des gens qui ont peur de se noyer. — Deux grandes journées pour aller du Parou au Yary. — Je complète le tracé de cette rivière. — Retour au Para..... 315

DEUXIÈME PARTIE. — EXPLORATION DE L'IÇA ET DU YAPURA

I

Le haut Amazone. — Ses affluents. — Le rio Iça ou Putumayo. — Trois fugitifs de la Commune. — Reyes et Simpson remontent l'Iça. — Embouchure de la rivière. — Plante qui fait fuir les tigres. — Lac aux eaux noires. — Frontière du Brésil. — Le capin. — L'île Courouarta. — Le rio Yahuas. — Un passage des Thermopyles. — Les Indiens Orejones. — Iles Pataoua et Cantaro. — Indiens Macaguazes. — Indiens Montepas. — Crique Youminia. — Négresses fugitives. — Arrivée à Cuemby. — Rareté de la population. — Pas une pierre. — Repos..... 325

II

La rivière Pastasa. — Le *pirate des Andes*. — Alluvions aurifères du rio San Miguel. — Agami bouilli (*sancocho*). — Débordement ; orage. — Méfiance. — Cantinelo. — Le rio Guames. — Transit entre la Colombie et le Brésil par les affluents. — Mauvaise foi d'un agent de la Compagnie Reyes..... 341

III

Une vue des Andes. — Le Guineo. — San José. — Orage. — De l'Iça au Yapura. — Espadrilles. — Rio Guineo. — Rio Picudo. — Un affluent du Yapura. — Le hameau Limon. — La rivière Caqueta. — Le *remolino*, qui ça, ça ? — Achat de poules. — Accident déplorable. — Un métis blanc-noir. — Forêts du Yapura. — Deux jeunes Indiennes de la tribu des Tamas. — Renseignements sur le Yapura. — Les Carijonas. — Les sauts Cuemany et Araraquara. — Indiens anthropophages Ouitotos. — Une tête dans une marmite. — Les pipes. — Trafic d'esclaves supprimé. — L'Amazone. — Départ pour Saint-Nazaire. — Résumé..... 349

III

A TRAVERS LA NOUVELLE-GRENADE ET LE VENEZUELA

1880 – 1881

CHAPITRE I

SUR LE MAGDALENA

La Guaira. — Puerto Cabello. — Savanilla. — Barranquilla. — Nous remontons en vapeur le Magdalena. — A bord du *José Maria Pino*. — Calamar. — Puerto Nacional. — Iles voyageuses. — Monarque repu ou malfaiteur puni ? — Paturia. — L'État d'Antioquia ; l'or en Colombie ; les chapeaux « de Panama ». — Puerto Berrio. — Le Nare. — A bord du *General Trujillo*. — Caracoli et Honda. — A bord du *Tolima*. — Je relève à la boussole le haut Magdalena. — Ambalema. — *El tabaco se ha mulato*. — Guataqui. — Jirardot. — Purificacion. — Aipe. — Neiva. — La *chicha*. — Les débuts d'Apatou comme cavalier. — La *hacienda* de las Animas et le général Lucio Restrepo. — L'agriculture en Colombie. — Le bétail. — Colombia. — La Puerta del Cielo et les plantations de quinquina. — Un compatriote. — Les *quineros* et les quinquinas..... 379

CHAPITRE II

DU MAGDALENA A L'ORÉNOQUE

En route pour la Cordillère. — Puissance de végétation. — Au sommet de la Cordillère. — La *Ciudad Encantada del Espiritu Santo*. — Yavia. — Nous arrivons sur le bord du Goyabero. — Apatou rentre en scène. — Le *balsa*. — Un importun. — Construction d'une pirogue et d'un radeau. — Le baptême de la rivière et le « mont Champagne. » — L'amarre est lâchée. — Au fil du courant. — Notre flottille en déroute. — Une alerte. — Course vertigineuse sous les bambous. — Dans les rapides. — Un tapir insensible. — Le premier caïman. — Notre radeau remis en chantier. — Le canot à la dérive. — Dans les bambous. — Sauve qui peut ! — Toutou poltron et fainéant. — Un cabiai de malencontre. — François abandonné. — Un léopard trop complaisant, victime du préjugé de race. — Trois heures d'angoisse. — Confluent fort opportun. — Le grand bois. — Méfiez-vous de l'eau qui dort. — Situation critique. — En avant ! — Le premier *raudal*. — Toutou, déserteur, est abandonné. — Première attaque. — Rouges et noirs. — La sieste. — Guerre aux caïmans. — Apatou happé par un caïman. — Un sauvetage. — Le deuxième *raudal*. — Bonne chasse. — Confluent de l'Areare. — Arrivée chez les Indiens Mitouas. — Les Mitouas. — Silhouettes d'Indiens. — Se méfier des sauvages en contact avec les civilisés. — Repas approximatifs. — Navigation monotone. — L'*angostura*. — Encore une *angostura*. — Chez les Indiens Piapocos. — Mapiripan. — Des amis. — La crique Téviéri. — Monotonie. — Le *caño* et l'île Amanavéni. — Sapoara et Récifal. — Les Maminaïmis ou diables d'eau. — Mœurs des Piapocos. — Prospérité. — Au confluent de l'Ynirida. — Chez un blanc. — Dans les eaux noires de l'Atabapo. — San Fernando..... 421

CHAPITRE III

SUR L'ORÉNOQUE

Nous quittons San Fernando. — Trop empressés auprès des dames. — Le *Castillo*. — Le Mataveni et les Indiens Piaroas. — Curieuse conséquence d'un éternuement. — Un « air de cigare ». — Le cimetière des Piaroas. — Grandeur imposante du paysage. — Le saut de Maypures. — Les Indiens Guahibos. — Excursion à un village

guahibo. — Danses des Guahibos. — Masques d'Indiens. — Le saut de Sardinel. — Le *curare fuerte*. — Debout à la lame. — Une terrible omelette. — Au village d'Atures. — Dans les *cuevas*. — Le saut d'Atures. — Un jaguar qui ne paraît pas. — La sarrapia. — Difficile navigation de l'Orénoque. — La plage de Santa Barbara et la ponte des tortues. — Les tortues du bassin de l'Orénoque. — Les indiens Yarouros. — Paysage saharien. — Curieuses coutumes. — Danse des Yarouros. — La Urbana. — Sur les bancs de sable. — Caicara. — Bonita. — Les bords de l'Orénoque à Altagracia. — Mapire. — On est heureux de retrouver le vin de France. — Burban est piqué par une raie. — Mort de François Burban. — Ciudad de Bolivar. — Le delta de l'Orénoque et les Guaraounos. — Port of Spain 541

IV

EXCURSION DU DOCTEUR CREVAUX CHEZ LES GUARAOUNOS

1881

NOTES COMMUNIQUÉES PAR M. E. LE JANNE

I

Séjour à Port d'Espagne 595

II

Excursion du docteur Crevaux chez les Guaraounos 600

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

4675-82. — Corbeil. Typ. et Stér. Crété.

ERRATA

Dans tout le volume le mot *hocco* est écrit à tort *hoco*.
Page 379, au lieu de 6 août 1881, lire 1880.

Un volume in-4° jésus.

Achevé d'imprimer

Demi chagrin rouge, dos orné, coins